

rine, que, en jouant, un de ses camarades lui avait enfoncée dans la bouche.

5. — Il y a deux ans, nous avons eu le bonheur de recevoir la visite de Monseigneur. Pendant son séjour, Sa Grandeur a béni une magnifique cloche de 1,500 kilos, envoyée par le P. Limbour au P. Lejeune. Pendant deux ans, elle a sonné par terre, comme le disent nos enfants. Aujourd'hui, suspendue à 45 pieds au-dessus du sol, elle se fait entendre au loin. Le clocher nous permet, en outre, d'avoir une sacristie pour mettre les ornements de notre pauvre chapelle.

6. — Aux principales fêtes, cette chapelle est toujours comble. Les chrétiens y viennent assister de 40 kilomètres. Ils arrivent après avoir pagayé pendant trois jours, au nombre de cinquante, quelquefois plus, l'avant-veille de la fête, pour se préparer par une retraite de deux jours à la réception des sacrements. Pendant cette retraite, ils repassent les principales leçons du catéchisme, font le chemin de la croix en commun, récitent le rosaire et assistent à deux instructions en langue pongouée. Les femmes chrétiennes et les enfants des villages éloignés ne peuvent ordinairement pas venir, à cause du manque de pirogues. Que de pleurs versés alors! Lorsque nous étions trois Pères, nous allions presque tous les dimanches à Oüimbiano pour y dire la sainte messe. Là, dans une petite chapelle en bambous, le divin Maître daignait descendre du ciel pour bénir ses chers enfants noirs.

NÉCROLOGIE



Nous avons hélas! cette fois quatre décès de confrères à enregistrer, parmi lesquels deux laissent particulièrement un grand vide dans la Congrégation.

Ce sont :

Le P. Joseph Strub, supérieur provincial des États-Unis, décédé à Pittsburgh, le 27 janvier 1890, par suite d'une pneumonie, occasionnée par l'épidémie régnante, l'influenza;

Le P. Guillaume Quinn, décédé à Chevilly, le 2 février 1890, par suite de phtisie;

Le P. Sundhauser, décédé dans sa famille, à Achenheim, le 6 février, par suite d'une maladie de cœur;

Le F. Amaranthe Holzhauer, décédé à Chevilly, le 9 février, par suite de phtisie.

Voici les notices du P. Conyngham, du F. Clément et du P. Quinn.

LE P. CONYNGHAM

DÉCÉDÉ A BEAUVAIS, LE 17 NOVEMBRE 1889

Le P. Edouard Conyngham était né le 13 octobre 1842, dans le diocèse de Kerry, Irlande. De bonne heure, il se fit remarquer par sa piété et par son zèle pour tout ce qui regardait le service de Dieu et le salut des âmes. Il connut, jeune encore, nos Pères d'Irlande, qui, ayant trouvé en lui des qualités intellectuelles au-dessus de l'ordinaire, se décidèrent à l'envoyer en France, pour y achever ses études littéraires.

Le 25 août 1859, il entra donc comme postulant à Notre-Dame de Langonnet, où il ne tarda pas à s'attirer l'estime et l'affection de ses maîtres et de ses condisciples. Ses études furent ce qu'elles avaient promis, brillantes et solides. Entré ensuite au noviciat de Chevilly, il y reçut la prêtrise le 14 novembre 1869. Après sa profession, qui eut lieu le 28 août 1870, il fut envoyé comme professeur au collège de Gibraltar, dont on venait d'accepter la direction. L'année suivante, il passa à la Trinidad. En 1875, le besoin d'un bon professeur d'anglais se faisant sentir à la Guadeloupe, il reçut l'ordre de s'y rendre. Dans cette colonie, où il passa sept années, comme dans les autres endroits où il avait été précédemment, ce cher confrère sut se concilier les sympathies de toutes les personnes avec lesquelles il était en relation. Ce qui plaisait surtout en lui, c'était son affabilité et sa charité, qui le faisaient aller au-devant de tout ce qui pouvait être utile ou agréable aux autres.

Voici, à ce sujet, ce qu'écrivit le P. Pillu, qui l'a eu pendant plusieurs années comme confrère au collège de la Basse-Terre.

Dès les premiers jours de mon arrivée à la Guadeloupe, le bon P. Conyngham fut aux petits soins pour me mettre au courant des

usages de la communauté, et me procurer les distractions autorisées les jours de congé. Dans de petites promenades, il me conduisait voir ce qui pouvait m'intéresser, etc. Comme préfet de santé, aussitôt sorti de classe, il était auprès des confrères malades, s'informant des soins qui leur avaient été donnés, s'ingéniant pour trouver quelque adoucissement à leurs souffrances. Plusieurs confrères ont fait à ce sujet les mêmes remarques que moi. Je ne me souviens pas d'une seule circonstance dans laquelle il ait dit une parole pouvant faire de la peine.

Ses conversations, dans les récréations, étaient des plus intéressantes. Se servant sans vanité des nombreuses connaissances qu'il avait acquises, il savait, dans les questions même les plus sérieuses, mêler l'agréable à l'utile, évitant par-dessus tout de froisser ceux dont les opinions n'étaient pas conformes aux siennes.

Il était d'une grande délicatesse de conscience pour tout ce qui se rapportait au saint Sacrifice. Devenu, par suite de ses fatigues nerveuses, d'une impressionnabilité très vive, un rien le préoccupait et l'inquiétait pour la sainte messe : les enfants traversant la chapelle, ouvrant, fermant les portes, etc. Il se crut, par suite, d'abord obligé de célébrer avant le réveil de la communauté ; puis, cette impressionnabilité s'accroissant encore, il ne crut pas pouvoir continuer à offrir le saint Sacrifice, et s'en abstint momentanément. Durant ce temps, sans doute bien pénible pour lui, il assistait avec régularité à la sainte messe, et y faisait la sainte communion avec une piété édifiante.

Remis un peu de cette affection extraordinaire, on lui demanda d'aller à Antigue, où régnait la fièvre jaune, et où le seul prêtre qui s'y trouvait alors était lui-même malade. Le cher Père me parla de l'embarras où il était par rapport au saint Sacrifice. Je lui offris de l'assister aussi souvent qu'il le désirerait, et ayant pu célébrer ainsi la sainte Messe sans accident ni appréhension, il ne savait comment m'exprimer sa joie et son contentement. Puis il me dit : « Je pourrai donc aller à Antigue ! » Et par son expression, il donnait à comprendre qu'il serait heureux d'être victime de la terrible épidémie, pour l'amour de Jésus-Christ et le salut des âmes. Son pieux désir, cependant, ne put être satisfait. La maladie était, en effet, devenue telle que l'administration avait cru devoir interrompre toute communication avec cette île en la mettant en quarantaine.

On remarquait, en outre, dans ce cher Père, un grand amour de l'étude et un grand zèle dans ses fonctions de professeur. En dehors de ses classes, tout son temps libre était employé à préparer ses cours. On le rencontrait souvent allant d'un exercice à l'autre, un auteur classique à la main. Et, certes, les talents du bon Père étaient bien remarquables et bien connus. D'une grande bonté pour ses élèves, il

leur parlait toujours avec une bienveillance qui lui attirait de leur part une respectueuse affection. Leur intérêt, leur réussite, était sa préoccupation ordinaire. Possédant parfaitement ses auteurs, toujours digne sans rien de raide, il exerçait sur les élèves, qu'il ne ménageait cependant pas pour le travail, un véritable ascendant.

Le P. Jules Brunetti, qui a été le supérieur du P. Conyngham à la Guadeloupe, ajoute aux notes du P. Pillu les lignes suivantes :

A son esprit de charité, le cher défunt joignait une grande soumission à l'égard de ses supérieurs, et un grand respect pour l'autorité. On ne se souvient pas que, durant les sept années qu'il a passées à la Guadeloupe, il se soit jamais laissé aller à la moindre désobéissance. Très fidèle à mettre son supérieur au courant de tout ce qui concernait son emploi, il n'apportait de changement aux choses établies, qu'après y avoir été formellement autorisé.

Le P. Conyngham, qui était plein de sollicitude pour la santé de ses frères, souffrait lui-même d'un mal dont sa mort prématurée n'a que trop démontré la réalité. Il était dans un état continu de malaise, malgré les apparences d'une belle et florissante santé.

En 1882, ses supérieurs se virent obligés, par suite de cet état, de le rappeler en France. Il fut alors successivement envoyé à Rockwell, à Mesnières et à Langonnet, où il professa les lettres avec succès jusqu'en 1888, époque de la fondation du collège d'Epinal, où il resta un an comme professeur de seconde. L'année suivante, le Tr. Rév. Père, le trouvant très fatigué, l'envoya au nouveau collège de Beauvais pour y aider selon ses forces. Ce devait être la dernière étape de sa vie si laborieuse et si utile.

Le 14 novembre 1889, pendant qu'il était en direction auprès du P. Kieffer, il fut frappé d'une hémiphlegie qui le conduisit rapidement au tombeau. Le P. Kieffer raconte ainsi cette attaque dans une lettre du T. Rév. Père.

Nous causions avec beaucoup d'abandon, lorsque, petit à petit, sa langue s'est embarrassée. Je n'y ai pas fait attention d'abord; puis je l'ai trouvé un peu étrange; enfin, j'ai vu que la tête aussi n'y était plus tout à fait. J'essayai alors de le congédier, mais il restait toujours assis. M'étant alors mis en devoir de lui aider à se lever, je me suis aperçu qu'il était paralysé de tout le côté gauche.

Les médecins conservèrent tout d'abord l'espérance de sauver le cher malade; mais le 16, ils perdirent tout espoir, et, dès le lendemain, le P. Kieffer écrivait la lettre suivante :

Notre sacrifice est consommé ; le bon cher P. Conyngham vient de rendre son âme à Dieu à neuf heures moins trois minutes. Il s'est éteint tout doucement sans faire aucun mouvement. La mort nous a été indiquée par le cessation de sa respiration jusqu'alors haletante et par un profond soupir, semblable à un cri étouffé, qu'il a poussé à un assez long intervalle après avoir cessé de respirer.

Pendant sa courte maladie, ce bon Père s'est montré en tout semblable à lui-même. Il avait toujours été réservé, presque timide, et n'ayant qu'une crainte, celle d'incommoder ceux qui l'entouraient. Il est resté le même jusqu'à la mort, ne se plaignant jamais, acceptant, avec une vive reconnaissance, tous les médicaments qu'on lui donnait, sans vouloir déranger personne.

Il a eu le bonheur de recevoir en pleine connaissance les derniers sacrements, vendredi soir, et d'être entouré de ses confrères jusqu'à son dernier soupir. Aux bonnes pensées qu'on lui suggérait, il répondait par un signe de tête, montrant que cela lui était agréable et qu'il s'unissait aux sentiments.

On nous témoigne une vive sympathie en ville : tout le monde comprend combien est terrible ce nouveau coup qui nous frappe. Un certain nombre de personnes sont venues aujourd'hui se faire inscrire à la porterie pour nous offrir leurs condoléances.

LE F. CLÉMENT HUBER,

DÉCÉDÉ A CHEVILLY LE 1^{er} JANVIER 1890.

Le F. Clément (Charles Huber), originaire de Bergheim (Alsace), entra dès l'âge de quinze ans au petit postulat des Frères à Chevilly. Parmi tous ses petits confrères, il se distingua bientôt par sa grande piété et sa franche simplicité. Doué d'un heureux caractère, dont le côté saillant était une parfaite égalité d'humeur, que rendait plus aimable encore sa douce et constante jovialité, il justifiait aux yeux de tous son beau nom de F. *Clément*. Modèle sous tous les rapports, de régularité surtout, sa conduite n'a jamais été l'objet d'une seule réprimande, pas même d'une observation.

Après sa profession (8 septembre 1888), il fut envoyé au Grand-Quevilly. Là, il a été constamment, au dire de son supérieur, un religieux dévoué, régulier et d'une piété constante. Il a même fait preuve d'une énergie remarquable, en continuant durant plusieurs mois à remplir ses fonctions de chef de la

section d'agriculture, malgré de grandes souffrances qu'il endurait déjà. La nuit surtout, il souffrait au point de se voir privé du repos nécessaire après sa journée de travail.

C'est dans ces conditions qu'il fut envoyé au Saint-Cœur de Marie. La maladie du F. Clément avait commencé par des douleurs très vives dans les jambes, qui amenèrent peu à peu la paralysie complète des membres inférieurs. Ne pouvant faire aucun mouvement et obligé de conserver dans son lit la même position, son pauvre corps ne formait plus qu'une plaie. Et cependant, pendant cinq longs mois, ce cher Frère est demeuré patient sous la main de Notre-Seigneur; pas une seule plainte n'est sortie de ses lèvres. Jusqu'au dernier moment, il s'est efforcé, autant que son état le lui permettait, de vaquer à ses exercices de piété journaliers. Sa grande prière était d'unir ses souffrances à celles de notre divin Maître pour la conversion des Noirs et pour nos missions d'Afrique, où il aurait voulu se sacrifier.

Voici comment le P. Brunetti annonçait son décès :

Le cher F. Clément a rendu son âme à Dieu, à sept heures, ce matin 1^{er} janvier, sans la moindre agonie, et conservant sa pleine connaissance jusqu'au dernier moment.

Je lui avais donné l'Extrême-Onction il y a une dizaine de jours. Il a prononcé ses vœux perpétuels, selon que vous l'y aviez autorisé. Hier, je lui avais donné l'indulgence *in articulo mortis*, et ce matin, quelques instants avant de mourir, il communiait en viatique. C'est, comme vous le voyez, mon T. Rév. Père, une mort telle que nous devons tous la désirer. (Lettre du 1^{er} janvier 1890.)

LE P. QUINN

DÉCÉDÉ A CHEVILLY, LE 2 FÉVRIER 1890.

Le P. Guillaume Quinn naquit le 21 janvier 1858, à Enniscorthy, diocèse de Ferns, Irlande. Très jeune encore, il fut admis comme postulant au petit scolasticat de Rockwell. Sa santé seule laissait à désirer. Envoyé en Irlande pour s'y fortifier, il fut ordonné prêtre à Enniscorthy, le 18 octobre 1883, et fit trois ans après sa profession à Chevilly, le 29 août 1886.

On le plaça en Portugal, dans l'espoir que le doux climat de

ce pays conviendrait à sa faible santé. Ne s'y trouvant pas mieux, il passa en Irlande; puis, sur ses vives instances, il fut envoyé à la Trinidad. Mais son état ne fit que s'aggraver. A son retour en France, il dut s'établir à l'infirmerie de Chevilly, ne désirant plus qu'une seule chose : se bien préparer à la mort. Ce moment devait arriver pour lui le 2 février 1890. Voici ce qu'écrivait le P. Brunetti sur ses derniers instants :

Ce cher Père, atteint de la poitrine depuis très longtemps, a subi plus que les autres les effets de l'*influenza*. Aussi, à partir des premiers jours de janvier, est-il allé tous les jours en s'affaiblissant. Se rendant parfaitement compte de son état, il me fit demander le 25 janvier. Il fut convenu que le lendemain matin 26, fête du Saint Cœur de Marie, sous le titre Refuge des pécheurs, il communierait en viatique, si c'était nécessaire, et recevrait l'Extrême-Onction, ce qui arriva en effet. La semaine qui suivit, on remarqua en lui une légère amélioration. Le samedi soir 1^{er} février, il s'endormit paisiblement, à la suite d'une injection de morphine, sans penser que ce pût être son dernier sommeil. Le scolastique qui le veillait, le voyant dormir, le quitta vers minuit. Le lendemain matin 2 février, jour de la mort du vénérable Père, le Frère, entrant dans sa chambre pour lui demander s'il voulait communier, ne reçut pas de réponse. Il était mort. La veille, il avait eu le bonheur de communier. Ce bonheur paraissait l'avoir si bien raffermi qu'il avait dit : « Maintenant la crise est passée, et je puis me remettre. » Le bon Maître devait lui épargner les angoisses de l'agonie.

MOUVEMENT DU PERSONNEL

Retours en France. — Le 4 février, est arrivé, à la Maison-Mère, le P. Paloc, revenu de la Mission du Bas-Congo. Parti le 24 décembre de Landana, sur un des paquebots de la compagnie des *chargeurs réunis*, il est débarqué à Bordeaux le 1^{er} février.

Le P. Rolle, dont l'arrivée en Portugal a déjà été annoncée, est rentré à la Maison-Mère le 6 février.

Placements. — Le P. Marques, que le P. Antunès avait laissé à Saint-Paul de Landa comme socius du P. Foxel, resté seul par suite de la mort du P. Gauthier, est parti pour *Huilla*,

au commencement de janvier, selon la première destination qui lui avait été donnée.

Le P. Jules Brunetti a été envoyé, le 19 février, à la communauté de *Bordeaux*, où l'on avait un pressant besoin de secours, par suite de l'acceptation d'une nouvelle œuvre : l'aumônerie d'une maison religieuse, voisine de notre communauté, confiée à nos Pères par l'Archevêché. Le P. Gerrer a repris, en conséquence, comme par le passé, la direction de la communauté du Saint-Cœur de Marie.

Le F. Ménelé, de la communauté de Blackrock, a reçu son obédience pour *Seyssinet* (14 février); le F. Palémon, de la Maison de Paris, le remplace à Blackrock.

Les nouveaux profès-frères, dont l'admission est annoncée au commencement du *Bulletin*, demeurent placés dans les communautés où ils se trouvaient : le F. Marien à Saint-Joseph du Lac; le F. Théophile à Huilla; les FF. Vicente et Justino à Braga, et le F. Gonçalo à Cintra. Le F. Miguel, seulement, a été envoyé de Cintra à Porto.

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Mesnières. — Le 6 février, a eu lieu à Mesnières une fête extraordinaire, à l'occasion de l'inauguration d'un bel orgue dû à la générosité des élèves et de leurs familles. Le T. Rév. Père a bien voulu, sur les instances du R. P. Libermann, aller rehausser de sa présence cette fête de famille; il a béni l'orgue et chanté la grand'messe. M. l'abbé Dubloc a prononcé un beau discours, parfaitement approprié à la circonstance.

Bas-Niger. — Une lettre du P. Lécuyer nous apprend qu'il est heureusement arrivé à Akassa, avec le F. Yves et les Sœurs de Saint-Joseph qui l'accompagnent dans la Mission.

A Onitsha, nos Pères ont éprouvé, avec des membres de la Compagnie anglaise du Niger, d'assez graves difficultés, que le Bulletin relatara plus tard. Grâce à Dieu, cependant, cela n'a fait que rattacher davantage les indigènes à la Mission.

Bas-Congo. — Le R. P. Campana a fondé, le 12 décembre, une nouvelle station à l'intérieur de l'enclave portugaise de Cabinda. Elle est située sur le Luali, affluent de Chiloango, et à une journée de vapeur de Landana. On l'a dédiée au Sacré-Cœur de Jésus. (Lettre du 12 décembre.)

Zanguebar. — Dans une lettre du 3 février, le P. Acker nous donne les nouvelles suivantes de l'excursion de Mgr de Courmont et de ses compagnons (1).

Monseigneur m'a écrit le 21 janvier. Ils sont allés, lui et le P. Le Roy, jusqu'à Koué dans le Subakini; ils y ont appris que le docteur Peters vivait encore et qu'il se trouvait dans l'Ukambu pour acheter des ânes. Sa Grandeur m'annonce la fondation d'une station à Kosi, sur le Tana. Le P. Ch. Gommenginger et le F. Acheul travaillent activement, avec une dizaine de nos jeunes Noirs, à y faire les premières installations.

A V I S

Prière aux communautés du Zanguebar, d'expédier d'ici peu leurs Bulletins à la Maison-Mère.

(1) Ils avaient quitté Zanzibar le 2 novembre et non le 18, comme le porte le dernier *Bulletin*.

Maison-Mère, 27 février 1890.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Admissions aux vœux et à l'oblation. — **Bulletins des communautés.** *Deux-Guinées* (suite) : Las-toursville. — *Bas-Niger* : Onitsha. — *Congo-Français* : Loango. — **Nécrologie.** Décès PP. Galtier et Dardenne; MM. Antoine Chamey et Paul Ducey, scolastiques. — *Notices* : PP. Sundhauser, Lacut; F. Amaranthe. — *Mouvement du personnel.* — **Nouvelles des communautés.** — *Avis.* — Maison de Béthanie. État du personnel.

MAISON-MÈRE

ADMISSIONS AUX VŒUX ET A L'OBLATION

Ont été admis par décision du 28 février et 10 mars :

Aux vœux perpétuels :

Le P. LÉCUYER, de la Mission du Bas-Niger;
 Le P. WIEDER, de la Mission de Cunène;
 Le P. RABANY, de la Guyane;
 Le F. CHRYSOGONE Flinck, de la Maison-Mère;
 Les FF. RICHARD Heinrich et ELOI Wack, de Chevilly;
 Le F. ODILON Jégo, de la cté de Merville;

Aux vœux de cinq ans :

Le P. VISEUX, de la Mission de Cunène;
 Le F. EUSÈBE Langlois, de la Maison-Mère;
 Les FF. FLORIEN Dumas et GILDAS Collet, de Chevilly;
 Le F. RÉOLE Schmitt, de la cté de Notre-Dame de Langonnet;
 Les FF. ZÉNOBE Schmitt et CORENTIN Queffelec, de St-Michel;
 Le E. OSÉE Goualc'h, de la cté de Beauvais;

Le F. SIFROY Sagnol, de la cté de Cellule;

Le F. FRIDERICUS Schmidt, de la cté de Pittsburgh;

A la profession, le 19 mars :

AU NOVICIAT DE GRIGNON, LES PP. :

CURTEL Joseph, né le 6 mai 1838, à Vassoges-Saint-Martin-la-Sauveté, Loire.

PAWLAS Alexis-René, né le 26 janvier 1866, à Villers-en-Argonne, Marne.

Jour de la messe mensuelle à offrir aux intentions du T. R. Père, P. Curtel, le 6; — P. Pawlas, le 11.

A CHEVILLY, LES FF. :

CLAVER Correia, né le 13 déc. 1871, à Récife (Brésil);

AUBIN Dollinger, né le 8 fév. 1872, à Haguenau (Alsace);

RODRIGUEZ Voegtlen, né le 30 avril 1870, à Mulhouse (Alsace);

OSWALD Weibel, né le 2 avril 1871, à Jonschwi (Suisse);

VITUS Haag, né le 3 nov. 1863, à Andwil (Suisse);

CORNÉLIE Bertram, né le 10 mai 1863, à Xanten (Allemagne);

PRIVAT Hugel, né le 28 oct. 1837, à Griesheim (Alsace);

A NOTRE-DAME DE LANGONNET, LES FF. :

LÉOBARD Harnois, né le 27 avril 1871, à Carnac (Morbihan);

ANTHIME Bernard, né le 29 mai 1868, à Saint-Servant (Morbihan);

CONSTANCE Le Blaye, né le 11 avril 1871, à Plouharnel (Morbihan);

MAXIMILIEN Youinou, né le 6 avril 1870, à Plounévez-Porzay (Finis.);

A l'oblation :

AU NOVICIAT DES CLERCS, LE 28 FÉVRIER, LES MM. :

PRINGAULT Arthur, du dioc. de Séez, pat. de rel. St-Joseph;

CHARDIN Amédée, du dioc. de St-Dié, pat. de rel. Marie-Paul;

AU GRAND SCOLASTICAT DE CHEVILLY, LE 28 FÉVRIER, MM. :

CADIO Jean-Marie, du dioc. de Vannes, pat. de rel. St-Augustin;

KRÖELL Léon, du dioc. de Strasbourg, pat. de rel. St-Paul;

SCHWARTZROCK Alexandre, du d. de Posen, p. de r. Marie-Joseph;

DARANGON Joseph, du dioc. d'Arras, pat. de rel. St-Augustin;

DÉMAISON Charles du dioc. d'Annecy, pat. de rel. St-Jean;

AU NOVICIAT DES FRÈRES, A CHEVILLY, LE 19 MARS, LES POSTULANTS :

KURTZ Émile, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Nabor*,

REBEU Cyprien, du dioc. de Pamiers, en rel. *F. Faustlinien*,

LEPLAT Adolphe, du dioc. de Cambrai, en rel. *F. Mamert*,

LITHY Jean-Jacques, du d. de Strasbourg, en r. *F. Charles*,
 KAUFFER François-Michel, du d. de Strasbourg, en r. *F. Maurille*,
 BEAUTRI Gontrand, du d. de St-Pierre (Martin.), r. *F. Népotien*,
 HEINRICH Franç.-Xavier-Arthur, de St-Pétersb., en r. *F. Arthur*,
 MEYER Aloyse, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Mathias*,
 METZ Louis-Paul, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Némèse*,
 BRUNAGEL Joseph, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Gilles*,
 BECKENDORFF Émile, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Médard*;

AU NOVICIAT DE LANGONNET, LE 19 MARS, LES POSTULANTS FRÈRES :

GARIN Victor, du dioc. de Lyon, en rel. *F. Firmin*,
 LORINGUER René-Marie, du d. de St-Brieuc, en rel. *F. Trémour*,
 AUFFRET François-Marie, du d. de St-Brieuc, en r. *F. Samson*.

BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

COMMUNAUTÉ DE SAINT-PIERRE CLAVER A LASTOURSVILLE

JANVIER 1888 — MARS 1890

1. Difficultés avec l'administration. Lettre du P. Davezac. — 2. Lettre du P. Dahin. Son voyage au Gabon. — 3. Démarches du P. Delorme et du T. R. Père auprès de M. de Brazza. — 4. Retour du P. Dahin aux Adoumas. — 5. Lettre du P. Reeb. Plantation d'une croix. — 6. Baptêmes d'adultes et Première Communion.

1. — A défaut de bulletin, voici quelques détails extraits de la correspondance.

Nous y voyons d'abord que nos confrères ont été péniblement éprouvés par suite du mauvais vouloir de quelques représentants de l'autorité.

En ces derniers temps, écrivait le P. Davezac, les agents du Congo Français, résidant à Lastoursville, nous ont suscité toutes sortes de difficultés, poussés, sans doute, par le reproche permanent qu'ils trouvaient dans notre conduite, si opposée à leur propre vie.

Usant de la force et de l'autorité qu'ils exercent sur ces pauvres populations, ils nous ont fait enlever les enfants et les ouvriers dont ils ont cassé les engagements signés par eux. Devant ces actes inqualifiables, il était nécessaire que l'un de nous se rendit au Gabon pour en conférer avec l'autorité supérieure. Chargé de la Mission, voyant le découragement gagner tous mes confrères, et pouvant m'attendre

à de nouvelles tracasseries, je n'ai point cru pouvoir quitter mon poste, et j'ai envoyé le P. Dahin trouver le gouverneur. (Lettre du P. Davezac, du 19 mai 1888.)

2. — Arrivé au Gabon, le P. Dahin écrivait à son tour :

L'enfer semble avoir juré notre perte. Le démon de la Guinée, voyant le terrain que nous gagnons sur lui, est au paroxysme de la rage et nous livre une guerre à mort. Les deux Blancs qui se trouvent à Lastoursville sachant combien les indigènes nous sont attachés, le bien que nous faisons à ces pauvres gens, les résultats obtenus, ont juré de nous faire quitter le pays. Les hostilités les plus odieuses, dans ces pays éloignés, et les infâmes calomnies écrites contre nous dans leurs rapports au gouverneur, montrent assez leurs intentions. D'ailleurs, les Adoumas eux-mêmes sont venus nous dire : « Père, va palabrer avec le grand commandant (M. de Brazza), ou donne-nous des papiers. Nous les descendrons nous-mêmes au Gabon ; car les blancs du poste envoient des papiers qui mentent, et nous voyons que dans leurs cœurs ils disent qu'ils veulent faire partir les *minissés* (missionnaires). Donne-nous tes papiers ; si tu les donne à ces blancs pour les faire descendre à Ndjolé, ils les jetteront dans la rivière, et le commandant ne verra que les papiers des Blancs qui mentent. »

La situation qui nous est faite là-haut est grave. Ces Messieurs ont, par la force, fait partir tous nos enfants et nos ouvriers. En partant, j'ai laissé mes quatre confrères tout seuls, personne même pour faire la cuisine. Nos chers enfants nous donnaient tant de consolations et d'espérances pour l'avenir ! Nous sommes convaincus que si les démons de la Guinée sont contre nous, c'est parce qu'ils voient que nous faisons l'œuvre de Dieu, que tous les jours nous gagnons du terrain.

La suppression de cette belle Mission nous briserait le cœur. Plus que tout autre, nous voyons et ressentons les difficultés ; mais à côté nous voyons aussi tout le bien à faire. On ne saurait croire avec quelle ferveur on prie là-haut. Nous nous *cramponnons* à saint Joseph. A mon départ, nous en étions à la troisième neuvaine...

Je ne vous parlerai pas de tout ce que j'ai eu à endurer dans mon voyage. Dépendant complètement de nos ennemis, rien n'a été négligé pour me le rendre impossible. Je suis descendu, je puis le dire, en qualité de prisonnier. Bien qu'il y eût un grand nombre de pirogues, on a mis un laptot, soldat sénégalais, sur la mienne, afin que je ne pusse rien dire aux payeurs. Dans les plus grands rapides, où l'on marche d'ordinaire par terre, on ne m'a pas laissé descendre. J'étais ainsi consigné dans ma pirogue. Les souffrances ne m'ont pas manqué, ni au moral ni au physique ; aussi suis-je arrivé

au Gabon bien fatigué. Mais avec les bons soins et le régime plus fortifiant que je trouve ici, je serai, j'espère, vite remis. (Lettre du 17 mai 1888.)

3. — A la réception de ces lettres, le T. Rév. Père envoya le P. Delorme, alors en France, trouver M. de Brazza, qui venait également d'arriver à Paris, afin de lui exposer la situation; et le T. Rév. Père Général alla ensuite lui en parler lui-même. Il fut obligé de lui déclarer que, si cet état de choses se prolongeait, nous serions dans la nécessité, quoique à notre vif regret, de quitter le pays, pour aller dans un endroit plus favorable, où nous aurions, du moins, la liberté de faire le bien.

M. de Brazza, qui tenait beaucoup au maintien de la Mission, qu'il sait contribuer plus que tout le reste à l'extension de l'influence française, fit de vives instances pour la conservation de l'œuvre, en promettant tout son concours. Il demanda même au T. Rév. Père de lui indiquer par écrit, d'une manière précise, les griefs de nos missionnaires, afin de pouvoir donner les ordres nécessaires pour leur faire rendre justice. (Oct. 1888.)

4. — D'autre part, le séjour du P. Dahin au Gabon ne fut pas non plus inutile. Quelque temps après, en effet, l'administrateur de Lastoursville était changé, et le Père reprenait le chemin sa chère Mission, avec le F. Martinus, qui en était descendu aussi peu auparavant.

Nous sommes arrivés, écrivait-il, le cher F. Martinus et moi, notre chère Mission des Adoumas, le 7 juillet (1889), fête du Précieux Sang, après trois semaines de pirogue. Le Frère a eu sa petite pirogue, moi la mienne, et ainsi, en dehors de tout convoi, nous avons fait un bon et heureux voyage. Ma pirogue a bien une fois rempli et une autre fois chaviré; mais je ne m'y trouvais pas dans ces moments-là.

Dans le pays des Adoumas, on nous a fait une réception des plus enthousiastes. Pour le coup, il m'a été impossible de faire respecter nos règles et constitutions. Assailli par jeunes et vieux, j'ai dû laisser faire ces bonnes gens : hommes et enfants me serrant la main et les femmes me prenant dans leurs bras. Le cher F. Martinus, marchant derrière moi, se demandait ce que j'allais devenir, et moi aussi! Au milieu du village, une vieille négresse, laide comme les sept péchés capitaux, se mit à danser et gambader devant moi en criant : *Bissadou, Bissadou, tata besou aïdi!* (Bissadou, notre père est arrivé!) C'est au milieu des coups de fusil que ces bonnes gens m'ont

conduit à la Mission. Là, j'ai trouvé mes chers confrères, le P. Reeb et le F. Sidoine en parfaite santé. Quelle journée que celle-là ! Elle comptera parmi les bons jours de ma vie.

Tout marche bien en ce moment. Le chef actuel du poste semble bien disposé. Il fait tout son possible pour avoir avec la Mission les meilleurs rapports. (Lettre du 19 juillet 1889.)

5. — Complétons ces quelques détails par la lettre suivante du P. Reeb :

Le retour inattendu du cher P. Dahin nous a permis de recommencer avec une nouvelle ardeur nos œuvres qui avaient tant souffert. L'école a repris sa marche habituelle, les catéchismes ont été multipliés ; les courses apostoliques, malgré leurs difficultés, paraissent devoir être de plus en plus fructueuses.

Il s'agissait, au sortir de cette crise, de secouer un peu la torpeur des Adoumas. Deux cérémonies, la plantation d'une croix de mission, la première communion et le baptême de nos enfants ont produit sur eux une excellente impression.

Depuis longtemps nous avons résolu la plantation d'une croix de mission. Les circonstances, malheureusement, nous avaient toujours empêchés de réaliser ce projet. Cette cérémonie, primitivement fixée au 15 août (1889), jour du baptême de nos néophytes, fut avancée au dimanche 11. La veille, un de nos enfants alla prévenir les villages voisins que le lendemain il y aurait fête à la Mission. Le soleil venait à peine de paraître à l'horizon que déjà de nombreux indigènes arrivaient de tous côtés. Une grande croix de 7 mètres de hauteur dressée la veille, excitait leur admiration. A la grand'messe, notre chapelle pouvait à peine contenir la foule. Tout ce monde assista avec respect au saint Sacrifice. Un officier de cavalerie, inspecteur au Congo, qui avait bien voulu répondre à notre invitation, a été vivement impressionné et touché jusqu'aux larmes, à la vue de tous ces sauvages attirés dans cette chapelle perdue au cœur du *Noir continent*.

Chose à noter : les femmes étaient fort nombreuses. Or, pour qui sait combien la femme est exclue de tout ce qui s'appelle culte religieux, il y a lieu de s'étonner de leur assiduité à fréquenter notre chapelle. Les Adoumas prétendent, en effet, que si une de leurs femmes vient à savoir le premier mot de leurs fétiches, elle meurt immédiatement.

La grand'messe terminée, nous nous transportâmes au pied de la croix. Le chant du *Vexilla regis* ouvrit la cérémonie.

Après une courte instruction en langue adouma, on procéda à la bénédiction, et nos jeunes musiciens se chargèrent de clôturer la fête,

en chantant, de leur plus belle voix, un cantique en langue adouma.

La cérémonie terminée, la foule s'écoula lentement, commentant les moindres circonstances. Chacun avait son détail spécial à faire ressortir. M. Boffard et un autre blanc venus à la cérémonie ne purent s'empêcher de nous dire : « Continuez, l'avenir est à vous. » Ces messieurs ne pouvaient en croire leurs yeux. Cette foule immense, recueillie, sympathique, prouvait une fois de plus que le Noir n'est pas dépourvu de sentiments. La force, la brutalité, les marchandises même ne suffisent pas pour l'attirer et le gagner. La douceur, la patience, la charité seules arrivent à changer des volontés auxquelles les coups et la chaîne n'ont pas réussi à faire courber le front.

6. — La cérémonie du baptême de nos néophytes et de la première communion était bien plus impatiemment attendue encore. Dès la veille au soir, le bruit courait dans tous les villages qu'une nouvelle fête allait les réunir le lendemain à la Mission. Le pavillon papal, hissé sur notre chapelle, annonçait au loin l'heureuse nouvelle.

A la Mission, tout le monde était occupé. Pendant que nos enfants, dans le silence et le recueillement, préparaient leurs âmes au saint baptême, la chapelle revêtait ses ornements de fête. De belles oriflammes, d'ingénieux fonds en transparents, des ornements variés, lui donnaient un air de fraîcheur et de joie, que depuis longtemps elle avait ignoré.

Le matin de l'Assomption, le soleil se lève radieux et splendide. Les légères pirogues qui fendent les eaux avec la rapidité de l'éclair, les sentiers qui serpentent à travers les hautes herbes de la plaine ou qui courent sous l'impénétrable fourré, amènent à la Mission toute une population animée et joyeuse.

A entendre tout ce monde, on aurait dit une nouvelle Babel. Le Shaké, l'Adouma, l'Avouandji, l'Obamba, le Shebos se coudoient, se saluent, se demandent des nouvelles, se communiquent leurs impressions. Rien de plus pittoresque que ces réunions de gens qu'en Europe on qualifie de sauvages. L'un rit, l'autre cause, un troisième veut dominer son voisin, et la réunion de tous ces idiomes produit une cacophonie presque harmonieuse.

Cependant notre cloche s'ébranle, et bientôt retentit le puissant et majestueux introit de la messe de l'Assomption. Nos gens, tout à l'heure si bruyants, sont là agenouillés et silencieux. Grâce à quelques chrétiens sénégalais, engagés au service de la station de Lastoursville, nous avons chanté la messe royale de Dumont. A l'Evangile, on explique brièvement l'esprit de la cérémonie qui allait s'accomplir. Au moment de la communion, nos deux élus s'approchent de l'autel : tous les regards sont fixés sur eux. Le P. Dahin leur adresse une dernière et chaleureuse exhortation. Il élève ensuite

la sainte hostie et la pose sur la langue tremblante de nos deux privilégiés. Ce sont les premiers Adoumas qui ont le bonheur de recevoir Jésus dans la sainte communion. Aussi quelle n'est pas leur joie!

Après la grand'messe commence la cérémonie toujours imposante du baptême solennel des adultes. Dix-sept de nos enfants y prennent part. Avec quelle impatience ils attendaient ce jour! Il fallait voir leur recueillement et leur piété, entendre leurs réponses aux demandes qui leur étaient adressées. Leurs physionomies étaient tout épanouies au moment où l'eau sainte coulait sur leurs fronts.

Les indigènes du voisinage sont venus en grand nombre assister au baptême. Tous se sont retirés émus, et, de retour dans leurs villages, ils ne cessaient de répéter : « Oui, vraiment le missionnaire dit vrai ; il n'est venu que pour nous enseigner les choses de Dieu. »

Un seul regret se mêlait aux joies si douces de cette belle fête. Les deux Pères, explorateurs de ces contrées et premiers fondateurs de notre œuvre, étaient bien loin d'ici. A eux revient le bonheur que nous avons goûté. Qu'ils reçoivent l'expression de notre sympathique souvenir et de notre reconnaissance. Nos prières, ainsi que celles de nos Adoumas, les accompagneront toujours. (Lettre du 17 avril 1889)

PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DU BAS-NIGER

COMMUNAUTÉ DE LA SAINTE-TRINITÉ A ONITSHA

JANVIER 1888 — MARS 1890

1. Personnel. — 2. Erection de la Préfecture. — 3. Arrivée des Sœurs. Accueil sympathique de la population. — 4. Constructions. Chapelle. — 5. OEuvre des enfants. — 6. Rachat d'esclaves. — 7. Guerre entre Onitsha et les Aboutshis. — Adoption d'enfants. — 8. Saint Ministère. — 9. Protestants devenus païens. — 10. Baptêmes. — 11. Soins des malades. Dispensaire. — 12. Visites. Fausse alerte.

1. — Le personnel de notre communauté se compose actuellement comme il suit : le R. P. Joseph Lutz, préfet apostolique du Bas-Niger et supérieur de la communauté ; les PP. Lécuyer et Bubendorf et les FF. Yves et Hermas.

La communauté des Sœurs compte : la Rév. Mère Clotilde, supérieure, et les Sœurs Marie Claver, Thierry et Charles.

2. — Le champ confié à notre zèle apostolique, comprenant une assez vaste étendue, et les relations avec le Gabon étant

d'ailleurs assez difficiles, on avait songé depuis longtemps à demander la séparation de la Mission du Bas-Niger d'avec le vicariat apostolique des Deux-Guinées. Enfin, dans le courant de 1889, des démarches dans ce but furent faites à Rome. Mais, sur ces entrefaites, sir James Marshal ayant soumis à la Propagande le projet d'ériger un évêché à Asaba, ville à peine éloignée de 6 kilomètres de notre Mission, nous n'osions plus guère espérer de voir nos désirs se réaliser, quand le P. Lécuyer nous arriva porteur d'un Bref daté du 1^{er} septembre, érigeant notre Mission en préfecture apostolique. (Voir ce Bref au *Bulletin*, n° 34.)

3. — C'est le 15 novembre que nous est revenu le P. Lécuyer, complètement rétabli par son séjour de neuf mois en France. Ce jour-là, un vapeur ayant jeté l'ancre devant le village d'Onitsha, nous envoyons un de nos enfants au port pour voir si rien n'était arrivé à notre adresse. Au bout de quelques minutes, il revient hors d'haleine, s'écriant : « Les Sœurs, les Sœurs sont arrivées! » Le R. P. Supérieur se dirige aussitôt vers le steamer, et quelle agréable surprise pour lui d'y trouver le P. Lécuyer, un Frère et quatre Sœurs de Saint-Joseph!

A peine descendus, les nouveaux venus sont bien vite entourés : hommes, femmes, enfants, vieillards, tous veulent voir les femmes blanches. Ils les saluent à la manière du pays en leur montrant le poing, voire même les deux, et leur crient à tue-tête : *Monny! monny! okporo, otsha monny!* Bonjour, bonjour, soyez les bienvenues!

Mais il fallait les loger, et la maison qui leur était destinée n'était pas encore complètement aménagée. Nous fîmes donc appel au concours de tous. Des protestants même voulurent se joindre à nos chrétiens, si bien que, la nuit venue, tout fut convenablement préparé pour les recevoir.

Pendant ce temps, l'une d'elles ayant réuni quelques enfants leur fit réciter le *Pater* et l'*Ave* en onitsha, reprenant ceux qui faisaient des fautes et récitant enfin elle-même ces prières, à la grande admiration de tous. Quelques leçons prises durant la traversée avaient suffi pour la mettre à même de commencer, dès la première heure, son apostolat.

Aussitôt installées, les Sœurs ont pris la direction des filles, qui étaient au nombre d'une trentaine, et dont quelques-unes,

déjà assez avancées, leur sont maintenant d'un grand secours soit comme aides-cuisinières, soit comme interprètes. Outre la direction des filles, elles sont chargées de la cuisine pour les deux communautés. Le soin de la chapelle et des malades leur est aussi confié. On le voit donc, elles ont de quoi se dépenser. Malheureusement, la fièvre d'acclimatation a commencé à les entreprendre. La fête des Saints Innocents les a trouvées alitées toutes les quatre. Cela se conçoit un peu pour les trois qui sortent du noviciat; mais, pour la Mère supérieure, qui a vingt-sept années de colonies, il semble qu'elle devrait être plus respectée de ce que nos noirs appellent : *Arou-okou*, chair de feu (fièvre).

4. — Un mot des constructions faites ces deux dernières années. C'est d'abord, en 1887, un bâtiment couvert en tôle galvanisée, actuellement réservé aux Sœurs, et contenant jusqu'en octobre dernier, outre la chapelle et la sacristie, la pharmacie et le parloir. Cette chapelle étant devenue trop petite, nous en avons commencé en novembre 1888 une nouvelle, placée en dehors de la clôture réglementaire. Ce bâtiment, dont les murs en terre viennent d'être pourvus à l'extérieur d'un fort crépissage en ciment, est de forme rectangulaire; il a 25 mètres de long sur 12 de large. Les portes et les fenêtres sont ogivales, les volets à persiennes. Deux rangées de colonnes aidant à supporter la charpente divisent l'intérieur en trois nefs. Les deux nefs latérales, sur le prolongement desquelles se trouvent les deux sacristies, ont chacune un autel, tandis qu'au fond du sanctuaire s'élève le maître-autel, placé sur un triple marchepied en ciment. L'abside se termine par une niche éclairée par en haut et contenant une magnifique statue polychromée du Sacré-Cœur de Jésus. Outre l'ameublement de la chapelle et des sacristies, il nous reste à faire la tribune et le campanile. Cette chapelle, qu'on peut voir de très loin, est sans contredit le premier bâtiment du pays. L'architecte des missions protestantes, M. Packer, lorsqu'il passe à Onitsha, ne manque jamais de venir la voir. C'est surtout la charpente, joignant ensemble la simplicité à la solidité, et due comme tout le reste au zèle intelligent du F. Hermas qui attire son attention; elle lui servira de modèle, dit-il, pour les constructions qu'il devra exécuter.

La chapelle était à peine couverte que nous avons dû bâtir un

dispensaire pour soigner les nombreux malades qui nous arrivent tous les jours. Il nous fallait, dans le même temps, construire une nouvelle école; et, quelques jours seulement avant l'arrivée des Sœurs, nous avons pu terminer le bâtiment contenant la cuisine, avec lavoir, le magasin des provisions, la buanderie et la remise pour le bois. Mentionnons enfin le marché couvert avec magasin, où les femmes d'Onitsha viennent nous vendre des provisions de toutes sortes, ainsi que le mur de clôture, que nous n'avions encore pu faire jusqu'à cette année. Tous ces travaux nous ont donné beaucoup de tracas, mais nos santés se soutenant, nous avons pu les mener à bonne fin, sans trop de détriment pour nos œuvres.

5. — Jusqu'à maintenant, force nous était de garder réunis, pour l'école, les garçons et les filles. C'était d'abord l'un d'entre nous qui leur faisait la classe; mais nos occupations, et surtout le départ du P. Lécuyer, nous obligèrent de les confier à un instituteur, qui en a été depuis exclusivement chargé. Nous avons été d'autant plus heureux d'engager ce jeune homme protestant, imprimeur à la mission protestante de Lokodja, qu'il nous a promis de se faire catéchumène et de renoncer au protestantisme, qui ne saurait le satisfaire.

Le pays étant soumis à l'Angleterre, c'est l'anglais qui est la langue officielle. Plusieurs de nos enfants la parlent assez courageusement et l'écrivent de même. L'arithmétique et la géographie ne leur sont pas non plus étrangères.

Ces enfants nous sont très attachés, ont un caractère assez souple et manifestent à peu près tous un grand désir d'apprendre. Bon nombre d'entre eux ont même demandé la permission de veiller afin d'avoir plus de temps d'étudier.

Quant aux métiers, nous n'avons pu installer jusqu'à présent que celui de menuisier-charpentier, qui en dehors du F. Hermas et d'un charpentier indigène, occupe aussi deux de nos jeunes gens. Nous espérons pouvoir établir au plus tôt un atelier de forge ainsi qu'une cordonnerie. Ces métiers étant très recherchés dans la rivière, tant par les steamers que par les factoreries, beaucoup de parents nous confieront leurs enfants pour que nous en fassions des hommes de travail, et nous serons heureux de pouvoir en faire en même temps, la grâce de Dieu aidant, de bons et fervents chrétiens.

6. — Une grande plaie dans le pays, c'est la traite des esclaves. Bien que l'Angleterre exerce son protectorat sur tout le territoire du Niger, l'esclavage n'y est pourtant rien moins qu'aboli. Ainsi, jusqu'en octobre dernier, l'on voyait sur le banc de sable d'Onitsha, appelé avec raison *le banc des esclaves*, la marchandise humaine vendue comme un vil bétail, au milieu des chèvres, des poules et de marchandises de toutes sortes, et cela non pas à de rares intervalles, mais tous les jours. Les statistiques tenues par un employé de la Compagnie portent une moyenne de 50 par mois. Les autres grands marchés, qui ne sont pas moins renommés que celui d'Onitsha, en fournissent au moins autant, sinon plus, vu que les peuplades de l'intérieur sont à peu près toutes anthropophages.

Le major Mac-Donald, envoyé par le gouvernement britannique pour prendre des informations sur le commerce dans la rivière, n'a pas été peu surpris de cet état des choses; et sa principale décision, avant son départ, a été la défense absolue d'accepter dorénavant des esclaves sur le marché d'Onitsha. Personne, malheureusement, ne pourra encore surveiller les marchés de l'intérieur.

Cette décision nous empêchera désormais de racheter des esclaves, comme nous l'avons fait jusqu'à présent. Mais le bon Dieu nous envoie de temps à autre de petits enfants soit orphelins, soit voués à la mort, car souvent ces pauvres créatures sont condamnées à périr pour une raison quelconque. C'est ainsi qu'un enfant dont les dents d'en haut se montrent avant celles d'en bas, sera impitoyablement massacré. De même pour les jumeaux. Une mère donne-t-elle naissance à deux enfants à la fois, ils doivent disparaître aussitôt. Leur vie attirerait sur le pays des malheurs de toutes sortes. Aussi aucune mère, malgré la tendresse qu'elle éprouve pour le fruit de ses entrailles, n'ose-t-elle contrevenir aux usages du pays. Elle agira comme si ces deux enfants n'étaient pas les siens : elle les placera dans un pot en terre cuite qu'elle déposera elle-même dans quelque bosquet sacré ou dans les hautes herbes, aux environs de la ville. Au mois de juillet dernier, le roi d'Onitsha a reçu ordre du major Mac-Donald d'abolir ces coutumes inhumaines; mais le peuple a tellement peur du sorcier que personne n'ose encore agir contre ces coutumes invétérées.

Parmi les premiers enfants que nous avons adoptés, se trouvait une petite fille du frère du roi d'Onitsha. Cette petite princesse, âgée à peine de quinze jours, venait de perdre sa mère, et une autre femme n'aurait guère voulu l'accepter pour la nourrir; aussi son père se trouva-t-il très heureux de nous la confier. Comme nous lui demandions s'il consentait à ce que nous la baptisions : « Mais certainement, nous dit-il, administrez-lui le *milli tshuku* (eau de Dieu) autant de fois que vous voudrez, car je sais bien que vous ne lui donnerez que ce qui est bon pour elle. »

Quelque temps après, nous recevions la visite d'un chef d'Abutsbi, ville située à 2 lieues d'ici, dans une tribu anthropophage. Sa fille, qui l'accompagnait, portait dans ses bras, enveloppé dans un mouchoir, un trésor qui paraissait lui être bien cher, témoin les caresses qu'elle lui prodiguait sans cesse.

Après les saluts d'usage, ce chef, s'adressant au P. Supérieur, prit la parole en ces termes, faisant à chaque salut une révérence profonde :

« Homme blanc, je te salue. — Dieu est avec toi, homme du pays des Oibos (civilisés). Les esprits t'ont conduit dans cette contrée pour nous faire du bien : aux enfants, tu apprends à lire les livres et à parler comme on parle là-bas derrière la grande eau.

« Je salue l'homme blanc. — Aux malades, tu donnes à boire une médecine que nous ne connaissons pas, et ta main trouve toujours pour les malheureux du tabac, de l'étoffe ou de l'eau des blancs (eau-de-vie).

« Je salue l'homme blanc. — Les dieux de ton village t'ont donné un cœur qui ne connaît point le mal : voilà pourquoi je t'apporte mon petit enfant. Il est jeune encore, comme tu vois; c'est le soleil d'hier qui l'a vu naître. Sa mère est morte en le mettant au monde. Il n'y a que l'homme blanc qui puisse désormais lui servir de mère.

« Je te salue, homme blanc. — Ton ami attend la parole de ton cœur. »

Ce disant, notre anthropophage à la figure barbare, au corps athlétique, prend des mains de sa fille le précieux trésor, ouvre le mouchoir qui l'enferme, et, le sourire sur les lèvres, place entre les mains du P. Supérieur le pauvre petit orphelin d'un jour.

Son corps est bien frêle, mais il cache une âme immortelle. L'enfant est accepté. Après de nombreuses prostrations et des *délous* (merci) multipliés, cet homme nous quitte. Quelques-uns faisant remarquer à sa fille qu'elle oublie le mouchoir qui enveloppe l'enfant, celle-ci revient sur ses pas pour le chercher. Jetant un regard de pitié sur sa petite sœur, désormais loin d'elle, elle lui donne un dernier baiser, la couvre du mouchoir déjà à moitié arraché, et part en sanglo-

taut. Plusieurs fois depuis, elle est venue la revoir, lui prodiguer des caresses, lui verser avec la main le lait que nous avons coutume de donner à l'enfant avec une bouteille garnie d'un tuyau de pipe. Mais une malheureuse guerre est venue interrompre ses charitables excursions.

7. — Voici à quelle occasion cette guerre a été déclarée.

On sait que les Noirs sont très superstitieux, et si, avec cela, ils sont encore anthropophages, ils deviennent capables de tous les crimes. C'est surtout à la mort d'un personnage distingué que cela se remarque.

Un chef vient-il à mourir, son âme entreprend un long voyage, disent-ils, pour aller dans le pays des esprits. Ce voyage est long et pénible; aussi faut-il que le défunt ait des provisions de bouche. Un sac en est rempli et placé dans la tombe à côté du cadavre. Mais un homme tant soit peu haut placé a ses serviteurs, ses esclaves; voilà pourquoi l'on tue un certain nombre de personnes, achetées ou volées, qui seront les serviteurs du défunt durant son pèlerinage de trois mois, car ce n'est qu'après ce temps que le défunt arrive au séjour des esprits. C'est à cette occasion que l'on fait la fête qui termine le deuil. Si la peuplade est tant soit peu friande de chair humaine, les personnes immolées sont dépecées et cuites dans un chaudron pour régaler toute la ville. Leur crâne, dépossédé de la mâchoire inférieure, vidé, nettoyé, orné le mieux possible, sert de coupe dans laquelle toute l'assistance vient boire du vin de palme, ou mieux de l'eau-de-vie, si l'on peut s'en procurer. Après la fête, ces coupes sont conservées par ceux qui ont tué les personnes, comme autant de trophées chargés de redire aux âges futurs les prouesses de leurs aïeux.

C'est pour une fête de ce genre qu'un homme d'Aboutshi s'est emparé, au mois de septembre dernier, d'une jeune fille d'Onitsha et l'a emmenée dans une ville de l'intérieur qui pleurait la mort d'un chef. La fête était presque terminée, quand une cinquième tête, plantée sur une pique, vint se joindre aux quatre déjà présentes, et qu'un nouveau chaudron de viande fut distribué à l'assemblée. C'était le corps de cette jeune fille d'Onitsha. Le fait ne resta pas ignoré. Le meurtrier lui-même fut bien vite connu. L'agent diplomatique séjournant à Onitsha somma la ville d'Aboutshi de livrer le coupable, qui s'était déjà sauvé

dans l'intérieur. Le meurtrier ne pouvant être livré, la guerre fut déclarée. L'agent engagea d'abord, puis força tous les habitants du village d'Onitsha de s'emparer de toutes les ignames qui se trouvaient dans les plantations des Aboutshis. Différentes escarmouches eurent lieu. Les Aboutshis voulaient défendre leurs ignames, et tiraient sur les soldats qui protégeaient les voleurs. Plusieurs Aboutshis furent tués, quelques soldats blessés. Plus tard, les soldats accompagnés par les hommes d'Onitsha allèrent jusque dans la ville d'Aboutshi. Ils y brûlèrent une vingtaine de maisons et trouvèrent dans ces maisons des fétiches, des morceaux de l'harmonium que les Aboutshis avaient volé quelques jours auparavant dans l'église protestante d'Onitsha.

La guerre n'est pas encore terminée, bien qu'on ait commencé les négociations depuis quelque temps. Les Aboutshis peuvent venir d'une nuit à l'autre (car ils ne font la guerre que la nuit), attaquer le village d'Onitsha et peut-être notre Mission. C'est ce qui nous a forcés, depuis le commencement de la guerre, à charger trois de nos hommes de faire sentinelle toutes les nuits autour des différents bâtiments de la Mission.

Quel bien résultera-t-il de cette guerre? Nous ne saurions le dire; mais ce qu'on peut prévoir, c'est que les Aboutshis y regarderont désormais à deux fois avant de satisfaire leurs instincts sanguinaires. En tout cas, ce n'est pas cette guerre qui changera le cœur de nos anthropophages; la religion seule peut accomplir cette transformation.

8. — Pour préparer les Noirs à recevoir avec fruit la bonne nouvelle du salut, nous avons différents exercices de piété. Ainsi, tous les matins, il y a le catéchisme des catéchumènes, soit du village, soit de la Mission. Bien qu'il ait lieu particulièrement pour ceux qui aspirent au saint baptême, nous y faisons aussi assister tous les chrétiens adultes qui séjournent à la Mission.

Tous les vendredis nous faisons à nos chrétiens réunis le catéchisme de persévérance. C'est de cette réunion que nous profitons pour donner à chacun de nos néophytes, selon le besoin, les avertissements ou les encouragements nécessaires pour les maintenir dans le bon chemin et les faire avancer de plus en plus dans l'amour de notre sainte religion.

Les dimanches et les fêtes, un grand nombre de protestants,

de païens, voire même de musulmans, viennent assister à nos offices. Nous en profitons pour faire connaître à tous, par deux instructions, l'une le matin, l'autre le soir, la sublimité de notre sainte religion, et l'absurdité de tous les préjugés patronnés par nos voisins de l'Église protestante.

9. — Les protestants, du reste, se défont de plus en plus de l'enseignement qu'ils reçoivent de leur ministre. Leur maître d'école lui-même vient depuis quelque temps se faire instruire, et sa femme, qui passe pour être la plus fervente de leur église, nous a confié son fils.

Le ministre protestant, témoin de tout cela, a supplié plusieurs fois le R. P. Supérieur de ne pas aller visiter les protestants. « Je ne vais pas non plus voir vos catholiques, dit-il; si quelques-unes de mes ouailles viennent à vous, ne les acceptez pas; s'ils vont assister à vos offices, chassez-les; ils n'ont pas besoin d'entendre ce que vous dites à vos catholiques. Du reste, vous n'aimez pas non plus que vos fidèles viennent dans notre église. » Mais le P. Supérieur, tout en promettant de ne pas faire de prosélytisme indiscret, a cru devoir répondre comme autrefois l'apôtre : *Non possum non loqui.*

Du reste, un seul fait suffit pour montrer dans quel état se trouve actuellement la foi des protestants d'Onitsha. Ces mois derniers, les hommes du village étaient souvent réquisitionnés pour aller faire la guerre. Pour qu'en l'absence de leurs maris les femmes ne vécussent point dans la discorde et ne formassent au contraire qu'un cœur et une âme, on convint de leur faire boire à toutes, païennes et protestantes, un breuvage sacré, fabriqué et consacré pour cela par le grand sorcier. Dans un pot en terre cuite, celui-ci mélangea de l'eau de la rivière, de la poussière du chemin et du plâtre employé pour les sacrifices. Le sorcier eut à peine terminé ses grimaces, ses danses et les signes de croix faits sur le mélange, qu'un des hommes les plus influents, un protestant apostat, ordonne à la foule de se mettre à genoux. On obéit. Puis, le sorcier, lui aussi protestant apostat, aspergeant la foule avec cette eau bourbeuse, s'écrie de sa voix la plus sonore : « Je vous baptise tous au nom du diable. » Toutes les femmes durent ensuite défiler devant le pot sacré et boire de ce breuvage satanique.

Presque toutes les femmes protestantes en burent. Quelques-unes d'entre elles allèrent même le lendemain sacrifier des poules sur une pierre où les païens ont coutume de faire leurs sacrifices.

En ce moment, tous les protestants ont honte de cette conduite, c'est le ministre protestant lui-même qui a raconté tout cela au P. Supérieur, et lui a demandé en même temps des avis sur la conduite à tenir en présence de ces faits douloureux.

10. — Malgré nos nombreuses occupations, nous avons pu réaliser quelque bien, ces deux dernières années. Le chiffre des baptêmes a été en 1888 de 73, et, en 1889, de 72.

Parmi ces baptêmes, il faut compter un bon nombre d'enfants baptisés à l'article de la mort. Un enfant est-il malade, les parents trouvent facilement qu'il n'a rien, attendent qu'il aille mieux jusqu'à ce qu'il soit réduit à l'extrémité; c'est alors qu'ils viennent en hâte chercher un remède pour leur petit moribond qui n'est déjà plus qu'à moitié de ce monde. Aussi, la première médecine que nous leur offrons, c'est l'eau salulaire du saint baptême, ce que les parents acceptent généralement.

Bien souvent, il nous est arrivé de voir mourir devant nos yeux, quelques minutes après avoir reçu le baptême, de ces petites créatures venues pour chercher la santé du corps.

Une fois, un anthropophage de l'intérieur nous apporte un jeune garçon qu'il dit vouloir nous vendre. La seule vue de l'enfant nous convainc qu'il est idiot de naissance. Après quelques pourparlers, le R. P. Supérieur demande au vendeur à quel prix il cèdera l'enfant.

— Je voudrais avoir huit sacs de sel (environ 60 francs).

— Y pensez-vous, l'enfant est si misérable... il peut avoir six à sept ans, et il ne peut pas marcher.

— C'est vrai, fit l'anthropophage, mais c'est le voyage qui l'a fatigué. Du reste, le Blanc sait tout faire, il saura bien faire de cet enfant un homme grand et fort comme moi.

— Oui, oui, le Blanc sait beaucoup de choses, mais il ne sait pas comment faire pour donner de l'esprit et de la force à qui Dieu les a refusés.

Et une idée lumineuse traversant l'esprit du P. Supérieur, il continue :

— Peut-être que l'enfant n'a encore rien mangé aujourd'hui ?

— Ni hier non plus.

— Pauvre petit, cela ne m'étonne pas que tu sois si misérable.

Et s'adressant au maître de l'enfant

— J'ai pitié de votre enfant, je vais lui donner quelque chose.

Et ce disant, le P. Supérieur porte l'enfant au réfectoire et le baptise. Une banane placée dans la main de l'enfant prouve au maître qu'on lui a donné quelque chose.

Qu'est devenu l'enfant, nous ne saurions le dire, mais ce que nous pouvons assurer c'est que s'il n'est pas mort par suite de sa maladie, il a certainement été sacrifié dans quelque peuplade anthropophage, les enfants idiots figurant au nombre de ceux qu'on regarde comme une source de malheur pour le pays.

11. — Un ministère bien consolant pour nous et qui nous attire la bienveillance de tous, ce sont les soins que nous donnons journallement aux malades. Et il y en a beaucoup.

Ce sont surtout des plaies et des ulcères que nous avons à soigner. Une égratignure occasionnera facilement chez nos Noirs une plaie plus ou moins envenimée et qui, en général, deviendra de plus en plus grande à cause même de la médecine que les indigènes emploient pour la guérir. Quelle médecine! Des citrouilles sauvages coupées en deux, des feuilles de certains arbres, des racines de quelques plantes sauvages, le tout mis dans un pot en terre cuite, arrosé d'eau et exposé au soleil pendant plusieurs jours. Dès qu'il s'en dégage une odeur insupportable, la médecine est bonne. L'eau sert à laver la plaie, tandis que le reste est employé sous forme de cataplasme. Cette médecine ne peut qu'envenimer davantage la plaie déjà mauvaise. La douleur augmentant, la médecine augmentera et ainsi progressivement, jusqu'à ce que le malade ne puisse plus se soigner lui-même. C'est dans cette extrémité qu'ils nous arrivent, les uns portés par quelque personne plutôt intéressée que charitable, les autres se traînant le long des chemins, marchant sur leurs mains et la partie postérieure de leur corps. Beaucoup de ces malades ne peuvent pas venir jusque chez nous; on nous cherche alors pour que nous allions les soigner à domicile. Tous les soirs l'un d'entre nous se dirige ainsi vers la ville. Allant de maison en maison, nous avons à soigner ici des pieds rongés par les chiques, là un coup de sabre reçu dans quelque partie du corps, extraire une balle ou amputer un doigt, un orteil. Parfois, il faut arrêter un cas de dyssenterie déjà bien avancée, parfois des poitrinaires. Dire quelle reconnaissance nous montrent ces pauvres malades après leur guérison, est chose impossible.

Parmi ceux que nous avons ainsi soignés, il convient de citer un bon vieillard, païen il est vrai, mais qui par sa patience à toute

épreuve et ses bons sentiments a mérité de recevoir à son dernier moment, la grâce du baptême.

Ce pauvre homme avait une jambe malade. La peau, ainsi qu'une mince couche de chair était saine, mais tout l'intérieur, jusqu'à l'os était en putréfaction. Le mal augmentait tous les jours, la pourriture gagnait malgré les soins les plus assidus que nous lui prodiguions. Nous voulions le sauver, mais le bon Dieu en jugea autrement. Notre cher malade dépérit de plus en plus. Voyant que nous serions impuissants à guérir son corps, nous nous mîmes à lui parler de son âme immortelle, de Dieu, de l'éternité. Comme il n'avait plus longtemps à vivre, nous demandâmes qu'on le transportât à la Mission, ce qu'on nous accorda très volontiers ; nous voulions être à même de le suivre de près pour l'instruire suffisamment. A la tombée de la nuit, six jeunes gens nous l'apportèrent. Le pauvre homme était bien réduit, le voyage, d'à peu près une heure, l'avait affaibli beaucoup. Le lendemain matin, vers sept heures, le P. Supérieur le trouva si mal qu'il crût devoir le baptiser. Bientôt, en effet, il perdit connaissance et vers dix heures il rendit le dernier soupir. Sa famille, l'une des plus importantes, voulut que le corps fut enterré dans sa maison. On emporta donc le cadavre à Onitsha et, le lendemain, un Père, accompagné de quelques enfants, alla faire l'enterrement.

Toute la famille, mais surtout la femme du défunt, ne trouvait pas assez d'expressions pour témoigner sa reconnaissance. « Si votre père avait été à la place de mon mari, dit-elle, vous n'auriez pas pu le soigner avec plus d'empressement. Dieu vous récompensera. »

12. — Parmi les nombreuses visites que nous avons reçues ces derniers temps, citons d'abord celles de ces Messieurs de la Mission protestante. Leur évêque, le Rév. Crowther, vénérable vieillard de plus de quatre-vingts ans, ainsi que leur architecte M. Packer, ne montent et ne descendent jamais le fleuve sans venir nous dire bonjour. Les visites que nous font le ministre et le maître d'école d'Onitsha sont à peu près hebdomadaires ; ce n'est que la peur de recevoir des réprimandes de leur supérieur qui les empêchent de venir plus souvent.

Dans le courant de l'année 1888, nous sont arrivés différents personnages de marque. C'est d'abord, le 9 janvier, M. de Puttkammer, le consul d'Allemagne au Niger. Venu pour prendre des informations sur le commerce dans la rivière, il a bien voulu séjourner dans notre Mission le 9 et le 10 janvier, et avant de quitter la rivière il nous a fait parvenir deux magnifiques moutons et une paire de dindes.

Plus tard, au mois de juillet, nous arriva le major Macdonald, envoyé par le cabinet de Londres pour visiter les différentes rivières occupées sur le golfe de Guinée par les commerçants anglais. Enfin le 1^{er} octobre nous reçûmes trois représentants d'une nouvelle compagnie commerciale qui veut venir établir une factorerie à Onitsha. Tous ces messieurs ont montré les dispositions les plus favorables à l'égard de notre Mission.

Mais la visite qui montre le mieux l'intérêt qu'on nous porte est celle du commandant Sauley, qui est à la tête des troupes de la compagnie. La veille du nouvel an on brûla les hautes herbes aux environs de notre Mission, si bien que de loin on pouvait croire qu'elle était en feu. Onitsha étant précisément en guerre avec Aboutshi, le fait devenait encore plus vraisemblable. Aussi l'excellent M. Sauley, dès qu'il vit le feu, crut-il que nous étions menacés. Il dirigea en toute hâte un détachement de soldats, avec une mitrailleuse, vers notre Mission, où il arriva à onze heures de la nuit. Quelle ne fut pas sa surprise quand, rendu dans notre cour, il trouva tout en bon ordre. Ce n'était qu'une fausse alerte. Le P. Supérieur ne manqua pas de remercier le brave commandant de la grande bienveillance montrée à l'égard de la Mission.

VICARIAT APOSTOLIQUE

DU

CONGO FRANÇAIS

COMMUNAUTÉ DU SACRÉ-CŒUR DE LOANGO

MARS 1888 — MARS 1890.

1. Personnel. Mutations. — 2. Voyages de Monseigneur à Mayumba et à Brazzaville. — 3. Ministère. Baptême. Hôpital. — 4. Rapports avec les Noirs. Village chrétien. — 5. Clergé indigène. — 6. Noviciat des Frères indigènes. — 7. Ecole normale. — 8. Ecole primaire. — 9. Œuvre des filles. — 10. Travaux et installations. — 11. Rapports avec l'administration. Révocation de M. Vincent. — 12. Visites.

1. — Notre communauté se compose actuellement de Mgr Carrie, supérieur provincial et local, de sept Pères et d'un Frère : le P. Giron, curé de la paroisse de Loango; le P. Gaëtan,

directeur des enfants; le P. Sublet, directeur du noviciat des Frères indigènes et de l'école normale; le P. Levadoux, chargé de l'économat; le P. Haumesser, professeur de langue indigène; le P. Hivet, directeur du petit séminaire et le P. Sanner, directeur du grand séminaire. L'unique Frère de la communauté est le F. Vivien, menuisier, chargé de la surveillance des enfants.

Le P. Stoffel, qui était précédemment économiste, est parti en janvier 1888 pour fonder la station de Mayumba. Le P. Labrousse, chargé des enfants, dut retourner en Europe au mois d'avril suivant, pour cause de santé. Le cher P. Duparquet, qui avait été si vivement attendu, nous était arrivé le 4 août (1888); mais la Providence, dont nous devons toujours adorer les desseins, nous l'enleva trois semaines après. Le P. Moreau et le F. Euphrase, arrivés au mois de novembre 1888, ont été envoyés un an après : le premier à Brazzaville et le second à Linzolo.

2. — Au mois de septembre 1888, Mgr Carrie se rendit à Mayumba par un navire de guerre français, pour voir les installations qu'on y avait faites. Il fit quelques excursions dans les forêts qui entourent la Mission, afin d'en connaître les ressources par lui-même.

Le lendemain de la Pentecôte, il profita du départ d'une de nos caravanes pour se rendre à pied dans les stations de l'intérieur. Il fit la visite de Saint-Joseph de Linzolo, de Saint-Hippolyte de Brazzaville, et aurait même fait le voyage de l'Oubanghi, si le petit vapeur français, sur lequel il comptait, n'avait éprouvé un retard considérable. En revenant, il examina sur sa route les facilités plus ou moins grandes qu'offrent les villages pour l'établissement d'une nouvelle Mission. Boanza, le deuxième poste français qu'on rencontre d'ici à Brazzaville, lui paraît offrir les populations et le terrain convenables.

3. — Le ministère extérieur est confié au P. Giron. En ces deux années 1888 et 1889, il a eu la consolation d'administrer le baptême à 95 adultes moribonds; il y a eu 21 premières communions et confirmations et 5 mariages; quatre autres mariages vont se faire dans quelques jours.

Parmi les adultes baptisés, il en est un qui a été l'objet d'une protection particulière de la Providence, attentive à récompenser le bien fait aux missionnaires. Nous voulons parler de *Pedro Djimbel*, chef du village de la Martinique, situé à 40 mi-

nutes de nos bâtiments. Il avait beaucoup contribué à obtenir la cession du terrain de la Mission, choisi par Monseigneur, et nous avait aidé de son mieux pour faire réussir le premier mariage chrétien, manqué une première fois; il avait fait baptiser celui de ses fils sur lequel il avait le plus d'influence, et, de plus, était bien instruit des principaux mystères de notre sainte religion et des devoirs de la vie chrétienne. Toutefois, la crainte de perdre son autorité et d'avoir des ennuis l'empêchait de recevoir le baptême, qui l'aurait réduit à une femme, ce qui est une marque de pauvreté et partant une honte pour un chef de village. Mais, tout en reconnaissant son respect humain et sa faiblesse, il répétait au P. Giron : « Père, si je tombe malade et que je ne puisse rien te dire, ne manque pas de me baptiser, car je veux aller au ciel comme les chrétiens. »

Le dimanche 29 janvier 1888, vers deux heures du matin, le P. Giron est appelé près de Pedro Djimbel, par le chrétien qui doit à ce bon chef d'avoir réussi à se marier. Le Père se rend en toute hâte auprès du vieillard, qu'il trouve sans connaissance, mais donnant encore signe de vie. Il lui administre le baptême que le pauvre chef désirait certainement recevoir. D'après des bruits fondés, il aurait été empoisonné par différents chefs des environs, mécontents de le voir en rapports suivis avec la Mission et les Européens. Sa famille, malgré les protestations de ses fils aînés, mit obstacle aux funérailles chrétiennes qui se préparaient, et l'enterra près de son chimbèque. Sa tombe fut entourée par ses enfants d'une petite grille en bois surmontée d'une croix. Ses cheveux et ses ongles, mis dans une grande caisse couverte d'ornements et entourée de fétiches, devinrent pendant huit jours l'objet de danses interminables de jour et de nuit, où l'on vint de plusieurs lieues à la ronde; puis, ayant été traînés par les danseurs sur un chariot informe, au milieu d'une fusillade bien nourrie et de nombreux coups de canon, ils furent finalement déposés avec le chariot dans une immense fosse creusée sur l'abrupte colline de Lubn, sépulture des princes et des rois.

Notre hôpital n'est guère fréquenté que par des malades atteints de plaies à laide apparence, mais assez bénignes en réalité. Quand les Noirs se sentent mortellement atteints, ils préfèrent mourir au milieu des leurs.

4. — L'évangélisation des adultes est assez difficile, parce qu'ils se trouvent rarement chez eux. Ceux dont le missionnaire commence aujourd'hui l'instruction, seront demain à la pêche, au travail ou en route pour Brazzaville, avec 30 kilos sur la tête.

Les habitants du Mayumbé, à l'est du Loango, n'aiment pas à voir le Blanc et menacent même d'aller s'établir plus loin dans les forêts, si l'on veut entretenir avec eux des rapports trop suivis. Quant aux Ba-vili, c'est-à-dire les habitants du Loango, les divers travaux accomplis par la Mission, et surtout l'intervention de Monseigneur dans une affaire qui sera rapportée plus bas, nous ont gagné toutes leurs sympathies, mais ils restent indifférents pour la question religieuse. Le P. Giron est maintenant bien reçu partout. On le consulte dans les difficultés, il règle assez souvent les petits palabres ; sa renommée est même parvenue jusqu'au mafuque Mani-Gniosi.

Ce riche prince, de la tribu des Ba-lumbu, à quatre jours d'ici, lui a fait demander pourquoi il ne venait pas le voir. « Viens, lui fit-il dire par ses envoyés, je te recevrai mieux que n'importe qui ; je te donnerai autant d'enfants que tu voudras. » Notons que cet homme possède plus de 1000 esclaves. Aussi le P. Giron se propose-t-il d'aller lui faire la visite demandée et de mettre à profit sa grande réputation pour ramener avec lui et rendre à la liberté le plus d'enfants qu'il pourra.

Au mois d'août dernier, le roi de Bouali, le vrai Loango pour les Noirs, fut amené à la côte par M. Vincent, *administrateur*, qui lui administra de si rudes coups de crosse que le malheureux roi, ne pouvant plus marcher et perdant son sang, dut être hissé sur un hamac, pour être ramené prisonnier. Le P. Giron rencontre la troupe et, ne sachant rien de ce qui venait de se passer, adresse à M. Vincent quelques paroles sans importance. Le lendemain, le roi fut relâché et crut qu'il ne devait une si prompte délivrance qu'à l'intervention du Père. Depuis lors, lui et les Noirs de Bouali ont voué à la Mission une reconnaissance sans bornes. Le roi a placé deux de ses fils chez nous et trois de ses filles chez les Sœurs.

Le village chrétien, situé à 800 mètres de la Mission, ne se compose encore que de quelques *chimbèques* (cases), mais il nous donne pour l'avenir de belles espérances. Au milieu s'élève

une grande croix de 8 mètres de hauteur, portant un Christ en fonte de grandeur naturelle. On le voit des villages environnants et surtout des hauteurs où sont établies les diverses factoreries.

Le P. Giron s'attache à donner une solide éducation chrétienne et de fortes habitudes de piété. Chaque jour, lever à la même heure, prière du matin et du soir faite en commun au pied de la grande croix. Le dimanche matin, réunion générale où sont examinées et réglées les petites affaires qui auraient pu surgir pendant la semaine. En outre, les maris ont de leur propre mouvement demandé au Père de compléter par des conférences particulières l'instruction religieuse de leurs femmes. Les chrétiens qui ne se conduisaient pas bien ont été éconduits afin que le troupeau tout entier ne fût pas contaminé par quelques brebis galeuses.

5. — La fondation du clergé indigène comprend le grand et le petit séminaire. Le grand séminaire avait le P. Ussel pour directeur en 1888; depuis cette époque, c'est le P. Sanner qui en est chargé. Les grands séminaristes sont au nombre de trois; ils sont tonsurés depuis deux ans, deux d'entre eux appartiennent à la préfecture apostolique du Bas-Congo. Leurs études sont satisfaisantes.

Le petit séminaire est dirigé par le P. Hivet depuis le mois d'avril 1888. Les élèves ne sont plus que neuf depuis que trois d'entre eux appartenant à la Préfecture du Bas-Congo sont allés à Landana où venait d'être fondé un petit séminaire.

Dans le programme des études, nous faisons entrer les auteurs profanes dans une certaine mesure. Nous en donnons une idée générale et en faisons traduire les plus beaux passages et ceux qui ont quelque rapport avec la religion en général et la religion chrétienne en particulier. Mais suivant l'Encyclique de Pie IX, du 21 mars 1853, nous faisons une large part aux auteurs chrétiens. De plus, parmi ces derniers, nous avons pour saint Jérôme une préférence marquée, quoique non exclusive. C'est que nos futurs lévites trouvent dans ce saint docteur un latin qui, en maint endroit de ses lettres et de ses éloges funèbres, est comparable à celui de Cicéron; il ne s'y rencontre pas de longs passages, soit trop faciles, soit trop profonds comme dans certains autres Pères, notamment saint Augustin; les fortes maximes spirituelles sur le salut et la sauvegarde de la

vertu y abondent; la sainte Écriture y est souvent citée plusieurs fois à chaque page; l'historique de ses travaux bibliques prépare aux études d'herméneutique; les portraits piquants de certains clercs ou moines relâchés excitent au plus haut point l'intérêt ainsi que les sorties pleines de véhémence, les fines et mordantes railleries qu'il n'épargne pas à ses ignorants détracteurs. En un mot, à l'agréable il joint ce qui est utile à nos clercs, c'est donc la perfection : *Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.*

Nos jeunes séminaristes travaillent en général avec ardeur. Pour le côté moral, qu'il nous suffise de dire qu'ils ont un excellent esprit et que bon nombre d'entre eux ont une piété solide.

6. — Le noviciat des Frères indigènes est maintenant installé dans un bâtiment semblable à celui du séminaire, c'est-à-dire qu'il mesure 30 mètres de long sur 8 de large, y compris une véranda de 2 mètres.

En attendant l'arrivée d'un directeur spécial, il a été dirigé par Monseigneur lui-même; maintenant il est confié au P. Sublet. Outre un Frère profès qui remplit les fonctions de sous-directeur, il comprend neuf postulants qui sont simples, dociles et pieux.

7. — L'École normale est installée dans le même bâtiment que le noviciat des Frères indigènes. Le nom qu'elle a reçu pourra paraître un peu relevé; mais, dans la nécessité où l'on se trouvait de distinguer cette œuvre de celle de l'école primaire, il a bien fallu l'employer. Du reste, c'est celui qui convient le mieux, puisqu'il s'agit de former des instituteurs pour les villages. Elle a été inaugurée au mois de janvier 1889, et a eu pour premier directeur le P. Moreau. Ce Père, à son départ pour l'intérieur, fut remplacé par le P. Levadoux qui le fut lui-même par le P. Sublet.

Les jeunes gens de cette catégorie étudient chaque jour une heure de plus que les enfants de l'école primaire. Ils étaient cinq au commencement; depuis lors, deux d'entre eux sont partis, leur petite science leur ayant tourné la tête. L'un d'eux entre autres a parcouru les factoreries en demandant un emploi par cette formule invariable, qu'il avait sans doute apprise par cœur : « Monsieur, je vous assure que je parle correctement la

langue française et que je suis capable de vous rendre les plus grands services. » Espérons que le ridicule dont il s'est couvert servira de leçon à ceux qui dans la suite pourraient avoir la pensée d'aller ainsi demander quelque emploi aux Européens.

8. — L'école primaire a pour directeur le P. Gaëtan. Elle compte cent dix élèves. Ceux d'entre eux qui n'ont pas été rachetés se montrent quelquefois d'un caractère assez difficile. On en voit même qui, pour la plus petite contrariété, retournent dans leurs villages. L'ensemble, cependant, montre un excellent esprit. Ils sont bons, simples, pieux, pleins de respect et de dévouement pour les Pères, actifs et joyeux au travail. Ceux de cette catégorie qui ne faisaient plus aucun progrès en classe ont formé une section particulière qui se joint aux autres aux heures de travail général, mais qui pendant les classes exécute les ouvrages courants. Ils reçoivent une petite rétribution, qui, chaque mois, est inscrite sur un registre et formera dans quelques années une somme qui leur suffira pour pouvoir se marier.

9. — L'œuvre des filles est confiée à quatre Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Commencée depuis trois ans seulement, elle a déjà atteint le nombre de 49, qui bientôt sera augmenté d'une dizaine. Au commencement, on avait beaucoup de peine à avoir ces enfants; maintenant, au contraire, les familles les offrent d'elles-mêmes pour qu'elles reçoivent l'instruction et qu'elles puissent se marier avec des jeunes gens de la Mission.

Ces petites filles ne créent jamais la moindre difficulté aux Sœurs et ont un grand fond de piété. Le grand et beau calvaire qu'elles ont continuellement sous les yeux, dans leur cour, et qui les frappe beaucoup a sans doute beaucoup contribué à ces excellents résultats. Deux de ces jeunes filles pensent même à se faire religieuses. Un jour, le Père qui est leur aumônier, disait à une sœur qui lui parlait de cela : « Ça ne durera sans doute pas. » L'une de ces enfants l'entendit et pleura toute la journée. Le lendemain, on raconte la chose au Père qui l'appelle et lui dit : « Pourquoi donc as-tu tant pleuré? — Père, tu as dit moi ôter les Mères (quitter les Mères); moi jamais ôter, jamais, jamais. Moi qui veux pas marier. — C'est bien, répond le Père, mais tu sais bien que tu n'es pas forte, tu ne vivras pas longtemps, tu mourras sans doute bientôt. — Ah! moi bien contente, Père, répondit la pieuse enfant en souriant.

10. — Voici le relevé des principaux travaux et des installations importantes de ces deux dernières années.

Au mois de mai 1888, Monseigneur a béni solennellement un magnifique calvaire dont le Christ est en fonte et de grandeur naturelle. Il est installé dans une véranda, sous les yeux des enfants des écoles.

Notre chapelle a maintenant son sanctuaire séparé de la nef par une jolie balustrade ogivale faite par le F. Vivien et décorée par le P. Giron.

Au commencement de l'année 1888, la foudre étant tombée sur le réfectoire où les Pères prenaient leur récréation, on a jugé prudent de ne pas exposer la Mission à perdre tout d'un coup ses ouvriers évangéliques ou les enfants qu'elle forme au prix de tant de sacrifices et de peines, et l'on a placé des paratonnerres sur les différents corps de bâtiments.

Nous avons construit une bergerie et une porcherie pour avoir de temps à autre de la viande fraîche, sans grande dépense. Les boas ne nous font pas autant de tort qu'on l'avait d'abord appréhendé. D'autre part, la solidité de ces deux bâtiments les met pour ainsi dire à l'abri des léopards. Une nuit pourtant une de ces terribles bêtes entra dans la bergerie et égorga cinq chèvres. Le P. Allaire et le F. Vivien furent immédiatement avertis par le berger. Malheureusement, l'unique carabine était en réparation, comme le sont assez souvent les pompes quand éclate un incendie. Il n'y avait donc pas moyen de lancer une forte balle dans les flancs de ce puissant carnassier. Mais nos deux tireurs lui envoyèrent tant de chevrotines qu'ils finirent par l'abattre. Il avait 80 centimètres de haut, 2^m,30 de long, y compris la queue qui mesurait 0^m,90; son poids était de 120 livres.

En juillet 1889, la Mission a creusé un canal dans la vallée marécageuse de la Loubenda, qui nous sépare des factoreries et des Sœurs de Saint-Joseph. Ce dessèchement permettra de cultiver cet endroit, et rendra plus salubre la colline habitée par les Sœurs, qui se trouvaient sous le vent des exhalaisons de ce marais.

Vers la même époque, nous nous sommes encore dévoués pour déboucher la lagune dont les eaux s'élevaient de plus en plus par l'arrivée de celles de la petite rivière Kilassi, ce qui

faisait que les Noirs ne pouvaient plus ramasser les *makoukoula*, sorte de petites huîtres qui le plus souvent composent leur fricot. Le lendemain de notre travail, on entendit d'immenses cris de joie et de reconnaissance pendant toute la matinée.

Au mois d'octobre, le marais de la Doubenda étant en partie desséché par le canal creusé en juillet, nos enfants firent une chaussée à travers la vallée et sur le petit cours d'eau on jeta un pont en rails reposant sur assises de pierres cimentées.

Nos enfants travaillent cinq heures et demie par jour dans les champs, c'est-à-dire pendant un temps suffisant pour qu'ils puissent se nourrir de leur travail. Toutefois on n'en est pas encore arrivé là tant à cause des défrichements qu'il a fallu faire qu'à cause de la qualité médiocre du terrain. Le manioc et surtout les patates poussent bien, mais le maïs donne peu de rendement. Les patates ont déjà empêché les enfants de sentir à l'excès la privation de poisson salé, pendant deux mois. On cultive encore les zanguiers (haricots du pays), le sirocco qui ressemble à la lentille; on a donné une grande extension à la bananeraie qui compte environ 1000 pieds, et au jardin potager qui, à certains jours, procure des recettes assez rondes. Les cocotiers, les barbadines, les citronniers, les corosolliers, les arbres à pin, les avocatiers, les goyaviers et les papayers sont également plantés en grand nombre et dans quelques années seront en plein rapport.

11. — Nos relations avec l'autorité locale sont, en général, excellents; toutefois, nous avons à mentionner une exception. M. Vincent était arrivé ici, au mois de mars 1889, comme administrateur de Loango. Dans les commencements, il se montra très bien disposé et même presque empressé à notre égard. Mais, dans la suite, il dit aux négociants qu'il ferait reprendre les enfants que les gens des environs nous avaient confiés, et annonça aux Noirs qu'il défendrait aux chefs de villages d'en laisser venir désormais chez nous. Une misérable épave lui donna l'occasion de manifester ses vrais sentiments pour la Mission. Un petit bâtiment en bois, protégé par de minces feuilles de cuivre, vint, au mois de juillet, échouer sur notre lagune. Mis aux enchères, personne ne voulut en donner la modique somme de 5 francs. M. Vincent n'ayant pu le vendre

ne fit ensuite aucune défense à son sujet. Aussi les Noirs, qui ignorent le code Napoléon et qui ont toujours considéré les épaves comme leur propriété, allèrent-ils, sans façon, en arracher quelques plaques de cuivre. A son retour d'un petit voyage, le 21 septembre, M. l'administrateur apprend ce forfait et ne se possède plus. Il appelle auprès de lui les chefs des villages environnants et leur déclare que si, dans vingt-quatre heures, les feuilles de cuivre ne sont pas rendues et les voleurs livrés, ils devront lui payer 300 francs d'amende ou voir leurs villages brûlés.

Le dimanche 22, Monseigneur, touché de pitié à la pensée de la misère à laquelle allaient être réduits les habitants du pays, pria M. l'administrateur de ne pas agir avec tant de rigueur, et au cas où il le ferait, d'épargner le village chrétien, dont les habitants n'avaient certainement pris aucune part à l'enlèvement des plaques en question. M. Vincent lui répondit par des insultes verbales, que devait transmettre le porteur, et par une lettre d'invectives où il se démasquait tout entier, qu'il signait des trois points significatifs et où il faisait savoir à Monseigneur que les villages seraient réduits en cendres. D'autre part, dans le courant de cette journée, il déclara à plusieurs négociants qu'il brûlerait le village chrétien comme les autres.

Les pauvres Noirs ayant appris par le porteur la démarche que Monseigneur venait de faire en leur faveur témoignaient tout haut leur reconnaissance et leur amour pour les Pères. Les femmes, les larmes aux yeux, et la bouche pleine d'injures à l'adresse de celui qui allait brûler ainsi leurs *chimbèques* pour un pareille bagatelle, se sauvaient dans différentes directions, emportant leur enfant sur le dos et leur petit ménage dans leur *montète*, les unes cachant leurs ustensiles dans les broussailles, les autres les confiant aux négociants ou aux Sœurs de Saint-Joseph.

Dans l'après-midi, vingt coups de canon sont tirés vers un premier village, que les tirailleurs incendient quelques instants après. Le soir, nos chrétiens, redoutant un pareil sort, apportent à la Mission tout ce qu'ils possèdent. Le lendemain, 23 septembre, M. Vincent marche en avant de la colonne incendiaire, et se dirige vers le village de la Martinique, très proche de la Mission. Arrivé à une petite distance il envoie des éclaireurs en

avant, puis la reconnaissance faite, il s'avance bravement à la tête de ses soldats, à qui il commande de mettre en joue comme s'il s'attendait à une surprise. Bien entendu, pas l'ombre d'un Noir. Le village est brûlé. Nous pensons que de là il va se rendre au village chrétien, qui n'est qu'à dix minutes. A notre étonnement, comme aussi à notre joie, il n'en fait rien et se dirige vers le village de Loubou.

Là, il trouve deux noirs détenteurs de feuilles de cuivre, il les fait prisonniers, mais ne brûle pas le village comme il y avait lieu de s'y attendre. Peut-être tenait-il à ne pas détruire quantité de fétiches et de curiosités dont il s'empara pour enrichir gratis sa belle collection.

Il y avait tout à craindre de cet homme qui, à certains moments, agissait en véritable furieux, tirant sur des petits bâtiments parce qu'ils ne hissaient pas le drapeau réglementaire, faisant tirer sur un de nos Pères qui, accompagné d'une dizaine d'enfants, était allé visiter l'épave dont aucune défense n'interdisait l'approche, tirant même, presque à bout portant, sur des Noirs dont il était mécontent ou qui ne le servaient pas assez vite.

Heureusement, la Providence nous en délivra. Une enquête fut ordonnée par M. le gouverneur du Gabon-Congo : trente-cinq chefs d'accusation furent relevés contre ce singulier représentant de la civilisation. Le dernier surtout était accablant : c'était l'état déplorable d'un pauvre ouvrier sur lequel il avait tiré à 6 mètres, le jour même où arrivait en rade le navire de guerre envoyé à son sujet. Le médecin du bord, assisté du docteur de Loango, ne put arriver à extraire les plombs du corps de ce malheureux. M. le commandant du *Croiseur*, qui venait d'assister à l'opération infructueuse, parcourut les villages brûlés, interrogea les Blancs et les Noirs, puis il montra à M. Vincent les pouvoirs qu'il avait pour l'emmener au Gabon. Là, M. de Chavanes l'embarqua immédiatement pour l'Europe.

M. l'administrateur intérimaire actuel, M. Laffart-Coquart, lieutenant du 11^e régiment de chasseurs d'Afrique, est le plus sympathique que nous ayons jamais connu. Il assiste régulièrement aux offices, ce qui nous fait espérer que l'avenir ne sera pas en désaccord avec le présent.

12. — Nous recevons ici peu de visites de nos confrères. Le

P. Campana vient de temps à autre à Loango. Il nous a envoyé le P. Frankoual en changement d'air, ce qui nous a fait grand plaisir. MM. les officiers des bâtiments de guerre sont toujours invités à notre table et nous montrent la plus grande bienveillance.

En 1888, Monseigneur, sur les pressantes instances de M. le commandant du *Sané*, se rendit à bord, où il reçut tous les honneurs dus à son rang. Nos enfants admirèrent le splendide matériel de guerre et purent même s'exercer au canon-revolver. En quittant le bord, Monseigneur fut salué par les salves réglementaires.

NÉCROLOGIE

Nous avons à annoncer une double et bien douloureuse perte que vient de faire la Congrégation en Afrique : c'est d'abord le P. Philippe-Étienne Galtier, de la Mission de Cimbébasie, qui a succombé, le 21 janvier 1890, dans sa vingt-huitième année, par suite de phtisie; puis le P. Louis Dardenne, supérieur de la station de Saint-Benoît à La Longa (Zanguebar), décédé le 28 février 1890, dans sa trentième année, par suite d'une fièvre bilieuse.

Deux scolastiques sont morts aussi à Chevilly, après avoir fait leur profession. Ce sont : M. Antoine Chamey, élève de première année de théologie, décédé le 26 février, pendant la retraite d'ordination à laquelle il devait prendre part. Atteint d'abord par l'influenza, une pneumonie s'en est suivie qui l'a emporté.

M. Paul Ducey, élève de troisième année de théologie, avait, depuis quelque temps, une santé un peu affaiblie. Pris aussi par l'influenza, il s'était un peu remis, ce qui avait permis de l'envoyer dans sa famille. Là, une imprudence faite en voyage, pendant lequel il s'était refroidi, lui a attiré une phtisie galopante à laquelle il a succombé le 3 mars.

LE PÈRE SUNDHAUSER

DÉCÉDÉ A ACKENHEIM LE 6 FÉVRIER 1890

Un prêtre de Saint-Dié, M. l'abbé Pierrefitte, curé de Portieux, a publié, dans *la Semaine Religieuse* (n° du 28 février 1890), une élogieuse notice biographique sur notre cher défunt. Trop étendue pour être reproduite intégralement, nous nous bornons à la résumer :

Né à Ackenheim, le 15 avril 1837, de l'une de ces vieilles souches qui sont l'honneur de l'Alsace, Albert Sundhauser était le plus jeune de dix enfants(1). Nature un peu timide, mais exquise, esprit droit et sérieux, cœur dévoué, plein d'élan, il prit naturellement le chemin du séminaire de Strasbourg et s'y fit vite une place. Bientôt même les immolations du sacerdoce ne suffirent plus à cette âme généreuse. Le 2 octobre 1855, le jeune lévite alla frapper à la porte du scolasticat de la Congrégation du Saint-Esprit, à Gourin (Morbihan). Ordonné prêtre le 3 avril 1862, il fit profession le 25 août suivant, et fut envoyé aux Antilles. La Congrégation venait d'être chargée de créer le collège de l'Immaculée-Conception; elle avait confié cette mission au P. Guilloux, en lui adjoignant le jeune profès.

Préfet d'un collège presque sans élèves, économe d'une caisse sans argent, le P. Sundhauser se mit à l'œuvre, et le succès couronna ses efforts. L'étude de l'espagnol et de l'anglais ne fut pour lui qu'un jeu; elle ne suffit pas à alimenter son activité, et, tout en professant avec distinction le français, il menait de front la fondation d'une fanfare, la direction (comme aumônier) du pensionnat des Sœurs de Saint-Joseph, l'établissement d'une association pieuse de jeunes gens.

En 1873, il est envoyé à Saint-Pierre (Martinique) comme préfet de discipline. Le séminaire-collège de Saint-Louis de Gonzague était alors à l'apogée de sa gloire, il comptait près de trois cents élèves. Le P. Sundhauser s'y multiplia sans compter avec ses forces, qui le trahirent bientôt.

Le 10 septembre 1877, il quittait l'Amérique, où il laissait des souvenirs qui n'ont pas vieilli, comme le prouvent les nom-

(1) Ses deux plus jeunes sœurs se consacrèrent à Dieu : l'une, Sœur Sainte-Balbine, à la Providence de Ribeaupillers; l'autre, la Sœur du Sacré-Cœur, chez les Religieuses de Saint-Joseph de Cluny. Après être restée longtemps à la Guyane, elle est maintenant supérieure de la Maison de Rome.

breuses lettres qui vinrent consoler ses derniers jours. Après trois semaines de repos dans sa famille, il fut envoyé à Notre-Dame de Langonnet comme préfet de discipline.

En 1880, la Congrégation ayant accepté la succession du collège de Rambervillers, il y fallait un organisateur, et le P. Sundhauser, qui avait fait ses preuves, y fut envoyé en qualité de supérieur. Il eut sa large part dans les succès académiques qui ont assis la réputation de cette maison. Son zèle, toujours en éveil, se préoccupait sans cesse de fortifier l'enseignement. En même temps qu'il entretenait par ses pieuses industries l'émulation des élèves, par des conférences pédagogiques il mettait sa vieille expérience au service des professeurs.

Là, comme partout, il marqua son passage en se faisant l'apôtre de la communion fréquente et de la dévotion au Sacré-Cœur. Il se disait, comme le curé d'Ars, qu'au passereau il faut bien « deux ailes pour retirer ses pattes de la boue du monde », et, pour armer les jeunes gens contre les luttes de la vie, il faisait marcher de pair l'éducation morale avec la culture intellectuelle, la formation du cœur et de l'esprit. C'est ainsi qu'il justifiait la confiance des familles.

Il ne jouissait pas moins de celle des élèves, qui allaient à lui comme à un père : il avait pour eux l'abord si facile, le cœur si bon ! C'est le don des religieux, sans doute, d'apporter dans les relations journalières cette bienveillance, cette affabilité, ce liant, cette gaieté même franche et cordiale, sans glisser jamais sur la pente de la familiarité et du laisser-aller ; mais personne ne le posséda plus que le P. Sundhauser, qui savait admirablement se faire tout à tous et vous mettre à l'aise sans cesser un instant de rester digne. Et puis, avec quel bonheur il accueillait le clergé vosgien, ayant toujours ce petit mot du cœur qui faisait votre conquête, ce tact exquis de l'homme habitué à s'oublier pour penser à ses hôtes. Aussi, M. l'abbé Chapelier, vicaire capitulaire, lui rendait-il un jour ce témoignage public : « Mon Père, les sympathies ne vous ont pas manqué ici, parce que vous avez voulu être des nôtres. Elles vous suivront à Epinal, parce que vous resterez ce que vous êtes. »

Mais avant de le suivre à Épinal, voyons d'abord comment il y est allé. Tout le monde sentait, on peut le dire, que l'établissement de Rambervillers ne s'épanouirait pleinement que là, et

l'on répétait sans cesse au P. Sundhauser : « Rambervillers n'a pas d'avenir, nous sommes condamnés à y végéter! »

Ce qu'on ne sait pas, c'est tout ce qu'il fallut à ce vétéran, sur lequel pesaient si lourdement ses quinze années de colonie, ce qu'il lui fallut, disons-nous, de courage pour attaquer l'audacieuse entreprise, d'indomptable énergie pour en surmonter les difficultés, de savoir-faire pour la mener à bonne fin.

Commencés au printemps de 1887, et poussés vigoureusement par le vénéré Supérieur, admirablement secondé par l'architecte, M. Michaud, les travaux purent être terminés en un an; mais le P. Sandhauser était épuisé, sa vieille maladie de cœur s'étant aggravée, le repos lui fut imposé d'urgence. Un séjour d'un mois dans sa famille (printemps de 1889) ne put enrayer le mal, qui fit bientôt des progrès alarmants. L'on songea enfin à le décharger des soucis du supérieurat.

Tranquille sur l'avenir de sa chère-maison qu'il sentait en bonnes mains, il prit le chemin de l'Alsace, avec un congé indéfini. Mais il était trop tard; et malgré les soins qui lui furent prodigués dans la famille de son frère, maire d'Ackenheim, il s'endormit pieusement dans le Seigneur, le 6 février 1890, après avoir été pour tous un sujet d'édification par ses sentiments de foi, de patience et de résignation.

Ses funérailles furent présidées par M. l'abbé Hiltz, curé de Saint-Pierre-lès-Vieux (Strasbourg); un autre de ses amis, M. l'abbé Wiss, chanta la messe; M. le curé d'Ackenheim fit l'absoute et prononça l'oraison funèbre. Toute la paroisse pleura celui dont elle était si fière à bon droit.

Les élèves d'Épinal s'étaient cotisés et avaient consacré 150 francs à l'achat d'une couronne monumentale qui suivait le cercueil de celui qu'ils appelleront toujours leur Père.

À la veille de sa mort, le cher défunt avait écrit à son Supérieur général la lettre touchante que voici :

Mon très Révérend Père, c'est probablement la dernière fois que j'aurai la consolation de vous écrire; ma faiblesse va toujours en augmentant, et à moins d'une intervention expresse du ciel, il ne paraît pas qu'il y ait espoir de guérison ni même d'amélioration. Le gonflement hydropique est énorme et gagne la poitrine, la respiration de plus en plus difficile, l'alimentation pénible, absence complète de forces. Pour regagner mon lit, il me faut le secours de trois personnes;

mais ici, tout le monde se montre admirable de charité et de dévouement. Mon frère, malgré ses soixante ans, a veillé pendant deux mois toutes les nuits, jusqu'à deux heures. Ce n'est que, cédant aux instances de la famille et aux miennes, qu'il a enfin consenti à se faire remplacer par une sœur garde-malade de Niederbron.

M. Simonis a eu l'amabilité de venir exprès de chez lui me faire une visite.

Mais il faut m'en tenir au nécessaire, et puisque cette lettre est une lettre d'adieu pour l'éternité, laissez-moi, mon Père, me jeter en pensée du moins, car en réalité, ce serait impossible, à vos pieds, comme devant le représentant de la Congrégation, pour la remercier mille et mille fois de m'avoir, malgré mon indignité, reçu dans son sein, et de m'avoir conservé parmi ses enfants en dépit de mes infidélités sans nombre. Mon plus grand bonheur est, après celui d'être catholique, de me voir enfant du Vénérable Liberman. A tous aussi, mon Très Révérend Père, je demande pardon des peines que, dans diverses circonstances, je vous ai causées. . Je me fatigue, il faut m'arrêter. Une chose encore cependant : devant Dieu qui va être mon juge, je proteste avoir fait tout ce qui a été en mon pouvoir pour rentrer à la maison-mère à l'époque du nouvel an, où un mieux, hélas ! trop court, s'était manifesté. Si je meurs ailleurs que dans une communauté de la Congrégation, je lui suis et reste quand même le plus attaché des enfants.

Mon Père, bénissez-moi, pour que j'accomplisse dévotement mon sacrifice.

Votre pauvre et désolé enfant,

SANDHAUSER.

LE P. LACUT

DÉCÉDÉ A SANGHA (RIO-PONGO), LE 12 NOVEMBRE 1889

Le P. Guillaume Lacut, né en 1858, à Saint-Thégonec (diocèse de Quimper), sentit de bonne heure s'éveiller en lui le désir de se consacrer aux Missions ; mais les circonstances ne lui permirent pas tout d'abord de suivre cet attrait. Ordonné prêtre en 1882, il exerça quelques années le saint ministère dans son diocèse. Ayant eu l'occasion de connaître la Congrégation dans ses rapports avec le P. Limbour, il demanda, aussitôt qu'il lui fut possible, à être admis au noviciat, où il entra le 25 février 1887. Après sa profession (19 mars 1888), il reçut son

obédience pour la Mission de Sierra-Léone, dans laquelle, hélas! il devait bientôt succomber.

Voici ce que le R. P. Blanchet écrivait sur ce zété missionnaire au R. P. Barillec :

Le P. Lacut est arrivé à Freetown le 18 juillet 1888. Il partit le 19 pour le Rio-Pongo, à son grand contentement, disant que Freetown était trop civilisé, et qu'il lui fallait à lui un pays neuf à défricher. Pendant les trois mois qu'il resta à Saint-Joseph de Boffa, il s'appliqua avec beaucoup d'ardeur à l'étude du soso. Aidé du catéchisme et du dictionnaire du P. Raimbault, il travaillait des matinées entières, sans se laisser dégoûter par l'aridité et les difficultés que présente cette langue, surtout au début. Après trois mois, il pouvait faire le catéchisme aux indigènes. Il était donc prêt pour le poste avancé de Sangha, où il fut installé au mois de novembre. C'était la réalisation de son plus grand désir.

Au mois de janvier, il inaugurait l'année en adressant, en leur langue, ses vœux à ses chers noirs, ravis de voir qu'il en avait déjà l'accent. A Pâques, il s'inquiétait cependant un peu au sujet des confessions, et il pria le P. Raimbault de venir à son aide. Mais, moyennant quelques renseignements que celui-ci lui envoya, il put se tirer d'affaire et comprendre parfaitement ce qu'on lui disait.

En février 1889, je me rendis à Sangha pour lui bâtir une maison plus confortable. Pendant les trois mois que j'ai passés avec ce cher Père, il n'a pas été un seul instant malade, C'est depuis qu'il a eu trois fortes fièvres bilieuses, dont la dernière a mis fin à ces jours. Le 10 novembre, il avait encore pu dire la sainte messe, après laquelle il dut se mettre au lit. Dans la nuit du 10 au 11, la fièvre bilieuse s'étant déclarée dans toute son intensité, le P. Féger part aussitôt pour Boffa, à l'effet d'aller chercher des remèdes. A son retour, il trouve le Père bien affaibli, dévoré par la fièvre, mais conservant sa pleine connaissance. Sur sa demande, il lui administre les derniers sacrements, que le pauvre Père reçoit avec une piété et une résignation admirables. Le P. Féger avait trouvé à Boffa un petit billet de moi adressé au cher malade, et dans lequel je lui disais : *Avis au missionnaire de Sangha : la mauvaise saison est passée, il n'est plus permis d'avoir la fièvre.* A cette lecture, le bon Père répondit : « Ah! le P. Blanchet va être bien étonné en apprenant ma mort. » En effet, le 12 à cinq heures du matin, il rendait son âme à Dieu, de sorte que sa maladie n'avait duré que trente-six heures. Après sa mort, son corps devint tout violet, ce qui prouve la malignité de la fièvre.

Il a été enseveli à Sangha même. Tous les Noirs des environs sont venus assister à ses funérailles. Le P. Sutter et le commandant de

Boffa s'y étaient rendus également. Après l'enterrement, le P. Féger descendit à Boffa, accablé de tristesse et fortement pris, lui aussi, par la fièvre bilieuse. Pour moi, je puis dire que dans ma longue vie de missionnaire, les morts des PP. Coyle et Lacut sont celles que m'ont le plus impressionné.

En résumé, celui-ci a passé quinze mois en Afrique, dont dix consacrés à l'évangélisation des noirs dans une langue indigène. Ce résultat montre bien de quel zèle apostolique il était animé. On peut donc dire de lui aussi : *Consummatus in brevi explevit tempora multa.* (Lettre du 5 janvier 1890.)

LE FRÈRE AMARANTHE

DÉCÉDÉ A CHEVILLY LE 9 FÉVRIER 1890

Le F. Amaranthe (Charles Holzhauser), né le 8 décembre 1858 à Tiffenbronn, diocèse de Fribourg-en-Brisgau, entra le 1^{er} mai 1881 au grand postulat des Frères du Saint-Cœur de Marie. Admis à la profession le 6 avril 1883, il reçut son obédience pour Saint-Ilan. Là, il dirigea avec zèle et énergie une section d'enfants malgré le mal dont il souffrait déjà, la phtisie pulmonaire.

Envoyé plus tard à Mesnières comme aide-menuisier, il y rendit de véritables services; mais le climat de Normandie ne lui étant pas favorable et son état de santé empirant de jour en jour, on le rappela au Saint-Cœur de Marie, où il s'est rendu utile aussi longtemps que sa santé délabrée le lui a permis.

Au dire de tous ceux qui l'ont connu, le F. Amaranthe a été un excellent religieux. Doux comme un agneau, jamais aucune plainte n'est sortie de sa bouche, surtout pendant sa longue et cruelle maladie. Il a été sans cesse pour tous ses confrères un modèle de patience, d'humilité et d'édification. Une des vertus qui brillait éminemment en lui, c'était son admirable résignation à la volonté de Dieu. Son mot de prédilection était : « Comme le bon Dieu voudra. Ah! que Dieu est bon! » Aussi, durant toute sa maladie, s'est-il laissé conduire comme un enfant, acceptant indifféremment tous les remèdes et se soumettant humblement à la main de Dieu qui le frappait.

Voyant sa fin approcher, sur son désir, on lui administra le sacrement de l'extrême-onction, qu'il reçut dans de grands sentiments de foi et de piété.

Il demanda alors pardon à tous ceux qui l'entouraient. Il pria aussi un des confrères présents d'asperger fréquemment son lit d'eau bénite et de lui faire baiser la croix jusqu'au dernier soupir. *Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon cœur, mon esprit et ma vie* furent ses dernières paroles.

MOUVEMENT DU PERSONNEL

Départs pour les pays d'outre-mer. — Se sont embarqués :

Le 13 mars, au Havre, pour *Pittsburgh*, le P. Steurer, revenu de l'Arkansas à la Maison-Mère, en septembre 1888.

Le 26 mars, à Bordeaux : pour la *Martinique*, le P. Binger, rentré de Bourbon sur la fin de décembre, et un grand scolastique, M. Spittler; — pour la *Guadeloupe*, le F. Gildas, revenu dernièrement de Mesnières à Chevilly.

Placements. — Ont été envoyés, après la retraite de la Saint-Joseph :

A *Langonnet*, le F. Juste avec un novice, le F. Parfait;

A *Seyssinet*, le F. Porphyre;

A *Beauvais*, le F. Barnabé, pour remplacer le F. Osée, destiné à Haïti;

A *Rockwell*, le F. Rodriguez, nouveau profès;

A *Cellule*, le F. Privat, venant du noviciat de cette cité.

Retours en France. — Le 10 mars, est rentré à la Maison-Mère, le P. Le Citol, de la Mission de Sénégal; et le 24, le P. Schultz, de la Mission du Zanguebar, et le P. Friederich, de la Guyane.

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Chevilly. — Le samedi des Quatre-Temps de Carême, 1^{er} mars, a eu lieu, dans la chapelle du Saint-Cœur de Marie, une nombreuse ordination faite par Mgr Duboin. Elle comptait 4 prêtres, 1 diacre, 33 sous-diacres, 30 minorés et 43 tonsurés.

Sénégal. — L'influenza sévit cruellement en Sénégal. Plusieurs Pères, notamment les PP. Guérin et La

combe, en ont été assez gravement atteints. Mais les plus éprouvées ont été les Filles du Saint-Cœur de Marie. En quinze jours, elles ont perdu quatre Sœurs, à Saint-Joseph de Ngazobil et dans les stations environnantes.

Pour comble de malheur, le village de Fadioute a été presque entièrement détruit par les flammes le 15 février, la Mission seule a été comme miraculeusement préservée, avec la chapelle et la maison des Sœurs.

Nos confrères de Gambie ont été réjouis par deux conversions remarquables : celle du premier magistrat du pays, M. Maxwell, fils d'un ministre protestant de Sierra-Leone, et celle du trésorier de l'église anglicane. (Lettre de Mgr Barthet, 2 mars.)

Guadeloupe. — Malgré l'existence du lycée, le conseil général de la colonie, dans sa séance du 21 décembre 1889, a voté en faveur du collège diocésain de la Basse-Terre une somme de 38,000 francs, dont 30,000 à titre de subvention, et 8,000 pour des bourses d'élèves.

Haïti. — On a pu connaître déjà par les journaux la grande perte qu'a faite la Mission d'Haïti, dans la personne du digne archevêque de Port-au-Prince, Mgr Hillion. Ce pieux et zélé prélat a succombé le 21 février, au moment où il se préparait à revenir en France.

Sœurs de Saint-Joseph. — Ces religieuses ont été bien cruellement éprouvées durant ce mois. Le 5 mars, expirait la bonne Mère Vincent de Paul Jahouvey, deuxième assistante générale, emportée à l'âge de soixante-quinze ans par une fluxion de poitrine. Peu de jours après, la première assistante générale, la Rév. Mère de la Nativité Gillet, était atteinte de la même maladie, et elle vient aussi de succomber le 23 mars, à l'âge de 63 ans. Le T. R. Père Général a célébré lui-même leur service d'enterrement.

Les rapports particuliers que nous avons avec la pieuse congrégation des Sœurs de Saint-Joseph doivent nous faire prendre une part spéciale à leur deuil et à leur douleur. Nous nous unissons aussi à leurs prières pour ces regrettées défunttes et pour leur famille religieuse.

AVIS

Maison de Béthanie, à Marseille. — La pieuse fondatrice de la maison de Béthanie, à Marseille, où nos missionnaires reçoivent une si généreuse hospitalité, nous fait savoir que son établissement, situé au n° 41 du boulevard Notre-Dame, doit être transféré, à partir du 20 avril prochain, au n° 67 du boulevard Longchamp.

Pour assurer l'avenir de cette œuvre si utile aux missionnaires, M^{lle} Grandval a fait établir, par Mgr l'Évêque de Marseille, une association spéciale, enrichie d'indulgences par le Saint-Siège, d'après un rescrit du 10 février 1889. Nous nous faisons un devoir de recommander tout particulièrement cette excellente œuvre aux prières et au zèle de nos confrères.

Etat du personnel. — Nous envoyons, avec ce bulletin, l'état du personnel de nos communautés. On est prié de ne pas manquer d'en accuser réception.

Dans ce long et minutieux travail, il se sera sans doute glissé plus d'une erreur. Nous prions nos confrères de vouloir bien nous indiquer, *sur une note à part*, les inexactitudes qu'ils pourraient remarquer, afin qu'elles ne se perpétuent pas dans les états suivants.

Bulletins. — Nous rappelons aux communautés de la Mission du Zanguebar que nous attendons prochainement leurs *Bulletins*.

Maison-Mère, 27 mars 1890.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Indult nous accordant de nouveaux offices. — **Bulletins des communautés.** *Congo français* (suite) Mayumba. — Brazzaville. — Linzolo. — L'Oubanghi. — **Nécrologie.** Décès : M. Boissenet, scolastique. — *Notice* : P. Strub. — **Mouvement du personnel.** — **Nouvelles des communautés.**

MAISON-MÈRE

INDULT NOUS ACCORDANT DE NOUVEAUX OFFICES

25 FÉVRIER 1890

On sait les rapports tout particuliers qu'a eus le bienheureux Louis-Marie Grignon de Montfort avec le pieux fondateur de la société du Saint-Esprit. Tous les deux avaient été condisciples à Rennes; et quand l'apôtre de la Bretagne et de la Vendée commença son œuvre des missions, ce fut au successeur de M. Desplaces qu'il vint demander ses premiers disciples. Et de là le nom, qui leur fut donné vulgairement, de *missionnaires du Saint-Esprit*.

Lors de la béatification du bienheureux Grignon de Montfort, on émit en conséquence le vœu, dans les chapitres annuels tenus après la grande retraite, que la Maison-Mère sollicitât du Saint-Siège l'autorisation de faire sa fête dans l'Institut. On avait aussi exprimé le désir d'avoir quelques autres offices pour compléter le propre de la Congrégation, selon qu'il avait été préparé en 1878.

D'après l'avis du Conseil, en sa réunion du 8 novembre 1889, le Très Révérend Père a cru devoir demander les quatre offices suivants, avec celui du bienheureux de Montfort : l'office de la division des apôtres, ou de leur séparation pour aller par le

monde prêcher l'Évangile; celui de la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque, choisie de Dieu pour étendre et propager la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus; celui de saint Léonard de Port-Maurice, l'un des plus admirables modèles du missionnaire; et enfin celui de saint Alphonse Rodriguez, comme modèle spécial pour les Frères.

Il a paru en même temps convenable de faire élever au rite double-majeur la fête de saint François-Xavier, comme étant l'un des patrons de la Congrégation, et au rite double l'office de saint Denis l'Aréopagite, premier évêque de Paris, qui n'est, au commun, que du rite semi-double.

Le Souverain Pontife a daigné accueillir favorablement ces demandes, présentées par le R. P. Eschbach, au nom du Très Révérend Père. Voici le texte de l'indult que nous avons reçu à ce sujet de la Sacrée Congrégation des Rites.

CONGREGATIONIS

SANCTI SPIRITUS ET IMMACULATI CORDIS MARIE

« Hodiernus Procurator Generalis Congregationis a Sancto Spiritu et Immaculato Mariæ Corde nuncupatæ, piis omnium Alumnorum suorum votis libenter obsecundans, Sanctissimum Dominum Nostrum Leonem Papam XIII enixis precibus rogavit :

« 1° Ut in Calendario ac Proprio in usum suæmet Congregationis insequentia Festa sub ritu duplici minori inscribi valeant, nimirum :

« Die 11 maii, Beati Ludovici Mariæ Grignon de Montfort, confessoris, cum Officio ac Missa pro Lucionensi diæcesi approbatis (1);

« Die 11 julii, Divisionis SS. Apostolorum;

« Die 17 octobris, Beatæ Margaritæ Mariæ Alacoque, virginis, fixe translato in diem 22 ejusdem festo S. Hedwigis, viduæ;

« Die 27 novembris, S. Leonardi à Portu-Mauritio, Confessoris;

« Insequenti die 28, S. Alphonsi Rodriguez, confessoris, ex die 30 octobris; — cum respectivis Officiis ac Missis quæ haben-

(1) Dans le diocèse de Luçon, cette fête est fixée au 28 avril, jour de la mort du bienheureux. Pour nous, elle a dû être transférée au 11 mai, premier jour libre qui vient ensuite, à cause de l'occurrence de celle de saint Paul de la Croix.

tur in Appendice Breviarii et Missalis Romani pro aliquibus locis ;

« Insuper 2^o ut Festum S. Francisci Xaverii, confessoris, ad ritum duplicis majoris, et festum Sanctorum Dionysii Episcopi et Sociorum Martyrum a semiduplici ad ritum duplicis minoris pro cunctis ipsius Congregationis Alumnis elevare dignaretur.

« Sanctitas porro Sua, referente infrascripto Sacrorum Rituum Congregationis Secretario, petitas ritus elevationes et Festorum additiones in suprascripto Calendario ac Proprio inducendas benigne indulgere dignata est juxta preces, servatis Rubricis. Contrariis non obstantibus quibuscumque.

« Die 25 februarii 1890.

« Caj. Card. ALOISI-MASELLA, S. R. C., *Præfectus.* »

Nous ajoutons ici le décret de Luçon dont il est question dans l'indult ci-dessus :

LUCIONEN

Instantibus Rmo Episcopo Lucionen et Rmo Moderatore generale Congregationis Missionariorum Societatis Mariæ, vulgo nuncupatæ *Spiritus Sancti*, et Puellarum a Sapientia, cum a me subscripto Cardinali Sacrorum Rituum Congregationis Præfecto, ac Ponente causæ beati Ludovici Grignon de Montfort, confessoris, in ordinario Sacrorum Rituum Congregationis cætu ad Vaticanum subsignata die coadunato, pro opportuna approbatione exhibitæ fuerint Lectiones historicæ propriæ cum Oratione, Hymnis ad Vesperas et Laudes, atque Antiphonis ad *Magnificat* et *Benedictus*, nec non Missa pariter propria in festo ejusdem Beati sub ritu duplici majori recolendo; Eius et Rmi Patres sacris tuendis Ritibus præpositi, omnibus rite expensis, auditoque R. P. D. Augustino Caprara, sanctæ Fidei Promotore, rescribere rati sunt : *Pro gratia, et ad Emum Ponentem cum Promotore Fidei.*

Hinc horum omnium a me infrascripto Cardinali et Fidei Promotore requisita revisio et correctio cum peracta sit, Sacra eadem Congregatio ea prout huic præjacent Decreto approbavit, concessitque in usum Cleri Diæceseos Lucionen, et Alumnorum geminæ Congregationis supradictæ. Die 28 julii 1888.

Præsens duplicatum expeditum fuit hac die 19 januarii 1889.

A. Card. BIANCHI, S. R. C. *Præf.*

Loco † Sigilli.

LAURENTIUS SALVATI, S. R. C. *Secret.*

La messe et l'office propres du bienheureux Grignon de Montfort s'impriment en ce moment à Saint-Michel. On pourra se les procurer à la Maison-Mère.

BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

COMMUNAUTÉ DU SAINT-ESPRIT, A MAYUMBA

FÉVRIER 1888 — AVRIL 1890

1. Voyage d'exploration. Arrivée des missionnaires. Premiers travaux d'installation. — 2. Maisons d'habitation. — 3. Oeuvre des enfants. Baptêmes. — 4. Défrichements. Cultures. Huitres de la lagune. — 5. Visites. — 6. Le chef de Mayumba. Guerre avec les Français. Paix conclue.

1. — Ce fut le 24 juillet 1887 que le P. Stoffel se rendit pour la première fois à Mayumba, dans le but de choisir un emplacement pour une nouvelle station. Grâce à la généreuse hospitalité que le commandant du poste lui offrit, il put parcourir la contrée facilement, et arrêter son choix sur la Pointe-Tenda, située à 25 minutes du poste. Cet emplacement est on ne peut plus favorable sous tous les rapports : sol fertile, élevé de 55 mètres au-dessus du niveau de la mer ; brise relativement fraîche, qui y règne toute la journée ; vue magnifique sur la mer, qui nous permet d'apercevoir les navires deux heures avant les commerçants, dont les factoreries sont fixées sur un banc de sable entre la lagune et l'Océan. Quinze jours après, le Père était de retour à Loango, attendant Mgr Carrie, alors à Brazzaville, pour lui rendre compte de ses impressions.

Le 9 février 1888, Sa Grandeur, accompagnée du P. Stoffel, prenait la route de Mayumba. Monseigneur voulait se rendre compte par lui-même de la convenance du terrain choisi par le Père. Après être resté quelques jours dans le pays, et avoir approuvé le choix qui avait été fait, il profita du premier navire en passage pour retourner à Loango, laissant le Père seul pour commencer les premiers travaux de défrichement.

Le 5 mars, lui fut envoyé le renfort tant désiré : le P. Levadoux et le F. Vivien lui arrivèrent sur un navire de guerre pour commencer avec lui la petite communauté. Ils étaient accompagnés de quelques enfants de Loango, d'ouvriers charpentiers et de manœuvres.

Comme le terrain choisi se trouvait occupé par une forêt vierge, et que les villages en étaient éloignés, force nous fut de

demander l'hospitalité à une factorerie allemande, moyennant 4 francs par personne et par jour.

Nous ne fûmes pas sans rencontrer quelques difficultés au début : c'était d'abord le va-et-vient en pirogue, entre la factorerie et la côte ; puis, les ouvriers venus de Loango, voyant que nous avions absolument besoin de leurs bras, nous créèrent pas mal d'ennuis. Leurs exigences, soit en nourriture soit en solde, devinrent de plus en plus grandes. Ils rompirent même jusqu'à quatre fois le contrat que Mgr Carrie avait fait avec eux.

Grâce à Dieu, cependant, et à beaucoup de patience de notre part, nous avons pu réussir à abattre une vaste étendue de la forêt ; à faire, depuis la lagune jusqu'à la Mission (50 mètres), une fort belle route, dont la montée est assez douce ; à ouvrir des chemins vers la fontaine et le jardin ; à creuser un petit port ; à bâtir un hangar couvert en tôle, pour nos embarcations ; et enfin à nous procurer une eau claire et vraiment bonne, en taillant dans une roche de granit.

2. -- Notre situation d'hôtes, dans une factorerie protestante, nous devenait, on le conçoit, de plus en plus à charge, et il nous tardait d'en sortir. Enfin, le 17 juillet, nous pûmes transporter notre léger mobilier dans notre maison d'habitation. Assise sur des piliers en fonte, entourés de godets, pour y recevoir du coaltar, elle est ainsi garantie des fourmis blanches, qui font tant de ravages dans les pays chauds. Ce bâtiment mesure 29 mètres de long, sur 12 de côté, y compris une galerie large de 2 mètres, ce qui nous permet de nous promener à l'ombre et à l'abri de la pluie. La maison comprend huit chambres et une salle à manger à claire-voie. Ce système d'ouverture nous donne une température très fraîche dans la journée. Provisoirement, et en attendant que nous puissions construire une chapelle, nous avons converti deux chambres en oratoire.

De plus, nous venons d'achever un autre bâtiment, long de 20 mètres sur 7, également assis sur piliers en fonte et couvert en tôle, destiné à servir d'école et de dortoir à nos enfants ; il peut donner place à 120.

3. — Nos principales constructions terminées, il fallait songer à commencer cette œuvre d'enfants. Le P. Stoffel jugea qu'il était préférable de se procurer d'abord des jeunes gens provenant de centres éloignés, le moyen de prendre la clé des

champs leur devenant plus difficile. Il fit donc successivement, dans ce but, deux voyages dans le haut de la lagune, et fut assez heureux pour amener avec lui une trentaine de petits noirs. A son tour, le P. Haumesser fit aussi deux tournées dans les mêmes parages, d'où il emmena aussi vingt-cinq autres négrillons.

En 1888, nous avons eu le bonheur de conférer le baptême à quatorze de nos enfants, le saint jour de la Pentecôte. L'année dernière, à la même fête, cette cérémonie a été renouvelée pour douze autres de ces enfants; et, la veille de la solennité de Pâques de cette année, vingt-cinq ont eu le même bonheur. Nous avons donc en ce moment un petit noyau de jeunes et excellents chrétiens.

4. — Le terrain de la Mission est d'une fertilité remarquable. C'est une terre argileuse très compacte et fort propre à faire des briques : l'essai que nous venons de tenter a fort bien réussi.

Les grands défrichements que nous avons faits, l'année dernière et cette année, nous ont permis de planter plus de 4,000 bananiers, d'une dizaine d'espèces différentes, et dont plusieurs centaines de pieds sont déjà en plein rapport. Comme il est nécessaire de distancer les bananiers de 4 à 5 mètres, nous avons utilisé le terrain intermédiaire en lui confiant du manioc et du maïs. Plus tard, on y piquera des plants de cacao et de café, dont les pieds seront parfaitement ombragés par les feuilles de bananiers. La banane est ici le fond de la nourriture des Noirs.

Bien que Mayumba ne soit pas un port très fréquenté, il nous arrive cependant, outre le packet allemand qui est mensuel, un certain nombre de navires français, attirés surtout par la grande réputation des huîtres de la lagune. Ces navires ne manquent jamais d'en faire ample provision pour les officiers et les équipages, car on peut en emplir des pirogues entières en très peu de temps. Aussi, profitons-nous nous-mêmes de la prodigieuse quantité de ces excellents crustacés, qui recouvrent le fond de la lagune, pour servir journellement un deuxième plat à nos soixante-dix enfants.

5. — Parmi nos visiteurs, nous devons mentionner tout d'abord M. l'Administrateur principal de Loango, accompagné de M. le commandant de Mayumba. Le 10 mars 1887, ce fut

M. de Montferrand, commandant du transport l'*Ariège*, et quelques-uns de ses officiers.

Le 3 août 1888, nous arriva le bon et regretté P. Duparquet. Ce cher Père n'avait que deux heures à passer avec nous ; mais les cultures, alors déjà sur un bon pied, et les belles forêts vierges qui s'étendent devant la maison, l'intéressèrent vivement. Il dit même au P. Supérieur : « Je reviendrai par ici pendant les vacances, pour étudier la flore de Mayumba, car je la crois intéressante et fort riche. » Hélas ! nous ne nous doutions nullement alors que vingt-quatre jours plus tard il ne serait plus de ce monde. Mgr Carrie nous fit l'honneur et le plaisir de nous visiter le 26 septembre 1888. Les pluies continuelles, qui tombaient pendant son séjour, l'empêchèrent de faire les excursions qu'il avait projetées. Le 8 décembre 1889, nous arrivait à son tour le cher P. Davezac. Il profita de son séjour à Mayumba pour nous faire plusieurs petits travaux vraiment utiles, et de plus il apprit à nos grands jeunes gens à faire des tuiles.

Enfin au mois de janvier 1890, Mgr Carrie, en route pour Sette-Cama, s'arrêta ici quelques jours. A son retour, il eut le bonheur de donner la confirmation à cinq de nos enfants. Sa Grandeur profita de son voyage pour visiter, en compagnie du P. Stoffel, une partie de son vicariat qu'il n'avait jamais vue. Il traversa successivement Dindé, Konkuati, Chibote, Quillon, pour arriver, après quatre jours de voyage par terre, à Loango.

6. — Il nous paraît juste de consacrer quelques lignes au chef de Mayumba, dont le nom est Nanimatchindo. C'est un ancien esclave Baloumbou, qui, par sa hardiesse et son courage, est arrivé en peu de temps à chasser le roi légitime Marie Sovah. Il est vrai que celui-ci n'est qu'un ivrogne fieffé. Nanimatchindo est sans contredit en ce moment le personnage le plus influent du pays. Le monopole du commerce est en ses mains, et les Européens ne peuvent guère traiter sérieusement que par son intermédiaire. Il possède une petite troupe de 300 esclaves, armés de fusils de tout genre.

Depuis que la France a pris possession de Mayumba, ce chef n'avait jamais voulu entrer en relations avec l'autorité française. Il avait même toujours refusé d'obtempérer aux divers avis émanés de nos commandants, pour le maintien du bon ordre dans les pays. Il alla jusqu'à refuser les cadeaux que l'Adminis-

trateur cherchait à lui faire pour le gagner à la France. « Je recevrai, lui fit-il dire, vos présents chez moi; mais les aller chercher chez vous, jamais! »

Voyant qu'on n'obtenait rien de lui par la douceur, M. le Gouverneur du Gabon se décida à envoyer, dans nos eaux, un navire de guerre. Le lendemain de son arrivée, le bombardement commençait, pendant qu'une compagnie de marins et de tirailleurs faisaient le coup de feu avec les esclaves de Nanimatchindo, qui, cachés dans les brousses, ne cessaient de tirer sur notre petite troupe. A midi, tout le premier village du chef était en feu et treize des siens tués.

La leçon fut trouvée suffisante et elle porta ses fruits. Peu de temps après, en effet, Nanimatchindo voyant que les balles des Français tapaient plus fort et plus juste que les morceaux de marmite dont les fusils à pierre de ses esclaves étaient bourrés, ne demanda pas mieux que de traiter de la paix. Averti de ses bonnes dispositions, M. le résident de Loango vint tout exprès à Mayumba pour arranger cette affaire. Dès son arrivée, il pria le P. Supérieur de vouloir bien l'accompagner jusqu'au village du chef. Là, les pourparlers commencèrent, et, au bout d'une demi-heure de discussion, la paix fut conclue, à la grande satisfaction des guerriers de Nanimatchindo.

Depuis lors, celui-ci est devenu le grand ami de la Mission. Il nous a même confié cinq de ses enfants, et il est tout disposé à nous en donner d'autres. Pussions-nous en faire plus tard un chrétien! Sa conversion ne manquerait pas d'exercer la plus salutaire influence sur ses compatriotes.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-HIPPOLYTE, A BRAZZAVILLE

JUILLET 1887. — AVRIL 1890

1. Fondation de l'OEuvre. Bienveillance et concours de l'administration. Transfert de Saint-Paul du Kassaï à Brazzaville. — 2. Personnel. Visites de Monseigneur. — 3. OEuvre d'enfants. Obstacles. Rachat d'esclaves. — 4. Cultures. Élevage. Ravages d'un léopard. — 5. Divers métiers. Four à briques. Nouvelles constructions. — 6. Hôpital indigène. Epidémie de variole. Lettres de M. Dollis. Relations bienveillantes. — 7. Ministère. Baptêmes de moribonds. — 8. Enormes frais de transport. Voleur foudroyé. Avenir de l'OEuvre.

1. — A l'époque de notre second voyage au Stanley-Pool, en 1883, des circonstances imprévues nous avaient empêchés de

nous établir à Brazzaville, ce qui donna lieu alors à la création de Saint-Joseph de Linzolo. Depuis ce temps, toutefois, le besoin d'une station à Brazzaville se faisait vivement sentir, car c'est le point de départ des bateaux allant au-dessus des nombreuses cataractes qui interceptent la navigation du Bas-fleuve.

En juillet 1887, Mgr Carrie, lors de son voyage dans le Haut-Fleuve, constatait la nécessité d'une nouvelle maison à établir sur ce point important, et il se mit à la recherche d'un terrain propice. M. de Chavannes, le résident français de Brazzaville, (aujourd'hui lieutenant-gouverneur du Gabon), était favorable à cette fondation, et il tint à honneur de donner l'hospitalité la plus gracieuse à Monseigneur, ainsi qu'au P. Augouard qui l'accompagnait, pendant toute la durée de leur séjour à Brazzaville. La contrée ayant été bien examinée, le choix de Sa Grandeur s'arrêta sur une colline, à environ 1500 mètres du fleuve, et une concession de 200 hectares nous fut gratuitement octroyée par le Gouvernement.

Après le départ de Monseigneur pour la côte, le P. Augouard se mit à l'œuvre, avec l'aide de l'infatigable F. Savinien. Pendant les deux mois que durèrent les premières installations, M. de Chavannes voulut absolument héberger à ses frais nos deux confrères, et il ne souffrit pas qu'ils prissent leurs repas à une autre table qu'à la sienne. Plus tard, dans notre pénurie, il nous vint généreusement en aide, et il nous envoya même des douceurs, avec une gracieuseté dont nous étions réellement confus. Lorsque nous fûmes installés dans nos nouveaux bâtiments, il vint souvent nous voir, s'intéressant vivement à notre Œuvre, et amenant avec lui tous les étrangers qui lui faisaient visite. Lui-même, trois ou quatre fois par semaine, suivait nos travaux de construction ou de plantations et nous donnait en exemple au personnel du Gouvernement, dont l'activité, selon lui, était loin de ressembler à la nôtre. Nous lui devons donc des remerciements tout spéciaux, et en retour de ses délicats et bons offices, nous demandons à Dieu de lui rendre au centuple le bien qu'il nous a fait.

Sur ces entrefaites, et par suite des nouvelles délimitations entre la préfecture du bas Congo et le vicariat du Congo belge, la Mission de Saint-Paul du Kassaï se trouva supprimée. Le P. Augouard fut chargé d'en opérer le transfert et il transporta

tout le matériel à Brazzaville, où le P. Paris était venu le remplacer pendant son absence. Nous eûmes, à cette époque, le plaisir de donner l'hospitalité aux chers PP. Krafft et Callwaert qui avaient reçu leur obédience pour Mboma. Ajoutons que nous avons été heureux de recevoir aussi nos confrères de Linzolo et les Missionnaires belges se rendant dans leurs stations du Haut-Congo.

2. — Le P. Augouard a été le premier supérieur de Brazzaville, ayant comme aides le P. Schmitt et le F. Savinien. Par suite de la fondation de Saint-Louis de l'Oubanghi et de l'arrivée de nouveaux confrères, la communauté se trouve ainsi composée : le P. Paris, supérieur ; le P. Schaffner, directeur de l'œuvre des enfants ; le P. Remy, économe et chargé du ministère, enfin, le F. Savinien, chargé de la briqueterie et des cultures.

Au mois de juillet de cette année 1889, nous eûmes le bonheur de recevoir de nouveau la visite de Mgr Carrie, qui ne craignit pas de faire 1000 kilomètres à pied dans les montagnes, pour nous apporter sa bénédiction et ses encouragements. Le chemin passant devant le poste français, les autorités se joignirent à M. Dolisie, le nouveau résident, qui était allé avec le P. Augouard au-devant de Sa Grandeur, la garde présenta les armes et le pavillon du Gouvernement salua trois fois Monseigneur, qui répondit gracieusement aux compliments de bienvenue qui lui furent adressés.

3. — L'œuvre fondamentale d'une Mission dans ces contrées est celle des enfants, car c'est par là seulement qu'on pourra avoir accès dans ces nombreuses peuplades, où Satan règne en maître depuis des siècles. Les voyageurs ont reconnu que les tribus qui se livrent au commerce, sont bien moins susceptibles de civilisation que celles qui s'occupent uniquement d'agriculture. Nous faisons ici la même remarque. La tribu des Batékés se consacre uniquement au trafic de l'ivoire, et un Batéké se croit déshonoré s'il met la main au moindre travail. Cette condition, toutefois, va nécessairement changer, par suite de l'arrivée des négociants européens, qui enlèvent actuellement le monopole de l'ivoire aux Batékés, réduits à négocier sur des lots de peu d'importance, partant peu rémunérateurs. Il leur faudra donc se livrer à l'agriculture, s'ils ne veulent pas mourir de faim ; malgré eux, ils amélioreront leur condition sociale, en même

temps qu'ils enrichirent les marchés par les produits de la terre.

Par suite de l'état actuel des choses, il nous est fort difficile de recruter des enfants pour nos écoles, le travail manuel occupant une place importante dans l'emploi de la journée. Mais nous connaissons la race à laquelle nous avons affaire, et nous savons que nous en viendrons à bout avec du temps et de la patience. Sans doute, la *furia francese* n'y trouve pas toujours son compte, et l'on aimerait mieux lutter corps à corps que d'être arrêté par cette force d'inertie; mais nous devons prendre nos paroissiens tels qu'ils sont, et prier Dieu de bénir nos humbles travaux.

Le rachat des esclaves nous procure de ci de là quelques enfants, et c'est doublement les servir que de les arracher au double esclavage du monde et du démon. Dernièrement, nous avons un de ces pauvres enfants dont le corps était exténué par suite des misères et des privations. Nous le soignons de notre mieux, quoique sans espoir de le sauver. Un autre enfant, racheté également, mais fort et vigoureux, vrai type de sauvage, nous reprocha de perdre ainsi notre temps et nos remèdes, et il nous conseilla, le plus sérieusement du monde, de tuer le malade, puis qu'il ne pourrait jamais plus nous rendre service!

Il va sans dire que les enfants que nous élevons ainsi sont entièrement à notre charge. Aux internes, viennent se joindre les enfants externes, envoyés chaque jour du poste français où ils sont employés. Tout en leur enseignant le français, nous ne manquons pas de leur apprendre le catéchisme, et nous espérons arriver peu à peu à de sérieux résultats.

4. — Nous nous efforçons de nous créer des ressources sur place, pour diminuer nos dépenses et faire face aux besoins des Missions nouvelles, dont le besoin se fait sentir de tous côtés. Nous nous livrons à l'agriculture et à l'élevage des animaux de basse-cour. Nos cultures font l'admiration de tous les visiteurs; mais nous réussissons moins pour la basse-cour, où les animaux féroces et les voleurs nous font à l'envi une guerre terrible. Nous avons réussi à former un beau troupeau de chèvres, qui donnaient fromage et lait en abondance; mais le léopard est venu maintes fois leur rendre visite, même en plein jour, et il a fini par nous en enlever vingt-six. Trois fois il se fit prendre dans un piège en fer et il y laissa même une de ses griffes, mais

il réussit toujours à s'échapper. De guerre lasse, on lui dressa un autre piège, en forme de cage, où il s'enferma lui-même. Mais le félin, sur le bruit duquel on comptait pour nous donner l'alarme, se garda bien de rien dire, et il s'échappa encore, à la barbe du bouc qu'on avait mis comme appât. Depuis ce temps, il n'est plus revenu et il est allé se réfugier aux environs de la *résidence*, où il trouve sans doute plus de tranquillité.

5. — Dans l'intérieur de l'Afrique, tout est à créer. Aussi faut-il une bonne dose de patience pour dresser maçons, charpentiers, menuisiers, forgerons, etc., etc. Il est bien entendu qu'il faut travailler soi-même tout le jour, pour montrer l'exemple.

Notre premier travail important a été la construction d'un four pour y cuire les briques, que nous faisons sur place. Il peut en contenir vingt-cinq mille, et nous en avons déjà fait cuire plus de deux cent vingt-cinq mille, ce qui n'est pas un mince travail, vu les moyens primitifs dont nous disposons ici.

Par le moyen de ces briques, nous avons pu construire des maisons plus convenables et plus saines que celles que nous avons pu faire jusqu'à présent dans l'intérieur. Malheureusement, il n'y a point de calcaire dans le pays. Pour y suppléer, on fait un mortier composé d'un tiers d'argile et de deux tiers de sable; il sèche aussi vite que le plâtre et en a presque la solidité, pourvu qu'il ne soit pas exposé à la pluie. On remédie à cet inconvénient en faisant des vérandas suffisamment larges pour protéger la maçonnerie.

Nous avons une grande maison d'habitation, avec rez-de-chaussée en briques et étage en planches. C'est la tour Eiffel du pays, et les indigènes ne se lassent pas de l'admirer, lorsqu'ils la comparent à leurs cases de 1^m.50 de hauteur, où il faut entrer en rampant. Ils ne se rendent pas compte non plus de l'utilité des portes et fenêtres, et ils demandent pourquoi faire tant d'ouvertures pour les boucher ensuite!

Nous avons, en outre, une maison d'école, avec plancher supérieur qui sert de dortoir, et différentes autres servitudes. Toutes ces constructions en briques donnent un caractère de civilisation à ce pays, où les maisons européennes sont généralement faites en planches ou en herbes. Les nôtres sont plus propres, plus solides, plus saines et à l'abri des incendies.

6. — Il faut ajouter à nos œuvres un hôpital indigène, où nous

avons l'occasion, de temps à autre, de donner le baptême à de pauvres malheureux.

Lors d'une épidémie de variole qui sévissait dans les environs et menaçait Brazzaville, le P. Supérieur écrivit à M. le résident pour mettre un Père à sa disposition, dans le cas où le fléau viendrait à s'étendre jusqu'ici. Le résident répondit par la lettre suivante :

Mon Révérend Père, j'ai l'honneur de vous accuser réception de la lettre par laquelle vous m'offrez, au cas où l'épidémie de variole qui sévit à Kinchassa viendrait à s'étendre aux populations de notre rive, de vous dévouer à soigner les indigènes qui seraient atteints par la maladie. J'accepte avec reconnaissance l'offre généreuse que vous voulez bien me faire, et remercie de tout cœur la Mission du concours que je suis assuré de trouver chez elle. Veuillez agréer, etc.

A. DOLISIE.

Le fléau, ayant éclaté subitement de toutes parts, ne put être circonscrit. La Mission ouvrit son hôpital à tous les malheureux, et soigna les indigènes employés dans les différentes maisons de commerce. Plusieurs de nos ouvriers furent également atteints, mais nous eûmes le bonheur de sauver presque tous nos malades. Deux seulement succombèrent au fléau : le premier mourut dans d'excellentes dispositions, après avoir été régénéré par les eaux du Baptême ; malheureusement, le second, un enfant de dix ans, refusa obstinément la grâce qui lui était offerte, et il mourut comme un petit possédé.

Dans les villages, la mortalité fut grande, car les indigènes ne prenaient aucune précaution, et traitaient leurs malades uniquement à l'eau froide, ou bien encore ils les jetaient vivants dans le fleuve pour s'en débarrasser plus vite.

Dès le commencement de l'épidémie, le Père Supérieur vaccina un grand nombre d'indigènes, tant du gouvernement que des maisons de commerce et des villages voisins, et à la fin, il opérait avec autant d'aplomb qu'un vieux docteur.

Le fléau ayant à peu près disparu, le P. Augouard entreprit une excursion au Kassai, pour faire connaître le pays aux missionnaires belges, qui lui avaient demandé ce service. Mais, au bout de huit jours, il reçut, de la résidence de Brazzaville, une lettre que nous donnons ici, en lui conservant sa forme originale :

Mon Révérend Père, prenez ma lettre du bout des doigts et lisez-la du bout des yeux. Si même vous disposez d'une paire de pincettes, je vous engage à l'utiliser et voici pourquoi :

Le capitaine du *Djoué* a eu la malheureuse inspiration de se croire obligé d'attraper la variole pour se rendre intéressant. En apprenant cette bonne nouvelle, quelques Européens ont fait une figure, — une figure longue comme ça! — L'un d'eux même en a eu telle secousse qu'il est parti pour le Gabon. Bref, j'ai licencié mon personnel blanc et noir, et mes gens campent dans la brousse entre le *Djoué* et la station. Le chef de station resté avec moi s'est cru obligé de faire comme le capitaine, et il est au lit avec une variole qui se déclare. Pour terminer, tout me donne à penser que je vais être obligé de faire comme les deux autres.

Alors voici ce à quoi j'ai songé. Nous sommes ici un trio de varioleux. Je viens donc, cher P. Augouard, faire appel à votre dévouement, en toute connaissance de cause : donc, vous viendrez nous soigner, etc., etc.

A la réception de cette lettre, le P. Augouard prit le chemin du retour et navigua jour et nuit pour arriver plus vite à la résidence, où M. Dolisie le reçut avec la plus cordiale reconnaissance. Il y avait heureusement plus de peur que de mal, et les trois malades étaient déjà sur pied. Toutefois, M. Dolisie ne put s'empêcher de faire remarquer que la Mission avait mis autant d'empressement à répondre à son appel, que ses propres agents à fuir.

Les lettres précédentes prouvent que nos relations sont excellentes avec les représentants du gouvernement, qui savent apprécier nos efforts. Ces Messieurs viennent en aide autant qu'ils le peuvent, et, jusqu'à présent, nous avons été complètement libres dans notre manière de procéder. De notre côté, nous tâchons de leur rendre les services qui sont en notre pouvoir, et nous cherchons à maintenir cette union sans laquelle le bien est si difficile à faire.

7. — Notre ministère auprès de la colonie européenne se borne, hélas! à bien peu de choses. Il n'y a point ici d'impiété systématique, mais c'est une indifférence voulue qui, certainement, disparaîtrait rapidement sous un autre régime. Le respect humain et la peur de perdre une place sont plus forts que la conscience. Toutefois, on ne manque pas de nous faire appeler quand il y a des malades, et la résidence a toujours fait célébrer

un service funèbre pour l'âme de ceux qui étaient morts par accident ou en cours de voyage, hors de la station.

La station de Brazzaville emploie comme ouvriers charpentiers, maçons ou forgerons, un certain nombre d'anciens enfants de la Mission du Gabon; mais ils suivent l'exemple des Européens, et on ne les voit à la messe qu'à de très rares intervalles.

Notre personnel restreint et les nombreuses occupations du commencement ne nous ont pas permis de visiter, comme nous l'aurions voulu, les villages circonvoisins. L'arrivée du bon P. Schaffner va heureusement nous permettre de combler cette lacune. Nous avons pu toutefois baptiser quelques enfants moribonds; c'est, incontestablement, le bénéfice le plus net du missionnaire en Afrique. Puissent ces petits anges intercéder auprès de Dieu en faveur de leurs frères infortunés!

8. — Nous devons, en terminant, dire un mot de nos caravanes et des surcroîts de dépenses qu'elles nous occasionnent. Outre les charges que supportent également nos confrères de la côte, pour les objets venant d'Europe, nous avons encore à payer les énormes frais de transport, à dos d'hommes, sur un parcours de plus de 400 kilomètres dans les montagnes. Ainsi, par les paquebots, une tonne, ou 1000 kilogrammes de marchandises, coûte 50 francs, de France au Congo. Arrivés à la côte, les objets sont divisés par charge de 30 kilogrammes et huchés pour un mois sur la tête des porteurs, au grand péril des colis, qui craignent la casse ou le coulage. Une tonne ainsi transportée de Loango à Brazzaville nous coûte environ 1200 francs. Mais nous devons en passer par là jusqu'au moment, encore bien éloigné, où le chemin de fer nous apportera les objets dont nous manquons bien souvent dans l'intérieur. Aussi, l'eau et la pâte de manioc feront-elles, longtemps encore, le fond de notre nourriture.

Par suite de ces transports si difficiles, nos frais d'installation ont été assez considérables. Pour comble de malheur, nous avons eu la disette, la première année, et les vivres ont été à des prix très élevés. Aujourd'hui, la situation s'améliore, et, grâce à nos cultures, nous pouvons déjà diminuer considérablement nos dépenses. La viande d'hippopotame nous a aussi été d'un grand secours pour alimenter la cuisine de nos enfants et de nos ouvriers.

Nos confrères des pays tropicaux savent avec quelle violence sévissent les orages dans ces contrées. Il y a quelques jours, un de nos ouvriers noirs profita d'un de ces ouragans pour aller à la maraude, et voler du bois qu'on avait amassé près du four à briques. Il s'enfuyait avec son butin, lorsque la foudre éclate et le terrasse roide mort. Avertis par ses compagnons, nous nous portâmes à son secours, mais tout fut inutile. Il avait été tué sur le coup. Il ne portait aucune trace de brûlure sur son corps, qui n'était nullement contracté, et sa figure avait gardé son expression habituelle. Seulement son pagne était brûlé circulairement sur une largeur de 8 à 18 centimètres. Cette mort subite produisit une salutaire impression sur les autres Noirs, qui ont le goût inné de la maraude.

La Mission de Brazzaville, par sa position sur le fleuve et sa proximité de l'administration gouvernementale, est appelée à être la clef de l'intérieur et partant à prendre de grands développements. Aussi Mgr Carrie concentre-t-il là une partie de ses efforts, sachant bien que c'est un excellent lieu de transit pour le Haut-Fleuve.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-JOSEPH DE LINZOLO

AVRIL 1888. — AVRIL 1890

1. Mort du F. Philomène. Personnel de la communauté. Santés. — 2. Oeuvre des enfants. — 3. Excursions apostoliques. — 4. Villages chrétiens. — 5. Relations avec les indigènes. Soins des malades. — 6. Visites.

1. — Commençons ce *Bulletin* par un pieux et fraternel souvenir à notre regretté F. Philomène, décédé le 7 juillet 1889, à la fleur de l'âge, et cependant déjà plein de mérites pour le ciel. La congrégation a perdu en lui un enfant dévoué, et Linzolo un trésor, un zélé missionnaire, un saint. Nous pouvons avec la plus rigoureuse exactitude lui appliquer ces belles paroles de nos saints livres : *Consummatus in brevi explevit tempora multa.*

Durant les trois longues semaines de cruelles souffrances qui ont précédé sa mort, il a été pour nous tous un exemple admirable de patience, de résignation et d'esprit de foi. D'une tendre pitié envers la bonne Mère du ciel, à plusieurs reprises il avait exprimé le désir de mourir un samedi, jour consacré à son culte.

Ce vœu fut exaucé. Le samedi 7 juillet, en effet, vers 4 heures du matin, il expirait, après une douce agonie, entre les bras de Mgr Carrie, accouru en toute hâte de Brazzaville, où il était arrivé la veille en tournée apostolique.

C'est dans le cimetière de la Mission, au pied de la grande croix, et à côté de ses chers petits Noirs qui l'ont précédé dans la tombe, que repose la dépouille mortelle de cet excellent Frère.

Depuis janvier 1887 jusqu'en janvier 1888, le personnel de la communauté était composé des Pères Paris, supérieur; Sand, directeur des enfants; et du F. Philomène, chargé des cultures. En janvier 1888, nous reçûmes, en la personne du P. Remy, nouveau profès, le renfort depuis longtemps attendu. Quelques mois après, des circonstances très favorables s'étant présentées pour la fondation de Saint-Louis de l'Oubanghi, le P. Paris fut appelé à ce poste de dévouement. Enfin en mai (1888), le P. Remy reçut son obédience pour Saint-Hippolyte de Brazzaville, et le P. Schmitt reprit à Linzolo la direction des enfants.

Actuellement, la communauté se compose de deux Pères et de deux Frères : le P. Sand, supérieur et économiste; le P. Schmitt; le F. Euphrase, tout récemment arrivé, chargé des cultures; et un Frère indigène, Augustin, jardinier.

Malgré les nombreuses occupations dont nous sommes chargés, l'état de nos santés a été, grâce à Dieu, assez satisfaisant, ces deux dernières années. Cependant, en 1888, le P. Sand a été pris d'une forte hépatite qui mit ses jours en danger. Il a fallu toute la science médicale et tous les soins dévoués du cher P. Paris pour enrayer les progrès du mal.

2. — Plus nous avançons dans notre carrière apostolique, et plus nous sentons que la régénération de la pauvre Afrique ne saurait se faire autrement que par l'éducation chrétienne de la jeunesse. Aussi considérons-nous l'œuvre des enfants comme la principale, et lui consacrons-nous toute notre sollicitude. Elle compte en ce moment 50 garçons et 8 filles. Celles-ci sont installées au village de Saint-Isidore, sous la direction d'une de nos chrétiennes. Jusqu'à présent, nous n'avons qu'à nous louer de leurs bonnes dispositions.

Quant aux garçons, ils sont partagés en deux sections bien distinctes : la première, celle de Saint-Joseph, comprend tous les enfants de l'école primaire. En ce moment elle se compose de

40 élèves, répartis en trois divisions. C'est au cher P. Schmitt qu'incombe le soin de leur formation. Il est secondé par un sous-maître, ancien enfant de la Mission, et actuellement domicilié au village chrétien de Saint-Paul. Comme le travail est un des éléments essentiels de la régénération de la race noire, nos petits écoliers ont leur journée partagée entre l'étude et les travaux manuels. Trois d'entre eux se préparent à devenir des auxiliaires pour les Pères.

La seconde section, dite de Saint-Isidore, comprend les enfants d'un âge plus avancé, et spécialement appliqués aux travaux d'agriculture. Ils peuvent se préparer un petit pécule pour le jour de leur établissement. Il nous serait très facile de donner à cette œuvre une plus grande extension, si nous avions un personnel plus nombreux, car Dieu bénit chaque année par de riches récoltes les sueurs de nos jeunes agriculteurs.

3. — Nous pourrions aussi en ce cas multiplier nos excursions apostoliques, toujours si fructueuses pour le ciel. Trop absorbés à l'intérieur de la communauté, nous n'avons pu faire, depuis notre dernier *Bulletin*, que deux voyages dans les environs; or, pendant ce laps de temps, le chiffre de nos baptêmes s'en est bien senti. Que n'avons-nous un Père uniquement destiné à parcourir les villages de nos pacifiques Balalis! Il lui serait facile de jeter partout la bonne semence de l'Évangile et de faire de nombreux baptêmes.

Chose digne de remarque! Souvent on s'écarte de sa route sans trop savoir pourquoi, et l'on se dirige, poussé par une force mystérieuse, vers une pauvre case abandonnée. C'est là que Dieu ménage souvent d'agréables surprises: tantôt, en effet, on y trouve un enfant moribond; tantôt un vieillard abandonné, nu, couvert de hideuses plaies et dévoré par la vermine. Quel admirable terrain pour l'apôtre, qui peut alors facilement gagner une âme à Dieu!

4. — Deux jolis villages chrétiens s'élèvent à quelques pas de la Mission. De superbes plantations les entourent. Jamais la communauté n'a recours à des bras étrangers. Ce sont nos jeunes mariés qui exécutent tous nos travaux de charpente, de menuiserie, de maçonnerie, etc.

Nous sommes très satisfaits des enfants de ces villages de Saint-Isidore et de Saint-Paul, notre espoir pour l'avenir, et qui

s'accroîtront bientôt par de nouveaux mariages. Bien que depuis longues années tous connaissent les vérités de notre sainte religion, ils assistent néanmoins tous les jours au catéchisme, qui se fait à la Mission à une heure et demie de l'après-midi. Grâce à eux, nous avons souvent réussi à baptiser des petits enfants que seuls nous n'aurions pu sauver.

Nous attribuons leur persévérance à l'éloignement de notre chère Thébaïde de tout centre, où l'on se trouverait en contact avec les soi-disant pionniers de la civilisation.

Grâce aux efforts de ces enfants, la colline de Saint-Joseph, naguère encore entourée de forêts vierges et couronnée de brousses, apparaît aujourd'hui comme un oasis au milieu du désert. Aussi le voyageur aime-t-il à s'y reposer, et le convalescent à venir y chercher force et santé. A la place des forêts d'autrefois s'élèvent maintenant d'immenses plantations de manioc, le pain des Noirs. Ces vallées ont été drainées et transformées en de frais vergers et des potagers superbes, qui nous fournissent toute l'année légumes et fruits en abondance.

Notre basse-cour est peuplée de canards, de poules, de lapins, de porcs, et de chèvres qui nous donnent de bon lait et d'excellent fromage. Notre table voit donc rarement des viandes de conserves, et hâtons-nous d'ajouter que nos santés n'en sont que meilleures. Tous les missionnaires et explorateurs s'accordent à ranger la *bonne eau* parmi les plus grands avantages que l'on puisse rencontrer dans l'Afrique équatoriale. Or, sous ce rapport encore, la divine Providence nous a admirablement partagés. Nous avons, en effet, une eau limpide comme du cristal, jaillissant d'une roche ombragée par un superbe bouquet d'arbres, où, nous l'espérons, la Vierge de Lourdes sera un jour priée par ses enfants de Linzolo.

5. — Nos relations avec les indigènes sont des meilleures; mais, pour le moment, nous n'avons pas grand'chose à espérer des adultes. La polygamie et le fétichisme les tiennent enchaînés. De temps à autre, nous pouvons cependant convertir quelques-uns de ces malheureux à l'article de la mort.

Chaque jour, bon nombre de malades se présentent à la porte de la Mission, pour se faire soigner. Là, plus d'un enfant a reçu le baptême à l'insu de ses parents, qui souvent ne voyaient dans l'eau baptismale qu'un vulgaire remède.

L'année dernière, pour la première fois depuis la fondation de la Mission, la variole a fait son apparition dans le pays. Importée de la côte dans l'intérieur par des marchands d'ivoire, elle s'est vite répandue dans tout le pays des Balalis. La Mission, grâce à Dieu, n'a pas été trop maltraitée. Des quatre enfants atteints du fléau, un seul est mort. Il est vrai que tous avaient été vaccinés. Beaucoup d'indigènes voyant ces résultats, vinrent nous demander le même remède.

Malgré les soins que nous prodiguions journallement aux varioleux, aussi bien à domicile qu'à l'hôpital de la Mission, aucun de nous n'a été atteint du fléau.

6. — Terminons par un mot sur nos visiteurs. Linzolo se trouvant dans un pays très accidenté et très pittoresque, sur la route de Mboma à Brazzaville, les voyageurs n'y sont pas rares. Tantôt ce sont les agents des factoreries établies à Stanley-Pool; tantôt ce sont les convalescents de Brazzaville qui viennent demander à l'air de nos montagnes le rétablissement de leur santé.

Mais, de toutes les visites, celles de nos confrères nous sont le plus agréables. Signalons surtout celles de Mgr Carrie, notre bien-aimé vicaire apostolique, qui, en juillet 1889, nous arrivait, pour la deuxième fois, au moment où se mourait le bon F. Philomène. Comme nous l'avons déjà dit, le cher malade eut la consolation de recevoir la bénédiction de Sa Grandeur et d'expirer entre ses bras.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-LOUIS DE L'OUBANGHI

AVRIL 1889. — AVRIL 1890

1. Voyages d'exploration. Premières installations. Débuts de l'œuvre. — 2. Anthropophagie. Odieuses cruautés. Rachat d'esclaves destinés à la mort. — 3. Le *Léon XIII*. Nouvelle machine à vapeur. Premier voyage. — 4. Arrivée à Saint-Louis. Rapidité du retour. Chasse à l'éléphant et à l'hippopotame. — 5. Situation politique. Contre-coup de la guerre du Zanguebar.

4. — La communauté de Saint-Louis de l'Oubanghi n'a guère qu'à venir annoncer sa naissance, et à se recommander aux prières de nos confrères, car elle est encore toute récente, et c'est incontestablement la station la plus avancée que nous ayons jusqu'à présent au cœur de l'Afrique équatoriale. Nous sommes, en effet, à plus de 4100 kilomètres de la côte.

Cette nouvelle Mission est admirablement située pour combattre l'esclavage, qui revêt ici sa forme la plus horrible. En 1886, le P. Augouard y avait entrepris un premier voyage; plus tard, en 1887, Mgr Carrie put lui-même se convaincre davantage encore sur place de la nécessité d'une station à l'embouchure de cette immense rivière, qui draine une grande partie du Soudan. Inconnu jusqu'à ce jour, cet important cours d'eau commençait à appeler l'attention des explorateurs; nous n'avons pas voulu nous laisser devancer sur ce nouveau champ ouvert à notre zèle.

Grâce à l'amabilité de M. Dolisie, résident de Brazzaville, les PP. Augouard et Paris, avec un personnel de vingt-cinq indigènes, purent prendre passage à bord de la canonnière *Djoué*, qui emportait également le matériel nécessaire à une première installation. La Mission fut fondée le 3 avril 1889, fête de saint Benoît le Maure. Nos compatriotes, agents du gouvernement, nous aidèrent de leur mieux dans cette circonstance, et nous n'eûmes qu'à nous louer de leur empressement à nous rendre toutes sortes de bons offices.

Le P. Augouard devant redescendre à Brazzaville, le P. Paris voulut bien abandonner, pour quelque temps, sa chère Mission de Linzolo, et rester seul pour commencer les travaux de la nouvelle fondation. Le Père fit généreusement son sacrifice, mais il n'en fut pas de même des Ballalis, ouvriers indigènes des environs de Linzolo, qui n'étaient pas sans quelque crainte au sujet de leur peau, dans ce pays d'anthropophages. Pour se donner du cœur, chaque soir, après le travail, ils se réunissaient pour danser, et le ménestrel de la bande exhalait mélancoliquement ses plaintes au sujet du P. Augouard, qui les avait jetés dans un pays perdu, peuplé de cannibales et de crocodiles. Ce Père tardant à remonter, les chants et les plaintes prenaient chaque jour un ton plus élevé, jusqu'à ce que la viande d'un énorme hippopotame vint, un jour, leur faire oublier le souvenir de la patrie absente.

Le P. Paris, au bout de deux mois, était rejoint par le P. Allaire, qui avait pris passage sur une canonnière du gouvernement, amenant un renfort de travailleurs. Les installations furent menées avec une grande activité, et une large trouée dans la forêt vierge donna bientôt place à une dizaine de bâti-

ments provisoires. En même temps, la dynamite fournie par la station nous creusait, dans le roc, un excellent port, sous la direction du P. Allaire.

2. — Comme on l'a dit plus haut, la station de Saint-Louis se trouve admirablement placée pour combattre l'esclavage et l'anthropophagie, qui revêt ici des caractères particulièrement affreux.

La chair humaine se vend couramment, sur les marchés, comme en France le bœuf ou le mouton; et ces affreux cannibales trouvent cela tout naturel, ne comprenant rien aux reproches qu'on leur fait à ce sujet. Un chef ayant immolé un esclave qu'il avait dévoré dans un festin, répondit à un Blanc qui lui reprochait son crime : « Lorsque tu tues une poule ou un mouton, est-ce qu'on te fait des reproches? Pourquoi alors viens-tu me chercher querelle pour un esclave que j'avais acheté et payé sur-le-champ? Il était donc bien à moi : qu'as-tu à me reprocher? »

Un bateau accostant un jour près d'un village, arrive un indigène mangeant, dans un petit plat rond, un mets encore tout fumant. On s'approche et l'on voit que c'était tout simplement une moitié de tête, qui contenait la cervelle d'une victime qu'on venait d'immoler à l'instant. Le crâne avait servi de casserole, et, actuellement servait d'assiette.

Ces faits, hélas! ne sont pas isolés; on pourrait en citer des centaines, car c'est, dans chaque village, l'histoire de chaque jour. Les Européens doivent même être sur leurs gardes pour ne pas être anthropophages, sans le savoir, les indigènes ayant coutume de mêler de la graisse humaine à l'huile de palme dont nous nous servons souvent pour la cuisine.

L'ivoire abonde dans le fleuve Oubanghi, mais jusqu'à présent les Européens n'ont pu réussir à l'acheter, les indigènes ne consentant à le livrer que contre des esclaves de six à douze ans, bons à manger. Non seulement ils préfèrent la chair jeune et délicate, mais encore, pour la préparer, ils ont des raffinements de cruauté dont on a peine à se faire une idée. C'est ainsi qu'ils brisent les bras et les jambes de la victime et l'exposent ensuite toute la nuit dans l'eau du fleuve, ne lui tranchant la tête que le lendemain. Ils prétendent qu'avec cette préparation la chair est plus tendre et que l'épiderme s'enlève plus facilement. On frémit rien qu'à la pensée de telles horreurs.

Nous avons déjà eu plusieurs fois l'occasion de sauver la vie à de pauvres malheureux, destinés à faire les frais de ces horribles festins. Encore la semaine dernière, un jeune et vigoureux esclave, de dix-huit ans environ, arrive, un matin, seul dans une pirogue, qu'il manœuvre avec dextérité. Il nous déclare qu'il avait fui la case de son maître, qui le maltraitait avec trop de brutalité. Celui-ci ne tarda pas à découvrir la retraite du fugitif, et il vint nous le réclamer. Sur l'avis du chef du poste français, nous déclarâmes que si le fugitif ne voulait pas retourner chez son maître, nous ne pouvions l'y contraindre par force, et qu'il était devenu libre le jour où il était venu se mettre sous la protection du pavillon français. Le maître insiste et menace, en adressant les plus virulentes apostrophes à son esclave. Mais celui-ci tient bon et déclare énergiquement qu'il ne veut plus retourner chez lui, mais rester avec les Pères. Nous étions d'autant mieux disposés à appuyer sa résolution que nous savions bien qu'il serait infailliblement mis à mort, si nous le rendions à son maître. Ne se rebutant pas, celui-ci vint encore quelques jours après pour faire de nouvelles instances; mais le pauvre jeune homme persistant dans son refus de le suivre, nous déclarâmes que Bouloumbé resterait avec nous. Toutefois, pour nous conformer à l'usage du pays, et ne pas être traités de voleurs d'esclaves, nous donnâmes pour lui une valeur de 60 francs en étoffes et laiton, ce qui constituait une rançon suffisante, le maître perdant toujours une certaine somme par le fait de la fuite d'un esclave. Ravi de joie, Bouloumbé demanda à s'embarquer sur notre *Léon XIII*, et il s'acquitta à merveille de ses fonctions de chauffeur.

Dans certains villages, on voit de jeunes esclaves d'une maigreur effrayante. Ils se privent eux-mêmes de nourriture et préfèrent souffrir la faim plutôt que de s'exposer à être vendus et mangés dans un festin.

Un jour, un négociant, ému de pitié en voyant un de ces malheureux, le racheta pour le soigner et le rendre à la liberté. Aussitôt, on lui en présente une foule à vendre. Par son interprète, il fait bien expliquer aux indigènes qu'il n'achète pas d'esclaves, mais qu'il avait consenti à racheter celui qui était malade, afin de lui rendre la santé en même temps que la liberté. Aussitôt les indigènes d'accourir avec de nombreux esclaves

amaigris et couverts de plaies en disant au Blanc : « Si c'est ceux-là que tu préfères, nous pouvons te servir à souhait. »

Inutile de dire qu'au centre de l'Afrique la monnaie n'a pas cours. Il faut donc se munir d'étoffes, de laiton, de perles, d'articles de quincaillerie, etc., etc., ce qui ne laisse pas que d'être assez incommode. Un article qui a ici une grande vogue, c'est la fourchette : oui, la fourchette, que les Indigènes trouvent très commode... pour se peigner. Faut-il ajouter qu'ils s'en servent ensuite pour prendre leurs repas !

(A suivre.)

NÉCROLOGIE

Depuis notre dernier *Bulletin*, nous n'avons reçu, grâce à Dieu, l'annonce d'aucun décès de membre profès; mais nous avons perdu un aspirant, M. Boissenet, scolastique titulaire, élève de rhétorique à Merville. Il est décédé le 10 avril, après avoir reçu les derniers sacrements et émis les vœux perpétuels sur son lit de mort. Nous le recommandons tout particulièrement aux prières des aspirants de nos diverses maisons de formation.

Voici la notice du P. Strub.

LE R. P. STRUB

DÉCÉDÉ A PITTSBURGH, LE 27 JANVIER 1890

Notice envoyée par le P. Théophile Meyer.

Le R. P. Joseph Strub naquit, le 1^{er} novembre 1833, à Rœschwog (diocèse de Strasbourg), d'une famille très chrétienne, qui avait déjà donné plusieurs prêtres à l'Église. Son oncle était recteur du pèlerinage si renommé de Marienthal; c'est auprès de lui et sous sa tutelle que le jeune Joseph vit s'écouler les heureuses années de son adolescence; c'est au pied de la Madone si vénérée des Alsaciens que son intelligence se développa et que son cœur s'ouvrit à une dévotion filiale envers la sainte Vierge; c'est là aussi qu'il entendit bientôt la voix de Dieu l'appelant à son service.

Il entra alors au petit séminaire de Strasbourg, où il étudia

avec succès les lettres et la philosophie. Il passa ensuite au grand séminaire, où il fit concevoir de belles espérances par l'heureux ensemble de ses vertus et de ses talents.

A cette époque, un souffle de dévouement apostolique passait sur cette vaillante jeunesse. Peu d'années auparavant, le vénérable P. Libermann avait réussi à enflammer les cœurs pour les Missions d'Afrique, son œuvre de prédilection. Beaucoup de séminaristes répondirent à son appel et entrèrent dans nos maisons de formation.

Le jeune Joseph Strub fut de ce nombre. Ayant une grande influence sur ses camarades, il en entraîna plusieurs avec lui; comme un autre saint Bernard, on le vit, en 1854, se présenter au scolasticat avec treize de ses amis. Il y poursuivit avec un redoublement de zèle ses études théologiques. Malheureusement, malgré sa robuste santé, l'activité dévorante de son esprit épuisa ses forces, et une maladie de poitrine vint interrompre le cours de ses études, et inspirer même des craintes pour sa vie. C'était en 1857. Dans l'espoir qu'un climat chaud lui serait favorable, on l'envoya en Sénégambie. Il y trouva, en effet, une guérison radicale, de telle sorte que, pendant six ans (1857-1863), il put y travailler activement à la conversion des pauvres Noirs.

Le samedi saint de 1858, il eut le bonheur de recevoir la prêtrise, à Dakar, des mains de Mgr Kobès. Le lendemain, jour de Pâques, il offrit pour la première fois le sacrifice de la messe au milieu de ses néo-convertis. Au mois de septembre de l'année suivante, il émit ses premiers vœux à Dakar, en la fête du Saint-Cœur de Marie. Son zèle pour le salut des âmes ne fit que s'accroître au milieu des nombreuses difficultés que la Mission eut à endurer dans ses commencements. Il fut d'abord nommé procureur et ensuite supérieur de la communauté de Dakar, en novembre 1861.

Lorsqu'en 1863 la fièvre jaune ravagea le Sénégal, le P. Strub en ressentit le contre-coup et contracta une maladie de foie assez grave pour le contraindre à quitter cette terre arrosée de ses sueurs. A son grand regret, il ne devait plus la revoir. La divine Providence l'avait destiné à remplir d'autres fonctions plus importantes et non moins difficiles. Un séjour de trois mois à la Maison-Mère suffit pour lui rendre ses forces premières, et, dès qu'il fut rétabli, on lui confia la direction des

études au grand scolasticat. Mais il ne fit, pour ainsi dire, que passer dans cette charge pour reprendre, sur l'avis du médecin, une vie plus active.

Or, à cette époque, la Congrégation venait d'accepter le pèlerinage de Marienthal, dans l'archidiocèse de Cologne, ainsi que l'œuvre des prêtres démerites qui y était adjointe. La position du P. Strub, dans ce nouveau poste, fut des plus épineuses. Toutefois, sa prudence, sa délicatesse et son tact lui attirèrent l'estime et la reconnaissance de l'autorité diocésaine et des évêques de la province.

La même année, Mgr Blum, évêque de Limbourg, confia à la Congrégation l'ancienne et magnifique abbaye de Marienstadt, dans le Nassau. Là, devait être le centre des œuvres de la Congrégation en Allemagne. Le P. Strub fut naturellement désigné comme supérieur de la nouvelle fondation, et, plus tard, il remplaça le R. P. Burg comme supérieur provincial de nos maisons d'Allemagne. Tout y était à organiser. Il eut donc bien des difficultés à surmonter. Il en vint cependant à bout, et commença un scolasticat et un noviciat de Frères. Bien que cette œuvre n'ait subsisté que quelques années, elle n'en a pas moins fourni à la Congrégation un bon nombre de Pères et de Frères.

Des occupations d'un nouveau genre attendaient le zélé supérieur de Marienstadt. L'année terrible de 1870 mit aux prises les deux grandes nations. Des milliers de prisonniers français, internés dans les forteresses allemandes, manquaient de tout secours spirituel, d'autant plus indispensable cependant que le typhus faisait de grands ravages parmi ces malheureux soldats. Le gouvernement ne tarda pas à comprendre qu'il fallait à ces infortunés plus que des secours matériels; avec l'autorisation de la Maison-Mère, le P. Strub s'offrit pour ce ministère. Il fut nommé aumônier en chef des prisonniers retenus à Mayence et dans les villes voisines. Il s'acquitta de sa pénible mission avec le plus grand zèle et sut se concilier l'estime et la bienveillante sympathie de tous. Aussi, en reconnaissance de ses généreux services, le gouvernement français le décora-t-il de la croix de la Légion d'honneur.

Voici en quels termes M. le comte de Bastard, lieutenant-colonel, député du Lot-et-Garonne, qui avait sollicité pour le P. Strub cette faveur, lui annonçait cette nouvelle.

Versailles, 18 août 1871.

Monsieur l'abbé,

Témoin de votre dévouement pour les prisonniers de Mayence, qui, tous, m'ont dit vos soins et votre sollicitude, j'ai voulu, en ma qualité d'officier français, être l'interprète de leurs sentiments en demandant pour vous la croix de la Légion d'honneur.

M. Jules Favre a bien voulu déférer à mon désir, et je suis très heureux, Monsieur l'abbé, de pouvoir vous l'annoncer en joignant à ma lettre celle de M. Jules Favre.

Permettez-moi d'espérer que ce souvenir de notre entrevue vous sera agréable et croyez, Monsieur l'abbé, à mes sentiments respectueux les plus distingués.

*Le lieutenant-colonel d'état-major,
député du Lot-et-Garonne :*

COMTE OCTAVE DE BASTARD.

A cette époque, les lois de mai dirigées, en Allemagne, contre les Jésuites et les ordres religieux qu'on disait leur être affiliés, atteignirent également la Congrégation. Tous, Pères, Frères et scolastiques, furent donc obligés de quitter le pieux asile, où ils commençaient à récolter les fruits d'un long et pénible travail.

La Maison-Mère se détermina alors à transférer en Amérique le personnel de nos communautés d'Allemagne (1); et le P. Strub fut nommé supérieur provincial des nouvelles maisons des États-Unis.

Il y avait d'abord à trouver un lieu et une situation convenables, où nos Pères, tout en travaillant au salut des âmes, pourraient conserver les avantages de la vie religieuse. Après avoir cherché longtemps, le R. P. Strub arriva à Pittsburgh, où il reçut l'accueil le plus favorable de l'évêque du diocèse, Mgr Domenec, qui lui proposa aussitôt la desserte de Sharpsburg, paroisse allemande alors vacante. Il reconnut en cela le doigt de la divine Providence, surtout quand Sa Grandeur lui fit part du dessein qu'elle avait d'ouvrir un collège dans la ville de Pittsburgh. En attendant, il prit lui-même la direction de la paroisse de Sharpsburg, qu'il conserva cinq ans. En 1878, il fut à même d'ouvrir le collège projeté. Bientôt après, il fit un voyage dans l'Arkansas, où il fonda la colonie de Saint-Joseph, œuvre qui, pendant plusieurs années, lui a coûté tant de peines et de

(1) Voy. *Bulletin*, ix, p. 849.

fatigues, et, par surcroît, des contradictions capables d'ébranler un caractère moins énergique.

Par cette fondation, il se proposait un double but : d'abord de grouper les immigrants catholiques autour des églises et des écoles, afin de ne pas les exposer à perdre leur foi, comme il arrive à ceux qui vivent isolés au milieu du protestantisme; puis, de travailler de nouveau au salut des pauvres Noirs. Accoutumé aux entreprises ardues, les obstacles ne l'effrayaient point. Partout où il rencontrait des difficultés et des peines, il était le premier à les affronter, prenant toujours pour lui la tâche la plus dure et la plus ingrate.

Les devoirs de sa charge de provincial le rappelèrent de nouveau à Pittsburgh. Le local loué pour le collège étant devenu insuffisant, il fallait songer à se procurer un établissement plus vaste. Plein de confiance en la divine Providence et en son glorieux patron saint Joseph, il commença, en 1887, le nouveau collège, à la construction duquel il consacra son temps et ses forces. Au mois de mai 1888, cet édifice comprenant, outre le collège, un scolasticat et un noviciat de Frères, dominait la ville; mais les soucis du P. Strub n'en continuèrent pas moins. Les dettes qu'il avait été obligé de contracter, furent pour lui, jusqu'à sa mort, un lourd fardeau; mais, en même temps, il sentit jusqu'à la fin qu'il n'avait pas mis en vain sa confiance en Dieu. Dans les dernières années, en effet, les œuvres de la Congrégation se sont étendues à un tel point en Amérique, qu'il a été absolument impossible de faire droit à toutes les demandes des évêques.

L'ancien missionnaire des Noirs avait toujours pour eux un amour de prédilection; et, au milieu de tant de sollicitudes et de travaux, il cherchait depuis longtemps à fonder, en leur faveur, une paroisse, dans la ville même de Pittsburgh, sa résidence. De nombreuses difficultés surgirent contre ce projet, outre la haine de race, toujours vivace en Amérique. Enfin, bien tard, hélas! sur le soir de sa vie, il devait lui être donné de voir son désir réalisé. Pendant l'été de l'année dernière, Mgr Phelan offrit, en effet, à la Congrégation la paroisse de Saint-Benoît, pour la race noire. Cette œuvre, qui s'est développée rapidement, semble devoir produire beaucoup de bien. Ce n'était pas assez. Malgré des demandes différentes, le

R. P. Provincial s'entendit encore, avec Mgr Ryan, de Philadelphie, pour une autre œuvre de Noirs, qu'il accepta avec empressement, suivant les désirs et les instructions du T. R. P. Général.

Aussi infatigable que fécond en ressources, il s'efforça aussi d'aider les Missions, par la propagation de l'œuvre de la Sainte-Enfance, contre laquelle il y avait bien des préjugés aux États-Unis. Cette œuvre, qui existait déjà dans la plupart des paroisses allemandes de Pittsburgh, fut confiée à la direction d'un Père du collège, et l'évêque en encouragea l'introduction dans toutes les autres paroisses.

À son dernier Congrès catholique allemand, tenu à Cléveland, le P. Strub, de concert avec M. l'abbé Muhlsieper, vicaire général de Saint-Louis, fit encore une proposition au sujet de la *Sainte-Enfance*, et, quelques semaines seulement avant sa mort, il se fit un bonheur de propager une circulaire du cardinal Gibbons, en faveur de cette œuvre.

C'est ainsi que riche en bonnes œuvres de toutes sortes, la vie de notre Révérend Père Provincial s'est manifestée à nos yeux. À tant de privations, de fatigues et de souffrances auraient dû succéder, ce semble, quelques années au moins de repos bien mérité, pour se préparer à ses fins dernières. Mais le bon Dieu en avait disposé autrement. Les forces du cher Père étaient épuisées, ses anciennes douleurs de poumon, aggravées par des battements de cœur, avaient reparu sous l'influence de l'épidémie régnante. Depuis le nouvel an surtout, des présages de mort l'obsédaient souvent, sans troubler toutefois la sérénité de son âme. Sous le coup de ce pressentiment, il mit en règle toutes ses affaires. Quand vinrent les accès de fièvre et les oppressions de poitrine, avec sa force de caractère et sa volonté de fer, il crut pouvoir les surmonter, et il ne cessa pas de vaquer à ses occupations ordinaires, jusqu'à ce qu'il fût obligé de s'aliter pour ne plus se relever. Mais encore, chose digne de remarque, dans ses derniers jours, il s'occupait, avec une grande sollicitude, de tous ceux qui avaient la grippe au collège.

Frappé d'une attaque violente, le 20 janvier, les jours suivants furent pour lui des jours d'angoisse et de vives souffrances. Deux médecins firent tous leurs efforts pour le sauver, mais en vain. Aussitôt qu'il s'aperçut de la gravité de son état, il s'empressa de demander les derniers sacrements, qu'il reçut

des mains du P. Murphy, avec une touchante piété. Il répondit lui-même à toutes les prières.

Simple, bon et aimable lorsqu'il jouissait d'une bonne santé, il l'était de même sur son lit de douleur : jamais un mot d'impatience ne sortit de sa bouche.

On s'étonnait qu'après avoir mené une vie si active, il n'eût plus parlé d'affaires dès le début de sa maladie. Sur la demande répétée qu'on lui fit s'il n'avait pas encore quelque chose à arranger, il répondit simplement : « Tout est en ordre. » Il ne s'occupait plus que de sa préparation à la mort, et il l'attendait sans crainte. Il semblait être continuellement en prières, tenant entre ses mains ou posant sur son cœur sa croix de missionnaire.

Enfin, le 27 janvier, il rendit son âme à Dieu. Non seulement nos communautés et nos élèves pleurèrent amèrement et pleurent encore aujourd'hui la mort de leur Père bien-aimé, mais cette grande perte fut ressentie dans la ville et dans tout le diocèse de Pittsburgh, par tous ceux qui l'avaient connu. Les journaux catholiques et même protestants n'eurent qu'une voix pour faire l'éloge du prêtre éminent, qu'ils considéraient comme un saint.

Les obsèques vraiment imposantes qui lui ont été faites, tant à la cathédrale que dans son ancienne paroisse de Sharpsburg, témoignent combien tout le monde l'estimait et l'aimait. Mgr l'Evêque de Pittsburgh et Mgr Richter de Grand-Rapids, son ami intime, ainsi qu'une centaine de prêtres, étaient présents à ses funérailles et remplissaient le sanctuaire, tandis qu'une foule considérable de catholiques et même de protestants se pressaient avant l'heure dans la nef de la cathédrale.

Après la messe solennelle de *Requiem*, chantée par le P. Schwab, M. l'abbé Wall, vicaire général et curé de la cathédrale, qui, l'année précédente, avait parlé d'une manière si éloquente et si élogieuse de notre regretté P. Mac Eneany, monta en chaire et prononça en termes émus l'éloge funèbre du cher défunt. Dans un langage simple et touchant à la fois, il traça noblement son portrait et montra comment il avait été pour nous un modèle de saint prêtre et de bon supérieur.

Après l'absoute faite par les deux évêques, le corps fut transporté à Sharpsburg, où l'attendait encore une foule immense, heureuse dans sa tristesse de posséder la dépouille mortelle de

ce Père vénéré. Les chevaliers de Saint-Georges en uniforme et les autres sociétés de la paroisse lui firent escorte jusqu'à l'église, où le P. Murphy fit une dernière absoute.

Le cortège se rendit ensuite processionnellement au cimetière, et là, entouré de ses enfants et de ses amis en deuil, le regretté défunt fut déposé dans la tombe, au pied de la grande croix. Ce signe de salut le couvre de son ombre, comme pour rappeler à ses enfants que, s'ils veulent ressembler à leur Père, ils doivent comme lui aimer à se sacrifier et ne chercher la gloire que dans la croix du divin Maître.

MOUVEMENT DU PERSONNEL

Retours en France. — Sont arrivés à la maison-mère :

Le 13 avril, le P. Jaouen, supérieur de la communauté de Port-au-Prince en *Haïti*, avec le P. Louis Picarda de la même communauté;

Le 23 avril, le F. Alexandre, du Zanguebar;

Le 25 avril, de la Martinique, le P. Prono et un scolastique, M. Avont.

Départs d'outremer. — Se sont embarqués :

Le 1^{er} avril, à Marseille, pour *Ballarat*, le F. Cornélie, nouveau profès (1);

Le 10 avril, au même port : le P. Curtil, pour la Mission de *Sierra-Leone*, et le P. Pawlas pour celle du *Bas-Niger*;

Le 10 avril également, à Saint-Nazaire : pour la *Guyane*, le P. Jean-Louis Le Citol, récemment revenu de la *Sénégalie*; et pour *Haïti*, le F. Nazaire, de Beauvais;

Nominations. — Ont été nommés par le T. R. Père :

Supérieur provincial de nos maisons des États-Unis, en remplacement du P. Strub décédé, le P. Oster, de Saint-Pierre et Miquelon. (Déc. du 12 mars).

Supérieur de la communauté de Cellule, le P. Spielmann, qui en remplissait les fonctions depuis le départ du P. Kunemann. (Déc. du 30 mars).

Placements. — Ont été placés dans le cours de ce mois :

A *Épinal*, le P. Le Douarin, de Mesnières (13 avril);

(1) Le 1^{er} avril 1889, avait été également envoyé à *Ballarat* le F. Basilee, dont on avait omis, par mégarde, de mentionner alors le départ.

A *Grignon*, le F. Longin, précédemment à Paris (22 avril);
 A *Beauvais*, le F. Liboire, d'Épinal, en remplacement du
 F. Osée;
 A *Cintra*, le F. Rodrigue, revenu il y a quelque temps de
 Huilla.

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Saint-Ilan. — Depuis assez longtemps, l'administration pénitentiaire ne dirigeait plus de nouveaux colons sur Saint-Ilan, de sorte que l'effectif de l'œuvre était tombé au-dessous de la centaine. Depuis le mois d'octobre de l'an dernier, on en a envoyé à diverses reprises, et aujourd'hui, le chiffre des enfants de la colonie est remonté à 200. (Lett. du 9 avril).

Guyane. — Les écoles primaires des garçons ayant été *laïcisées*, le R. P. Guyodo s'est empressé d'ouvrir à Cayenne une école libre, en faisant appel à la charité des fidèles. Cette école s'est ouverte le 7 octobre 1889; elle comptait dès les premiers jours près de 200 enfants; il y en a aujourd'hui 250. C'est la meilleure marque des vrais sentiments de la population.

Trinidad. — « Hier (14 mars), écrit le P. Browne, j'ai reçu connaissance des résultats de notre concours avec le collège de la Reine, pour la section des jeunes élèves (junior grade). Nous avons remporté tous les prix donnés par le gouvernement, d'après l'examen fait par les professeurs de Cambridge. Sur 77 de nos enfants, il n'y en a que 4 qui aient échoué. » (Lett. du 15 mars 1890.)

Para. — Par suite de la révolution qui a eu lieu récemment au Brésil, notre établissement de Bélem du Para se trouve dans une situation assez précaire. Jusqu'ici, le gouvernement fournissait un certain nombre de traitements pour les professeurs du séminaire; mais, à la fin de cette année, ces traitements cesseront d'être payés, en vertu du décret de séparation de l'Église et de l'État. L'œuvre pourra-t-elle se continuer, et dans quelles conditions? L'avenir est peu rassurant à cet égard.

Maison-Mère, 25 avril 1890.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Admissions à l'oblation. — **Bulletins des communautés.** *Congo français.* Saint-Louis de l'Oubanghi (suite). — **Setté-Cama.** — **Préfecture apostolique du Bas-Congo.** Landana. — Nemlao. — Boma. — Luali. — Malange. — **Nécrologie.** *Décès :* P. Duby, F. Séraphin. — *Notices :* PP. Galtier et Dardenne. — **Mouvement du personnel.** — **Nouvelles des communautés.** — *Avis.*

MAISON-MÈRE

ADMISSIONS A L'OBULATION

Ont été admis à l'oblation, par décision du T. R. Père :

AU GRAND SCOLASTICAT DE LANGONNET, LE 25 MAI, MM. :

PLOMBY François, du d. de Toulouse, p. de r. s. Louis de Gonzague,
SALPOINTE Jacques, du d. de Clermont, p. de r. s. Alphonse de Lig.,
RUMINY Victor-Léonor, du dioc. de Rennes, pat. de rel. s. Victor,
MAINGUY Hippolyte-Joseph, du d. de Rennes, p. de r. s. Joseph ;

AU PETIT SCOLASTICAT DE MESNIÈRES, LE 15 MAI, MM. :

MUCKER Armand-Henri, du d. de Strasbourg, p. de r. s. F.-Xav.,
KREMMER Georges-Pierre, du dioc. de Metz, pat. de rel. s. Léon,
KERMABON Auguste, du dioc. de Vannes, pat. de rel. s. Augustin,
LITTHARD Victor, du dioc. de Strasbourg, pat. de rel. s. Joseph,
GATTANG Émile, du dioc. de Strasbourg, pat. de rel. s. Joseph,
RIEGERT Étienne, du dioc. de Strasbourg, pat. de rel. s. F.-Xav.,
BOUGAULT Amaury, du d. de St-Brieuc, p. de r. s. Pierre Claver,
BREY Georges, du dioc. de Strasbourg, pat. de rel. St-Henri,
SAETTEL Auguste, du d. de Strasbourg, p. de r. St-L. de Gonzague ;

AU PETIT SCOLASTICAT DE MERVILLE, LE 7 AVRIL, MM. :

LE BOLLOC'h Yves-Marie, du d. St-Brieuc, p. de r. s. Paul de la Croix,
 JACOB Gaspard, du d. de Strasbourg, p. de r. s. Alphonse de Liguori,
 DAVID Albert, du dioc. de Séez, pat. de rel. s. François-Xavier,
 PIGNOL Léon, du dioc. de Clermont, pat. de r. s. François-Xavier,
 DORNIC Louis, du dioc. de Quimper, pat. de rel. Marie-Joseph ;

AU PETIT SCOLASTICAT DE BLACKROCK, LE 25 MARS, MM. :

O'BRIEN Michel, du dioc. de Dublin, pat. de rel. s. Patrice,
 MAC GRATH Jean, du dioc. de Dublin, pat. de rel. s. François,
 PRZEKOPOWSKI Pierre, du d. de Sejny (Pologne), p. de r. s. L. de G.,
 MAC CLUSKEY François, du dioc. de Clogher, pat. de rel. s. Joseph ;

AU PETIT SCOLASTICAT DE BRAGA, LE 13 AVRIL, MM. :

COIMBRA José Antunes, du dioc. de Braga, pat. de rel. s. Paul,
 GIL Cypriano, du dioc. de Guarda, p. de r. s. Louis de Gonzague,
 PEREIRA da Silva Joaquim, du d. de Porto, p. de r. s. F.-Xavier ;

AU NOVICIAT DES FRÈRES DE BRAGA, LE 13 AVRIL, LES POSTULANTS :

CARAPEÇOS Joaquim-Rodrigues, du d. de Braga, en rel. *F. Amaro*,
 AVELINO José Gonçalves, du dioc. de Braga, en rel. *F. Avelino*,
 CARVALHO Joaquim Duarte, du d. de Lisbonne, en r. *F. Arsenio* ;

AU NOVICIAT DE CINTRA, LE 6 AVRIL, LES POSTULANTS :

RAMOS José, du dioc. de Guarda, en rel. *F. Baltazar*,
 DA COSTA Albino, du dioc. de Braga, en rel. *F. Custodio*,
 CABRAL Francisco, du dioc. de Guarda, rel. *F. Gonzaga*.

BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

COMMUNAUTÉ DE SAINT-LOUIS DE L'OUBANGHI

(CONGO FRANÇAIS. — *Suite.*)

AVRIL 1889. — AVRIL 1890

3. — La navigation sur le Haut-Congo ne laisse pas que d'offrir des dangers sérieux, et déjà plusieurs Européens et quantité de Noirs ont trouvé la mort dans le fleuve. Outre les ouragans qui se déchainent subitement, il faut encore compter avec les hippopotames qui font chavirer les pirogues, à la grande joie des crocodiles, toujours prêts à profiter des naufrages.

Pour ces raisons, dès 1886, nous avons été autorisés à nous pourvoir d'une baleinière en acier galvanisé, mesurant 11 mètres de long sur 2^m.10 de large. Démontée par charges de 30 kilogr. et transportée sur la tête des Noirs, elle avait été remontée à Brazzaville par les PP. Augouard et Paris, transformés pour la circonstance en véritables chaudronniers. Au bout de deux mois, ils étaient habitués à recevoir des coups de marteau sur les doigts, mais la baleinière était terminée et, baptisée du nom de *Léon XIII*, elle élevait coquettement son grand mât devant la station de Brazzaville. Cette embarcation, pouvant contenir 5 tonnes de marchandises, était munie de 12 avirons; mais nos mariniers noirs n'étaient jamais plus pressés que les cochers de fiacre, et ils soupiraient souvent après la brise, qui n'enflait pas toujours notre voile, ce qui les forçait à travailler plus qu'ils n'auraient voulu. Pendant la saison sèche, la brise était régulière, et le *Léon XIII*, avec sa voile latine penchée sur le côté, filait légèrement sur les flots. Par contre, pendant la saison des pluies, le calme plat forçait à aller à la rame; et lorsque l'embarcation était chargée, il était impossible de doubler les courants, très violents à certains détours du fleuve. La longueur des voyages, avec un personnel si nombreux, augmentait encore les dépenses. Il fallait aviser à aller plus vite.

On pensa donc à une machine à vapeur, que la baleinière solidement construite pouvait parfaitement recevoir. Mais (car les *mais* étaient nombreux) qui s'occuperait de cette machine? qui la transporterait? qui la monterait? qui la ferait mouvoir? etc. Enfin, Mgr Carrie nous donna l'autorisation de l'acquérir.

Elle arriva, à la fin de septembre 1889, à Brazzaville. Chose rare en ce pays, machine et chaudière, dont quelques pièces pesaient jusqu'à 140 kilogr., tout nous parvint rapidement et en excellent état, après un voyage de 500 kilomètres dans les montagnes. Un de nos vieux serviteurs avait voulu se charger seul de cette caravane de 110 hommes, disant qu'il voulait avoir tout l'honneur et surtout... toute la récompense.

Sur ces entrefaites, le P. Allaire était descendu à Brazzaville, et il travailla activement avec le P. Augouard à la transformation du *Léon XIII* en vapeur. Grâce au concours dévoué du

chef mécanicien du gouvernement, les travaux avancèrent rapidement, et, quatre semaines après son arrivée, la machine faisait mouvoir son hélice à trois branches (1).

Le 29 octobre 1889, le *Léon XIII* ayant arboré à son grand mât le pavillon blanc à croix bleue, et le pavillon français à l'arrière, siffle joyeusement, salue la canonnière en rade, ainsi que M. le résident qui était venu nous souhaiter bon voyage, reçoit la bénédiction et file à toute vapeur vers la Mission de Saint-Louis, où le P. Paris malade nous attendait avec impatience.

Les modifications apportées au *Léon XIII* ne nuisent nullement à sa marche. Des bordages supplémentaires augmentent considérablement sa capacité première, et l'embarcation très chargée ne le cède en vitesse à aucun vapeur du Haut-Congo.

Les charges sont ainsi distribuées dans la communauté du bord du vapeur : le P. Augouard, supérieur et capitaine ; le P. Allaire, réglementaire et mécanicien ; le P. Moreau, économiste et commissaire du bord. A défaut de cloche, un coup de sifflet annonce les exercices, et notre communauté ambulante a presque la régularité d'une communauté solidement assise sur la terre ferme.

Le premier voyage s'effectua sans incident bien remarquable ; les eaux étaient hautes, et nous évitions facilement les rochers et les bancs de sable qui sont, par contre, assez dangereux aux basses eaux. Un matin, vers 8 heures, une explosion se fait entendre, et notre courageux équipage noir se blottit le plus loin possible de la chaudière. C'était simplement le tube en verre, indiquant le niveau d'eau de la chaudière, qui avait éclaté. On en fut quitte pour le remplacer et tout fut dit.

On navigue généralement de 5 heures et demie (c'est-à-dire dès le petit jour) à 3 ou 4 heures du soir. On s'arrête alors pour couper le bois qui devra alimenter les fourneaux le lendemain, et, pendant ce temps, le Père parcourt les villages à la recherche des malades et surtout des enfants moribonds. Grâce à la vapeur, nous pourrions nous arrêter tantôt dans un village, tantôt dans un autre, expliquer le signe du salut qui flotte toujours à notre grand mât, recruter quelques enfants, soigner

(1) La machine est une machine simple à pilon, recevant la vapeur d'une double chaudière à haute pression et actionnant une hélice de 0^m.66 faisant 300 tours à la minute. Elle sort des ateliers et chantiers de la Loire, à Nantes.

les malades, et ainsi nous faire connaître sur un parcours d'environ 600 kilomètres.

Dans le cours de ce premier voyage, nous avons pu voir dans tous les villages les tristes trophées qui ornent l'intérieur et l'extérieur des cases. Ce sont autant de têtes de victimes immolées dans les festins, et les gros bonnets du pays se font remarquer par *le luxe* de leurs cases, où de nombreuses têtes sont rangées avec une coquette symétrie. Les mâchoires dépareillées n'y sont pas admises.

Au cours de nos voyages, nous nous arrêtons toujours chez les missionnaires belges, qui sont heureux de nous rendre l'hospitalité que nous leur donnons de grand cœur à Brazzaville. Le *Léon XIII* va même conduire deux d'entre eux au-dessus de l'équateur, pour y établir une nouvelle Mission.

4. — Enfin, le *Léon XIII*, après dix jours de voyage, jetait l'ancre dans le port de Saint-Louis, où le bon P. Paris, très fatigué, nous reçut avec toute l'effusion de cœur qu'on éprouve lorsqu'on a été séparé quelque temps de ses confrères.

Le P. Paris étant devenu supérieur de Brazzaville, et ayant besoin d'un prompt changement d'air, le P. Moreau fut laissé à Saint-Louis, et le *Léon XIII*, bien fourni de bois de chauffage, commença une descente vertigineuse. En trois jours et demi il était à Brazzaville, ayant accompli le trajet le plus rapide qui ait été fait sur le Haut-Congo.

La rapidité de ces voyages nous permettra de ne plus laisser un confrère dans l'isolement au-delà de quatorze ou quinze jours. L'équipage étant réduit et restant peu de temps en route, nous permet, par conséquent, de faire des économies, de manière à pouvoir compenser, en trois ou quatre ans, l'achat de la machine. Enfin et surtout, nous pourrons parcourir les nombreuses rivières qui s'ouvrent de tous côtés devant nous, et arracher à la mort une foule de pauvres malheureux, que nous délivrerons du double esclavage du monde et du démon.

A côté de la question spirituelle et morale, il y a la question matérielle, qui est toujours une grosse affaire, surtout au centre de l'Afrique. Il faut, en effet, s'ingénier de toutes manières pour procurer de la nourriture à notre petit peuple noir, qui, sans demander la poule au pot d'Henri IV, ne dédaigne cependant pas un morceau de venaison. Nous profitons de nos excursions pour

mettre la main sur une pièce avantageuse et de résistance. La pintade et le singe, que l'on rencontre par bandes nombreuses, sont réservés au Blanc; c'est, du reste, trop menu fretin pour une bande affamée. Les bœufs sauvages se rencontrent par centaines; mais, outre que la chasse en est dangereuse, elle n'est point rémunératrice, car elle demande d'adroits chasseurs, et, généralement, on ne les rencontre pas sous notre soutane.

L'éléphant possède une quantité respectable de viande, mais il a un nez qui vous évente à des longueurs considérables. Les trois pachydermes que nous avons pu avoir nous ont fourni d'excellents plats avec leurs trompes, et une moyenne de 2000 kilogrammes de viande par animal. Dernièrement, on en blessa un qui, avec son trot, aurait devancé le plus rapide coursier : il emportait avec lui une paire de défenses qui aurait valu au moins 3000 francs.

Mais ce qu'il y a pour nous de moins dangereux et de plus pratique, c'est l'hippopotame, qui se laisse tuer tout bêtement, et qui alimente constamment la cuisine de nos enfants. On s'approche des bandes nombreuses, couchées au soleil sur les bancs de sable, dont ils ne s'éloignent jamais, et il n'est pas rare que cinq ou six cartouches vous procurent 5 ou 6000 kilogrammes de viande. Dès qu'il est touché mortellement, l'animal coule à pic, mais il revient à la surface au bout d'une heure ou deux, selon le degré de fermentation des aliments qu'il a absorbés précédemment. C'est alors que la chasse est loin d'être un amusement. Il faut aller lier la patte de l'amphibie, dont la masse énorme entraîne les pirogues au milieu des courants très violents, et, à force de rames, l'amener jusqu'à terre. L'animal est alors dépecé; on coupe la viande en lanières longues d'un mètre environ et fort peu épaisses. Pendant ce temps une partie de l'équipage cherche et installe des claies, sur lesquelles on place ces lanières; on fait ensuite des feux produisant le plus de fumée possible, et, pendant la nuit, tous nos Noirs, au comble de la joie, absorbent de telles quantités de viande que, très souvent, ils s'en rendent malades. Les bons conseils sont peu écoutés devant de pareilles aubaines. Au bout de deux jours, la viande est devenue sèche; on la coud alors dans des sacs et on la conserve ainsi pendant huit ou dix mois, exhalant un

parfum qui n'a rien de commun avec l'eau de Cologne, et faisant cependant les délices de nos pauvres Noirs.

5. — La situation politique n'a guère changé par ici depuis la fameuse conférence de Berlin. On cherche actuellement à connaître le cours supérieur de l'Oubanghi, que l'on suppose être l'Ouellé de Schweinfurth ; il drainerait, par conséquent, la plus grande partie du Soudan. Nous aurons, dans quelques mois, la clef de ce mystère.

Pendant quelque temps, on a craint de ressentir dans le Haut-Congo le contre-coup de la guerre malheureuse entreprise par les Allemands à Zanzibar. On a proclamé l'état de siège, et l'Etat indépendant du Congo a interdit la navigation au-dessus de l'Arouhimi. Les terreurs se sont peu à peu dissipées, mais cependant on continue à établir un peu partout des camps retranchés pour tâcher d'arrêter les Arabes, qui s'étendent comme une tache d'huile et pourraient facilement descendre aujourd'hui, s'ils le voulaient, jusqu'au Stanley-Pool. Ils élimineront certainement les Européens, le jour où ceux-ci voudront s'opposer par la force aux razzias des Arabes de Tipo-Tib. Si les Arabes devenaient les maîtres, le Congo serait pour longtemps fermé à la civilisation. Espérons que le bon Dieu éloignera de nous ce malheur, et que la Mission de Saint-Louis de l'Oubanghi pourra paisiblement porter la foi et la civilisation au centre même de l'anthropophagie.

NOUVELLE FONDATION A SETTÉ-CAMA

AVRIL 1890

Mgr Carrie annonce ainsi cette fondation dans une lettre adressée au P. Simonet et datée du 8 avril 1890.

Je suis allé dernièrement faire un petit voyage dans la rivière de Setté-Cama, qui sépare notre vicariat de celui du Gabon ; et, à mon grand étonnement, je l'ai trouvée magnifique. La partie inférieure a de 10 à 12 kilomètres de large. Elle est toute parsemée de grandes et belles îles, couvertes de vastes forêts. On peut sans danger remonter la rivière avec des pirogues pendant plus de 100 lieues.

Quelle magnifique route ! Le long de la rivière, le pays est un

des plus beaux que l'on puisse imaginer. N'ayant pas eu le temps d'explorer suffisamment ce cours d'eau, j'y ai envoyé le P. Ussel. Les populations ont déjà écrit deux fois au gouverneur du Gabon pour nous avoir. Elles m'ont parfaitement reçu et n'ont eu de repos qu'après que j'ai eu choisi le futur emplacement de la Mission.

PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DU BAS-CONGO

COMMUNAUTÉ DE SAINT-JACQUES A LANDANA

MARS 1888. — MAI 1890

1. Personnel. Voyage du R. P. Campana en Europe, dans le Luali et à Saint-Paul de Loanda. — 2. Ministère. Première communion. Confirmation. Résultats du saint ministère. — 3. Fêtes : Noël, Fête-Dieu, Grotte de Notre-Dame de Lourdes. — 4. Père, Frère et enfants sauvés d'un naufrage. Eclat donné, en reconnaissance, à la fête de l'Immaculée-Conception. — 5. Bénédiction d'une statue de Notre-Dame de Lourdes. Dévotion au Sacré-Cœur. — 6. OEuvres : Ecole primaire. Petit et grand séminaire indigène. Noviciat de Frères indigènes. — 7. Hôpital. Décès. Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. — 8. Nouveau village chrétien. Nouvelles constructions. Ateliers. Distillerie. Agriculture et horticulture. — 9. Visites. — 10. Première messe du P. Sousa.

1. — En ce moment, le personnel de la communauté de Saint-Jacques de Landana se compose : du R. P. Campana, préfet apostolique; des PP. Krafft, Le Louet, Frankoual, Espinasse, Paulus, Sousa; des FF. Hilaire, Straton, Hermias, Adriano, Ludger, Gervasio et d'un Frère indigène, le F. Paul. Les PP. Moulin, Darnal et le F. Aimé sont partis dernièrement pour la fondation de Luali, et d'autres encore vont bientôt nous quitter et se répartir en divers endroits de la préfecture pour de nouvelles stations.

En mars 1889, le R. P. Préfet a fait un voyage en Europe, pour traiter des intérêts de la Mission du Bas-Congo et s'entendre avec le gouvernement portugais, au sujet de la fondation de nouvelles stations. Son voyage a eu les plus heureux résultats, et il nous est revenu en novembre de la même année, après une excellente traversée. Le soir de son arrivée a eu lieu un salut solennel d'action de grâces.

Quelque temps après son retour d'Europe, il est allé, accom-

pagné du P. Krafft, du F. Hilaire et de quelques enfants, faire une petite exploration dans le Luali; son but était de chercher dans ce pays un emplacement pour une nouvelle station. Son voyage a été couronné de succès, comme on le verra par le *Bulletin* de la nouvelle communauté.

Au mois de mars dernier, il a fait un autre voyage à Saint-Paul de Loanda, afin de s'y concerter avec le gouverneur portugais au sujet d'une fondation à Malange, qui se trouve sur le chemin du Haut-Kassaï. Tout a réussi au gré de ses désirs, et, le mois suivant, cette fondation a eu lieu.

2. — Le ministère que nous exerçons auprès de nos pauvres Noirs continue à nous donner des consolations. En parcourant les villages, il nous arrive souvent de rencontrer dans les cases de petits enfants ou des adultes en danger de mort, et nous sommes heureux de pouvoir leur conférer le saint baptême.

A Noël, à Pâques et à la Pentecôte, ont lieu aussi dans notre chapelle de belles et touchantes cérémonies de baptême, pour tous nos enfants encore païens qui, étant suffisamment instruits, se sont montrés dignes, par leur conduite, d'une telle grâce.

Le jour de la première communion de nos enfants, ainsi que celui de la confirmation, ne laissent pas non plus d'être, pour nos petits Noirs, remplis de bénédictions. La retraite préparatoire à la première communion est de trois jours. Deux instructions leur sont données : l'une, le matin, sur les grandes vérités; et une autre, le soir, sur les sacrements. Le jour même de la cérémonie, à la grand'messe, un Père leur adresse quelques paroles avant qu'ils s'approchent de la sainte table; et, le soir également, une petite instruction précède la rénovation des promesses de baptême et la consécration à Marie, après laquelle on distribue à tous ces chers enfants la médaille de la très sainte Vierge. Cette sainte journée se termine par un salut solennel d'action de grâces, d'où l'on se retire édifié et plein d'amour pour le bon Dieu.

La veille de Noël de l'an dernier, le R. P. Préfet a administré, pour la première fois, le sacrement de confirmation à 52 enfants. M. le docteur Lucan a bien voulu être le parrain de tous les garçons, et M^{me} Chédin, la femme du résident de Landana, a été la marraine de toutes les filles.

Voici les résultats obtenus dans le saint ministère depuis notre dernier *Bulletin* :

Baptêmes.	139
Confirmations.	52
Premières communions,	73
Mariages.	13
Décès.	33

3. — Nous donnons aux offices religieux, et en particulier aux principales fêtes de l'année, le plus de solennité possible. Aussi l'on y voit accourir des villages des environs une foule de gens encore paiens. Ils aiment à voir nos cérémonies, et le missionnaire, par suite, est plus à même de leur faire connaître notre sainte religion.

Parlons d'abord de Noël. C'est un beau spectacle de voir, au signal de la cloche, tous nos chers enfants se mettre en rang, et chacun, muni d'une torche allumée, se rendre ainsi au chant du *Gloria in excelsis* à la chapelle, où une illumination, soigneusement préparée par le Frère sacristain, vient rehausser encore cette belle fête. La messe est précédée du chant de *Minuit, chrétien*, et tous ceux de nos enfants qui ont déjà fait leur première communion ont le bonheur de s'approcher de la sainte Table. Après leur action de grâces, on leur sert comme petit réveillon quelques mangues, fruits de la saison. La plupart des Européens qui restent par ici ne manquent pas de venir, tous les ans, assister à cette messe de minuit.

La procession de la Fête-Dieu les attire aussi en grand nombre. Tout le parcours est orné par les diverses catégories d'enfants, qui se font un bonheur d'apporter tous leurs soins à embellir les différents endroits que le divin Maître doit traverser et bénir. Des arbres, des arbustes, coupés dans la forêt, ainsi que des branches de palmiers, sont dressés de toutes parts; des inscriptions apparaissent en grand nombre, et plusieurs petits autels sont dressés de distance en distance. Un reposoir est élevé à la grotte de Lourdes, au fond de la propriété; on y donne la bénédiction du Saint-Sacrement, puis la procession défile dans une magnifique allée de palmiers, au chant du *Te Deum*. On arrive enfin à la chapelle, où un salut en musique, très bien préparé pour la circonstance, termine cette belle et sainte journée.

Un mot de cette belle grotte de Notre-Dame de Lourdes. Elle se trouve au bas d'une petite colline et au fond d'une allée d'arbres fruitiers. Elle est entourée de tous côtés de magnifiques palmiers, de bananiers et de cocotiers qui, devenus plus grands encore, formeront comme un petit sanctuaire, à l'ombre duquel missionnaires et enfants aimeront à venir se reposer et s'agenouiller aux pieds de la bonne Mère. Ce sont nos enfants eux-mêmes qui l'ont érigée, en consacrant tout leur temps libre et leurs récréations des vacances à transporter ou à rouler d'énormes pierres qu'ils allaient chercher à la mer.

4. — Nous ne pouvons passer sous silence la solennité donnée depuis deux ans à la fête de l'Immaculée-Conception, d'autant plus que c'est un tribut de reconnaissance à Marie, pour la protection insigne dont elle a entouré, en 1888, quelques-uns de ses enfants de Landana. Voici le fait :

Le 7 décembre 1888, deux Pères et un Frère, accompagnés de neuf enfants, étaient allés recevoir le R. P. Préfet apostolique, à bord du *Héron*. La mer était très agitée, les vagues allaient se briser avec fureur contre la côte. Le pilote qui dirigeait l'embarcation avait beaucoup de peine à la tenir perpendiculaire aux vagues. Le R. P. Campana, voyant l'imminence du danger, s'adresse à la Vierge Immaculée et la supplie de les sauver. Cependant on redouble d'efforts et de précautions, lorsque tout d'un coup une vague très forte fait chavirer l'embarcation, et aussitôt Pères, Frère et enfants disparaissent au fond de l'eau. Les jeunes gens de la Mission, accourus à la plage pour recevoir le R. P. Préfet, se précipitent à la mer pour aller à la recherche des naufragés. Bientôt le R. P. Campana apparaît au sommet d'une vague, et immédiatement les plus grands des enfants se portent de son côté et le ramènent heureusement à la plage. Quelques instants après, le P. Moulin parvient à se sauver également, ainsi que le F. Adriano et les neuf enfants. Mais aussitôt ceux-ci de s'écrier : « Il manque le P. Frankoual ! » On cherche de tous côtés, on l'appelle, mais en vain. Ce n'est qu'au bout de quelques minutes seulement que l'on voit la petite barque se soulever par la force des vagues, et l'on aperçoit, en même temps, le pauvre Père tendant les bras pour qu'on aille à son secours. Les enfants le saisissent bien vite et l'emportent en criant tout joyeux :

« Le Père n'est pas mort, le Père est sauvé! » Marie n'avait donc laissé périr aucun de ses enfants.

Lorsque le R. P. Campana aperçut autour de lui tous les naufragés, sa première parole fut celle-ci : « Demain, fête de l'Immaculée-Conception, il y aura messe chantée avec diacre et sous-diacre, et toute la journée sera consacrée à remercier la sainte Vierge, car c'est à elle que nous devons notre salut. » Le lendemain, en effet, le R. P. Préfet chanta la messe, assisté des PP. Moulin et Frankoual, qui avaient failli périr avec lui. Le soir, il y eut réunion autour de Notre-Dame de Lourdes : des cantiques furent chantés en français et en portugais.

Cette année encore, cette belle fête a été célébrée avec une solennité plus grande que jamais. Comme d'habitude, le R. P. Préfet a chanté la messe, assisté des deux Pères qui avaient partagé avec lui le même danger. Les enfants, actuellement au nombre de près de 200, ont exécuté le chant avec entrain. Mais ce qui a surtout frappé les Européens présents à cette cérémonie, ce sont les nombreuses communions de nos enfants. Plus de 100 d'entre eux, en effet, se sont approchés de la sainte table, ce jour-là.

A six heures eut lieu la bénédiction solennelle du Très-Saint-Sacrement. Tous les morceaux furent chantés en parties, avec beaucoup de précision et d'entrain.

Après la récréation du soir, c'est-à-dire vers huit heures, tous les enfants se rendirent auprès de Notre-Dame de Lourdes. M. le gouverneur de Landana voulut bien nous faire le plaisir d'assister à cette belle cérémonie. La grotte était magnifiquement illuminée; au-dessus de la statue était fixé un transparent sur lequel on lisait ces mots : *Je suis l'Immaculée-Conception.*

Après la récitation du chapelet, on chanta le *Magnificat*. Un Père de la communauté fit ensuite une courte allocution, puis les cantiques recommencèrent en langue française et portugaise. La joie se traduisait sur tous les visages. C'était vraiment beau de voir ces 200 petits Noirs défiler deux à deux, les uns portant des lanternes vénitiennes, les autres de simples torches, faites par les Noirs du pays, et chantant tous en chœur un cantique en l'honneur de Marie Immaculée.

5. — Le 2 février dernier, jour de la Purification, a vu se

renouveler une pareille cérémonie, à l'occasion de la bénédiction d'une nouvelle statue de Notre-Dame de Lourdes. L'ancienne avait été précipitée à bas de son socle par une main sacrilège, et réduite en morceaux. Ce fait s'était passé la veille de la distribution des prix, pendant la nuit. Le lendemain matin, un des enfants vint avertir le Père qu'il n'y avait plus de statue à la grotte. Celui-ci s'y rend aussitôt; et, en effet, que voit-il? les fragments de la statue jonchant la terre, moins la tête, que le malfaiteur avait, sans doute, emportée. « Eh bien! dit alors le Père, le démon a cru nous jouer un tour, mais c'est nous qui allons maintenant lui en jouer un fameux. Nous allons tout de suite en commander une plus belle encore que celle-là, en fonte, et chacun contribuera un peu à cet achat. Tous les enfants bientôt d'accourir, les uns apportant quelques-unes de leurs étoffes, les autres offrant un pagnon ou deux ou même jusqu'à trois; d'autres une de leurs chemisettes gagnées aux prix; enfin, chacun, jusqu'au plus petit, donna quelque chose. Quant aux jeunes gens mariés de nos villages chrétiens, ils fournirent aussi leur contingent, et le tout se monta à la somme de 160 francs environ. Le reste fut donné par des bienfaiteurs.

Comme nous l'avons déjà dit, nous avons choisi la fête de la Purification pour la bénédiction de cette nouvelle statue. Après le salut solennel de la fête, on se rendit en procession à la grotte brillamment illuminée, grâce aux soins des PP. Paulus et Sousa. La bénédiction terminée, un cantique à la sainte Vierge, composé par le P. Le Louët, sur l'air de : *Catholique et Breton toujours*, fut chanté par tous nos enfants. De là, on se rendit, au chant de l'*Ave Maria*, jusque dans la cour, où l'on exécuta un cantique en fiote, au pied de la statue de saint Joseph. C'est par là que se termina cette petite fête de famille.

La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus est en grand honneur parmi nos enfants. C'est le bon P. Le Louët qui les a enrôlés dans l'Apostolat de la prière. Nous en constatons chaque jour les heureux effets. Tous les premiers vendredis du mois, ils assistent à la sainte messe, à laquelle quelques-uns d'entre eux font la sainte communion. Le soir, une petite conférence leur est faite par un des Pères, et elle est suivie du salut du Très-Saint-Sacrement. Durant le mois de juin a lieu à la chapelle un

petit exercice en l'honneur du Sacré-Cœur, comme cela se pratique aux mois de mai et de mars en l'honneur de la sainte Vierge et de saint Joseph.

6. — Un mot maintenant des différentes œuvres de la Mission de Landana. Tout d'abord, il y a celle des enfants de Saint-Joseph, sous la direction du P. Le Louët : elle en compte cent quatre-vingts. Cette œuvre se développe très facilement, car les parents ne font pas grande difficulté pour laisser leurs garçons venir à la Mission. La principale occupation de ces enfants est le travail manuel. Grâce à cela, l'agriculture et le jardinage sont ici très prospères. Un ou deux Frères sont toujours avec eux, tant pour les diriger que pour les surveiller. Ce qui excite l'admiration des étrangers, c'est la gaieté, le zèle et l'entrain de ces petits Noirs dans leur travail. Le temps qui reste est consacré à l'étude de la langue portugaise, que nos enfants apprennent assez facilement. Un cours de français est fait, le matin, aux plus avancés. On en choisit quelques-uns, parmi ces derniers, à qui l'on donne une instruction plus complète, pour en former d'utiles auxiliaires.

Une autre catégorie renferme les petits séminaristes indigènes : elle compte en ce moment 14 enfants, la plupart tout jeunes encore, ayant comme directeur le P. Frankoual. Ce n'est pas sans peine, on le conçoit, que l'on arrive à déraciner du cœur de ces pauvres enfants les habitudes défectueuses qu'ils ont contractées. Mais, malgré toutes les difficultés, nous tenons par-dessus tout à cette œuvre. Le règlement est à peu près le même que celui de nos petits scolasticats.

La Mission du Bas-Congo a en outre deux grands séminaristes qui font leur cours de théologie à Loango. Ce sont nos deux premiers clercs tonsurés.

A côté du petit séminaire se trouve le noviciat des Frères indigènes : il compte en ce moment plusieurs Frères profès, placés dans les différentes communautés (1). A la dernière fête de Noël a eu lieu une prise d'habit de trois postulants. C'est le P. Espinasse qui en a la direction.

(1) Selon la décision de la Maison-Mère (17 décembre 1881), les Frères indigènes de nos Missions d'Afrique ne font pas partie de notre Congrégation à titre de membres; mais ils lui sont cependant rattachés par un lien particulier, comme agrégés.

7. — Nous avons le bonheur de baptiser, de temps à autre, dans notre hôpital, des adultes en danger de mort. Il n'y a pas longtemps, trois de ces derniers, dont l'un avait été trouvé la veille dans les brousses, ont reçu le saint baptême quelques heures avant de mourir. Tous les jours, nous y soignons plusieurs malades et infirmes, et le P. Le Louët leur fait, chaque matin, le catéchisme. Ces pauvres Noirs ont peine à comprendre comment nous pouvons ainsi nous abaisser à soigner leurs plaies. Cela les étonne beaucoup, mais les gagne aussi plus facilement et les attache aux missionnaires.

Nous avons eu la douleur de perdre, ces dernières années, le P. Gauthier, venu de la communauté de Saint-Paul de Loanda, et les FF. Nérée et Fortunat. Le *Bulletin* a déjà donné les notices biographiques de tous ces chers défunts. La mort du F. Fortunat, en particulier, a causé un grand vide parmi nous. Ce bon Frère a été l'un des premiers fondateurs de la Mission de Landana, et l'on comprend les immenses services qu'il a pu rendre à la Communauté.

Les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny ont aussi perdu, le 11 avril 1890, Sœur Marie St-Front, morte d'une fièvre bilieuse hématurique, qui l'a emportée en quelques jours, malgré les soins assidus du docteur Lucan. C'était une des premières arrivées à Landana. Ces excellentes religieuses nous rendent de précieux services, en dirigeant l'œuvre des filles, particulièrement difficile en ces pays. Les parents, qui nous confient volontiers leurs garçons, ne se séparent pas facilement de leurs filles. C'est pourquoi, actuellement encore, le nombre de celles-ci est relativement restreint. De là un grand obstacle au mariage de nos enfants.

Les Sœurs ont aussi un hôpital pour les femmes malades; nous avons le bonheur de pouvoir y administrer le saint baptême à quelques-unes d'entre elles. Le P. Frankoual, qui en est chargé, a baptisé tout récemment, dans la chapelle des Sœurs, le jour de la fête de l'Immaculé-Cœur de Marie, une négresse, âgée d'une cinquantaine d'années, affligée d'un cancer à la jambe. Elle porte le nom de Marie, en souvenir de la très sainte Vierge; elle est encore à l'hôpital, toujours remplie d'amour pour le bon Dieu.

8. — Depuis notre dernier *Bulletin*, un nouveau village chrétien a été fondé sous le patronage du divin Cœur de Jésus.

L'emplacement en est magnifique. Situé à une hauteur de 120 mètres et tout près de la Mission, le sol en est très fertile. Un piédestal très élevé, portant l'inscription : *Adveniat regnum tuum*, est dressé sous un beau palmier, au milieu du village même, et attend une belle statue du Sacré-Cœur, qui doit nous arriver sans tarder. Elle dominera tout le pays et sera aperçue de très loin. De là, en effet, on a la mer en vue, et l'on peut apercevoir longtemps à l'avance les paquebots qui viennent mouiller à Landana. En ce moment, les cases sont au nombre de six, très grandes, très belles, et faites par ceux qui les habitent. Un chemin va être frayé, qui conduira à l'autre village chrétien de Saint-Isidore, situé plus bas et non loin de celui du Sacré-Cœur. Il y aura aussi trois autres chemins, conduisant l'un à la Mission, l'autre à la maison des Sœurs, et un autre à la fontaine, ce qui sera d'une très grande commodité pour tous les habitants de ce nouveau village chrétien.

Cette année-ci, nous avons fait deux nouvelles constructions : la première sert de pharmacie et d'infirmierie pour nos enfants ; elle a 15 mètres de long sur 5 de large. Le devant en est de plus embelli d'une belle véranda qui permet de jouir d'un peu de fraîcheur. L'autre bâtiment sert d'habitation aux enfants, dits de Saint-Joseph. Il mesure 30 mètres de long sur 7 de large. C'est une très belle maison à étage, construite comme la précédente sur des piliers en fonte, ce qui la met à l'abri des fourmis blanches. Nos pauvres enfants ont été si contents de se voir logés dans une si magnifique demeure, que quelques-uns d'entre eux, au nom de tous leurs camarades, ont écrit une lettre de remerciement à leur Père Directeur. C'est là qu'ils prennent leur repas ; on y fait aussi la classe. Ils couchaient jusqu'ici sur des nattes ; mais, pour le bon ordre et la propreté, on a remplacé ces nattes par des hamacs, et l'expérience a déjà montré qu'il y a en cela de grands avantages.

Cette même maison nous offre, en outre, une vaste salle pour la distribution des prix. On y dresse une estrade, où quelques-uns de ces petits Noirs exécutent des chants, déclament des fables, jouent même de petites pièces en flûte, en portugais et en français, au grand étonnement des Européens, qui viennent les entendre, et sont émerveillés de ces résultats.

Les objets que nous distribuons en prix, à ces enfants,

sont surtout des tissus, comme des pagnes, de petites chemisettes, etc. On leur distribue également de petits canifs, des assiettes, cuillers, fourchettes. Ces diverses récompenses nous sont ordinairement envoyées par ces messieurs des factoreries de Landana. Nous donnons cependant aussi quelques livres de prix.

On apprend un métier à ceux qui montrent des aptitudes spéciales. Ainsi plusieurs travaillent à la menuiserie, et nous rendent de très grands services pour les diverses constructions; d'autres apprennent le métier de tailleur, de relieur, et même de cordonnier. Ceux qui, étant mariés, continuent à travailler comme menuisiers reçoivent chacun un paiement de tant par mois.

Chaque année, il se perdait une grande quantité de fruits, alors même que tous les enfants en avaient en abondance. Afin donc d'utiliser tout ce qu'on laissait ainsi de côté, surtout les mandarines et les oranges, nous avons établi une distillerie. Un Frère s'en occupe avec beaucoup de soin, et déjà les résultats obtenus sont tout à fait satisfaisants.

La culture de nos champs rapporte toujours de belles récoltes. Il en est de même de notre jardin, qui nous donne, en abondance, la plupart des légumes d'Europe. Nous en vendons beaucoup; aussi est-ce une grande ressource pour nous et nos enfants.

Nous possédons, en outre, un joli troupeau de cabris, des moutons, des porcs, des poules, des canards, dindes, dindons, etc.

9. — Un mot des visites que nous avons reçues ces derniers temps. Mentionnons tout d'abord celle de M. le Gouverneur de Cabinda, accompagné des principaux personnages de Landana. Tous nos enfants s'étant réunis, pour la circonstance, près du réfectoire, l'un d'eux, au nom de tous ses camarades, lui lut un petit compliment en portugais, tandis qu'un autre lui offrait un magnifique bouquet. M. le Gouverneur parut très ému et très touché de cette marque d'attention de la part des enfants, ainsi que du vivat que tous poussèrent à la fin, en son honneur. Peu de temps après, il fit remettre au Père Supérieur une petite somme d'argent pour notre œuvre.

M. Corona, consul d'Italie, résidant habituellement à Boma,

est venu aussi nous rendre visite avec son secrétaire, lors de son retour d'Europe. Il est resté auprès de nous un ou deux jours, et il est reparti, nous a-t-il dit, avec la meilleure impression de l'accueil qu'il avait reçu.

9. — Les paquebots qui viennent mouiller à Landana nous procurent aussi assez souvent des visites de commandants et d'officiers. Nous sommes heureux de le dire, ces messieurs se montrent pleins de bienveillance et de sympathie pour nous, et repartent tous en emportant un excellent souvenir de la Mission.

M. le docteur Lucan, toujours si dévoué et si attaché à notre œuvre, se fait un plaisir de venir de temps à autre nous visiter. Y a-t-il un malade parmi nous ou parmi nos enfants, aussitôt il accourt pour venir le voir; aussi tous les enfants l'aiment-ils beaucoup, et, dernièrement, à son départ pour l'Europe, ils ont voulu lui faire leurs adieux en lui chantant un petit morceau composé pour la circonstance; le bon docteur s'y est montré très sensible.

Nous sommes heureux de donner l'hospitalité aux Européens, qui viennent parfois se faire soigner à la Mission; et c'est là le meilleur moyen pour nous, alors surtout qu'ils sont en danger, de les porter à Dieu et de les préparer à une bonne mort. Cette année, nous en avons soigné sept, et trois d'entre eux sont morts munis des sacrements de l'Église.

Parmi les visites reçues, nous ne devons pas oublier de mentionner surtout celles des membres de la Congrégation. Ainsi, aux mois de janvier et de février derniers, nous avons eu, en changement d'air, au milieu de nous, le F. Vivien et le F. Jérémie, le premier venant de Loango et le deuxième de Mayumba.

10. — Terminons ce *Bulletin* par le récit d'une touchante cérémonie, qui a eu lieu le 5 mai dernier : c'est la première messe du P. Sousa. Parti pour Loango par le paquebot des *Chargeurs réunis*, le 21 février, accompagné du P. Frankoual, il y reçut la prêtrise le 4^{er} mars, des mains de Mgr Carrie, heureux d'ordonner le premier prêtre dans son propre vicariat, et de donner ainsi aux pauvres Noirs une idée de la grandeur du sacerdoce. Un clerc indigène, de la Mission de Loango, reçut aussi les ordres mineurs en cette circonstance. Le Père étant de retour à Landana, on se mit aussitôt en devoir de préparer la cérémonie de sa première messe. Le lendemain, au son de la

cloche, on va en procession au-devant du Père qui, revêtu des ornements sacerdotaux, était agenouillé devant un petit autel dressé à la porte de sa chambre. On se rend ensuite à la chapelle au chant du *Veni Creator Spiritus*, et le nouveau prêtre commence le saint Sacrifice.

Après l'évangile, le P. Krafft, qui remplissait les fonctions de prêtre assistant, adressa aux fidèles quelques paroles touchantes, en faisant ressortir la dignité du prêtre, et, par suite, l'amour et le respect que l'on doit avoir pour lui. La messe fut chantée en musique et suivie du *Te Deum*. Le soir, un salut solennel fut donné en action de grâces.

COMMUNAUTÉ DU SAINT-ESPRIT, A NEMLAO

MAI 1888. — MAI 1890

1. Nouvelles constructions. Ecole. Cultures. Nouveau village chrétien. —
2. Saint ministère. Offices. Visite des villages. Baptême de la princesse Nemlao. —
3. Soins des malades. Pharmacie. L'explorateur M. Van Dick. —
4. Relations avec l'administration. Visites.

1. — Depuis le dernier *Bulletin*, Nemlao a vu doubler ses constructions. Il y a maintenant, outre des dépendances, deux grandes maisons en bois, couvertes en zinc, qui donnent place pour une quarantaine d'enfants, en attendant que les ressources permettent d'en admettre davantage. Ces enfants sont, en général, dociles et pieux. Quelques-uns ont été admis au petit séminaire de Landana, et d'autres, ayant montré des aptitudes spéciales, y sont allés apprendre les principaux arts et métiers.

L'instruction primaire alterne avec le travail des champs et du jardin. Aussi nos jeunes gens ont-ils déjà pu défricher la majeure partie de la forêt. Leur travail suffit, en grande partie, à leur nourriture, tandis que chez eux ils souffraient de la faim, sur un sol fertile, mais inculte, par l'effet de la paresse et de la routine. En voyant nos belles récoltes, leurs parents, tout étonnés, leur conseillent de bien travailler et de bien apprendre, comme ils disent, « les bonnes manières des prêtres du bon Dieu » (*Ganga nzambi*).

Nous commençons à récolter des fruits, et notre grand jardin produit en abondance la plupart des légumes d'Europe. Presque

chaque jour, quelques enfants en remplissent une barque et vont à Banane en fournir les nombreuses maisons de cette ville. Cela fait apprécier le côté pratique et doublement civilisateur de la Mission.

Nous avons marié les plus âgés de nos jeunes gens, qui ont formé le commencement d'un nouveau village exclusivement chrétien, sur les terres gracieusement concédées par le roi Léopold. Les maisonnettes des jeunes ménages ont été construites par leurs propriétaires, à l'imitation de ce qu'ils ont vu à la Mission; aussi éclipsent-elles même les cases princières du voisinage. Grâce à ce prestige qui s'attache à nos enfants, les Blancs établis dans le pays sont très heureux quand ils peuvent en obtenir quelqu'un et ne manquent jamais de nous envoyer, pour les instruire, les petits indigènes qu'ils ont à leur service.

2. — Le dimanche, les offices se font avec assez de solennité, malgré l'insuffisance de la chapelle. Le chant et les cérémonies attirent les parents des enfants et beaucoup d'autres païens. On leur fait une instruction en langue indigène, et l'on gagne peu à peu les esprits et les cœurs, en attendant que Dieu leur donne le courage de renoncer au vice de la polygamie, qui est ici, comme partout en Afrique, le principal obstacle à leur conversion.

Malgré la distance, quelques-uns des chrétiens de Banane viennent à la messe le dimanche, et l'un d'eux même nous édifie par la communion fréquente. M. le juge et M. le docteur sont des plus assidus; M. le consul du Portugal et M. le gérant de la compagnie française, notre bienfaiteur, viennent aussi de temps en temps.

Pendant la semaine, un Père est spécialement chargé de visiter les villages, pour voir les malades, baptiser les vieillards et les enfants moribonds et catéchiser les personnes de bonne volonté. Partout nous sommes bien reçus, là où, avant nous, l'Européen avait à peine mis le pied et où, à son approche, les enfants et les femmes s'enfuyaient en poussant des cris d'effroi. On nous appelle même quelquefois auprès des malades, malgré les sorciers médecins, et, avec les remèdes du corps, nous faisons accepter l'instruction chrétienne, couronnée souvent par le baptême.

On a déjà lu dans le *Bulletin* et dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, le récit bien consolant de la conversion et de la mort du bon vieux roi Nemlao, qui a produit une si grande impression sur son peuple. La princesse, sa femme, a été la première à suivre son exemple. Étant tombée à son tour gravement malade, elle était déjà entourée des sorciers et de leurs fétiches, quand le même Père qui avait baptisé son mari, se sentit poussé à aller visiter aussi la bonne veuve, pour essayer de l'instruire. Disperser les sorciers fut pour lui l'affaire d'un instant. Voyant son état désespéré, il s'empresse de lui expliquer les vérités de la foi nécessaires à savoir pour être sauvée, et cette pauvre femme qui tout à l'heure ne pensait qu'à se cramponner aux misérables restes d'une vie défaillante, écoute avidement le missionnaire. Elle le prie de la baptiser au plus tôt, de peur que la mort ne vienne la surprendre. Quelques autres cas semblables se sont présentés, et ils tendent à devenir de plus en plus fréquents.

3. — Notre petite pharmacie est un des moyens les plus efficaces pour attirer à nous les malheureux et leur faire aimer la religion. Les remèdes les plus simples font merveille. Chaque jour, une longue file de malades couverts d'ulcères se pressent devant la porte de l'infirmerie. Lorsque le Frère a peine à suffire à la besogne, le Père se met de la partie. Voyant cela, un de nos visiteurs, M. Van Dyck, explorateur, en fut si touché, que, retroussant ses manches, il se mit à faire comme nous, et nous donna presque toute sa pharmacie, au grand ébahissement des pauvres Noirs. Les médecins féticheurs ne sont pas des derniers à recourir à nos remèdes : mais ils viennent secrètement, ce qui amuse fort leurs anciens clients. Le nombre des empoisonnements tend à diminuer, ainsi que celui des supplices (*doki*) sous prétexte de malélices.

4. — Nous vivons dans les meilleurs termes avec l'administration, et en particulier avec M. le Gouverneur général, qui, accompagné du chef du district, vient de temps en temps nous encourager dans nos travaux. La plupart des fonctionnaires se hâtent de venir nous faire visite, dès leur arrivée, et ils sont agréablement surpris de voir qu'avec si peu de ressources nous obtenions de pareils résultats.

M. Fournier, entre autres, commandant du *Sané*, nous a envoyé son second pour nous visiter, et celui-ci a été charmé

d'entendre nos enfants parler notre langue, tout comme à Loango et au Gabon.

Quelques compatriotes et d'autres gravement malades sont venus se faire soigner à la Mission et ont dû à ce séjour de conserver leur vie et de recouvrer leur santé. De ce nombre est un des premiers élèves du collège de Castelnaudary, l'excellent M. Drijet.

COMMUNAUTÉ DE NOTRE-DAME DES VICTOIRES, A BOMA

FÉVRIER 1888. — MAI 1890

1. État actuel de la station. Question de sa cession prochaine aux Pères Belges. — 2. Saint Ministère. Visite des villages. — 3. Ministère auprès des Blancs. Bon exemple donné par le gouverneur. — 4. Mort chrétienne de trois féticheurs.

1. — La petite communauté de Boma est en ce moment assez bien installée, avec ses quatre corps de bâtiments, sur une colline qui est une des plus belles positions de la capitale de l'État du Congo. Longtemps elle a souffert des suites de l'ouragan et de la catastrophe de 1885, qui effraya tant l'esprit superstitieux des indigènes. Cependant elle s'est maintenue à travers toutes les vicissitudes. Les meilleurs enfants sont allés recevoir à Landana le complément de leur éducation. En général, ils montrent pour nous le plus grand attachement.

C'est cet attachement, joint aux instances des Pères belges, qui nous a retenus ici jusqu'à présent. Mais Boma étant le centre administratif de l'Etat indépendant, il est tout naturel que ce poste soit desservi par les Pères belges, auxquels a été confiée la Mission. Nous sommes en pourparlers avec eux pour leur remettre cette station. Les œuvres indigènes de Boma paraissent d'ailleurs avoir peu d'avenir. Tout autour de la ville s'étend un pays inhabité, et les rares enfants de la ville sont absorbés par les exigences du commerce et des caravanes, de sorte que l'on est obligé d'aller chercher bien loin ceux que nous élevons.

2. — Notre ministère, quoique difficile, n'est pas sans produire de consolants résultats. Nous visitons les îles et les rivages depuis Mateve jusqu'à Noki et à Vivi; et pour cela le

gouvernement comme mainte factorerie nous ont offert le passage gratuit, à bord de leurs vapeurs.

En allant vers l'intérieur de Mayumba, nous rencontrâmes un jour un Père et un Frère de Landana, qui, en remontant le Chilongo, étaient venus aboutir non loin de Boma. M. Odister l'ayant appris marcha bientôt sur leurs traces, et depuis il a écrit une intéressante relation de ce voyage, où il met en relief les services que nos missionnaires ont rendus à la civilisation, en établissant partout de bonnes relations avec les indigènes.

3. — Le ministère auprès des Européens est à peu près ce qu'il est partout en Afrique : c'est en grande partie une population flottante, qui à peine a le temps de faire connaissance avec la Mission, et qui, en général, paraît plus bienveillante que pratiquante.

M. le gouverneur Jansen donne toujours l'exemple. Tous les dimanches, il vient à la sainte messe avec quelques messieurs de son entourage. Deux fois par an, à la fête du roi et à celle de l'État indépendant, un *Te Deum* solennel est chanté par les enfants à la chapelle. Tous les fonctionnaires y assistent, ainsi que les représentants de toutes les factoreries et maisons de Boma. Un peloton de soldats indigènes monte la garde depuis les abords de la Mission jusqu'à l'entrée de la chapelle. Cela fait impression sur le peuple et lui montre que les gouvernements comme les particuliers ont des devoirs envers Dieu.

Quoique nous n'ayons guère de consolations auprès des Blancs, cependant ils nous font appeler lorsqu'ils sont en danger. Un ingénieur du chemin de fer a même fait la mort la plus édifiante. A peine de retour à Boma, son premier soin a été de se confesser et de communier, et peu après, il est mort subitement. Messieurs les ingénieurs se sont cotisés pour faire célébrer ses funérailles et peu après un service funèbre auquel tout Boma a assisté. A la première nouvelle de la maladie, le Père Supérieur était accouru près du patient et lui avait fait donner les soins les plus urgents : c'est là un service qui ne s'oublie jamais et qui prépare admirablement à accepter le ministère du prêtre.

4. — Après les malades, mentionnons les victimes de la justice humaine qui ont été l'objet de la miséricorde divine. Il s'agit de trois féticheurs, qui depuis longtemps exploitaient la

crédulité publique, sans reculer devant le meurtre pour écarter les obstacles et satisfaire leur ambition. Le Père Supérieur, ayant été averti de leur exécution prochaine, s'empressa d'aller voir ces malheureux. Les trois *Gangas nkissi*, entourés des malédictions de tout un peuple qui avait longtemps tremblé devant eux, furent touchés de l'intérêt que leur portait le vrai ministre de Dieu. Apprenant de lui que, malgré leurs crimes, ils pouvaient espérer le pardon et la miséricorde divine, ils reçurent durant plusieurs jours l'instruction religieuse; et après avoir été baptisés, ils étaient résignés à la mort comme des agneaux. Le Père ne pouvait s'empêcher d'admirer les merveilles que la grâce venait d'opérer en eux par son ministère. *Misericordias Domini in æternum cantabo.*

COMMUNAUTÉ DU SACRÉ-CŒUR DE LUALI

JANVIER 1890. — MAI 1890

A défaut de Bulletin, nous donnons la lettre suivante du P. Moulin au R. P. Campana, renfermant d'intéressants détails sur le voyage d'arrivée et les premières installations de nos missionnaires.

Mon Révérend Père, vous êtes, sans doute, bien impatient de savoir comment nous sommes arrivés à Luali, le bon P. Krafft et moi. Le voyage par eau a été assez pénible : le P. Krafft, déjà un peu souffrant en quittant Landana, a été malade depuis notre départ de Chiloango jusqu'à notre arrivée à Luali. Son estomac fatigué ne pouvait rien supporter; la nuit, il prenait peu de repos, et le jour, les mouvements du canot, joints à une chaleur étouffante, le fatiguaient de plus en plus.

Le mercredi matin, nous arrivâmes à Zobé : M. Massart, voyant combien nous étions fatigués, ne voulut pas nous laisser partir avant le lendemain. Après nous être un peu reposés, nous nous remîmes en route le jeudi matin. Comme vous le savez, nous désirions arriver à Luali le jeudi soir, pour pouvoir célébrer la sainte messe le lendemain, premier vendredi du mois, au lieu même où devait s'élever la Mission consacrée au Sacré-Cœur de Jésus. C'était, en effet, un vendredi que, lors de votre voyage d'exploration, vous aviez planté la première croix dans ce pays. Le Sacré-Cœur n'a pas permis qu'il en fût ainsi. La

navigation dans le Luali est très difficile, vous ne l'ignorez pas, surtout dans cette saison : les courants sont très forts, des arbres énormes, tombés en travers dans la rivière, ralentissent la marche considérablement. A chaque instant, nous devons nous arrêter pour couper les brousses qui, en certains endroits, s'avancent tellement dans la rivière, qu'il est absolument impossible de passer. Depuis votre voyage, un de ces grands arbres, que vous aviez admirés à cause de leur taille gigantesque, était tombé. Quelques Noirs, qui descendaient avec leurs petites pirogues, nous en avertirent, en nous disant que jamais nous ne pourrions franchir cet obstacle avec notre canot. Nous pensions qu'il y avait un peu d'exagération dans ces paroles, mais, au bout d'une heure environ, nous pûmes constater que les Noirs avaient parfaitement raison. Vite, j'ordonnai de prendre des haches pour couper l'arbre. Ce ne fut qu'après deux heures d'un travail opiniâtre que nous arrivâmes enfin à traverser. Il était presque six heures du soir. Le soleil était sur le point de disparaître. A droite et à gauche de la rivière, on ne voyait que des broussailles épaisses et des herbes : pas un endroit pour dresser notre petite tente. Heureusement, quelques Noirs, attirés par le bruit, nous indiquèrent un petit sentier qui conduisait à leur village, éloigné d'un kilomètre environ.

A notre arrivée dans ce village, le chef vint au devant de nous et nous reçut de son mieux. Une poule fut aussitôt tuée, mais, hélas ! elle ne fut pas mangée. Le bon P. Krafft, de plus en plus malade, rendit le peu de nourriture qu'il avait prise pendant la journée. J'installe les moustiquaires, et tous les deux nous nous étendons sur notre natte, attendant le sommeil.

Le lendemain, aux premières lueurs du jour, malgré notre fatigue, nous voilà de nouveau en route ; nous voulions profiter de la fraîcheur du matin. « A midi, nous disaient les rameurs, à midi, nous arriverons à l'embouchure de la Guiouka. » Mais, malgré leurs efforts, nous avançons bien lentement ; parfois même, je me demandais si le courant ne nous refoulait pas en arrière. Le soleil arrivait au milieu de sa course, et nous étions loin de notre but. Force fut donc de nous arrêter pour permettre à nos gens de refaire leurs forces. Vers deux heures, le canot se remettait en route, mais, cette fois, pour ne s'arrêter qu'à l'embouchure de la Guiouka. Enfin, vers quatre heures, le ven-

dredi 3 janvier, nous arrivions, exténués de fatigue, au lieu tant désiré. Cependant, il nous tardait de voir la croix que vous aviez plantée ; nous allâmes donc la saluer, le P. Krafft et moi, avant même de dresser notre tente.

Le Luali est une magnifique rivière, très intéressante à cause de ses tours et détours si inattendus. Ses rives, couvertes d'arbres séculaires, sont vraiment remarquables. Malgré notre fatigue, nous ne pouvions nous lasser de les admirer. Quel agréable voyage pour un artiste ! Cependant, je lui conseillerais d'attendre la saison sèche pour l'entreprendre, car le soleil actuellement lui enlève bien des charmes.

D'après les Noirs, la Guiouka tarit, pendant la saison sèche ; pendant celle des pluies, au contraire, elle est très forte. Le Luali n'est jamais à sec, mais il diminue beaucoup ; actuellement, il y a plusieurs mètres d'eau, et dans trois mois d'ici, il paraît qu'il n'y en aura pas plus d'un. Depuis que je suis ici, en effet, j'ai vu les eaux varier de plus d'un mètre et demi.

Le vendredi soir, après avoir salué la croix, nous installâmes notre petite tente sur le bord de la rivière. Nous avions grand besoin de sommeil pour refaire nos forces ; hélas ! les moustiques ne nous laissèrent pas un moment de repos. Le P. Krafft, ennuyé de ne pouvoir dormir, se leva, prit son lit sur ses épaules et alla s'installer en plein air. Le lendemain, nous voilà de nouveau en route avec les rameurs, chacun un sabre à la main, à la recherche du meilleur emplacement. A une centaine de mètres environ de la croix, du côté du chemin de Nkovadé, se trouve le point culminant de ce magnifique plateau. Nous eûmes le bonheur d'y arriver dès le matin. Après cinq ou six heures de travail, nous avions défriché un petit coin de cette grande forêt, juste ce qu'il fallait pour dresser notre tente. C'est là que le samedi soir nous avons pu dormir.

Le lendemain, nous tenions absolument à dire la sainte messe. Les enfants de la Mission de Landana, qui étaient venus avec nous, se mirent à préparer l'autel, mais quel autel ! Quelques caisses superposées, sur lesquelles on avait placé une couverture et la pierre sacrée, tel était le trône sur lequel Notre-Seigneur Jésus-Christ voulut bien descendre pour la première fois dans ce pauvre pays. Nous étions ainsi récompensés des fatigues des derniers jours. Quand la Mission naissante de Luali aura-t-

elle une chapelle digne de recevoir Notre-Seigneur? Quand aurons-nous le bonheur d'y conserver le Saint-Sacrement? Dieu le sait; mais nous aimons à espérer que cela ne tardera pas trop. Le lendemain 6 janvier, jour de l'Épiphanie, nous eûmes encore le bonheur de dire la sainte messe. Les jours suivants, nous travaillâmes à défricher le terrain autour des tentes. Nous faisons de beaux plans, le P. Krafft et moi, mais tous ces plans devaient s'évanouir; le bon Père s'affaiblissait de plus en plus; le jeudi, il se trouva tellement mal qu'il dut se faire transporter au village de Voudé, et de là à Landana. Je restai donc seul avec mes travailleurs.

Je ne saurais vous dire, mon Révérend Père, l'impression que fit en moi le départ de ce cher confrère : les enfants eux-mêmes en étaient véritablement consternés. La divine Providence, qui veille d'une manière toute particulière sur ses missionnaires, vint à notre secours : elle vous suggéra l'heureuse idée d'envoyer à Luali le F. Aimé, avant même que vous connussiez la maladie du P. Krafft. Le Frère m'arriva le samedi matin, si bien que je ne suis resté seul qu'un jour et demi.

Plusieurs des enfants de la Mission que vous m'aviez envoyés ont été atteints de la rougeole, mais, grâces soient rendues au Sacré-Cœur, aucun d'eux n'a succombé.

Malgré toutes ces épreuves, la Mission de Luali marchait son train. Le samedi 11 janvier, elle possédait déjà une petite maison en bambous, mesurant 5 mètres sur 4^m.50, et actuellement cette maison atteint 20 mètres de longueur. Un des compartiments va nous servir d'oratoire : nous allons y installer un autel, ce qui nous permettra de célébrer le saint sacrifice tous les jours.

Les indigènes paraissent bien disposés à l'égard des missionnaires. Le grand chef du pays, Manhiéma, est venu deux fois à la Mission. Dimanche dernier, je suis allé le voir à mon tour. Il m'a reçu de la manière la plus cordiale. Il m'a demandé quand je pourrais recevoir ses nombreux enfants. Si j'avais des vivres, il me serait facile d'en avoir cent; mais c'est ici comme ailleurs : les ressources sont loin d'être en rapport avec les besoins. Outre l'œuvre des enfants, nous avons les pauvres malades qui viennent en grand nombre réclamer nos soins. Plusieurs voudraient rester à la Mission pour guérir plus vite, mais impossible de les accepter pour le moment.

Je suis convaincu que la petite Mission du Sacré-Cœur de Luali fera du bien dans ce pauvre pays. Le Sacré-Cœur de Jésus est le maître des cœurs, c'est en lui que nous mettons notre confiance. Il saura bien nous donner tout ce qu'il faut pour le salut de ces pauvres Noirs.

NOUVELLE FONDATION DE MALANGE

AVRIL 1890

On a vu dans le *Bulletin* de Landana que le P. Campana était allé à Saint-Paul de Loanda pour conférer avec M. le gouverneur au sujet d'une nouvelle station à établir à Malange. Ces négociations ont abouti, ainsi que le montre l'extrait suivant d'une de ses lettres, en date du 14 avril dernier.

Nous allons partir ces jours-ci pour Malange. Le gouvernement portugais accorde une allocation à six missionnaires; mais, pour cette année, il ne nous est pas possible d'en envoyer plus de quatre. Ce sont : les PP. Kraft, supérieur; Espinasse, et les FF. Adriano et Paul. Ce dernier est un Frère indigène. Feront aussi partie de la caravane quelques-uns de nos meilleurs enfants, qui seront pour nos confrères des aides précieux dans les débuts, toujours si difficiles.

NÉCROLOGIE



Depuis le dernier *Bulletin*, nous avons eu la douleur de perdre le bon et cher P. Duby, décédé à la maison-mère, le 8 mai, après une longue et cruelle maladie, l'albuminurie.

Le lendemain, est mort à Chevilly le F. Séraphin Straub, par suite d'épuisement; il était dans sa soixante-quinzième année.

LE P. GALTIER

DÉCÉDÉ A HUILLA, LE 21 JANVIER 1890

Après avoir terminé ses études au petit Séminaire de Belmont (Aveyron), Philippe-Étienne Galtier entra au grand séminaire

de Rodez, où il passa quatre ans, sous la direction des dignes fils de M. Olier.

La lecture d'un livre du P. Le Roy lui inspira le désir d'entrer dans la Congrégation. Son directeur ayant encouragé ce pieux dessein, il fit sa demande et fut admis à Chevilly le 6 octobre 1886. Il avait alors vingt-quatre ans, étant né le 16 juin 1862, à Nant, diocèse de Rodez. Passé au noviciat le 14 septembre 1887, il y reçut les ordres sacrés et fit profession le 26 août 1888.

Parti en septembre 1888 pour la Cimbébasie, il fut envoyé pendant quelques mois à Cassinga, puis il revint à Huilla pour remplacer à la procure le P. Génié. C'est là qu'il a succombé.

Voici la lettre du P. Antunès, annonçant son décès au T. R. P. Général :

Huilla, 28 janvier 1890.

J'ai à vous apprendre, mon Très Révérend Père, la douloureuse nouvelle de la mort du cher P. Galtier, à Huilla, dans la procure de Saint-François, où il était resté, en remplacement du P. Génié, parti dernièrement pour les Amboellas. C'est par suite d'une fièvre bilieuse, dont il avait contracté les germes aux Amboellas, que le cher Père a succombé.

Depuis son retour des Amboellas, en effet, ce cher confrère s'était trouvé mal et avait perdu l'appétit. Se sentant robuste, il négligeait trop de se soigner. Quand le P. Génié partit pour Cassinga, il alla l'accompagner à quelques lieues de Huilla. Durant son retour, à dos de bœuf, il attrapa une forte pluie en route et revint très fatigué ; mais il ne se décida à se soigner que quand la bile, accumulée, avait déjà engendré une forte fièvre. Le médecin a pu cependant la combattre. Nous le considérons même comme étant hors de danger, quand une rechute, survenue probablement par suite de quelque refroidissement, a déterminé une sécrétion de bile si abondante, qu'elle s'est tout de suite répandue dans le sang. L'ictère cérébrale ne s'est pas fait attendre, et, après quatre jours de maladie, le cher P. Galtier succombait, le 21 janvier, malgré tous les soins du médecin et de ses confrères.

Il a gardé jusqu'au dernier moment sa pleine connaissance. Quelques heures avant de mourir, il s'est confessé, a reçu l'Extrême-Onction et a fait ses vœux perpétuels, que j'ai acceptés en votre nom, mon Très Révérend Père. Il est mort plein de résignation à la volonté de Dieu, offrant sa vie pour les pauvres Noirs de sa Mission. Nous avons fait pour lui le lendemain le service funèbre, auquel ont assisté toutes les communautés. Il repose dans le cimetière de la Mission, à côté du cher P. Montel.

LE P. DARDENNE

DÉCÉDÉ A ZANZIBAR, LE 28 FÉVRIER 1890

Le P. Louis Dardenne était né à Ardevon, diocèse de Coutances, le 18 avril 1860. Après avoir pris des leçons particulières pendant une année au presbytère de son village, il entra au collège de Saint-James, dirigé par des prêtres séculiers, et y resta deux ans. Ayant connu alors la Congrégation et en particulier la maison de Notre-Dame de Langonnet, par l'intermédiaire d'un scolastique, il fit sa demande d'admission et y fut reçu le 27 septembre 1878. Il y termina ses études littéraires, passa ensuite en philosophie et en théologie. Sa santé se trouvant fatiguée, on l'envoya, au mois d'octobre 1883, comme surveillant, au collège de la Martinique, où il acheva sa théologie et reçut les ordres sacrés. Rentré deux ans après au scolasticat avec d'excellents témoignages, il fut ordonné prêtre à Chevilly, le 27 décembre 1885. Profès le 29 août de la même année, il reçut son obédience pour le Zanguebar. 1886

Il y a travaillé et y est mort en saint missionnaire, ainsi qu'on peut le voir par la lettre suivante de Mgr de Courmont, annonçant son décès :

Zanzibar, 3 mars 1890.

Mon Très Révérend Père, le P. Dardenne miné, par la fièvre, épuisé par les fatigues morales et physiques de cette rude année d'épreuves, avait dû se faire porter en hamac de La Longa à Bagamoyo, où il arrivait dans la première quinzaine de février. Se sentant un peu mieux, il eut hâte de venir à Zanzibar et se crut trop tôt en convalescence, négligeant les prescriptions du médecin, lesquelles s'écartaient, du reste, de notre manière habituelle de nous traiter, et lui inspiraient de la répugnance.

Le samedi 22 février, un accès de fièvre bilieuse se déclara, accompagné d'hématurie d'abord, puis d'un complet arrêt dans les secrétions urinaires. Le cher Père, très fatigué déjà, se trouva bientôt d'une extrême faiblesse. Il fallut procéder avec prudence pour ne pas user de traitements dont l'action très salutaire, quand ils peuvent être supportés, est aussi susceptible d'emporter un malade trop épuisé.

Dès ce moment, le bon P. Dardenne pensa aux derniers sacrements, que le P. Acker s'empressa de lui administrer. Il fit aussi l'émission (retardée jusque-là) de ses vœux perpétuels. Nous commençâmes alors pour lui une neuvaine à notre vénérable Père. Quand

nous lui en fimes part : « J'irai sans doute la continuer au ciel », nous dit-il. Et cependant, après un premier moment de consternation, nous nous efforcions d'espérer toujours. Quant au cher malade, il restait calme, abandonné, sans terreur ni défaillance aucune. Comme quelqu'un qui s'est une première fois totalement et généreusement donné, il n'avait plus qu'à se laisser prendre, et il se livrait tranquillement à Notre-Seigneur.

Les choses allèrent ainsi jusqu'au vendredi 28 février. Nous attendions le lendemain avec anxiété, car c'était le septième jour de sa maladie, et le terme écoulé, la phase la plus critique de son mal était passée. Mais il ne devait pas voir ce septième jour. Vers trois heures, on appelle en toute hâte auprès du cher malade le P. Acker qui, heureusement, se trouvait alors à l'hôpital. C'était une rapide agonie, sans perte de connaissance cependant; ce qui permit de lui donner une dernière absolution et l'indulgence de la bonne mort. Il expira peu après, comprenant jusqu'à la fin les exhortations qui lui étaient suggérées.

Voilà, mon Très Révérend Père, un nouveau et bien grand deuil pour la Mission. Le P. Dardenne savait la langue, il connaissait son monde, était aimé, avait du zèle et prenait l'initiative d'un genre de ministère qui ne pouvait manquer de devenir très fructueux. C'est lui que Notre-Seigneur a pris, comme précédemment déjà, dans l'intervalle de ces six dernières années, il avait pris les PP. Hirtzlin, Pérennec, Picarda, Riou, Sommier. Pour chacun de ceux-là, nous avons dû adorer, sans les comprendre, les desseins de Dieu. C'est ce que nous faisons, cette fois encore, pour notre cher défunt.

MOUVEMENT DU PERSONNEL

Retours en France. — Sont rentrés en France :

Le 10 mai, sur un navire de la Compagnie Frayssinet, de Marseille : les PP. Augouard et Paris et le F. Vivien, du *Congo français*; le P. Gachon et le F. Dioscore, du *Gabon*; le P. Stoll, de *Sierra-Léone*.

Le 14 mai, les PP. Strub et Ingweiler, et le F. Magloire, de la Mission de *Sénégalie*.

Le 19, le P. Haumesser, de la Mission du *Bas-Congo*.

Le 23, le P. Kraenner, de la *Guyane*; le P. Michon, de la *Martinique*, et le F. Cassien, venant de la *Trinidad*.

Départs. — Se sont embarqués :

Le 10 mai, au Havre, pour *Saint-Pierre et Miquelon*, le

P. Muespach, envoyé provisoirement, sur la fin de l'an dernier, à Épinal.

Le 12 mai, à Marseille, pour l'île *Mayotte*, le P. Walter, revenu en France, il y a trois mois, et le F. Marie-Aloïse, de Mesnières, en remplacement du F. Nicomède; et, pour le *Zanguebar*, le F. Oswald, nouveau profès (1).

Placements. — Ont été placés à *Saint-Ilan* le F. Octave, qui était provisoirement à Grignon, et le F. Hermogène, de Notre-Dame de Langonnet; à *Cellule*, le F. Illide, de Paris.

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Fête de la Pentecôte. — Nous devions avoir, cette année, pour présider notre fête patronale, Son Exc. le Nonce apostolique; mais, la veille, Mgr Rotelli s'est trouvé assez gravement indisposé et s'est excusé de ne pouvoir venir. C'est le T. R. Père qui a chanté la grand'messe. Au dîner, ont pris part les invités ordinaires, c'est-à-dire les membres du tribunal institué pour la cause du Vénérable, ainsi que les représentants des Conseils de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance.

Triduum du B. Chanel. — On a vu, par les journaux, qu'il a été célébré à Paris un triduum, à l'occasion de la béatification du B. Pierre-Marie Chanel, de la Congrégation des Maristes. Sur l'invitation des Pères de cet Institut, le T. R. Père a donné le premier sermon de ce triduum, à l'église de Notre-Dame des Champs, le 20 mai. Mgr Duboin devait y officier pontificalement ce jour-là, mais il a été retenu dans le diocèse de Langres pour donner la confirmation, en remplacement de Mgr Larue.

AVIS

Bulletin. — Prière aux Supérieurs des communautés de Maurice, de Bourbon, de Mayotte et de Nossi-Bé de nous envoyer leurs bulletins pour le commencement de septembre.

(1) Il s'est glissé une erreur de nom au sujet du Frère parti le 10 avril pour Haïti. C'est le F. Osée, de Beauvais, et non le F. Nazaïre.

Maison-Mère, 28 mai 1890.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Préfecture apostolique de Cameron. Subsidés accordés à nos Missions. — **Bulletins des communautés.** Saint-Paul de Loanda. — **Cunène.** Huilla. — Lubango — Jaou. **Cimbébasie.** Cassinga. — Couvango. — Caconda. — **Nécrologie.** *Décès :* M. Henri Libermann. — *Notice :* F. Séraphin. — **Mouvement du personnel.** — **Nouvelles des communautés.** — *Avis.*

MAISON-MÈRE

PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DU CAMERON

En 1884 et 1886, nos Pères du Gabon tentèrent à diverses reprises d'établir une Mission au Cameron. Mais, sur ces entre-faites, l'Allemagne s'empara de ce pays; et malgré les démarches actives du regretté P. Weik et du P. Ignace Stoffel, le gouvernement de Berlin ne voulut pas accorder à nos missionnaires l'autorisation de s'y établir. (*Bull.*, t. XIII, pp. 812, 888.)

La Sacrée Congrégation de la Propagande cependant ne perdait pas de vue la question de l'établissement d'une Mission dans cette contrée; et sur la fin de 1888, S. Em. le cardinal Simeoni nous fit demander, par le P. Eschbach, si nous serions disposés à céder à des missionnaires allemands le territoire du Cameron faisant jusque-là partie de notre vicariat des Deux-Guinées.

Après avoir pris l'avis de Mgr Le Berre, le T. R. Père répondit, d'accord avec ce prélat, qu'il ne faisait aucune difficulté à ce projet, que nous serions heureux, au contraire, de voir ainsi s'étendre de plus en plus le règne de Jésus-Christ. (*Lett.* du 4 février 1889.)

Il paraît cependant que l'on n'a pas trouvé de missionnaires allemands, puisque ce territoire a été confié à la pieuse Société

des Missions, fondée en Italie par le Vén. Pallotti et appelée pour cela Société des *Pallotins*.

Nous croyons utile de donner au *Bulletin* le décret d'érection de cette nouvelle préfecture, parce qu'il sert en même temps à fixer les limites de nos Missions du Bas-Niger et des Deux-Guinées, entre lesquelles se trouve enclavée la Préfecture du Cameron.

DECRETUM

Cum in votis hujus Congregationis Propagandæ Fidei summopere sit, ut et Africæ gentes quæ adhuc sub nocte infidelitatis misere errant, ad lumen Ecclesiæ Christi lætantes vocentur, factum est ut propitia daretur occasio, novam instituendi Apostolicam Præfecturam in territorio Africæ Occidentaliſ de *Cameron* nuncupato, imperii germanici ditioni subjecto, in spiritualibus vero usque nunc in jurisdictione Vicarii Apostolici de Gabon dependente. Superior enim societatis Missionum a Ven. Servo Dei Vincentio Pallotti fundatæ, ab hac sacra Congregatione nuper facultatẽm petiit ad præfatam regionem suos mittendi missionarios. Quapropter in Generali Conventu die 4 martii 1890 habito, Emi Patres, re maturius perpensa, statuerunt Præfecturam Apostolicam in regione de Cameron erigendam, eamque prædictæ societatis curis committendam esse Confinia vero novæ hujus missionis erunt : Ad septentrionem flumen dictum *Rio del Rcy*, deinde linea ducta ab hujus fluminis fontibus ad locum fluminis *Vieux Calabar*, seu *Cross-River* qui dicitur *Rapides d'Ethiopie*, alia dein linea ab hoc loco usque ad flumen *Benue* ad orientem Volæ. Ad meridiem, missio separabitur a vicariatu de Gabon per flumen Campo, ab ostio ejusdem ad décimum gradum longitudinis orientalis (Greenwich). Mare finis occidentalis erit missionis : quæ ad orientem in regionibus scilicet interioris continentis certos limites habere adhuc nequit.

Quæ omnia ab infrascripto secretario in audientia die 11 vertentis mensis habita, SSmi D. N. Leoni PP. XIII relata, Sanctitas sua approbavit et præsens ad id decretum confici jussit.

Datum Romæ, die 18 martii 1890.

ALLOCATIONS FAITES A NOS MISSIONS

AVIS A CETTE OCCASION

L'œuvre de la Propagation de la Foi a obtenu, cette année, dans ses recettes, une augmentation assez notable. C'était d'autant

plus heureux qu'il y a eu, pour la Sainte-Enfance, une diminution sensible; ce qui l'a obligée à réduire presque toutes ses allocations et même à en supprimer plusieurs.

Voici le tableau des subsides alloués à nos différentes Missions, pour l'exercice 1890-1891.

MISSIONS	PROPAGATION DE LA FOI		SAINTE-ENFANCE(2)	TOTAUX
	allocations	dons (1)		
Sénégal	50,000. . . .	6,674. . . .	16 000. . . .	102,674
Sierra-Léone.	21,000. . . .	590. . . .	13,000. . . .	34,590
Bas-Niger.	12,000. . . .	2,693. . . .	40,000. . . .	24,693
Deux-Guinées.	33,000. . . .	3,247. . . .	32,000. . . .	68,247
Congo-français.	48,000. . . .	3,470. . . .	24,000. . . .	75,470
Bas-Congo.	30 000. . . .	1,150. . . .	22,000. . . .	53,150
Cimbebasie.	15,000. . . .	750. . . .	15,000. . . .	30,750
Cunène.	9 000. . . .	240. . . .	9,000. . . .	18,240
Zanguebar	46 000. . . .	15,680. . . .	44,000. . . .	105 680
Guyane (Oyapock).	5,000. . . .	»	»	5,000
Mayotte-Nossibé (3).	3 000. . . .	»	8,133. . . .	11 133
	<u>272,000</u>	<u>34,494</u>	<u>223,133</u>	<u>529,627</u>

A cette occasion, le T. R. Père croit utile d'appeler l'attention des supérieurs de Mission sur le soin qu'il convient d'apporter à la rédaction des comptes rendus à envoyer aux conseils de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance.

Il faut s'attacher à faire ressortir, dans ces rapports, non seulement les divers besoins de la Mission, mais surtout ses développements, ses résultats et ses progrès, de manière à exciter l'intérêt pour ses œuvres.

Il faut ensuite prendre ses mesures pour que ces rapports n'arrivent pas en retard, mais parviennent exactement à l'époque indiquée. Et, à ce sujet, nous devons prévenir nos confrères que

(1) Dans cette colonne sont compris également les honoraires de messes et les frais de voyage de missionnaires, payés par l'œuvre de la Propagation de la Foi. Les années précédentes, ces frais de voyage étaient déduits de l'allocation.

(2) Sont à déduire, pour chaque Mission, les cotisations de la Sainte-Enfance, là où l'association est établie.

(3) L'allocation de la Propagation de la Foi est exclusivement pour Mayotte et les Comores; celle de la Sainte-Enfance est à partager entre les trois îles de Mayotte, de Nossi-Bé et de Sainte-Marie de Madagascar, au prorata du nombre des enfants élevés dans chacune aux frais de l'œuvre. Mais, cette dernière île ayant été placée sous la juridiction de Mgr l'évêque de Saint-Denis, nos Pères n'auront plus, à l'avenir, à s'en occuper.

le Conseil de la Sainte-Enfance a arrêté, depuis longtemps déjà, que les Missions qui n'auraient pas envoyé leur compte rendu ne recevraient aucune allocation. Cette année, par suite de circonstances particulières, il n'en est pas arrivé de l'une de nos Missions; et, bien que la Maison-Mère eût taché d'y suppléer de son mieux, par une lettre spéciale, le Conseil de l'œuvre n'a voté le secours demandé que d'une manière conditionnelle, et avec la réserve que le compte rendu manquant serait envoyé au plus tôt.

BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

COMMUNAUTÉ DE SAINT-PAUL DE LOANDA

MAI 1888 — MAI 1890

1. Regrets laissés par le P. Gauthier. Arrivée du P. Marquès. — Son ordination à la prêtrise. Il est nommé aumônier de l'hôpital. Son remplacement par le P. Charles. — 2. Ministère à la forteresse et à l'hôpital. — 3. Ecole gratuite. Ecole protestante. — 4. Ministère extérieur. — 5. Visite. Rattachement de la communauté à la préfecture du Bas-Congo.

1. — La petite communauté de Saint-Paul de Loanda, quoique plusieurs fois menacée de périr, dans sa courte existence, continue providentiellement à s'affermir.

La mort prématurée du bon P. Gauthier a été bien sensible aux Sœurs infirmières de l'hôpital dont il était le directeur, et à bon nombre de malades qu'il allait visiter et soigner avec une charité d'autant plus parfaite que ce travail continu était fort préjudiciable à sa santé, depuis longtemps compromise. Mais cette perte a été surtout ressentie par son confrère, le cher P. Faxel qui, resté seul pendant cinq mois et demi, eut à porter le fardeau des œuvres déjà commencées, et qu'il ne convenait pas d'interrompre. Il y aurait eu cependant bien des raisons d'abandonner un emploi devenu de tous points difficile, et où il était d'ailleurs peu encouragé, même par l'autorité ecclésiastique; mais, malgré toutes les difficultés, il demeura courageusement au poste où l'obéissance l'avait placé, en attendant le compagnon de travaux que devait lui envoyer la Maison-Mère.

Enfin, le P. Antunès retournant d'Europe, avec une nombreuse

caravane, lui arriva fort à propos. Celui-ci trouva le pauvre P. Fixel très fatigué par le travail, et depuis cinq jours aux prises avec une forte fièvre. Suivant les instructions du Très Révérend Père, il lui laissa pour l'aider le P. Marquès, qui, par la connaissance du portugais, sa langue maternelle, était à même de lui rendre immédiatement service, dans le saint ministère et à l'école. Ce nouveau confrère n'ayant pas eu, lors de sa profession, l'âge requis pour être prêtre, fut ordonné deux jours après son arrivée, par Mgr l'Évêque de Loanda. Il eut la consolation de voir assister à cette touchante cérémonie toute la caravane de missionnaires accompagnant le P. Antunès et destinés à Huilla : Pères, Frères et Sœurs de Saint-Joseph. Cette ordination ayant eu lieu dans l'église paroissiale de l'île de Loanda, où réside Mgr l'Évêque, le prélat fit ce jour-là les honneurs de sa table à toute cette assistance choisie.

A la fin de janvier 1888, le P. Marquès fut officiellement nommé aumônier de l'hôpital. Il remplit cette fonction jusqu'à son départ pour Huilla, le 21 janvier de l'année suivante, époque à laquelle il fut remplacé par le P. Charles Wunenburger, depuis longtemps destiné à Saint-Paul de Loanda, où il était arrivé d'Europe le 1^{er} décembre 1889.

2. — Nous sommes reconnus par l'administration comme missionnaires diocésains, avec la rétribution de 29,000 reis par mois (environ 162 francs chacun). Outre cela, le P. Fixel reçoit encore 5,000 reis comme chapelain de la forteresse et environ 6,000 comme chapelain chantre de la cathédrale. Le P. Charles, de son côté, reçoit 8,000 reis comme aumônier de l'hôpital. Ce qui fait pour les deux Pères environ 427 fr. 75 par mois.

La forteresse continue à recevoir des déportés; à mesure qu'ils arrivent, ils sont employés aux différents travaux publics de la ville, du chemin de fer, etc. Leur nombre est d'environ 160, dont une trentaine de femmes. Le règlement les oblige à assister à la messe le dimanche. Mais le respect humain et une tendance à mépriser les pratiques religieuses, malheureusement basée sur l'exemple des gens plus haut placés, les éloignent des sacrements. Malgré toute la peine que le Père s'est donnée, il n'a pu obtenir parmi eux qu'une vingtaine de communions pascales.

On va tous les jours à l'hôpital faire la visite des malades dans l'après-midi; c'est notre coutume dès le commencement.

Les sacrements y sont plus fréquentés que dans aucune paroisse de la ville. Il y existe beaucoup moins de respect humain. Le nombre habituel des malades est de 130. Comme le service de l'hôpital n'est pas des plus agréables, les prêtres séculiers ne nous envient guère ce ministère, et les Sœurs ne les recherchent pas non plus comme aumôniers.

3. — N'ayant la charge d'aucun ministère, en dehors de l'hôpital et de la forteresse, nous cherchons à faire quelque bien à la jeunesse par le moyen d'une école entièrement gratuite. Actuellement, c'est la seule qui enseigne notre sainte religion à Loanda. La municipalité a érigé deux écoles gratuites, naturellement en payant les professeurs, tandis que nous ne recevons aucune rétribution. Grâce à l'intervention de M. Pedroso, le ministère de la marine nous a envoyé une bonne collection de livres et de fournitures d'école, de manière que, sous ce rapport, nos élèves ne sont pas moins favorisés que ceux du gouvernement auxquels, outre l'enseignement gratuit, on fournit aussi les livres.

Malgré tous les avantages des écoles gouvernementales, les études n'y sont guère florissantes. L'année dernière, les trois écoles du gouvernement comptaient en tout une demi-douzaine d'élèves. La nôtre reste stationnaire avec une quarantaine.

Outre l'école gratuite pour tous, nous consacrons nos peu de moments de loisir à donner des leçons de français et de portugais à quelques enfants dont les parents demandent un enseignement spécial. Cette école est d'autant plus importante que les missionnaires américains déjà établis à Loanda avant notre arrivée, ont construit il y a deux ans une bonne maison en bois servant d'habitation pour eux et leurs familles, d'écoles pour les enfants des deux sexes; ils ont même annoncé dans leur programme un internat pour garçons et filles, moyennant 50 francs par mois. Ils cherchent à attirer les enfants par des séances musicales, des soirées récréatives avec lanterne magique, etc. Quelques familles leur confient leurs enfants pour qu'ils leur enseignent l'anglais. (Lettre du P. Fixel du 15 sept. 1890.)

4. — Nous sommes souvent invités à prêter notre concours pour les solennités religieuses de la ville. Nous nous faisons un devoir d'assister à toutes les messes pontificales de l'Évêque, où le nombre de prêtres présents est insuffisant. Nous avons

été invités à prendre part à la bénédiction du nouveau chemin de fer et de la nouvelle conduite d'eau du Bengo, aux offices funèbres célébrés pour le repos de l'âme de D. Augusto et de D. Diez. Le P. Marquès, sur l'invitation de Monseigneur, a prêché plusieurs sermons pendant la semaine sainte et à différentes fêtes.

5. — Nous avons eu le bonheur de voir deux fois au milieu de nous le R. P. Campana, depuis peu nommé notre Supérieur provincial, notre maison ayant été rattachée à la province du Bas-Congo, par décision de la Maison-Mère du 1^{er} octobre 1889.

Nous avons eu également le plaisir de recevoir pendant plusieurs jours tous nos confrères venant des Amboellas ou de Huilla et ceux qui s'y rendaient. A plusieurs reprises, nous avons pu obtenir aussi le passage gratuit pour plusieurs de nos confrères et des Sœurs de Saint-Joseph retournant en Europe.

MISSION DU CUNÈNE

COMMUNAUTÉ DU SACRÉ-CŒUR, A HUILLA

JUIN 1888. — JUIN 1890

1. Voyage du P. Antunès en Europe. Réceptions à Lisbonne. Visites aux ministres. Audience auprès du roi. Résultats. — 2. Personnel. Influenza. — 3. Petit séminaire. Œuvre de Saint-Joseph. Œuvre des Sœurs. Cultures. Travaux d'irrigation. — 4. Ministère extérieur. Visite des villages. Obstacle de la polygamie. — 5. Visite des gouverneurs. — 6. Les Boërs. Leurs brigandages.

N'ayant pas encore reçu, à notre grand regret, le bulletin de Huilla, nous y suppléons par quelques extraits de la correspondance.

1. — Voici d'abord d'intéressants détails sur le voyage du P. Antunès en Europe et l'heureux succès de ses négociations auprès du gouvernement de Lisbonne. Peu après son arrivée en cette ville (8 mai 1888), ce cher confrère écrivait au T. R. Père :

Dès les premiers jours, j'ai visité M. Fernando Pedroso, ainsi que plusieurs messieurs de la Société de Géographie, qui s'intéressent le plus au développement de notre Mission et favorisent nos œuvres en Portugal. J'ai été partout accueilli avec la plus extrême amabilité, et j'ai même été étonné de voir que la Mission de Huilla avait partout tant de sympathies. Mgr le Nonce,

à qui j'ai fait visite en premier lieu, m'a fait l'honneur de m'inviter à venir dîner avec lui la veille de son départ pour Rome et m'a présenté, à cette occasion, à plusieurs personnes influentes de Lisbonne. Dès les premiers jours, je me suis présenté à M. le Ministre de la Marine et des Colonies. Je me suis empressé d'aller aussi visiter M. Barros Gomez, ministre des Affaires étrangères. C'est à cet excellent catholique que notre Mission doit le subside de 16,000 francs. C'est, en effet, pendant qu'il était ministre intérimaire de la Marine et des Colonies qu'il nous l'a accordé. Il m'a entretenu pendant plus de deux heures et m'a dit que, voulant me présenter à plusieurs ministres, ses collègues, il m'invitait à dîner pour le 28 mai. (Lettre du 27 mai 1888.) C'était un dîner qu'il donnait, disait-il, en l'honneur de la Mission de Huilla. MM. les Ministres des Affaires étrangères, de la Marine et des Colonies, de la Justice, des Finances, de l'Instruction publique, M. le Président du Conseil des ministres, M. Païra d'Andrade et la famille de M. Barros Gomez, y assistaient. Pendant le repas, M. le Ministre des Affaires étrangères a porté un toast à la Mission et à tous les confrères qui travaillaient avec moi. J'ai répondu en le remerciant de tant de bienveillance et en lui témoignant combien elle nous était un précieux encouragement pour continuer à nous dévouer à notre œuvre.

Après le dîner, j'ai parlé longuement avec ces messieurs au sujet des colonies, des congrégations religieuses, de la nôtre, en particulier, de nos œuvres en Portugal, etc. M. le Ministre des Affaires étrangères m'a dit : « Votre Congrégation est, en ce moment, celle qui a, dans notre pays, le plus de sympathies, non seulement dans la Société de Géographie où vous avez beaucoup d'amis, mais encore à la *Junta Geral* des Missions et dans le ministère. Aussi ferons-nous pour elle et pour votre Mission tout ce que nous pourrons. » Son Excellence a ajouté qu'elle tenait à me présenter au roi, que cela ferait connaître la Mission de Huilla et ne pourrait qu'être utile à nos œuvres du Portugal.

C'est le 7 juin (1888) que M. le Ministre m'a informé que, ce jour-là, il pourrait me présenter à Sa Majesté. Je me suis rendu au palais d'Ajuda vers deux heures et demie du soir. C'était le jour où tous les ministres devaient présenter leurs

affaires à la signature royale. J'ai été introduit par M. de Macedo, ministre des colonies. Je suis resté auprès du roi une dizaine de minutes. Il m'a tout d'abord demandé si la mission de Huilla prospérait. Je lui ai exposé que nous étions à présent six Pères, une douzaine de Frères, et que nous élevions près de cent vingt enfants. Sa Majesté s'est informée ensuite si les indigènes recevaient avec bonheur l'instruction religieuse. Je lui ai dit qu'il était bien difficile d'obtenir des adultes un résultat sérieux, mais que nous élevions les enfants des deux sexes pour les marier ensuite, en faire des familles chrétiennes et des centres de populations civilisées. J'ajoutai que j'étais venu en Europe pour tâcher d'emmener avec moi d'autres missionnaires, afin de pouvoir commencer une autre maison filiale de celle de Huilla. Sa Majesté m'a dit alors qu'elle était très satisfaite de me connaître personnellement, sachant déjà les services que j'avais rendus au pays, et qu'elle faisait les vœux les plus ardents pour moi et la prospérité de nos œuvres. (Lettre du 8 juin 1888.)

Voici, écrivait un peu plus tard le P. Antunès, l'heureuse conclusion des principales affaires traitées à Lisbonne.

Le gouvernement accorde à la Mission de Huilla une allocation annuelle d'environ 23,000 francs, et à la nouvelle station du Jaou l'allocation annuelle de 11,100 francs; ce qui fera en tout environ 34,100 francs.

Pour le P. Rooney, j'ai obtenu en même temps la somme de 11,100. On commencera à la lui payer, dans quelque temps d'ici, par portions de 2000 francs.

M. le ministre Barros Gomez a été envers moi de la plus aimable bienveillance. Quand je suis allé le remercier de ce qu'il venait de m'accorder, il m'a dit : « Eh bien, maintenant êtes-vous content? S'il ne tenait qu'à moi, je vous accorderais encore bien davantage. » Tout cela, il est vrai, m'a coûté bien des démarches; parfois même je me suis vu presque découragé; mais la confiance que j'ai toujours eue en la protection du glorieux saint Joseph, à qui l'on fait à Huilla des prières continues, m'a beaucoup soutenu, et finalement, elle a été bien récompensée. (Lettre du 28 juillet 1888.)

2. — Le P. Antunès est reparti pour sa chère Mission de Huilla le 6 novembre 1888, emmenant avec lui les PP. Colomb et Marquès, ainsi que les FF. Elpide et Duarte, et trois sœurs de Saint-Joseph.

Le P. Marquès, qu'il avait laissé, en passant à Saint-Paul de Loanda, comme compagnon du P. Faxel, est rentré à Huilla en janvier 1890. Nous ne trouvons, dans la correspondance, que peu de nouvelles sur le personnel et la marche des œuvres. Nous voyons cependant que l'influenza a aussi visité Huilla.

Nos santés, dit le P. Antunès, laissent assez à désirer depuis un mois : Pères, Frères et enfants ont été atteints de l'influenza, qui nous est arrivée au mois de mars. Heureusement, elle se présente avec un caractère bénin. Le manque de personnel, surtout de Pères et de Frères, empêche de donner aux œuvres tout le développement qu'elles demanderaient. (Lettre du 28 avril 1890.)

3. — Voici quelques passages concernant le petit séminaire et les autres œuvres :

Monseigneur ayant déclaré que, si nous ne mettions pas au séminaire des enfants de la Mission jusqu'à compléter le nombre de 37, il enverrait des Noirs de Loanda pour prendre les places vacantes, j'ai préféré choisir parmi nos enfants une quinzaine des meilleurs, plutôt que de recevoir des négrillons de Loanda ayant été en contact avec les Blancs de cette ville; ils sont maintenant 45 élèves, la plupart Madériens. Je crois que quelques vocations se formeront parmi eux.

L'Œuvre de Saint-Joseph est solidement assise et augmente tous les jours. Nos enfants, déjà grands, sont de bons chrétiens dévoués à la maison.

Les Sœurs ont une cinquantaine de filles parmi lesquelles une dizaine de pensionnaires, enfants de couleur. Il y a cinq Sœurs pour s'en occuper. Pensant à l'avenir de ces pauvres orphelines, je voudrais qu'elles apprennent le tissage, mais nous n'avons personne pour le leur enseigner. (Lettre du 28 avril 1890.)

A mesure que nos enfants augmentent, l'œuvre agricole grandit en proportion. Disposant d'une immense étendue de terrain, que nous ne pourrons jamais cultiver entièrement, nous en faisons défricher, chaque année, une portion nouvelle; et les produits de cette culture contribuent en grande partie à l'entretien de nos enfants. Nous avons nos champs de maïs, de haricots, de froment, de chous et de navets, de carottes, de patates douces, de pommes de terre, de manioc, etc. Un grand

nombre d'arbres fruitiers, parmi lesquels le pêcher, le pommier, le poirier, l'oranger, l'amandier, le néflier, etc., forment notre verger, qui nous donne chaque année une excellente cueillette.

Deux grandes et belles écluses dirigent maintenant les eaux du canal principal que nous avons creusé, dans les trois ruisseaux entourant la maison. Deux autres moins grands les conduisent en tous sens dans les champs et les jardins. Aussi sommes-nous heureux et fiers de nos travaux hydrauliques. (Lettre du 28 avril 1888.)

4. — Le ministère extérieur s'étend aux tribus de Huilla, d'Humpata, de Capangombé, Biballa et Andjaou. Rien de plus touchant que d'entendre les chants enthousiastes et de voir les danses et les gestes grotesques avec lesquels ces braves Noirs saluent l'arrivée du missionnaire. Pendant que les plus forts se disputent l'honneur de le porter au hamac, les autres poussant des cris cadencés, dansant et gambadant, le conduisent dans la meilleure case du village. Ce jour-là, tout le monde quitte ses travaux et vient s'asseoir en cercle autour du missionnaire blanc du *Ouganda-Nzambi*, le prêtre du grand Dieu.

Un grand obstacle à notre ministère, c'est toujours la polygamie. Bien qu'à Huilla, elle ne règne pas autant que dans beaucoup d'autres contrées, il n'en est pas moins vrai que le mari a tout pouvoir de congédier sa femme, quand bon lui semble, pour convoler à de nouvelles noces; et la femme, à son tour, exerce la réciproque envers son mari. Cette facilité de divorcer, quand bon leur semble, constitue pour nos Noirs un sérieux obstacle à la foi. Une éducation vraiment chrétienne, donnée en même temps aux deux parties, peut seule servir de sauvegarde à l'indissolubilité du mariage, base de la famille chrétienne.

5. — Le gouvernement portugais se montre toujours favorable à la Mission de Huilla. Les journaux de la capitale en parlent avec les plus grands éloges. Les gouverneurs lui sont tout à fait dévoués. Une preuve de leur bienveillance, ce sont les visites qu'ils vont faire de temps en temps à la Mission.

Comme vous me l'annonciez dans votre lettre, écrivait le P. Rolle au P. Antunès, alors à Lisbonne, les gouverneurs de Loanda, de Benguella et de Mossamedès sont venus nous voir en grande compagnie, cette année. Tout s'est parfaitement passé

avec la plus grande cordialité. Le soir même de leur arrivée (28 avril 1888), ils ont absolument voulu nous accompagner, le P. Bonnefoux et moi, jusqu'à Saint-Joseph. Bien qu'étant déjà minuit, ils n'ont pu résister à la curiosité d'entrer. Ils ont passé partout. La Mission avec ses toits en zinc, sur lesquels se reflétait un magnifique clair de lune, faisait un effet féérique. Le lendemain, après leur déjeuner, a eu lieu la visite officielle. Les séminaristes étaient rangés devant leur bâtiment; les enfants de la Mission, en face, rangés aussi devant le leur, derrière Saint-Joseph. Nos visiteurs sont entrés partout et ont tout examiné avec la plus grande attention. Pendant qu'ils visitaient la chapelle et le jardin fruitier, tout le personnel de la Mission, Pères, Frères et enfants, se sont mis à leurs travaux. Au moment où ces messieurs entraient dans la cour des ateliers, tout le monde était à son poste de travail. La machine sifflait et mettait en mouvement la scierie et le moulin; à la forge, on travaillait activement à ferrer une roue de voiture, tandis que les charrons en préparaient une autre; les eaux du canal arrosaient les champs et les jardins.

En sortant, le gouverneur général m'a dit : « C'est très bien... Rien ne manque. — Pardon, Excellence, lui ai-je répondu, il nous manque de voir flotter la bannière royale au-dessus de nos bâtiments. » Se tournant alors vers le gouverneur de Mossamédès : « Je vous prie de leur en donner une au plus tôt; elle est bien méritée. » Le gouverneur de Benguella était aux anges, et m'a promis de nous envoyer des enfants noirs, garçons et filles, *gratis*. (Lettre du P. Rolle du 28 avril 1888.)

6. — Terminons par quelques extraits relatifs à la question des Boërs qui, comme on le voit, ont gravement troublé le pays. Le P. Antunès en parle d'abord dans une lettre du 28 avril 1889.

Les œuvres en général vont assez bien. Nos rapports avec le dehors aussi sont excellents, excepté avec les Boërs, qui sont venus voler quarante bœufs à un chef résidant sur les terrains de la Mission. J'ai réclamé contre cette injustice et j'en ai écrit au gouverneur.

Le mois suivant, le P. Antunès écrivait encore à ce sujet :

Les Boërs sont venus, le mois dernier, voler les bœufs d'un Noir voisin de la Mission. Pour deux bœufs qu'un Noir, qui se

trouve à huit lieues de la Mission, avait volés aux Boërs, ceux-ci en ont volé 250 à nos voisins, ont tué un noir et en ont blessé plusieurs autres. Voilà de la justice! J'ai réclamé auprès du gouverneur de Mossamédès en faveur de notre pauvre voisin, qui était innocent. Le gouverneur a donné ordre que tout lui fût restitué. Les Boërs, mécontents, ont menacé leur chef qui, sous l'empire de la peur, n'a pas accompli l'ordre du gouverneur. J'ai de nouveau réclamé auprès de celui-ci, et j'en attends la réponse.

Malheureusement le gouverneur de Mossamédès ayant fini son temps de gouvernement, et celui de Loanda étant malade, ils vont tous les deux quitter la province et retourner en Portugal dans le courant du mois de juin. La Mission de Huilla leur doit des obligations infinies. Ils nous ont toujours traités en amis et nous ont accordé tout ce qu'ils pouvaient nous accorder. (Lettre du 28 mai 1889.)

L'extrait suivant faisait prévoir de graves complications, qui, en effet, se sont produites :

La Mission a gagné gain de cause dans la question des bœufs volés par les Boërs à nos voisins. Le gouverneur a ordonné que ces Noirs fussent indemnisés. Mais voilà qu'une affaire bien plus grave vient se présenter. Les Boërs ayant demandé au gouverneur la permission d'attaquer un village de Noirs qui s'était rendu coupable de plusieurs vols, et le gouverneur l'ayant permis, ils en ont profité, non pour attaquer ledit village dont ils avaient peur, mais pour ravager tout le royaume de Huilla, auquel ils ont volé plus de mille bœufs. Tous les Portugais en sont indignés. J'ai protesté contre cet attentat auprès du gouverneur, au nom de la Mission; j'ai télégraphié au ministre, et je vais en référer au roi, au ministre, et au gouverneur général. L'existence de la Mission serait compromise sérieusement, si ces malheureux continuaient à ravager tout le pays. Tous les Noirs émigrent; c'est une calamité! Les Boërs arrogants disent que ce n'est rien, que nous en verrons bien d'autres, quand arriveront les émigrants, qu'ils attendent encore. Ils en attendent, en effet, plus de mille. S'il en est ainsi, ils seront les possesseurs du plateau de Mossamédès, et le gouvernement n'aura plus rien à y voir (Lettre du 28 juin 1889).

Enfin le P. Eigenmann écrivait tout récemment au T. Riv. Père :

« Les journaux publient à l'instant la nouvelle suivante par télégramme de Lisbonne : *Nouvelles graves de Mossamédès. Complications avec les Boërs. Nos troupes ont déjà souffert plusieurs revers.* Une corvette et un transport ont reçu ordre d'appareiller pour demain. Ils emportent des marins, une batterie Krupp, et beaucoup de matériel de guerre... Je suis bien inquiet au sujet de notre chère Mission. » (Lettre du P. Eigenmann, du 6 mai 1890.)

STATION DE SAINT-JOSEPH, AU LUBANGO

DÉCEMBRE 1888 — JUIN 1890

Installation. — Commencement de l'OEuvre.

Les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny étaient depuis quelque temps installées au Lubango, pour donner l'éducation aux jeunes filles et soigner les malades des Madériens, établis en ce pays. Elles demandaient avec instance un Père pour le service religieux. Avec l'agrément de Monseigneur, le P. Antunès y a envoyé le P. Galéron, avec le titre de curé, au mois de décembre 1888. Le P. Colomb prit sa place au Séminaire en qualité de directeur. Quelque temps après, le P. Galéron écrivait au Très Révérend Père :

Depuis le 27 janvier 1889, j'ai quitté la Mission de Huilla pour venir m'établir à Lubango. Je craignais tout d'abord que ma position ne fût bien difficile; mais jusqu'ici, je n'ai eu qu'à me louer, au contraire, des bonnes dispositions de tout le monde à mon égard. Je suis en de très bons termes avec le directeur de la colonie, qui se montre toujours prêt à m'accorder tout ce dont j'ai besoin. Il faut avouer que ces bonnes dispositions sont dues surtout au prestige et à l'influence de la Mission, et principalement du P. Antunès, qui a eu la bonté de venir m'accompagner et me présenter ici.

J'ai, pour me tenir compagnie, le F. Alipio, qui est bien paisible et bien bon. Nous faisons ensemble la méditation, l'examen particulier, la visite et la prière du soir.

Les Sœurs de Saint-Joseph ont bien voulu se charger du soin de la cuisine. Elles sont très heureuses de nous voir établis ici et de pouvoir recevoir régulièrement les sacrements. Elles se montrent pleines de dévouement et de prévenances pour nous.

Nous ne sommes pas encore parfaitement installés. Nous

logeons dans une chaumière, en attendant que l'on ait arrangé la maison qui sert de presbytère. On est en train de la couvrir de tuiles et de la paver en briques. C'est un bâtiment convenable qui comprend trois chambres assez spacieuses.

Nous n'avons pas d'église. On commencera, dit-on, à en bâtir une après la saison des pluies. Actuellement, c'est une salle de la maison des Sœurs qui sert de chapelle, mais elle est excessivement petite et insuffisante pour les personnes qui voudraient assister à la messe.

J'ai l'intention d'aller, autant que possible, tous les huit ou quinze jours à Huilla. J'ai ici pour cela un des bœufs-chevaux de cet établissement; mais le voyage est assez long et parfois fatigant, vu la lenteur de la monture. Je ne le fais guère en moins de six heures.

J'ai commencé à faire le catéchisme aux enfants les dimanches et les jeudis. Tout d'abord, je n'avais presque personne, mais leur nombre est allé toujours en augmentant. Depuis mon arrivée, j'ai fait huit baptêmes. (Lettre du P. Galéron du 27 janvier 1889.)

Ce cher Père n'a malheureusement pas pu rester longtemps dans ce poste où il avait si bien commencé.

« Le P. Galéron, écrivait en effet le P. Antunès, n'a pas pu continuer son ministère à Lubango. Une laryngite, dont il souffrait déjà de longue date, s'étant aggravée, le médecin a déclaré qu'il devait cesser ce ministère, sous peine de se voir bientôt condamné à garder le lit. Je l'ai fait rémplacer par le P. Viseux. » (Lettre du 28 mai 1889.)

STATION DU SAINT-CŒUR DE MARIE AU JAOU

FÉVRIER 1889. — JUIN 1890

Fondation. — Installation. — Ministère.

La station du Jaou a été fondée au mois de février 1889.

Je viens, écrivait alors le P. Antunès, de faire au Jaou un voyage bien intéressant. Le grand sova ou roi de cette tribu est enthousiasmé de nous voir venir chez son peuple. J'ai choisi le terrain pour notre future station : elle se trouvera à une heure de la résidence royale.

Au mois de mai suivant, il donnait ces nouveaux détails :

Nous avons fait bâtir, au Jaou, une maisonnette provisoire, pour commencer en juin les travaux définitifs. Nous sommes établis sur les bords d'une charmante rivière, la Quambombi : terrain fertile et bien supérieur à celui de Huilla ; climat un peu plus chaud ; eaux en abondance ; pays très riche en maïs, sorgho, bétail ; à une journée de la Mission centrale de Huilla. C'est le 15 mai que nous y avons commencé nos installations, et c'est ce même jour que nous avons eu le bonheur de baptiser la sœur mourante du chef du pays, qui nous a toujours si bien accueillis. Elle est morte une heure après le baptême. (Lettre du 28 mai 1889.)

A la demande du P. Wieder et pour le bien de cette œuvre, j'ai chargé le P. Rolle de la direction de cette station ; le P. Wieder y reste en second. Je crois que dans deux mois la maison principale sera couverte. Les Noirs du pays travaillent à la Mission par centaines. Déjà nos enfants adultes y ont été envoyés. Après les constructions de la Mission, on commencera le village chrétien. C'est une œuvre en laquelle j'ai grand espoir pour la conversion des pauvres Noirs. Nos Pères travaillent la langue du pays. Ils ont déjà un vocabulaire de plus de 3000 mots, et un ensemble de grammaire que nous publierons dès qu'il y aura quelqu'un qui connaisse la typographie. (28 août 1889.)

Le départ du P. Rolle a laissé la communauté de Jaou avec un seul Père, le P. Wieder. Cette station, pourtant, offre de l'avenir pour la conversion des païens, qui se montrent très bien disposés. (Lettre du 28 avril 1890.)

PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DE LA CIMBÉBASIE

COMMUNAUTÉ DE N.-D. DES AMBOELLAS, A CASSINGA.

MAI 1888. — JUIN 1890

1. Etat de la Mission en mai 1888. — 2. Voleur châtié. Wagon brûlé. — Plaies. — 3. Village chrétien. Achat d'enfants. Construction d'une chapelle. — 4. Famine. Enfants envoyés à Huilla. Maladie du P. Schaller. — 5. Canal d'irrigation. Travaux. Future cité de Cassinga. Poste portugais.

Les communications avec Cassinga, chef-lieu de la Mission de Cimbébasie sont rares et très difficiles. Les correspondances d'Europe

mettent trois mois à y parvenir; ce qui fait de six à sept mois pour recevoir la réponse. C'est là, sans doute, la cause du retard du bulletin de la Mission. Pour y suppléer, nous bornons à donner quelques extraits de la correspondance du P. Schaller, préfet apostolique de la Mission.

1. — Voici où en est notre Mission, aujourd'hui 6 mai 1888.

A Huilla, nous avons la procure, qui compte actuellement 13 enfants, et 2 membres : le P. Génié et le F. Basile. Nous y avons aussi 16 filles.

Ici, à Cassinga, nous avons 69 enfants. De plus, un village qui compte 5 familles chrétiennes; 3 autres sont à construire leurs maisons, pour se marier encore dans le cours de l'année. Cela porte donc le nombre des enfants à 100.

Notre enclos est entouré d'une palissade de 100 mètres de long sur 74 de large, et dans l'intérieur se trouvent les bâtiments : chambres, chapelle, écoles, dortoirs, salle de communauté, chambres des étrangers, réfectoire, cuisine, hangards, menuiserie, greniers; maisonnettes pour abriter poules, porcs, chèvres, moutons, veaux, bœufs, vaches; c'est un gros village, en somme.

Nous cultivons un grand jardin; des champs de maïs, de haricots, de patates, de manioc, de citrouilles, etc., qui pourraient rivaliser avec ceux de Landana, ou de toute autre Mission. La sueur des missionnaires fait prospérer les champs à vue d'œil.

La plupart des constructions sont en torchis, bien crépies et bien propres, mais ne sont pas durables. Nous songeons donc déjà maintenant à construire plus solidement, en briques sèches, des bâtiments plus grands, plus aérés, pour n'avoir pas à les refaire tous les quatre ou cinq ans. Nous nous proposons de faire un établissement de 150 enfants, qui arrivent à se subvenir à eux-mêmes petit à petit. Dès que nous aurons une paroisse formée par nos gens mariés, nous nous occuperons des indigènes, autant que les circonstances, le personnel et les ressources le permettront. (Lettre du 6 mai 1888.)

2. — Le mois dernier, le noir qui menait paître notre troupeau, poussé par d'autres nègres vauriens, a abusé de notre confiance, et nous a volé différents objets. J'arrive à découvrir la chose. Je le fais amarrer et j'envoie deux de nos enfants à

Dongo, prévenir le chef qu'il ait à venir juger cette affaire. En effet, il vient et décide que le voleur ne pouvant payer partira comme soldat pour Mossamédès, et que le recéleur paiera trois bœufs. Aussitôt dit, aussitôt fait. « Il ne fait pas bon toucher aux affaires du blanc, disent maintenant les Noirs. On négocie avec lui, on recoit des présents, mais on ne le vole pas. » (Lettre du 6 mai 1888.)

Notre grand wagon a été brûlé. Au moment de son arrivée au Couvango, l'herbe était assez verte, là où il stationnait; mais les gens du pays ayant coutume de brûler les herbes pour en faire naître de nouvelles, le feu y a été mis un peu plus tard et a brûlé entièrement le wagon. C'est une assez grande perte pour la Mission. Avec un peu plus de prudence, on aurait pu éviter ce malheur.

3. — Le village chrétien se compose actuellement de quatre familles. Cette année, je marierai encore trois de nos grands garçons. Cette œuvre a commencé aussi par être éprouvée. Dans la nuit du 14 de ce mois, est née une petite fille, qui est morte peu de temps après. Je n'ai eu que le temps de prendre ma soutane et une bouteille d'eau bénite, et de la baptiser. Saint Joseph à qui le village est dédié n'a pas voulu que l'enfant mourut sans baptême.

Un grand moyen de faire le bien, c'est de soigner les malades. Nous vivons dans un pays où le sang se corrompt facilement. Depuis huit heures du matin jusqu'à midi et plus, je ne fais que soigner les plaies des pauvres nègres et négresses. (Lettre du 18 juillet 1888.)

J'ai l'occasion, d'une manière providentielle, d'acheter des enfants sans courir à Caconda! Je le fais. Je pense que le nombre sera de 30 à 40. Je pense acheter 25 garçons et 15 filles; et comme le P. Génie trouve plus facilement à les nourrir à Huilla que moi à Cassinga, je vais lui expédier ces enfants. Les filles seraient donc avec les 11 qui restent à Huilla, 26; et les garçons avec les 14 qu'il a déjà seraient 39.

Je suis à bâtir une chapelle à Saint Joseph au milieu de notre village, mais il me manque la statue du saint. (Lettre du 11 octobre 1888.)

4. — La Mission a été cruellement éprouvée dans le cours de l'année

dernière, d'abord par une famine qui a désolé le pays, et puis par un soulèvement des indigènes, à cause du manque de pluie.

Dans tout le pays, écrivait le P. Schaller, il n'y a plus rien à manger, à des distances incroyables. J'ai envoyé quasi tous nos enfants à Huilla, où le P. Génie les nourrira comme il pourra. Je ne sais quand cessera la famine, car les pluies ne viennent pas. Nous avons failli être massacrés plusieurs fois pour cela même. La station de Couvango est anéantie, parce qu'on pense que nous arrêtons les pluies.

Comme vous le dira le P. Lecomte, cette station est perdue, je ne sais pour combien de temps. Nous avons eu une guerre à soutenir. En ce moment, 29 janvier, le même Père part pour Huilla, pour traiter de cette affaire avec le gouverneur du district.

Je vous écris sur mes genoux, au lit où je suis cloué depuis huit jours. Ma maladie a été assez sérieuse et a failli m'emporter.

Sans se laisser décourager cependant, les FF. Narcisse et Anastase essaient, par des cultures forcées d'obvier, à la famine. afin de nourrir au moins encore trente enfants qui restent avec nous. (Lettre du 17 février 1889.)

5. — Nous avons terminé un canal d'irrigation de 4000 mètres de long sur 0^m.80 de large. Au moyen de ce canal, nous pourrions arroser des champs immenses, qui, avec le personnel voulu et que nous attendons, cultivera de quoi nourrir de 200 à 300 enfants rachetés. On est, à ce moment, à changer l'emplacement du village chrétien, on le place de manière à nous servir de défense, en cas de besoin. On change l'emplacement du cimetière pour lui donner la place d'honneur; on fait les plans de la nouvelle Mission des Pères et des Sœurs : en un mot, on jette les fondements d'une vraie future cité à Cassinga. Tout cela se fait avec l'aide de douze enfants, de quelques *gentios*, et du maigre personnel de Cassinga, réduit au *couscous* des nègres depuis deux mois. (Lettre du 16 juillet 1889.)

Déjà nous avons un détachement de 17 soldats avec un officier portugais, que j'ai demandés à M. Païva, commandant de l'expédition du Couvango. Bientôt, je pense, nous aurons la forteresse. Le *gentio* est mauvais pour les Blancs dans toute l'Afrique. (Lettre du 5 février 1890.)

STATION DE MARIE IMMACULÉE, AU COUVANGO

OCTOBRE 1888. — JANVIER 1889

1. Fondation de Couvango, sur la demande des Portugais. — 2. Troubles dans le pays. Abandon de la station. Voyage du P. Lecomte en Europe. — 3. Négociations auprès du gouvernement de Lisbonne. Conférence à la Société de géographie. Réoccupation du Couvango par le gouvernement portugais.

1. — Le dernier *Bulletin* de la Mission de la Cimbébasie parlait déjà d'un projet de station au Couvango et du voyage d'exploration que le P. Lecomte y avait fait dans ce but (t. I, p. 556); ce projet a été mis à exécution dans le cours de 1888.

La Mission du Couvango, écrivait le P. Schaller, est aujourd'hui fondée. Bien des motifs nous y ont contraints. En effet, un ordre arrivait au poste portugais d'évacuer subitement ce pays et de confier la garde du drapeau national à un sova du pays. Le commandant me pria alors avec instance de commencer la station pour nous remettre la bannière. J'y ai donc envoyé le P. Lecomte avec le F. Symphorien. (Lettre du 2 octobre 1888.)

2. — Nos confrères avaient à peine achevé leurs installations qu'ils se voyaient obligés de quitter le pays, par suite de troubles que le P. Lecomte raconte ainsi :

J'arrive à Lisbonne, à la suite des lamentables événements survenus au Couvango. La Mission a été attaquée par les indigènes, qui nous attribuaient le manque de pluie. Il a fallu l'abandonner et nous retirer à Cassinga; mais, grâce à Dieu, il n'y a pas eu de mort à déplorer, et les pertes matérielles n'ont pas été considérables. Cependant les conséquences de cette expulsion peuvent être excessivement désastreuses. Le prestige des Blancs est perdu dans la contrée et au loin; la maison de Cassinga, elle-même, n'est plus en sécurité. A tous ces maux, il n'y a qu'un remède : obtenir du gouvernement portugais, la répression des coupables, et la réoccupation sérieuse du fort du Couvango.

A cette fin, le P. Schaller m'a fait partir immédiatement pour Huilla et Mossamédès. Là, j'ai vu le gouverneur du district et le gouverneur général, et j'ai pu constater, comme on me l'avait déclaré partout, que la seule démarche offrant quelque chance de succès, était de partir immédiatement pour Lisbonne. Et je suis parti, après en avoir écrit au P. Schaller. J'apporte, pour

des personnages influents, des lettres de recommandation au sujet des événements du Couvango, je vais les présenter, et ensuite me tenir à leur disposition pour leur fournir tous les renseignements qu'ils peuvent désirer à ce sujet. (Lettre du 21 avril 1889.)

Plus je vais, plus je constate clairement que tout ce qui a eu lieu est vraiment providentiel, et que ce qui semblait devoir être la ruine de la Mission, va devenir, au contraire, pour elle, l'occasion de prendre un nouvel essor, de se faire une place au soleil, de se créer une existence légale.

D'abord, il n'y a rien de compromis avec les populations : elles nous sont attachées et regrettent notre départ. Elles ont été trompées et intimidées par un perfide roitelet, qui ne va pas tarder à recevoir la récompense de ses manœuvres. (Lettre du 28 avril 1889.)

3. — Dans les lettres suivantes, on voit la suite des démarches du P. Lecomte auprès du gouvernement portugais.

Le gouverneur de Benguella, qui va être gouverneur général de Loanda d'ici à quelques mois, et l'évêque de Loanda lui-même nous proposent de fonder à Caconda une Mission qui nous servirait de procure, et qui serait reconnue et soutenue par le gouvernement. On nous ferait les mêmes avantages que ceux dont jouit l'établissement de Huilla, et l'on n'exige pas de sujet portugais à la tête. Ceci accepté, on nous donnerait aussi 10 à 15,000 francs pour nos stations de Cassinga et du Couvango. Pour la fondation de Caconda, nous aurions plus de 15,000 francs et ces allocations augmenteraient avec le développement des œuvres. La Mission du Bihé nous serait pareillement confiée ; mais on en retarderait l'établissement, afin de commencer par Caconda, qui est le point central et garantit les communications avec le Couvango. Caconda est salubre et destiné à prendre une grande importance. Nous pourrions y établir les Sœurs, que le gouvernement consent à rétribuer ; elles élèveront des jeunes filles pour notre Mission. (Lettre du 29 avril 1889.)

D'après l'avis du Nonce, de M. Pedroso, et sur l'invitation de M. Luciano Cordeiro, secrétaire perpétuel de la Société de Géographie, j'ai rédigé, sur les événements du Couvango et la

Mission des Amboellas un rapport assez étendu, que j'ai présenté à ladite société, en sa séance mensuelle (mai 1888), où M. Pedroso m'avait conduit. Mgr le Nonce a bien voulu étudier en détail ce rapport, et il m'en a donné une appréciation très flatteuse. Cet écrit va être publié dans le *Bulletin* de la Société de géographie. (Lettre du 9 mai 1889.)

M. Barros Gomez, ministre des Affaires étrangères, m'a reçu avec la plus grande affabilité. Il m'a présenté toute sa famille et m'a prodigué toutes les marques de sympathie. J'ai recouru à son intermédiaire pour attirer sur notre affaire l'attention du ministre actuel de la marine et des colonies. Celui-ci m'a donné audience le 18 mai (1889). Je me suis présenté avec M. Gomès Coelho, gouverneur de Benguella, qui lui a donné toutes les explications nécessaires. M. le Ministre a décidé la réoccupation du Couvango et a chargé M. Gomès Coelho d'en déterminer les détails. Elle sera en meilleures conditions que la précédente. Le capitaine Marquez, commandant militaire des Amboellas, qui nous est très dévoué, va être récompensé : c'est lui qui est nommé au Couvango. Ses appointements vont être considérablement augmentés, et il va recevoir une décoration pour ses bons services. Comme tout cela est dû aux informations par moi données, voilà un homme qui nous restera dévoué et affectionné pour toujours. On va mettre la main sur le roi intrigant qui nous a expulsés, et l'on nommera un autre soba. Quand nous retournerons, on nous recevra en triomphe, et notre influence y gagnera même sensiblement. (Lettre du 22 mai 1889.)

Le Lundi dernier (3 juin 1889), j'ai lu une petite étude en portugais sur le pays et les peuples que je connais un peu. Je puis dire qu'elle a été accueillie avec sympathie, et que j'ai su y toucher la corde sensible, car tous les journaux du lendemain en ont fait l'éloge... Cette étude est déjà à l'imprimerie; on me l'a enlevée à la fin du discours, en me disant aimablement que ce travail ne m'appartenait plus. Le Président m'a donné une accolade fraternelle.

(Lettre du 11 juin 1889.)

Les lignes suivantes font espérer qu'on pourra bientôt reprendre cette station momentanément suspendue.

J'ai des nouvelles du Couvango. Il paraît que l'affaire a été

sérieuse. Quilmaco s'étant enfui, on a dû le poursuivre. Les trois villages les plus compromis ont été châtiés. L'expédition s'est avancée fort à l'intérieur. Tout est bouleversé, et l'on ne peut pas songer à y retourner cette année; mais on est convaincu que l'effet produit sera excellent. Les coupables ayant été punis, les braves gens, et ils sont nombreux, viendront nous chercher à Caconda et nous supplier de retourner. Ce sera pour 1891. Nous avons assez à faire pour le moment, et comme je l'ai déjà dit, tout ce que nous ferons à Caconda, sera autant de gagné pour le Couvango. (Lettre du 11 novembre 1889.)

COMMUNAUTÉ DU SAINT-CŒUR DE MARIE A CACONDA

DÉCEMBRE 1889. — JUIN 1890

1. — Voyage en France du P. Lecomte. Suite des négociations auprès du gouvernement portugais. Décrets de fondation de Caconda et du Bihé. —
2. Arrivée à Loanda. Voyage de Benguella à Caconda. —
3. Choix de l'emplacement. Premières installations. Chemin de Benguella à Caconda. —
4. Ministère. Ecole. —
5. Avantages de Caconda. —
6. Projet de fondation au Bihé.

1. — Dans le précédent *Bulletin*, on a vu les démarches du P. Lecomte auprès du gouvernement de Lisbonne, pour assurer la sécurité de la Mission des Amboellas et les offres qu'on lui avait faites à cette occasion pour la fondation d'un établissement à Caconda. La Maison-Mère l'autorisa à accepter ces offres en vue de transférer en même temps à Caconda la procure que la Mission avait à Huilla.

Le Père quitta Lisbonne vers la fin de juin (1889). Après avoir pris part à la retraite générale, il repartit, emmenant avec lui les PP. Merlen et Richard.

Les extraits suivants de ses lettres donnent la suite de ses négociations auprès du gouvernement portugais pour la nouvelle fondation de Caconda.

Arrivé à Lisbonne hier matin (11 septembre 1889), je me suis mis aussitôt au courant de l'état de nos affaires avec M. Pedroso. Ce bon monsieur m'a conduit à la séance de la commission des Missions, qui se tenait le jour même, à midi. On y traitait justement de Cintra. Le rapporteur, M. Amaral, ancien gouverneur de Loanda, a lu un travail on ne peut plus élogieux. M. Pedroso en était dans l'admiration... Je ne doute pas qu'un secours important ne soit accordé à cette œuvre. (Lettre du 12 septembre 1889.)

J'ai fait, en compagnie du P. Campana et de M. Pedroso, une visite à M. le ministre de la marine, qui nous a parfaitement reçus. Toutes les questions nous intéressant ont été traitées. M. le ministre s'est montré disposé à des solutions favorables. Reste à lui soumettre par écrit nos requêtes dans le sens résolu à la Maison-Mère, d'accord avec M. Pedroso, et tout sera approuvé et accepté. M. le ministre a même confessé spontanément la nécessité d'un ordre religieux pour les Missions, et M. Pedroso lui ayant parlé du scolasticat de Braga, Son Excellence a manifesté qu'elle serait prête à le reconnaître, en son temps, comme grand séminaire réuni à l'œuvre de Cintra. (Lettre du 17 septembre 1889.)

Le décret pour la fondation de Caconda est publié. On l'a envoyé à l'évêque et au gouverneur général. Comme on ne pouvait rapporter le précédent décret touchant le Bihé, on présente dans celui-ci la Mission de Caconda comme préparation à celle du Bihé. (Lettre du 12 septembre 1889.)

2. — Je suis parti de Lisbonne en octobre 1889 un peu inquiet, car je n'avais pas reçu du ministère un document palpable comme gage des promesses verbales. Le ministre, toutefois, m'avait formellement assuré qu'il écrivait, par le même packet, au gouverneur général et à l'évêque de Loanda dans le sens convenu.

Arrivé à Loanda, j'apprends, en effet, que Monseigneur avait reçu l'avis officiel du gouvernement. Il fait aussitôt les nominations avec la plus grande bienveillance. Par divers décrets, publiés à l'*Officiel*, Sa Grandeur fonde une mission à Caconda, m'en nomme supérieur, me nomme aussi supérieur de la Mission du Bihé, à la place d'un de ses prêtres, qui y est depuis trois ans et qu'il transfère à Humpata. En outre, il décrète la fondation d'une circonscription ecclésiastique, dont il me nomme vicaire général, et qui a pour limites du 12° degré au 14°30' latitude sud et du 14° degré au 18° degré longitude (Greenw.) Les nominations faites, le gouverneur les a reconnues.

Monseigneur a nommé tous les Pères missionnaires diocésains, pour leur permettre de profiter des avantages attachés à ce titre.

Les choses étant ainsi, il a été convenu que je débarquerais à Benguella avec les PP. Richard et Merlen, afin de nous rendre directement à Caconda. (Lettre du 11 novembre 1889.)

Nous espérons partir pour Caconda, vers le 15 novembre (1889) après dix jours seulement d'attente à Benguella. Comme il n'y a pas d'hôtel, nous sommes hébergés gratuitement dans la principale maison de commerce. Le gouverneur avait mis son palais à ma disposition; mais comme il n'avait de place que pour un, j'ai préféré me réunir aux autres Pères. Toutefois, je vais souvent voir le gouverneur, qui nous est très favorable. Toute la population de Benguella est fort sympathique à cette nouvelle mission. M. Gomès Coelbo nous a d'ailleurs chaudement recommandés aux principaux personnages. (Lettre du 11 novembre 1889.)

Après un séjour de plus de trois semaines à Benguella, nous avons pu enfin partir pour l'intérieur avec un de nos amis envoyé par le gouvernement pour examiner le tracé du chemin de voitures. J'avais acheté trois bœufs de selle. Une vingtaine de porteurs nous accompagnaient avec les bagages strictement nécessaires. Nous suivîmes le sentier ordinaire, tantôt dans le lit sablonneux d'un torrent desséché, tantôt à travers pierres et rochers, qui rendaient la marche excessivement pénible et le secours de nos bœufs à peu près inutile. Les accidents de terrain nous obligèrent en somme à faire le voyage presque totalement à pied. Arrivés sur le plateau, les pluies vinrent encore retarder notre route, qui ne dura pas moins de dix jours. Le P. Merlen, parti malade de Benguella, est arrivé ici bien portant.

Nous avons atteint Caconda le 10 décembre. La population nous a fait une réception enthousiaste. Le chef militaire a mis sa résidence à notre disposition. (Lettre du 29 décembre 1889.)

3. — Je suis maintenant fixé sur l'emplacement de la Mission. Après avoir parcouru tout le pays et consulté de divers côtés, j'ai arrêté mon choix sur un point qui semble réunir tous les avantages désirables, et qui se trouve précisément aux environs de la forteresse. Partout ailleurs, nous aurions à faire des travaux de défrichement considérables, lesquels occasionneraient de grandes dépenses et absorberaient nos forces durant plusieurs années. L'endroit est découvert et parfaitement aéré; il n'y gèle jamais, car la gelée suit les bords des larges rivières. Nous avons deux gros ruisseaux courant sur les rochers, dans un lit bien encaissé, et sans marais par conséquent; le terrain est ou cultivé ou défriché; la position est centrale.

Je demande au gouvernement la concession d'un millier d'hectares de terrains excellents, à l'est du fort. Je donne une indemnité de 300 francs aux intéressés pour ce qui y est cultivé. Ces terrains sont séparés du fort par un espace d'environ 1000 mètres, puis une des rivières. Les constructions se feraient sur le versant, à 500 mètres du ruisseau. Un canal conduirait l'eau au-dessus. Mon dessein serait d'occuper les deux rives. Pour cela, j'achète une propriété disponible plantée de nombreux arbres fruitiers et réputée la meilleure pour la culture du blé. Les constructions nous servent provisoirement. Je reçois, en outre, du gouvernement un terrain contigu occupé jusqu'ici par un poste agronomique et planté d'arbres à fruits. Nous aurons ainsi, dans sa totalité, le meilleur morceau, non seulement du pays, mais de toute la région. Les Sœurs seraient d'un côté de la rivière avec l'œuvre des filles, les Pères de l'autre avec l'œuvre des garçons, à une distance de huit à quinze minutes. De la sorte, nous pouvons avoir à Caconda, en deux ans, des œuvres parfaitement établies : cultures, plantations, etc.

Je constate de plus en plus le bien qu'il y a à faire ici. Il n'y en aura pas moins pour les Sœurs. On aura autant d'empressement pour leur confier les filles que pour nous envoyer les garçons. Sans plus tarder, je vais recevoir une douzaine de ceux-ci dans les bâtiments que j'achète, sur la propriété dont j'ai déjà parlé.

M. Gomès Coelho m'a écrit qu'il approuvait le choix fait de l'emplacement pour la Mission. (Lettre du 29 janvier 1890.)

La propriété que j'achète nous donne provisoirement un abri suffisant. En y ajoutant quelques constructions, nous pouvons y passer encore dix-huit mois et y réunir quarante à cinquante enfants du pays. J'ai confiance d'arranger au moment voulu quelque chose de semblable pour les Sœurs et pour un même nombre de jeunes filles. (Lettre du 28 février 1890.)

L'affaire du chemin de Benguela à Caconda est réglée. Les Boërs le commencent le 1^{er} juin prochain. Ils viennent de s'établir ici au nombre de vingt-cinq familles. Le gouvernement leur donne pour cela 50,000 francs. Les nouveaux Pères pourront venir par cette voie. J'ai toujours eu confiance que l'affaire de Caconda-Bihé était voulue par Dieu, et que rien ne viendrait la rendre impossible ou inutile. (Lettre du 28 février 1890.)

4. — Il faut absolument qu'un Père sachant la langue indigène s'occupe de catéchiser et baptiser dans les villages, jusqu'à 15 lieues à la ronde. Jusqu'ici, nous ne baptisons que les enfants au-dessus de l'âge de raison. On nous en a déjà présenté près de cent cinquante ici même. Le millier sera vite dépassé dans les villages voisins; mais nous ne pouvons nous borner à cela. On nous en présente de plus grands que j'ajourne; d'autres, déjà baptisés (et ceux-là par milliers), n'ont aucune instruction. On ne peut les laisser dans cet état, d'autant plus qu'ils demandent à être instruits.

La Mission de Caconda se présente dans les mêmes conditions que nos premières Missions dans les colonies. Des Pères zélés y renouvelleraient les prodiges du P. Laval, à Maurice. La population totale du *Concelho* (arrondissement) de Caconda, monte à près de 40,000 âmes, dont la moitié sont baptisés. Tous les chefs des villages et un grand nombre d'autres savent le portugais, même le lire et l'écrire, paient les impôts et reconnaissent en tout l'autorité portugaise. Ils respectent le prêtre et la religion, mais n'en ont aucune notion précise, et suivent les pratiques superstitieuses des tribus voisines. En un mot, tout est à faire, mais nous avons accès partout. Je ne crois pas qu'il y ait nulle part autant de bien à faire qu'ici, mais c'est toujours le même refrain : personnel, personnel ! (Lettre du 28 février 1890.)

5. — La nouvelle fondation de Caconda est arrivée fort à propos, car la tranquillité est loin d'être parfaitement rétablie au Couvango. De Cassinga on me dit que les Oukouanyamas sont venus attaquer la maison pour prendre les bœufs et qu'on a dû les repousser à coups de fusil. Je ne crois pas qu'il y ait du danger, car nous sommes en force suffisante; mais ceci montre, une fois de plus, qu'on ne peut se lancer au loin sans être bien appuyés sur ses derrières. Il est de fait aussi que l'occupation militaire a bien des inconvénients. Je ne sais comment tout cela se terminera pour le Portugal. A la grâce de Dieu ! (Lettre du P. Lecomte, du 29 janvier 1890.)

6. — Le gouvernement portugais envoie une expédition au Bihé, en pleine saison des pluies, afin d'y affirmer ses droits, je pense, car il n'y a pas de troubles. Il tient à s'élever contre les prétentions anglaises et allemandes, et à réduire l'importance de la Mission américaine, qui a déjà trois stations dans cette

région, et une procure à Benguella. Cette dernière avait une enseigne portant ces mots : *American Mission*. On l'a fait retirer, la loi portugaise ne permettant pas de manifestation extérieure d'un culte non catholique. Ils vont exiger que nous allions de suite au Bihé. C'est, d'ailleurs, ce que me répétait le nonce à Lisbonne. Le zèle de la religion ne le demande pas moins que les intérêts politiques du gouvernement. Que faire? (Lettre du 9 janvier 1890.)

M. Gomès Coelho m'écrit au sujet du Bihé. Répondant à une lettre dans laquelle je cherchais à faire différer cette fondation, il me dit que cet établissement est indispensable à cause du départ des deux prêtres qui y étaient, et pour contrebalancer l'influence des protestants. Monseigneur compte y faire un voyage pendant la saison sèche, au mois de juin. Nos travaux d'installation seront alors très avancés. Je pense donc l'accompagner, faire construire quelque chose de provisoire, y envoyer ensuite deux Pères et un Frère qui s'y établiraient d'une façon provisoire, en attendant le beau temps de 1891 pour quelque chose de définitif. (Lettre du 29 janvier 1890.)

NÉCROLOGIE



Nous n'avons, grâce à Dieu, à enregistrer dans ce bulletin aucun décès de membre de la Congrégation; mais nous croyons devoir annoncer celui du docteur Henri Libermann, neveu de notre vénérable Père, que beaucoup de nos confrères ont connu et même consulté dans leurs maladies. Il est mort très chrétiennement, le 10 juin, à Boulogne-sur-Mer, où il s'était établi après qu'il eut pris sa retraite. Il a été assisté dans ses derniers moments par le P. Reignat, auquel il avait lui-même prodigué ses soins comme médecin, pendant plusieurs mois, avec le plus grand dévouement.

Ses obsèques ont été magnifiques. Le deuil était conduit par ses deux frères, le R. P. Libermann et M. Léon Libermann, colonel du 84^e de ligne.

L'assistance nombreuse comprenait un grand nombre de notabilités civiles et militaires. On y remarquait le général

Saussier, gouverneur de Paris ; le général Yung, gouverneur de Dunkerque ; un capitaine-officier d'ordonnance représentant le général Loizillon, commandant le 1^{er} corps d'armée, et un grand nombre d'officiers appartenant au 84^e de ligne.

Au cimetière, plusieurs discours ont été prononcés. Le général Saussier, surtout, dans une improvisation magnifique et émouvante, a fait un très bel éloge du défunt, qu'il a terminé ainsi : « Et maintenant, Messieurs, vous tous qu'un sentiment pieux a réunis autour de ce cadavre, saluons-le d'un dernier adieu, mais de cet adieu du chrétien *qui tempère les regrets et les larmes par la résignation et l'espoir.* »

LE F. SÉRAPHIN STRAUB

DÉCÉDÉ A CHEVILLY LE 9 MAI 1890

Le F. Séraphin (François-Xavier Straub) naquit à Burckhoffen (Bavière), le 2 décembre 1815. Dans un âge déjà avancé, il sollicita, en 1856, la faveur d'entrer au postulat des Frères. Admis à la profession religieuse à Notre-Dame de Langonnet, le 2 février 1859, il se fit remarquer par sa piété, son obéissance et surtout par la stricte observation de la règle, dans ses moindres détails, et cela jusqu'à la fin de ses jours. Souvent il profita du passage du T. R. Père Supérieur général au Saint-Cœur de Marie pour lui demander, après avoir humblement sollicité sa paternelle bénédiction, si tous ses actes et toutes les permissions qui lui étaient accordées étaient en parfaite conformité avec nos saintes règles. Dans ses rapports avec ses confrères, on n'a jamais entendu dire qu'il eût fait la moindre peine à personne.

Ce bon Frère s'est fait remarquer par son culte pour la Passion de Notre-Seigneur et par sa tendre dévotion envers la très sainte Vierge. Il était fidèle à faire chaque jour le chemin de la croix et à dire dévotement le chapelet au pied d'une statue de la sainte Vierge, qu'il ornait toujours avec soin, et près de laquelle il passait, en travaillant, la plus grande partie de la journée. Le cher Frère était vraiment un bon et saint religieux. Dans ces dernières années, quoique infirme et âgé, il ne manquait jamais à aucun exercice de règle, surtout à l'oraison du matin et à la sainte messe.

Depuis trois mois, une forte dysenterie le minait, et, voyant qu'aucun remède ne pouvait le soulager, il se préparait tous les jours à la mort. Sentant sa fin approcher, il demanda et reçut les derniers sacrements avec la plus grande édification. Il rendit sa belle âme à Dieu, le 9 mai, à neuf heures, un vendredi, jour consacré à la Passion de Notre-Seigneur, qui était sa dévotion de prédilection.

MOUVEMENT DU PERSONNEL

Retours en France. — Sont arrivés à la Maison-Mère :

Le 10 mai, de la *Trinidad*, le P. Maher; il a été envoyé quelques jours après à Beauvais;

Le 14 mai, le P. Guillet, supérieur de la Mission de *Kita* au Soudan français;

Le 26 juin, le P. Helmer, de la *Guyane française*.

Départ. — Le P. Bichet, qui était revenu l'an dernier en France, s'est embarqué le 10 juin, à Marseille, pour la mission des Deux-Guinées. Durant son séjour en France, il a fait faire pour la station de Sainte-Anne, au Fernan-Vaz, une belle chapelle en fer, dont sa famille a fourni les frais.

Placements. — Ont été envoyés :

De la Maison-Mère à *Cellule*, le F. Illide (28 mai);

A *Saint-Joseph-du-Lac*, le F. Magloire, arrivé le mois dernier de la *Sénégalie* (24 juin);

A *Chevilly*, le F. Coentin, de Saint-Michel.

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Ordination de la Trinité. — Le samedi avant la Trinité, a eu lieu, au Séminaire du Saint-Esprit, une ordination faite par Mgr Duboin. Il y a eu 5 prêtres, 4 diacres, 10 sous-diacres, 2 minorés et 1 tonsuré.

Épinal. — Le nouvel évêque de Saint-Dié, Mgr Sonnois, a fait, le 5 mai, sa première visite à notre établissement d'Épinal. Sa Grandeur y est retournée le mardi 3 juin, pour présider la cérémonie de première communion et donner la confirmation;

et y est demeurée jusqu'au vendredi. « Ce pieux et excellent prélat, écrit le P. Hubert, s'est déclaré l'héritier sans réserve de son vénéré prédécesseur, Mgr de Briey, et le continuateur de ses œuvres. »

Sénégalie. — Le mardi de la Pentecôte, 27 mai, a eu lieu la pose et la bénédiction de la première pierre de la chapelle à élever, à Popouguine, en l'honneur de Notre-Dame de la Délivrande. Mgr Barthet a fait lui-même la cérémonie, au milieu d'une foule nombreuse de pèlerins venus de tous côtés. (Lett. du 2 juin.)

Gabon. — Le jour de l'Ascension, Mgr Le Berre a eu la joie de recevoir à la profession, dans la Congrégation des Sœurs de l'Immaculée-Conception de Castres, deux novices indigènes, les prémices de la vie religieuse dans son vicariat. L'église de Saint-Pierre, à Libreville, dans laquelle s'est faite la cérémonie, était bondée de monde. A la tête de la colonie européenne était M. de Brazza. Le P. Mounier a fait une instruction qui a vivement touché l'assistance. (Lett. du 20 mai).

Haïti. — Nous avons eu avec nous à la Maison-Mère, au mois de juin, durant plusieurs jours, Mgr Kersusan, évêque du Cap-Haïtien. Sa Grandeur est venue en France, afin d'obtenir, pour les séminaristes et les jeunes prêtres qui se dévouent à la Mission d'Haïti, la dispense du service militaire; ses démarches ont heureusement réussi.

AVIS

Missions. — On vient de nous envoyer de la Propagande des feuilles de demandes de renseignements, pour servir à la nouvelle édition des *Missiones catholicæ*, donnant l'état général des Missions du monde entier. Nous les transmettons aux supérieurs de nos Missions, en les priant de les remplir avec soin, d'une manière exacte et précise, et de les renvoyer à la Maison-Mère sans délai. A chaque feuille se trouvent jointes les pages de la dernière édition du même ouvrage relatives à la Mission. On verra par là la manière dont ces renseignements doivent être donnés.

Pouvoirs à renouveler. — Nos Pères de Rome nous envoient, au sujet des demandes de renouvellement de pouvoirs adressées au Saint-Siège, la note suivante, que nous recommandons à ceux qu'elle peut concerner :

Pour hâter et faciliter l'obtention des pouvoirs à faire renouveler, il est nécessaire que les suppliques soient libellées absolument dans les mêmes termes que les indults précédents, et même que les derniers accordés, si c'est possible. La raison en est que l'on collationne exactement les nouvelles demandes avec les anciennes concessions dont la date est indiquée. Si la ressemblance, et surtout l'identité existe, l'indult est immédiatement renouvelé. Si, au contraire, on trouve des différences, et surtout si elles sont importantes, cela peut occasionner beaucoup de difficultés, et alors on exigera, en tout cas, une copie de la supplique entièrement semblable à la copie des indults accordés.

Bulletin. — Nous rappelons aux supérieurs de Maurice, de Bourbon, de Mayotte et de Nossi-Bé, que nous attendons leurs bulletins pour le mois de septembre,

Erratum. — Au dernier *Bulletin*, n° 41, il s'est glissé une erreur de pagination. Ce numéro s'étend de la page 600 à 632, et non de 530 à 562. Nous engageons nos confrères à corriger à la main cette erreur dans leurs exemplaires.

Maison-Mère, 28 juin 1890.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Voyage du T. R. Père en Allemagne. Admissions aux vœux. — **Bulletins des communautés.** Zanzibar. — Notice du P. Duby. — **Mouvement du personnel.** — **Nouvelles.** — *Avis.*

MAISON-MÈRE

VOYAGE DU T. R. PÈRE EN ALLEMAGNE

POUR LES INTÉRÊTS DE LA CONGRÉGATION ET DE SES ŒUVRES

Le P. Kraemer, directeur du grand scolasticat de Langonnet, que le T. R. Père avait choisi comme compagnon et interprète en ce voyage, a bien voulu, sur notre demande, nous adresser, à ce sujet, une relation que nos confrères liront avec intérêt.

Depuis notre expulsion d'Allemagne en 1873, nous n'avons jamais cessé de désirer notre retour en ce pays. Le bien à y faire est considérable, au milieu des populations catholiques toujours profondément attachées aux pratiques religieuses, en dépit du *Kulturkampf*; et, d'autre part, nous pourrions espérer d'y recruter, comme autrefois, de nombreuses vocations soit pour le scolasticat soit pour le noviciat des Frères.

On n'a pas oublié, sans doute, les démarches déjà tentées, en 1885, auprès du gouvernement de Prusse, par les PP. Weik et Stoffel. Il s'agissait alors d'être autorisé à fonder une mission dans le Kameron, nouvellement acquis aux Allemands, et par concomitance, à établir en Allemagne même quelque maison de recrutement et de formation pour les futurs missionnaires. Mais, en ce temps, la pacification religieuse, encore bien incom-

plète aujourd'hui, n'était que très faiblement commencée. Les démarches de nos deux confrères ne purent donc avoir de succès immédiat; elles ne laissèrent pas néanmoins que d'émouvoir l'opinion publique, et ce fut, pour le parti du centre, l'occasion de faire, au parlement de Berlin, des réclamations assez vives en faveur de la liberté religieuse. Tout cela contribua beaucoup à attirer de nouveau l'attention sur la Congrégation, si injustement expulsée, et sur nos missions d'Afrique; et le bruit qui se fit pendant quelques semaines autour de cette question, amena le pape Léon XIII à recommander peu de temps après, à la bienveillance du gouvernement, dans une lettre à M. de Bismarck, les missionnaires occupés dans les possessions africaines de l'Empire.

Le Kameron ne devait pas nous être ouvert, malgré les éloges décernés par les voyageurs, et plus encore par les officiers et agents allemands, même protestants, entre autres par l'amiral Knorr, aux travaux de nos missionnaires du Gabon. Mais au Zanguebar, nous étions en possession depuis longtemps déjà. On y laissa donc nos Pères en repos; on accepta même volontiers leurs services, et l'on s'en trouva bien. Ces relations eurent pour effet, en Afrique, d'assurer à nos missionnaires la protection des autorités allemandes durant la guerre qui vient à peine de se terminer; et, en Allemagne, d'exciter l'admiration pour nos œuvres et les sympathies pour la Congrégation. Les démarches couronnées de succès que put faire le R. P. Baur pour la libération des missionnaires Bénédictins de Bavière, ne contribuèrent pas peu à faire parler très avantageusement de nous.

Ce vif intérêt pour nos missions s'est naturellement manifesté d'une manière particulière parmi les catholiques allemands. S'ils tiennent à l'agrandissement et à l'affermissement de leur puissance coloniale, ils ne se préoccupent pas moins de l'évangélisation des pauvres noirs soumis à l'empire. Chez eux s'est formée, comme partout ailleurs, sur le désir de Notre Saint-Père le Pape Léon XIII, une grande ligue antiesclavagiste nationale, appelée *Africa-Verein*. Cette association s'est merveilleusement répandue; elle compte un nombre prodigieux d'adhérents; elle fonctionne parfaitement, et grâce aux aumônes nombreuses qu'elle recueille, elle peut venir efficacement au secours des Missions. Depuis un an, elle a accordé au vicariat

du Zanguebar, à trois reprises, des subsides s'élevant à la somme de 60,000 marks (75,000 fr.)

C'est cet intérêt pour les Missions d'Afrique qui porte les catholiques des provinces rhénanes à désirer plus vivement notre prochain retour et l'établissement d'une maison de la Congrégation soit sur les bords du Rhin, soit en Westphalie. Ce désir trouve assez souvent son expression dans les journaux, et en particulier dans le *Gott will es*, organe de la ligue anti-esclavagiste, rédigé à Munster, en Westphalie. Des offres très avantageuses, et à titre gratuit, nous ont même été faites pour le cas où nous pourrions revenir prochainement.

Le 20 avril dernier, parut la lettre du Souverain Pontife à l'archevêque de Cologne, dans laquelle Léon XIII engageait ce prélat et les autres évêques de Prusse à fonder un séminaire pour le recrutement des missionnaires d'Afrique, à l'instar de celui qui a été créé en Belgique pour les possessions de ce pays au Congo.

Le 29 du même mois, Mgr Kremetz écrivit au T. R. Père pour lui demander si notre Congrégation ne serait pas disposée à accepter cette œuvre.

« Les résultats heureux et si généralement reconnus de vos missionnaires, lui disait Sa Grandeur, la raison que le Souverain Pontife a commis le vicariat apostolique du Zanguebar à votre Congrégation, et la circonstance que celle-ci compte tant d'Allemands parmi ses membres, me font vraiment désirer que le séminaire susdit soit fondé et dirigé par vos Pères. Avant d'en faire une proposition aux autres évêques de l'Allemagne, je vous prie, mon Révérend Père, de me dire confidentiellement, si vous consentiriez à faire une telle fondation, supposé que le gouvernement n'y mit point d'entraves. »

Le T. R. Père répondit, le 5 mai, à ces bienveillantes ouvertures que nous serions heureux de nous dévouer à cette œuvre : mais il rappelait en même temps que les lois nous bannissant de l'empire n'étaient point encore rapportées, et il priait Sa Grandeur de vouloir bien user de son influence auprès du gouvernement pour obtenir, s'il était possible, notre rentrée.

Cependant, d'après ce qu'en écrivit Mgr de Courmont, le T. R. Père crut qu'il serait opportun de faire lui-même le voyage d'Allemagne, pour se rendre mieux compte des disposi-

tions à notre égard et de ce qui pourrait être fait. Il tenait, en outre, à voir quelques personnes qui s'intéressent avec ardeur à nos Missions; car, grâce à Dieu, à Cologne, et plus encore à Aix-la-Chapelle, nos Pères des Missions ont rencontré, depuis de longues années déjà, de très chaleureux dévouements et de généreux bienfaiteurs. Il voulait aussi visiter, dans la dernière ville, les familles nombreuses qui ont donné à la Congrégation leurs enfants, soit comme frères, soit comme scolastiques.

C'est à Cologne que le Très Révérend Père a appris de Mgr l'Archevêque où en étaient les négociations entamées avec le gouvernement au sujet de notre Congrégation. Sa Grandeur s'était servie, à cet effet, de l'intervention de M. de Huene, député du centre, qui a la bonne fortune, tout en étant fervent catholique et grandement attaché à son parti, de se faire écouter dans les hautes sphères gouvernementales. C'est lui, en effet, qui a obtenu, au commencement de cette année, l'exemption du service militaire en faveur des étudiants en théologie catholique. Cette réponse officielle que nous communiqua Monseigneur ne nous accorde pas encore de rentrer pour le moment, — il fallait bien s'y attendre —, car d'après un décret organique du Conseil fédéral, toujours en vigueur, nous sommes censés affiliés aux jésuites, et le séjour en Allemagne nous est interdit comme à eux. Mais il faut cependant reconnaître au ton et aux expressions de cette communication, une certaine bienveillance de la part du gouvernement, que l'on n'aurait certainement pas rencontrée il y a quelques mois seulement; et c'est maintenant à ceux qui s'intéressent à l'œuvre des Missions, aux évêques qui désirent notre retour et la réalisation complète des desseins du Saint-Père, aux députés qui défendent la cause catholique, aux agents du gouvernement en Afrique, de travailler, chacun pour sa part, à amener une décision favorable. Mais nous pouvons espérer que le voyage du Très Révérend Père et son entrevue avec l'Archevêque de Cologne, bien que ce ne soit qu'un premier pas, contribueront à presser les démarches qui seront à faire pour aboutir à une heureuse conclusion.

Ce voyage s'est très bien accompli. Nous sommes partis de Paris le dimanche soir, 29 juin. Arrivés à Cologne le lendemain de très bon matin, nous pûmes dire la sainte messe à l'église paroissiale des saints apôtres. Le curé de cette paroisse,

M. l'abbé Savils, m'était connu; il avait toujours compté parmi les amis de nos PP. de Marienthal et de Marienstatt. Mgr Krementz, archevêque de Cologne, auprès de qui nous nous rendîmes ensuite, nous reçut avec la plus grande amabilité. L'an dernier déjà, il m'avait fait un accueil très bienveillant, lorsque je fus chargé par la Maison-Mère de remercier Sa Grandeur du subside qu'elle avait obtenu de l'*Africa verein* en faveur de la Mission du Zanguebar. Il fut particulièrement heureux de faire la connaissance du Très Révérend Père. Le matin même, Monseigneur avait reçu la communication gouvernementale dont nous avons parlé plus haut. Il voulut bien se renseigner sur une foule de points concernant la Congrégation et les Missions. Il nous retint à dîner pour ce jour et le lendemain, que nous devons encore passer à Cologne, et il voulut bien nous conduire dans sa voiture le mardi 1^{er} juillet, à la grande réunion coloniale qui, par une heureuse coïncidence, devait se tenir ce jour, à Cologne. Sa Grandeur y avait été invitée, et elle tint à s'y faire accompagner par le supérieur général de la Congrégation, prévoyant qu'on toucherait au moins incidemment dans cette assemblée la question des Missions.

On avait espéré voir et entendre dans cette réunion le major Wissmann, commissaire impérial au Zanguebar, depuis peu de retour en Allemagne. Il avait promis d'y venir et on l'attendait jusqu'au dernier moment. Le Très Révérend Père se félicitait de cette heureuse rencontre, car elle lui aurait permis de remercier le major de sa bienveillance pour nos Pères du Zanguebar et des bonnes paroles qu'il disait en toute circonstance, des Missions catholiques et de nos Confréries en particulier, au grand scandale des protestants qui se sentent visés et blessés par ces éloges donnés aux missionnaires catholiques. Malheureusement M. Wissmann fit savoir à la dernière heure qu'il ne pouvait venir à cause du mauvais état de sa santé. A sa place parut le major Liebert, qui l'avait secondé dans ses expéditions africaines et qui, lui aussi, tout protestant qu'il est, ne s'était pas gêné de dire quelques jours auparavant au Reichstag, à Berlin, ce qu'il pensait des missionnaires catholiques et des missionnaires protestants. (Et que l'on songe que la comparaison est faite par un officier prussien et protestant entre des missionnaires catholiques français et des missionnaires protestants allemands).

Le Très Révérend Père fut présenté par Mgr l'Archevêque au président de l'Assemblée coloniale, M. de Kofmann, ancien ministre de Prusse, qui l'accueillit bien cordialement, et par celui-ci au major Liebert. Le major Liebert se félicita d'avoir eu, comme il disait, dans nos Pères de Bagamoyo, de fidèles alliés.

L'assemblée se tint dans une des grandes salles publiques de la ville; une grande foule de personnes, toutes munies de cartes, y assistait. On donna au Très Révérend Père une place d'honneur à côté de l'Archevêque, qui tout naturellement occupait la première, et le président, au début de la séance, après avoir dit quelques mots de regret de l'absence de M. Wissmann, exprima en termes bien choisis sa satisfaction personnelle et celle de l'assemblée de pouvoir saluer dans notre supérieur général « le premier supérieur de la Mission de Bagamoyo. »

Le temps qui nous restait fut consacré à visiter la ville, la célèbre cathédrale en particulier, et d'autres églises distinguées soit par leur architecture, soit par les reliques précieuses qu'elles renferment. Monseigneur avait mis à notre disposition comme cicérone son propre secrétaire, M. le docteur Steinberg, jeune prêtre fort distingué et très aimable.

De Cologne, nous nous rendîmes à Aix-la-Chapelle, où nous restâmes un jour et demi. Ce temps trop court fut consacré à visiter nos nombreux et excellents amis, dont le Très Révérend Père gardera longtemps encore un bon souvenir. Là, comme ailleurs, il put constater avec bonheur la piété et le dévouement des bons catholiques et l'attachement que l'on a pour nous. Aix-la-Chapelle est, on le sait, très riche également en monuments religieux et en reliques célèbres conservées à la cathédrale. Un après-dîner fut employé à faire une petite excursion en Hollande, pour visiter le célèbre collège de Roll-Duc, près de la frontière allemande. Cette maison, dirigée par des ecclésiastiques, est une maison modèle pour les installations, et elle jouit d'une grande réputation.

Le Très Révérend Père désirait profiter de sa présence en Allemagne pour voir Mgr Korum, évêque de Trèves. L'occasion était bonne, car, pendant cette semaine, il avait interrompu pour quelques jours ses visites pastorales et était rentré dans sa ville épiscopale. On sait que ce prélat est Alsacien d'origine. Il

était curé de la cathédrale à Strasbourg, avant sa promotion à l'épiscopat, et il connaît bon nombre de nos confrères. Mgr Korum, à cause de ses grandes qualités, est très estimé non seulement dans son diocèse, mais encore dans toute l'Allemagne. Il nous a reçus on ne peut plus cordialement, nous a retenus à dîner et a mis, lui aussi, son secrétaire à notre disposition pour nous faire visiter la ville de Trèves, qui est très remarquable à cause de ses antiquités romaines et chrétiennes. De Trèves, nous nous sommes dirigés de nouveau par Metz vers la France, et nous sommes rentrés à Paris le samedi matin, 5 juillet.

ADMISSIONS AUX VŒUX

Ont été admis, par décision du Conseil des 25 juin et 25 juillet :

Aux vœux perpétuels :

- Le P. LIAGRE, de la Communauté du Saint-Cœur de Marie ;
- Le P. SIGRIST, de la maison de Saint-Michel ;
- Le P. GARDEL, de la cté d'Epinal ;
- Le P. Blaise PALLIER et le F. BONIFACE Jansen, de la cté de Cellule ;
- Les PP. GROELL et WUSLER, de la cté de Castelnaudary ;
- Les PP. William CARROL et HERCHENRODER, de la cté de Blackrock ;
- Les PP. SYLVAND, GIROLLET, BLÉRIOT, de la cté de Braga ;
- Le P. LABROUSSE, maître des novices-Frères, à Cintra ;
- Les PP. ALAUX, SÉBIRE, Jacques LE BERRE, de la Sénégalie ;
- Les PP. TROXLER, MONNIER, LICHTENBERGER, des Deux-Guinées ;
- Le P. HIVET, de la Mission du Congo français ;
- Les PP. KARST et Emmanuel DELPUECH, du Zanguebar ;
- Les PP. HATTLER et MENGELLE, de la province de Maurice ;
- Le P. COLRAT, supérieur des maisons de Bourbon ;
- Les FF. EDÈSE Ritter, OPTAT Esvan, RUÉLIN Maudire, de Mesnières ;
- Le F. RÉGINALD Henke, de la cté de Merville ;
- Les FF. JACINTHO Alvez et ESTEVAO da Silva, du Portugal ;
- Le F. ADRIANO Macieira, de la Mission du Bas-Congo ;
- Le F. BASILÉE Gass, de la cté de Ballarat ;

Aux vœux de cinq ans :

- Le P. Jean-Joseph MICHEL et le F. Bénédict KAYSER, de la cté du Saint-Cœur de Marie ;
- Les PP. CHAUTY, de Saint-Michel, et LE SERRE, de Langonnet ;

Le P. BARRAT, de la cté de Mesnières, et BÉCUE, de Merville ;
 Les PP. LE FLOCH, WECKEL et SPANNAGEL, de la cté d'Epinal ;
 Les PP. HYLAND, de Blackrock, et KELLY, de Rochwell ;
 Le P. DURON, de la Mission des Deux-Guinées ;
 Les PP. Laurent LE BERRE et WECHTER, de la Martinique ;
 Les PP. MATALY d'Haïti, et PUTZ, de la Trinidad ;
 Les PP. GAILLARD, de la cté de Para, et MOYSAN, de la Guyane.
 Le P. TOBIN, de la cté du Saint-Esprit de Pittsburgh ;
 Les FF. GILDAS Collet et LIBOIRE Schmidt, de la cté de Chevilly ;
 Le F. BRUNO Ménès, de la cté de N.-D. de Langonnet ;
 Les FF. EPAPHRAS Munsch et FÉLICIEN Tranvoez, de St-Ilan ;
 Les FF. DONAT Zigmann, LUCAIN Cocu, HILDEVERT Willinger,
 LÉONARD Ehlinger, de la cté de Mesnières ;
 Le F. BARNABÉ Kurtz, de la cté de Beauvais ;
 Les FF. CHRISTOPHE Schmitt et ERIC Muckensturm, de St-Mauront ;
 Le F. MÉNELÉ Weckel, de la cté de Seyssinet ;
 Le F. PROTAIS Deiber, de la Mission de Sénégal ;
 Les FF. VIVIEN, Kehren et JÉRÉMIE Wassong, du Congo français ;
 Les FF. LUDGER Krambel et STRATON Wieder, du Bas-Congo ;
 Les FF. LUIZ da Silva et CRÉPINIEN Jaworsky, de la cté de Huilla ;
 Le P. BOULÉ et les FF. HYGIN Baltzer, BLANCHARD Dillenseger et
 LÉONCE Huck, de la Mission du Zanguebar ;
 Le F. NOEL Benoit, de la cté de Port-au-Prince (Haïti).

BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

ZANGUEBAR

COMMUNAUTÉ DE SAINT-JOSEPH, A ZANZIBAR

(JUILLET 1888 — JUILLET 1890)

1. Histoire abrégée de Zanzibar. — 2. Les Sultans et la diplomatie européenne. Le partage politique de l'Afrique Orientale. — 3. Les Compagnies allemandes et anglaises de l'Est-Africain. — 4. La guerre Swahilie-allemande. Soulèvement de la côte. La ville de Bagamoyo est brûlée. Nombreux réfugiés à la Mission. Bushiri. Mission des Bénédictins détruite. — 5. Le major Wissmann. Bushiri se croyant trahi par nous, menace nos stations. Alliance des Pères avec les chefs voisins contre lui. Bushiri pris et pendu. — 6. Fin de la lutte.

Ses conséquences. Situation actuelle. — 7. Nos rapports avec les autorités militaires et avec M. Lacau, consul de France. Terrain obtenu par M. Lacau pour un nouvel hôpital. — 8. Relations avec la Colonie européenne, la Mission anglaise, les Indiens. — 9. Visites. — 10. OEuvres et Personnel. — 11. Le bien qui se fait et celui qui ne se fait pas. L'hôpital. L'hospice de M^{me} Chevalier. L'avenir.

1. — Après avoir longtemps figuré parmi les pays perdus, Zanzibar est devenu, dans ces dernières années, le point de la mer des Indes qui attire le plus l'attention européenne. C'est une contrée qui évolue; et puisque nous assistons, en y étant parfois mêlés, à ces changements successifs, peut-être n'est-il pas inutile d'en dire quelques mots dans ce *Bulletin*.

On sait que Zanzibar, avec les îles qui l'avoisinent et la côte qui lui fait face, formait depuis longtemps une colonie arabe dépendant de l'iman ou souverain de Mascate. Il y a quelque soixante ans, en 1828, l'un d'eux, Seyid Saïd transporta ici sa résidence. A sa mort, le gouvernement de Zanzibar fut déclaré indépendant et il a eu jusqu'à présent comme successeurs, quatre de ses fils : Seyid Medjid (1856 — 1870), sous lequel la Mission fut fondée par Mgr Fava, en 1862; Seyid Bargash (1870 — 1887), à qui ses voyages à Bombay et en Europe avaient donné quelque goût pour la civilisation matérielle, qui a aboli la traite officielle et vu le commencement des difficultés présentes; Seyid Halifa (1887 — 1890), qui a été témoin de la guerre swahilie-allemande et qui vient de mourir subitement par suite, dit-on, d'une injection trop forte de morphine; enfin Seyid Ali, le sultan actuel et le dernier des fils de Seyid Saïd. Après lui, l'héritier présomptif est le fils de Seyid Bargash, Seyid Halith, âgé d'environ quinze ans.

Après avoir établi leur domination sur la côte en gagnant les chefs indigènes, déjà musulmans, auxquels ils laissaient d'ailleurs assez d'honneurs et de profits pour n'avoir pas trop à regretter la perte de leur liberté, les princes de Zanzibar étendaient peu à peu leur influence dans l'intérieur, conseillés et parfois secondés par le gouvernement anglais, qui se proposait de recueillir au bon moment la propriété aménagée sous ses yeux et par ses soins. Il y avait bien sans doute, entre la France et l'Angleterre, un accord datant de 1862, et en vertu duquel on s'engageait mutuellement à respecter le territoire du Sultan; mais la diplomatie viendrait sans peine à bout de ce mince détail.

2. — Les choses allaient donc ainsi, lorsque, à la suite des

voyages de Livingstone, de Speke et Grant, de Burton, de Von der Decken, de Cameron, de Stanley, des Belges, l'attention de l'Europe finit par être vivement appelée vers ces pays. En Allemagne particulièrement, la question coloniale faisait tous les jours du chemin. Enfin, une Société s'y forma qui délégua le D^r Peters, avec le comte Pfeil et le D^r Jülke, pour essayer de tenter en Afrique Orientale, surtout dans l'Ou-Sagara, ce qui avait si bien réussi à M. de Brazza sur l'autre côte, chercher un Makoko quelconque, et signaler des pays à coloniser. C'était en 1884.

En 1885, arrivait M. Gerhard Rholfs, comme consul général d'Allemagne, qui, le 3 mars, informait le Sultan que S. M. l'Empereur avait bien voulu placer sous son protectorat « tous les pays situés à l'ouest de ses possessions » ; et comme le dit Sultan s'étonnait fort de cette nouvelle, une escadre de cinq navires de guerre, commandée par l'amiral Knorr, vint aussitôt la lui confirmer.

Restait à savoir au juste quelles étaient les possessions du Sultan. La réponse de celui-ci pouvant n'être pas claire, la diplomatie européenne, dont les attentions sont inépuisables, s'offrit encore pour faciliter la tâche à Seyid Bargash, et une commission composée de trois membres, un Allemand, un Anglais et un Français, se réunit pour lui dire ce qui lui appartenait. Ils décidèrent que le Sultanat de Zanzibar comprenait l'île de ce nom, plus une bande de côtes de 40 milles de largeur, depuis Miningani au Sud, jusqu'à Kipini au Nord, avec les îles qui lui font face, et les ports du pays somali. Ils renouvelèrent en même temps l'assurance que les trois puissances maintiendraient l'indépendance du Sultan.

Cela fait, la France se retira. Quant aux autres parties contractantes, l'Angleterre et l'Allemagne, elles limitaient à l'intérieur leur sphère d'influence par une ligne partant de Vanga, passant à la base nord du Kilima Ndjaro, et atteignant par la moitié le Victoria Nyanza : au sud l'Allemagne, au nord l'Angleterre, moins l'enclave de Wito, précédemment acquise à un Sultan, indépendant de celui de Zanzibar, et placé sous le protectorat de l'Allemagne.

Le Portugal, au Sud, ne réclama que la baie de Tunghi, près du Mozambique.

L'Italie, elle, opère au Nord. Après avoir essayé de se faire donner Kismayo, elle a fini par s'entendre avec quelques chefs somalis pour avoir Hobbia, auquel elle a ajouté par la suite, deux degrés et demi de cette même côte somalie, à partir du Djuba, dont la rive gauche lui a été cédée. Mais dernièrement le *Volta*, l'un de ses navires de guerre, s'étant présenté devant Warsheik, une embarcation qui était allée à terre saluer le gouverneur a été attaquée, un officier et un matelot ont été tués, et la ville a été bombardée. C'est peut-être le signal de nouveaux troubles.

3. — Cependant, l'Allemagne et l'Angleterre ayant fait leurs parts, se sont occupées de les utiliser. N'ayant rien sur la côte, des sociétés commerciales se sont formées, qui ont offert au Sultan de lui administrer ses possessions, toujours pour son plus grand bien. Il a fallu céder, et des droits souverains ont été octroyés à ces compagnies, pour une durée de cinquante ans : droits de percevoir les douanes pour le compte du Sultan, de vendre et de louer des terrains, de construire des routes, de faire des règlements, d'établir des impôts, d'organiser la justice, etc.

Seyid Bargash avait promis toutes ces concessions nouvelles, quand il mourut, laissant à son frère Seyid Halifa, une succession grosse de difficultés. Celui-ci bon gré mal gré, dut se résoudre à signer les promesses de son frère.

4. — Cependant la compagnie anglaise s'est fait accepter sans encombres, quoique non sans argent, sur la côte qui lui a été concédée.

Mais il n'en a pas été de même de la compagnie allemande. Déjà ses explorateurs et ses employés s'étaient attiré de nombreux déboires, dûs surtout au sans-façon avec lequel ils traitaient hommes et choses. Mais, quand on apprit que leur autorité allait se substituer à celle du Sultan, quand on vit le pavillon allemand à côté de celui de Seyid, comme pour dire que l'autorité allemande égalait celle du Sultan, quand surtout, les chefs indigènes de la côte, purent prévoir qu'ils allaient être dépouillés de leurs privilèges et de leurs droits, le mécontentement s'accrut, gagna peu à peu, et finalement se traduisit par des violences. Ce fut Tanga qui commença (Août 1888) : l'autorité arabe, soutenue de la population, ayant attaqué une embarcation allemande, la ville fut bombardée.

En septembre, Pangani se révoltait de même, et tous les Allemands qui y étaient installés étaient obligés de se replier sur Zanzibar. Plus tard, c'étaient Lindi et Kilwa, où deux Allemands étaient massacrés et les autres mis en fuite.

A Bagamoyo, ce fut le 22 septembre, que les employés de la compagnie furent entourés et attaqués dans l'ancienne maison du gouverneur qu'ils occupaient. Heureusement pour eux, la maison était grande, élevée et solide; ils étaient armés, et surtout l'amiral allemand Deinhard se trouvait justement sur rade avec trois navires de guerre. Dès qu'il le put, il fit descendre à terre une compagnie de débarquement, et les indigènes, ayant à leur tête les chefs musulmans de l'endroit, se dispersèrent dans les campagnes, laissant cent cinquante morts sur place et un grand nombre de blessés : car on avait tiré dans le tas, indistinctement.

Pendant que la ville brûle, les habitants qui n'ont pas pris les armes, se réfugient à la Mission avec tout ce qu'ils peuvent rassembler de leur argent, de leurs meubles, de leur linge : c'est un encombrement indescriptible de 4 à 5000 personnes, Arabes, Indiens, Noirs de toute provenance.

Bientôt les hostilités s'étendent aux villages voisins : Windé est bombardé, et Saadani, et Kaolé... Le 2 décembre, le blocus est déclaré. Le 7, un aventurier arabe de Pangani, Bushiri, vient se mettre à la tête du mouvement et fait son entrée à Bagamoyo, pour se retirer ensuite près de là dans un petit camp faiblement retranché, d'où il pille les campagnes, ferme les routes de l'intérieur, prend comme esclaves tous les noirs qu'il trouve, terrorise le pays et harcèle les Allemands jour et nuit. Il ne peut arriver cependant à les déloger de la maison transformée en forteresse où ils sont établis, et d'où ils sont soutenus par deux ou trois navires de guerre, lançant de temps à autre grenades et boulets sur la côte, dans la ville et dans les campagnes à tout hasard.

Au mois de janvier, Dar-es-Salam est attaqué à son tour, et la Mission protestante pillée. Mais, loin de tout secours, c'est la Mission catholique des Bénédictins de Bavière, à Pugu, qui a le plus à souffrir. Pendant que le P. Bonifacius, qui en est le supérieur et le seul prêtre, est lui-même malade à notre hôpital de Zanzibar, sa maison est investie par les insurgés, tout est

pillé, démoli et incendié, deux frères et une sœur sont tués, deux peuvent prendre la fuite et quatre autres, avec une sœur, sont faits prisonniers. Ce ne fut qu'au mois de mars suivant, après des démarches sans nombre, et grâce au concours du R. P. Etienne Baur qu'ils purent être délivrés. Le même Père réussit de même, sur la prière du consul anglais, à faire revenir à la côte sous la garde de Bushiri, les missionnaires anglicans de Mpwapwa et de Mamboya.

5. — Enfin, le 31 mars, arrivait de Berlin le capitaine Wissmann, nommé depuis major, sous le titre de Commissaire Impérial pour l'*Est-Africain*. Secondé par quelques officiers et sous-officiers allemands, par des marins, et à la tête d'une petite troupe de Soudanais et de Zoulous, il s'emparait le 5 mai, à l'improviste, du petit camp de Bushiri.

Jusque-là, les relations de la Mission avec ce personnage et les chefs indigènes qu'il commandait avaient été suffisamment bonnes pour n'avoir rien à craindre de leur part. Seuls parmi les Européens de toute nationalité et de toute qualité, nous avions le privilège, en ces pays bouleversés, de pouvoir rester dans nos stations, continuer nos œuvres, envoyer des caravanes et même circuler en personnes; car c'est en pleine guerre, sur le chemin où un missionnaire anglais était massacré la veille, que les PP. Charles Gommenginger et Le Roy passèrent, à la tête d'une nombreuse caravane, à Mandéra, et à Mhonda et; ils seraient même arrivés au Kilima Ndjaro, si Mgr de Courmont n'avait cru prudent de les rappeler. Il n'y eut que quatorze de leurs porteurs pris comme esclaves et un de mangé...

Mais, à partir de cette affaire du 5 mai, les dispositions des insurgés changèrent complètement. Bushiri reprochait en particulier au Père Baur, non seulement de ne pas l'avoir averti du jour de l'attaque, mais encore et surtout de l'avoir trahi, en envoyant un de nos chrétiens dans son camp, pour révéler sa situation à l'ennemi. Cette accusation portait à faux sans doute; mais grande cependant a été notre surprise quand, dans la suite, nous avons appris comment Bushiri avait été amené à la formuler. Parmi les anciens soldats du sultan entrés au service de l'expédition Wissmann, se trouve un chrétien élevé autrefois à la Mission. Les Allemands l'envoyèrent en espion, le matin de l'attaque, habillé comme l'un de nos jeunes gens, se disant tel,

cherchant le P. Baur qui, affirmait-il, avait dû venir au camp et ne tarderait pas à y paraître, parlant français et jouant parfaitement son rôle : c'est lui qui a donné les renseignements sur la position de Bushiri et sur les forces dont il disposait.

Se croyant ainsi trahi, Bushiri faisait parvenir le 29, à la Mission de Zanzibar, une lettre dans laquelle, s'appelant le *Lion de la côte*, il annonçait qu'on le reverrait bientôt à Bagamoyo, et que, s'il avait perdu ses femmes, il en retrouverait d'autres dans nos stations. En même temps, un chrétien de Mandéra était arrêté par les chefs insurgés, et entendait de sa prison l'exposé des projets qu'on se proposait d'exécuter vis à vis des missions et qui n'avaient rien de rassurant : il s'agissait simplement de détruire nos établissements, de s'en partager les « richesses », de vendre les chrétiens comme esclaves, et de garder les missionnaires comme otages, afin de les céder ensuite un à un à prix d'argent...

Du reste, déjà avant la prise du camp, un jour que le P. Baur s'y trouvait avec les missionnaires anglais de Mpwapwa, pour traiter de leur libération, on avait longuement délibéré pour savoir s'il ne vaudrait pas mieux les tuer tous : l'intervention du chef de Windé les avait seule sauvés. Enfin, en dehors du Zanguebar, les missionnaires de l'Uganda venaient d'être chassés par les musulmans, ceux de Tobora obligés de se retirer, et ceux de Tanganyika étaient très menacés. Quant aux communications avec l'intérieur, elles étaient interrompues.

Pendant longtemps, on ne sait ce qu'est devenu Bushiri. Enfin, le 9 juin, il est signalé dans les environs de Mrogoro, n'attendant que l'assentiment des chefs indigènes pour détruire nos stations. L'un de ces derniers, le plus puissant, Kingo, prévient aussitôt le P. Mével, qui peut en écrire à Mgr de Courmont. Aussitôt on s'arrange avec un Arabe de nos amis, le Djémar Séliman, connaissant Bushiri et jouissant partout d'une grande autorité. Il accepta d'aller à la tête de cinquante soldats et cinquante porteurs donner aux Pères menacés des instructions et des ressources, aux chefs des conseils et à Bushiri lui-même cette lettre du sultan :

Halifa ben Scîd au Shcik Bushir... Salut à toi, etc...

Nous t'avons écrit précédemment au sujet de nos amis les Pères

français, lorsque notre ami le consul de France nous avait appris que tu les tourmentais. Nous te prions donc de ne pas causer de tort à ces Pères, puisqu'ils sont des amis pour nous. Nous te prions également de ne point molester les missionnaires en général, car ce sont des pauvres qui voyagent au loin et qui ne veulent point le mal. Nous t'engageons à ne point te faire de tout le monde un ennemi. Salut. — 27 Chawal.

Longtemps on resta sans nouvelles de cette expédition, qui mit deux mois à parvenir à Mrogoro. Mais le 22 juillet, on apprenait que Bushiri avait attaqué le poste allemand de Mpwapwa et tué de sa main l'un des deux officiers qui le gardaient. L'autre, M. Giese, avait pu s'échapper par une fenêtre, sortir grâce à la nuit et, enfourchant l'âne de Bushiri qu'il avait trouvé sur le chemin, il avait pu gagner Mhonda et de là Bagamoyo. De leur côté, nos confrères de La Longa, de Tununguo et de Mrogoro, s'étant rassemblés, avaient décrété la retraite en masse, quoique en bon ordre, sur Mhonda, où ils arrivèrent un soir, Pères, Frères et chrétiens, pour se rabattre sur Mandéra et entraîner tout dans leur exode vers la côte. Mais l'âme guerrière du P. Machon ne put se résoudre à cette extrémité. Convoquant aussitôt les principaux chefs du Ngourou, il leur déclare que, si on l'attaque, il se battra jusqu'à la mort, il leur fait jurer qu'ils s'entr'aideront tous contre l'ennemi commun ; et, enfourchant à son tour l'âne de Bushiri, il reconduit paisiblement à Mrogoro la caravane des fugitifs. De son côté, le P. Kornmann avait fait, à Mandéra, une alliance pareille avec les chefs voisins.

Cependant, Bushiri tenait toujours le pays, coupant les communications, pillant les Indigènes, volant partout des esclaves, et, à cause même de ces violences, suscitant parmi les tribus païennes un courant d'opinion favorable aux Allemands. Enfin, au commencement d'octobre, il était signalé près de Bagamoyo, à la tête d'une bande de Maviti, tribu sauvage et pillarde, d'origine zoulou, qui vit au sud de Tununguo. Aussitôt, le baron de Gravenreuth se porte à leur rencontre, les trouve à Myombo et est assez heureux pour les disperser.

Privé de ces nouveaux auxiliaires, Bushiri se jette vers le nord. Mais, au mois de décembre, des indigènes le livrent, à Pangani, au major Wissmann qui, séance tenante, le juge militairement et le pend de même, devant une foule d'Arabes et de

Swahilis rassemblés. Six chefs musulmans pris avec lui furent exécutés à Bagamoyo.

Après la mort de Bushiri, les forces des insurgés se réunirent autour de Bwana Héri. Il fut lui-même attaqué dans deux rencontres, à Mlembulé et à Pala-Makala, où il s'était retranché dans des positions très fortes et que, en réalité, il a gardées.

6. — Cependant, Seyid Halifa étant mort sur ces entrefaites, Seyid-Ali, son successeur, transmit à Bwana Héri de nouvelles propositions de la part des Allemands, propositions honorables et qu'il n'avait cessé de demander. Il accepta.

Restaient au sud Kilwa et Lindi. Ces deux villes viennent de se rendre après une faible résistance, et le major Wissmann a cru le pays assez tranquille pour pouvoir prendre un congé et rentrer en Allemagne (26 mai 1890).

La pacification cependant n'est pas complète. En ce moment même, les Maviti menacent de se venger sur Tununguo des pertes qu'ils ont subies; et l'on ne sait ce qui résultera des tentatives d'Émin Pacha dans l'intérieur pour rallier les Arabes et les chefs indigènes à la cause allemande. On sait que Émin, délivré ou enlevé, mais non conquis par Stanley, est passé au service de l'Allemagne, sa patrie du reste, et est rentré dans l'intérieur à la tête d'une forte caravane.

Pendant toute cette guerre, on le comprend, les inquiétudes ont été grandes à Zanzibar, où chaque jour pouvait apporter des nouvelles désastreuses. Aussi Mgr de Courmont a-t-il, dès le principe, demandé au Sacré-Cœur sa protection spéciale, et prescrit à la sainte messe une oraison particulière. On le voit, le Sacré-Cœur nous a entendus! — Mais ces inquiétudes de Zanzibar n'étaient rien à côté de celles de Bagamoyo et des stations de l'intérieur, où pendant plus d'un an et demi on a vécu dans des appréhensions perpétuelles, sur un qui-vive de jour et de nuit, privés souvent de communications, alarmés d'autres fois par de fausses nouvelles, à bout de ressources, obligés, vis-à-vis des belligérants, à des réserves excessives, menacés de tout perdre pour une simple imprudence, et amenés finalement à prendre position pour les populations païennes qui nous environnent contre les pillards musulmans de la côte.

Ici, en effet, comme partout d'ailleurs, le Musulman, c'est l'ennemi. Et comme cette guerre l'a abaissé, comme l'influence

qu'il avait tend à s'affaiblir, comme l'Européen paraît maintenant devoir être le « maître », et non l'Arabe, comme enfin ces noirs sont persuadés — ce qui a été vrai souvent — que nous les avons protégés par nos conseils et notre influence contre les ressentiments du vainqueur, ces événements en somme peuvent tourner à bien. Il s'agit seulement pour nous de mettre à profit les circonstances présentes, d'user de notre position actuelle pour attirer dans nos écoles les enfants des chefs et des indigènes influents, de nous remuer un peu, et d'évangéliser.

7. — Il faut ajouter, car c'est justice, que dans toutes les circonstances difficiles que nous avons eu à traverser, le major Wissmann, le baron de Gravenreuth, l'amiral Deinhard et toutes les autorités allemandes ont tenu visiblement à faire leur possible pour nous être agréables et utiles. D'un autre côté, leurs rapports officiels à notre sujet n'ont pas peu contribué à remettre dans une voie favorable la question de la rentrée en Allemagne des ordres religieux voués aux Missions.

Nous avons pareillement eu le bonheur, dans cette période délicate, d'avoir à Zanzibar un consul, M. Lacau, dont l'esprit large et droit a parfaitement compris notre position et qui nous a considérablement favorisés... rien qu'en nous laissant faire.

Ici, dès son arrivée, M. Lacau nous a obtenu du sultan exemption totale des droits de douane; et avant de partir pour le Congrès anti-esclavagiste de Bruxelles, où il a été appelé, il a pu voir la conclusion d'une affaire qui a coûté à lui et au P. Acker sept mois de démarches : la donation d'un terrain situé au nord de l'hôpital actuel, sur la mer. Grâce à des fonds avancés par une généreuse bienfaitrice, il s'y élève en ce moment un nouvel hôpital, qui pourra contenir 50 malades en temps ordinaire et même 90 si le besoin s'en faisait sentir. Actuellement, on ne peut en recevoir que 24. Quand cet établissement sera terminé, M^{me} Chevalier, qui demeure jusqu'ici dans une maison louée, occupera l'hôpital actuel et sera ainsi délivrée d'un loyer de 1000 francs.

Ajoutons, enfin, que c'est grâce à M. Lacau que Mgr Fava, fondateur de la Mission et ami constant de la Congrégation, a été décoré, comme on le demandait depuis longtemps, de l'Ordre de l'Étoile brillante par le sultan Saïd Halifa. Aussi Mgr de Courmont a-t-il été heureux de pouvoir obtenir du Saint-Siège,

pour M. Lacau lui-même, la croix de commandeur de Saint-Grégoire.

8. — Ces bonnes relations avec le représentant de la France, nous les avons, au reste, avec tout le monde : avec les divers commandants et officiers français qui se sont succédé sur la rade de Zanzibar, avec les marines anglaise, allemande et italienne, avec les divers consuls. Mais, parmi ceux-là il convient de citer particulièrement M. le capitaine Fuchs, consul d'Autriche-Hongrie, qui a fait à notre hôpital une mort édifiante, et M. le colonel Ewan Smith, consul général d'Angleterre qui, dans le cours de ces deux ans, a donné à la Mission 153 esclaves libérés, adultes ou enfants des deux sexes.

La Mission anglaise, elle-même, a tenu à nous montrer sa sympathie « fraternelle », en faisant faire au temple, en faveur de nos réfugiés de Bagamoyo, une quête qui a produit 80 francs. Le comité de l'Église anglicane de Monbassa a, de son côté, écrit au P. Baur pour le remercier de son concours en faveur des missionnaires de Mpwapwa et de Mamboya. Mais ceux-ci sont beaucoup moins avancés que ceux de Zanzibar. Le docteur Smyties, qui gouverne ces derniers et qui est rentré récemment en Angleterre, après avoir passé la semaine sainte à Rome, a pris à la Mission vingt-quatre exemplaires de notre catéchisme Swabili : sa doctrine lui plaît fort, dit-il, à part certains points exagérés sur la primauté du Pape, et il l'a distribué à son personnel enseignant, pour qu'il y puise des inspirations.

Enfin, ces événements de la Mission de Bagamoyo, où tous les blessés ont trouvé des soins et tous les fugitifs un refuge, ont déterminé, parmi les Européens et les Indiens, qui sont musulmans, un courant de sympathies qui s'est traduit par une souscription arrêtée au total de 12,664 francs. Celui qui en avait pris l'initiative, Séwa Hadji, nous a, pour sa part, donné son boutre, d'une valeur de 4 000 francs, et il est en ce moment en instances pour nous faire accepter un terrain, dans la ville de Bagamoyo, en vue d'un hôpital à y établir pour les Indigènes.

9. — La position et l'importance croissante de Zanzibar, où passent, en ce moment, quatre lignes de paquebots français, anglais, allemands et portugais, nous amènent assez souvent des visites de nos confrères des îles Malgaches, de Maurice et de Bourbon, ainsi que d'autres missionnaires de Madagascar, du

Zambèse, du Mozambique ou de l'Intérieur africain. Il serait trop long de les nommer tous ; mais voici par ordre de dates les principaux visiteurs avec lesquels la Mission s'est trouvée en rapports : Mgr Bridoux, vicaire apostolique du Tanganyika ; M. Chalvet, ancien administrateur du diocèse de Saint-Denis (Réunion) ; M. Campan, consul de France à Nossi-Bé ; le commandant Michel et son successeur le commandant Prouhet, chefs de la division de la mer des Indes ; M. le Myre de Vilers, résident de France à Madagascar et aujourd'hui député ; le comte Téléki, l'explorateur hongrois qui a découvert les lacs Rudolf et Stéphanie ; le docteur Péters, chargé par un comité allemand de la « délivrance » d'Émin Pacha, et qu'Émin Pacha va maintenant secourir ; le comte Montecuculli, commandant la frégate autrichienne *Aurora* ; le commandant Nicolas, du *Bouvet*, qui est resté près d'un an ici, en rapports particulièrement familiers avec nous ; le R. P. Deguerry, supérieur général des missionnaires d'Alger, qui a fait un voyage à Quilimane, avant d'envoyer ses Pères au Mozambique ; le major Wissmann ; l'amiral allemand Deinhard ; l'amiral Freemantle, commandant l'escadre anglaise, et son successeur le commandant Brackenburg ; M. Dupérier, ancien vicaire général de Bourbon ; le P. Garmy et Stanley ; Émin Pacha et le P. Adam ; le capitaine Trivier ; les PP. Lefeuve, Colrat, Baud, Binger, Walter, etc. ; Mgr Carle, vicaire général de Bourbon ; M. de Frescheville, ingénieur de la marine ; M. George Mackenzie, directeur de la compagnie anglaise de l'Est africain ; MM. les commandants Jauréguiberry, du *Hugon* et Ravel du *Boursaint*, celui-ci, actuellement à Zanzibar ; etc..

10. — A travers les événements qui se succèdent et donnent à Zanzibar une physionomie nouvelle, nos œuvres continuent, toujours les mêmes. Elles comprennent :

1° Le ministère paroissial et la procure des Missions de l'Intérieur, confiés au P. Acker, supérieur et économiste de la communauté. Le F. Céré est chargé de la sacristie et de la menuiserie, le F. Adelin de l'intérieur et du jardin.

2° L'œuvre des enfants, où se sont succédé depuis deux ans les PP. Delpuech, Le Roy, Boulé et Toussaint.

3° L'imprimerie, avec la fonderie des caractères et la reliure, dirigée par le P. Sacleux, assisté du F. Acaire.

4° L'hôpital, dont sont chargées les *Filles de Marie*, en même temps que d'une œuvre de filles.

5° L'hospice, destiné aux pauvres indigènes, que tient M^{me} Chevalier.

Mgr de Courmont a fait de Zanzibar sa résidence habituelle; mais les besoins de la Mission l'appellent souvent à Bagamoyo, dans les stations de l'Intérieur ou en d'autres pays destinés à recevoir des Missions nouvelles. C'est ainsi qu'il est allé au Tana et a visité le Zanguebar anglais (2 nov. 1889, — 8 février 1890), Kilima-Ndjaru (juillet 1890), et qu'il devra ensuite faire une tournée dans le Zanguebar allemand.

Quant au P. Le Roy, c'est un nomade. Il a passé une partie de ces deux ans à Zanzibar, mais il a fait aussi diverses absences, parfois longues, pour remplacer quelques confrères, voyager dans l'intérieur ou occuper les postes volants du territoire anglais.

11. — Quelques mots, pour finir, sur le bien opéré par ces différentes œuvres.

Le ministère, ici, s'exerce surtout près des Goanais, qui forment une colonie de près de quatre cents âmes, négociants, débitants, blanchisseurs, cordonniers, tailleurs, cuisiniers, employés dans les navires, musiciens du Sultan. Ce sont, en général, de bons chrétiens, fidèles à leurs devoirs, et dont plusieurs font partie de l'*Association réparatrice du Saint-Sacrement*, qui a ses exercices tous les mois. Quelques autres catholiques, plus ou moins pratiquants, nous viennent de France, de la Grande-Bretagne, d'Italie, d'Autriche, d'Allemagne, d'Égypte, de Syrie, de l'Inde, des Seychelles, et même de Zanzibar. Tous les dimanches aussi, les navires de guerre anglais, allemands et français — *ces derniers, lorsque le commandant est protestant et n'a pas à craindre dès lors de passer pour clérical* — envoient, lorsqu'ils sont sur rade, un certain nombre de leurs catholiques à la messe.

Mais la population indigène, composée d'Arabes, d'Indous, de Banyans, de Parsis et d'esclaves noirs, est toute plus ou moins prise dans les filets de l'islamisme, du bouddhisme, etc., et, pour des causes multiples, dans les circonstances actuelles, il est très difficile de la sortir de là. On a souvent pensé à ouvrir une école pour les enfants indiens, qui sont très nombreux. Ils

viendraient peut-être; mais comme au point de vue religieux le résultat serait nul, il faudrait au moins que cette école pût se soutenir par elle-même et ne pas absorber des ressources appelées à fructifier davantage sur le continent et parmi les tribus païennes.

Notre hôpital, par exemple, est dans ce cas. Il paie lui-même ses frais et contribue pour sa large part à nous attirer les sympathies du public européen. Un hôpital allemand, établi par une société évangélique sous les auspices du consul, ne nous a fait aucun tort, du moins pas autant que nous le craignons. Dans le cours de ces deux ans (juillet 1888 — juillet 1890), nous y avons reçu 294 malades, dont 170 Anglais, 63 Allemands, 27 Français, et le reste, 34, appartenant à diverses autres nationalités. Nous avons été particulièrement heureux d'y soigner le P. Jamet, des Missionnaires d'Alger, et le P. Bonifacius, des Bénédictins de Bavière, avec lesquels nous sommes toujours dans les meilleures relations de confraternité apostolique. Mais nous y avons perdu successivement le bon F. René, encore si jeune; la Rév. Mère Marie-Augustine, supérieure provinciale des Filles de Marie, qui était venue dans la Mission avec Mgr Fava, et qui, durant trente-neuf ans, n'a cessé de s'y dévouer (janvier 1889); M^{lle} Duclos, compagne de M^{me} Chevalier (23 février 1890); et enfin, cet excellent P. Dardenne, supérieur de La Longa, qui est venu mourir ici, par suite surtout des privations et des fatigues qu'il avait eu à endurer pendant la guerre.

Quant à l'hospice de M^{me} Chevalier, il continue sa marche avec un total de 90 baptêmes.

Les enfants, — une quarantaine de garçons et autant de filles, — outre qu'ils sont élevés, instruits et formés, nous rendent de précieux et nombreux services.

Tel est le résumé de ce qui se fait à Zanzibar. C'est peu, hélas! quand on considère l'immense population qui nous entoure et qui nous échappe. Il en sera de même tant que l'Islam règnera en maître. Heureusement, ses beaux jours semblent toucher à leur fin.

LE P. DUBY

DÉCÉDÉ A PARIS, LE 8 MAI 1890

Le P. Martin Duby naquit à Ammerschwir (Alsace), le 1^{er} mai 1823, de parents vraiment chrétiens. Il était l'aîné de quatre enfants, dont deux filles (1). Dès son jeune âge, il montra un grand attrait pour la vie sacerdotale et apostolique. Un jour, il entendit à l'école primaire de l'endroit un missionnaire parler des pauvres sauvages et des hommes qui se dévouaient pour aller les gagner au bon Dieu : « Ma mère, s'écria-t-il en rentrant chez lui, j'irai un jour, moi aussi, chez les sauvages, pour les convertir. » Personne ne prit au sérieux ces paroles d'enfant. Cependant, dans l'intérieur du foyer domestique, il se faisait déjà remarquer par une vie exemplaire, reprenant son frère ou ses sœurs, quand il leur arrivait de commettre quelque faute.

On peut se figurer avec quels soins minutieux il se prépara à la première communion. Ce fut en ce jour solennel que sa vocation ecclésiastique se décida. Peu de temps après, le vénérable curé de sa paroisse commença à lui donner des leçons de latin. Ses parents, qui s'y étaient d'abord formellement opposés, avaient fini par céder à ses instances, en se consolant par la pensée que si ce cher fils devait réellement devenir prêtre, il resterait dans le diocèse, et que, de cette manière, il ne serait pas entièrement séparé de sa famille.

Après une année de leçons particulières, le jeune Duby alla, comme externe, faire ses humanités au collège de Sigolsheim; puis, en 1842, il entra au petit séminaire de Strasbourg pour y étudier la philosophie, et l'année suivante, au grand séminaire. C'est dans le silence et le recueillement de cette sainte maison, qu'il sentit croître de plus en plus en lui son désir de se vouer à l'apostolat, sur les plages lointaines du continent noir.

Notre vénérable Fondateur, qui avait déjà passé au grand séminaire de Strasbourg, venait d'établir à la Neuville-lès-Amiens la première maison de la Congrégation du Saint-Cœur de Marie, spécialement vouée à la conversion de la race noire.

(1) Ces notes sur les premières années du P. Duby nous ont été envoyées par un de ses neveux, M. l'abbé Jérôme Duby, actuellement élève au grand séminaire de Strasbourg.

Un bel élan vers le nouvel Institut se manifesta bientôt parmi les élèves de ce séminaire. M. l'abbé Duby fut des premiers à y demander son admission. Il avait été ordonné sous-diacre à Strasbourg, le 29 mai 1847 (1). Vers la fin de cette année (11 décembre), il entra comme novice à Notre-Dame du Gard. Ordonné diacre à Amiens le 6 février 1848 et prêtre le 11 juin, il fit profession, le 2 février de l'année suivante. Il revint alors en Alsace, pour faire ses adieux à sa famille. Enfin le jour du départ définitif arriva. Ses parents soulageaient leur douleur par la prière et les larmes. Les paroles d'adieu que le jeune apôtre adressa à sa mère n'ont pas encore été oubliées. Il lui rappela la mère de Notre-Seigneur présente à la mort de son fils, sur la croix, ajoutant que lui ne partait pas pour mourir, mais pour gagner des âmes à Dieu; qu'elle devait faire le sacrifice de grand cœur, pour avoir plus de part au bien qu'il pourrait faire dans les Missions.

Destiné à la Mission du Sénégal, le P. Duby fut envoyé à Sainte-Marie de Gambie, où il arriva le 12 août 1850, accompagné du F. Amand; il devait remplacer le P. Warlop; et le F. Amand, le F. Jean-Baptiste. Au départ du P. Dréano, le P. Duby, son assistant, devint supérieur, ayant pour vicaire M. l'abbé Moussa, prêtre noir de Saint-Louis. Il se mit tout de suite à l'étude du volof et de l'anglais, et, en peu de temps, il arriva à parler parfaitement ces deux langues.

En 1851, il fut atteint d'une hépatite qui, pendant quelque temps, occasionna des craintes sérieuses pour sa vie. Les soins assidus qui lui furent donnés diminuèrent son mal sans le guérir complètement; aussi s'en est-il toujours plus ou moins ressenti. En 1852, Mgr Kobès le remplaça par le P. Blanchet et l'envoya lui-même à Dakar. Au mois de mars de l'année 1856, le P. Blanchet était rappelé à Dakar, pour présider à la construction de la maison des Sœurs, et reprendre la procure générale de la Mission; à son tour, le P. Duby alla le remplacer en Gambie; mais le mauvais état de sa santé le força de rentrer en France le 18 mai 1856, accompagné du P. Welty. Il fut alors employé durant une année comme sous-directeur et économiste au noviciat de Monsivry, que dirigeait le vénérable P. Burg.

(1) Il avait reçu la tonsure et les Ordres mineurs le 17 mai 1845.

Reparti en 1857, il put se dépenser encore avec zèle au salut de ses chers Noirs une douzaine d'années.

Retombé gravement malade en 1869, il est obligé d'aller redemander à l'air natal le renouvellement de sa santé. Pendant ce nouveau séjour en Alsace, la guerre éclate entre l'Allemagne et la France, et le P. Duby reste durant ce temps dans sa famille, pour se remettre d'une fluxion de poitrine, qui l'avait conduit aux portes du tombeau. Retourné en Afrique en 1872, il se voit contraint par la maladie de rentrer en France quelques mois après, et cette fois sans espoir de retour.

La plus grande partie de sa vie de missionnaire s'est écoulée à Sainte-Marie de Gambie, qui a été sa mission de prédilection. Cependant, en différentes circonstances, il fut envoyé dans d'autres postes, pour aider ou remplacer quelques confrères. Aussi connaissait-il parfaitement toute la côte de la Sénégambie, de Dakar à la Casamance, et il a pu même en dresser une carte, qui a été publiée en 1877 dans les *Missions catholiques*, avec plusieurs articles sur les débuts et les œuvres de la Mission.

Nous n'avons que peu de documents sur cette longue carrière de missionnaire si dignement remplie. L'extrait suivant d'une de ses lettres au T. R. P. Schwindenhammer montrera toutefois de quel zèle il était animé.

Un soir, je rentrais d'une course que j'avais faite chez nos Akous. Je hâtais le pas, car j'étais en retard, quand tout à coup il me vint à l'idée d'aller voir un petit enfant, que j'avais trouvé un peu indisposé trois jours auparavant. Je m'adressai à Dieu pour savoir à quoi me décider. Malgré la nuit qui commençait déjà, je crus devoir prendre le parti de revenir sur mes pas, et d'aller faire un long détour pour voir mon petit malade. Je le trouvai à l'agonie. Il s'agissait de le baptiser sans que les parents s'en aperçussent. Je fis donc semblant de préparer un remède, et, pendant ce temps, je fis couler un peu d'eau sur le front du moribond, en prononçant la formule du baptême. Une heure après, cette petite âme s'était envolée au ciel.

A peine avais-je achevé, qu'une personne qui m'avait vu passer, vint m'appeler pour un autre malade un peu plus âgé. Il me fut facile de voir que celui-ci n'en devait pas revenir et je le baptisai également à l'insu des parents et d'une troupe d'Akous, qui se trouvaient dans la case, et auxquels j'eus l'occasion d'adresser quelques mots sur la véritable religion. Je rentrai ensuite content et heureux, remerciant Dieu de sa bonté!

Un autre fait m'est arrivé à l'hôpital civil. J'y rencontraï un jour un capitaine anglais très malade. Je m'approchai de lui pour lui adresser quelques paroles, et par sa réponse je reconnus que j'avais affaire à un protestant. J'allai le voir depuis et lui demander de ses nouvelles tous les jours. L'intérêt que je lui témoignais parut le toucher, et il me dit un jour avec émotion : « Vous avez bien de la bonté pour moi. Vous venez me voir tous les jours, et me consoler dans l'abandon où je suis, quoique je ne sois pas de votre religion. Je sais qu'il y a dans cette ville plusieurs ministres protestants, et pas un seul n'a mis les pieds ici. » J'avais résolu de ne pas entamer de discussion religieuse, et même de ne pas commencer à parler de religion. Je prévoyais que le malade ne tarderait pas à en parler le premier. Un jour, en effet, il provoqua de ma part une réponse, où je lui fis clairement entendre que les protestants étaient dans l'erreur.

Il était protestant pratiquant, et pensait sérieusement à son salut. Je lui exposai de mon mieux les différents points les plus saillants des erreurs protestantes. J'insistai surtout sur leur manque d'unité et sur leurs variations, appuyant mes preuves des textes que ma mémoire, aidée de la grâce du bon Dieu, pouvait me suggérer. Le capitaine m'écoutait avec attention, je dirai presque avec l'avidité d'un avaro, à qui l'on découvre une mine d'or. Jamais de ma vie je n'avais vu un protestant frappé comme celui-là de ce qu'il m'entendait dire, quoique Dieu ait daigné plus d'une fois se servir de moi pour attirer à lui de ces pauvres âmes, qui croupissaient dans l'erreur. Je lui prêtai ensuite quelques traités imprimés tout exprès en Amérique, pour éclairer les protestants qui cherchent la vérité. En attendant, je priais pour le malade et faisais prier pour lui, en le recommandant aux prières de l'Archiconfrérie. Un jour il me dit que le protestantisme ne le satisfaisait nullement.

« Ce n'est point là une religion que Dieu a faite, ajouta-t-il. Dieu ne peut pas être l'auteur d'un pareil galimatias. J'aime beaucoup votre religion. J'ai appris à l'estimer dans les rapports que j'ai eus dans le temps avec un capitaine catholique, et votre bonté me confirme dans l'opinion que j'en avais conçue. Vous pratiquez ce qui est prescrit dans l'Évangile, etc. »

Je ne disais rien pour le pousser à devenir catholique. On pourrait peut-être me reprocher de m'être trop tenu sur la réserve; mais cela n'a servi qu'à m'assurer que la conversion de ce pauvre protestant était sérieuse, car il se convertit. Il me demanda un jour ce qu'il avait à faire pour devenir catholique, et il fit ce que je lui dis, avec la simplicité d'un enfant. Après s'être assuré que l'Église catholique était la véritable église de Jésus-Christ, il fit son abjuration, se confessa, reçut l'absolution sous condition, et il fut baptisé encore sous condi-

tion à l'hôpital. Sa joie était à son comble. Il aurait désiré que tout le monde prit part à son bonheur. Il aurait voulu convertir tous les hérétiques. Il commença à instruire les garde-malades, qui étaient tous protestants. Il pria beaucoup, et quand il était fatigué, il tenait un crucifix à la main pour penser à Jésus crucifié, disait-il. Il me pria instamment de lui permettre de recevoir la sainte communion. Je la lui apportai à l'hôpital. Peu de jours après, un navire anglais partant pour l'Angleterre le prit à son bord. Aujourd'hui ce capitaine est, j'en suis convaincu, un fervent catholique, ou peut-être jouit-il déjà au ciel de la récompense de sa fidélité. (Lettre du 22 juin 1858.)

Le ministère du P. Duby auprès des âmes était d'autant plus méritoire pour lui qu'il éprouvait de grandes difficultés à le remplir, surtout en ce qui concerne l'administration du sacrement de pénitence, par suite d'une grande fatigue de tête et d'une conscience délicate et même un peu scrupuleuse. Il lui fallait tout son esprit d'obéissance et de soumission aux avis de ses supérieurs pour surmonter ces difficultés. Il y travaillait d'ailleurs généreusement, pour correspondre à la grâce qui le sollicitait à se donner de plus en plus entièrement à Dieu. Voici, en effet, ce qu'il écrivait lui-même à ce sujet au T. R. Père pour le remercier d'une lettre d'encouragement qu'il en avait reçue. On verra quels étaient à la fois son esprit d'humilité et ses sentiments de foi à l'égard de ses supérieurs, qu'il considérait comme les représentants de Dieu.

Votre lettre a été pour moi d'une grande consolation, comme tout ce qui vient de votre part. J'en ai rendu de bien sincères actions de grâces à Dieu, et je serais heureux si je pouvais vous en témoigner dignement ma reconnaissance, en vous disant que j'ai toujours tâché de suivre depuis lors les conseils si encourageants et si consolants que vous avez daigné me donner, et que j'ai correspondu aux grandes grâces que Dieu, dans son amour pour moi, m'a accordées par le moyen de votre honorée lettre. Mais hélas ! je ne puis me rendre ce témoignage...

Il me semble que la source de mes inconstances et de mes lâchetés vient, en grande partie, de mes craintes et de mes perplexités continues. Depuis que j'ai eu le bonheur de recevoir votre dernière lettre, j'ai lutté plus qu'à l'ordinaire contre ces appréhensions, surtout dans l'administration du sacrement de pénitence. Depuis assez longtemps, par suite de ces appréhensions, Mgr Kobès ne m'a chargé que des enfants qui ne peuvent se confesser qu'en volof. Mais

quelques personnes du dehors viennent aussi s'adresser à la Mission, et comme il n'y a que moi à Dakar qui parle le volof, c'est moi qui dois les confesser. Quand il me faut entendre ces confessions, c'est pour moi une des plus rudes besognes.

Je me trouve dans un état de peine continuelle, juste punition de mes négligences. Mon amour pour les souffrances et les humiliations a diminué. Je veux et ne veux pas, quoique tous les jours je prenne les mêmes résolutions.

Les lectures spirituelles m'ont fait beaucoup de bien, je ne puis lire que l'Écriture sainte, nos saintes règles et constitutions, les lettres circulaires et surtout les écrits de notre vénéré Père, dont je fais depuis un an le sujet de mes pauvres méditations. Tout autre livre n'a aucun attrait pour moi. (Lettre du 20 janvier 1860.)

On vient de voir combien le P. Duby aimait à se nourrir des écrits de notre vénéré Père. Il aimait aussi à s'adresser à lui comme à un saint, ainsi que nous le voyons dans l'extrait suivant :

L'année vient de passer comme une espèce de cauchemar ou comme un rêve. J'étais presque continuellement souffrant, quand même je n'étais pas malade. Mon âme était engourdie et en quelque sorte incapable de quoi que ce soit. Sans énergie pour produire un acte, il me semblait que j'étais sensible seulement aux choses qui pouvaient me faire souffrir physiquement ou moralement. Cet état dure encore quoique modifié et moins fortement que par le passé. Je puis au moins faire oraison depuis peu, il est vrai, mais je le puis, et je prie Dieu de me continuer cette grande grâce... J'ai commencé depuis trois jours une neuvaine pour obtenir, par l'intercession de notre vénéré Père, ce dont il sait que j'ai besoin. (Lettre du 22 juillet 1870.)

Le *Bulletin* a déjà dit avec quel zèle le cher P. Duby s'est employé à la cause de béatification de notre vénérable fondateur. Chargé comme curseur de prévenir pour les séances les membres du tribunal érigé pour la cause, il se plaisait à remplir cet humble office, dont il s'acquittait avec une délicate attention. Aussi tous ces Messieurs avaient-ils, pour le bon P. Duby, comme ils l'appelaient, une estime toute particulière. Sa joie était au comble quand on lui annonçait quelque fait de nature à procurer la gloire du serviteur de Dieu.

J'ai appris, écrivait-il, avec un bonheur qu'il me serait difficile d'exprimer, le miracle signalé et public qu'il a plu au bon Dieu d'opérer par l'intercession et l'entremise de notre vénéré Père. J'en ai eu des nouvelles à trois reprises différentes, d'abord par le cher

F. Florentin, puis par M. le Curé de Kientzheim, qui recevait cette nouvelle si consolante de votre part, et enfin par une lettre d'une Sœur de Saint-Joseph qui a été témoin du miracle et qui en a adressé un rapport fort détaillé à ses parents à Katzenthal. Ils n'ont rien eu de plus pressé que de me le communiquer, et je l'ai lu avec le plus vif intérêt. Depuis la première nouvelle de cette guérison extraordinaire, la pensée de notre vénéré Père est pour moi une oraison. Je ne saurais comment exprimer autrement ce que j'éprouve en pensant à notre saint Fondateur. (Lettre du 25 mai 1870 au T. R. Père.)

On a déjà vu que le P. Duby avait passé le temps de la guerre dans sa famille. Il y retourna depuis à différentes reprises et surtout pour les intérêts de sa Mission. En effet la sainteté de sa vie prêchait pour elle, et lui attirait d'abondantes aumônes, que le bon Père était tout heureux d'annoncer aussitôt : Voici, à ce sujet, une de ses lettres au T. R. Père.

J'ai écrit à Mgr Kobès pour lui apprendre entre autres choses que je tiens à sa disposition la somme de 4,000 francs. Depuis, cette somme s'est accrue encore. Quelques personnes ayant appris la grande pauvreté de notre mission de Sénégal, ont voulu venir à son secours et subvenir autant qu'il était en elles aux besoins les plus pressés de ses œuvres. On est venu me remettre ces dons. On m'en a promis d'autres pour un peu plus tard, et d'autres encore, et cela sans presque de démarches de ma part. Je suis tout rempli d'étonnement et de reconnaissance, en voyant comment la Providence veille sur cette pauvre Mission. (Lettre du 30 juillet 1871.)

Quoique nul ne soit prophète en son pays, d'après l'Évangile, sa présence dans son village natal était chaque fois considérée comme une bénédiction pour la paroisse.

Je viens vous remercier, écrivait son curé au T. R. P. Schwindenhammer, de la bonté que vous avez eue de nous envoyer notre cher et vénéré P. Duby. Sa présence ici a produit un grand bien. Sa piété, ses vertus, font une vive impression sur mes paroissiens. Sa santé ébranlée leur est une preuve visible que le missionnaire cherche le salut des âmes aux dépens de sa vie. En lui permettant de rester quelque temps au milieu de nous, vous travaillerez à l'édification de ma paroisse et vous ferez un plaisir aussi grand à sa famille qu'à moi-même. (Lettre de M. Bucher, curé d'Ammerschwir, le 26 avril 1872.)

Après quelques années passées à Chevilly, à son dernier retour d'Afrique, le P. Duby fut appelé à la Maison-Mère, et chargé d'aider pour le ministère qu'on avait à remplir à la Réparation.

Par suite de la maladie de l'aumônier, M. l'abbé Gautier, il se trouva bientôt avoir à diriger bon nombre de personnes pieuses, qui fréquentaient cette chapelle. Dieu seul connaît tout le bien qu'il a pu opérer dans ce ministère. Ce que l'on a pu constater, ce sont les vifs regrets qu'il a laissés chez toutes les âmes dont il avait la direction.

Les Religieuses de l'Adoration réparatrice, avec lesquelles il était particulièrement en rapport, cette dernière partie de sa vie, ont bien voulu nous adresser, pour sa notice, la touchante relation qui suit :

Le R. P. Duby, qui a laissé dans la Congrégation un si doux parfum de vertus, était pour nous la vivante image de Notre-Seigneur, par son humilité, sa charité et son zèle pour le salut des âmes.

A son retour de la Sénégambie, il fut désigné pour dire la messe dans notre chapelle. Là, il était bien heureux de passer quelques instants chaque jour au pied du Très Saint Sacrement exposé, de prier pour la chère Mission qu'il avait eu tant de peine à quitter. Il sentait qu'un lien puissant attachait son cœur à celui des pauvres Sénégambiens qu'il avait amenés à la connaissance de l'Évangile. Il nous parlait souvent de Sainte-Marie de Gambie, nous racontait sa vie de missionnaire avec ses épreuves et ses joies, nous exprimait aussi ses regrets de ne pouvoir y retourner. Alors nous tâchions de le consoler en lui montrant que sa nouvelle mission était la Réparation. Son ardent amour pour la sainte Eucharistie lui faisait accepter le sacrifice, et il disait : « Oui, je suis heureux, puisque Dieu le veut ainsi. »

Nommé directeur des Sœurs auxiliaires, il montra toujours une sollicitude toute paternelle pour ses petites *Sœurs noires*, comme il aimait à les appeler. Il avait pour elles un grand respect, se tenait humblement à la disposition de chacune, leur donnant tout son temps, et ne reculant jamais devant aucune difficulté, quand il s'agissait de les soutenir et de les aider. Jamais il n'aurait laissé une âme dans la peine. Il était aussi chargé de la direction de quelques Sœurs de la communauté, notamment des novices allemandes, qu'il instruisait des devoirs de la vie religieuse. Pendant plusieurs mois, il leur fit chaque semaine une conférence en leur langue natale. Il était écouté avec d'autant plus d'intérêt que toujours il parlait de notre Mère fondatrice, et se servait de ses écrits comme base de ses petites instructions...

M. l'abbé Gautier, notre aumônier, étant obligé, en raison de sa santé, de se faire remplacer, le P. Duby fut choisi pour le suppléer.

C'est alors surtout que nous avons pu apprécier son abnégation et son dévouement infatigable. Il était d'une exactitude parfaite à se rendre à tous les exercices qui, dans notre chapelle, réclamaient sa présence. Attentif à tout, il aimait à donner à nos offices le plus de solennité possible, nous aidant de ses conseils sur la manière d'observer les règles liturgiques, ce à quoi il tenait essentiellement. Il aimait à offrir la présidence de nos cérémonies solennelles à des Pères dignitaires de sa congrégation, et quand ceux-ci avaient accepté son invitation, le bon Père venait nous en informer avec une joie naïve. Lorsque quelqu'un de ses confrères devait partir pour les Missions, il l'amenait à la chapelle pour donner le salut ou pour dire la sainte messe. Lorsque d'autres, au contraire, revenaient à Paris, pour les besoins de leur Mission, le bon Père ne manquait pas de nous les amener pour quelques instructions ou entretiens familiers.

Au moins d'octobre dernier, un nouvel aumônier nous ayant été donné, le bon P. Duby, dont la santé était déjà, d'ailleurs, fort ébranlée, n'eut plus à remplir les mêmes fonctions dans notre sanctuaire. Ce ne fut pas sans peine qu'il se vit privé de se trouver aussi fréquemment auprès du très saint Sacrement. Quelque temps après, une petite attaque fut le prélude d'une suite de souffrances qui, pendant cinq mois, achevèrent de purifier sa belle âme.

Voici le résumé de ce qu'on pourrait, en effet, appeler sa longue agonie :

Le 15 mars 1889, il fut frappé d'une première attaque de congestion, en revenant de voir une personne malade, au boulevard Voltaire. Cependant il se remit assez bien. Le 15 novembre suivant, nouvelle attaque. Le médecin trouva qu'il était atteint d'albuminurie et déclara qu'il pourrait être emporté par une crise d'étouffement. Il éprouvait, en effet, assez souvent de ces crises. On jugea donc prudent de l'administrer. En l'absence du T. R. Père, le R. P. Barillec, son confesseur, lui donna l'extrême-onction le dimanche 17 novembre, à 4 heures et demie de l'après-midi.

Un mieux sensible se produisit. Il put assister à la messe et y communier depuis le dimanche 12 janvier 1890. Il dit même la sainte messe le 19 janvier, fête du saint Nom de Jésus.

Durant cette longue maladie, il aimait à recevoir fréquemment les secours de la religion. Il se confessait presque chaque soir et était heureux de recevoir le bon Dieu plusieurs fois par semaine.

Le 12 février 1890, nouvelle crise terrible d'étouffement. Le

T. R. Père lui porte le saint Viatique et lui donne de nouveau l'extrême-onction. Le cher Père va mieux le lendemain, ainsi que les jours suivants. Quelque temps après, il retombe de nouveau et, le 26 avril, il ne pouvait déjà presque plus rien prendre. Le 28, un effort qu'il fit dans des vomissements détermina un étranglement de hernie; il dut être opéré dans la nuit par M. le docteur Walter. Bien que l'opération eût réussi, le cher malade s'affaiblit de plus en plus. Son frère, arrivé d'Alsace le 6 mai, put recevoir de lui ses derniers adieux. Le Père avait encore sa pleine connaissance. Enfin, le 8 mai, après une nuit calme, une nouvelle crise d'étouffement l'emporta vers 6 heures et demie du matin.

Un service funèbre fut chanté par le T. R. Père, le lendemain à 9 heures, dans la chapelle de la Maison-Mère. Le corps fut ensuite conduit à Chevilly par les RR. PP. Barillec et Le Vavas-seur. Après une nouvelle absoute dans la chapelle du Saint-Cœur de Marie, la dépouille mortelle du cher P. Duby fut portée au cimetière de Chevilly, où elle repose à côté de celles de Mgr Riehl et de plusieurs de nos confrères.

MOUVEMENT DU PERSONNEL

Retours en France. — Sont rentrés à la Maison-Mère :
Le 1^{er} juillet, le P. Bernard Carey, de l'Australie;
Le 15, le P. Robert et le F. Maville, de la Guadeloupe.

Placements. — A été nommé supérieur de la communauté d'Épinal, le 20 juillet, le P. Roserot, de la maison de Rome. Le P. Hubert, qui avait remplacé le P. Sundhauser, comme supérieur intérimaire, doit rentrer à la Maison-Mère.

A été envoyé comme économe de la même communauté, le P. Prosper Kuentz, précédemment à Saint-Ilan.

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Chevilly. — Le dimanche 13 juillet a eu lieu, dans la chapelle du Saint-Cœur de Marie, une ordination nombreuse, faite par Mgr Duboin. Elle comptait 1 prêtre, 29 diacres, 5 sous-diacres, 3 minorés, 9 tonsurés, outre deux ordinands étrangers.

Braga. — Mgr Vannutelli, nonce apostolique à Lisbonne, a bien voulu honorer de sa visite notre établissement de Braga, avec Mgr Quesada, le bienfaiteur insigne de notre maison de Cintra. Son Excellence y est restée quatre jours (24-28 mai), pendant lesquels on a donné, en son honneur, une série de fêtes, qui seront relatées plus tard au bulletin de la communauté. Plusieurs journaux portugais, de différentes nuances, en ont donné des comptes-rendus plus ou moins détaillés, mais tous dans des termes très convenables et traduisant même une sympathique admiration pour notre œuvre de Braga.

Gabon. — Deux Sœurs de l'Immaculée-Conception de Castres sont parties le 18 juin du Gabon, pour aller commencer une œuvre de jeunes filles à Lambaréné. L'administration leur accorde une subvention annuelle de 2,000 francs.

Les communications avec les Adoumas continuant d'être interrompues par les Pahouins riverains de l'Ogowé, M. de Brazza a envoyé un de ses délégués pour les rétablir. Il doit s'y rendre lui-même bientôt. (Lettre du 19 juin 1890.)

Saint-Louis de l'Oubanghi. — En retournant à l'Oubanghi, après avoir conduit le R. P. Augouard à Brazzaville, le *Léon XIII* a été assailli, sur la rive belge du Congo, par des indigènes qui, précédemment, avaient déjà tué un capitaine européen et deux Noirs de l'État indépendant. Grâce à la vapeur, il a pu gagner de vitesse sur les pirogues des nègres et échapper ainsi au danger. Mais, en arrivant à la Mission de Saint-Louis, il a coulé, par suite d'une tornade épouvantable. Il a fallu toute l'énergie et l'habileté des PP. Allaire et Moreau, pour qu'il pût être renfloué. Enfin, un des enfants de la Mission a été pris pendant la nuit par un léopard; le lendemain, on n'a retrouvé que la tête et quelques ossements dans la forêt. Les hommes, les bêtes et les éléments semblent donc se liguier contre la nouvelle Mission. C'est de bon augure pour l'avenir. (Lettre du 11 mars).

AVIS. — **Bulletin.** Nous attendons les bulletins de Maurice, Bourbon, Mayotte et Nossi-Bé.

Maison-Mère, 28 juillet 1890.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Lettre du cardinal Siméoni au T. R. Père. — Admissions à la profession et à l'oblation. — Profession des novices-clerics, et bénédiction d'une cloche à Grignon. — Retraite annuelle des Pères. — **Bulletins des communautés.** Zanzibar (*suite*). — Bagamoyo. — Mandéra. — Mhonda. — Mrogoro. — **Nouvelles.** — *Avis.* — Vie du T. R. P. Levavasseur.

MAISON-MÈRE

LETTRE DE S. ÉM. LE CARDINAL SIMÉONI

AU T. R. PÈRE

Le T. R. Père a récemment adressé au Cardinal Préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande un rapport assez détaillé sur l'état général de notre Institut, au point de vue de son personnel et de ses œuvres, tant en Europe que dans les Missions et les autres pays d'outremer. Son Eminence a daigné répondre à ce compte rendu par la lettre suivante, que le T. R. Père se fait un bonheur de communiquer aux communautés. Elle sera pour tous un nouvel encouragement à se dévouer plus généreusement encore à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

*R. P. Ambrosio Emonet, Superiori Generali Congregationis
S. Spiritus et S. Cordis Mariæ.*

S. CONG. DI PROPAGANDA
N° 3577.

Roma, li 25 luglio 1890.

Reverendissime Pater,

Perjucunda mihi fuit relatio super statu Congregationis cui dignè præsidet a Paternitate Tua ad hanc Sacram Congregationem missa sub die 29 præteriti junii. Ex ea enim apprime

liquet progressus et augmentum ejusdem, nec non alumnorum observantia ac optima institutio. Ex hoc sperare licet istam Congregationem quæ hucusque tot præclara merita sibi cumulavit in sacris Missionibus plurium orbis terrarum regionum, in posterum adhuc latius majoribusque viribus eisdem operibus adlaboraturam.

SSmns autem D. N. Leo Papa XIII grate recipere dignatus est notitiam florentis status istius Congregationis, nec non animi tui filialis observantiæ sensus, et peramanter Tibi universisque Congregationis alumnis, ac sacris operibus quibus incumbunt Apostolicam Benedictionem impertitus est.

Interim omnia bona Tibi a Domino ominor.

Paternitatis Tuæ addictus,

JOANNES Card. SIMEONI *Præfectus.*

† D. Archiep. Tyren. *Secr.*

Nous ajoutons ici, pour les Frères, la traduction française de cette lettre.

Rome, le 25 juillet 1890.

Très Révérend Père,

Le rapport envoyé par Votre Paternité à cette Sacrée Congrégation, le 29 juin dernier, sur l'état de l'Institut que vous dirigez si dignement, m'a été très agréable. Il témoigne, en effet, clairement du progrès et du développement de cet institut, ainsi que de la régularité de ses membres et de leur excellente formation. Aussi peut-on espérer que cette Congrégation, qui jusqu'ici a amassé tant d'éminents mérites dans les Missions saintes, en plusieurs régions du globe, poursuivra ses travaux dans les mêmes œuvres avec plus d'étendue encore et avec une plus grande ardeur.

Notre Très Saint Père le Pape Léon XIII a été heureux aussi de connaître la situation florissante de votre Congrégation. Il a daigné agréer vos sentiments de filial dévouement, et il vous accorde très affectueusement, à Vous et à tous les membres de votre Institut, ainsi qu'aux œuvres saintes auxquelles ils se dévouent, la Bénédiction Apostolique.

Pour moi, je prie le Seigneur de vous combler de ses biens.

De Votre Paternité, le tout dévoué.

ADMISSIONS A LA PROFESSION

Par décision du Conseil, en date du 25 juillet, ont été admis à la profession 41 novices clercs; ils l'ont faite à Grignon, le jour de l'Assomption.

Voici les noms de ces nouveaux Pères :

GREHAN (Edouard), né le 19 juin 1861, à Clonherdin (Irlande),
 MALLERET (Joseph), né le 7 juil. 1865, à Servant (Puy-de-Dôme),
 LAVOLÉ (Yves), né le 26 oct. 1861, à Meslan (Morbihan),
 O'CARROLL (Thomas), né le 17 juil. 1859, à Rathdowney (Irlan.),
 KIEFFER (André), né le 30 nov. 1861, à Ichtratzheim (Alsace),
 FAURE (Pierre-Jean), né le 5 juillet 1864, à Mauprévoir (Vienne),
 LEIMANN (Pierre), né le 9 février 1862, à Burtscheid (Allemag.),
 EVANS (Hugues), né le 7 oct. 1860, à Newcastle-West (Irlande),
 ROHMER (Martin), né le 7 octobre 1861, à Schlestadt (Alsace),
 GERSPACHER (Charles), né le 24 avril 1863, à Hombourg (Alsace),
 LANG (Alphonse), né le 28 oct. 1863, à Ranspach-le-Bas (Alsace),
 GERZAT (Mathias), né le 1^{er} mai 1863, à St.-Ignat (Puy-de-Dôme),
 COURTINE (Benoît), né le 19 juil. 1861, à St-Bonnet (Puy-de-D.),
 DEMAËREL (Alfred), né le 19 octobre 1864, à Merkeghem (Nord),
 ENDERLIN (Isidore), né le 15 mai 1864, à Durlinsdorf (Alsace),
 KOCHER (Joseph), né le 9 janvier 1866, à Duttlenheim (Alsace),
 WILT (Joseph), né le 15 novembre 1862 à Otterswiller (Alsace),
 GAEPF (Joseph), né le 7 janvier 1866, à Duttlenheim (Alsace),
 O'CONNOR (Jacques), né le 7 mai 1864, à Meenbanivan (Irlande),
 SALLAZ (Félix), né le 18 janvier 1855, à Genève (Suisse),
 LEVADOUX (Michel), né le 23 mai 1866, à Ménétrol (Puy-de-D.),
 MAGALHAES (José-Joaquim), né le 20 juin 1865, à Géras (Portug.),
 ERHARDT (Eugène), né le 14 mars 1866, à Carhaix (Finistère),
 FERRÉROL (Léger), né le 2 avril 1865, à Chastreix (Puy-de-Dôme),
 SIMÉON (Jules), né le 23 septembre 1865, à Castres (Tarn),
 CARRER (Julien), né le 28 juillet 1865, à Ploërdut (Morbihan),
 CHANY (Pierre), né le 14 oct. 1866, à Puy-Guillaume (Puy-d.-D.),
 TACHEIX (Michel), né le 18 mars 1864, à Olloix (Puy-de-Dôme),
 ATZENHOFFER (Joseph), né le 17 mars 1864, à Forstheim (Alsace),
 DÉMAISON (Louis), né le 2 novembre 1865, à Duingt (Haute-Sav.),
 O'GORMAN (Jean-Joseph), né le 8 mai 1866, à Hacketstown (Irl.),
 TUOHY (Jérémie), né le 25 mars 1867, à Kenmare (Irlande),
 LE ROUZIC (Franç.), né le 3 juil. 1867, à l'Île-aux-Moines (Morb.),

LE PETITCORPS (Louis), né le 17 mai 1865, à Noyal-Pontivy (Morb.),
 LAPLACE (Pierre), né le 6 décemb. 1861, à Versonnex (Hte.-Sav.),
 DUGGAN (Jacques), né le 3 déc. 1858, à Templederry (Irlande),
 PRINGAULT (Arthur), né le 31 janvier 1862, à Flers (Orne),
 FORTEMPS (Louis), né le 8 février 1865, à Cologne (Allemagne),
 KLEIN (Hermann), né le 6 déc. 1858, à Wipperfürth (Allemagne),
 NORRIS (Jean), né le 23 août 1860, à Clonmel (Irlande),
 BOUCHEYRAS (Antoine), né le 16 août 1862, à Lezoux (Puy-d.-D.),

Jours de messe mensuelle.

Les jours du mois où les nouveaux profès doivent dire la sainte messe aux intentions du T. R. Père sont réglés comme il suit :

Le 1^{er}, P. Crehan; — le 3, P. Malleret; — le 4, P. Lavolé; — le 6, P. O'Carrol (Thomas); — le 8, P. Kieffer (André); — le 9, PP. Faure, Leimann, Evans, Rohmer; — le 11, P. Gerspacher; — le 12, P. Lang; — le 13, P. Gerzat; — le 15, P. Courtine; — le 16, P. Demaërel; — le 17, PP. Enderlin, Kocher, Wilt; — le 18, P. Gæpp; — le 20, P. O'Connor; — le 21, PP. Sallaz, Levadoux, Magalhaes; — le 22, PP. Erhardt, Ferrérol, Siméon; — le 23, PP. Carrer, Chany, Tacheix, Atzenhoffer; — le 25, PP. Démaison, O'Gorman, Tuohy; — le 26, PP. Le Rouzic, Le Petitcorps, Laplace, Duggan; — le 27, P. Pringault; — le 30, PP. Fortemps, Klein, Chardin; — le 31, PP. Norris, Boucheyras.

ADMISSIONS A L'OBLATION

Ont été admis à l'oblation, par décision du T. R. Père :

AU GRAND SCOLASTICAT DE CHEVILLY, LE 9 JUILLET, MM. :

CROS Pierre, du dioc. de Périgueux, patron de religion, s. Front,
 DUBOIS Léon, du dioc. de Séez, pat. de rel. s. Léon,
 SEVERINO Joseph, du d. de Rio de Janeiro, p. de r. s. Fr.-Xavier,
 MULLER Auguste, du dioc. de Strasbourg, p. de r. s. Alph. de Lig.,
 LE GOUAY Charles, du dioc. de Vannes, pat. de rel. s. Joseph,
 HUGI Maurice, du dioc. de Bâle, pat. de rel. s. Paul,
 DRÉANO Jean, du dioc. de Vannes, pat. de rel. s. François,
 TRILLES Henry, du dioc. de Clermont, p. de r. s. Louis de Gonzag;

AU PETIT SCOLASTICAT DE CELLULE, LE 29 JUIN, MM. :

MARRER Eugène, du dioc. de Strasbourg, pat. de rel. s. Fr.-Xav.,
 HURST Isidore, du dioc. de Strasbourg, pat. de rel. s. Augustin,

SCHOTT Henri, du d. de Strasbourg, p. de r. s. Louis de Gonzague,
 BOURQUI Charles, du dioc. de Lausanne, pat. de rel. Marie-Joseph,
 RECHT Théodore, d. d. de Strasbourg, p. de r. s. Ignace de Loyola,
 SHANAHAN Joseph, du dioc. de Cashel, p. de r. s. Franç.-Xavier,

AU PETIT SCOLASTICAT DE PITTSBURGH, LE 21 JUIN, MM. :

NELSON James, du dioc. de Cleveland, pat. de rel. sainte Marie,
 DANNER Joseph. du dioc. de Pittsburgh, pat. de rel. s. Paul,
 MAHLER Albert, du diocèse d'Erie, pat. de r. s. Paul,
 GRABOWSKI Frank, du dioc. de Pittsburgh, p. de r. s. L. de Gonzag.,
 O'SHAUGHNESSY Joseph, du d. de Limerich, pat. de rel. Ste Marie;

AU NOVICIAT DES FRÈRES, A CELLULE, LE 29 JUIN, LES POSTULANTS :

DESSERVELTAZ Louis, du dioc. d'Annecy, en rel. *F. Claudien* ;
 ULRICH Eugène, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Clément* ;
 KLEM Charles, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Édouard* ;

PROFESSION DES NOVICES CLERGS

BÉNÉDICTION D'UNE CLOCHE POUR LA CHAPELLE

La retraite de profession qui s'est ouverte, au noviciat de Grignon, le vendredi 8 août, a été prêchée, comme l'année dernière, par le T. R. Père. Outre les quarante et un nouveaux profès, dont on vient de lire les noms, il y avait à la suivre les PP. Kuhn Basile, Bernard, Dangelzer, Sigrist, Gaschy, Bénard et Carey.

Dans ses conférences, le T. R. Père a développé les sujets suivants : l'excellence de la vocation religieuse; la vie apostolique et la sainteté qu'elle requiert; ses principaux caractères, etc. Il a donné, sur ces sujets, un résumé substantiel des écrits du V. Père, dont il prenait souvent les paroles. Il y entremêlait aussi, avec des citations de saint François de Sales, les maximes de l'Évangile et des saints; et sa longue expérience lui permettait d'y ajouter de nombreux faits pleins d'intérêt et d'édification.

Ayant dû s'absenter le mardi, il fut remplacé pour les instructions par le R. P. Grizard, qui prit pour texte la belle devise de la Congrégation : *Cor unum et anima una*. Il en fit ressortir les précieux avantages, puis indiqua les moyens de la réaliser :

respect de l'autorité, observation de la règle, et pratique de la charité fraternelle.

Le jour de l'Assomption, à trois heures, a eu lieu la cérémonie de profession. Dans une belle allocution, le T. R. Père, après avoir décrit les gloires de la T. S. Vierge au ciel, a montré les rapports particuliers qui existent entre Marie, reine des Apôtres, et nous, membres d'une congrégation apostolique, vouée à son Cœur Immaculé. Nous sommes heureux de pouvoir la reproduire ici.

Regina apostolorum, ora pro nobis.

En ce jour de triomphe, en ce jour où elle prend possession du trône, qui lui a été préparé par delà les chœurs des anges, Marie pourrait-elle refuser quelque chose à ceux de ses enfants demeurés sur la terre? Oh! non, car elle n'a point cessé d'être leur mère : elle l'est devenue davantage, si je puis m'exprimer ainsi. Elle ne saurait surtout rester insensible aux prières des apôtres de son divin Fils.

En effet, Marie est la Reine des Anges, des Patriarches, des Prophètes, des Vierges, des Martyrs, mais il me semble vrai de dire qu'elle est à titre exceptionnel la Reine des Apôtres.

I. Marie est Reine des Patriarches, parce qu'ils n'ont cessé de soupirer après Celle qui devait écraser la tête du serpent. Elle est Reine des Prophètes, parce qu'ils ont été inspirés, en entrevoyant ses gloires à venir. Elle est Reine des Vierges, parce qu'elle s'est faite leur modèle, et qu'elle les a rendues participantes d'une partie de ses ineffables privilèges : *Exemplum dedi vobis*, etc. Elle est la Reine des Martyrs, parce que nulle de leurs souffrances n'a égalé ses douleurs. Elle est enfin la Reine des Anges, parce qu'ils en ont été les serviteurs.

Mais seuls les apôtres ont eu le privilège de recevoir ses enseignements, de prier en union avec elle dans le cénacle et de se préparer sous sa direction à la descente de l'Esprit-Saint, et à l'effusion de ses dons. Seuls aussi les apôtres ont eu le privilège d'être les témoins des derniers instants de sa vie, de recevoir son dernier soupir, de déposer en terre sa très sainte dépouille, et enfin, de constater qu'elle avait été enlevée glorieusement au ciel. Il me semble donc bien vrai d'affirmer que Marie est tout spécialement Reine des Apôtres.

Avec quelle confiance ne devez-vous pas vous adresser à elle, en ce moment solennel de votre profession religieuse, et de votre consécration apostolique, lui disant avec un amour tout filial : *Regina apostolorum, ora pro nobis!*

J'oserai ajouter qu'au ciel, le chœur des apôtres occupe le rang le plus élevé aux pieds de notre divine Mère; et que c'est sur lui que

se reflètent immédiatement les rayons de gloire de cette Reine incomparable.

Laissez-moi ajouter une pensée : N'avons-nous pas les raisons les plus graves de publier que nous devons à une inspiration spéciale d'en haut notre titre d'enfants du saint Cœur de Marie? Nous le devons, par conséquent, à un acte très positif de la volonté de Dieu. Ne serions-nous pas autorisés, dès lors, à nous considérer comme prédestinés entre les apôtres eux-mêmes, à la prédilection de la Reine du Ciel.

O Marie! quand, de votre bouche maternelle, je vous entends me dire : Tu es l'enfant de mon cœur! Où pourrai-je trouver auprès de vous un titre plus doux, plus tendre, plus affectueux, plus dévoué, plus particulier?

O Mère bien-aimée! il a été dit de vous, quelque ineffables qu'aient été vos perfections extérieures, que toute votre gloire était cachée dans votre intérieur.

Donc, tout ce qu'il est possible à la plus parfaite de toutes les créatures de manifester en fait de bonté, de tendresse et d'amour n'est pas l'ombre de ce que vous avez de sollicitude et de dévouement pour le plus petit des enfants de votre cœur.

O merveille des tendresses du cœur de Marie, que je suis heureux d'en être l'objet : *Regina apostolorum, ora pro nobis!*

O Reine! ô Souveraine! ô Mère à jamais aimée, priez pour les apôtres de votre cœur, afin qu'ils ne soient jamais indignes de vos bontés, de vos miséricordes, de votre amour!

II. Mes chers enfants, un mot, maintenant, des obligations spéciales que vous contractez, en devenant les enfants du Cœur Immaculé de Marie.

Lorsque Dieu voulut faire choix de la créature bienheureuse qui devait être la Mère divine de son Fils éternel, il arrêta son regard sur Marie, parce qu'elle fut la plus humble de toutes celles qui avaient existé et qui devaient exister. Marie elle-même nous a révélé ce mystère : *Respexit humilitatem ancillæ suæ*, a-t-elle dit. Et pour cela : *Fecit mihi magna qui potens est*. Il a fait en moi des choses grandes, que seule pouvait opérer son infinie puissance.

Quand Dieu veut donner à l'Église un apôtre, selon le cœur de cette divine Mère, Il regarde en quelle âme il trouvera estime et amour pour la belle humilité, vertu qu'il aime d'autant plus qu'il est infini en excellence : *Quoniam excelsus Dominus et humilia respicit*, et cette humble d'affection Il l'inonde des grâces les plus excellentes : *Humilibus dat gratiam*. Il lui ouvre les innombrables richesses de son cœur, afin qu'il contemple dans ce qu'elle a d'absolument parfait cette vertu si belle, mais si rare : *Discite à me quia humilis sum corde*.

Une pensée serait, pour moi bien consolante, surtout, si elle pouvait s'appliquer à un grand nombre, pensée qui me jetterait dans l'extase du bonheur, si elle pouvait s'appliquer à tous. Quelle pensée, donc? celle-ci : Si plusieurs d'entre vous, si tous, avaient fait choix de la Congrégation, parce qu'ils ont entrevu son humilité : *Respexerunt humilitatem*; si vous l'aviez choisie, précisément, parce que vous avez vu qu'à l'exemple de Celle dont elle porte le nom, elle faisait le bien dans des conditions d'autant plus glorieuses pour Dieu, et d'autant plus fructueuses pour les âmes, qu'elle l'accomplissait sans éclat et sans ostentation.

In odorem unguentorum tuorum. Oui, ô notre tendre et bonne Mère, Reine des apôtres! tous les parfums célestes s'exhalent de votre cœur, mais celui qui nous a attirés par-dessus tous, c'est le parfum de votre humilité; c'est celui-là qui a séduit notre ardente jeunesse : *Adolescentulæ dilexerunt te nimis*. Nous n'avons rien trouvé qui fût plus digne et de notre imitation et de l'ardeur de notre amour! et nous sommes résolus à travailler sans relâche à devenir les imitateurs de votre humilité.

Mes chers enfants, pour être de bons membres, de bons missionnaires dans la Congrégation, ce ne serait pas assez que d'avoir l'estime et l'amour de l'humilité et même de travailler à rendre chaque jour en vous cette vertu plus parfaite, il faut que cette humilité engendre dans vos âmes le véritable esprit de sacrifice, qui est l'esprit de votre divin modèle : *Animam meam pono pro ovibus meis*.

Dans la Congrégation, en effet, pour répondre au dessein de Dieu et du Très Saint Cœur de Marie, il faut travailler avec dévouement et abnégation, et porter ce dévouement et cette abnégation jusqu'à l'héroïsme, sans vouloir prétendre attirer l'attention des hommes, au-delà de la mesure voulue par la divine Providence.

Plus une mère voit de souffrances et d'injustices accabler son enfant, plus son cœur est vivement ému, et plus elle est reconnaissante envers qui vient au secours de cet enfant et le soulage.

Marie n'a-t-elle pas pour enfants tous ceux qui ont été donnés en héritage à son divin Fils? Et parmi eux, ses enfants de l'Afrique ne sont-ils pas les plus malheureux, les plus tyrannisés, les plus abandonnés? Oh! qui peut dire ce que Marie éprouve de gratitude envers ceux qui viennent en aide à ces enfants si chers à son cœur, et pourtant réduits à des extrémités de malheur si effrayant!

O Marie! n'est-ce pas, je ne dis rien de trop en affirmant que vous serez reconnaissante, grandement reconnaissante envers qui travaillera à leur régénération et à leur salut!

O mes chers enfants, mériter la reconnaissance du cœur de Marie, la mériter dans des conditions exceptionnelles, n'est-ce pas avoir

gagné le ciel? n'est-ce pas avoir mérité une place d'honneur parmi les élus, et même parmi les apôtres?

Partez donc avec allégresse et avec confiance, pour la mission qui vous sera confiée. Quelle qu'elle soit, cette mission sera toujours apostolique, puisque la Congrégation, notre mère religieuse, est apostolique, et que vos cœurs sont tous des cœurs apostoliques!

Regina apostolorum, ora pro nobis. O Marie, Reine des apôtres, priez pour ces chers enfants, qui sont les miens, en même temps qu'ils sont les vôtres, priez pour qu'ils soient fidèles à leur vocation, à la mission sainte qui leur est confiée!

Priez pour eux, afin qu'il leur soit donné d'étendre le royaume de votre divin Fils! Priez encore pour eux, afin qu'il soit vrai de dire que, de même que par vous leur ont été ouvertes les portes de l'apostolat, par vous, leur soient ouvertes les portes du Paradis, où ils devront prendre place parmi l'élite des apôtres! Ainsi-soit-il!

Les nouveaux profès émirent alors leurs premiers vœux, puis le P. Sigrist les vœux perpétuels, et enfin le F. Donat les vœux de cinq ans.

Au salut, avant le *Tantum ergo*, les nouveaux profès firent leur acte de consécration à l'apostolat. Puis ils exécutèrent le chant d'adieux avec cette émotion qu'ont ressenti leurs aînés en pareille circonstance.

Avant la prière du soir, les adieux ont aussi été faits à la sainte Vierge devant sa statue, *Tutela domus*.

Le lendemain matin samedi, à cinq heures, les nouveaux profès ont assisté à une messe d'actions de grâces, célébrée par l'un d'eux, le P. Boucheyras, ordonné prêtre, la veille, par Mgr Duboin. A la fin de cette messe, le R. P. Grizard a récité, à haute voix, une amende honorable au Sacré-Cœur de Jésus, qui comble de tant de bénédictions la maison du Noviciat, et tous se sont engagés à travailler de toutes leurs forces à la gloire de ce divin Cœur.

Le soir de l'Assomption, grande surprise des nouveaux profès en voyant sur leurs assiettes de petites pyramides en papier rouge, sur lequel étaient imprimés en lettres d'or ces mots : *Grignon-Orly, 10 août 1890*, et au-dessus une petite cloche : c'étaient des cornets de dragées. On se demandait ce qu'il fallait en faire, lorsque le T. R. Père trancha aimablement la difficulté en disant à haute voix qu'il permettait d'en disposer, et même de les mettre en poche!

Ces dragées étaient un souvenir de la charmante cérémonie qui avait eu lieu au noviciat le 10 août, pour le baptême de la cloche du campanile, resté vide jusqu'alors. Le T. R. Père avait bien voulu la présider et profiter de la circonstance pour adresser quelques mots pieux et délicats aux bienfaiteurs et voisins de la communauté. Le parrain de cette cloche est un enfant de sept ans; et c'est la marraine, qui en a treize, qui avait offert un cornet de dragées à chacun des membres de la maison du noviciat.

Voici un passage de cette charmante allocution, résumant les enseignements que le T. R. Père met dans la bouche de cette cloche, appelée *Ave Maria*.

En m'adressant à cette cloche toute petite, mais si brillante sous sa blanche robe de baptême, je lui ai fait cette question : « Belle cloche, quel est ton nom? » *Quo nomine vocaris?* — Je suis vouée à la Reine du Ciel, m'a-t-elle répondu. Je chante *Ave Maria*, et je veux que tous les cœurs, faisant écho à ma voix, redisent sans cesse *Ave Maria!* *Ave Maria*, c'est mon seul cantique, c'est mon enseignement unique, c'est toute ma gloire, c'est le nom que je porte...

Ici, au sein de ce noviciat, chère et tout aimée *Ave Maria*, permets que je continue à traduire ta pensée. Ta voix me dit, au fond du cœur : Ici, dans cette maison du noviciat, ne suis-je pas au sein d'un cénacle, entouré d'apôtres, comme le fut Marie? Ne puis-je pas m'enorgueillir d'en être comme la présidente? Nul ne se couchera ni ne se lèvera que ma voix ne se soit fait entendre; on ne fera pas un mouvement dans la maison sans que j'aie parlé. J'inviterai à l'étude et à la prière, comme aux repas et à la récréation. En tout et pour tout, je serai complètement, fidèlement et amoureuxment obéie. J'ai choisi pour champ de mon influence et de mon autorité ce cénacle de Grignon, ce noviciat d'apôtres, parce qu'ils ont un nom qui m'est cher. ils s'appellent les enfants du Cœur immaculé de Marie, et ils sont en même temps les enfants de l'Esprit-Saint, auteur de tous les privilèges, de toutes les grandeurs, de toutes les puissances, de toutes les gloires qui sont en Marie.

Enfants du Cœur immaculé de Marie, — c'est toujours notre belle *Ave Maria* qui parle, — enfants du Cœur immaculé de Marie, ici, dans ce cénacle de Grignon, comme au cénacle de Jérusalem, que le premier soupir de votre cœur, que la première parole de votre bouche soit cette céleste salutation : *Ave Maria*; et que, dans la journée, chacun de vos exercices ne soit qu'une continuation de ce refrain : *Ave Maria*. Salut, Marie, ma bonne et tendre mère, salut! c'est sous

votre protection et en union avec vous que je prie, que je travaille, que je souffre, que je prends mon repas, que je me récrée, que je me livre au repos. *Ave Maria!* De l'aurore à la fin du jour, au milieu de la nuit, au chant du coq : *Sero media nocte, galli cantu, mane Ave Maria,* toujours *Ave Maria.*

Toutes les fois qu'une bouche chrétienne, toutes les fois surtout qu'une bouche sacerdotale et apostolique redit *Ave Maria*, le ciel lui fait écho et répète, dans son accent d'enthousiasme et de triomphe éternel : *Ave Maria!*

RETRAITE ANNUELLE DES PÈRES

Le dimanche 17 août, s'est ouverte, à Chevilly, la retraite annuelle des Pères, qui s'y trouvaient au nombre de 111. C'étaient, outre Mgr Duboin et les membres du Conseil général, les PP. Leclerc, Guyot, Hubert, Dhyèvre, Kraenner, Le Bozec, Corbet, Stoffel, Barthélemy, Jouan, Huvéty, Pellerin, Stoll, Eigenmann, Gœpfert Prosper, Cogniard, Meillorat, Dessaint, Riaux, Spielmann, Jaouen, Bertsch, Kientzler, Thuet, Duss, Juillard, Hyland, Pallier Blaise, Botrel, Rulhe, Adam, Roserot, Mallet, Gachon, Dubail, Jarles, Kræmer, Picarda Louis, Friederich, Kuentz Alphonse, Heintz, Guyon, Augouard, Lancel, Cotonéa, Pallier Édouard, Strub, Gœpfert Émile, Robert, Ingweiller, Guillet, Rolle, Haas, Faugère, Dehaesenberghé, Rumbach, Le Gallo, Visseque, Vulquin, Chauffour, Ducloux, Paris, Latappy Jean, Kieffer Philippe, Prono, Hassler, Brunet, Parsus, Chauty, O'Shea, Reignat, Grappe, Gardel, Bonjean, Paloc, Finck, de Waubert, Helmer, Troxler, Thiallier, Haumesser, Høegy, Sylvand, Lecomte Raoul, Fuzier, Michon, Genoud, Groell, Michel, Wiisler, Carol, Girollet, Spannagel, Bécue, Liagre, Blériot, Herchenroder, Barrat, Le Serre, Reibel, Schultz, Thomann, Gehrès, Gruffat, Maher.

Le T. R. Père a bien voulu donner lui-même, comme les années précédentes, les instructions de cette retraite. Il a parlé successivement du relâchement, de la tiédeur, de la ferveur dans le service de Dieu, de la charité. Puis, des différentes vertus les plus nécessaires à l'homme religieux et apostolique.

Ces conférences, nourries des paroles de la sainte Ecriture et de citations des saints Pères, ainsi que de notre vénéré fondateur, ont fait une salutaire impression sur les âmes, d'ailleurs

toutes disposées, par les grâces de la retraite, à recueillir avec fruit ces enseignements, toujours si paternels, de notre T. R. Père.

Le samedi, veille de la fête, les premières vêpres ont été célébrées par Mgr Duboin, qui a officié pontificalement à la messe du lendemain. Les secondes vêpres ont été chantées par le T. R. Père. A cinq heures et quart, il a ouvert la cérémonie de clôture par une touchante allocution où il a développé ces deux pensées : Notre âme est le trésor de Dieu et Dieu doit être le trésor de notre âme.

Après ce discours, a eu lieu l'émission des vœux perpétuels des PP. Pallier Blaise, Guyon. O'Shea, Gardel, Sylvand, Troxler, Groell, Wiisler, Carrol, Girollet, Liagre, Blériot et Herchenroder.

Enfin, le salut a été donné par le T. R. Père.

La messe de *Requiem* du lendemain, lundi, a été chantée par le P. Gachon; puis, a eu lieu, selon l'usage, le chapitre des règles.

BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

ZANGUEBAR

COMMUNAUTÉ DE SAINT-JOSEPH DE ZANZIBAR

Supplément au dernier Bulletin.

Convention anglo-allemande. — Imprimerie. — Campagne antiesclavagiste.

1. — Un fait important est survenu depuis le dernier *Bulletin* de Zanzibar : c'est la nouvelle convention conclue entre l'Angleterre et l'Allemagne. A cause de l'intérêt tout particulier qu'elle offre pour nos Missions établies dans ces contrées, nous donnons les points essentiels de ce traité, d'après le *Moniteur de l'Empire allemand*, du 19 juin 1890.

I. La sphère des intérêts allemands en Afrique orientale est bornée : au sud par une ligne partant de l'embouchure du Rokura à l'ouest du Nyassa, jusqu'au sud du Tanganyka; au nord, par une ligne partant de la rive ouest du Victoria-Nyanza et allant jusqu'à l'État du Congo.

II. La limite des sphères anglo-allemandes, au sud-ouest, est la même que dans les traités précédents.

III. La frontière entre le pays allemand de Togo et la colonie anglaise de la Côte-d'Or est, conformément aux propositions allemandes, formée par une ligne qui coupe en deux le pays contesté de Krepi, dont le nord appartiendra à l'Allemagne et le sud à l'Angleterre.

IV. — L'Allemagne cède à l'Angleterre ses droits sur Witu et le pays de Somali au nord de la sphère des intérêts anglais.

V. L'Allemagne cède à l'Angleterre le protectorat sur Zanzibar, à l'exception des côtes.

A cette nouvelle, transmise par le télégramme, dit Mgr de Courmont, ça été un *tolle* général chez les Allemands de Zanzibar contre les Allemands d'Allemagne.

Mais de tous ces télégrammes, le plus terrible pour les convoitises allemandes a été le dernier, marquant que *le protectorat de l'île de Zanzibar écherrait à l'Angleterre*. Que de projets caressés qui tombaient! Ce va être un remaniement forcé dans les plans élaborés de longue date, et dans lesquels les Allemands disposaient déjà à leur convenance de tout dans la ville et dans l'île de Zanzibar. Rejetés d'ici ils vont se reporter sur le continent au bénéfice de divers points de la côte qui deviendront villes et ports. Bagamoyo, entre autres lieux, vu sa proximité de Zanzibar et l'affluence continue des caravanes (car ce mouvement depuis la cessation des hostilités a repris avec vigueur), va voir son importance s'accroître immensément.

2. — Voici maintenant quelques détails sur l'imprimerie et la campagne antiesclavagiste, que faute de place on avait dû supprimer dans le dernier *Bulletin*.

A l'imprimerie, un dictionnaire français-swahili est sous presse. C'est un travail considérable, très complet, très soigné, et qui ne peut être terminé que l'an prochain. L'ouvrage contient 4,000 pages environ. Après, ce sera le tour du dictionnaire swahili-français, fait sur le même plan et dans les mêmes proportions. Ces deux ouvrages, dus au P. Sacleux, ont exigé beaucoup de recherches et de fatigues. Heureusement, pour se distraire un peu de ce travail absorbant, le cher Père a la botanique. En relations assidues avec M. Bureau et M. Maxime

Cornu, du Muséum d'Histoire naturelle, à Paris, il leur a envoyé jusqu'ici près de 1200 plantes en herbier, dont plusieurs espèces nouvelles et même quelques genres nouveaux, sans compter les graines et les plantes vivantes. Ajoutons que le budget de l'imprimerie n'a pas à s'en plaindre.

De son côté, le P. Le Roy est chargé de préparer une grammaire swahilie-française, un livre de prières et une histoire sainte, ouvrages presque terminés et attendus avec impatience. Un catéchisme, un syllabaire et une arithmétique ont déjà été imprimés.

3. — Il y aurait beaucoup à dire sur la campagne antiesclavagiste qu'on mène depuis quelque temps en Europe. Mais quelles que soient les erreurs, les utopies, les partialités et les sous-entendus qui en ont signalé les débuts, il faut s'en réjouir et s'en féliciter, car il est à croire que ce grand mouvement finira par tourner au bien de l'Afrique et de la civilisation. Tout ce qui est de nature à abaisser l'Islam doit être reçu d'enthousiasme. Espérons donc et attendons.

Disons cependant, à propos de l'esclavage, que le consul anglais, M. Portal, a obtenu du sultan une ordonnance portant que, à partir du 1^{er} novembre 1889, tout individu *entrant* dans les États du sultan sera libre. Cette décision n'a pas grande importance pour l'abolition de l'esclavage puisque, dès 1872, la traite par terre et par mer a été sévèrement défendue, pendant que l'esclavage domestique continuait. Néanmoins, toutes ces déclarations du sultan tendant à abolir la traite sont des pièces sur lesquelles on pourra s'appuyer un jour, pour arriver à l'abolition complète et de la *traite* et de l'*esclavage domestique*, deux choses que trop souvent on ne distingue pas.

COMMUNAUTÉ DE NOTRE-DAME DE BAGAMOYO

AOÛT 1888 — AOÛT 1890

1. Occupation allemande. Lettres de Mgr de Courmont au T. R. Père. Nombreux réfugiés nourris à la Mission. Rapports avec Bushiri. — 2. Délivrance des Bénédictins de Bavière et des missionnaires anglicans par Mgr de Courmont. — 3. Alerte à Bagamoyo. Incendie. — 4. Mort du P. Hirtzlin. — 5. Relations avec les autorités allemandes. Procession de la Fête-Dieu. — 6. Etat général des œuvres. — 7. Protection du Sacré-Cœur.

1. — Depuis notre dernier *Bulletin*, de graves événements se sont passés à Bagamoyo, par suite de l'occupation allemande. La plupart

des faits intéressants notre communauté ont déjà été publiés dans les *Missions catholiques* (1). Cependant, afin d'en donner un aperçu d'ensemble, nous résumons brièvement les lettres de Mgr de Courmont au T. R. Père, à ce sujet :

Après le bombardement de Bagamoyo (4 octobre 1888), on ne voyait plus guère qu'une cinquantaine de pauvres gens, errer encore à travers les quartiers dévastés de la ville. Les Noirs n'osant y rentrer, malgré les invitations des Allemands, se réfugièrent chez nous. Ils étaient au nombre d'environ 7,000 de toute tribu, hommes, femmes et enfants. Aux plus affamés, on distribuait chaque jour plusieurs rations.

Les Allemands s'étant emparés d'un des petits chefs de Bagamoyo, le condamnèrent à être fusillé. Le P. Étienne Baur ne pouvant lui sauver la vie s'empressa de l'instruire et de le baptiser. Au moment où il recevait l'eau sainte, ce pauvre musulman était tout heureux. En allant à la mort, il déclara tout haut qu'il donnait au P. Étienne son *dioho* et ses enfants, en témoignage de gratitude.

Bushiri, le chef des révoltés, touché de la grande charité que nous exerçons envers tous les pauvres réfugiés, avait fait savoir partout que nul ne serait attaqué ou pris à la Mission.

Un jour cependant, le P. Hirtzlin, monté sur son âne, voyageait à une petite distance. Il tomba sans s'en douter au milieu du camp des insurgés. Heureusement pour lui, il était personnellement connu de Bushiri. Ce chef lui fit bon accueil et lui donna un sauf-conduit.

Un autre jour, le P. Horné se rendait à Mrogoro, avec une caravane pour le ravitaillement de cette station. Tout à coup il est assailli par une troupe de Noirs armés. « Je suis, leur dit-il, de la communauté des Pères Français de Bagamoyo. Je vais rejoindre mes frères de Mrogoro et leur porter des vivres. « Ah ! bien alors, lui répondent-ils, vous pouvez passer. Mais si vous aviez été Allemand, nous avions mission de vous couper la tête et de piller votre caravane : c'est pour cela que nos chefs nous avaient envoyés. » (Lettres des 4 oct. et 2 nov. 1888.)

2. — Lorsque nous apprîmes qu'à Pugu l'établissement des Bénédictins bavarois avait été brûlé; que deux Frères et une

(1) Année 1889, pages 25, 39, 63, 109, 318, 337, 582, 598.

Sœur avaient été tués; que trois autres Frères et deux religieuses avaient été faits prisonniers, je fis écrire à Bushiri par le P. Étienne Baur, qui le connaissait, que les chefs de Darisalam avaient fait là un acte peu digne d'hommes de cœur. J'ajoutais, pour justifier mon blâme, que ces Blancs, quoique Allemands, n'avaient aucun lien avec ceux que l'on combattait, que c'étaient des *Padri* comme nous, venus dans le pays pour se dévouer à élever les enfants, soigner les malades, etc.; que par conséquent, pour réparer le plus possible les torts commis, on devait remettre sans délai les prisonniers en liberté. Bushiri fit répondre que nous avions raison; que si les chefs de Darisalam avaient connu les *Padri*, tels que je les lui dépeignais, ils ne leur auraient fait aucun mal; que l'affaire, toutefois, ne dépendait pas de lui, mais de ces chefs, auxquels sans délai il expédiait un courrier, prenant en mains la cause que je lui recommandais.

Quelque temps après, Bushiri manda au P. Étienne Baur de venir conférer à ce sujet avec lui dans son camp. Celui-ci fut reçu comme un vieil ami par tous les chefs, qui lui assurèrent de nouveau que les missionnaires français n'avaient rien à craindre. Il obtint la libération des prisonniers moyennant les conditions suivantes : 1° rançon de 6,000 roupies (environ 10,800 francs); 2° délivrance de plusieurs Arabes et de leurs hommes, en tout quinze à vingt personnes. (Lettre du 1^{er} février 1889.)

Grâce encore à la vénération dont est entouré le P. Baur par les Arabes eux-mêmes, il nous a aussi été possible de négocier la délivrance et le passage libre de deux ministres anglais et de leur famille. C'est à la mission même que le colonel Evan Smith, consul général d'Angleterre, a fait déposer les 1,000 roupies demandées par Bushiri pour la délivrance des prisonniers.

3. — On sait que les relations de Bushiri avec la Mission vinrent à changer. Furieux de sa défaite par les Allemands, il avait même menacé d'exterminer ou de faire prisonniers tous les Européens qu'il trouverait dans le pays, sans en excepter les missionnaires eux-mêmes, car il nous accusait de l'avoir trahi.

Le soir du 17 octobre 1887, l'alarme fut donnée dans la ville de Bagamoyo; les *Mafitis* étaient tout près, ils allaient attaquer. Il fallut bien, tout contrôle immédiat de cette rumeur étant

impossible, prendre ses précautions et se tenir sur la défensive. Ce fut un moment d'émoi parmi les filles et les garçons, qu'on eut hâte de mettre à l'abri. Les abords de la Mission étaient gardés par nos chrétiens, armés de tous les fusils Gras dont nous pouvions disposer. Ils étaient dirigés par les Pères et les Frères, convertis pour la circonstance en chefs militaires éprouvés. Un coup de fusil, parti par mégarde du haut du clocher, fit croire à un commencement d'attaque. Finalement, j'envoyai une patrouille voir ce qui se passait en ville. Les Allemands faisaient comme nous ; ils attendaient les assaillants. Mais nul de ceux-ci ne s'étant encore montrés, trois quarts d'heure après le premier signal d'alarme, on jugea que c'était une fausse alerte et ce fut fini. (Lettre du 29 octobre 1889.)

Le 23 décembre 1888, à neuf heures et demie du soir, par un grand vent du Nord, le feu prit aux paillottes des Noirs, dans la cocoterie, non loin de la statue du Sacré-Cœur. Beaucoup de ces petites cases brûlèrent. La cime des cocotiers s'allumant au-dessus de ce brasier, des flammèches allèrent tomber chez les Sœurs, sur un poulailler et un hangar à bois. Le hangar fut détruit avec tout ce qu'il contenait. Le toit seul du poulailler brûla ; un plafond en terre préserva les poules, pas une ne périt, chose à noter, vu la détresse où nous étions alors.

4. — Une perte bien sensible pour nous, c'est celle du cher P. Hirtzlin. Depuis dix ans, ce regretté confrère se livrait, sans trêve ni merci, avec un zèle infatigable, à un ministère tout apostolique. Tous les jours, après dîner, on voyait l'intrépide missionnaire, monté sur son âne, devenu légendaire, parcourir toutes les campagnes, afin de recueillir quelque âme abandonnée. A tous les infortunés, le P. Hirtzlin aimait à communiquer, avec quelques médicaments corporels, le médicament par excellence qui guérit l'âme, l'eau baptismale. On compte par milliers ceux que ce zélé missionnaire a ainsi régénérés par le saint baptême. La guerre étant survenue, il ne pouvait plus sortir sans s'exposer à être vendu comme esclave. Or, il est des natures qui ne peuvent rester dans le repos. Le P. Hirtzlin était de ce nombre. Atteint d'une fièvre qui, dès le début, ne présentait aucun caractère de gravité, vers le sixième jour il rendit son âme à Dieu, le 10 février 1889.

5. — Comme on l'a vu, notre Mission de Bagamoyo a rempli,

pendant ce temps de trouble, l'office des villes de refuge, et, par le fait, notre influence n'a fait que grandir auprès des Allemands et surtout auprès des indigènes. Maintenant que tout est rentré dans le calme, nous n'avons qu'à remercier le bon Dieu de la visible protection qu'il nous a accordée. La religion gagnera certainement à l'établissement des Allemands dans ces contrées ; car un élément européen, quel qu'il soit, est toujours supérieur à l'élément musulman.

Nous n'avons qu'à nous féliciter des bons procédés de la colonie allemande à notre égard. Ces Messieurs sont pleins de prévenances pour nous ; ils ont mis leurs soldats à notre disposition ; leurs navires ont toujours des places réservées pour nous, sans compter que le navire amiral a fourni sa musique pour la solennité de la Fête-Dieu. Il est vrai que cette fête a revêtu, cette année, un caractère tout particulier de grandeur. Mgr de Courmont avait voulu témoigner sa reconnaissance au Sacré-Cœur, en faisant coïncider la procession de la Fête-Dieu avec la fête même du Sacré-Cœur. Le matin, Sa Grandeur a officié pontificalement, assisté du P. Bresson, de la société des Pères d'Alger, et des PP. Le Roy et Auguste Gommenginger, remplissant les fonctions de diacre et de sous-diacre. Le P. Delpuech, en qualité de préfet du culte, était cérémoniaire.

Le soir, à 4 heures, le Saint-Sacrement porté par Monseigneur lui-même, a parcouru triomphalement nos belles allées splendidement ornées. Un magnifique reposoir avait été préparé par les Sœurs. Durant le parcours, la musique vocale dirigée par le F. Hygin et la musique militaire de la *Carola* ont alternativement chanté les gloires du Très-Haut.

6. — Si l'on considère maintenant l'œuvre de Bagamoyo, on voit que, paralysée un moment, elle tend à prendre un plus grand essor qu'auparavant. En effet, lorsque le P. Delpuech est venu remplacer le P. Hirtzlin, l'orphelinat comptait 112 garçons et 86 filles. Aujourd'hui, il comprend 153 garçons et 114 filles. Ajoutons à cela un essaim de 10 familles qui est allé, à la suite du P. Charles Gommenginger fonder un village chrétien sur les bords du Tana, dans le territoire anglais. On espère que dans quelque temps un autre essaim ira se fixer sur le Kilima-Ndjaro. C'est à côté de cette montagne, aux neiges perpétuelles, que le P. Auguste Gommenginger compte établir une nouvelle station.

Mais là ne se borne pas l'œuvre de Bagamoyo. Outre l'orphelinat d'enfants dirigé par le P. Delpuech et les FF. Higin, Blanchard et Oswald, il y a un village chrétien, formé par nos premiers enfants sortis de Bagamoyo. Il se compose de 50 familles ayant des enfants déjà grands. A côté de ce village chrétien, s'est formé comme un second village payen. Ces gens se trouvant tranquilles auprès de nous, ne veulent pas nous quitter. Ils demandent à être instruits et veulent suivre notre religion. Tous les soirs, le P. Delpuech leur fait le catéchisme; plusieurs ont été baptisés; d'autres le seront le jour de l'Assomption.

L'influence musulmane diminuant de jour en jour, nous espérons pouvoir nous établir au centre même de Bagamoyo. Ce sera une œuvre difficile; mais le bon Dieu nous aidera, et un jour viendra, nous en avons la confiance, où la croix dominera sur cette côte infidèle.

7. — Pour compléter ce que l'on a lu plus haut sur les bienfaits du divin Cœur de Jésus, voici un extrait de lettre de Mgr de Courmont au R. P. Barillec :

Vous savez, dit-il, qu'en 1885 nous fûmes tous bien unanimement d'accord pour consacrer tout le vicariat au Sacré-Cœur, J'obtins, par l'intermédiaire des Réparatrices, un don de 1000 francs de M^{lle} de Crussol, pour une statue monumentale en fonte bronzée. Peu après, un piédestal, haut de 2 mètres, avait été dressé, la statue fournie par Raffl avait été érigée, et un beau marbre blanc, encastré, perpétuait, par une inscription, le souvenir de notre consécration. Tout cela était providentiellement conduit par le Sacré-Cœur, lui-même, qui voulait trouver là son image exposée et vénérée, ce qui, selon sa promesse, allait lui imposer l'obligation de nous protéger.

Cette statue qui, sur son piédestal, atteint une hauteur de 5 mètres, est vraiment belle. A l'extrémité de cette longue allée, partant du bord de la mer et finissant au seuil de la cour intérieure de la communauté, elle apparaît de loin ouvrant les bras et semblant dire ce que d'ailleurs on lit sur la plaque de marbre : *Venite ad me omnes*. De quelle vérité et de quelle actualité saisissantes n'étaient pas ces paroles, quand accourraient ces foules évaluées jusqu'à sept mille personnes, venant chercher un refuge à la Mission pour de longs mois, tandis que

tout autour les bandes de Bushiri et des chasseurs d'esclaves pillaient les maisons, dévastaient les propriétés, tuaient ou capturaient les gens!

Déjà longtemps avant la guerre, le P. Hirtzlin avait propagé la dévotion au Sacré-Cœur. Chaque premier vendredi du mois, toute la communauté se réunissait autour de sa statue pour écouter une instruction, prier, chanter des cantiques. Cela se continue encore, car le P. Delpuech perpétue religieusement les pieuses traditions de Bagamoyo. De plus, filles et garçons, en passant par bandes, s'arrêtent, prient et chantent, tandis que les promeneurs isolés donnent, chacun à sa façon, et au gré de son attrait du moment, quelque signe de piété.

Pendant la guerre, nous fîmes là plusieurs cérémonies, que je présidai. Il s'agissait d'abord d'appeler solennellement la protection du Sacré-Cœur non-seulement sur Bagamoyo, mais sur toutes nos stations de l'intérieur.

Plus tard, et dès les premières éclaircies nous n'eûmes garde d'oublier l'action de grâces. Le 13 juin dernier a été célébré comme la fête attitrée de notre reconnaissance. Grâces de protection sur notre mission, cessation de la guerre; nous avons remercié le Sacré-Cœur, quant à ce double objet. (Lettre du 20 juillet 1890.)

COMMUNAUTÉ DE SAINT-FRANÇOIS-XAVIER, A MANDÉRA

AOÛT 1888 — AOÛT 1890

1. Occupation du pays par les Allemands. Alertes données par Buana-Héri. Sa défaite. — 2. Visite de M. de Gravenreuth. Proclamation aux indigènes. — 3. Expédition à Paramakala. Poste militaire. Différends jugés à la Mission. — 4. Ecole. Baptêmes. — 5. Personnel.

1. — Le fait important depuis notre dernier *Bulletin*, c'est l'occupation du Zanguebar par les Allemands. Durant les troubles de la guerre, les populations de l'intérieur se sont toujours bien montrées à notre égard et sont restées en dehors de toute action commune avec les rebelles de la côte. Après la défaite de Bushiri, alors que les communications étaient devenues très difficiles, plusieurs indigènes ont même fait preuve d'un grand dévouement, en entreprenant pour nous des voyages à Bagamoyo, au risque d'y perdre leur liberté.

Cependant, en novembre 1889, au moment même où Bushiri conduisait les Mafitis vers Bagamoyo, nous avons eu une alerte assez vive, qui nous fut donnée par le chef insurgé de Sadani, Buana-Héri. C'était le soir de la Toussaint. A la fin du salut, les gens des environs accourent d'une lieue à la ronde, nous annonçant son arrivée. « Il est, disent-ils, campé à Visalaka, à 2 lieues et demie de la Mission. Il vient pour vous attaquer et vous piller. » Huit jours auparavant, plusieurs chefs étaient venus nous avertir qu'il leur avait envoyé des billets pour les convoquer à la côte et tenir conseil avec eux. « S'il y avait du danger pour vous, ajoutaient-ils, nous vous avertirions immédiatement. » Ce qu'ils avaient fait. Nous résolûmes donc de nous tenir sur nos gardes et les gens du pays firent de même.

Le jour suivant, nous reçûmes la nouvelle que l'armée de Buana-Héri s'était en partie retirée, et en partie dispersée dans des villages voisins. Les Allemands en ayant été avertis passèrent, cinq jours après, avec 1200 hommes environ, et brûlèrent bon nombre de villages réputés comme étant attachés au chef de Sadani.

2. — En janvier 1890, nous eûmes la visite de M. le baron de Gravenreuth. Il vint avec 100 hommes dans le but de rechercher la retraite de Buana-Héri. A son arrivée, il fit convoquer tous les Wadoës et Wazigwas à la Mission et leur fit la proclamation suivante :

1° Désormais les Wazigwas et les Wadoës sont considérés comme sujets allemands. Comme tels, ils doivent soumission et obéissance aux chefs allemands de la côte.

2° Ils ne doivent avoir aucune communication avec les rebelles de la côte, autrement ils verraient leurs villages brûlés. En cas de fuite de ceux-là, ils doivent chercher à les prendre. Une récompense leur sera donnée pour chaque capture.

3° Les guerres de village à village doivent cesser. Tous désormais doivent s'unir.

Nous y ajoutâmes les articles suivants, qui furent ratifiés :

4° L'infanticide est prohibé. Tous ceux qui seraient dénoncés comme ayant tué un enfant seront susceptibles d'une punition sévère, même de la peine capitale.

5° Les accusations de sorcellerie ne sont plus admises.

6° Les différends doivent se régler, soit chez les grands chefs qui observeront l'équité, soit à la Mission, soit à Bagamoyo.

Enfin, comme signe de soumission, M. de Gravenreuth exigeait d'eux qu'ils le suivissent dans son expédition.

3. — Deux jours après, il partit avec ses soldats et tout ce monde dans la direction de Paramakala, endroit où l'on croyait Buana-Héri réfugié et fortifié. Il l'y rencontra, en effet, entouré de 1300 hommes, bien armés et bien décidés. Après deux heures de combat, M. de Gravenreuth eut un sous-officier gravement blessé, un lieutenant était pris de fièvre et tout son monde était fatigué. Il revint donc à la Mission. Nous prodiguâmes nos soins aux malades et les expédiâmes trois jours après à la côte.

A son départ, M. le baron établit à la Mission un poste d'une trentaine d'hommes, commandé par le lieutenant Langheld. Ce poste resta jusqu'en avril, époque où le chef de Sadani fit sa soumission. La conduite du lieutenant fut toujours excellente, tant à notre égard qu'à l'égard des Noirs, qui le désignèrent sous le nom de *Buana-Mzari* (seigneur bon et aimable).

Depuis l'arrivée du baron, les gens du pays ont pris l'habitude de s'adresser à la Mission pour faire juger leurs différends. Ils accourent, chaque matin, d'une douzaine de lieues à la ronde, parfois au nombre d'une centaine, et se groupent autour de la maison, pour porter leurs accusations et recevoir nos décisions. Nous acceptons cette besogne, quoique désagréable, car c'est un moyen de faire le bien et d'agrandir en même temps notre influence. Pour les Noirs, c'est un moyen d'obtenir justice promptement. Les procès et disputes qui, autrefois, traînaient des années, sont réglés en un quart d'heure ou une demi-heure. Aussi en sont-ils reconnaissants et répètent-ils bien souvent : « Le Blanc est équitable et règle tout selon la justice. »

4. — Nous profitons de cette influence pour chercher surtout à attirer des enfants à l'école. Elle en compte à présent une vingtaine.

Depuis 1888, le chiffre des baptêmes s'élève à 42. Déjà plusieurs payens des environs ont pris l'habitude de faire baptiser leurs enfants.

5. — Jusqu'en juillet 1888, le personnel de la station se composait des PP. Karst et Kornmann. A ce moment, le P. Karst

nous quittait pour se rendre à Tununguo. En janvier 1889, le P. Schultz, destiné au Kilima-Njaro, fut placé ici provisoirement. En décembre de la même année, à la suite des travaux de construction de la nouvelle chapelle, pour lesquels il s'était dévoué avec le plus grand zèle, il tomba sérieusement malade et dut être transporté à la côte où un voyage en France fut jugé nécessaire pour son rétablissement. A la fin de mars 1890, le P. Kornmann et le F. Alexandre se rendirent à Bagamoyo, le premier pour prendre quelques semaines de repos, et le second pour aller aussi rétablir sa santé en France. Les PP. Auguste Gommenginger et Boulé les remplacèrent provisoirement jusqu'en juin 1890.

COMMUNAUTÉ DU SACRÉ-CŒUR A MHONDA

AOÛT 1888 — 1890 AOÛT

1. Action de grâces au Sacré-Cœur. Baptêmes. Villages chrétiens. — 2. Guerre entre les Allemands et les Arabes. Visites des PP. Charles Gommenginger et Le Roy. — 3. Le personnel des stations de l'intérieur réfugié à Mhonda. — 4. Menaces de Bwana-Héri. Le baron de Gravenreuth. Poste militaire à la Mission. — 5. Paix dans la contrée. Heureux résultats.

1. — Avant de commencer ce *Bulletin*, rendons au Sacré-Cœur de Jésus les plus vives actions de grâces, pour la protection dont Il nous a entourés, durant ces deux années de guerres et de troubles. Grâce à sa miséricordieuse protection, non seulement la Mission n'a pas sombré dans ces jours de tempête, mais elle s'est même développée d'une manière assez consolante.

Voici d'abord le chiffre de nos baptêmes :

1888	25 baptêmes,	7 d'adultes,	18 d'enfants.
1889	25 —	16 —	9 —
1890 (janvier-mai).	20 —	12 —	8 —
Total.	70	35	35

Nous avons aujourd'hui deux villages chrétiens, situés à une petite lieue l'un de l'autre.

Dans le premier, composé d'anciens orphelins, élevés et mariés à Notre-Dame de Bagamoyo, il y a 37 adultes et 34 enfants. En y ajoutant les 22 garçons et les 5 filles, rachetés et élevés par la Mission, nous arrivons au chiffre de 98 chrétiens. Le deuxième village, situé au bord de la belle rivière Wallé, compte, en ce

moment, 34 adultes baptisés et mariés, et 6 enfants. — Le nombre des catéchumènes habitant ces deux villages chrétiens et se disposant prochainement au baptême, est de 35 personnes.

Un mot sur le second village, dédié à saint Pierre. M. le consul anglais de Zanzibar se montrait depuis quelques années plein de bienveillance pour la Mission catholique et offrait, à l'occasion, à Monseigneur, plusieurs des enfants pris sur les boutres. Le P. Machon, constatant le peu de fruit que ses efforts produisaient sur l'esprit des indigènes, proposa à Sa Grandeur, en 1888, de recevoir à Mhonda des adultes, hommes et femmes, qui seraient pris par les croisières anglaises. Cette proposition reçut un accueil favorable; et bientôt nous reçûmes, à deux reprises différentes, une quarantaine de ces libérés. Ils appartiennent à diverses tribus de l'intérieur, souvent très éloignées les unes des autres; il y en a même plusieurs, venues de l'Unyéma. Tous sont maintenant très heureux de se trouver avec nous; ils sont assidus aux instructions, aux prières du matin et du soir, dans la petite chapelle qu'ils viennent de construire; ils promettent, en un mot, de devenir de bons et solides chrétiens.

En ajoutant aux gens de ces deux villages les 40 enfants que leurs parents païens ont eux-mêmes présentés à la grâce du baptême, nous aurons le chiffre total de nos catholiques, c'est-à-dire 478.

Les offices des dimanches et des grandes fêtes sont très fréquentés. La chapelle est chaque fois remplie de nombreux fidèles, néophytes, catéchumènes, et surtout d'infidèles, accourus pour être témoins des belles cérémonies de notre culte et pour entendre les explications du catéchisme, que leur donne le P. Supérieur après l'office.

2. — Après ce rapide exposé de notre ministère, relatons les principaux événements de la Mission.

Au mois d'août 1888, le P. Lutz, en compagnie du P. Le Roy, venu de Mrogoro, est descendu à la côte pour faire à Notre-Dame de Bagamoyo sa retraite annuelle. Le 21 septembre, il reprenait le chemin du Nguru; or, le lendemain même de son départ, éclata l'insurrection de Bagamoyo. En quelques heures, une grande partie de cette ville fut détruite, et bon nombre de ses habitants massacrés ou tués. Nous eûmes beaucoup à souffrir de ces évé-

nements; car durant l'espace de quatre longs mois, nous restâmes sans nouvelles de nos confrères, sans approvisionnements, dans un isolement complet, ne sachant quelle tournure prendrait la terrible lutte engagée entre les Allemands et les Arabes, aidés des Noirs de la côte. Un messenger nous arriva enfin de Mandéra, le 23 janvier 1889, pour nous annoncer l'arrivée prochaine des PP. Charles Gommenginger et Le Roy. Ces chers confrères venaient avec la mission de nous ravitailler, de recruter des porteurs au Nguru, et de se diriger ensuite vers le Kilima Ndjaro, pour y fonder une nouvelle chrétienté. Leur présence nous fut extrêmement agréable, et nous pûmes apprendre d'eux toutes les nouvelles que nous désirions sur la guerre, sur la Congrégation et la France.

Les deux Pères étaient sur le point de se lancer à travers des régions peu explorées, quand un messenger, expédié en toute hâte par Monseigneur, les obligea de renoncer à leur entreprise et de revenir à Bagamoyo. Depuis leur départ de la côte, les insurgés avaient anéanti la Mission de Pugu et massacré plusieurs de ses membres, missionnaires bénédictins de Bavière; des courriers venus de l'intérieur annonçaient de grands troubles dans les régions évangélisées par les Pères d'Alger. La prudence ne permettait donc pas pour le moment la fondation projetée.

Avant leur départ, les deux voyageurs, en compagnie du P. Machon, firent l'ascension du Nguru. Arrivés à une hauteur de 2400 mètres, ne pouvant, à cause des arbres gigantesques dont cette chaîne est couverte, jouir du superbe panorama auquel ils s'étaient attendus, les touristes descendirent la pente escarpée du Lusingiso, en s'accrochant aux racines des arbres et aux lianes du sentier, et revinrent à la Mission, brisés de fatigues.

3. — Depuis leur départ, 19 février 1889, jusqu'au mois d'août, nous vécûmes dans l'ombre autant que possible, attendant avec anxiété la suite des événements de cette guerre dont le bruit arrivait jusqu'à nous. Le nom du terrible Bushiri était alors sur toutes les lèvres : c'était un Arabe mal famé qui s'était fait le champion des insurgés contre les Allemands. Quoiqu'il nous eût donné à Bagamoyo maints témoignages de son amitié, avec maintes promesses de ne jamais faire de mal aux Missionnaires français, on ne pouvait néanmoins se fier à sa parole, depuis sa défaite du 5 mai, à Bagamoyo. Après son échec, il se

réfugia dans l'Usagara, auprès des Arabes de Kondoa, et là il cherchait à gagner à sa cause les tribus pillardes des Maviti, des Wahéhé et autres, campées près de cette région.

Nos confrères de la Longa, de Tununguo et de Mrogoro, mis au courant des desseins perfides vrais ou supposés de Bushiri, qui, disait-on, voulait les rançonner, ne se crurent plus en sûreté dans leurs stations, et ils vinrent, avec leurs enfants et une partie de leurs chrétiens, chercher un refuge dans notre Mission de Mhonda, assez éloignée du théâtre de la guerre. Des lettres expédiées de Tununguo et de Mrogoro devaient informer Mgr de Courmont de leur situation et l'on résolut d'attendre ici la réponse de Sa Grandeur.

Le 30 août 1889, un courrier nous vint de Mrogoro pour nous annoncer l'arrivée du Djémadar Séliman, député par Monseigneur pour sauver les stations du présent danger. Ce chef, lié d'amitié avec Bushiri et la plupart des Arabes de l'intérieur, était muni de lettres du sultan de Zanzibar pour tous les chefs du pays, lettres qui devaient nous accréditer auprès des Arabes et des indigènes. Les PP. Machon, Mével, Karst et Dardenne, supérieurs de stations, se rendent aussitôt à Mrogoro auprès de cet Arabe et ils peuvent se convaincre que le danger était, sinon entièrement disparu, du moins notablement diminué; dès lors, les membres des trois stations se hâtent de regagner avec leurs enfants leurs postes respectifs. Quelque temps après, nous apprenons la déroute complète de Bushiri.

4. — Vers la mi-novembre, Buana-Héri, l'ancien gouverneur de Sadani, envoie au P. Supérieur une lettre pleine de menaces. Il l'accusait d'abord d'engager les gens du Nguru à se faire les soldats des Allemands pour aller le combattre, et ensuite de détourner les indigènes de vendre leurs marchandises à Sadani, où, soit dit en passant, il leur faisait payer un tribut onéreux pour les envoyer à Bagamoyo. Ces deux accusations, complètement fausses, devaient lui servir de prétexte pour attaquer et piller notre station.

La situation nous parut grave, car nous savions que cet Arabe disposait de beaucoup de monde. Le P. Supérieur envoie sur-le-champ un courrier à Bagamoyo pour informer le R. P. Etienne et, par lui, l'autorité allemande, des menaces qui nous étaient faites. D'un autre côté, M. le baron de Gravenreuth

se trouvait, à cette époque, aux environs de Mrogoro avec un petit corps expéditionnaire, et le P. Machon lui dépêcha deux chrétiens pour l'informer de la présence de Bushiri et de Buana-Héri dans les environs du Nguru, du côté de Mgéra. M. le baron répondit à cet appel et, dès le 14 décembre, il se trouvait à Mhonda avec 100 Soudanais disciplinés et bien armés. De la Mission, il se dirigea sur Mtiga, où il prit 40 ballots d'étoffe, 38 ânes et d'autres marchandises appartenant à Buana-Héri. Son expédition dura dix jours. Parmi les prisonniers qu'il fit figuraient des Arabes. L'un d'eux fut pendu immédiatement pour avoir porté les armes contre les Allemands; l'autre, le propre frère de Bushiri, fut pendu quelques jours plus tard. Les autres prisonniers, simples noirs de la côte, furent amenés enchaînés à Bagamoyo.

M. de Gravenreuth était de retour ici la veille de Noël; il désirait, lui et ses officiers, prendre part à cette fête, si chère à tous les cœurs chrétiens. Deux jours plus tard, il fit une nouvelle expédition contre un chef du pays, qui avait tué un des protégés de la Mission. Il prit le village ennemi et en ramena quatorze prisonniers. Les suites de cette guerre ont produit la plus salutaire impression. Il nous quitta le 28 décembre, laissant au Nguru, en attendant que la paix se rétablît, un petit poste militaire composé de sept soldats, qui devaient, quelques jours après, se fixer sur la route des caravanes, à 4 lieues de la Mission.

A la fin de janvier 1890, M. le baron de Bulo, de passage au Nguru pour se rendre à Mpwapwa, fit une petite expédition dans la montagne. Il nous quittait le lendemain, enchanté de son court séjour à Mhonda.

5. — Depuis l'arrivée de ces messieurs, les chefs du Nguru sont venus en foule à la Mission, pour demander des lettres de protection qui les mettent à l'abri soit de leurs ennemis, soit des Allemands. Plus de cent petits chefs, dont plusieurs habitent des pays situés à plus de 15 et 20 lieues de Mhonda, ont imploré de ces lettres. En outre, la plupart des indigènes prennent le P. Supérieur pour arbitre de leurs querelles et acceptent avec empressement ses décisions. A cet effet, nous avons établi ici un tribunal composé de chrétiens et de plusieurs chefs des environs, ayant charge de juger les différends et de mettre fin aux

guerres qui ont troublé si longtemps ce beau pays du Nguru. Nous avons la consolation de voir que, grâce à notre intervention, ces guerres ont complètement cessé depuis cinq mois : beaucoup d'ennemis se sont réconciliés, une foule de débiteurs ont payé ce qu'ils devaient à leurs créanciers, et la paix la plus parfaite a pris racine dans notre contrée.

Nous profitons de cet état des esprits pour annoncer aux Noirs la bonne nouvelle, les inviter à assister à nos solennités et à envoyer leurs enfants à l'école. Nos deux écoles comptent aujourd'hui près de 60 enfants de l'un et l'autre sexe.

Beaucoup de ces bonnes gens ne demandent pas mieux que d'être éclairés; et n'étaient nos nombreux travaux d'installations, que nous désirons rendre définitives et qui, nous l'espérons, s'achèveront cette année-ci, un Père serait continuellement en voyage pour visiter les nombreux villages de nos montagnes et distribuer le pain de la divine parole. En attendant, nous exhortons les indigènes à venir se faire instruire à la Mission, et, chaque dimanche, nous avons la consolation de les voir accourir en foule dans l'étroite enceinte de notre chapelle.

COMMUNAUTÉ DE L'IMMACULÉE CONCEPTION, A MROGORO

AOÛT 1888 — AOÛT 1890

1. Personnel. Regrets laissés par le P. Perennec. — 2. Les Warongourous et les Wakamis. Guerre avec Simba-Mwéné. Intervention du P. Mével. Paix conclue, grâce au chef Kingo. — 3. Différends jugés à la Mission. — 4. OEuvre des caravanes. Ses heureux résultats. — 5. Première communion. Baptêmes. Ministère. — 6. Visites. Le capitaine Wissmann. Le baron de Gravenreuth. Leur action dans le pays. — 7. Nouvelle école. Enfants confiés par les chefs du pays.

1. — Au mois de mars 1888, le P. Charles Gommenginger quittait Mrogoro pour aller commencer une nouvelle fondation dans le Nord, et laissait le supérieurat au P. Pérennec, qui, deux mois après, s'éteignait frappé d'un anévrisme. A ce cher défunt, notre premier souvenir.

Breton d'origine et de cœur, le P. Pérennec faisait concevoir les plus belles espérances pour le développement de cette mission, quand la mort vint le frapper au moment où il était le plus apte à faire le bien, connaissant la langue, le pays, les habitants, les mœurs et les coutumes, de même qu'il paraissait

aussi fait à ce climat. Il avait surtout à cœur la conversion des Wakamis et des Warongourous, peuples bien dignes de compassion. A Mrogoro comme à Tununguo, il avait su se faire estimer et aimer de tous. Ses manières si bonnes et si franches plaisaient à tout le monde, et lui gagnaient les cœurs. Sur son lit de douleur, il pensait souvent à ses pauvres Noirs, qu'il aimait tant, et qu'il devait sitôt quitter! Mais s'il ne put, par lui-même, inculquer dans leurs cœurs les vérités de la foi, il fit généreusement à Dieu le sacrifice de sa vie pour leur conversion. C'est le 24 avril 1888 qu'il s'endormit dans la paix du Seigneur. Son corps repose dans le cimetière de la Mission, près des restes du regretté F. Théonas.

Le P. Le Roy, alors de passage à Mrogoro, dut se charger de la direction de la station. L'arrivée du P. Mével lui permit de se rendre à Bagamoyo pour faire les préparatifs d'un voyage projeté au Kilima-Njaro. Au mois de décembre, le P. Horné fut envoyé comme aide au P. Mével. En ce moment, ces deux Pères ne sont plus à Mrogoro : au mois de février dernier, le P. Horné a été nommé supérieur de la station de la Longa, et le P. Mével a été rappelé dans sa première station, celle de Tununguo.

Le personnel actuel de la communauté se compose du P. Karst supérieur, et du F. Basilide, qui s'y trouve depuis quatre ans.

2. — Jusqu'à l'arrivée du P. Le Roy à Mrogoro, cette station semblait offrir peu d'espoir pour le ministère. Ce Père, comme les autres d'ailleurs, la trouvait bien belle, et contemplait la vaste plaine qui se déroule devant la Mission, et qui fait l'admiration de tous les voyageurs ; mais il voyait aussi que les alentours paraissaient peu peuplés. Un jour, une heureuse circonstance lui fit découvrir tout un autre monde.

On lui amène une jeune femme, qui avait, disait-on, le *pépo* (possédée). Il eut bien vite découvert sa maladie, et lui administra une bonne dose de sel de magnésie, en faisant quelques gestes solennels, qui le firent passer pour le plus grand sorcier du pays. Deux jours après, la pauvre femme revint lui annoncer qu'il avait chassé, non seulement un *pépo*, mais beaucoup d'autres, très désagréables. Dès lors, la réputation du Père était faite, et chaque jour des malades lui arrivaient de tous les côtés, au point qu'il se demandait d'où pouvait sortir tant de monde.

C'est alors qu'il projeta de gravir la montagne, où il découvrit le village de la jeune femme qu'il avait guérie, et qui se fit un devoir de le renseigner sur les habitants de ces contrées. Le Père fut surpris d'y trouver tant de villages, à une si grande altitude. Ils étaient peuplés de Warongourous et de Wakamis qui habitaient autrefois la plaine, et qui s'étaient réfugiés sur ces hauteurs pour se mettre à l'abri des incursions de Kingo et de Simba-Mwéné. C'étaient là de braves gens, faciles à évangéliser; mais l'accès auprès d'eux était presque inaccessible au missionnaire. Que faire donc? Les engager à se rapprocher de la Mission, en leur promettant aide et protection contre les brigandages de Simba-Mwéné, dont la devise est, comme celle de tous les roitelets de l'Afrique : *La force prime le droit*. Voilà le plan que conçut le P. Le Roy, et qu'essayèrent de suivre ses humbles successeurs.

Sur ces entrefaites, survint la guerre des Allemands qui paralysa ce bon mouvement des montagnards! Mais dès que les hostilités cessèrent, les missionnaires se remirent à l'œuvre pour arriver au but qu'ils s'étaient proposé. Beaucoup de ces braves gens étaient déjà gagnés et se préparaient à venir s'installer tout près de nous, quand un de leurs vétérans, sentant quelque remords au fond de l'âme, dit aux siens : « Nous avons commis une faute; nous sommes sortis de chez nous et nous n'avons pas consulté le *mzimou* (l'esprit). » Aussitôt on laisse tout de côté, et l'on s'en va consulter le grand sorcier de la tribu. Celui-ci, après bien des recherches, finit par découvrir, dans les entrailles d'un gros lézard, que ceux qui iraient demeurer chez le blanc mourraient prochainement et misérablement. A partir de ce moment, tout travail d'installation cessa, et ces bons Noirs de se retirer dans les ravins de leurs montagnes. Mais Simba-Mwéné devait se charger, à son insu, de les faire changer de sentiment.

Un soir, en effet, des coups de fusils retentirent sur les hauteurs, et, le lendemain matin, un groupe de Noirs, à la mine effarée, armés de lances et de flèches, vinrent trouver le P. Mével et lui dirent : « Nous sommes tes hommes, et voilà que Simba-Mwéné nous a envoyé ses soldats nous faire la guerre, sans aucun motif : nos villages sont brûlés, nos femmes enlevées, deux de nos frères grièvement blessés et peut-être qu'ils sont

morts à présent. » Le P. Horné courut soigner les blessés, pendant que le P. Mével écoutait les détails de la guerre. Celui-ci profita de l'occasion pour rappeler aux Noirs la faute qu'ils avaient commise, en ne s'installant pas dans la Mission comme il avait été convenu, et il leur démontra que leur grand sorcier était un imposteur. Ils renouvelèrent alors la promesse de venir s'établir près de nous et de suivre notre religion. Les deux blessés furent amenés : l'un d'eux guérit, grâce aux soins du P. Horné ; l'autre reçut le baptême et fit une mort édifiante.

(A suivre.)

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Retours en France. — Sont rentrés à la Maison-Mère :

Le 3 août, le P. O'Shea, de la Trinidad ;

Le 8, le F. Pothin, de la Mission du Bas-Congo ;

Le 15, le P. Le Gallo, de la Martinique ;

Le 25, le F. Victorien, de la Guyane.

Départ. — S'est embarqué, le 6 juillet, à Lisbonne, pour le Bas-Congo, M. l'abbé Koller, prêtre agrégé à cette Mission et revenu l'an dernier en Europe.

Épinal. — Le T. R. Père est allé, avec le R. P. Barillec, à la distribution des prix de l'institution Saint-Joseph d'Épinal. Elle était présidée par le nouvel évêque de Saint-Dié, Mgr Sonnois, qui a voulu donner à l'établissement un témoignage public de sa paternelle bienveillance. Les élèves ont joué un drame en vers, composé, pour la circonstance par le P. Chauffour, et d'un intérêt tout spécial pour le pays : *Jeanne d'Arc* (1). Ce qui n'a pas fait moins d'impression, c'est l'annonce des succès obtenus aux examens par les élèves de l'établissement : sur 21 candidats présentés, 19 ont été reçus bacheliers, dont 10 avec mention.

Zanguebar. — Mgr de Courmont est parti le 10 juillet, dans le but d'entreprendre une nouvelle station au Kilima-Ndjaro.

Missionnaires catholiques et protestants. — Les journaux ont rapporté naguère les éloges donnés par le major Wissmann aux missionnaires catholiques, et principalement à nos

(1) Ce drame se vend au profit de l'œuvre des clercs de Saint-Joseph, de Seysinet. Prix : 1 franc.

confrères du Zanguebar. M. Wissmann, quoique protestant lui-même, a déclaré, en effet, que « les missionnaires catholiques sont les vrais piliers de la civilisation, tandis que les missionnaires protestants ne font que lui susciter des obstacles. »

De son côté, dans une lettre d'Emin-Pacha, qui vient de parvenir en Allemagne, on trouve un très bel éloge de nos missionnaires, et l'explorateur allemand ne se gêne pas pour dire que son gouvernement devrait faire tous ses efforts pour se les attacher.

Une grande partie de la presse française a relevé ces éloges.

Personne n'ignore, dit *le Journal des Débats*, l'œuvre de civilisation que les missionnaires français ont entreprise dans l'Afrique centrale et orientale; elle est de celles qui honorent le plus leur initiative. Nos missionnaires appartiennent, croyons-nous, à deux ordres unis dans une même pensée de religion, de patriotisme et d'humanité; les uns sont les Pères blancs, qui se rattachent au cardinal Lavignerie; les autres sont les Pères du Saint-Esprit, que nous retrouvons de l'autre côté de l'Afrique, vers l'embouchure du Congo, et qui, à l'est et à l'ouest, se sont toujours montrés dignes du nom français.

Il va sans dire que les journaux religieux ou conservateurs, tels que *l'Univers*, *le Monde*, *la Défense*, *l'Observateur*, *le Soleil*, etc., se sont plu à relater ces éloges décernés par des protestants à nos missionnaires. *La Semaine religieuse* de Paris, après avoir résumé leurs appréciations, conclut ainsi : « Aussi ne peut-on que louer le gouvernement français d'avoir, dans l'accord intervenu avec l'Angleterre, assuré la protection de nos missionnaires à Zanzibar. » (Numéro du 23 août 1890.)

AVIS. — **Bulletins.** — Prière aux communautés de la Martinique et de la Guadeloupe, de nous envoyer leurs *Bulletins* pour le commencement du mois de novembre.

Vie du T. R. P. Levavasseur. — On s'occupe en ce moment de préparer cette vie. Nous prions nos confrères de vouloir bien envoyer à la Maison-Mère, aussitôt que possible, les renseignements qu'ils pourraient fournir pour aider à ce travail, d'un intérêt si grand pour la Congrégation.

Maison-Mère, 28 août 1890.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



Serveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Lettre adressée au P. Eschbach au nom du Saint-Père. — Fondation d'un externat à Dublin. — Admissions à la profession et à l'oblation. — **Bulletins des communautés.** *Zanguebar.* Mrogoro (*suite*). — Tununguo. — La Longa. — Saint-Joseph du Tana. — *Ile Maurice.* Communauté de la cathédrale. — **Nécrologie.** Décès et notices : P. Sollicet et F. Méilton. — **Mouvement du personnel.** — **Nouvelles des communautés.** — *Avis.*

MAISON-MÈRE

BÉNÉDICTION DU SAINT-PÈRE

A l'occasion de la fête de Saint-Joachim, patron du Souverain Pontife, le P. Eschbach lui a écrit, au nom du T. R. Père et de toute la Congrégation, pour lui exprimer nos sentiments de filiale vénération. Sa Sainteté a daigné agréer ces vœux avec la plus grande bonté, et a chargé un de ses secrétaires d'y répondre, en nous envoyant sa paternelle bénédiction.

Voici la traduction de cette lettre :

Rome, palais du Vatican, 26 août 1890.

Mon Révérend Père,

Pardonnez-moi si je n'ai pas encore répondu à votre honorée lettre du 12 courant. J'ai été tellement occupé, ces jours derniers, que le temps m'a littéralement fait défaut. Cela, pourtant, ne veut pas dire que je n'aie accompli en temps voulu la mission agréable que vous avez bien voulu me confier. Le jour même de la Saint-Joachim, j'ai déposé aux pieds du Saint-Père les vœux que

vous lui offriez en votre nom, au nom de tous vos confrères, ainsi que des élèves du séminaire de Sainte-Claire. Sa Sainteté a daigné recevoir cet hommage de piété filiale, avec la bonté qui lui est propre ; et, manifestant sa bienveillance habituelle pour le P. Eschbach et pour toute la Congrégation du Saint-Esprit, il vous accorde, avec effusion de cœur, la bénédiction demandée.

Je vous prie de vous souvenir de moi dans vos prières, et spécialement devant la Vierge de Notre-Dame des Victoires.

Espérant vous revoir bientôt à Rome, en parfaite santé, je me dis avec des sentiments de soumission, mon Révérend Père,

Votre très dévoué serviteur,

ANGELI.

FONDATION D'UN EXTERNAT A DUBLIN

8 SEPTEMBRE 1890.

Depuis quelques années nos Pères d'Irlande avaient le dessein de fonder un externat à Dublin, dans la pensée que cette œuvre pourrait devenir une pépinière d'élèves pour le collège de Blackrock et de vocations pour le scolasticat. Mgr l'Archevêque de Dublin se montrait très favorable à ce projet, qu'il regardait comme des plus utiles en vue du bien de la population catholique. Le Conseil général avait, en conséquence, décidé la fondation de cette œuvre, par décision du 25 juillet 1887. Mais la gêne où l'on se trouvait, en fait de personnel, et en même temps la difficulté de se procurer un local convenable, firent suspendre alors cette entreprise.

On ne pouvait cependant attendre plus longtemps. Un ancien externat, tenu par des prêtres séculiers du diocèse, avait été fermé ; et l'on avait à craindre qu'il ne s'en ouvrît un autre, qui eût fait à notre établissement de Blackrock une concurrence très fâcheuse. La Maison-Mère a donc résolu, par décision du 11 avril dernier, de commencer, sans plus tarder, l'établissement projeté. Après des recherches de divers côtés, on a pu trouver un immeuble bien approprié à cette destination, au milieu d'un faubourg très populeux de Dublin, le quartier de Rathmines, à 3 kilomètres de Blackrock.

La nouvelle communauté a été inaugurée le 8 septembre. Elle est placée sous le vocable de *Sainte-Marie*, comme l'est la paroisse elle-même.

ADMISSIONS A LA PROFESSION

Par décision du Conseil, en date du 16 août, ont été admis à la profession :

A Grignon, le 5 octobre :

Le P. MANAC'H, Jean-Louis, né le 7 fév. 1864, à Plouger (Finistère).

Jour de la messe à dire chaque mois aux intentions du T. R. Père, le 23.

Au Saint-Cœur de Marie, le 8 septembre, les FF. :

ANACLET Gohm, né le 26 décembre 1870, à Wentzweiler (Alsace),
JUVÉNAL Gras, né le 29 août 1870, à Paris,

TÉLESPHORE Bertrand, né le 3 mars 1858, à Seylles (Belgique),

HONORÉ Lang, né le 1^{er} nov. 1870, à Niederchöffelsheim (Alsace),

THÉODEMIR Mathern, né le 14 juin 1871, à Ribeauvillé (Alsace),

SOLANUS Zipper, né le 11 août 1871, à Kinzheim (Alsace),

HILARIEN Wœlfel, né le 1^{er} juin 1871, à Ottrott (Alsace),

JOVINIEN Cadot, né le 17 avril 1871, à Courbevoie (Seine),

SIMPLICIEN Dubat, né le 21 juillet 1863, à Combes (Doubs);

A Notre-Dame de Langonnet, le F. :

JUVENCE Lincy, né le 30 sept. 1873, à Langonnet (Morbihan).

A Cintra, en Portugal, le 8 septembre, les FF. :

ANTONIÑO Pereira, né le 22 sept. 1872, à S.-Maria de Moure (Minho),

ADELIO Conqueiro, né le 5 nov. 1850, à Sendim (Trazos Montes),

ARNALDO Balthazar, né le 31 janv. 1872, à Alfaiatez (Beira Baixa),

SILVANO Gomes, né en 1863, à Tavora (province de Beira-Baixa),

ANTHERO Da Silva, né le 12 fév. 1860, à Cortes (Beira-Baixa),

FRUCTUOSO Da Silva, né le 26 mai 1864, à Cortes (Beira-Baixa),

BENTO Dos Santos, né le 19 nov. 1854, à Cortes (Beira-Baixa);

RICARDO Pereira, né le 14 sept. 1863, à San-Sebastiano (Id.),

ALBANO do Nascimento, né le 19 décembre 1869, à Ribeiro dos Carinhos (Guarda). Ce dernier a fait ses vœux le 5 octobre.

ADMISSIONS A L'OBLATION

Ont été admis à l'oblation, par décision du T. R. Père .

A Chevilly, le 8 septembre, les postulants :

ROY Arsène, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Arsène*,

DUBOIS Eugène, du dioc. du Mans, en rel. *F. Ephrem*,

HEIM Théophile, du dioc. d'Augsbourh, en rel. *F. Fulbert*,
 WOLFF Louis, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Flavien*,
 HECKLY Léon, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Auxène*,
 STALBERGER Xavier, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Ernest*,
 ENGRAND Henri du dioc. de Cambrai, en rel. *F. Silvain*,
 AUGUSTE Jacques, du dioc. de Nancy, en rel. *F. Lambert*,

A Cintra, le 8 septembre, les postulants :

SEIXAS Agostinho, du dioc. de Vizeu, en rel. *F. Ambrosio*,
 DOS RAMOS Emygdio, du diocèse de Guarda, en rel. *F. Aleixo*,
 MARTINS Joaquim, du dioc. de Guarda, en rel. *F. Geraldo*,
 FERREIRA Cypriano, du dioc. de Guarda, en rel. *F. Lucas*;

A Braga, le 4 octobre, le postulant :

ALVES PINTO Augusto, du diocèse de Porto, en rel. *F. Silvino*.

BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

ZANGUEBAR

COMMUNAUTÉ DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION A MROGORO

AOÛT 1888 — AOÛT 1890

(*Suite*. Voir le numéro précédent, p. 727.)

Le P. Mével fit comprendre à Simba-Mwéné le tort qu'elle avait eu en faisant assaillir ainsi sans motif ces pauvres gens. « Puisque c'est toi qui le dit, lui dit la reine, et que mes cheveux blancs me permettent de t'appeler mon fils, dès ce soir, toutes ces femmes seront rendues à leurs maris, pour que toujours on dise partout : le Père et Simba-Mwéné sont amis. Maintenant, ajouta-t-elle, buvons ensemble du pombé de la même cruche. »

Cependant les Warongourous ne purent se résoudre à pardonner à Simba-Mwéné la mort d'un des leurs, jeune homme d'une vingtaine d'années. Le lendemain de son décès, ses frères, ses parents et ses amis allèrent, par groupes de quatre ou cinq hommes, s'embusquer sur le chemin qui conduit de la Mission au village de Simba-Mwéné. Le P. Mével faillit lui-même être victime de leur guet-apens. Revenant vers le soir d'une excur-

sion apostolique, accompagné d'un seul enfant, tout à coup trois ou quatre hommes se dressent devant lui, s'écriant : Ho ! c'est le Père ! En même temps, trois ou quatre coups de fusil retentissent dans une autre direction, mais à une petite distance. Soudain, une troupe de soldats de la reine passent devant lui, et le reconnaissant lui disent : « Les Warongourous, veulent brûler le village de Simba-Mwéné. » Bref, le P. Mével put découvrir le chef des Warongourous et lui conseilla de se retirer dans ses montagnes. Il en dit autant au général de Simba-Mwéné, en leur promettant à l'un et à l'autre d'arranger leur démêlé. Le lendemain, en effet, il fit appeler Kingo, qui comprit lui aussi qu'il fallait la paix. Celui-ci convoqua donc les Warongourous et les hommes de Simba-Mwéné dans sa ville de Mrogoro, et leur dit :

« Vous, Warongourous, vous êtes menteurs. Vous dites : Nous sommes les hommes du Père, et vous n'allez pas à la messe. Vous dites : Nous suivrons sa religion, et vous ne la suivez point. Je désire que vous soyez les hommes du Père ; mais alors soyez-les dans toute la force du mot. Je reconnaitrai les hommes du Père quand je les verrai suivre sa religion. A ces hommes, ni moi, ni Simba-Mwéné, ma sœur, nous ne ferons aucun mal. Nous les respecterons. Si par hasard ils commettent des torts envers nous, nous en préviendrons le Père, qui sait tout arranger dans l'intérêt de chacun. Quant aux autres qui ne suivent pas la religion, s'il leur arrive de nous manquer, ni moi ni Simba-Mwéné, nous ne les manquerons point. Aujourd'hui, pour avoir la paix et suivre les conseils du Père, Simba-Mwéné donnera trois moutons pour compenser la mort de votre frère. A partir de ce moment donc, qu'il y ait la paix : ou si vous voulez la guerre, dites-le, je suis prêt, moi. »

Tous de s'écrier : « Nous voulons la paix ». L'affaire en finit là, grâce à la bienveillance du potentat africain, et tourna même au bien de la religion.

3. — L'insuffisance du personnel de la station met naturellement en souffrance le ministère extérieur. Aussi, pour cette raison, Mgr de Courmont a-t-il insisté, dans ces derniers temps, sur la formation de catéchistes indigènes. Ce mode d'évangélisation, si utilement employé ailleurs, n'aura pas, sans doute, un moindre succès au Zanguebar.

Un autre moyen de suppléer à l'insuffisance de notre personnel, fort recommandé aussi par Sa Grandeur, c'est de profiter des visites que nous font les indigènes pour leur glisser, au courant de la conversation, une petite instruction religieuse. Leurs *manenos* ou palabres qui, depuis plusieurs mois, se débattent devant notre tribunal, nous fournissent pour cela de fréquentes occasions. Ordinairement, toute la matinée et parfois même une partie de la soirée est consacrée à ce labeur pénible de voir clair dans leurs différends. Le Noir, en effet, a un talent spécial pour embrouiller une affaire, car les mensonges dictés par la cupidité ou par la vengeance ne lui coûtent rien ou peu de chose. Aussi inscrivons-nous, en leur présence, dans un grand carnet, les principaux points de l'accusation et de la défense. Cette vue, et la menace d'un châtement qui s'ensuivra, même au bout d'une ou de plusieurs années, si les dépositions sont mensongères, les retient, en grande partie, dans les bornes de la vérité.

A ces *manenos*, assistent parfois de vingt à trente personnes. Elles nous viennent des districts limitrophes de Kinolé, de Kikundi, de Kiroha, de Mikèsé, centre populeux, et que, à cause de leur distance, nous ne pouvons visiter que rarement.

A ces jugements, qui inculquent de plus en plus des principes de justice, nous ne manquons point d'ajouter l'enseignement de l'unique nécessaire. Bon gré mal gré, ils sont obligés d'entendre l'explication d'un bout de catéchisme, aussi longtemps que nous le jugeons opportun, parce que, selon l'usage, ceux qui assistent à une audience ne la quittent qu'après que la séance a été levée, et que la permission de s'en aller leur a été accordée. De retour chez eux, ils racontent naturellement à leur entourage ce qu'ils ont entendu. Pour cette raison, malgré les ennuis et les fatigues que ces *manenos* nous occasionnent, nous les acceptons de grand cœur, à cause du double bien spirituel et temporel qui en résulte.

4. — Un troisième moyen d'étendre le règne de Jésus-Christ nous est fourni par ce qu'on pourrait appeler *l'Œuvre des Caravanes*. Tous les ans, il passe à Mrogoro plus de vingt mille personnes, c'est un va-et-vient continuel de l'intérieur à la côte et de la côte à l'intérieur. Jusqu'ici, ces caravanes passaient à une lieue de la station, et cette distance ne permettait guère de s'occuper des malades qui s'y rencontrent presque toujours,

ni de jeter quelque semence de vérité dans ces âmes, dont la plupart n'ont jamais entendu parler de la vraie religion. Depuis que les Allemands sont maîtres du pays, par ordre de M. le baron de Gravenreuth, l'ancien chemin des caravanes a été fermé, et un nouveau chemin, tout aussi court et plus agréable, a été ouvert et passe à un kilomètre de la Mission. De plus, au pied de la station, a été préparée une belle place de campement où ces nombreuses caravanes peuvent séjourner un ou deux jours, ce qui permettra de les visiter facilement et d'y faire une petite instruction religieuse à ceux qui seront de bonne volonté.

Les malades dont l'état de santé exige un séjour plus prolongé reçoivent l'hospitalité et sont soignés dans des cases spéciales, destinées à servir d'hôpital. Grâce à un peu de repos et à quelques remèdes de notre pharmacie, la plupart de ces malades guérissent. Quelques-uns ont fait la mort la plus édifiante. Citons, entre autres, une jeune fille de quinze à seize ans, tellement exténuée par la fatigue et la maladie qu'elle n'avait plus que la peau et les os. Cette pauvre fille, couchée sur la terre nue, dit au Père : « Je veux aller là-haut, je suis l'enfant du bon Dieu, j'ai reçu le baptême, je veux aller mourir dans la Mission. » En effet, elle mourut, embrassant le crucifix, répétant les noms de Jésus, Marie, Joseph et tout ce qu'on lui avait appris pendant les huit jours qu'elle avait passés dans la Mission.

Pendant l'espace de deux mois, quinze de ces infortunés nous ont édifiés, en faisant ainsi la plus belle mort. Ceux qui sont en traitement dans la Mission assistent chaque jour à la prière du matin et du soir et au catéchisme. Quand ils sont complètement guéris et que le Père leur annonce qu'ils peuvent s'en aller, les uns font de vives instances pour rester à la Mission, afin de s'assurer, comme ils disent, le ciel en partage après leur mort ; les autres, désireux de revoir le pays natal, font des adieux touchants, promettent de revenir plus tard à la Mission et répètent de tout cœur qu'ils n'oublieront jamais le bien qui leur a été fait par les Pères, dont ils emportent chez eux le meilleur souvenir.

Tout ce qui se fait, soit au sujet des caravanes, soit au sujet des *manenos*, a la complète approbation de Kingo, chef du pays. Non seulement il ne se formalise point de nous voir exercer le pouvoir judiciaire, mais même, au besoin, il nous prêterait main-forte pour l'exécution de nos décisions. En toute occur-

rence, il s'empresse de nous donner les marques de son dévouement et de sa fidélité.

5. — L'année 1889, les premiers enfants de la mission ont eu le bonheur de faire leur première communion. Préparés de longue main et bien instruits des vérités de la foi, ces enfants, au nombre de huit, paraissaient tous pénétrés de l'importance de la grande action qu'ils allaient faire. Aussi, quelle communion fervente! Et quelle impression ineffaçable sur l'esprit et le cœur de cette foule de Noirs, accourus pour assister à cette cérémonie! Comme beaucoup paraissaient envier ce bonheur, le P. Horné leur fit comprendre qu'il ne dépendait que d'eux de savourer les mêmes joies, pourvu qu'ils voulussent bien se laisser instruire et conduire par le Père.

La même année, dans le courant de janvier, nous avons eu à enregistrer huit baptêmes d'adultes. Cette cérémonie a également fait une excellente impression sur les chrétiens, et particulièrement sur les catéchumènes, qui, depuis ce temps, sollicitent la faveur insigne de recevoir le baptême. Tous les dimanches, à l'issue de la messe, un Père leur explique le catéchisme, ainsi qu'aux indigènes qui ont assisté à l'office. Ce catéchisme a déjà produit d'heureux résultats. Plusieurs adultes qui l'avaient suivi, se voyant gravement malades, ont appelé d'eux-mêmes le Père pour leur administrer le baptême, et sont morts dans les meilleurs sentiments.

6. — Au mois de septembre 1889, nous avons reçu la visite de M. le capitaine Wissmann, représentant du gouvernement allemand au Zanguebar. Tenant compte des circonstances de la guerre, il nous avait envoyé une lettre, pour nous prier d'avertir les populations de ne pas se laisser effrayer à l'approche de son arrivée, car il venait en ami, faire la paix et ouvrir le grand chemin des caravanes. Le lendemain, en effet, il nous arriva à la tête d'une troupe de cinq cents soldats, dirigée par une vingtaine d'Européens, officiers et sous-officiers. Tous ces Messieurs ont visité la Mission et en ont admiré le site, les bâtiments, le verger, et surtout la plantation de caféier, faite par le P. Gommenginger. Tous ont paru satisfaits de l'accueil que nous leur avons fait et ont semblé emporter de la Mission le meilleur souvenir.

Grâce à l'entremise des Pères, M. Wissmann put s'arranger à l'amiable avec Kingo, chef de Mrogoro. Cependant, les rebelles

de la côte suivirent l'expédition allemande jusqu'à cette dernière ville. Leur intention était de se jeter sur son campement pendant la nuit. Kingo, devenu allié des Allemands, déjoua ce plan. Ceux-ci, en effet, en ayant été instruits par lui, vinrent eux-mêmes au-devant des insurgés, réfugiés aux environs de Kuoka, et firent sur eux une décharge générale qui les mit en fuite. M. Wissmann, ayant capturé des prisonniers, fit remettre à la Mission les femmes, que les Pères firent reconduire, chacune à son domicile respectif : ce qui fit croître leur influence dans tous les environs.

Au mois de novembre passa également la caravane de Stanley et d'Emin-Pacha, qui se dirigeait vers Bagamoyo. Emin vint souvent à la Mission, pendant les quelques jours qu'il séjourna à Mrogoro, pour donner à ses soldats le temps de se procurer des vivres.

Enfin, au mois de décembre dernier, l'assassinat commis, aux environs de Guéringué, sur la personne d'un soldat prussien, par les Madumbe, porta les Allemands à faire une seconde expédition dans l'intérieur. Celle-ci fut commandée par M. le baron de Gravenreuth. A deux jours de marche de Mrogoro, à peu près à l'endroit où le soldat avait été tué, tous les villages furent pillés et incendiés. A plusieurs journées à la ronde, toutes les populations, sous l'impression de la terreur, avaient déserté leurs villages et s'étaient réfugiées dans les forêts les plus épaisses. Les soldats allemands commençaient à se ressentir de la famine, quand ils rencontrèrent le P. Mével revenant de la côte. Celui-ci précéda la caravane de l'expédition, faisant revenir le monde dans les villages. Dès lors, les vivres ne firent plus défaut, d'autant plus qu'ils étaient chèrement payés.

Simba-Mwéné, elle-même, s'était retirée avec les femmes de son village sur les plus hauts pics de la chaîne de l'Urongourou, par peur également des Allemands. Petit à petit, le calme revint dans l'âme de la vieille reine, et M. le baron de Gravenreuth lui fit l'honneur de lui donner un drapeau qu'il fit hisser, au bruit de salves de coups de fusil, sur la demeure royale.

M. de Gravenreuth resta près de quatorze jours à Mrogoro. Pendant ce temps, il n'a pas passé un seul jour sans venir à la Mission. Le dimanche, il assistait à la messe et au salut. Son séjour à Mrogoro a fait une excellente impression sur les indi-

gènes, qui, malgré la frayeur qu'il leur a inspirée, ont gardé de lui un bon souvenir. Disons aussi que si la victoire des Allemands sur les Arabes a relevé l'influence européenne dans le pays, elle a surtout agrandi celle des missionnaires.

7. — Grâce au cours de ces événements, le moment nous parut favorable pour attirer les enfants des environs à l'école. Comme tout le monde désire se mettre sous notre protection, par peur des Allemands, nous eûmes soin d'insinuer à chacun que le meilleur contrat d'amitié qu'il pût faire avec nous, c'était de nous confier son enfant pour lui apprendre à lire, à écrire et l'instruire des vérités de la vraie religion. Au mois de février dernier, quatre ou cinq enfants nous furent donnés dans ces conditions, et beaucoup de chefs nous ont promis de nous en envoyer d'autres. Kingo lui-même doit nous confier l'aîné de ses fils et envoyer le second au pensionnat des Pères, à Zanzibar. Espérons que cette école qui n'est encore qu'à son berceau et qui compte déjà une vingtaine d'enfants, va s'épanouir, et deviendra un jour florissante.

COMMUNAUTÉ DE SAINT AUGUSTIN, A TUNUNGUO

AOÛT 1888 — AOÛT 1890

1. Etat du personnel. — 2. Construction d'une nouvelle chapelle. — 3. La guerre allemande. Influence grandissante de la Mission. — 4. Fêtes religieuses. Première communion. — 5. Ministère. Visite des villages.

1. — En 1888, le personnel de la communauté de Tununguo se composait des PP. Mével, supérieur, Helfer économe, et du F. Mathurin chargé des travaux. Vers la fin de mars, ce Frère retourna à Bagamoyo, et le F. Oscar vint le remplacer. Quatre mois après, le P. Mével reçut son obédience pour Mrogoro, et le P. Karst, précédemment à Mandéra, le remplaça dans la fonction de supérieur. En ce moment, les membres de la communauté sont : le P. Mével, supérieur, revenu de Mrogoro; le P. Helfer et le F. Léonce.

2. — Depuis notre dernier bulletin, nous avons eu à exécuter un grand travail : c'est la reconstruction complète de notre chapelle. L'ancienne, construite en terre battue et couverte en paille, menaçait ruine. Il était fort à craindre que la saison des pluies,

si funeste aux bâtiments dans ces pays, ne vint lui porter un dernier coup. Le P. Mével annonça donc aux chrétiens la grande charge qui leur incombait, et les exhorta à se mettre courageusement à l'œuvre, pour mener rapidement à bonne fin la reconstruction de la maison du Seigneur. Ses paroles furent écoutées. Dès les jours suivants, on se mit à fabriquer des briques; nos charpentiers allèrent couper dans la forêt les bois les plus beaux et les plus durables; Monseigneur voulut bien nous envoyer la toile nécessaire pour couvrir la nouvelle chapelle.

Le 9 juillet, fête des Prodiges de la Très Sainte Vierge, on posa la première pierre. Chacun se mit activement et joyeusement au travail, dirigé par le F. Oscar, expert dans la construction des bâtiments. Ce bon Frère, malgré ses nombreuses années d'Afrique, payait de sa personne; son exemple encourageait; son activité devançait même celle des meilleurs travailleurs; au besoin, il savait stimuler ceux qui trouvaient parfois la tâche un peu rude. Grâce à son précieux concours, l'ouvrage avançait rapidement; et, le 16 décembre, tout était terminé: le nouveau sanctuaire était orné de tout ce que nous avons de plus précieux.

Le P. Mével, ancien supérieur de Tununguo et, pour ainsi dire, son fondateur, puisque le regretté P. Daull n'a passé ici que huit mois, voulut bien venir faire la bénédiction du nouveau sanctuaire. Il chanta la messe, et, après l'évangile, adressa à ses auditeurs une allocution pleine de cœur et toute de circonstance.

Les payens des environs avaient manifesté, à différentes reprises, leur étonnement au sujet du beau bâtiment que nous construisions. Nous leur avons appris que c'était la maison du bon Dieu, dans laquelle demeurerait réellement et véritablement leur Créateur et le Créateur de toutes choses; que c'était un lieu de prières, où il faudrait venir le dimanche et les jours de fêtes; enfin que c'était ici qu'ils connaîtraient le bon Dieu, et que plus ils seraient fidèles à notre appel, plus nous les considérerions comme nos amis, car nous étions venus dans le pays uniquement pour leur apprendre à connaître celui qui les a créés, son amour pour eux, et les aider à aller un jour au ciel.

Aussi les promesses les plus solennelles ne nous avaient-elles pas manqué. De fait, le jour de la bénédiction de la chapelle, un nombre considérable de païens accourut de tous les alentours.

Que Dieu veuille que ces hommes attirés par la nouveauté, la curiosité, deviennent bientôt de fervents néophytes et plus tard de bons chrétiens !

3. — Cette fête mémorable pour le village chrétien était à peine passée, que des jours bien sombres se sont levés pour Tununguo. Depuis quelque temps déjà, les allemands de Bagamoyo prévoyaient l'insurrection des arabes. Ceux-ci, en effet, voyaient de mauvais œil l'arrivée des Européens, pressentant qu'ils mettraient une fin prochaine à leur odieux trafic d'esclaves. La lutte prévue éclata dès les premiers mois de 1889. Bushiri, l'âme de la révolte, défait dans les plaines de Bagamoyo, se vit forcé de se retirer vers l'intérieur.

Jusqu'à cette époque, nos communications avec Bagamoyo avaient été assez régulières, grâce au P. Etienne Baur, supérieur de Bagamoyo, qui connaissait le chef arabe. Mais après son échec, tous les chemins des caravanes furent fermés, et personne de n'importe quel pays ne pouvait plus se rendre dans aucun port de mer. Notre situation devenait critique, nos provisions touchaient à leur fin, et cette détresse nous était surtout sensible en ce qui concerne la célébration du saint sacrifice, notre seul soutien et notre unique consolateur au milieu de tant d'angoisses, et dont le nécessaire allait bientôt nous faire défaut.

Monseigneur, dans la dernière lettre qu'il avait pu nous faire parvenir, nous invitait à recourir avec une foi vive et une confiance filiale au Sacré-Cœur de Jésus, patron de la Mission. Les chrétiens joignirent leurs prières aux nôtres, conjurant le Ciel de ne pas permettre le pillage et la destruction de la station.

Près de quatre mois se passèrent dans la plus grande anxiété, et ce ne fut que le 2 octobre, fête des saints Anges gardiens, que la tranquillité se rétablit dans le pays. Cette pacification eut lieu à la suite de la première expédition de M. Wissmann, qui refoula bien loin dans l'intérieur tous les Arabes insoumis et sut gagner la bienveillance des principaux chefs noirs.

Au mois de janvier (1890), nous avons eu la visite de M. le baron de Gravenreuth, gouverneur de Bagamoyo, qui revenait d'une expédition où l'infatigable Bushiri avait été pris et ensuite pendu.

Durant son séjour à Tununguo, M. le baron convoqua tous les principaux chefs de l'Oukami, les engagea à se soumettre

entièrement et à se rendre librement à la côte pour vendre leurs divers articles de commerce. Dans la même réunion, il défendit, sous les peines les plus sévères, de brûler à l'avenir des hommes ou des femmes désignés par les sorciers comme ayant procuré par des maléfices la mort de quelqu'un. Cette cruauté, enracinée dans le pays, livrait tous les ans quelques innocentes victimes aux flammes. Nous en avons baptisé plusieurs au moment où l'on allait les brûler vives ; nous en avons délivré d'autres, autant que nos faibles ressources nous le permettaient. Depuis le passage de M. le gouverneur, nous n'avons pas entendu dire que cet acte barbare se fût renouvelé : la sanction du grand chef de Bagamoyo a inspiré la plus salutaire terreur à tous les sorciers.

4. — Nous célébrons avec le plus d'éclat possible nos fêtes religieuses, mais c'est surtout celle de Noël qui attire le plus de monde. La plupart arrivent ici dès la veille au soir ; ceux qui sont trop éloignés pour retourner chez eux après l'office, demandent l'hospitalité à quelque ami voisin. Les fêtes de Pâques, de la Pentecôte, de saint Augustin, patron de la station, attirent également une foule nombreuse d'étrangers.

Pour la première fois depuis la fondation de Tununguo, nous avons eu le bonheur de faire faire la première communion à quelques enfants élevés dans la maison. Le jour de la Fête-Dieu, trois des plus grands ont eu l'insigne faveur de recevoir leur Créateur. Qu'ils étaient heureux au moment où ils se sont approchés de la sainte Table ! Tous les assistants ont pris part à leur joie.

5. — Depuis la fin de la guerre, les gens du pays se sont rapprochés beaucoup de nous. Déjà, autour de notre village chrétien, se sont groupés deux villages païens dont les habitants viennent fidèlement à la messe le dimanche et les jours de fête, et s'efforcent de renoncer peu à peu à leurs anciennes superstitions. L'exemple de ces braves gens a enhardi ceux qui se défiaient encore des blancs. Aussi, à notre grande consolation, voyons-nous, presque tous les dimanches, des hommes qui, il y a deux ans, déclaraient qu'ils ne mettraient jamais le pied à la chapelle dans la crainte qu'il ne leur arrivât malheur. A l'issue de la messe, nous leur apprenons les prières et les instruons des vérités de notre sainte religion.

A cela, nous joignons les visites dans les villages des environs.

Là, on soigne les malades ; et puis, quand un certain nombre de personnes se sont groupées autour du Père, celui-ci leur explique un peu de catéchisme.

Le samedi, nous faisons annoncer dans les alentours que, le lendemain, c'est le jour du Seigneur, et qu'il faut venir prier dans la maison du bon Dieu. Ce sont nos enfants chrétiens qui sont nos messagers. Ces visites sont souvent bien fructueuses, car ils profitent de leur passage pour administrer le baptême aux enfants moribonds et, tout heureux alors, ils s'empressent de venir avertir le Père du bonheur qu'ils ont eu d'ouvrir à une âme les portes du ciel.

Daigne le divin Maître nous accorder la grâce de voir un jour ces pauvres peuples, errant encore loin du chemin de la vérité, admis au nombre des enfants de la sainte Église.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-BENOIT A LA LONGA

AOÛT 1888. — AOÛT 1890.

1. Épreuves multiples. — 2. Départ momentané. Retour. — 3. État actuel des œuvres. Villages chrétiens. Catéchumènes. — 4. OEuvre des enfants. — 5. Visite des explorateurs, des Pères d'Alger et de Mgr de Livinhac.

1. — Durant les deux années écoulées depuis le dernier *Bulletin*, la station de la Longa a passé par bien des épreuves qui seront, nous aimons à l'espérer, le gage des bénédictions divines.

Mentionnons d'abord le départ du F. Acheul, au mois de juillet 1888. Il fut remplacé par le F. Faron, le 9 août ; mais, ce jour-là même, le P. Auguste Gommenginger fut pris d'une forte fièvre, qui l'obligea de se rendre à Mrogoro, où les bons soins du F. Basilide ne suffirent point à le rétablir. Il dut donc se résigner à gagner la côte. La guerre des Arabes et des Allemands rendit ce voyage très périlleux, Buschiri refusant à Mgr de Courmont la liberté des communications entre l'intérieur et Bagamoyo. Cependant le F. Oscar réussit à conduire le P. Supérieur sain et sauf à la côte. Un court séjour en Europe lui rendit la santé, et, en novembre 1889, il rentra à Zanzibar, prêt à reprendre ses travaux apostoliques.

Le 15 novembre 1888, le P. Ledonné, jeune profès, arriva heureusement à la Longa pour compléter le personnel, mais le

2 janvier 1889, le cher F. Faron mourait pieusement, par suite de fièvre bilieuse, après trois jours de maladie seulement. Dieu l'avait choisi pour être au ciel les prémices de la Longa, comme le P. Riou l'avait été pour Kondoa, qui a été réuni à notre station. Ces deux victimes, nous l'espérons, intercèdent maintenant pour nous auprès de Dieu.

Une nouvelle épreuve fut causée par la mort du P. Dardenne, qui avait remplacé le P. Auguste Gommenginger comme supérieur. Parti le 12 février, il mourait à l'hôpital de Zanzibar, le 28 du même mois, nous laissant le souvenir de sa charité héroïque. Mgr de Courmont voulut bien nous envoyer, pour remplacer le F. Faron, le F. Mathurin, arrivé le 20 février 1889. Enfin, le vendredi saint de cette année, le P. Horné vint prendre la direction de notre communauté. Elle se compose maintenant de trois membres : le P. Horné, supérieur; le P. Ledonné, chargé des enfants, et le bon F. Mathurin, qui s'occupe du matériel et du soin des malades.

2. — La guerre des Arabes et des Allemands s'est aussi fait cruellement sentir à la Longa. Le personnel et tous les chrétiens durent même se réfugier, un instant, à Mrogoro et à Mhonda, Bushiri ayant manifesté l'intention de nous faire prisonniers, comme les Bénédictins de Bavière. Après plus d'un mois d'absence, pendant que les Allemands mettaient les Arabes en déroute, Pères et enfants avaient la joie de rentrer dans la Mission, au milieu de cette bonne population de l'Usagara, qui leur fit l'accueil le plus sympathique. Tous les chefs offrirent, comme souhait de bienvenue, divers cadeaux : chèvres, moutons, poules, mesures de farine. Les Arabes mêmes témoignèrent leur satisfaction; et les gens de Bwona Sahor, auxquels on avait confié la garde de la Mission, avaient tout conservé en bon état.

3. — Actuellement, la Longa comprend trois villages chrétiens : *Saint-Benoît*, notre résidence, qui se compose de vingt-deux familles chrétiennes et de sept familles de catéchumènes; *Kondoa*, dont les familles chrétiennes sont au nombre de sept, et qui n'a que peu de catéchumènes; *le Bon-Secours*, fondé par le P. Dardenne, dans le but de recueillir les malades et de les y préparer à mourir chrétiennement. Mais, malgré la fertilité du site, ce village, qui ne contient que quatre familles chrétiennes ne nous donnera pas de résultats considérables, avant l'établisse-

ment d'une police indigène, car les Wanyemwési, sous prétexte de servir les Allemands, y font des incursions et pillent tout sur leur passage.

Nous avons encore des catéchumènes dans une dizaine d'autres villages environnants. Tous les dimanches, une centaine d'entre eux assistent au catéchisme qui suit la grand'messe, et l'on espère que ce nombre s'augmentera encore, car depuis quelque temps, tous, chefs et sujets, choisissent le Père Supérieur comme arbitre de leurs différends.

En 1888, nous avons fait 19 baptêmes ; en 1889, 23 ; et aujourd'hui, 1^{er} août, nous en comptons déjà 28. Nous arriverons, s'il plaît à Dieu, au chiffre de 60 pour la fin de l'année.

4. — Maintenant que nos travaux d'installation et de constructions sont achevés, nous pourrons exercer l'apostolat sur une plus large échelle ; et afin de répondre à toutes les demandes qui nous sont faites, de 20 à 30 lieues à la ronde, nous préparons des catéchistes qui nous seront d'un grand secours.

C'est dans ce but que nous élevons avec plus de soin, dans la Mission même, une vingtaine d'enfants, de six à quatorze ans. Ils seraient plus nombreux, si nos ressources nous permettaient d'en racheter et d'en entretenir davantage. Le P. Ledonné en est spécialement chargé ; il est aidé par un de nos chrétiens mariés. On leur apprend le catéchisme, la lecture et l'écriture, et on les initie à la culture de la terre.

Les orphelinats de Bagomoyo en ont reçu seize autres, rachetés par nous, mais que nous ne pouvions entretenir ici. Nous comptons sur la bienveillance et l'aide de Mgr de Courmont, afin d'établir également un externat pour tous les enfants des environs qu'il nous sera possible d'attirer. Il nous faudra donc redoubler d'activité.

5. — Un mot maintenant des Européens que nous avons reçus pendant ces deux années. Nommons d'abord M. Wissmann, qui nous a fait une visite, lors de son expédition à Mpwapwa, et M. Charette de la Frémoit, le commandant actuel de Mpwapwa, qui a visité deux fois notre station.

Nous avons été heureux de donner l'hospitalité pendant trois jours à deux Pères d'Alger qui descendaient avec Stanley et Emin-Pacha. Ce sont les PP. Girault, provicaire de l'Unyanyembe, et Schynse.

Le jour de la Pentecôte de cette année, Emin-Pacha, retournant dans l'intérieur, est venu deux fois passer la soirée avec nous, accompagné de ses deux officiers, MM. Langhedt et Stuhlmann. Deux Pères d'Alger, les PP. Schynse et Achte, se rendant alors aussi à leur mission, ont pu se reposer à la station pendant trois jours et dire la sainte messe dont ils avaient été privés pendant le voyage.

Le 25 juin, le docteur Peters, qui avait tant souffert pendant son expédition chez les Massaï, les Waganva et les Vagogo, nous est arrivé avec son compagnon M. Tiatmann, et a été enchanté de pouvoir se reposer chez nous pendant deux jours.

La dernière visite et la plus agréable a été celle de Mgr Livinhac. Arrivé à la Longa le 15 juillet, avec le P. Hautecour, Sa Grandeur a célébré la messe de communauté le jour de Notre-Dame du Mont Carmel et a adressé une petite allocution à nos enfants. Le lendemain, malgré sa fatigue, il s'est remis en route afin d'arriver à Zanzibar et de se rendre en Europe par le paquebot du mois d'août.

FONDATION DE SAINT-JOSEPH DU TANA

JANVIER. — JUILLET 1890

1. Fondation de la station. — 2. Débordements du fleuve. Submersion de la Mission. — 3. Son abandon.

1. — En 1888, le P. Charles Gommenginger rentrait en France, pour se reposer un peu et se préparer à fonder, à son retour au Zanguebar, une mission depuis longtemps projetée, au Kilima-Ndjaro, qui, comme on le sait, est allemand. Mais la guerre survint et la fondation dut être ajournée.

Cependant, comme le personnel et le matériel étaient là, se rouillant l'un et l'autre, comme la paix régnait dans le Nord et comme de bons renseignements nous venaient du Tana, on partit (2 novembre 1889). La caravane se composait de Mgr de Courmont, des PP. Charles Gommenginger, Le Roy, du F. Acheul et d'une dizaine de nos jeunes chrétiens de Bagamoyo. Après des retards et des difficultés de divers genres, dus surtout aux projets hostiles du sultan de Wito contre Lamu et la Compagnie anglaise, au manque de pirogues, à l'absence de payeurs, etc.

Monseigneur, le P. Le Roy et le F. Acheul finirent par arriver sur le fleuve, jusqu'à un district indépendant nommé Ndéra, le plus convenable qu'ils eussent vu ; et la population se montra toute disposée à les recevoir. Ce pays est à environ dix jours de pirogues de la côte. Monseigneur et le P. Le Roy poussèrent, cinq ou six jours plus loin, jusqu'aux confins du *Mala-lulu*, mais ne trouvant rien de mieux que Ndéra, ils redescendirent. Le P. Charles Gommenginger qui était resté à Kau, sur l'Ozi, avec quelques enfants et le matériel de la station, se mit à son tour en pirogue et la fondation eut lieu (14 janvier 1890). Sa courte existence n'a été qu'une série d'épreuves, comme on le verra par la lettre suivante du P. Gommenginger au T. R. Père.

2. — Mgr de Courmont vous aura déjà donné le détail de nos aventures de voyage (1), comment nous avons été contrariés de toute façon, comment moi, le dernier arrivé à Ndéra, j'ai mis deux mois et demi de Zanzibar jusqu'ici.

Jusqu'à ces derniers temps, tout allait à merveille : relations avec le chef et la population, excellentes ; santés, assez bonnes ; esprit de nos jeunes gens, bon ; le travail marchait bien aussi sous l'énergique initiative du F. Acheul, quoique cependant la main-d'œuvre nous fasse grandement défaut ; les Wapokomos, occupés pendant toute l'année à cultiver leurs terres le long du fleuve et toujours abondamment pourvus de vivres, ne s'engagent pas chez nous, comme font les populations du voisinage de nos autres Missions.

Cependant il restait un point noir qui ne me permettait pas d'envisager l'avenir sans inquiétude. Le Tana a des débordements annuels comme le Nil : que sont ces débordements ? Jusqu'où montent-ils ? Ne compromettent-ils pas l'avenir de notre Mission ? Autant de questions que j'avais hâte de voir résolues par ma propre expérience ; car les renseignements que je recevais des gens du pays étaient si embrouillés, si contradictoires, que je ne savais que croire. J'avais cependant la parole du missionnaire anglais méthodiste de Burabini, au bas du fleuve, et celle-là surtout me donnait à réfléchir, car il n'avait pas d'intérêt à me cacher la vérité. Et je sais maintenant, par expérience, qu'il a dit vrai.

(1) Voir *les Missions catholiques*, relation du P. Le Roy, n° du 5 septembre 1890, et suivants.

La crue du fleuve se produit deux fois par an, après les deux équinoxes; la seconde crue, celle de l'équinoxe d'automne, moins forte; la première, celle du printemps, très forte, inonde tout le pays, parce qu'alors les eaux des grandes pluies se combinent avec les eaux provenant, dit-on, de la fonte des neiges du Kénia.

En désignant le quartier de Ndéra comme lieu de fondation, Monseigneur m'avait laissé le soin de choisir un emplacement, tout en me fixant un certain rayon que je ne devrais pas dépasser. Renseigné comme je l'étais déjà, mon attention se porta surtout à trouver le point le plus élevé, sur la rive droite du fleuve, si point plus élevé il y a dans un pays aussi uniformément plat. Je ne m'étais pas trompé, mais cette élévation relative ne nous servit de rien.

Le jour de la Pentecôte, l'eau nous cernait déjà de tous côtés, et finalement, le flot montant toujours, nous fûmes envahis à notre tour; les petites digues que j'avais fait élever furent rompues, et ce n'est qu'à grand'peine que je pus préserver notre case du courant, par un terrassement que je fis établir tout autour des varangues. Mais cette précaution ne nous garantit pas contre l'eau elle-même, qui jaillissait du sous-sol à la surface; ce fut alors la misère en plein.

Tandis que le bas de la maison était envahi par l'eau, le haut, où j'avais placé nos affaires, nos provisions, était envahi par les termites, qui rongeaient, abîmaient tout : c'était un combat continuels contre l'eau et les termites.

Enfin les eaux commencèrent à baisser insensiblement et le jour du Sacré-Cœur, je pus de nouveau offrir le saint sacrifice de la messe, debout sur des pièces de bois qui s'enfonçaient dans la boue pendant que j'étais à célébrer. Il m'a fallu refaire tout l'intérieur des chambres et la varangue; mais l'humidité reste encore toujours. Tout le terrain autour de nous était bouleversé, profondément raviné, et ce n'a pas été un petit travail pour combler et niveler tout cela.

Les souffrances physiques étaient grandes, mais la souffrance morale que j'endurais à ce spectacle l'était bien d'avantage. Par cette inondation qui se reproduit chaque année, quelquefois même plus forte qu'elle ne l'a été cette année, je voyais l'existence même de la Mission remise en question. Que faire? Que devenir? Quel parti prendre? En pareil cas, quand on se trouve

à proximité des supérieurs majeurs, une incertitude est bien vite tirée au clair. Mais moi, je me trouvais à 150 lieues de Monseigneur, avec des difficultés particulières de communication. Je ne pouvais prendre sur moi la responsabilité de bâtir ici : le sol, formé des alluvions que le fleuve a successivement déposés, n'a aucune consistance ; dès qu'il est pénétré par l'eau, il cède, s'enfonce sous le poids seul de l'homme ; comment supporterait-il le poids d'une maison, d'une chapelle ? Si je bâtis et que tout croule dans un an ou deux, ce sera du temps et de l'argent perdus, Quant à élever des constructions légères en torchis, cela n'est pas bon pour une mission en ces pays : ce sont des demeures humides, malsaines, infestées de vermine, de serpents même, qui se logent dans les crevasses, et les poteaux plantés en terre sont mangés par les termites.

De pareilles constructions ne s'enfonceraient pas, il est vrai, parce qu'elles sont légères et se soutiennent comme des cages, mais nous n'y serions pas moins pour cela dans l'eau chaque année. De plus, où établir nos familles chrétiennes ? Quand nos jeunes gens ont vu toute cette eau, ils ont dit : « Jamais nous ne pourrions vivre ici avec femme et enfants. »

De l'autre côté du fleuve, en aval du village et à une distance de deux kilomètres par eau, et d'un kilomètre seulement par terre, se trouve une petite élévation d'une dizaine de mètres environ au-dessus du plus haut niveau des eaux. C'est une pointe d'ancienne formation géologique qui se rattache, par une langue de terre entre un lac et un marais, à ce que nous appelons les *poris* en langue kiswahili, ces plaines immenses brûlées par le soleil, couvertes d'herbes et d'arbres rabougris, qui s'étendent depuis la côte jusqu'aux premières lignes de montagnes.

Voyant notre avenir compromis ici, je me rendis en pirogue avec le F. Acheul à cet endroit, pour voir s'il n'y aurait pas moyen d'y transférer la station. On m'avait dit que cet endroit est un repaire de brigands, où s'embusquent les Somalis, pour capturer ou tuer tout ce qui s'égaré de ce côté-là, que les Wapokomos ne s'y rendent pas, sinon en nombre et bien armés, je n'ajoutai que peu de foi à ces dires, convaincu que les Noirs exagèrent toujours, mais j'ai pu me convaincre de la réalité du fait, en voyant une série de huttes de campement Somalis, aban-

données la veille ou l'avant-veille. Cela me donna à réfléchir. Quand le chef, qui nous est très dévoué, eut appris que nous étions allés là et dans quelle intention, il nous dit ces paroles :

« Je n'ai aucune autorité sur vous, mais si j'en avais, je vous défendrais absolument de vous établir à Makengué, — nom de l'endroit, — car je ne veux pas qu'il soit dit que les Blancs ont été massacrés dans mon pays. Là où vous êtes, nous pouvons vous secourir en cas de danger ; au second coup de fusil tiré la nuit, nous serions tous chez vous avec nos lances, mais à Makengué, nous ne vous entendrions pas et puis nous arriverions trop tard. Je vous le dis, à Makengué vous serez massacrés ; les Somalis apprenant que vous y êtes, viendront en nombre et vous êtes trop peu de monde pour résister. Même, pourriez-vous résister derrière un retranchement, qu'ils vous enlèveront un à un les femmes et les enfants de la Mission, dès qu'ils s'éloigneront tant soit peu, pour aller aux champs ou chercher du bois. »

Voilà ce que me dit cet homme et ce que me répéta ensuite toute la population. Nos jeunes gens donnèrent aussi leur avis : « S'il le faut, nous irons à Makengué, nous bâtirons, mais cela, une fois fait, nous nous retirerons, car nous ne voulons pas, qu'une fois mariés, nos femmes et nos enfants nous soient enlevés par les Somalis. » Après pareils avertissements, je ne pouvais prendre sur moi de transférer la Mission à Makengué.

3. — Mais que devenir ? C'est ce que nous ne cessions de nous demander, le F. Acheul et moi. Il ne me restait qu'une chose à faire : en référer à Monseigneur. Référer par lettre, c'était m'exposer à ne pas recevoir de réponse du tout, parce que nos lettres, avant d'arriver, ont à passer par bien des mains inhabiles. Je décidai donc que l'un de nous deux irait à Zanzibar, exposerait la situation à Monseigneur, et rapporterait une ligne de conduite claire et catégorique. Comme je ne pouvais laisser le Frère et les enfants en pareille situation sans aucun secours religieux, je fis partir le Frère le 31 mai, il y a de cela sept semaines. Je suis toujours à attendre son retour, ce qui montre combien nos communications sont difficiles.

J'étais du reste content de faire sortir le Frère de ce foyer d'infection : il se sentait déjà indisposé, et s'il était resté, il aurait eu une mauvaise fièvre, comme elles le sont généralement chez lui. Or, lui gravement malade, où l'aurais-je couché ? Com-

ment aurais-je pu le soigner convenablement? Il serait mort de misère, et alors je n'aurais même su où l'inhumér, à moins de jeter son corps à l'eau. Depuis son départ, j'ai reçu une lettre de Monseigneur, qui m'annonce son prochain voyage au Kilima-Njaro. Je crains fort que le Frère ne soit arrivé trop tard, et, dans ce cas, je serais aussi embarrassé après qu'avant.

Le Frère une fois parti, j'avais une inquiétude de moins, mais, d'autre part, la fatigue, l'ennui, je dirai presque le découragement, finirent par m'accabler. Je me raidis tant que je pus; enfin, grâce à de fortes doses de quinine, j'ai fini par prendre le dessus. Je suis de nouveau bien, la fatigue seule me reste encore.

Un malheur, dit-on, ne vient jamais tout seul. C'est ce qui nous est arrivé. J'avais envoyé une grande pirogue à la côte pour nous approvisionner largement d'articles de commerce, d'une assez grande valeur. Par la négligence de notre agent, cette pirogue a subi des retards incroyables. En remontant, les eaux étaient déjà hautes; au dernier campement avant d'arriver ici, l'amarre a cassé pendant que les canotiers dormaient à terre, la pirogue est partie à la dérive, et quand on l'a retrouvée, elle était vide, accrochée à une branche d'arbre et à moitié submergée. Marchandises, lettres, caisses et une somme de 100 roupies, un fusil, sont perdus, éparpillés au fond de l'eau, personne ne sait où.

Sous peu, il y aura, dit-on, un service de bateaux à vapeur sur le fleuve; j'espère que nous pourrons en profiter pour nous et pour nos marchandises, qui, avec ce système de pirogues, nous arrivent les trois quarts du temps avariées, si encore elles arrivent. Déjà, une autre fois, une caisse nous a été volée en route par les Gallas.

4. — 26 juillet. Le F. Acheul est rentré enfin mercredi dernier, 23 juillet, me rapportant la décision de Monseigneur. Cette décision est que nous devons quitter le Tana, nous rendre à Mélinde et de là au Subaki.

D'après ce que me dit Monseigneur, son voyage au Subaki a mis en émoi le clan des Révérends; ils se sont hâtés d'établir une station protestante. Peut-être me heurterai-je à des difficultés; aussi Monseigneur me recommande-t-il d'agir avec promptitude et dans le plus grand secret : le secret sera difficile, car dès que nous arriverons à Mélinde avec nos garçons et

un matériel considérable, on saura, sans que nous le disions, que nous ne venons pas simplement pour nous promener. Pourvu que je trouve une position convenable et non encore occupée par les protestants, j'y dresserai ma tente et j'y resterai. Demain matin partira un premier convoi de pirogues. A Kau, nous affréterons un boutre, s'il y en a de disponible, sinon il faudra que l'un de nous aille à pied à Lamoo y apprêter un boutre. Depuis mon retour de France, je ne fais qu'emballer et déballer, m'installer, me déplacer, absolument comme les Israélites dans le désert. Espérons que, pour cette fois, je vais définitivement entrer dans la terre promise.

ILE MAURICE

COMMUNAUTÉ DE LA CATHÉDRALE

SEPTEMBRE 1888 — SEPTEMBRE 1890

1. Personnel. — 2. Ministère. — 3. Pèlerinage. — 4. Retour et triomphe du gouverneur sir Pope Hennessy. — 5. Voyage du P. Garmy en France. — 6. Acceptation de la desserte de l'île Rodrigues. — 7. Congrès catholique.

1. — Depuis notre dernier *Bulletin* (septembre 1888), le F. Alphonse nous est arrivé, en novembre de la même année, pour aider au R. P. Garmy, dans la direction de l'école de la Cathédrale. Le personnel de la communauté se compose donc maintenant du R. P. Garmy, supérieur provincial et local, des PP. Hattler et Rochette, des FF. Alphonse et Michel.

2. — Nous restons toujours spécialement chargés de l'œuvre des Noirs à la Cathédrale, et ce ministère ne nous donne que des consolations. Les offices sont religieusement suivis. Pendant le Carême et le mois de Marie, c'est à une foule toujours considérable que nous avons à distribuer le pain de la parole divine. Cette année, il y a eu 2,819 communions pascales.

Depuis quelque temps, nous remarquons que des parents négligents mettaient du retard à faire baptiser leurs enfants. Nous avons combattu en chaire cette coupable négligence, et maintenant on constate avec bonheur que les enfants sont portés à l'église peu après leur naissance. Dans moins d'une

année, plus de 100 enfants ont été baptisés le jour même de leur naissance.

Chaque année, c'est une moyenne de 200 enfants que nous préparons à la première communion et de 280 enfants ou adultes à la confirmation.

Dans les deux prisons et les deux hôpitaux que nous avons à desservir, le ministère est toujours consolant. Chez les malades surtout, nous constatons de nombreuses conversions et un grand empressement à demander les derniers sacrements.

Nos œuvres particulières, telles que l'école, la société de Saint-Joseph, celle des Mères de famille, du Tiers-Ordre et la Congrégation des Enfants de Marie continuent à être prospères.

3. — C'est un usage que, de temps à autre, nous conduisons nos chrétiens aux pieds de Notre-Dame de la Délivrante, à la Montagne longue, à 7 milles d'ici. Le 1^{er} octobre 1888, plus de 2,000 pèlerins, composés surtout de nos Noirs, s'acheminaient en chantant et priant vers le pieux sanctuaire. Trois messes furent dites dans l'intérieur de l'église et une en plein air. Après la grand'messe, chantée par le R. P. Garmy, le P. Ditner monta en chaire et prononça une émouvante allocution. Nous comptâmes environ 1,500 communions. Toute la journée se passa à prier et à chanter; c'était un spectacle des plus touchants. Ce pèlerinage, organisé et dirigé par le R. P. Supérieur, s'est effectué dans le plus grand ordre. Le soir, en revenant en ville, chacun regrettait qu'une si belle journée fût si tôt finie.

4. — Le dernier *Bulletin* a dit assez quelles injustes accusations l'on avait portées contre notre gouverneur catholique, sir Pope Hennessy. Celui-ci fut obligé d'aller à Londres pour se justifier. Le *Times* s'étant fait l'écho de ces calomnies, sir Pope Hennessy l'attaqua en diffamation et eut gain de cause. Le 22 novembre 1888, il nous revenait, après dix-huit mois d'absence. Il débarqua au milieu d'une foule innombrable qui l'acclama avec enthousiasme, ainsi que lady Hennessy, sa digne compagne, la grande bienfaitrice des Mauriciens. Aussitôt après les réceptions d'usage à l'hôtel du Gouvernement, sir Pope Hennessy vint à la Cathédrale assister à un *Te Deum* solennel.

Cet excellent gouverneur, dans les desseins de la Providence, ne devait plus rester longtemps au milieu de nous. Le 11 dé-

cembre de l'année suivante, expirait son temps de gouvernement à Maurice. Il nous quitta pour toujours, laissant la population mauricienne plongée dans une amère tristesse. Que de fois l'on entendit ces paroles sortir de la foule immense qui l'accompagna au port : « Non, jamais nous n'aurons un semblable gouverneur; c'était notre père et notre bienfaiteur! » (1)

Son successeur ne tarda pas à arriver. Quinze jours après, il débarquait au milieu d'une foule curieuse, peu considérable, froide et silencieuse; c'est que l'on pensait bien que sir Charles Lees, protestant, n'épouserait pas les saines idées de son regretté prédécesseur. On ne s'y trompait pas.

5. — Le 23 mai 1889, le R. P. Garmy nous quittait pour aller en France refaire sa santé, affaiblie par le climat malsain de Maurice. C'était son premier voyage, depuis vingt et un ans qu'il est à Maurice. Six mois après, il nous revenait bien rétabli, pour reprendre, avec un nouveau zèle, la tâche laborieuse de la conversion et de la sanctification des âmes. Le P. Lefeuvre nous arriva avec lui, pour remplacer le P. Buguel décédé.

6. — D'entente avec la Maison-Mère, le R. P. Supérieur a accepté l'offre faite par Monseigneur de desservir l'île de Rodrigues, dépendante de Maurice. Déjà, par le passé, nous y avons exercé le ministère. D'après les conventions, deux Pères doivent toujours y demeurer moyennant un traitement convenable. Comme nous ne pouvions disposer de deux Pères immédiatement, le P. Jauny a été envoyé seul à Rodrigues. Quelques mois plus tard, le R. P. Supérieur, voyant que la santé du P. Lefeuvre se ressentait beaucoup du climat fiévreux de Sainte-Croix, consulta le médecin, qui fut d'avis d'envoyer ce cher Père immédiatement à Rodrigues, en changement d'air. Le P. Lefeuvre s'est embarqué sur le même bateau que Monseigneur, qui se rendait à Rodrigues pour donner la confirmation et qui avait beaucoup insisté pour avoir un de nos Pères avec lui.

Le climat de Rodrigues est très bon, mais c'est un sanitarium bien éloigné de Maurice; et quel moyen de transport? un malheureux voilier qui met plus de quinze jours pour arriver à cette

(1) Sir Pope Hennessy nous a laissé un beau souvenir de ses sentiments de foi. A la dernière séance législative qu'il présida l'avant-veille de son départ, il fit voter, à une forte majorité, un supplément de 22,000 roupies pour l'augmentation du clergé catholique à Maurice.

île. Il serait à désirer que nous eussions à Maurice même un endroit où nos Pères, si souvent malades de la fièvre, pussent refaire leur santé.

Il semble bon de dire en terminant que, depuis quelque temps, Monseigneur est fort embarrassé pour avoir un nombre de prêtres suffisant. Plusieurs prêtres séculiers sont morts où ont pris leur retraite et ne sont point remplacés. Sa Grandeur ne cache point son embarras, ni le dessein qu'il a de recourir à notre Congrégation. « A la fin de cette année, disait-il dernièrement à l'un de nous, j'aurai à disposer de nouveaux traitements, mais point de nouveaux prêtres ! »

7. — Le 17 juin 1888, eut lieu au palais épiscopal, sous la présidence de Sa Grandeur Mgr l'archevêque Meurin, une importante réunion de catholiques, venus de toutes les paroisses de l'île.

Un comité permanent se constitua, composé des membres du conseil diocésain et du conseil de direction de l'*Union catholique*. Il nomma aussitôt un comité d'études, dont fit partie le R. P. Garmy. Après trois réunions, ce comité d'études arrêta les bases sur lesquelles devait avoir lieu le congrès d'octobre suivant, et résolut la formation de quatre commissions chargées spécialement d'étudier les questions touchant au culte, à l'enseignement, aux bonnes œuvres et à l'amélioration de la situation sociale et économique des classes ouvrières.

Le congrès général se réunit le dimanche 14 octobre 1888, à Port-Louis. Ce fut une des plus belles et des plus imposantes manifestations catholiques qui se soient produites à Maurice. Près de 4,000 personnes y prirent part. Plusieurs résolutions importantes y furent prises.

NÉCROLOGIE



Depuis le mois de mai, nous n'avions pas eu de décès; mais cette fois, hélas! nous en avons deux à annoncer : celui du P. Sollic, mort à Marseille, le 17 septembre, revenant du Sénégal; et celui du F. Méliton, décédé à Notre-Dame de Langonnet, le 27 septembre.

Voici de courtes notices sur ces chers confrères :

LE P. FRANÇOIS-LOUIS SOLLIEC

DÉCÉDÉ A MARSEILLE LE 17 SEPTEMBRE 1890

Dans sa lettre de demande d'admission à la prise d'habit, le P. Solliec résumait ainsi lui-même les premières années de sa vie et l'origine de sa vocation.

Je suis né à la Trinité-Langonnet, le 23 novembre 1860, et j'ai fait ma première communion à Tréogan, à l'âge de dix ans. Entré à douze ans, à l'école des Frères de l'instruction chrétienne à Gourin, je reçus, dans cette maison, le sacrement de confirmation des mains de Mgr Bécél, évêque de Vannes. Quelque temps après la fondation de la communauté de Gourin, le P. Le Bozec supérieur, demanda au curé un jeune homme qui pût l'aider dans les soins du ménage. Je lui fus présenté, et c'est là que le germe de ma vocation, encore presque caché, se fit sentir et se développa, au point de me décider entièrement à me consacrer à Dieu dans la congrégation. Je fus reçu au petit scolasticat de Notre-Dame de Langonnet, le 3 janvier 1881.

Les excellentes dispositions du jeune postulant, se fortifiant, il reçut le saint habit religieux, le 19 mars 1882. Entré au grand scolasticat, le 17 septembre 1884, il passa au noviciat le 1^{er} septembre 1888 et y fut ordonné prêtre le 28 octobre 1888. Ce qui le caractérisa surtout, pendant son temps de probation, ce fut son zèle à remplir les fonctions qui lui étaient confiées. Ses directeurs durent même parfois modérer une ardeur qui, jointe à certaines marches excessives, affaiblit considérablement sa santé robuste d'abord.

Après sa profession, le P. Solliec fut envoyé dans la mission du Sénégal et adjoint au P. Audren dans l'œuvre si intéressante de Thiès. Là, il parut d'abord recouvrer ses forces; mais l'influenza s'unissant à un climat débilitant, la santé du cher Père s'affaiblit de nouveau peu à peu. Le médecin ayant déclaré qu'il était atteint d'entérite tuberculeuse et qu'un retour immédiat en France pouvait lui être salutaire, Mgr Barthet n'hésita pas. Sa Grandeur écrivait de Dakar au T. Révérend Père, le 22 août 1890 :

Un bateau attendu ici très prochainement emmènera le cher Père Solliec dont le départ cause la plus grande peine au P. Audren qui m'écrit : « Nos regrets seront immenses et le vide que va laisser ici le P. Solliec considérable. Mais son départ précipité nous laissera au

cœur l'espérance qui console. Nous pouvons dire que le P. Sollic est un bon missionnaire dans la force du terme, un excellent religieux, un volofiste presque formé. Puisse son absence ne pas durer longtemps! »

Se trouvant très fatigué du voyage, le P. Sollic dut s'arrêter à Marseille. Il y fut reçu avec la plus grande bonté par la pieuse fondatrice de l'Œuvre de Béthanie. Aussitôt que le T. R. Père fut informé de son arrivée, il chargea le P. Corbet d'envoyer quelqu'un de Castelnaudary pour l'assister. Le P. Andrieux, qui reçut cette mission, écrivait de Béthanie, le 17 septembre :

Le cher P. Sollic est mort ce matin à trois heures un quart. Il a succombé, selon l'opinion du médecin qui l'a visité régulièrement deux fois par jour, à une double phtisie. Sa mort a été bien tranquille et bien douce, il a la figure d'un bienheureux. Les funérailles auront lieu ce matin. Elles seront convenables, mais aussi simples que possible.

Le cher Père a été particulièrement édifiant à Marseille, par sa patience et sa résignation. Aussi M^{lle} Grandval écrit au T. R. Père :

Nous avons eu la douleur de voir mourir un missionnaire, mais nous avons eu la consolation de voir partir un saint pour le ciel. Mgr Robert a fait enterrer le Révérend Père dans le tombeau des prêtres de Marseille, très heureux de donner ce témoignage de sympathie à votre chère congrégation, chez laquelle plusieurs de ses prêtres ont passé des années dans votre collège français à Rome.

LE F. MÉLITON FOULIARD

DÉCÉDÉ A NOTRE-DAME DE LANGONNET, LE 27 SEPTEMBRE 1890

Voici ce qu'écrivait le P. Jégou, en annonçant la mort de ce cher Frère :

Depuis quinze ou vingt ans, le bon Frère était attaqué de la maladie qui l'a conduit au tombeau. Avant de se rendre à Cayenne, il avait déjà la poitrine fatiguée, et le climat meurtrier de ce pays n'a pas, sans doute, contribué à son rétablissement, car il y a été en proie aux fièvres pernicieuses qui l'ont fait souffrir cruellement, même depuis qu'il est rentré en France. Trois ou quatre fois, en effet, nous avons cru, un moment, que nous allions le perdre. Mais, grâce à son énergie, et pour

acquérir sans doute de nouveaux mérites, il put triompher jusqu'ici de la vivacité de ses souffrances. Enfin, il a fallu céder. Depuis une huitaine de jours, il dut quitter le travail, se renfermer dans sa chambre et se laisser traiter par les infirmiers. Hier matin déjà, on prévoyait qu'il n'irait pas loin. La journée s'est passée dans des fièvres continuelles, et la nuit n'a guère été qu'une agonie douloureuse.

Le F. Méliton, Joseph Fouliard, né à Plounerin, diocèse de Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord), le 16 décembre 1840, était entré dans la communauté de Notre-Dame de Langonnet en septembre 1865, en qualité de domestique. Par son obéissance, sa piété et son activité au travail, il mérita la faveur d'être admis au postulat des Frères, et, le 20 mai 1866, eut le bonheur d'être revêtu du saint habit de novice.

Envoyé au noviciat central de Chevilly, au mois de septembre suivant, il revint à Notre-Dame de Langonnet, après sa profession (29 octobre 1867), et fut placé à Saint-Michel, comme Frère de section. Il y émit ses vœux perpétuels le 8 décembre 1870. C'est là que, pendant quinze ans, ce bon Frère a travaillé, avec une ardeur infatigable, à défricher le sol rocailleux de ce petit coin de la Bretagne, et plus encore à cultiver l'esprit et le cœur des petits indisciplinés confiés à ses soins. Il a montré la même ardeur et la même énergie dans ces derniers temps, malgré les fièvres dont il était presque continuellement miné.

A la Guyane, où il fut envoyé en 1882, il travailla aussi avec zèle pendant les cinq années que sa santé lui a permis d'y passer. Ce cher Frère écrivait, de Cayenne, le 2 juin 1887 : « Mes occupations ici sont nombreuses : outre l'emploi de sacristain, je m'occupe, autant que possible, du matériel de la maison. Pour cela un seul Frère est bien peu. Aussi, impossible de prendre un jour de repos ; mais le travail, c'est ma vie, et je me résigne. »

« Voilà ma sixième année qui commence à Cayenne. Cependant je regretterai toujours la solitude de Langonnet où j'ai passé dix-huit ans, mais puisque l'obéissance est là, je me console, car le chemin du ciel est partout où nous sommes. Pour mes exercices de piété, je les fais de mon mieux. »

A son retour de Cayenne (25 décembre 1887), il fut de nouveau placé ici, où on lui confia la direction des petits postulants

frères. Ils trouvaient parfois un peu dur de se voir mener avec autant d'entrain. Mais je suis convaincu que loin d'en vouloir plus tard à leur cher Frère directeur, ils béniront Dieu de leur avoir donné un chef qui savait les conduire au travail, leur en donner le goût et l'habitude, et les préparer ainsi à devenir, dans la suite, des hommes sérieux et ennemis acharnés de la nonchalance et de la paresse.

MOUVEMENT DU PERSONNEL

Retours en France. — Sont rentrés à la Maison-Mère :

Le 25 août, deux scolastiques venus de la Guadeloupe pour faire leur noviciat, MM. Montel et Giquelay;

Le 7 septembre, le P. Gaillard, de la communauté de Para;

Le 19, le P. Reffé, de la communauté de Ballarat;

Le 26, le P. Pütz, de la Trinidad.

Départs. — Se sont embarqués :

Le 9 septembre, à Saint-Nazaire, pour la *Guyane*, le P. Reignat, précédemment à Beauvais;

Le 18, à Bordeaux, pour *Haïti* : le P. Louis Picarda, revenu de cette île au mois d'avril; le P. Gehrès, de la communauté de Chevilly; deux nouveaux profès, les PP. Klein et Gerspacher, et un scolastique.

Le 26, deux autres nouveaux profès : l'un pour la *Martinique*, le P. Demaërel, et le second pour la *Guadeloupe*, le P. Wilt, avec deux scolastiques, MM. Icol et Boulay;

Le 27, au Havre, pour Saint-Pierre et Miquelon, le P. Rumbach, précédemment à Cellule;

Le 1^{er} octobre, à Marseille, pour l'île *Maurice*, le P. Pellerin, de la Cté de Mesnières, et le P. Weckel, d'Epinal; et pour *Ballarat*, deux nouveaux profès, les PP. Michel Levadoux et Tuohy.

Nominations. — Ont été nommés comme supérieurs :

De la nouvelle communauté de Sainte-Marie, à Dublin, le P. Fogarty, précédemment à Rockwell (29 août);

De la communauté de Saint-Pierre et Miquelon, en remplacement du P. Oster, le P. Fréconon (3 septembre).

Placements et mutations. — Ont été placés à la suite de la retraite annuelle :

A *Grignon*, comme économiste et sous-maître des novices, le P. Adam, revenu au commencement de l'année de Bourbon, le F. Césaire et le F. Gustave, précédemment à Merville;

A *Chevilly*, comme professeurs au Grand Scolasticat : le P. Genoud, de la maison de Paris; le P. Groell, de Castelnaudary; et comme sous-maître des novices Frères, le P. Gaschy, de Grignon, puis le F. Hilarien, de la dernière profession;

Au *Séminaire du Saint-Esprit*, le P. Haegy, précédemment à Chevilly, et un nouveau profès, le P. Laplace;

A *Langonnet*, comme professeurs des grands scolastiques : les PP. Gœpp et O'Gorman, nouveaux profès;

A *Saint-Ilan*, le P. Cotonéa, de Castelnaudary;

A *Mesnières*, les PP. Prono et Maher, revenus le premier de la Martinique et le second de la Trinidad;

A *Beauvais*, les PP. Jarles, de la communauté de Cellule; Chauty, de Saint-Michel, Bonjean et Spannagel, d'Epinal; et les FF. François-Marie, Corentin et Acace, de Chevilly, et le F. Conrad, de Castelnaudary;

A *Merville*, le P. Rolle, revenu de Huilla, et le P. Heitz, de la communauté de Castelnaudary;

A *Epinal*, les PP. Thomas, de Cellule, Emile Gœpfert, de Chevilly; Gerzat et Tacheix, de la dernière profession; et les FF. Didier, de Saint-Michel, Longin, de Grignon et Téléphore, nouveau profès;

A *Saint-Joseph du Lac*, le P. Ducloux, précédemment à Epinal;

A *Cellule*, les PP. Stoll, Michon et Paris, revenus récemment, le premier de Sierra-Leone, le second de la Martinique et le troisième du Congo français; les PP. Baumann, de Merville; Parsus, de Mesnières; Courtine, nouveau profès et le F. Florent, de Grignon;

A *Bordeaux*, le P. Mauger, précédemment à Seyssinet; et le P. Haumesser, revenu récemment du Congo;

A *Castelnaudary*, les PP. Faugère, de Mesnières; Palloc, de Beauvais; et Malleret, nouveau profès;

A *Rome*, le P. Liagre, de la communauté du Saint-Cœur de Marie, en remplacement du P. Roserot;

A *Rathmines*, en Irlande, le P. de Waubert, de Castelnaudary;

dary; deux nouveaux profès, les PP. Evans et Norris, et les FF. Patritius et Cyprien, de la Maison-Mère;

A *Rockwell*, les PP. Crehan, Leimann et Demaison, tous les trois de la dernière profession;

En *Portugal*, les PP. Magalhaes et Fortemps, nouveaux profès également, et le P. Grappe, de la Cité de Chevilly.

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Maison-Mère. — Le T. Révérend Père est allé, cette année, prêcher la retraite annuelle aux Sœurs de Saint-Joseph à Limoux. Il a visité à cette occasion les communautés de Castelnaudary et de Bordeaux.

-- Le samedi 20 septembre, Mgr Duboin a fait, dans la chapelle du Séminaire du Saint-Esprit, une ordination qui comprenait, avec des élèves de la maison, des ordinands de divers instituts : jésuites, salésiens, eudistes, missionnaires de la Miséricorde, etc. Le dimanche précédent, Sa Grandeur avait fait une autre ordination très importante chez les Marianites.

Langonnet. — Il n'y avait à Langonnet, pour la dernière année scolaire, que les scolastiques faisant leur philosophie. Cette section du Grand Scolasticat est complétée, cette année, par l'adjonction de la première année de théologie.

Oubanghi. — Vu l'immense étendue du Congo français, le T. Révérend Père a demandé au Saint-Siège de vouloir bien ériger la partie de cette Mission la plus avancée dans l'intérieur, en un vicariat distinct, sous le nom de *vicariat de l'Oubanghi*. Le R. P. Augouard a été proposé comme vicaire apostolique. Nous espérons pouvoir donner au prochain *Bulletin* les brefs de Rome relatifs à cette affaire.

AVIS. — **Les PP. Sundhauser et Renaud.** — Le P. Sornin a composé, sous le titre de *Souvenirs de la fondation de Saint-Joseph d'Epinal*, deux notices très intéressantes sur ces deux confrères. Elles forment une brochure de 140 pages, qui a été imprimée à Saint-Michel : On en envoie des exemplaires aux diverses communautés.

Maison-Mère, 5 octobre 1890.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Vicariat de l'Oubanghi. — Lettre du T. R. Père. — Bref d'érection. — Brefs de nomination de Mgr Augouard. — Nouvelle communauté à l'île Maurice. — **Bulletins des communautés.** *Ile Maurice (suite)*, Sainte-Croix. — Mahébourg. — Saint-Jacques. — Rodrigues. — *Ile de la Réunion*. Saint-Jacques. — Saint-Bernard. — *Ile Mayotte*. Dzaoudzi. — Mamoutzou. — **Mouvement du personnel.** — **Nouvelles des communautés.** — *Avis.*

MAISON-MÈRE

VICARIAT DE L'OUBANGHI

LETTRE DU T. R. PÈRE. — BREF D'ÉRECTION. — BREFS DE NOMINATION
DE MGR AUGOUARD

Nous annonçons, à la fin du dernier *Bulletin*, la création de ce nouveau vicariat. La demande faite, à ce sujet, par le T. R. Père avait été parfaitement accueillie à la Propagande. Diverses difficultés cependant ont retardé la solution de l'affaire.

Ce fut d'abord la question des limites du côté du nord. S. Em. le cardinal Simeoni exprima la crainte que les limites demandées n'excitassent des réclamations de la part des Missions voisines. Le T. R. Père répondit alors qu'il n'y avait qu'à s'en tenir aux limites déjà fixées pour le Congo français, ce qui écartait toute objection (26 août 1890).

L'absence du secrétaire de la Propagande, Mgr Jacobini, faillit occasionner un nouvel ajournement. Mais, grâce aux démarches actives du P. Bricet, le rapport put être préparé pour la dernière réunion des cardinaux, précédant les vacances d'octobre et fixée au 22 septembre. La décision fut favorable, et le dimanche sui-

vant (28 septembre), elle fut soumise au Saint-Père, qui daigna aussitôt la ratifier.

De nouvelles difficultés survinrent néanmoins lors de la rédaction des brefs, au sujet du nom de vicariat de l'Oubanghi proposé pour la nouvelle Mission. Au moment d'en signer l'expédition, S. Em. le cardinal Simeoni objecta que, d'après les cartes belges, ce fleuve ne paraissait pas appartenir au Congo français. Mieux que tout autre, Mgr Augouard pouvait répondre à cette objection. A la demande du P. Eschbach, il se rendit à Rome le 7 octobre. Quelques explications de sa part dissipèrent facilement les objections, et les brefs furent aussitôt signés. On a ajouté toutefois, comme explication, au nom de l'Oubanghi, les mots *ou Congo français supérieur*; le précédent vicariat du Congo français est désigné, par suite, sous le titre de vicariat du Congo français inférieur.

Mgr Augouard vient de nous apporter lui-même ces brefs. Nous les reproduisons ici, avec la lettre du T. R. Père général demandant la création du nouveau vicariat.

Lettre du T. R. Père à S. Ém. le cardinal Simeoni.

Paris, le 7 juillet 1890.

Éminence Révérendissime,

Sur les vives instances de Mgr Antoine Carrie, vicaire apostolique du Congo français, et d'après l'avis des membres de mon conseil, je prends la liberté de solliciter de Votre Eminence le partage de cette Mission, en érigeant la partie la plus avancée dans l'intérieur, en un vicariat distinct.

Les motifs de cette demande sont les suivants :

1° L'immense étendue du vicariat du Congo français, qui atteint une grande profondeur dans l'intérieur du continent africain. Il s'étend, en effet, depuis le littoral ou le 11^e degré environ de longitude (Greenwich), jusqu'au 30^e degré; il comprend donc, en ce sens, un espace de 400 à 500 lieues.

2° L'impossibilité matérielle qui en résulte, pour le vicaire apostolique du Congo français, d'administrer cette vaste Mission. Cette difficulté est d'autant plus grande qu'il est naturellement obligé de résider sur le littoral, à Loango, où se trouvent le prin-

cipal établissement du vicariat et les œuvres de formation des clercs et Frères indigènes.

3° Le développement donné aux œuvres de la Mission.

Jusqu'à ces derniers temps, il était très difficile de pénétrer dans l'intérieur du continent africain; mais aujourd'hui que les voies ont été ouvertes par les explorateurs, les missionnaires ne pouvaient rester en arrière. Outre les stations que nous avons à Linzolo et à Brazzaville, nous en avons donc fondé une autre à l'entrée de l'Oubanghi, vaste affluent du Congo; et une nouvelle station va être entreprise prochainement, plus haut, sur le même affluent.

Pour toutes ces raisons, le vicaire apostolique du Congo français, d'accord avec tous les missionnaires, m'ont pressé de demander au Saint-Siège l'érection du nouveau vicariat. Le gouvernement, que j'ai pressenti à cet égard, se montre très favorable à ce projet et est même disposé à donner quelques secours à cette Mission.

Si la Sacrée Congrégation de la Propagande daigne, comme je l'espère, agréer cette demande, nous proposerions de donner à la nouvelle Mission le nom de *vicariat de l'Oubanghi*, d'après celui de la rivière principale du pays; le vicariat dirigé par Mgr Carrie conserverait le nom de vicariat du Congo français, qui lui convient parfaitement, parce que c'est là proprement le territoire du Congo.

La ligne de partage des deux Missions serait la rivière Djoué et une ligne partant du haut de cette rivière, ou du point d'intersection du 15° degré de longitude avec le 4° degré de latitude sud, et allant vers la source de l'Alima ou jusqu'au 14° degré 30 minutes de longitude (Greenwich).

Cette délimitation formerait, à l'est, les nouvelles limites du vicariat du Congo français, qui conserverait, par ailleurs, au sud, à l'ouest et au nord, ses anciennes limites.

Quant au nouveau vicariat de l'Oubanghi, il embrasserait tout l'intérieur du territoire français au-delà de cette délimitation.

J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Éminence les renseignements voulus sur les trois missionnaires qui me paraîtraient susceptibles d'être appelés à diriger le nouveau vicariat. Je proposerais spécialement le R. P. Prosper Augouard, qui en a déjà le soin

comme vicaire général de Mgr Carrie pour cette partie de l'intérieur.

Daignez agréer l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

De Votre Éminence Révérendissime,

Le très humble et très obéissant serviteur,

A. ÉMONET, *sup. gén.*

Bref d'érection du nouveau vicariat.

LEO PP. XIII

AD FUTURAM REI MEMORIAM. Ob nimiam territorii, quod Vicariatus Apostolicus Congi gallici complectitur vastitatem, admotæ nuper fuerunt preces concilio venerabilium fratrum Nostrorum S. R. E. Cardinalium negotiis propagandæ fidei præpositorum, ut supradictus vicariatus in duas divideretur missiones. Re proposita et cum venerabilibus fratribus Nostris prædictis accurate diligenterque examinata et propensa, petitam divisionem in bonum religionis et in illorum fidelium commoditatem fore constitit. Quare, de eorumdem venerabilium fratrum Nostrorum consilio, Apostolica auctoritate Nostra Vicariatus Apostolici Congi Gallici territorium inter limites similibus litteris Nostris, die XXI mensis Decembris anno MDCCLXXXVI datis, supradicto Vicariatus Apostolico assignatos in duas missiones dividimus et partimur, ac proinde novum inibi Apostolicum Vicariatum erigimus atque instituimus. Hujus Vicariatus novæ erectionis nuncupari jubemus Vicariatus Apostolicus Congi Gallici superioris seu Ubanghi, priorem autem jam constitutum dici præcipimus Vicariatum Apostolicum Congi Gallici inferioris. Utriusque vero Vicariatus Apostolici seu missionis, litem esse volumus flumen Djué usque ad superiores ejusdem partes, scilicet usque ad punctum intersectionis gradus XV longitudinis et gradus IV latitudinis meridionalis; ab hoc puncto lineam ductam usque ad fontes Alima, nempe usque ad gradum XIV°, XXO' longitudinis (Greenwich). Hæc decernimus et volumus, non obstantibus licet speciali et individua mentione ac derogatione dignis in contrarium facientibus non obstantibus quibuscunque.

Datum Romæ apud Sanctum Petrum, sub Annulo Piscatoris,

die XIV octobris MDCCCXC. Pontificatus Nostri anno decimo tertio.

M. Card. LEDÓCHOWSKI.

† Loco sigilli.

Bref nommant Mgr Augouard évêque de Sinida (1).

*Dilecto Filio Philippo Prospero Augouard,
Presbytero e Congregatione Spiritus Sancti et Immaculati Cordis Mariæ.*

LEO PP. XIII

Dilecte Fili, salutem et Apostolicam Benedictionem.

Apostolatus officium, meritis licet imparibus, Nobis ab alto commissum, quo Ecclesiarum omnium regimini divina providentia præsidemus utiliter exsequi adjuvante Domino satagentes, solliciti corde reddimur et solertes, ut, cum de earumdem Ecclesiarum regiminibus agitur committendis, tales eis in Pastores præficere studeamus, qui populum suæ curæ creditum sciant non solum doctrina verbi sed etiam exemplo boni operis informare commissasque sibi Ecclesias in statu pacifico et tranquillo velint et valeant, auctore Domino, salubriter regere et gubernare. Dudum siquidem provisionem Ecclesiarum omnium nunc vacantium et in posterum vacaturarum ordinationi et dispositioni Nostræ reservavimus, decernentes ex tunc irritum et inane, si secus super his a quoquam quavis auctoritate scienter vel ignoranter contigerit attentari. Jam vero, quum titularis Ecclesia Episcopales Sinidensis sub Archiepiscopo Melitenensi, cui Venerabilis Frater Bernardus Gaetani, postremus illius Antistes et Coadjutor cum jure successionis Episcopi S. Severi præsidebat, per successionem ejusdem Venerabilis Fratris Bernardi ad Cathedralē Ecclesiam S. Severi, pastoris solatio destituta sit, nos ad præfatæ Ecclesiæ Sinidensis provisionem, in qua nemo præter Nos se potuit seu potest immiscere, supradictis reservatione et decreto obsistentibus, paterno ac sollicito studio intendentes, post deliberationem, quam hac de re cum Venerabilibus Fratribus Nostriis S. R. E. Cardinalibus negotiis propagandæ fidei præpositis habuimus, diligentem ad te qui ex legitimo matrimonio progenitus, et in ætate legitima constitutus provehendæ religionis studio sempiternæque animarum salutis sollicitudine commendaris, oculos mentis Nostræ convertimus. Itaque peculiari te affectu complectentes et a quibusvis excommunicationis et interdicti aliisque ecclesiasticis censuris, sententiis ac pœnis quovis

(1) *Sinida*, ou *Sinita*, est une ancienne ville épiscopale de la petite Arménie, à l'ouest de l'Euphrate, relevant de la métropole de Mélitène. (Moroni. *Dict. eccl.*)

modo vel quavis de causa latis, si quas forte incurreris, hujus tantum rei gratia absolventes et absolutum fore censes, Episcopali Ecclesiæ Sinidensi prædictæ de persona tua Nobis et memoratis Venerabilibus Fratribus Nostris ob tuorum præstantiam meritorum accepta, de eorundem fratrum Nostrorum consilio, Apostolica Auctoritatis Nostra providemus, teque illi in Episcopum præficimus et pastorem, curam, regimen et administrationem ejusdem Ecclesiæ tibi in spiritualibus et temporalibus plenarie committendo, in Illo qui dat gratiam et largitur dona confisi te omnia ad majorem Dei gloriam et animarum salutem esse in Domino expleturum. Verum tibi indulgemus, ut donec Sinidensis Ecclesia inter mere titulares annumeretur ad illam accedere et apud eam personaliter residere minime tenearis. Ceterum ad ea, quæ in tuæ cedere possunt commoditatis augmentum benigne respicientes, tibi, ut a quocumque malueris Catholico Sacrorum Antistite gratiam et communionem cum Apostolica sede habente, accitis et in hoc ei assistentibus duobus aliis Episcopis, vel si hi commode, vocari nequeant, duobus eorum loco presbyteris in officio aut ecclesiastica dignitate constitutis similem gratiam et communionem cum Sancta Sede habentibus, munus consecrationis suscipere valeas, ipsique Antistiti ut receptis a te prius fidei catholicæ professione juxta articulos pridem ab Apostolica Sede propositos, ac Nostro et Romanæ Ecclesiæ nomine fidelitatis debitæ solito juramento, munus prædictum tibi conferre licite possit, plenam et liberam, harum literarum vi, facultatem impertimus. Volumus autem et pari auctoritate decernimus, ut, nisi receptis a te per præfatum Antistitem fidei professione ac juramento prædictis, ipse Antistes munus hujusmodi tibi conferre, tuque illud suscipere præsumeris, idem Antistes ac tu, tam a Pontificalis officii exercitio, quam a regimine et administratione Ecclesiarum vestrarum suspensi sitis eo ipso. Non obstantibus licet speciale et individua mentione dignis in contrarium facientibus quibuscumque. Datum Romæ apud Sanctum Petrum sub Annulo Piscatoris, die XIV octobris MDCCCXC. Pontificatus nostri anno decimotertio.

M. Card. LEDÓCHOWSKI.

Loco sigilli.

**Bref nommant Mgr Augouard vicaire apostolique
de l'Oubanghi.**

LEO PP. XIII

Dilecte Fili, salutem et Apostolicam Benedictionem. Universum dominicum gregem ex debito supremi ministerii nostri paterno complectentes affectu, ad fideles longo terræ marisque tractu a nobis

dissitos mittere solemus ecclesiasticos viros eximia pietate, prudentia, ac virtutum laude commendatos, qui non quæ sua sunt, sed quæ Jesu Christi præoptantes, illorum incolumitati, sempiternæque saluti impigre velint et valeant advigilare et incumbere. Erecta et instituta in Africa ob divisionem amplissimi territorii vicariatus Apostolici Congi Gallici nova missione, statim cum venerabilibus fratribus Nostris S. R. E. Cardinalibus nomini christiano propagando egimus de idoneo deligendo viro, qui huic novæ missioni præesset ac spiritualia et temporalia missionis curaret; inspectisque omnibus te, dilecte fili, ad hujusmodi munus promovendum censuimus. Itaque, commissa Instituto S. Spiritus et immaculati Cordis Mariæ novæ hujus missionis cura, te, quem per similes litteras nostras hoc ipso die datas titularis Ecclesiæ sinidensis Episcopum renunciavimus, de consilio eorumdem venerabilium fratrum Nostrorum apostolica Auctoritate Nostra, ad Nostrum et Sanctæ Sedis beneplacitum, novæ missionis de Ubanghi in Africa Vicarium Apostolicum facimus atque instituimus, cum omnibus et singulis facultatibus privilegiis, honoribus et oneribus huic muneri ex jure et consuetudine adtributis et quibus locorum ordinarii utuntur, fruuntur. Propterea universo clero et populo præfatæ missionis præcipimus et mandamus, ut in Vicarium Apostolicum recipiant et admittant, tibi que plenam reverentiam et obedientiam exhibeant. Hæc statuimus et jubemus, non obstantibus Nostra et Cancellariæ Apostolicæ regula de jure quæsito non tollendo, ceterisque omnibus quamvis speciali et individua mentione ac derogatione dignis in contrarium facientibus quibuscumque.

Datum Romæ apud Sanctum Petrum, sub annulo piscatoris die XIV octobris MDCCCXC. Pontificatus nostri anno decimotertio.

M. Card. LEDÓCHOWSKI.

Loco sigilli.

NOUVELLE COMMUNAUTÉ DE SAINT FRANÇOIS-XAVIER

A L'ILE MAURICE

Sur les vives instances de Mgr Meurin, et de l'avis de nos Pères de Maurice, la Maison-Mère a cru devoir autoriser, par décision du 25 juin dernier, la fondation d'une nouvelle communauté dans la ville de Port-Louis, pour la desserte de l'église de Saint-François-Xavier et du quartier environnant.

Cette chapelle était jusqu'ici desservie par les Révérends Pères Jésuites, qui avaient là leur résidence principale. En ces

derniers temps, ils résolurent de se transporter à Rose-Hill, dans un des plus beaux quartiers de la colonie. Mgr Meurin offrit alors au P. Garmy, peu après son retour à Maurice (21 fév. 1890), de nous céder leur établissement de Saint-François-Xavier et toutes ses dépendances, avec des traitements convenables de l'État, à la condition que nous nous chargerions du service religieux de cette partie de la ville. Tous les Pères furent d'avis d'accepter cette offre, comme étant aussi avantageuse pour la Congrégation que pour l'avenir de nos œuvres à l'île Maurice. (Conseil du 3 mars 1890.)

L'établissement de Saint-François-Xavier se trouve, en effet, situé entre la cathédrale et Sainte-Croix, et à peu de distance de l'une et de l'autre. Les Pères des trois maisons pourront ainsi s'entr'aider dans leurs travaux; et ceux de Sainte-Croix pourront même demeurer habituellement à Saint-François-Xavier qui formera ainsi une communauté complète de plusieurs Pères. Ce sera, en outre, pour tous les membres de la province, un établissement central, parfaitement approprié pour une communauté religieuse, où ils auront toute facilité de se réunir pour les exercices de la retraite annuelle, ce qui leur faisait défaut jusqu'ici.

Au point de vue de l'œuvre des Noirs, c'est aussi une chose utile, car la plus grande partie demeure dans ce quartier de la ville; nos Pères auront ainsi plus d'action sur eux.

La nouvelle communauté est placée, comme la chapelle elle-même, sous la protection et le vocable de saint François-Xavier.

BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

COMMUNAUTÉ DE SAINTE-CROIX

OCTOBRE 1888 — OCTOBRE 1890

1. Personnel : épidémies. — 2. Ministère. Apostolat de la prière. — 3. Dévotion au P. Laval. Anniversaires de sa précieuse mort. Extrait de journal. — 4. Détails donnés par le P. Garmy. Pélerinages quotidiens. Grâces obtenues. L'image du P. Laval sur des boîtes d'allumettes.

1. — Comme on le sait, nous avons eu la douleur de perdre le cher P. Buguel, en février 1889. Quelques jours après, nous

arriva le P. Jauny (27 février 1889). Il prit le service de la chapelle Saint-Joseph, où il a fait un bien consolant jusqu'à son départ pour Rodrigues (23 novembre 1889). Le même jour, le bon P. Lefevre fut envoyé ici comme curé et supérieur de Sainte-Croix. Malheureusement il n'a pu déployer son zèle bien longtemps, car sa santé l'a contraint de nous quitter le 9 juillet 1890, pour aller demander au climat de Rodrigues le retour de ses forces affaiblies. Depuis ce moment, le P. Lainé se trouve seul à Sainte-Croix.

La fièvre continue à sévir ici avec une très grande violence. Cette année, les médecins lui ont donné un autre qualificatif. Ils l'appellent *fièvre cholérique*. Très souvent, en effet, elle est accompagnée de coliques ; aussi fait-elle toujours beaucoup de victimes. Nous avons eu presque autant de décès que de malades. La mort en a enlevé plusieurs sans qu'ils aient pu recevoir les derniers sacrements.

Le fléau ne nous a pas non plus épargnés tout à fait, car nous avons été nous-mêmes plus ou moins malades, mais, Dieu merci, le service a toujours pu se faire d'une manière assez convenable.

2. — Le petit résumé du travail fait depuis le dernier *Bulletin* est une preuve que le bon Dieu continue ici son œuvre, malgré la faiblesse de ses instruments.

Depuis 1888 jusqu'en août 1890, nous avons fait douze mariages *in articulo mortis*.

Nous avons eu plusieurs baptêmes d'adultes : en 1888, 2 Mozambiques ; en 1889, 5 Mozambiques et 1 Chinois ; en 1890, 3 Mozambiques. Quant aux baptêmes d'enfants, il y en a eu 4 en 1889, et 7 en 1890.

Voici, en outre, le nombre des mariages légitimés : en 1888, 5, dont 1 Mozambique ; en 1889, 13, dont 5 Mozambiques et 1 Malgache ; en 1890, 13, dont 3 Mozambiques.

Le 21 novembre 1888, nous avons eu une première communion de 123 enfants. La messe a été chantée par Mgr Meurin. La confirmation a eu lieu le 16 décembre ; elle comptait 238 confirmands.

L'Apostolat de la Prière a été inauguré ici le 2 décembre 1888. Depuis, il y a eu plusieurs premières communions d'adultes ; le 25 décembre 1889, 6 hommes ; le 2 février 1890, 8 femmes ; le

6 avril 1890, 30 hommes ; le 23 mai suivant, 9 femmes ; enfin, le 1^{er} juin, 16 hommes et 8 femmes.

3. — En 1889, avant l'anniversaire de la mort du P. Laval, une dame de Curepipe remit au P. Lainé 15 piastres, pour restaurer le tombeau du vénéré défunt. Comme par le passé, on s'y rend en foule, le jour de cet anniversaire. Le caveau est ouvert à 3 heures du matin, et les messes commencent dès 4 heures.

Voici comment *la Gazette commerciale* du 11 septembre rendait compte de celui de 1888. Nous citons littéralement :

LE P. LAVAL

Avant-hier, dimanche, on célébrait en même temps la fête du saint nom de Marie, et le vingt-quatrième anniversaire de la mort du vaillant athlète de la Foi, du missionnaire infatigable qui a nom R. P. Laval, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, de cet homme de bien, dont la vie n'a été qu'humilité, abnégation et renoncement pendant tout le temps qu'il passa dans notre pays à évangéliser les classes moyennes et inférieures. Aussi, comme d'habitude, plusieurs messes ont été dites à Sainte-Croix, temple dont le P. Laval a jeté lui-même les premières assises. Ces messes ont été célébrées afin de satisfaire la piété des fidèles qui s'en va grandissant chaque jour pour le saint Père, car déjà plusieurs faits saillants révèlent sa sainteté. Un observateur impartial qui se serait rendu à Sainte-Croix aurait constaté de *visu* la grande admiration, la profonde vénération et le véritable amour que le saint mort inspire aux habitants de Maurice à quelque classe de la société catholique qu'ils appartiennent, car une foule considérable, venant de tous les endroits de la ville et de la campagne, en pèlerinage en commémoration du jour de la mort du saint prêtre et afin de lui témoigner sa reconnaissance pour tous les bienfaits qu'il a répandus chez nous. Depuis les couches inférieures jusqu'aux couches appartenant au sommet de la société, tous dans une même communion d'idées et de foi se coudoyaient et se pressaient par vingtaine à la fois dans le tombeau du regretté missionnaire. Celui-ci se prosternait religieusement en priant avec ferveur ; celui-là baisait avec amour les pieds de la statue du bien-aimé P. Laval couchée sur son cercueil de pierre. D'autres aussi baisaient dans le recueillement ledit cercueil, en y faisant toucher divers objets religieux ; d'autres encore menaient leurs enfants en bas âge dans le tombeau pour les placer sous la protection du bon P. Laval. On aurait dit que leurs âmes étaient entrées en communion avec celle du saint Père, tant ils sortaient de

là la figure sereine. Aussi la voix mauricienne est presque unanime pour le proclamer saint. C'est bien là le cas de dire *Vox populi vox Dei*. Ce qui vient de se passer à Sainte-Croix, dimanche dernier, c'est-à-dire l'enthousiasme avec lequel les chrétiens se sont rendus au tombeau du pieux missionnaire qui fut pour le peuple, non seulement un père, mais encore une providence pendant les vingt-trois années de son apostolat dans notre pays ; ce qui vient de se passer, disons-nous, est une preuve palpable, indéniable de la réputation de saint qui est faite au P. Laval, comme nous le disons plus haut. Ce n'est pas sans une grande satisfaction que les fidèles apprendront que S. G. Mgr l'Archevêque Meurin travaille et fait tous ses efforts avec le concours du vénérable P. Garmy, pour l'introduction de la cause de la canonisation du soldat du Christ qui fait l'objet de cet article.

Bientôt, nous l'espérons, Maurice aura aussi son saint, bientôt le bien-aimé P. Laval sera offert à la vénération des chrétiens. Bientôt enfin, Maurice, cette petite île, qui n'est qu'une poignée de terre jetée au milieu de la mer des Indes et qu'on a immortalisée du nom de perle de l'océan Indien, pourra s'enorgueillir et se réjouir de garder avec piété les restes mortels d'un grand et véritable saint.

Ce jour heureux, les catholiques de Maurice le verront sous peu. C'est alors que la modeste église de Sainte-Croix se parera de ses plus beaux ornements pour célébrer la fête du P. Laval. Ce jour béni, les braves convertis du saint missionnaire, ainsi que leurs descendants, seront plongés dans une joie extrême ! C'est ce jour qu'on consacra d'une manière spéciale pour demander à Dieu de répandre ses bénédictions sur notre patrie, qui nous est chère à tous, par l'entremise du Saint Mauricien. Le P. Laval n'était pas d'origine mauricienne, mais nous pourrions sans crainte l'appeler le jour de sa canonisation saint Laval de Maurice, car ce missionnaire s'était trop identifié avec nos mœurs, avait trop consacré presque toute sa vie à la mission de l'île Maurice, et a trop ramené dans le giron de l'Église, notre Mère, de brebis égarées pour que nous craignions de l'appeler ainsi. N'a-t-il pas été le véritable apôtre de notre colonie ?

Nous ne terminerons pas cet article sans dire que si la mémoire du P. Laval nous est chère, que si ses nobles actions sont encore présentes à notre pensée, quoiqu'il soit mort depuis vingt-quatre années, la mission qu'il a entreprise dans notre colonie n'a pas été interrompue un seul instant ; car ses missionnaires sont là sans cesse sur la brèche. Nous n'avons pour nous convaincre de la chose qu'à jeter un coup d'œil sur le Grand Port pour voir fleurir ce que produit l'apostolat du regretté P. Thiersé. Et qui ne se souvient encore du bon P. Thévaux et de ses nobles actions ! Après cet examen rapide, contemplons, pour notre édification, tout ce que fait à Port-Louis le

R. P. Garmy pour le peuple. Nous verrons un collège placé sous son contrôle, comptant plus de mille élèves, ainsi qu'un atelier d'imprimerie.

Tout cela en vue de soulager et de moraliser la masse. Oui, le P. Laval a laissé après lui de braves continuateurs de son œuvre.

L.-E. DELORD.

4. — Ce mouvement de dévotion envers le P. Laval n'a fait que grandir de plus en plus ces deux dernières années. Quelques jours, en effet, avant le 9 septembre 1890, le P. Garmy écrivait au T. R. Père :

Ah! que c'était beau, hier, vendredi, de voir les nombreux pèlerins qui se sont rendus auprès de son tombeau! J'ai vu une dame nu-pieds (une riche dame) faire le pèlerinage avec son petit enfant. C'était un vœu qu'elle accomplissait. Quelques mois auparavant, elle avait porté ce même enfant mourant au tombeau de notre bon Père et elle avait promis de faire nu-pieds le pèlerinage si son enfant recouvrait la santé. Elle avait été exaucée. (Lettre du 23 août 1890.)

Quelle journée, écrivait-il un peu après, journée d'esprit de foi, journée du ciel! Il fallait voir ces âmes, appartenant à toutes les classes de la société, prier avec ferveur devant le tombeau de notre bon Père, se munir de quelques branches de bouquets déposés sur sa statue et les emporter avec piété, pour en faire des infusions à donner aux malades. Et le linge des malades, et les chapelets, livres, bougies qu'on faisait toucher au tombeau! Tout cela est fait pour vous impressionner profondément et vous fait dire : « Quels exemples de vertus austères a dû donner ce saint missionnaire pour qu'après vingt-six ans le souvenir en soit si vivace dans le cœur de ses enfants.

Cette année-ci, il y a eu moins de monde aux messes du matin. Cela s'explique, parce que l'influenza règne en souveraine sur notre ville de Port-Louis. Il y en a près de 4,000 qui sont atteints de cette maladie, mais, par contre, on a vu plus de pèlerins dans le courant de la journée. Le *Journal de Maurice* estime à 20,000 les personnes qui se sont rendues au tombeau.

L'influenza fait bien des victimes. A la cathédrale et à Sainte-Croix, nous sommes sur pied et la nuit et le jour. Nous n'en pouvons plus de fatigue. Elle est aussi à Rodrigues et j'ai bien peur pour nos Pères, en particulier pour le P. Lefevre. (Lettre du 10 septembre 1890.)

Ce n'est pas seulement au jour anniversaire que l'on va prier au tombeau du P. Laval. Durant toute l'année, on y voit de nombreux pèlerins.

Je fais relever chaque jour, dit le P. Garmy, le nombre de personnes qui viennent prier au tombeau du P. Laval. Du 18 juin au 1^{er} juillet, il y en a eu 941; et, dans le même espace de temps, on a déposé 439 bougies et 25 roupies 61 centièmes, c'est-à-dire 64 francs. (Lettre du 10 juillet 1890.)

Il est certain, ajoute-t-il dans une autre lettre, que notre bon Père Laval a la réputation d'un saint, qu'on vient à son tombeau avec autant de confiance et en plus grand nombre qu'on ne va même au tombeau de bien des saints. Tous les vendredis, il y a au moins de 250 à 300 personnes. On parle constamment de grâces obtenues par son intercession. (Lettre du 23 juin 1890.)

En voici une assez curieuse :

Une femme abandonnée par son mari, qui avait pris une autre femme, s'adresse au P. Laval et lui fait une neuvaine de vendredis. Le sixième vendredi de la neuvaine, le mari arrive et supplie sa femme de le recevoir.

— Je suis trop malheureux sans toi, lui dit-il.

— Ce n'est pas étonnant, répondit-elle, je fais une neuvaine de vendredis au P. Laval.

— Où en es-tu de ta neuvaine? Veux-tu que je la continue avec toi?

Et, les trois autres vendredis, mari et femme se rendent nu-pieds à Sainte-Croix, transformant la neuvaine commencée en une action de grâces pour la faveur sollicitée et obtenue. (Lettre du 23 juillet 1890.)

Le souvenir du P. Laval est si populaire qu'on a même fait graver son image sur des boîtes d'allumettes.

Ici, la foi est grande, dit le P. Garmy, en la puissance du P. Laval, et les commerçants en ont profité pour placer son portrait sur des boîtes d'allumettes, qui ont été enlevées en un clin d'œil. C'est comme bienfaiteur du pays et en raison de son souvenir de sainteté qu'on a fait tirer ces gravures. Autour de son portrait se trouve cette inscription : *Au véritable apôtre pour les Mauriciens, le R. P. Laval*; et sur le revers des boîtes, il y a ces vers :

LE P. LAVAL

C'est l'apôtre au grand cœur, à la douce parole,
Son sourire rayonne ainsi qu'une auréole,
L'astre de Bethléem étincelle en ses yeux
Sereins comme l'azur, profonds comme les cieux.
Il allait consolant les pauvres, et son âme
Coulait dans sa parole ainsi qu'un pur dictame.

COMMUNAUTÉ DE NOTRE-DAME DE MAHEBOURG

OCTOBRE 1888 — OCTOBRE 1890

1. Personnel. — 2. Œuvres. Apostolat de la prière. Communion réparatrice. Premières communions. — 3. Exercices du mois de Marie, de saint Joseph, du Sacré-Cœur, des Treize-Heures. — 4. Ecoles. Chapelles. Bénédiction d'une chapelle aux Cent-Gaulettes.

1. — Durant ces deux dernières années, le personnel de notre communauté n'a éprouvé d'autre changement que celui du P. Jenny : il nous a quittés le 27 février 1889 pour aller remplacer le regretté P. Buguet à Sainte-Croix, d'où il a été envoyé depuis à Rodrigues.

2. — Nos œuvres se sont bien maintenues. Nous constatons même avec bonheur que, soit dans nos chapelles, soit à l'église principale, les offices sont suivis avec plus de régularité et que le nombre de ceux qui approchent des sacrements va en augmentant. Cette heureuse transformation est due, croyons-nous, à l'œuvre de l'apostolat de la prière, qui compte 700 membres. Tous les premiers dimanches, il y a la communion réparatrice. Ce jour-là le saint Sacrement est exposé pendant la grand-messe, laquelle est suivie du salut, des recommandations et des prières en commun de tous les membres de l'apostolat.

Nous donnons le plus grand éclat à nos premières communions, et comme nous les faisons faire à des jours ouvriers, nous pouvons user du bienveillant concours de nos confrères de la Savane et de Port-Louis.

Voici ces premières communions par ordre de date :

Bel-Air, 17 septembre 1888, 72 adultes ;

Bel-Air, 19 novembre 1888, 18 enfants ;

Mare d'Albert, 8 décembre 1888, 52 enfants et adultes ;

Mahebourg, 7 janvier 1889, 32 adultes ;

Vieux-Grand-Port, 20 janvier 1889, 20 enfants et adultes ;

Grand-Sable, 24 janvier 1889, 27 enfants et adultes ;

Escalier, 29 septembre 1889, 38 enfants et adultes ;

Mahebourg, 3 décembre 1889, 138 enfants ;

Mare d'Albert, 12 janvier 1890, 65 enfants et adultes ;

Plaine-Magnien, 2 février 1890, 75 enfants et adultes.

Nous avons eu, en 1888, 422 baptêmes, 387 enterrements et

101 mariages; en 1889, 467 baptêmes, 508 enterrements et 85 mariages.

3. — A l'église paroissiale et dans les principales chapelles, nous faisons de notre mieux les exercices du mois de Marie, de saint Joseph, du Sacré-Cœur, ainsi que ceux du carême, et ils sont bien suivis partout.

Monseigneur a établi les *Treize-Heures* en 1889. Nous les avons célébrées dans plusieurs chapelles et dans toutes il y a eu un admirable concours de pieux fidèles pour venir adorer le saint Sacrement. Une instruction de circonstance est donnée pour la clôture. C'est le P. Perraud qui a bien voulu nous prêter le concours de sa parole sympathique à Mahebourg et à l'Escalier. Les exercices du premier vendredi de chaque mois continuent comme par le passé. La congrégation des Enfants de Marie marche assez bien. Quant au Tiers-Ordre de Saint-François, qui se compose de 50 membres bien choisis, il est des plus édifiants et est appelé à faire beaucoup de bien.

4. — Non seulement nos écoles se soutiennent, mais elles font des progrès. A force de peines et de sacrifices, nous avons pu en établir deux nouvelles, l'une à l'Aux-Jonchée et l'autre à la Rivière des Créoles (celle-ci sert en même temps de chapelle). Ces créations nous ont coûté bien des dépenses; mais nous espérons que le bien qui en résultera nous récompensera au centuple. Nous comptons établir prochainement les Sœurs à Mare d'Albert et à la Plaine-Magnien; leur maison, dans cette dernière localité, est sur le point d'être achevée.

Grâce à la bienveillance et à la générosité de l'honorable M. Henri Portal, nous avons pu bâtir une nouvelle chapelle aux Cent-Gaulettes. L'ancienne tombait en ruine. La nouvelle tout en maçonnerie, avec toit en fer et en tôle, a 80 pieds de long sur 34 de large et 16 de haut.

Le 16 juin 1887, le R. P. Supérieur en a béni la première pierre, et adressé une chaleureuse allocution aux fidèles accourus à la cérémonie. Mgr Meurin a daigné venir la bénir solennellement le 18 mai 1890. Le 7 février, Sa Grandeur était déjà venue à Mahebourg, pour donner la confirmation à cinq cent quatre-vingt dix-sept personnes. Monseigneur s'est montré enchanté. Le P. Supérieur s'était transporté dans les différentes chapelles pour apprendre à tous nos gens certains cantiques populaires et

entraînants. Le jour de la confirmation, les cinq cent quatre-vingt-dix-sept personnes, hommes, femmes, jeunes et vieux, répétaient les refrains à cœur joie.

Il y aurait un bien immense à faire si nous pouvions aller, les dimanches dans les chapelles; mais, hélas! nous sommes réduits à trois, alors qu'il nous faudrait être cinq. Depuis le départ du P. Janny, nous avons continué le travail si bien commencé par lui à Bel-Air, la Rivière-Créole et les Cent-Gaulettes, ce qui nous donne un surcroît de fatigues nécessitées cependant pour le maintien de ce qui a été péniblement établi.

Les forces commencent à trahir la vaillance du P. Béchet qui, bon gré mal gré, est obligé de faire encore les courses et le travail d'un jeune. Nous comptons sur un prochain renfort.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-JACQUES

OCTOBRE 1888. — OCTOBRE 1890

1. Progrès de la religion. Ministère. — 2. Souillac. Eglise. Ecoles. — 3. La Rivière-des-Anguilles. Bénédiction d'une chapelle. — 4. Le Grand-Bois. — 5. Le Chemin-Grenier. Dispensaire et bureau d'état civil obtenus par le P. Mengelle. — 6. La Baie-du-Cap.

1. — La paroisse de Souillac embrasse tout le district de la Savane, qui a une étendue de 30 milles, d'un bout à l'autre. Sur ce parcours se trouvent échelonnées, à des distances inégales, une grande église et quatre chapelles.

Si l'on se reporte, par la pensée, à dix ans en arrière, à l'époque où la paroisse a été confiée à la Congrégation, et que l'on compare le passé au présent, on constate avec joie que la religion a fait des progrès consolants, au milieu de cette population savanaise, autrefois plongée dans les ténèbres du vice et de l'ignorance.

On peut en avoir un aperçu par le chiffre des communions pascales. En 1880, ce chiffre était de 700; il s'est élevé, en 1890, à 2,130.

2. — Souillac, chef-lieu du district et de la paroisse, possède une grande et belle église dédiée à l'apôtre saint Jacques. Son enceinte, à peu près remplie les dimanches ordinaires, ne peut suffire, les jours de fête, à contenir la foule des fidèles.

La confrérie du Rosaire et celle du Sacré-Cœur y sont solidement établies, et entretiennent la ferveur et la piété dans les âmes. Les instructions du carême sont suivies avec un zèle assidu, et, chaque année, à cette époque, nous avons à enregistrer des conversions de vieux pécheurs.

L'école tenue par les Filles de Marie continue à être prospère, et compte un nombre d'enfants égal à celui des deux écoles établies à Souillac par le gouvernement. Sous prétexte que ces trois écoles ne suffisaient pas aux besoins de la population, un protestant est venu en fonder, cette année, une quatrième, à laquelle il a donné le titre pompeux de collège de Souillac. Comme le protestantisme n'a pas d'adeptes à Souillac, cette école n'a pas sa raison d'être; elle ne peut faire des recrues que parmi les enfants catholiques. Informé par nous du danger que présentait l'ouverture d'une pareille école, Mgr Meurin a défendu aux parents d'y envoyer leurs enfants, sous peine de refus des sacrements. Cette mesure énergique a produit son effet : l'école est peu fréquentée et est à la veille d'être fermée.

3. — La Rivière-des-Anguilles, village populeux, situé au centre de la Grande-Savane, se trouve à 4 milles de Souillac. Sa chapelle est placée sous le vocable du Sacré-Cœur. Commencée par le P. Mauger, continuée par le P. Spielman, après trois ans d'interruption dans les travaux, elle a été terminée en décembre 1888, par le P. Perraud, grâce à la générosité des habitants et à l'allocation de 2,500 roupies accordée par le gouvernement. Sa bénédiction a eu lieu au mois de février 1889 et a été faite par Mgr Meurin, au milieu d'un concours considérable de fidèles. La cérémonie a été suivie d'un déjeuner, offert par sir Virgile Naz, député de la Savane, dans sa demeure princière de Bénarès.

Le P. Perraud dessert cette chapelle; il y dit la messe tous les mercredis, ainsi que le premier et le troisième dimanche de chaque mois. Son ministère a été visiblement béni de Dieu, et continue à opérer des merveilles de transformation dans les âmes.

4. — Le Grand-Bois, village situé à 9 milles de Souillac, sur la limite du district du Grand-Port, est aussi visité deux fois par mois par le P. Perraud. La population douce et laborieuse de ce quartier se montre docile à la parole du prêtre et répond aux soins qui lui sont donnés.

5. — Le Chemin-Grenier est le centre le plus peuplé et aussi le plus pauvre de la Savane. Il a une population de 4,000 âmes, composée d'Indiens et de créoles. Les catholiques sont au nombre de 1,400; ils appartiennent tous à la classe ouvrière. Décimés chaque année par la fièvre, ces malheureux, dénués de tout, mouraient sans secours et sans soins médicaux. Ému de cet état de choses, le P. Mangelle s'est fait leur avocat auprès du gouverneur de l'île et du député de la Savane. Par ses instances répétées, quelquefois importunes, mais toujours légitimes, le Père a enfin obtenu l'installation d'un dispensaire, où tous les malades pauvres reçoivent aujourd'hui tous les soins nécessaires.

Encouragé par ce premier succès, il a travaillé à doter le quartier d'un bureau d'état civil. Jusqu'à cette année, les habitants de la Petite-Savane étaient obligés de se rendre à Souillac pour la déclaration de naissance ou de décès, et pour la publication des mariages. Pour ceux qui habitent l'extrémité du quartier, c'était une course de 20 milles. Cet éloignement du bureau d'état civil était un obstacle sérieux pour la régularisation des mariages, et devenait, pour ainsi dire, une cause d'immoralité, en portant les gens à vivre en concubinage, en dehors de toutes les lois divines et humaines. Le P. Mengelle a pris la cause des habitants, et n'a cessé de réclamer, au nom de la morale et de la justice l'établissement d'un bureau d'état civil. Ses réclamations ont été écoutées, et justice a été faite aux habitants de la Petite-Savane. Le bureau d'état civil fonctionne depuis le 1^{er} janvier 1890.

La chapelle du Chemin-Grenier, consacrée à Notre-Dame du mont Carmel, est desservie par le P. Mengelle; il y dit la messe les dimanches et les jeudis. Son ministère n'est pas sans fatigue, mais non plus sans consolation. Les communions sont très nombreuses, et surtout les jours de fête; et, quelquefois, il y a plus d'hommes que de femmes à la Sainte Table. Le jour de Pâques, deux cent soixante-dix hommes ont communiqué à la grand'messe.

6. — La chapelle de la Baie-du-Cap, située à 14 milles de Souillac, est dédiée à saint François d'Assise.

Pendant longtemps, ce quartier avait été complètement négligé, d'abord à cause de son éloignement de Souillac; en second lieu,

à cause de son terrain montagneux et accidenté, qui ne permet d'autres moyens de locomotion que ceux fournis par la nature. Les pauvres gens de ces montagnes, qui vivaient autrefois comme des sauvages, se sont peu à peu civilisés au contact de la religion, et forment aujourd'hui un noyau de bons et solides chrétiens.

MAISON DE RODRIGUES

1. Pauvreté de l'église et du pays. — 2. Influenza. — 3. Arrivée du P. Lefevre avec Mgr Meurin. Bien opéré.

A défaut de bulletin, nous donnons l'extrait suivant d'une lettre du P. Jauny, en date du 4 août 1890.

1. — Je suis arrivé à Rodrigues depuis environ dix mois. Rodrigues est une petite île, à l'est de Maurice, unique en son genre, je crois. On ne trouverait pas dans sa superficie (16 milles sur une moyenne de 6 à 7) un seul plateau de 100 mètres de côté. Il faut constamment monter et descendre. Ce n'est pas un pays de mission proprement dit. Cependant, je crois pouvoir dire que, dans aucun pays de mission où j'ai travaillé, à la côte occidentale d'Afrique, je n'ai rien vu d'aussi pauvre, d'aussi misérable même que nos deux églises, l'une dédiée au Saint Cœur de Marie, l'autre à l'archange saint Gabriel.

Quand je suis arrivé ici, cette dernière était par terre, renversée par un cyclone, depuis près de trois ans. C'est dire que presque tout son mobilier était perdu. Après bien des démarches, le gouvernement de Maurice a enfin consenti à donner un petit secours en argent; le travail de mes pauvres paroissiens, tous noirs et anciens esclaves, a fait le reste.

L'église est maintenant à peu près terminée : elle est en bois, assez grande mais bien modeste, et couverte en simple paille des champs. Au lieu des belles dalles en marbre que l'on foule dans les églises de Paris, ici nous marchons et nous nous agenouillons sur la terre nue, battue avec de la chaux. L'autel même n'a d'autres chandeliers que des chandeliers en bois, tournés par moi-même; des roseaux couverts de papier tiennent lieu de souches. Je voudrais bien avoir une croix d'autel pour chacune de nos églises. Je puis moi-même faire des croix, mais des Christ, c'est plus difficile. Il m'est encore moins facile de

faire des ornements, qui font absolument défaut. L'œuvre apostolique en avait envoyé quelques-uns à mon prédécesseur vers l'année 1882, je crois; mais le cyclone qui a renversé l'église en a détruit complètement une partie et le reste est dans un état pitoyable, indigne assurément de Notre-Seigneur.

2. — Nous sommes bien éprouvés en ce moment par l'influenza. Ce mal est terrible pour nos Noirs, qui sont si pauvres, si mal nourris, si mal logés et si mal couverts. Le fléau a éclaté vers le 6 ou 7 juillet, et le 31, j'avais déjà enterré 22 grandes personnes, sans compter au moins une dizaine d'enfants. Nous avons bien encore au moins 150 personnes, je ne dirai pas alitées, car les lits manquent, mais étendues sur leurs nattes. Il m'est arrivé de trouver huit malades dans la même case. Seul un vieux bonhomme était en état de donner quelques soins à tout ce monde. C'était navrant (Lettre du 4 août 1890).

3. — Le P. Lefeuvre se trouvant malade à Sainte-Croix, le P. Garmy l'a envoyé à Rodrigues. Il s'y est rendu au mois de juillet 1890 avec Mgr Meurin, qui allait visiter l'île. Depuis il s'est bien remis. Sur le bateau, il a pu préparer à la première communion trois matelots. Monseigneur leur a dit lui-même la messe. Sa Grandeur a été satisfaite du bien déjà opéré à Rodrigues.

ILE DE LA RÉUNION

COMMUNAUTÉ DE SAINT-JACQUES

OCTOBRE 1888 — OCTOBRE 1890

1. Personnel. Arrivée des PP. Colrat et Baud. Regrets laissés par les PP. Adam et Binger. — 2. Ministère. Hôpital. Carême et mois de Marie. Fêtes. Confrérie des Mères chrétiennes. — 3. Bénédiction d'une statue de Notre-Dame des Victoires. Confirmation. — 4. Mort de la Mère Madeleine. Funérailles. Pannegyrique. Mort de M. Victorin Levavasseur. — 5. Propositions d'œuvres nouvelles.

1. — On sait que les PP. Adam et Binger ont été remplacés, dans la direction de la paroisse de Saint-Jacques, par les PP. Colrat et Baud. Ceux-ci sont arrivés à Bourbon le 8 octobre 1889. Dès le lendemain, le P. Adam les a présentés à Monseigneur, qui leur a fait fort bon accueil. Le 24 du même mois, nos deux

confrères laissaient la direction de la paroisse aux nouveaux installés et s'embarquaient pour la France. Ils ont emporté avec eux d'unanimes regrets; et une circonstance curieuse ayant fait répandre le bruit de la mort en mer du P. Binger, le journal *la Vérité* donna un article nécrologique fort élogieux sur ce confrère, que celui-ci put lire ensuite, non sans quelque surprise.

2. — Nos Pères de Saint-Jacques ont continué le bien fait par leurs prédécesseurs. Les offices sont suivis, les sacrements très fréquentés. Le P. Colrat a prêché le Carême aux paroissiens. Il faisait deux prédications par semaine. L'église était comble. C'était incontestablement le plus beau de la colonie. Le P. Baud s'occupe de l'hôpital avec un zèle apprécié de tous.

La fête patronale de Saint-Jacques et la première communion, ainsi que la Fête-Dieu, ont été célébrées avec une pompe extraordinaire et un grand concours de peuple. On a admiré l'ordre et la piété des fidèles durant ces pieux exercices.

Tous les dimanches, à vêpres, il y a prédication suivie de salut, et c'est un exercice qui attire toujours une grande foule, même des autres paroisses.

Le P. Colrat a érigé à Saint-Jacques une confrérie de *Mères chrétiennes* et des *Enfants de Marie*. Le travail paroissial ne l'a pas empêché de prêter son concours pour une retraite d'enfants de Marie, mais il a dû décliner l'honneur qui lui était offert, de donner la station à la cathédrale.

Jusqu'ici, les rapports de nos Pères avec le clergé et les communautés sont excellents, bien que nos confrères se tiennent assidûment à leur ministère, et évitent toutes les relations non nécessaires.

3. — Avant son départ, le P. Adam avait obtenu de la piété des paroissiens, très généreux pour l'embellissement de leur église, les fonds nécessaires pour ériger un autel et une statue de saint Joseph. Peu de temps après, ils trouvèrent encore plus de 3,600 francs pour un autel et une magnifique statue de Notre-Dame des Victoires. Monseigneur, sur l'invitation des Pères, vint, le jour du Saint-Cœur de Marie (26 août 1888), bénir solennellement cette statue à sept heures du soir. La foule était si pressée qu'on ne pouvait circuler. Après quelques mots sur la sainte Vierge, Sa Grandeur fit l'éloge des Pères, en exprimant le regret de ne pas nous voir plus nombreux dans la colonie.

Quelques jours après, le prélat revint à Saint-Jacques administrer le sacrement de confirmation à 138 personnes, chiffre relativement élevé, puisque toutes les écoles sont situées sur les autres paroisses de la ville. Ce ne fut pas une médiocre consolation de voir figurer au nombre des confirmands 25 hommes qui venaient de faire leur première communion. Ce ministère auprès des hommes est fort pénible, car ils ne peuvent venir qu'à une heure assez avancée de la soirée et d'ordinaire trois ou quatre à la fois. Il faut donc se dépenser pour eux comme pour vingt et plus. Et encore s'ils persévéraient tous! C'est toujours un jalon pour plus tard.

4. — Dans les bulletins de Bourbon, il a été assez souvent question de la Mère Madeleine, fondatrice et supérieure générale des Filles de Marie, qui sont toujours dirigées par le P. Babet. On sait comment, sous la direction, hélas! trop courte du R. P. Levavasseur Frédéric, elle fonda la Congrégation des Filles de Marie, qu'elle dirigea jusqu'à sa mort.

En septembre 1888, époque des élections quinquennales, elle fut prorogée dans sa charge. Ce devait être pour la dernière fois. Sa nièce, la mère Marie de Jésus, à qui elle comptait léguer le fardeau du supérieurat, ayant été emportée le 10 octobre, après quelques jours de maladie seulement, ce fut un coup trop fort pour une nature brisée par les infirmités et par les pénitences. Elle se mit au lit pour ne plus se relever. Elle traîna ainsi jusqu'au mois de janvier 1889. Le 27, à onze heures et demie de la nuit, elle rendit sa belle âme à Dieu.

Avant l'heure fixée pour la cérémonie de l'inhumation, une foule immense avait déjà envahi les galeries et la cour intérieure du couvent. Parmi les assistants se trouvaient un grand nombre d'hommes et des plus distingués de la colonie, entre autres : le procureur général, le maire de la ville, le vice-recteur, plusieurs conseillers généraux, etc.

Monseigneur, entouré de tout le clergé de la ville, voulut lui-même présider les funérailles. Sur les bords de la fosse, il lut une magnifique oraison funèbre, que nos Pères firent imprimer.

La défunte repose au pied de la croix en fonte érigée au milieu de la cour intérieure formée par les bâtiments de la Maison-Mère. C'est là que ses Filles pourront prier pour elle et se péné-

trer sans cesse du parfum des vertus religieuses dont elle a su embaumer cette maison.

Le lendemain, 31 janvier, le P. Adam se proposait de chanter un service solennel pour la défunte, dans notre église paroissiale. Sa Grandeur l'ayant su, lui fit dire qu'Elle serait heureuse de chanter une messe pontificale. Tout le clergé de la ville y assista, les Frères des Écoles chrétiennes, les Sœurs de Saint-Vincent de Paul et les Sœurs de Saint-Joseph, comme la veille, se firent largement représenter.

La mère Marie de la Providence a été élue pour succéder à la mère Madeleine. Elle se trouve aux prises avec de nombreuses difficultés. Ce n'est pas trop mauvais signe. Toutes les œuvres de Dieu ont la croix pour fondement.

Quatre mois plus tard, M. Victorin Levavasseur, frère de notre dernier Supérieur général, parut aussi devant Dieu. Espérons que les prières de son saint frère lui auront obtenu miséricorde.

5. — Dans ces dernières années, on a proposé à nos Pères diverses œuvres que, pour différentes raisons, on n'a pas cru devoir accepter. D'abord un orphelinat agricole. Le moment, pour une œuvre semblable, n'a pas paru propice. En second lieu, la pieuse famille de Chateauxvieux a offert en toute propriété la belle église gothique du Sacré-Cœur aux Colimaçons, la cure et le terrain y attenant avec une rente pour l'entretien d'un prêtre, à condition d'affecter un Père à perpétuité à la desserte de l'église et de la paroisse. Quelques mois plus tard, on offrait à la Congrégation un capital de 200,000 francs, dont les intérêts devaient servir à l'entretien d'un collège ecclésiastique, plus la jouissance de l'immeuble Saint-Michel. La Maison-Mère n'a pu que remercier les personnes qui nous donnaient ces marques d'estime et de confiance. C'est là une touchante preuve de la sympathie des Créoles de la Réunion pour la Congrégation.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-BERNARD

OCTOBRE 1888. — OCTOBRE 1890.

1. Ministère. — 2. Confirmation. — 3. Ecoles. Léproserie.

1. — Depuis longtemps, la misère a fixé son domicile sur les montagnes arides de Saint-Bernard, et elle ne paraît pas encore

disposée à s'en éloigner. Pourtant, un industriel a repris l'exploitation de l'aloès et ouvert plusieurs usines, où les habitants trouvent un travail qui ramènerait l'aisance à leurs foyers, s'ils recevaient régulièrement leur salaire. On peut croire, d'ailleurs, que Dieu, en les déshéritant des biens de ce monde, leur donne une marque de prédilection toute particulière; car il les met, pour ainsi dire, dans l'heureuse nécessité de ne placer leurs espérances que dans les biens solides et durables qu'il promet à la vertu. Aussi viennent-ils toujours avec empressement chercher à la source intarissable des Sacrements le baume qui cicatrise toutes les douleurs, et le gage de la bienheureuse immortalité.

Nous avons, sans doute, à déplorer parfois des chutes bien lamentables; mais, en retour, Dieu nous console, en choisissant parmi les païens des âmes droites, qui viennent grossir le troupeau fidèle. La moisson est bien peu abondante, si on la compare à l'étendue de la terre que Dieu nous a donnée à cultiver; mais, quand on songe aux difficultés qu'ont à vaincre ces pauvres gens pour embrasser la religion ou pour en remplir les devoirs, on ne peut s'empêcher de bénir le bon Dieu des résultats obtenus.

2. — Aussi, lorsque Monseigneur est venu, le 28 octobre 1888, donner le sacrement de Confirmation, a-t-il été vivement ému à la vue du spectacle touchant qui s'offrait à ses regards. « Le magnifique arc de triomphe (dressé par le F. Denis), les chants parfaitement exécutés, les nombreuses communions, la bonne instruction des enfants, la tenue parfaite de la chapelle », la piété des cent trente-deux confirmands, tout contribuait à impressionner favorablement Sa Grandeur, qui a écrit, sur cette belle solennité, un rapport des plus élogieux, dont nous avons extrait la description qui précède.

Monseigneur a été aussi « très édifié de l'esprit religieux qui règne à la léproserie, où, depuis de longues années, les Filles de Marie se consacrent au soin des malades avec une charité vraiment héroïque. » Cette année, on a érigé un Chemin de Croix, qui orne parfaitement la chapelle.

3. — Nous avons des actions de grâces toutes particulières à rendre à Dieu pour le maintien de nos écoles. Longtemps, la menace de la laïcisation a été suspendue sur nos têtes. Heureusement, aux dernières élections, la population a fait entendre

énergiquement qu'elle voulait, à tout prix, conserver les Frères et les Sœurs, qui, durant de longues années, ont si bien mérité du pays. Les députés ont compris qu'il y allait de leur mandat, et, pour ne pas s'exposer à un échec, ils ont obtenu que la loi ne fût pas appliquée à Bourbon. C'est un grand bonheur ; car, ici, les écoles sont des auxiliaires indispensables au prêtre. Privé de ce secours, quelle influence exercerait-il sur une population dispersée sur le sommet des montagnes, au fond des ravines, à des distances énormes de la Chapelle ? M. le maire et le vicerecteur avaient bien promis qu'on ne changerait rien à Saint-Bernard ; mais, une fois la digue brisée, on ne voit pas comment nous aurions échappé au désastre ; toutefois, ces bonnes paroles témoignent de l'estime dont jouissent les Frères auprès de l'Administration.

Ces Messieurs ne craignent pas de citer comme modèle l'école de la Montagne. L'année dernière, le F. Denis a présenté deux élèves aux examens, et tous deux ont remporté un brillant succès. C'est un vrai prodige ; car tous ceux qui connaissent les pauvres enfants de Saint-Bernard s'imaginent facilement quel zèle il faut déployer auprès d'eux pour arriver à un pareil résultat.

Les écoles et la léproserie donnent souvent aux employés de l'Administration l'occasion de monter à Saint-Bernard, et, suivant la tradition, c'est toujours à notre porte qu'ils viennent frapper. Nous les recevons avec la plus franche cordialité, et ainsi s'établissent entre eux et notre petite communauté des rapports qui nous facilitent le moyen de faire le bien. En agissant ainsi, nous ne faisons, d'ailleurs, que nous conformer aux recommandations que faisait sans cesse le vénérable Père à ses premiers missionnaires, et l'expérience nous montre de plus en plus la sagesse de ces avis. Dernièrement, l'un de ces Messieurs, M. Montau, fils du député de ce nom, a été si touché de la réception que nous lui avons faite, qu'il a immédiatement, et de sa propre initiative, demandé, à Paris, pour 1150 francs d'ornements, destinés à la chapelle de la Léproserie.

ILE MAYOTTE

COMMUNAUTÉ DE SAINT-MICHEL A DZAOUZDI

OCTOBRE 1888. — OCTOBRE 1890

1. Personnel. Dzaoudzi. Eroulement de l'église. Offices. — 2. Ecoles laïques. Epidémie. Hôpital. Mort de deux Sœurs de Saint-Joseph. — 3. La petite Ursule, reine de Mohély. — 4. Reconstruction du presbytère. Résumé du saint ministère.

1. — La communauté de Mayotte comprend les PP. Guilmin, supérieur, Houdé et Ball. Le R. P. Guilmin reste à Dzaoudzi, sur l'îlot du même nom; les PP. Houdé et Ball, à Mamoutzou, sur l'île principale.

Le service religieux se fait à Dzaoudzi, dans un petit bâtiment qui servait auparavant de dortoir pour les orphelines des Sœurs de Saint-Joseph. L'église paroissiale s'écroula au mois de mai 1884. Depuis ce temps, il a toujours été question de la rebâtir, mais le manque d'argent a, jusqu'ici, fait ajourner ce projet.

En 1888, cependant, le conseil colonial vota une somme de 3000 francs, devant être affectée à la future église, avec promesse de voter, en 1889, une nouvelle somme pour l'achèvement de l'édifice; mais l'année dernière, le directeur de l'intérieur, maintenant gouverneur par intérim, estimant que cette somme n'avait pas été votée d'une manière régulière, lui donna une autre destination.

En dehors des Sœurs et de leurs élèves, nous n'avons les dimanches, à la sainte messe, qu'une moyenne de 15 à 20 personnes. Les jours de grande fête, il y en a de 50 à 60. Du reste, sur l'île de Dzaoudzi, il n'y a, pour ainsi dire, que les fonctionnaires de l'administration. Or, ces Messieurs sont, pour la plupart, des jeunes gens célibataires, et ceux qui sont mariés ne font pas, habituellement, venir leurs femmes dans ce pays, dont la salubrité laisse beaucoup à désirer.

Dans le courant de la semaine, le P. Guilmin fait, les lundi, mercredi et vendredi, le catéchisme aux petites filles de l'école des Sœurs. Depuis trois ans, il n'y a pas eu de première communion : les unes l'avaient déjà faite, les autres étaient trop

jeunes. Le 15 août prochain, quatre d'entre elles auront le bonheur de communier pour la première fois.

2. — Nous avons ici deux écoles laïques : l'une, à Dzaoudzi même, à une centaine de mètres de l'église ; l'autre, sur l'île Pamanzi, où l'on se rend par une chaussée, est éloignée d'un quart d'heure de marche. La première comprend quatre ou cinq élèves, tous baptisés ; l'autre compte une douzaine d'enfants, tous musulmans, à l'exception de l'instituteur. Les enfants de ces deux écoles n'y reçoivent aucune instruction religieuse. On ne leur apprend même pas à faire le signe de la croix.

Nous avons eu deux épidémies de rougeole, l'une en 1888, et l'autre à la fin de 1889 ; de plus, une épidémie de dysenterie. Ces maladies n'ont pas fait, heureusement, beaucoup de victimes. Cependant, deux petites filles de l'école des Sœurs en sont mortes, mais après avoir été bien préparées et avoir reçu les derniers sacrements dans de bonnes dispositions.

Le soin de l'hôpital, nous devons le dire, n'est pas bien pénible, car souvent il n'y a pas de malades. Ceux qui y viennent acceptent, en général, notre ministère. Cette année, à la fin du temps pascal, un navire de guerre de passage à Mayotte, qui avait descendu à l'hôpital six soldats et un sous-officier malades, nous a procuré une grande consolation. Le P. R. Guilmin ayant proposé à l'un d'eux, qui était le plus atteint, de se confesser, les six autres lui dirent : « Notre camarade va se confesser pour faire ses Pâques ; mais il ne sera pas seul : nous allons tous nous préparer à remplir notre devoir. » Le lendemain, ils étaient tous agenouillés à la sainte Table.

Nous avons perdu deux religieuses de Saint-Joseph : la sœur Basile est morte le 1^{er} juin 1889, et la mère Casimir, supérieure de la maison de Mayotte, le 25 janvier de cette année. La première avait soixante ans de profession et la seconde quarante-huit ans. Ces deux Sœurs avaient été, pendant leur longue existence, des modèles de toutes les vertus religieuses. Leurs obsèques ont eu lieu dans l'église de Dzaoudzi, avec toute la pompe possible.

3. — Dans le dernier *Bulletin*, nous avons annoncé que Ursule la fille de la fameuse Djombé-Salima, reine de Mohély, avait été mise à l'école des Sœurs de Saint-Joseph, après la mort de sa mère. Mais son frère aîné Abdérahman, étant arrivé à se faire

reconnaître sultan de Mohély, avait redemandé sa sœur, se chargeant de faire lui-même l'éducation de cette petite fille. Le gouverneur de Mayotte, alors M. Feriez, lui renvoya la jeune enfant, qui ne quitta pas les Sœurs sans pleurer beaucoup. C'était en 1882. Plus tard, son frère périt dans une révolte que ses débordements avaient excitée parmi les Mohéliens. Le pays fut ensuite troublé par la rivalité de plusieurs prétendants. Finalement, les Mohéliens ont élu pour reine la petite Ursule; mais, comme elle est trop jeune, on l'a laissée à l'école. Elle est maintenant en pension, dans la maison principale des Sœurs de Saint-Joseph, à Bourbon. En attendant sa majorité, le gouverneur a mis à sa place, on ne sait à quel titre, un autre frère d'Ursule, du nom de Mamoud.

4. — L'administration locale a déclaré que la maison qui sert de presbytère n'est plus habitable, et qu'elle ne peut être réparée, parce que, si l'on y touchait, tout tomberait en ruines. Impossible de trouver, sur l'île de Dzaoudzi, une autre maison. Il n'y a que les logements strictement suffisants, pour l'administration et ses employés. D'un autre côté, le gouvernement se refuse à faire construire, sous prétexte qu'il n'y a point d'argent. Enfin, après cinq ans d'attente et de guerre lasse, il nous a fallu bâtir nous-mêmes, toutefois avec la promesse du gouvernement de nous rembourser, en nous accordant, chaque année, une indemnité de logement.

Le R. P. Guilmin doit, en effet, recevoir à ce titre une somme de 720 francs par an.

Depuis le mois de mai, nous sommes occupés à la construction de ce presbytère. Mais que de difficultés et de peines pour nous procurer les matériaux, et même l'eau! Car il n'y a pas une goutte d'eau à Dzaoudzi. Il faut tout aller chercher en dehors de l'île, et tout hisser, au moyen d'un palan et d'un treuil, installés par le cher P. Ball.

Nous avons eu, depuis trois ans, 42 morts, tous administrés, excepté deux, décédés subitement; 3 mariages, 20 baptêmes, 113 communions pascales.

MAISON DE N.-D. DE LA COMPASSION, A MAMOUTZOU

OCTOBRE 1888. — OCTOBRE 1890

1. Départ du F. Andéole. Orphelinat. Culture. — 2. Plaie du mahométisme. Epidémie de rougeole. — 3. Première communion. — 4. Relations avec l'administration. — 5. Voyage du P. Ball aux îles Comores.

1. — Depuis notre dernier *Bulletin*, nous avons perdu le cher F. Andéole. Ce bon Frère, après un séjour de deux ans à Mayotte, a dû, sur l'avis du médecin, nous quitter pour refaire sa santé en France. Il nous eût été bien précieux pour nos œuvres, s'il avait pu se faire à ce climat.

Notre orphelinat compte toujours une trentaine d'enfants, la plupart makoas. Il est assez difficile, pour ne pas dire moralement impossible, d'avoir les enfants des indigènes proprement dits, ceux-ci étant musulmans. Quiconque connaît le fanatisme des disciples de Mahomet, sait qu'il faut un miracle pour qu'un mahométan permette d'élever chrétiennement ses enfants. Ils ne veulent pas même entendre parler d'éducation française, à plus forte raison d'éducation religieuse. « Nos enfants apprennent à lire le Coran, *bassi* », c'est-à-dire cela suffit, nous répondent-ils.

Le commandant Ferriez et, après lui, M. Gerville-Réache ont voulu aussi faire du zèle et essayer parmi eux la laïcisation; ils ont dépensé pas mal d'argent pour les constructions et les maîtres d'école, et c'est tout ce qu'ils ont obtenu.

Comme on a pu le voir dans notre précédent *Bulletin*, le programme de notre école est bien simple : il consiste tout simplement à apprendre aux enfants à lire et à écrire et à faire les quatre opérations. La plus grande partie de la journée est consacrée au travail manuel. Nous cultivons un peu tout ce que l'on récolte dans les pays tropicaux : patate, banane, etc. ; mais la culture principale est la canne à sucre et le maïs. Nous faisons quatre tonneaux de sucre, ce qui nous permet d'acheter un peu de riz pour notre petit monde.

Notre propriété, qui n'est que de 6 hectares et demi, est trop petite pour que nous puissions nous livrer à la culture du cacao, et celle de la vanille est trop minutieuse pour des enfants; puis il faudrait détruire la basse-cour, qui a aussi son importance dans un pays où l'on ne trouve presque rien. Nous avons aussi

un petit atelier où quelques-uns des grands enfants s'occupent quand il n'y a pas de travaux pressés. En ce moment, le R. P. Supérieur ne voit pas avec déplaisir qu'ils peuvent lui fournir une cinquantaine de mètres cubes de chaux pour son presbytère de Dzaoudzi, en voie de construction.

Ces occupations matérielles, loin de nuire au bon esprit des enfants, semblent, au contraire, lui être plus favorable qu'une instruction purement intellectuelle. D'ailleurs, nous ne négligeons pas leur éducation religieuse, car tous les soirs ils ont trois quarts d'heure de catéchisme.

2. — Ces enfants se conduisent généralement assez bien, tant qu'ils restent ici; mais une fois sortis de l'école, presque tous abandonnent les pratiques religieuses, et même, chose triste à dire, plusieurs, vivant au milieu des musulmans, abjurent le christianisme pour suivre la morale trop facile de Mahomet.

Tout cela, parce qu'on n'a pas encore pu les réunir en un village chrétien, où ils pourraient se suffire à eux-mêmes sans avoir besoin de demander à un propriétaire musulman la permission de planter un peu de riz sur son terrain.

Un instant, on avait songé à les placer tous, en sortant de l'école, sur des établissements sucriers; mais là encore ce serait les jeter dans la gueule du lion. En effet, outre l'immoralité qui règne sur ces établissements, il faudrait compter encore avec l'indifférence de leurs directeurs, qui ne s'occupent pas plus de la conduite de leurs travailleurs que si c'étaient des êtres sans raison. Le seul moyen de les préserver serait de trouver un concessionnaire qui consentît à donner à la Mission un terrain assez vaste où ces enfants pourraient s'établir. Espérons qu'un jour cette pensée se réalisera.

En 1889, s'est déclarée une épidémie de rougeole, de fièvre scarlatine et de laryngite. On a tout de suite isolé les malades, mais malgré ces précautions, tous, sauf trois, en ont été atteints. Nous ne pouvions renvoyer les enfants chez leurs parents, par la raison bien simple que presque tous n'en ont plus. Nous les avons donc soignés nous-mêmes à la Mission, et ce n'était pas un petit tracas que d'avoir pendant près d'un mois de vingt à vingt-deux malades. Grâce à Dieu, il n'y a eu aucun décès à déplorer.

3. — Dans la même année, nous avons eu une première com-

munion de sept enfants. Il va sans dire que c'étaient des enfants de la Mission; car, à Mayotte, on n'a pas souvent la consolation de faire faire la première communion à des personnes du dehors. Depuis que nos Pères sont ici, on n'en compte encore que cinq. Les Pères Jésuites, dans l'espace de vingt années, en avaient eu à peu près autant. Comme on le voit, nous travaillons sur une terre bien stérile; et l'on a besoin, pour s'encourager, de se rappeler souvent la pensée du ciel et le prix d'une seule âme que l'on peut sauver. — (*A suivre.*)

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Retours en France. — Sont arrivés à la Maison-Mère :

Sur la fin d'août, le F. Térance, de la Communauté de Détroit, Le 6 octobre, le P. Bubendorf, du Bas-Niger.

Départs. — Se sont embarqués :

Le 4 octobre, au Havre, pour les États-Unis, le P. Prosper Gœpfert et le P. Schultz;

Le 5, à Bordeaux, pour le Sénégal, le P. Guillet, supérieur de la Mission de *Kita*;

Le 6, à Lisbonne : pour *Huilla*, les PP. Guyon et Visseg, avec les PP. André Kieffer et Alphonse Lang, nouveaux profès. et les FF. Antonino et Albano; — et pour le *Bas-Congo*, le F. Arnaldo, tous les trois de la dernière profession de Cintra;

Le 9, à Saint-Nazaire, les PP. Kraenner et Friederich, retournant à la *Guyane*; — le P. Robert, rentrant à la *Guadeloupe*, et le P. Le Gallo, à la *Martinique*;

Le 10, à Marseille, pour *Sierra-Leone*, les PP. O'Carrol et Eugène Erhardt; — pour les *Deux-Guinées*, les PP. Pringault et Atzenhoffer; — pour le *Congo français*, le P. Carrer et les FF. Vivien, Pantaléon, Anaclet et Hildevert; pour l'*Oubanghi*, le P. Sallaz et les FF. Élie et Honoré : tous ces Pères, ainsi que les FF. Anaclet et Honoré, sont de la dernière profession;

Le 12, également à Marseille : pour l'île *Maurice*, le P. Manac'h; et pour le *Zanguebar*, les PP. Rhomer, Enderlin, Kocher, Le Petitcorps et Le Rouzic; et les FF. Théodemir, Solanus et Simplicien, tous nouveaux profès, et, en outre, le F. Alexandre, retournant dans la Mission.

Placements. — Ont été placés :

A *Mesnières*, le P. Ott, de Cellule ;

A *Épinal*, le F. Oreste, précédemment à Paris ;

A *Saint-Joseph du Lac*, le F. Corentin, de Beauvais ;

Et à *Beauvais*, en remplacement du F. Corentin, le F. Cas-sien, revenu il y a quelque temps de la Trinidad.

Maison-Mère. — La date du sacre de Mgr Augouard ne peut encore être fixée d'une manière précise, par suite de la nécessité de soumettre préalablement son bref de nomination épiscopale à l'enregistrement au Conseil d'État. On espère cependant que la cérémonie pourra avoir lieu au plus tard le 23 novembre. Le nouveau vicaire apostolique se recommande, en attendant, d'une manière toute particulière aux prières de tous nos confrères.

Épinal. — Nous sommes heureux de nous unir à nos confrères d'Épinal pour remercier le Ciel d'une faveur extraordinaire que vient de recevoir le frère du digne évêque de Saint-Dié, et son vicaire général, M. l'abbé Sonnois. Depuis trois ans, il était atteint d'une maladie des plus graves, déclarée incurable par plusieurs médecins. Il a trouvé une guérison complète dans un pèlerinage qu'il a fait, avec les pieux fidèles des Vosges, à Notre-Dame de Lourdes et à Paray-le-Monial, au mois de septembre dernier. (*Semaine religieuse de Saint-Dié*, 17 octobre 1890.)

AVIS. — On s'occupe de préparer la vie du T. R. P. Schwindenhammer, en même temps que celle du T. R. P. Levavasseur. Nous prions donc nos confrères de vouloir bien faire parvenir à la Maison-Mère les renseignements qui pourraient être utiles pour ce double travail, d'un si grand intérêt pour la Congrégation.

Maison-Mère, 28 octobre 1890.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Sacre de Mgr Augouard. — **Bulletins des communautés.** *Mayotte.* Mamoutzou (*suite*). — Nossi-Bé. — *Martinique.* Saint-Pierre. — Notre-Dame de la Délivrante. — *Guadeloupe.* Saint-Pierre de la Basse-Terre. — *Haïti.* Saint-Martial à Port-au-Prince. — **Nécrologie :** Décès : PP. Galéron, Charles Gommenginger et F. Léon. — Notice du P. Galéron. — **Mouvement du personnel.** — **Nouvelles des communautés.** — **Avis.**

MAISON-MÈRE

SACRE DE MGR AUGOUARD

VICAIRE APOSTOLIQUE DE L'OUBANGHI

Comme nous l'avions annoncé, le sacre de Mgr Augouard a eu lieu le dimanche 23 novembre, dans la chapelle de la Maison-Mère. Commencée à 9 heures, la cérémonie s'est terminée à midi moins un quart, quoique l'office ait été chanté en entier.

Le prélat consécrateur était Mgr Trégaro, évêque de Sées, où Mgr Augouard avait fait une partie de ses études théologiques, avant d'entrer dans la congrégation. Les prélats assistants étaient Mgr Juteau, évêque de Poitiers, diocèse d'origine de Mgr Augouard, et Mgr Duboin.

Un grand nombre d'ecclésiastiques des deux diocèses de Sées et de Poitiers, amis ou connaissances de Mgr Augouard, avait bien voulu venir prendre part à cette imposante cérémonie, ainsi que beaucoup de laïques de tout rang et de toute condition. Avaient le bonheur également d'y assister : le père et la mère du nouveau prélat, ses deux sœurs et son frère, l'abbé Louis Augouard, vicaire de Trois-Moutiers (Vienne). La chapelle et les deux tribunes étaient combles.

Les diverses fonctions ont été remplies par les séminaristes et par les novices, venus le matin de Grignon. Les grands scolastiques n'avaient pu être invités, faute de place à la chapelle. Le chant et toutes les cérémonies ont été parfaitement exécutés sous la direction des PP. Le Vavasseur et Høegy.

Plus de quatre-vingts personnes ont pris part au dîner qui a suivi; jamais notre modeste réfectoire n'avait réuni un aussi grand nombre d'invités. Citons, outre les directeurs des deux œuvres de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance, M. l'abbé Simonis, député au Reichstag; M. l'amiral Conrad, M. Dumont, capitaine de vaisseau; M. le colonel Lefrançois, M. le capitaine Boffard, M. de la Brière, M. de Sorbier, M. Mousset, conseiller général de la Vienne; M. de Beauchamp, fils du sénateur; M. Marnay, vicaire général de Poitiers; M. Mazereau, économiste du grand séminaire de Poitiers; M. Guesdon, chanoine honoraire, directeur du grand séminaire de Séez; M. Lhomme, directeur du petit séminaire de Séez; M. Louvel, économiste du petit séminaire de Séez; M. Legemble, supérieur du petit séminaire de Saint-Galais (Sarthe); M. Rabeau, chanoine honoraire, curé de Notre-Dame, à Niort; M. Lemaitre, chanoine honoraire, curé de Merlerault (Orne).

Le général de Charette, qu'on attendait, n'a pu venir et a écrit au nouveau prélat la lettre suivante :

C'eût été pour moi un bonheur d'assister au sacre du premier *Volontaire de l'Ouest*. C'est un honneur pour le régiment tout entier de voir un soldat, revêtu de cette haute dignité, continuer sur la terre étrangère la croisade commencée en France sous le drapeau du Sacré-Cœur. Votre Grandeur a bien fait de mettre dans ses armes cet insigne divin. Il nous protégera nous aussi. Nous sommes fiers de vous, Monseigneur. Allez planter, à côté de Joubert, le drapeau du Sacré-Cœur sur la terre africaine. C'est la meilleure manière d'en prendre possession au nom de la France.

CHARETTE.

Vers la fin du dîner, le T. R. Père a remercié en ces termes le prélat consécrateur :

Monseigneur,

Il ne m'appartient pas de vous exprimer des sentiments au nom de votre nouveau fils dans l'épiscopat. Un nouvel Evêque seul peut dire ce qui passe dans son âme au jour de sa consécration.

Mais il m'appartient de vous dire, en mon propre nom et au nom de toute la Congrégation, combien nous vous sommes reconnaissants, Monseigneur, d'avoir bien voulu quitter votre diocèse, pour venir consacrer ce cher Vicaire apostolique, dont la juridiction s'étend sur des peuples en majeure partie antropophages.

Qui mieux que Votre Grandeur a été à même d'apprécier de quel esprit de dévouement et de sacrifice doit s'inspirer le missionnaire pour entreprendre et mener à bonne fin, au milieu des peuples sauvages, sa double mission de civilisateur et de régénérateur des âmes?

Durant votre carrière maritime, vous avez parcouru toutes les mers, abordé tous les rivages; vous avez vu, en maintes régions, le missionnaire à l'œuvre; et, plus d'une fois, vous l'avez consolé et encouragé par la parole et par l'exemple.

Partout, en effet, vous avez donné le beau spectacle de cette fraîcheur de foi vibrante et de courage sans défaillance, qui caractérisent si bien les vrais enfants de la Bretagne. Vos inscriptions à l'ordre du jour disent éloquemment en quelle estime amiraux et officiers tenaient, non seulement votre ministère de prêtre, mais encore votre dévouement et votre vaillance, chaque fois qu'il s'est agi de soutenir l'honneur de la patrie et du nom français.

Maintenant, vous gouvernez un diocèse qui compte parmi les meilleurs de notre chère Eglise de France. Vous y avez trouvé un clergé et un peuple dignes de votre grand cœur et de votre foi. Prêtres et fidèles vénèrent, en votre personne, l'un des plus fermes appuis de la vérité et l'un des soutiens les plus infatigables des intérêts de l'Eglise.

Avec tous les miens, je m'associe d'autant plus volontiers à ces sentiments de vénération, que votre diocèse est une pépinière de fervents missionnaires. Nous en comptons un grand nombre dans nos rangs. Je vous remercie, Monseigneur, d'ouvrir si largement la porte à quiconque aspire à se sacrifier au salut des infidèles.

Que Votre Grandeur veuille bien me permettre d'ajouter un mot de remerciement bien sincère à Mgr l'Evêque de Poitiers qui, lui aussi, donne en ce jour un témoignage si précieux de son affection pour le nouvel élu et pour la Congrégation.

Je remercie tous les membres du clergé, et je vous remercie vous tous, Messieurs. Je suis vraiment fier de voir tant d'hommes distingués par leur talent et leur place dans les divers rangs de la société, porter un intérêt si grand à l'œuvre des Missions.

Voici, en substance, la réponse de Mgr Trégaro :

Le T. R. Père Général m'a adressé des éloges assurément exagérés, mais je ne lui en suis pas moins reconnaissant, car on éprouve tou-

jours un certain plaisir à s'entendre dire des choses si aimables et si gracieuses.

Dans mes voyages sur mer, j'ai, en effet, eu l'occasion de voir souvent à l'œuvre les missionnaires, notamment les Pères du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, et j'ai pu constater avec bonheur que partout ils répandent l'amour de l'Église et l'amour de la France. Aussi, je suis fier et heureux que le diocèse de Séez en compte un bon nombre dans leurs rangs. Puisse Dieu multiplier ces champions de la vraie civilisation ! L'honneur que vous m'avez fait en m'appelant à présider cette cérémonie sera une des plus grandes consolations de ma vie.

M. de la Brière, ancien zouave pontifical, et rédacteur du journal *le Soleil*, s'est ensuite levé et a parlé en ces termes :

Monseigneur,

Si je n'eusse eu qu'un titre à prendre la parole au milieu d'une assemblée si considérable par le mérite et par les dignités, je me serais dérobé. Si je ne me fusse trouvé que deux titres à cet honneur, j'aurais encore hésité peut-être. Mais j'en ai trois ; et cela me donne du courage.

C'est d'abord le zouave pontifical qui boit au pontife d'aujourd'hui, autrefois son frère d'armes.

Au nom de notre régiment, Monseigneur, dont l'héroïque chef m'approuvera, j'en suis sûr ; au nom de ceux qui, comme vous, ont porté la chère veste grise, laissez-moi vous dire que nous sentons tous l'honneur insigne fait à l'un des nôtres, parce que nous demeurons, à travers la vie et la mort, la famille unie d'autrefois, la famille sacrée, dont le sang de nos bien-aimés martyrs a cimenté le lien !

Et puis c'est encore l'écrivain qui vous salue. La presse, Monseigneur, c'est une des voix de la patrie ; et je suis assuré de n'être désavoué par aucune plume française, quand je remercie le vaillant patriote qui a porté si loin le nom de la France ! Nous savons, Monseigneur, que sur la hutte de torchis, votre palais épiscopal, flotte fièrement le drapeau tricolore, et que vous l'emporterez avec la croix au centre du continent noir, comme le fait depuis si longtemps cette Congrégation dont vous êtes l'honneur, la première à l'assaut, la plus acharnée dans l'œuvre de l'expansion française sous l'Équateur.

En troisième lieu, c'est l'ami qui lève son verre au nouveau consacré. Vos amis, Monseigneur, ce sont tous ceux qui vous ont approché, car il est impossible de connaître la droiture, l'élévation, la simplicité de votre nature, de votre caractère, sans se sentir entraîné par une sympathie sincère, sans souhaiter une place dans votre cœur. Je l'ai, et j'en remercie Dieu.

C'est donc le frère d'armes, Monseigneur, c'est l'écrivain, ce sont vos amis présents et absents, ceux de Poitiers, de Paris, de Rome et d'Afrique qui souhaitent voir longtemps briller en vos vaillantes mains la houlette que vos anciens dans le pontificat vous confiaient tout à l'heure. Puissent les anges de l'apostolat aplanir devant vous les obstacles ! Puisse vous épargner l'appétit de vos diocésains, si formidable, dit-on ! Et veuille Dieu vous donner longue force et long courage pour le service de l'Eglise, pour le service de la patrie !

Ces derniers souhaits de M. de la Brière ont été vivement applaudis. Mgr Augouard se levant aussitôt a parlé ainsi :

Messeigneurs,

Avant de répondre aux paroles si flatteuses qui viennent de m'être adressées, permettez-moi d'exprimer ma reconnaissance envers Sa Sainteté Léon XIII, qui, du fond du Vatican où il est retenu captif par la Révolution, déclare les peuples libres et envoie les missionnaires au centre de l'Afrique pour briser les fers des malheureux enfants de Cham.

Grâces vous soient rendues, Messeigneurs, pour avoir bien voulu me rendre participant de la haute dignité dont vous êtes vous-mêmes revêtus. Merci à Mgr de Séz, dont le T. R. Père général faisait tout à l'heure l'éloge, auquel les missionnaires et la marine s'associent de grand cœur. Merci à Mgr de Poitiers, pour les témoignages de sympathie qu'il a bien voulu me prodiguer avec une cordialité qui m'a été droit au cœur. Aussi, je répète pour vous, Monseigneur, les paroles que j'adressais ce matin à Mgr Trégaro, à la fin de la cérémonie : *Ad multos annos !*

Grâces à vous, mon T. R. Père, et honneur à ces fils de notre Vénérable Père Libermann, qui, la plupart, ont blanchi dans les pacifiques combats, sous le soleil d'Afrique ou des colonies.

Honneur à vous, parents bien-aimés, qui avez donné volontiers deux fils à l'Eglise et avez montré que les enfants du peuple savent encore enfanter l'héroïsme dans la foi.

Merci à vous, vaillants officiers de terre et de mer, qui avez donné aujourd'hui un si bel exemple de cette alliance salutaire du sacerdoce et de l'empire.

Merci enfin à vous tous, chers amis, qui êtes accourus nombreux faire cortège à ces nobles prélats et unir en ma faveur, vos prières à celles de cet illustre évêque de Séz, qu'on est toujours sûr de rencontrer dans le chemin de l'honneur, lorsqu'il s'agit de défendre les intérêts de Dieu et de la patrie.

M. l'abbé Simonis a porté un toast plein de cœur au père de

Mgr Augouard, à l'alliance entre l'Alsace, toujours française de cœur, et le Poitou, toujours catholique; à la Congrégation des Pères du Saint-Esprit, dont les Allemands, qui les ont vus à l'œuvre, ne peuvent s'empêcher d'admirer les travaux et le dévouement.

Mgr Trégaro a porté la santé de M^{me} Augouard « qui, après avoir versé des larmes de tristesse en voyant partir son fils, a versé aussi des larmes de joie en le voyant sacré évêque ».

M. Dumont, capitaine de vaisseau, venu tout exprès de Cherbourg, qui a connu Mgr Augouard au Gabon, et qui est tout dévoué à nos Pères, dit que le corps de la marine est uni de pensées et de sentiments avec les missionnaires, car ils se dévouent pour la même cause, qui est celle de la religion et de la patrie.

Le vénérable Supérieur du séminaire de Séez déclare qu'il sera toujours heureux de favoriser les vocations pour les Missions et de procurer aux missionnaires de l'argent, nerf de la guerre.

Enfin, le T. R. Père a voulu exprimer tout particulièrement sa reconnaissance aux Présidents et Directeurs de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance, si pleins de bienveillance pour nos Missions. Il profite de la circonstance pour les remercier de tout cœur de leur généreux dévouement.

Les vêpres ont été chantées, à trois heures et quart, par Mgr Augouard, qui, le soir, a donné aussi le salut.

Le nouveau prélat a pris pour devise : *Da robur, fer auxilium*. Dans ses armes figurent l'image de Notre-Dame des Clefs de Poitiers, le Saint-Esprit et le saint Cœur de Marie, emblèmes de la Congrégation, une croix ancrée d'argent, qui est celle des missionnaires du Congo; le Sacré-Cœur de Jésus, en souvenir des volontaires de l'Ouest, dont le nouvel évêque a fait partie; enfin, un chef d'argent à croix d'azur, qui est le pavillon même de l'Oubanghi.

Parmi les dons qui lui ont été offerts, mentionnons d'abord, un ornement en drap d'or, d'une finesse remarquable, tout brodé à la main, du prix de 2500 francs, offert par les anciens condisciples et amis de Poitiers: une chapelle épiscopale, envoyée par le séminaire de Séez; et une chapelle ordinaire, en argent, donnée par M^{lle} de Mauprié; un anneau et une croix pectorale,

don de M^{me} Obled; une croix pectorale, avec chaîne en or, offerte par Mgr Trégaro; et un très bel anneau, en or, par les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny.

BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

MAISON DE N.-D. DE LA COMPASSION, A MAMOUTZOU

OCTOBRE 1888 — OCTOBRE 1890 (1).

4. — Nous avons peu affaire à l'administration. Elle ne nous seconde pas; pour être justes, cependant, disons que depuis le départ de M. Ferriez, on ne cherche pas à nous faire des difficultés. Dans plusieurs circonstances mêmes, le gouverneur, M. Papinaud, a pris notre défense. En janvier 1889, il fit mettre à la porte une mère païenne, qui venait lui demander la permission de retirer sa fille de l'école. Il menaça de la faire mettre à la geole si elle revenait une seconde fois. Dans une circonstance analogue, il blâma le directeur de l'Intérieur, actuellement gouverneur par intérim, qui avait autorisé un musulman à retirer de l'école un petit garçon et deux petites filles. Cet homme prétendait être leur père, titre qu'il n'avait fait valoir qu'après la mort de leur mère. Or celle-ci avait reçu le baptême avant de mourir, et, avait confié ses enfants au R. P. Supérieur par contrat sous-seing privé.

5. — L'année dernière, au mois de juillet, le P. Ball se rendit aux Comores pour y faire une mission. Il visita les îles d'Anjouan, de Mohély et la Grande-Comore, et ne revint à Mayotte qu'après une absence de deux mois.

Il y a quelques chrétiens dans l'île d'Anjouan et de Mohély, occupés dans les usines ou moulins à sucre. Ils furent enchantés de voir le missionnaire, et quelques-uns profitèrent de sa présence pour s'approcher des sacrements et faire baptiser deux petits enfants.

A la Grande-Comore, les quelques chrétiens que le Père trouva sur l'exploitation Humblot et C^e, se contentèrent seulement d'assister à la messe, et à quelques instructions ou caté-

(1) Suite. — Voir p. 789.

chismes. Car ces pauvres gens, perdus au milieu des musulmans, ont pris les us et coutumes des sectateurs de Mahomet. Somme toute donc, la mission du Père fut pénible et fatigante, mais peu fructueuse. Cependant il put se procurer six enfants pour les faire élever dans nos orphelinats : trois petits garçons et trois petites filles.

COMMUNAUTÉ DE NOSSI-BÉ

OCTOBRE 1888. — OCTOBRE 1890

1. Personnel. Mutations parmi les Frères. — 2. Ministère. Concours des officiers de marine pour le chant. — 3. Hôpital. Bienveillance du médecin en chef. — 4. Nouvelle commune à Nossi-Bé. Sa fin. — 5. Confirmation par le R. P. Préfet apostolique. Voyage du P. Walter à Mayotte. — 6. Œuvre de Saint-Joseph d'Ampombilave. Epidémie. Licenciement des enfants. Diminution du crédit accordé aux écoles.

1. — Le personnel de la communauté de Nossi-Bé comprend en ce moment les PP. Walter, supérieur, Montel Jacques, Poyer-Poulet, avec les FF. Marie-Aloyse et Anicet, qui ont remplacé les FF. Phocas et Nicomède.

Le F. Phocas s'étant vu obligé de rentrer en France par suite de certaines difficultés avec l'administration (avril 1888), l'école de Hell-Ville, se trouva sans instituteur. Le F. Nicomède, jusque-là chargé des ateliers d'Ampombilave, dut être chargé de cette école. Il se dévoua avec zèle à l'instruction des cinquante-sept enfants qui la composent ; il les prépara pour la distribution des prix, et leur enseigna une petite pièce, *le Sabre de bois*, qu'ils interprétèrent à la satisfaction de l'administration et de tous les habitants de la colonie.

Nous reçûmes enfin un nouvel auxiliaire, dans la personne du F. Anicet (mai 1889). Il était temps, car le F. Nicomède, se trouvant assez fatigué, passa au conseil de santé, et fut condamné à rentrer lui-même en France le plus tôt possible. Il arrivait à la Maison-Mère le 15 octobre et se trouve depuis à Notre-Dame de Langonnet.

Le P. Walter, à son tour, s'est vu contraint de revenir en France, pour refaire sa santé. Après quelques mois de repos, il s'est embarqué pour sa chère Mission, avec un nouvel auxiliaire, le F. Marie-Aloyse (12 mai 1890).

2. — La paroisse de Hell-Ville a son service religieux à l'instar

des paroisses de France. Les prières, les offices et les catéchismes y sont aussi fréquentés qu'on peut le désirer dans ces sortes de pays surtout.

Les fêtes sont célébrées avec une solennité en rapport avec leur rite. Pâques, la Fête-Dieu, l'Assomption, la Toussaint et Noël sont toujours fêtées par toute la population de Nossi-Bé. Ceux même qui n'ont aucune idée de notre sainte religion, viennent stationner ces jour-là aux abords de l'église.

Quand il y a des navires sur rade, les offices sont plus solennellement célébrés, car ces Messieurs nous prêtent, volontiers, leur concours pour le chant. Depuis des années ils demandaient même au Père Supérieur de construire une tribune et d'y placer l'harmonium, afin de pouvoir aller chanter quelque motet religieux. Mais malheureusement le budget de la Mission ne permettait pas cette dépense. Le commandant Le Do, du *Beautemps-Beaupré*, offrit alors au P. Walter d'en faire les frais, si pour Pâques il pouvait monter à la tribune et accompagner quelques morceaux. Le Jeudi saint l'harmonium prenait place sur cette tribune, à la plus grande joie des habitants de Hell-Ville.

Notre fête pascale fut des plus belles. Fidèles à leur parole, ces Messieurs vinrent, en effet, rehausser nos cérémonies par leurs chants. Le médecin en chef et sa dame continuent à accompagner les offices aux grandes solennités : M. Mettre avec son violon et M^{me} Mettre sur l'orgue.

Pour ce qui est des mariages, nous en avons fait une demi-douzaine chaque année de 1888 à 1890. Ils vont aller désormais en croissant, car on n'y apporte plus les mêmes difficultés que par le passé. Pour les Noirs nés en dehors de Nossi-Bé on, accorde à l'officier de l'état civil.

3. Il est bien rare qu'un malade succombe à l'hôpital sans que le P. Walter, qui en est chargé, ne soit appelé. Sous ce rapport, le médecin en chef, M. Mettre, mérite une mention spéciale. Citons un fait. Au mois d'octobre dernier, on amène un jeune matelot à l'hôpital. Il avait été chargé de sonder les fonds en arrivant dans le port. Le vent lui ayant enlevé son chapeau, le jeune homme inexpérimenté avait continué sa tâche en plein soleil. Pris bientôt d'étourdissements, le médecin du bord le fit expédier à terre.

« Dès que le docteur de l'hôpital le vit, raconte le P. Walter, il reconnut que le jeune militaire était frappé d'insolation, et qu'il n'y avait plus rien à faire. Il me fit donc appeler aussitôt, me recommandant de me presser, car le malade n'en avait plus que pour quelques instants. Pour que je pusse l'administrer, le bon docteur fit marcher la machine électrique, et je commençai les prières. J'avais à peine fini les onctions que le médecin me dit : « Ça y est-il? » Sur ma réponse affirmative, il me répondit : « Ça y est aussi. » Il ne restait plus qu'un cadavre.

4. — La Chambre des députés ayant décrété que nos petites colonies seraient dotées d'un conseil municipal et d'un maire, comme dans la mère-patrie, Nossi-Bé a eu un moment une commune. Dès que le maire, un ex-huissier, fut élu, il se mit à l'œuvre et commença toutes sortes de travaux. Afin de gagner les catholiques et le clergé, il offrit d'abord de faire un clocher pour abriter les cloches. Le P. Supérieur fit les plans, le maire les fit exécuter, et pour la fête de Saint-Joseph (mars 1889) les cloches sonnèrent de plus belle, du haut de leur nouveau campanile, à la satisfaction de tout Hell-Ville. Premier et dernier acte, hélas! en faveur du bien, de la part du conseil municipal et du maire, puisque, cinq semaines après, l'administrateur de la colonie et son conseil arrêtèrent qu'il n'y aurait plus de commune à Nossi-Bé, faute d'entente entre maire et conseillers. Le gouvernement administratif et colonial reprit donc ses anciennes attributions.

En 1889, le R. P. Guilmin écrivit au P. Supérieur qu'il viendrait faire ici une confirmation. Cette nouvelle fut accueillie avec la plus grande satisfaction. Le R. P. Préfet arriva à Nossi-Bé le 30 août (1889), et, après avoir préparé trente-sept enfants, garçons et filles, ainsi qu'une quinzaine de jeunes gens du dehors, il leur administra ce sacrement, à la grande consolation d'une assistance recueillie. Le bon Père passa encore quelques jours avec nous pour se reposer, en attendant une occasion favorable pour retourner à Mayotte.

Pendant ce temps, nous fîmes une visite à l'administrateur, et celui-ci nous apprit qu'un aviso, le *Beautemps-Beaupré*, était en partance; il offrit au R. P. Guilmin une place à bord de ce navire qui devait passer à Dzaoudzi pour aller de là aux Comores. Le commandant de la station invita le P. Walter à accompagner

à Mayotte le R. P. Guilmin et à retourner par le *Beautemps-Beaupré*. Le Père accepta et, après douze jours d'absence, il rentra à Nossi-Bé. M. Le Do, commandant du *Beautemps-Beaupré*, s'est montré très aimable à l'égard des Pères pendant la traversée. Il a même été aux petits soins pour eux, comme un bon père de famille.

6. — L'œuvre de Saint-Joseph d'Ampombilave a eu bien des épreuves à traverser durant ces deux dernières années. Le P. Montel avec le F. Nicomède y avaient la direction d'une trentaine d'enfants de six à dix-huit ans. Tout marchait assez bien, quand le F. Nicomède fut appelé à tenir l'école à Hell-Ville, en remplacement du F. Phocas. Le cher P. Montel se multiplia alors pour faire face à tout. Il sut maintenir les enfants au travail. Mais ses excursions dans les villages chrétiens du nord de l'île furent suspendues. Bientôt la mauvaise saison survint; les maladies se déclarèrent : c'était l'influenza sous d'autres formes. Tous les enfants et le P. Montel en furent atteints. Le médecin licencia les écoles, et procura ainsi à la communauté un peu de repos, pendant lequel on fit la retraite annuelle.

Sur ces entrefaites, le Père supérieur, très fatigué, dut rentrer en France. L'administrateur profita de son absence pour rogner de 1.500 francs la subvention de 3,500 francs accordée à l'école que nous dirigeons en ville.

Voici maintenant quelques chiffres donnant les résultats de notre saint ministère, depuis le mois de décembre 1888 jusqu'en septembre 1890.

Nous avons eu 153 baptêmes, dont 32 d'adultes; 38 confirmations, dont 2 d'adultes; 23 premières communions; 795 communions ordinaires; 490 communions pascales; 16 mariages et 67 sépultures.

MARTINIQUE

COMMUNAUTÉ DE SAINT-PIERRE

NOVEMBRE 1888 — NOVEMBRE 1890

1. Personnel. Mutations. Santé. Fièvre jaune. Mort du P. Taoc. Départs. —
2. Séminaire-collège. Nombre des élèves. Rougeole. Premières communions. Examens. —
3. Ministère. Paroisse de la Consolation. Aumôneries. —
4. Retraites prêchées. —
5. L'Incendie de Fort-de-France. Eglise provisoire.

1. — Grâce à Dieu, l'état de nos santés est aujourd'hui satisfaisant, quoique nous ayons été de temps à autre bien éprouvés. Les professeurs ont les premiers payé leur tribut et les élèves ensuite.

Ce fut d'abord le F. Honorius qui, vers la fin d'octobre 1888, fut pris d'une fièvre maligne, heureusement sans suites. Dans la nuit du 4 au 5 novembre, le R. P. Supérieur fut atteint lui-même. C'était simplement la fièvre jaune qui nous faisait visite. Notre malade sortit de là péniblement, grâce à son énergie, à l'habileté du docteur Clarac et surtout aux soins que lui prodiguèrent jour et nuit les Sœurs de Saint-Paul. Le 11, le R. P. Vanhæcke, bien affaibli, descendait de l'infirmerie pour saluer la communauté; mais le 12, la même fièvre s'emparait du P. Berne, quelques jours après de M. Avont, puis de M. Duret qui fut le plus en danger, et enfin du P. Weckter le 11 décembre : mêmes soins de la part du docteur ainsi que des Sœurs, et nos chers malades sont revenus à très bonne santé. Pendant que la fièvre nous éprouvait si rudement, les Pères valides se multipliaient pour suppléer nos malades à la surveillance et aux classes, et nos élèves se montraient appliqués et dociles.

L'année 1889 devait nous être plus funeste. Le P. Taoc, vrai religieux et professeur appliqué, au séminaire-collège depuis douze ans, tombe malade le 10 juin. Le docteur Poullain, successeur du docteur Clarac, dénonce une fièvre bilieuse inflammatoire. Le 16, la fièvre semble avoir cédé; mais le 19, elle reparait avec de mauvais symptômes, et le 20, à 4 heures et demie du matin, le R. P. Supérieur n'a que le temps de donner l'Extrême-Onction à notre cher malade, qui expire après avoir eu le *vomito negro*. Quel coup inattendu pour tout le monde et

quelle perte pour nous ! Car le P. Taoc était estimé et faisait bien tout ce qu'il faisait. Dieu a reçu sa belle âme le jour de la Fête-Dieu, veille de notre fête patronale. Les élèves ont demandé à se rendre par classe dans la chambre où le regretté défunt était exposé. Le jour même, Sa Gr. Mgr Carméné, entouré de tout le clergé de la ville, présidait aux vêpres des morts, et notre cher confrère était porté au cimetière du Morne-Rouge, où il repose auprès des nôtres.

En août, le P. Duss, qui a travaillé ici avec succès pendant vingt ans, fatigué lui-même, rentre en France.

Enfin, en juin 1890, c'est le P. Michon, professeur du cours de français et aumônier de la maison de santé, qui, tout en ayant les apparences les plus robustes, est atteint de la gravelle et se voit obligé de rentrer en France, bien regretté des élèves et de ceux qui l'ont connu.

Deux mois auparavant, nous avons perdu, au regret de tous, le P. Prono, professeur de seconde et préfet de discipline bien apprécié. Depuis Pâques, la classe de seconde a été faite par le P. Binger et la discipline par le R. P. Supérieur.

Avec le P. Prono s'embarquait pour la France un grand scolastique, minoré récemment et qui réussissait fort bien, M. J. M. Avont, obligé d'aller faire son service militaire. M. Spittler nous a été envoyé pour le remplacer.

2. — Malgré ces épreuves, le séminaire-collège va son train ordinaire et nos élèves, toujours nombreux, conservent leur bon esprit et leur piété habituelle.

La rentrée de l'an dernier était de 197 élèves et celle de cette année n'est pas moins belle. Tout nous aurait bien réussi, études et finances, si la rougeole, qui vint s'abattre sur l'île entière, nous avait épargnés. Malheureusement, la section des grands fut éprouvée jusqu'en janvier 1890, et celle des petits après le nouvel an. Tous nos élèves successivement ont pris cette fièvre éruptive : de 215 nous sommes tombés un moment à 146 ; mais en juillet nous avons à nouveau le chiffre consolant de 200.

La retraite de première communion a été prêchée au séminaire-collège, en juin 1889, par M. le chanoine Dubourg, et, en juin 1890, par M. Cudennec, vicaire général. Monseigneur tient toujours à présider ces fêtes, ainsi que nos distributions des

prix. Le discours d'usage à la distribution a été lu l'an dernier par le P. Martin, professeur de physique, et cette année par le P. Weckter, professeur de troisième. Les journaux en ont fait un éloge succinct.

Le lycée des garçons se maintient, malgré des changements multiples dans le personnel enseignant, et nous crée une situation de plus en plus difficile. Nous avons obtenu quelques succès aux examens pour le baccalauréat; ainsi, en juillet 1889, 2 élèves sur 6 ont été reçus pour la première partie, et 1 sur 2 pour la seconde; en octobre de la même année, 3 sur 5 pour la première partie. En juillet 1890, 1 élève sur 3 pour la première partie et 5 sur 5 pour la seconde partie; 1 sur 1 pour l'ès sciences restreint; 1 sur 1 pour l'ès sciences complet. Les philosophes du lycée ont moins bien réussi que les nôtres; car, sur 9 présentés, 5 seulement étaient reçus.

3. — Le ministère exercé par les Pères, en dehors de leurs fonctions habituelles, est assez considérable, surtout pendant le temps des vacances, les professeurs voulant bien sacrifier quelques moments pour aller chanter une messe, confesser et plus encore prêcher çà et là. On nous demande spécialement pour la Passion et les grandes fêtes de l'année. Comme on peut bien le supposer, nous rendons de préférence service au Morne-Rouge et à la Consolation.

De même que le Morne-Rouge, la paroisse de la Consolation nous a été confiée. Elle compte 1500 et quelques habitants. En dehors du concours donné par le R. P. Supérieur, le P. Martin, cette année, y a prêché tous les quinze jours et fait les catéchismes; le P. Alphonse Kuhn reste spécialement chargé du matériel et du culte. Les charges données en octobre 1890 attribuent au P. Schaal les fonctions du P. Martin; celui-ci a succédé au P. Prono comme préfet de discipline.

Grâce à la générosité des paroissiens et à l'activité du P. Kuhn, sous la direction du R. P. Supérieur, la petite église s'orne et s'enrichit de plus en plus. Ainsi, depuis un an, on y voit deux chapelles transformées et agrandies; un nouvel autel de la Vierge, une nouvelle sacristie, deux marches en marbre blanc, un baptistère original, un carrelage magnifique venant de Paray, des bannières nouvelles, un grand Christ en cuivre doré, une belle chaire gothique en bois incorruptible; tout autant de

liens nouveaux qui attachent les paroissiens à leur chère église.

Vu leurs fonctions, les Pères, qui ont pu prêcher le plus souvent, sont le P. Martin, surtout à la Consolation; le P. Didier, à l'Aumônerie, dont il est chargé; et le R. P. Supérieur qui, à lui seul, chaque année, et en dehors des retraites, a donné le plus grand nombre d'instructions à la Consolation, au collège ou au dehors, particulièrement au Morne-Rouge et à la cathédrale.

C'est le P. Le Gallo qui a remplacé le P. Taoc, comme aumônier de l'ouvroir tenu par les Sœurs de Saint-Paul. Il est content de ses enfants. Le ministère à la maison de santé est confié en ce moment au P. Le Berre. Le pensionnat des Sœurs de Saint-Joseph (33 religieuses et 228 élèves) a pour aumônier, depuis quatre ans, le P. Didier, dont le ministère est laborieux, mais aussi bien consolant (huit à neuf cents communions par mois, etc.).

4. — Il nous reste à indiquer les retraites que les Pères ont prêchées à peu près toutes pendant le temps des vacances.

Le R. P. Supérieur a prêché la retraite des Pères en août 1888, 1889, 1890. Lui seul a donné tous les exercices de la retraite ecclésiastique, en août 1889, Monseigneur n'ayant pu donner que le premier sujet d'oraison. Cette retraite a duré cinq jours pleins, pendant lesquels les Pères se sont partagé les paroisses de la colonie et les ont desservies fort bien. Au dire de tous les prêtres sérieux, le R. P. Vanhæcke a donné la plus belle retraite qu'ils aient pu suivre. La clôture de ces exercices importants s'est faite le samedi 24 août, à l'église cathédrale. Là encore, devant un auditoire immense, le R. P. Supérieur a donné un de ses sermons les plus beaux, sur les devoirs des fidèles envers leurs prêtres. Le soir, les ecclésiastiques rentraient chez eux, et les Pères affluaient au Morne-Rouge pour y célébrer la fête du Saint-Cœur de Marie.

Ce sont les Pères qui prêchent les retraites dans les communautés religieuses. Ces exercices ont été donnés : aux Sœurs de Saint-Joseph, en 1888, par le P. Didier et le P. Mary; en 1889, par le P. Martin et l'Aumônier, et en 1890, par le P. Binger et l'Aumônier (1); — aux Sœurs de Notre-Dame de la Délivrante

(1) Le confesseur extraordinaire et un autre Père ont, chaque année, donné un coup de main pour les confessions.

(Morne-Rouge), en 1888, par le P. Didier, et, en 1889, par le R. P. Supérieur et le P. Martin; — aux Sœurs de Saint-Paul de Chartres, à Fort-de-France, en septembre 1889, la première retraite par le P. Didier; le R. P. Vanhaecke faisait une conférence spéciale aux Sœurs supérieures et entendait les confessions; la deuxième retraite, par le R. P. Supérieur et le P. Martin; — aux Frères de Ploërmel, à Fort-de-France, en 1888, par le R. P. Mary, et en 1890, par le P. Martin.

Le R. P. Supérieur vient de donner une retraite spéciale aux tertiaires de Saint-François, réunis à Saint-Pierre; l'an dernier, à Fort-de-France, une retraite semblable avait été prêchée aux tertiaires par le P. Didier. Ce même Père prêchait en octobre 1888 une retraite de première communion à la paroisse de Sainte-Anne, chez M. Tournioux, et en janvier de cette année, une retraite aux enfants de l'ouvroir. Enfin, aux vacances de Pâques, le P. Martin donnait au Morne-Vert les instructions préparatoires à la première communion. Comme on le constate par ce tableau, les Pères ne restent pas inactifs, se souvenant qu'ils sont prêtres missionnaires.

5. — Au lendemain de notre première communion, éclatait le terrible incendie qui a détruit aux trois quarts la ville de Fort-de-France.

Voici comment Mgr Carméné faisait le récit de cette effroyable catastrophe, dans une lettre du 19 juillet 1890.

Le dimanche, 22 juin dernier, un incendie d'une violence inouïe réduisait en cendre la ville entière. Tous les magasins étaient fermés et les plus riches familles étaient montées à la campagne pour s'y reposer : le reste de la population était dans les églises pour l'assistance aux saints offices. A cause des fréquents tremblements de terre, presque toute la ville était bâtie en bois. Les maisons peintes à l'huile étaient comme autant de boîtes d'allumettes; et, pour comble de malheur, il régnait depuis longtemps une extrême sécheresse.

Le feu, activé par de fortes rafales de vent, prit des proportions effrayantes, avant qu'on eut pu organiser les premiers secours, et, quand les pompes arrivèrent, il n'était plus possible de combattre cet horrible ouragan de flammes. C'est à peine si un quart de la ville a été sauvé. Tout y a passé : maisons, magasins, établissements industriels, établissements publics et édifices religieux, y compris le beau pensionnat des Sœurs de Saint-Joseph, notre belle cathédrale qui était l'honneur de la ville et de toute la colonie, que les étrangers

admiraient et où la piété des fidèles avait accumulé des richesses incalculables : une sonnerie de cloches de 50,000 francs ; un orgue qui venait d'être payé 120,000 francs, le plus beau des deux Amériques, etc.. tout a été la proie des flammes, il ne reste plus que des pans de murs calcinés.

J'étais occupé ce jour-là à donner la confirmation au lycée de Saint-Pierre et dans une paroisse de la banlieue, je n'ai pu me rendre que le lendemain matin sur le théâtre de l'horrible catastrophe. Les expressions me manquent pour vous dire les impressions que j'ai éprouvées en mettant le pied sur le rivage de la malheureuse ville de Fort-de-France.

Plus de huit mille personnes, femmes, enfants, vieillards, avaient passé la nuit sur la grande Savane de l'impératrice Joséphine, sans abri, sans pain, presque sans vêtements. En me voyant arriver, tous ces malheureux se sont précipités sur moi, en poussant des sanglots qui me déchiraient le cœur ! Je venais pour essayer de porter quelques paroles de consolation et d'encouragement à cette population désolée. J'étais moi-même tellement étouffé par mes larmes qu'il ne m'a pas été possible de prononcer une seule parole. Comment consoler de pareilles douleurs ? Je me demande comment je ne suis pas mort de mes émotions.

Il fallait immédiatement venir au secours de cette population qui était toute entière exposée à mourir de faim ! Tous les approvisionnements, toutes les boulangeries avaient péri. Heureusement que des convois de vivres sont arrivés de tous les quartiers de la colonie et même des îles voisines. Une Commission, composée de trente-six membres, choisis dans les administrations et les notabilités de la colonie, a été instituée pour venir au secours des incendiés et provoquer des souscriptions, des quêtes, des dons, etc. On m'a forcé, en quelque sorte, d'accepter la présidence.

Il fallait donner, sans aucun retard, à cette population désolée un lieu où elle pût se réunir pour assister aux saints offices, entendre la parole de Dieu, et prier pour obtenir consolation, courage et résignation dans ces immenses malheurs.

J'ai entrepris le travail uniquement à mes risques et périls. Par bonheur, j'ai trouvé à Saint-Pierre un riche entrepreneur qui s'est chargé de faire ce travail, et a consenti à attendre pour être payé aussi longtemps qu'il serait nécessaire.

J'ai fait appel à tous les évêques de la mère patrie pour les conjurer de me tendre une main secourable, pour m'aider à relever la cathédrale et les autres établissements religieux de Fort-de-France. Dieu veuille que mon appel soit entendu.

Quelque temps après Sa Grandeur écrivait encore :

J'ai pu achever heureusement, en moins de six semaines, une église provisoire, vaste baraquement de 48 mètres de longueur sur 18 de largeur, moitié en fer et moitié en bois, pouvant contenir 1600 à 1800 fidèles, avec des bancs faits à la hâte, pouvant donner place à 1200 personnes assises.

C'est une dépense qui dépassera 30,000 francs, ce qui est beaucoup pour du provisoire. Mais il y avait là un besoin de premier ordre auquel il fallait pourvoir sans aucun retard.

Nous en avons fait l'inauguration à l'occasion de la fête de Saint-Louis, patron de la ville. J'y ai officié pontificalement avec toute la solennité possible, et j'ai pu adresser la parole à la population réunie devant moi. Que de larmes ont coulé dans cette circonstance !

Cette cérémonie à la fois triste et douce a un peu relevé les âmes et relevé les courages abattus et la vie commence à reprendre. Dieu qui nous a frappés, ne nous abandonne pourtant pas complètement. Les secours continuent à nous arriver un peu de toutes parts. (Lettre du 10 septembre 1890.)

L'appel de Mgr l'Evêque de la Martinique a, en effet, trouvé de l'écho dans les diocèses de France. Le P. Peureux, chargé de recueillir les aumônes qui lui sont destinées, a déjà pu lui transmettre des sommes assez importantes.

Le séminaire-collège a voulu prendre sa bonne part de la charité qu'il faut faire aux malheureux. En effet, quelques jours après l'incendie, le R. P. Supérieur portait à Sa Grandeur Mgr Carméné, président du comité des secours, la somme de 1875 francs, dont 875 étaient le produit de la cotisation de nos élèves et de leurs livres de prix, sacrifiés par eux généreusement au profit des sinistrés. Dieu bénira ces sacrifices. Les feuilles publiques ont loué bien haut cet acte de générosité, et Monseigneur est venu au Séminaire-collège nous remercier cordialement.

COMMUNAUTÉ DE NOTRE-DAME DE LA DÉLIVRANDE

NOVEMBRE 1888. — NOVEMBRE 1890

1. Personnel. Santé. — 2. Ministère. Secours donné par les Pères du Collège. Tiers-Ordre. — 3. Service pour Mgr Picarda. — 4. Bénédiction du pont de Notre-Dame de Lourdes. — 5. Asile de Nazareth. — 6. Pèlerinages.

1. — Quoique le climat du Morne-Rouge soit assez humide, nos confrères aiment à venir en changement d'air, surtout pen-

dant les vacances. Pour nous, nous sommes tous ici en bonne santé. Seul, le cher P. Blanpin se sent très fatigué. Il n'en continue pas moins à travailler, à confesser presque autant qu'autrefois. En septembre, il est allé passer quelques jours à la communauté de Saint-Pierre, dans l'espoir d'y trouver une amélioration pour sa toux, qui le gêne beaucoup, surtout le matin.

2. — La fête du Saint-Cœur de Marie tombant pendant les vacances, permet à presque tous nos confrères du séminaire-collège de monter au Morne-Rouge, et elle est ainsi pour nous une vraie fête de famille. L'année dernière, le sermon de circonstance a été donné par M. l'abbé Lambollez, curé du Lamentin, et, cette année, par le R. P. Supérieur provincial, qui a bien voulu venir, plusieurs fois, prêcher dans notre église, soit à l'occasion de quelque fête, soit en semaine pendant le Carême.

D'autres Pères du séminaire-collège sont venus faire quelques instructions. Enfin, M. l'abbé Carrère, ancien curé de Fort-Saint-Pierre, et aujourd'hui en retraite au Morne-Rouge, nous prête aussi volontiers son concours pour le saint ministère.

De temps à autre, le P. Mary va aussi prêcher au dehors. Le P. Kérambrun a passé trois semaines au Mouillage, pour aider le vicaire dans le saint ministère, le curé étant alors absent pour cause de santé.

Le P. Mary, toujours plein de zèle, fait tous ses efforts pour faire disparaître les unions irrégulières; mais, hélas! à mesure qu'il ferme une plaie, nous avons la douleur d'en voir une autre s'ouvrir. Il est à craindre qu'il n'en soit de même longtemps encore, car nos jeunes gens reçoivent à l'école une instruction si peu chrétienne, qu'ils cessent presque tous de fréquenter l'église à un certain âge; et ils évitent même la rencontre du prêtre.

Le Tiers-Ordre de Saint-François, érigé ici en novembre de l'année dernière, compte actuellement une vingtaine de membres. Cette année, la visite paroissiale faite par le vicaire général a duré trois jours. Il en a consacré un tout entier au Tiers-Ordre, dont il est le directeur diocésain. Il a été très satisfait de cette congrégation naissante.

3. — Le 14 février 1889, Mgr Carméné, notre digne évêque, est venu assister à un service solennel, chanté par le R. P. Su-

périeur provincial, pour le repos de l'âme de Mgr Picarda. Les PP. Mary et Taoc faisaient diacre et sous-diacre. Monseigneur, qui avait à ses côtés ses deux vicaires généraux, fit l'absoute. Trente prêtres environ entouraient le lit funèbre, dressé avec un goût exquis par plusieurs personnes, anciennes pénitentes de Mgr Picarda.

4. — Le 24 mars suivant, le R. P. Vanhaecke vint encore au Morne-Rouge, pour présider une belle cérémonie. Le pont en bois qui menait à la grotte de Lourdes ayant été emporté dans une nuit de pluie extraordinaire, le F. Marie-Joseph fit construire à la place un très joli pont en pierre. Il s'agissait d'en faire la bénédiction.

Après les vêpres, la procession se dirigea vers Notre-Dame de Lourdes, par un temps très favorable. Quelques chants furent exécutés; puis le R. P. Provincial monta près de la grotte, d'où il fit au peuple un sermon plein de solidité : il démontra l'importance et les avantages du culte de la Sainte Vierge, et fit ressortir le tort de ceux qui semblent regretter les dépenses que l'on fait en son honneur. Il rappela aussi en substance les différentes œuvres accomplies au Morne-Rouge depuis trente ans, pour le bien de la population. Le pont neuf et la grotte étaient splendidement illuminés, aux lumières de couleurs variées, et la foule était grande.

5. — Le 29 septembre de la même année, Monseigneur daigna venir faire la bénédiction de l'asile de Nazareth, considérablement agrandi, grâce à un don important laissé à sa mort par M. l'abbé Roussilhe.

Sa Grandeur présida les vêpres; puis la procession se mit en route pour Nazareth. Le F. Marie-Joseph avait fait disposer de solides et spacieuses estrades, des deux côtés de la chapelle, située au milieu de l'établissement; elles furent bientôt combles. Quelques enfants, qui se trouvaient gênés par la foule, étaient montés dans les orangers qui bordent le chemin. Presque toute la population du Morne-Rouge était là.

Monseigneur ayant pris place dans un fauteuil, sous le vestibule de la chapelle, entouré du clergé et des pauvres de l'asile, le R. P. Vanhaecke prit la parole. Il donna l'historique de l'asile depuis sa fondation; puis il traita à fond la grande question de la pauvreté et de la charité, au point de vue particulier,

social et administratif. Cette belle conférence dura plus d'une heure; mais personne ne la trouva trop longue, tant elle était intéressante. Monseigneur fit ensuite le tour de l'établissement pour la bénédiction, puis il clôtura la cérémonie par le salut du Très Saint-Sacrement.

6. — Les paroisses environnantes continuent leurs pieux pèlerinages à Notre-Dame de la Délivrande. L'année dernière, nous avons eu, en mai, les paroisses du Mouillage, de la Consolation, du Prêcheur et du Fonds-Saint-Denis. C'est celui du Prêcheur qui comptait le plus d'hommes. Le Carbet et Sainte-Philomène sont venus en octobre. La paroisse de la Grande-Anse qui a accompli le sien, le 17 juin dernier, a fait hommage d'une belle bannière à la Sainte Vierge.

GUADELOUPE

COMMUNAUTÉ DE SAINT-PIERRE A LA BASSE-TERRE

DÉCEMBRE 1888 — NOVEMBRE 1890

1. Personnel. Départ et décès du P. Cadoret. — 2. Ministère, prédications, aumôneries. — 3. Collège, baccalauréat, Frères de Ploërmel, piété, Confirmation. — 4. Conseil général. Distributions des prix. — 5. Mgr Laurencin, Ordinations. — 6. Rapports avec l'administration civile. — 7. Santé. — 8. Visiteurs. Incendie. Dons.

1. — Le personnel de la communauté a subi quelques modifications depuis la publication du dernier *Bulletin* (décembre 1888). Les PP. Cadoret et Pillu, le F. Maville et MM. Montel et Giguelay sont successivement rentrés en France; le P. Wilt, le F. Gildas avec MM. Boulay et Icol sont venus les remplacer; le P. Lang a aussi passé une année avec nous, mais l'obéissance vient de le rappeler en Haïti (1^{er} novembre 1890).

Nous devons un souvenir tout spécial au bon et regretté P. Cadoret, l'un des vétérans de la communauté de la Basse-Terre, qui, par sa bonté et sa franchise, avait su gagner l'estime de tous. On a vu, dans la notice publiée au n^o 32 du *Bulletin* (août 1889) quelle circonstance l'avait contraint à quitter la Guadeloupe, pour aller demander à la France le rétablissement de sa santé. Malgré la gravité de son mal, il se berçait de

l'espoir de venir reprendre son poste d'aumônier de Versailles, lorsque, le 12 août, il rendait presque subitement son âme à Dieu, à la Maison-Mère. Cette nouvelle fut accueillie à Versailles et au Collège avec une douleur profonde. La Rév. Mère Saint-Hilaire, supérieure principale des Religieuses de Saint-Joseph de Cluny, profitant de la présence de toutes les Sœurs, réunies pour la retraite annuelle, fit célébrer un service solennel pour le repos de l'âme de ce cher Père. Le gouverneur, le directeur de l'Intérieur, le procureur général, d'autres magistrats, M. Gironis, administrateur ecclésiastique par intérim, plusieurs membres du clergé, ainsi que tout le personnel de notre communauté, y assistèrent. Un autre service funèbre a été célébré au Collège le 14 novembre.

2. — Ces deux dernières années, nous avons été mis plus que jamais à contribution par le clergé pour les prédications : sermons du carême, fêtes patronales, premières communions, retraites de première communion, inauguration d'orgue sans compter les autres circonstances où les prêtres séculiers ont fait appel à nos services.

Maintes et maintes fois, en dehors des retraites de première communion, les Pères ont adressé la parole de Dieu aux élèves du pensionnat de Versailles. Nous avons également donné les exercices de la retraite en 1888 et en 1889, aux Sœurs de Saint-Paul de Chartres et à celles de Saint-Joseph de Cluny.

Actuellement nous avons les aumôneries de Versailles, de Tillac, de la prison et en partie celle de l'hôpital militaire.

Depuis le départ du P. Cadoret, 12 avril 1889, jusqu'à l'arrivée du P. Lang, 22 octobre de la même année, le P. Supérieur a rempli les fonctions d'aumônier de Versailles avec l'aide du P. Robert pour les catéchismes et les confessions des enfants. Le P. Lang a pris ses fonctions le 1^{er} novembre, mais le R. P. Supérieur, sur l'avis et avec l'approbation de la Maison-Mère, a gardé les confessions des Sœurs.

3. — Pour le collège, c'est toujours la lutte. Nous n'avons pas seulement à compter avec la malveillance d'un jury d'examen, presque exclusivement composé de professeurs du lycée, mais encore avec celle du journalisme.

Une feuille du pays, *la Vérité*, fit paraître en octobre 1889, un mauvais mais perfide article intitulé : *Un petit lycée*, dans

lequel nous étions fortement pris à partie et taxés d'incapacité et d'ignorance presque absolues ; aussi l'auteur du factum, qui signait *un Basseterrien*, appelait-il de tous ses vœux l'ouverture d'un petit lycée à la Basse-Terre.

Le R. P. Supérieur jugea à propos de rectifier les insinuations mensongères du *Basseterrien* et, dans un article, très modéré d'ailleurs, intitulé : *La Vérité et le Collège* et signé : *Un ami de la jeunesse basseterrienne*, il montra fort bien les succès que le collège avait obtenus par le passé soit à la Guadeloupe, soit en France ; les succès qu'il obtient encore, puisque la majeure partie des élèves reçus aux examens ces dernières années, avaient presque achevé leurs études chez nous ; enfin les succès de plusieurs de nos autres établissements d'instruction secondaire. Aussi l'auteur de l'article précité crut-il prudent de borner ses attaques à son unique article.

De fait, à la session de novembre 1889, quatre de nos élèves étaient reçus ; mais deux avaient passé un mois environ au lycée, ce qui suffisait pour leur communiquer le vernis de *l'Alma Mater* !

La session de juillet 1890 a tourné au ridicule, mais sans nous nuire plus que les précédentes. Jusque-là le jury recevait par fournées les élèves du lycée, mais cette fois, il a jugé à propos de n'admettre pour les lettres que deux de ses candidats, et il nous a fait l'honneur de recevoir un de nos rhétoriciens ; donc trois sur vingt-cinq candidats. A première vue, on pourrait croire à une victoire du lycée, mais il faut faire remarquer que l'un des deux lauréats universitaires avait terminé sa seconde chez nous. A la dernière session, les trois candidats que nous avons présentés ont été admis tous les trois.

Nous n'avions pas assez du lycée pour nous faire la guerre, il a fallu que les Frères de Ploërmel, expulsés des écoles de la colonie, eussent la malencontreuse idée de fonder un externat primaire presque à notre porte et de la sorte faire un grand tort à nos basses classes.

Le nombre de nos élèves est encore respectable, eu égard au temps et au peu d'aisance des familles de la Basse-Terre. L'esprit qui règne parmi eux est généralement bon, et les communions se font assez régulièrement.

Le 29 janvier de cette année, jour de la fête de saint François

de Sales, patron de Mgr Laurencin, nous avons eu la cérémonie de confirmation. Comme ce sacrement n'avait pas été conféré depuis 1883, presque tous nos élèves l'ont reçu. Outre le personnel du collège, Monseigneur avait à ses côtés M. Maston, vicaire général honoraire; M. Gironis, archiprêtre de la cathédrale, et une dizaine de prêtres du diocèse. Sa Grandeur a voulu nous donner un témoignage de sympathie en décorant le R. P. Supérieur du camail de chanoine honoraire de Notre-Dame de la Guadeloupe.

4. — Le Conseil général nous a continué la subvention de 30,000 francs, et les 8,000 francs de bourses, accordés en 1887.

Dans sa session ordinaire (décembre 1888), MM. Beauperthuy, Bernus et Jouveau-Dubreuil déposèrent la proposition suivante : *Nous proposons au Conseil général d'émettre le vœu que l'administration modifie le jury d'examen pour les aspirants au baccalauréat.*

Après une discussion assez longue, dans laquelle on mit au grand jour les prérogatives du lycée, la proposition fut adoptée. L'administration a semblé prendre le vœu du Conseil général en considération; elle a essayé d'étudier la question, mais le jury est toujours composé des mêmes éléments.

En décembre 1889, notre subvention a été votée à l'unanimité moins une voix : nos ennemis eux-mêmes ont demandé notre maintien, tant que l'on ne serait pas en mesure d'installer un petit lycée à la Basse-Terre, chef-lieu de la colonie.

Les distributions de prix en 1889 et 1890 ont été présidées par M. Le Boucher, gouverneur. L'assistance a été, chaque fois, très nombreuse.

En 1889, le discours de circonstance a été prononcé par le R. P. Girard. Il avait pour objet la géographie dans ses rapports avec les diverses sciences, son importance au point de vue intellectuel, politique et social.

En 1890, c'est le P. Grunenwald, professeur de rhétorique, qui a parlé sur Jeanne d'Arc,

« Ce beau discours, dit le *Journal officiel* du 3 août 1890, vibrant d'amour pour la patrie, a été prononcé par l'orateur, Alsacien d'origine, avec une émotion facile à comprendre, étant donné le sujet; aussi a-t-il été couvert d'applaudissements, et le gouverneur l'a félicité et remercié dans une improvisation patriotique qui a profondément ému l'assistance. »

Le *Journal officiel* a reproduit *in extenso* ces deux discours : celui du R. P. Girard sur la géographie, dans le numéro du 2 août 1889, et celui du P. Grunenwald, sur Jeanne d'Arc, dans son numéro du 5 août 1890.

L'Univers a reproduit ce dernier dans son numéro du 13 septembre.

5. — Le siège épiscopal de la Basse-Terre est toujours, on le sait, sans titulaire. Mgr Laurencin, préconisé archevêque d'Anazarbe dans le consistoire du 1^{er} juin 1888, a été sacré le 1^{er} mai 1889 par Mgr Fava, dans la cathédrale de Grenoble. Il remplit les fonctions d'administrateur apostolique.

Depuis son retour en octobre 1889, Sa Grandeur a donné la confirmation dans toutes les paroisses de la Guadeloupe, de la Grande-Terre et de Marie-Galante, et elle n'attend que des moyens de transport convenables pour se rendre dans les dépendances des Saintes, de la Désirade, de Saint-Barthélemy et de Saint-Martin.

Le sacre de Mgr Laurencin se faisant attendre, et son retour nous paraissant incertain, pendant les vacances de Pâques de 1889, le R. P. Supérieur, sur l'acceptation toute gracieuse de Mgr Naughten, a envoyé à Roseau, île Dominique, M. Bourgoïn, pour y recevoir la prêtrise, et MM. Montel et Giguelay pour les ordres mineurs et le sous-diaconat. Le P. Pillu les accompagnait.

Ils sont revenus de la Dominique, enchantés de l'accueil plein de cordiale sympathie qui leur avait été fait, et par Mgr Naughten et par le clergé du diocèse, composé en majeure partie des Pères de Chavagnes.

Un an plus tard, en avril 1890, Mgr Laurencin ordonnait diacres et prêtres, MM. Montel et Giguelay. Sa Grandeur voulut que la cérémonie eût lieu à la cathédrale, afin que la population pût en être témoin. La basilique était comble et le recueillement parfait.

6. — Nos relations avec l'administration civile ont été excellentes.

M. Le Boucher, gouverneur, qui a présidé aux deux distributions des prix de 1889 et de 1890, a affirmé sa sympathie pour le personnel du collège. Chaque année, il s'est chargé bénévolement de faire imprimer au *Journal officiel* les discours prononcés aux distributions.

M. Feillet, directeur de l'Intérieur, ne nous a pas été ouvertement hostile; et malgré ses idées foncièrement radicales et libres-penseuses, il nous a semblé en plus d'une circonstance avoir quelque confiance en nous.

Le R. P. Supérieur fait toujours partie du Comité consultatif de l'Instruction publique, sans doute parce que le Conseil général attribue 8,000 francs de bourses au collège.

7. — Nos santés ont été éprouvées par deux causes : un empoisonnement et l'influenza.

Le 22 mars 1888, on avait servi à table des écrevisses, dues à la générosité d'une excellente personne. Elles avaient si bonne mine que la plupart des confrères en mangèrent; mais, hélas! dans l'après-midi ou dans la nuit, tous furent pris de vomissements violents et d'atroces coliques, au point qu'il leur fût impossible de faire la classe le lendemain, et force fut de donner congé aux élèves. Ces écrevisses avaient-elles séjourné sur quelque banc de cuivre ou avaient-elles absorbé quelque suc vénéneux? Nul ne le sait, mais le souvenir des atroces souffrances endurées par les patients restera longtemps.

La maladie à la mode, l'influenza, a daigné nous visiter en février dernier. Plusieurs confrères en ont souffert assez longtemps, et le nombre de nos élèves malades était si considérable que nous avons dû supprimer l'examen semestriel que nous faisons passer en mars. On sait que le F. Maville a été contraint de rentrer en France, à cause du mauvais état de sa santé.

8. — Pendant ces deux années, nous avons eu la visite de bon nombre de personnages marquants; nous croyons devoir mentionner : M. l'abbé Roubaud, aumônier de l'*Iphigénie*; M. l'abbé Batelet, aumônier de la *Minerve*; le R. P. Thiriet, Dominicain, prédicateur de la station quadragésimale à la Pointe-à-Pître; le R. P. Pichaut, des Pères de Chavagnes, curé de Roseau (Dominique); M. Antoine, capitaine de frégate, commandant l'avis *le Bisson*; M. Mortenolle, lieutenant de vaisseau, ancien élève; M. H. Didier, facteur d'orgues à Épinal.

Le 10 février 1889, vers huit heures et demie du matin, au moment où tout le monde se trouvait en classe, on entend un domestique crier : Au feu! En effet, une fumée épaisse s'échappait du local occupé par les domestiques et situé au-dessus de l'économat. On accourt, apportant de l'eau avec tous les réci-

pients qui tombent sous la main, et on se rend en quelques minutes maître de l'incendie. Grâce à Dieu, on était arrivé à temps, et les dégâts ont été insignifiants. Il est à supposer que le feu a été communiqué par des allumettes fabriquées dans le pays et qui s'enflamment au moindre frottement. Comme on peut le penser, à partir de ce jour, l'usage de pareilles allumettes a été interdit.

Nous manquerions à la reconnaissance si nous ne faisons pas mention de deux cadeaux importants faits à la Communauté. Le premier est une très jolie lampe, donnée par la Révérende Mère Sainte-Hilaire, supérieure principale des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Le second est une statue en fonte de la Vierge Mère, don de M^{me} veuve Jarrin. Nous l'avons placée comme protectrice au milieu de notre petit jardin, et le jour du Saint-Cœur de Marie, en présence du fils de la donatrice, commerçant à la Basse-Terre, le R. P. Supérieur l'a solennellement bénite.

HAITI

COMMUNAUTÉ DE SAINT-MARTIAL A PORT AU PRINCE (I)

NOVEMBRE 1888 — NOVEMBRE 1890

1. Personnel. Maladie du P. Supérieur. — 2. La Révolution en Haïti. Fuite de Légitime. Triomphe d'Hippolyte. — 3. Mort de Mgr Hillion. Visite du Déléгат pour la question de son successeur. — 4. Collège. Grand nombre d'élèves. Observatoire. — 5. Fête patronale.

1. — Depuis la mort du regretté P. Lejeune (novembre 1886), la communauté n'a pas eu de pertes à pleurer. Les santés mêmes se sont assez bien soutenues. Cependant le R. P. Supérieur, qui depuis longtemps souffrait d'une maladie d'intestins, a vu son mal s'aggraver après une mission donnée dans la ville de Saint-Marc. Dès son retour, il a été condamné à un repos absolu, et enfin, sur les conseils du médecin, il a dû rentrer en France le 15 mars. Sa santé se refait lentement. Il nous fait

(1) ERRATA. — Au dernier bulletin de Port-au-Prince il s'est glissé quelques erreurs, que l'on a bien voulu nous signaler. Nous nous empressons de les corriger : Page 778, 4^e ligne du sommaire, supprimer *mort chrétienne*. Page 781, n^o 3, ligne 9, il faut lire, *internes* au lieu de *externes* ; ligne 11, *les erternes* au lieu de *quelques externes* ; ligne 13, 180 au lieu de 120.

espérer qu'il sera au milieu de nous au commencement de janvier.

Le P. Picarda est parti en même temps que le R. P. Supérieur pour se faire extraire une loupe qui lui avait poussé au-dessous de l'oreille. Cette opération qui n'était pas sans danger a parfaitement réussi; elle a été faite au dispensaire que tiennent à Levallois-Perret les Sœurs de Saint-Joseph. Le Père nous est arrivé le 7 octobre avec ses compagnons.

2. — Nos confrères ont appris, par la voie des journaux, les diverses péripéties de la triste révolution, qui, pendant quatorze mois, a ensanglanté Haïti. Notre dernier *Bulletin* s'arrêtait à l'horrible nuit du 28 septembre et à la mort du général Seïde, l'un des compétiteurs à la succession de Salomon. Le Nord n'a vu dans la mort de son illustre général qu'un lâche assassinat, et s'est levé comme un seul homme pour le venger. La guerre a continué, avec des chances diverses, jusqu'à l'entrée triomphale des armées du nord et du sud dans la capitale (23 octobre 1889). Cependant, dès le mois de mai, après la perte de l'Artibonide par la trahison du général Piquant, il était évident pour les moins clairvoyants que la cause de M. Légitime était perdue. Celui-ci passait pour un honnête homme (chose rare en Haïti) et, ce qui vaut mieux, pour un bon chrétien. Mais il n'était pas fait pour commander : nulle prévoyance, nul discernement dans le choix de ses lieutenants. Après le 28 septembre, il avait tout entre les mains, les Nordistes n'avaient rien; car Salomon avait désarmé leurs villes. Il leur donna le temps de faire venir des armes, des munitions, voire même des navires de guerre. C'est que ses conseillers, ses lieutenants, étaient intéressés à prolonger la guerre, qui est le temps favorable pour le pillage des deniers publics.

Enfin ces hommes ont pour la plupart rendu leur épée. Ce n'est qu'ainsi qu'on peut comprendre la prise de Dessalines et de Pétionville. Cette dernière, défendue par le Fort Jacques et le Fort Repoussé, est justement réputée imprenable, et la trahison seule a pu ouvrir ses portes à l'ennemi (21 octobre). Pétionville couvrant la capitale, celle-ci n'avait plus qu'à se rendre. La moindre résistance nous eût exposés au sac et au pillage. On décida donc Légitime à quitter; il s'embarqua le 22, à bord du navire de guerre français *le Kerquelen*.

Le lendemain, les trois armées assiégeantes firent, dans l'ordre le plus parfait, leur entrée dans Port au Prince. Quelques jours après, le général Hippolyte, entouré de son brillant état major, entra aussi au bruit du canon dans la capitale. Il ne descendit de cheval qu'à la porte de la cathédrale, où Monseigneur avait la difficile tâche de complimenter le vainqueur. Sa Grandeur le fit d'une manière grave et digne, en s'inspirant des paroles de saint Ambroise à Théodose.

(A suivre.)

NÉCROLOGIE

Dans le courant de ce mois, nous avons eu la douleur de recevoir l'annonce de la mort de deux Pères et d'un Frère :

Le P. Galéron est décédé à Huilla, le 25 septembre ;

Le P. Charles Gommenginger, à Mombaze, le 21 novembre ;

Enfin un télégramme de la Guadeloupe, arrivé à Paris le 11 novembre, nous a apporté la nouvelle du décès du F. Léon Monsch.

Voici une courte notice sur le P. Galéron :

LE P. GALÉRON

DÉCÉDÉ A HUILLA, LE 25 SEPTEMBRE 1890.

Voici comment ce cher et regretté confrère parle lui-même de ses premières années et de son entrée dans la Congrégation.

« Je suis né à Plougastel-Daoulas (diocèse de Quimper), le 26 mars 1861. Me sentant attiré vers l'état ecclésiastique, je pris des leçons de latin chez un des vicaires de la paroisse, M. Pellot. Au bout d'un an, j'entrai en sixième au petit séminaire de Pont-Croix. C'est alors que je commençai à connaître la Congrégation et à concevoir le désir d'y entrer. Ce fut surtout le départ d'un de mes condisciples, M. Pérennec, qui m'inspira la pensée de le suivre. En attendant, j'achevai mes études au petit séminaire, puis j'entrai au grand séminaire de Quimper, où je fis ma philosophie et une première année de théologie.

« A cette époque, les desseins de Dieu au sujet de ma vocation se présentèrent à moi d'une manière en quelque sorte évidente.

Je fis des démarches pour obtenir le consentement de mes parents. Doués de sentiments chrétiens, ils ne firent pas de grandes difficultés pour me permettre de suivre la voix de Dieu. J'entrai comme aspirant au grand scolasticat de Chevilly, le 18 août 1882. J'étais alors âgé de vingt-deux ans... »

Le nouveau postulant arrivait muni d'excellents certificats. Il se montra toujours très bon scolastique, mais il était d'une santé un peu faible. Il avait déjà des crachements de sang, et sa poitrine est toujours restée délicate.

Dans l'espoir qu'un climat chaud et tempéré lui serait favorable, on l'envoya, après sa profession (août 1885), dans la Mission de Cimbébasie. Il y fut employé d'abord comme procureur à Huilla. Puis, au commencement de juin 1887, il fut attaché à la Mission du Cunène, dans laquelle il a travaillé avec le plus grand zèle jusqu'au moment de sa mort. Il avait émis les vœux perpétuels, le 25 décembre 1888, entre les mains du P. Antunès.

Voici ce qu'écrivit celui-ci, en annonçant son décès :

Le P. Galéron est décédé le 25 septembre, fête du saint Nom de Marie. Il souffrait depuis longtemps d'une phtisie du larynx, laquelle d'après l'opinion du médecin s'était déjà communiquée aux poumons. A la suite d'une promenade qu'il avait faite le 17 septembre, il s'était senti atteint d'une pneumonie au poumon droit. La maladie a suivi sa marche régulière et sans complication jusqu'au septième jour. Dans la soirée de ce jour, il pressentit une crise et demanda à se confesser et à recevoir le saint viatique et l'Extrême-Onction. Bien que le médecin ne trouvât pas son état alarmant, le cher Père disait qu'il savait que tout était fini et qu'il ne voulait pas mourir sans sacrements. Après avoir reçu l'Extrême-Onction, il entra tout de suite dans une crise à laquelle succéda un calme faisant espérer qu'il était sauf. Malheureusement, survint une très forte fièvre qui lui fit perdre connaissance. C'était minuit. Deux heures après, il était pris d'une seconde crise qui devait être la dernière et pendant laquelle il recouvra sa connaissance. Je lui répétai alors les saints noms de Jésus, Marie, Joseph, qu'il redit avec moi jusqu'à son agonie. Il est mort plein de résignation, sans pousser une seule plainte, offrant toutes ses souffrances au bon Dieu en esprit de pénitence et d'expiation. (Lettre du 28 septembre 1890.)

Le P. Colomb écrit de son côté :

Le bon P. Galéron vient de nous quitter pour aller au ciel. Quelle

belle mort! C'est vraiment la mort d'un saint. La perte de ce cher confrère laisse un grand vide dans notre Mission, mais surtout au séminaire du diocèse dont il s'occupait particulièrement. (28 septembre 1890.)

Ce cher Père, ajoute le P. Antunès, avait toujours été un modèle du parfait religieux, toujours occupé au séminaire, excepté quelques mois qu'il a passés à Lubango comme curé, et où la maladie dont il souffrait ne lui a pas permis de rester bien longtemps. Il s'acquittait de toutes ses charges avec une grande docilité et un grand esprit d'obéissance. C'est la première victime que la mort ait faite parmi les confrères, Pères et Frères, de notre Mission.

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Départs. — Se sont embarqués :

Le 15 octobre, à Liverpool, pour retourner à la *Trinidad*, le P. O'Shea, avec deux nouveaux profès, les PP. Duggan et O'Connor; et, le 25 novembre, le P. Pütz;

Le 1^{er} novembre, à Naples, pour *Ballarat*, le P. Lee, de la communauté de Blackrock, nommé supérieur de nos maisons d'Australie, en remplacement du P. Reffé, revenu en France;

Le 6, à Lisbonne, pour la mission de *Cimbébasie*, le P. Siméon et les FF. Silvano et Ricardo, nouveaux profès tous les trois;

Le 8, au Havre, pour la communauté de *Détroit*, aux Etats-Unis, le F. Ménelé, précédemment à Seyssinet;

Le 10, à Bordeaux, pour la mission des *Deux-Guinées*, le P. Troxler; et pour la *Sénégalie*, les PP. Strub et Ingweiler, avec le P. Gaillard, revenu il y a quelques mois du Para, et deux nouveaux profès, les PP. Chany et Ferrérol;

Mutations et placements : Ont été envoyés :

A *Beauvais*, le P. Helmer, revenu de la Guyane;

A *Blackrock*, le P. Carey, revenu de Ballarat;

En *Haïti*, le P. Lang, de la Guadeloupe;

Aux *États-Unis*, le P. Schmitz, de la Trinidad.

Scolastiques à l'armée. — Plusieurs de nos scolastiques ont dû partir, à la mi-novembre, pour aller faire un an de service militaire. Espérons que le saint et immaculé Cœur de

Marie les protégera au milieu des dangers de la caserne, et leur accordera la grâce de demeurer fidèles à leur sainte vocation. Le T. R. Père les recommande tout particulièrement dans ce but, aux prières des communautés, spécialement des maisons de formation.

Cintra. — Le T. R. Père a autorisé à commencer, à titre d'essai, un grand scolasticat en Portugal, pour la philosophie et la première année de théologie. Cette institution est placée à Cintra; le P. Rooney, supérieur de la communauté, est chargé de la direction des grands scolastiques, avec l'aide du P. Grappe, leur professeur. On espère obtenir, pour cette œuvre, des secours du gouvernement, comme étant destinée à procurer des vocations aux missions portugaises.

Zanguebar. — Comme on l'annonçait à la fin du *Bulletin* n° 44, Mgr de Courmont était parti, le 10 juillet, pour le Kilima-Ndjaro, avec les PP. Le Roy et Auguste Gommenginger. Il est rentré le 10 octobre à Zanzibar, avec le P. Le Roy, après un très heureux voyage. Sur les vives instances d'un explorateur allemand, M. d'Eltz, qui les a reçus au Kilima-Ndjaro, en leur témoignant les dispositions les plus favorables, il y a laissé le P. Auguste Gommenginger, pour préparer la nouvelle station.

AVIS

Bulletins. — Prière aux communautés d'Amérique qui n'ont pas encore envoyé leurs *Bulletins* (Trinidad, Guyane, Para, États-Unis, Saint-Pierre et Miquelon) de nous les expédier *au plus tôt*.

État du personnel. — Des feuilles imprimées ont été adressées aux communautés. Prière de les remplir soigneusement, et de les renvoyer à la Maison-Mère pour janvier.

Errata. — Le deuxième volume imprimé du *Bulletin* arrive bientôt à sa fin. Nous prions nos confrères de signaler toutes les erreurs qu'ils auraient remarquées, afin qu'on puisse les faire figurer dans la liste des *errata*.

Maison-Mère, 28 novembre 1890.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Pouvoirs relatifs au scapulaire du Mont-Carmel. — Décret portant publication du Bref nommant évêque Mgr Augouard. — Admissions aux vœux et à l'oblation. — **Bulletins des communautés.** Port-au-Prince (*suite*). — Pétionville. — *Trinidad.* Port-d'Espagne. — Diégo-Martin. — **Nécrologie :** Décès : PP. Hivet, Helfer, Blanpin et F. Urbain. — Notices : P. Ch. Gommenginger et F. Léon. — **Nouvelles.** — **Avis.**

MAISON-MÈRE

SCAPULAIRE DU MONT-CARMEL

POUVOIRS OBTENUS DU SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES CARMES

14 OCTOBRE 1890

L'indult obtenu, le 12 août 1883, pour la bénédiction du scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel se trouvant à son expiration, le très révérend Père en a fait solliciter le renouvellement à la Sacrée Congrégation de la Propagande. Mais, d'après des dispositions nouvelles arrêtées par le Souverain Pontife, il a été répondu qu'il fallait s'adresser aux Carmes déchaussés (1). Le Supérieur général de ces religieux a favorablement accueilli la demande qui lui a été présentée à cet effet par nos confrères de Rome. Il a accordé au très révérend Père une feuille personnelle de pouvoirs; et pour tous les autres Pères, dont la liste a été transmise, il a bien voulu leur accorder les mêmes privilèges d'une manière collective et sans limite de temps. On se propose

(1) Le même indult contenait la faculté de permettre, aux Frères de toucher les vases sacrés et de laver les corporaux et autres linges bénits. Ce pouvoir a été renouvelé pour cinq ans, le 3 août 1890.

de les demander pareillement chaque année pour les nouveaux profès.

Voici cette concession.

J. † M.

FR. HIERONYMUS M. AB IMMACULATA CONCEPTIONE

Præpositus Generalis Fratrum Excalceatorum Ordinis B. V. Mariæ de Monte Carmelo Ejusque S. Montis Prior.

Cum Superior generalis Congregationis Spiritus Sancti ac Immaculati Cordis B. V. Mariæ Nos rogaverit, ut retrospectis sacerdotibus dictæ Congregationis facultatem concederemus benedicendi et imponendi christi fidelibus parvum scapulare B. V. Mariæ de Monte-Carmelo; Nos huic petitioni obsequentes, sacerdotibus in præsentî codice descriptis, de quorum probitate et prudentia multum in Domino confidimus, facultatem, ad beneplacitum Nostrum et Successorum nostrorum duraturam, impertimus, ut habitus seu scapularia parva, a confratribus et consororibus confraternitatis B. V. Monte-Carmelo gestare solita, benedicant atque ipsis imponant, cum benedictione et cæremoniis consuetis, et ad participationem honorum omnium spiritualium ordinis Nostri admittere, itemque Benedictionem et plenariam Indulgentiam in articulo mortis impendere valeant, dummodo id fiat in locis, ubi conventus Nostri Ordinis non reperiuntur. Ipsi insuper, si sint ab Ordinario loci ad sacras fidelium confessiones audiendas approbati, facultatem concedimus commutandi, ob justam causam, in aliud opus obligationes peculiâres pro Privilegio Sabbatino consequendo; eos tamen admonentes ne quæstum aut lucrum ullum, etiam sub specie eleemosynæ, ex ministerio benedictionis aut receptionis ad habitum aut impositionis quærant.

Datum Romæ ex Ædibus Nostris Generalitiis SS. Teresiæ et Joannis a Cruce die 14 octobris 1890.

F. HIERONYMUS MARIA AB IMMACULATA CONCEPTIONE,
Præp. Generalis Carmelitarum Excalceatorum.

F. ADEODATUS M. A S. ALOISIO. *Secr.*

Observations. — 1° Jusqu'à ces derniers temps il n'était pas nécessaire d'inscrire les noms des fidèles recevant le scapulaire du Mont-Carmel, afin qu'ils pussent jouir des indulgences attachées à ce pieux habit. Un indult du 30 août 1838, accordé par le pape Grégoire XVI l'avait expressément déclaré. Mais un décret récent du 27 août 1887 a révoqué formellement cette concession. L'inscription des noms est donc indispensable

depuis lors ; et elle doit se faire sur les registres d'une confrérie de Notre-Dame du Mont-Carmel canoniquement érigée. S'il n'y en a pas dans la localité, il suffit de recueillir les noms sur une liste que l'on envoie de temps en temps, une fois l'an par exemple, à un couvent des Carmes ou à une confrérie régulièrement établie.

L'érection canonique de ces confréries est exclusivement réservée aux Supérieurs généraux des Carmes chaussés ou déchaussés. Un décret général du 16 juillet 1887 déclare même nulle, pour l'avenir, toute concession contraire faite par le Saint-Siège, à moins d'une dérogation expresse à ce décret, mais en validant cependant les érections faites jusqu'alors.

2° Ainsi que le porte la concession obtenue du Général des Carmes, le pouvoir de commuer les œuvres prescrites afin de gagner l'indulgence sabbatine n'est accordée qu'aux prêtres approuvés par l'Ordinaire pour entendre les confessions des fidèles. C'est du reste une clause insérée dans toutes les feuilles de pouvoirs. D'après cela, quelques auteurs pensent que cette commutation ne peut se faire qu'au tribunal de la pénitence. (Les Indulgences, par le P. Beringer, S. J.)

DÉCRET PRÉSIDENTIEL

RELATIF AU BREF NOMMANT ÉVÊQUE MGR AUGOUARD

Nous avons donné, dans l'avant-dernier *Bulletin*, les divers documents concernant le nouveau vicariat de l'Oubanghi. Voici, pour les compléter, le décret présidentiel portant réception et publication du Bref qui confère à Mgr Augouard le titre d'évêque titulaire de Sinita (1).

DÉCRET

Le Président de la République française,

Sur le rapport du Garde des sceaux, ministre de la justice et des cultes,

(1) Dans la crainte que l'on ne pût ravoir cette pièce à temps du conseil d'État, à cause des lenteurs administratives, crainte qui s'est en effet réalisée, le très révérend Père avait fait demander à Rome s'il ne suffirait pas de faire, au sacre, la lecture du Bref sur une copie exacte. Le premier cérémoniaire pontifical répondit au P. Eschbach qu'il n'y avait à cela aucune difficulté. C'est une réponse que nous croyons utile de consigner au *Bulletin*, pour les autres cas de ce genre qui pourraient se présenter à l'avenir.

Vu la décision présidentielle, en date du 30 juillet 1890, qui a autorisé M. l'abbé Augouard, conformément à l'article 1^{er} du décret du 7 janvier 1808, à poursuivre la collation du titre d'évêque in partibus ;

Vu le Bref donné à Rome, le 14 octobre 1890, qui confère à M. Augouard le titre d'évêque titulaire de Sinita ;

Vu l'article 1^{er} de la loi du 18 germinal An X ;

Vu l'article 2 du décret du 7 janvier 1808 ;

Le conseil d'État entendu,

Décète :

ART. 1^{er}. — Le Bref donné à Rome, le 14 octobre 1890, par lequel S. S. le Pape Léon XIII a conféré à M. l'abbé Augouard le titre d'évêque titulaire de Sinita, est reçu et sera publié en France en la forme accoutumée.

ART. 2. — Ce Bref est reçu sans approbation des clauses, formules ou expressions qu'il renferme et qui sont, ou pourraient être contraires aux lois de la République, aux franchises, libertés et maximes de l'église gallicane ;

ART. 3. — Il sera transcrit en latin et en français sur les registres du conseil d'État. Mention sera faite de cette transcription sur l'original, par le secrétaire général du conseil.

ART. 4. — Le Garde des sceaux, ministre de la justice et des cultes, est chargé de l'exécution du présent décret, qui sera inséré au bulletin des lois,

Fait à Paris, le 22 novembre 1890.

Signé : CARNOT.

Par le Président de la République :

Le Garde des sceaux, ministre de la justice et des cultes,

Signé : A. FALLIÈRES.

ADMISSIONS AUX VŒUX ET A L'OBLATION.

Ont été admis, par décision de la Maison-Mère :

A la profession, le 27 déc. à Porto :

Le F. AUGUSTO Queiroga, né le 10 déc. 1848 à Nespeira (Viscu) ;

Aux vœux perpétuels :

Le F. ANASTASE Rothan, de la Mission de Cimbébasie. (7 nov.) ;

Aux vœux de cinq ans :

Le F. CRÉPIN Benoit, de la Mission des Deux-Guinées,
 Le F. FRÉDÉRIC Mathis, de la cté de Port-au-Prince (Haïti),
 Les FF. ARTHÈME Valleix, HIERONYMUS Schneider et DANIEL Tur-
 kes, de la province des États-Unis. (Déc. du 7 nov.)

Au scolasticat de Braga, le 4 oct., MM. :

MASL Marcel, du dioc. de Clermont, p. de rel. St. François-Xavier,
 HARDY Alcide, du dioc. de Séz, pat. de rel. St. Louis de Gonz.;

Au scolasticat de Blackrock, le 8 déc., MM.

MEAGHER Peter, du dioc. d'Ossory, pat. de rel. St. Louis de Gonz.,
 LEACY James, du dioc. d'Ossory, pat. de rel. St. Joseph;

Au scolasticat de Cellule, le 1^{er} janvier 1891, MM. :

ZELL Pierre, du dioc. de Strasbourg, p. de rel. St. Louis de Gonz.,
 DONNADIEU Alphonse, du d. de Mende, p. de rel. St. Louis de Gonz.,
 DÉCHAUD Pierre, du dioc. de Lyon, p. de rel. St. François-Régis,
 KRAUSS Xavier, du d. de Strasbourg, p. de rel. St. Louis de Gonz.,
 MAUGUEN René, du dioc. de Vannes, p. de rel. St. Louis de Gonz.,
 MATTER Joseph, du dioc. de Strasbourg, pat. de rel. St. Joseph,
 BOBET Hippolyte, du dioc. de Clermont, pat. de rel. St. Joseph,
 DIRINGER Joseph, du d. de Strasbourg, p. de r. St. Franç. de Sales;

Au noviciat des Frères, à Langonnet, le 1^{er} nov., les FF. :

ARBAY Charles, du dioc. de Besançon, en rel. *F. René*,
 AUFFREDOU Louis, du dioc. de Vannes, en rel. *F. Thurien*;

Au noviciat des Frères de Cintra, le 21 nov., le F. :

BRITO Antonio, du dioc. de Coïmbre, en rel. *F. Vidal*.

BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

HAÏTI

COMMUNAUTÉ DE SAINT-MARTIAL A PORT AU PRINCE (1)

3. — Monseigneur, on le comprend facilement, s'était montré favorable à M. Légitime, qu'il aidait de ses conseils tout pater-

(1) Suite, voir le *Bulletin* précédent, page 819.

nels. Hippolyte ne l'ignorait pas, et il fit sentir son mécontentement à Sa Grandeur, dans les circonstances les plus solennelles. C'étaient à chaque instant des manques d'égards, des vexations de toutes sortes qui abreuvèrent de souffrances notre cher Archevêque, déjà malade depuis quelques mois. Les premiers symptômes de sa maladie se manifestèrent au milieu du mois de juin dernier, c'est-à-dire à l'époque des grandes chaleurs, par le manque d'appétit et l'abattement qui en était la conséquence. Il est probable qu'un changement d'air à Pétionville aurait suffi pour le remettre. Les conseils ne lui manquèrent pas en ce sens, mais le malade répondait invariablement que ses occupations nombreuses et l'état des esprits ne lui permettaient pas de sortir de la capitale. Les événements qui se précipitèrent en juillet, août et septembre ne tardèrent pas à lui donner raison, et les émotions qu'il en ressentit lui portèrent le coup fatal. Monseigneur ne se faisait pas illusion sur la gravité de son état. « Je sens, nous disait-il, que j'arrive au terme de ma course, ne demandez pas que ma santé se rétablisse, demandez que la volonté de Dieu soit faite. La volonté de Dieu est tout, le reste n'est rien. »

A mesure que la faiblesse augmentait, il se tournait d'avantage vers les consolations surnaturelles. « Je ne pense à rien, ni à personne, disait-il, mais je m'offre à Dieu comme je suis. » Son Excellence, le président d'Haïti, informé que Mgr était plus mal, vint le voir :

« M. le Président lui dit le vénéré malade, je vous remercie. Dans quelques jours, je ne serai plus de ce monde. Prenez immédiatement vos mesures, d'accord avec le représentant du Saint-Siège, pour me donner un successeur. Vivez en paix avec l'Eglise. Le clergé catholique prêche le respect de l'autorité, prêtez-lui loyalement votre concours, dans l'intérêt de la paix. »

Le 20 février, de 8 à 9 heures du soir, l'agonie commença et le lendemain matin, à 4 heures, le glas funèbre annonçait, dans les églises de la capitale, que le prélat venait de quitter la terre. Le 21 a été un jour de deuil public. Le pavillon haïtien, le pavillon français, ainsi que ceux de plusieurs nations étrangères, furent amenés à mi-mat. Son Excellence le Président de la République fit prévenir officiellement que les frais funéraires seraient portés au compte du gouvernement.

Quel sera le successeur de Mgr Hillion? Le Président de la République a fait appeler à Port-au-Prince Mgr le Déléгат qui, comme on sait, réside à Santo-Domingo. Son Excellence est arrivée le 4 et est restée au milieu de nous jusqu'au 15. Mais il paraît qu'on ne s'est pas entendu. Le Déléгат aurait proposé pour l'archevêché Mgr Kersuzan, évêque du Cap, que le gouvernement a refusé d'agréer et les choses en sont restées là. De sorte que nous sommes encore, sans doute pour de longs mois, sans archevêque.

4. — Pendant son séjour à Port-au-Prince, Mgr le Déléгат est venu dire la messe à nos enfants le 13 août. Au sortir de la chapelle, les élèves réunis dans la cour intérieure lui ont adressé un compliment, par l'organe d'un de leurs condisciples de rhétorique. Son Excellence s'est montrée satisfaite et pleine de sympathie pour nous. A midi elle a partagé notre dîner de communauté avec le clergé de la ville. En nous quittant, elle nous a dit que c'était la meilleure journée qu'elle avait passée à Port-au-Prince.

Son Excellence a trouvé naturellement un grand changement au Séminaire depuis sa dernière visite. Elle nous a félicité de son agrandissement et de l'augmentation de nos élèves qui, au nombre de 392, formaient une belle couronne autour de Sa Grandeur.

Jamais, en effet, le Petit-Séminaire n'avait atteint ce chiffre. A quoi devons-nous attribuer cette augmentation? Peut-être à la *Société amicale* que nous avons formée entre les anciens élèves du Séminaire, peut-être aussi à la révolution elle-même. Car après le rétablissement de la paix, Port-au-Prince a vu dans ses murs presque tous les hommes influents ou haut placés de toute la République. Nous avons pu faire connaissance avec ces Messieurs, qui ont visité le Séminaire avec intérêt.

L'observatoire surtout, avec tous ses instruments, les a émerveillés. Le P. Schérer, en effet, se donne à cette œuvre avec un dévouement digne de tout éloge. Il avait pris à cœur de la mettre sur un bon pied. Et il a réussi, puisqu'aujourd'hui il est en correspondance avec les observatoires de Vienne, de Paris, de Londres et de Washington, qui lui envoient leurs observations et font imprimer les siennes dans leurs annuaires. Le premier de ces bureaux, en reconnaissance des services que

le cher Père rend à la science, l'a nommé, en mai dernier, membre de la *Société météorologique d'Autriche*. Quant au gouvernement d'Haïti, outre qu'il fournit les instruments, il nous verse pour l'observatoire une somme mensuelle de 799 fr. 50, soit par an 9604 francs.

5. — Disons encore un mot de notre dernière fête patronale, (la Saint-Martial). Elle a été célébrée avec toute la solennité possible. M. l'Administrateur a donné le sermon de circonstance. M. le Président de la République, accompagné de son ministre de l'Instruction publique, nous honorait de sa présence à la grand'messe et à notre dîner de famille. C'était la première fois qu'un Président dînait au Séminaire depuis sa fondation. Entre la grand'messe et le déjeuner, Son Excellence visita l'établissement avec un intérêt visible, particulièrement le musée et l'observatoire. Elle nous quitta vers les trois heures, enchantée, nous disait-elle, d'avoir passé une demi-journée avec nous, et nous promettant tout le concours de son gouvernement pour nos œuvres.

MAISON DE SAINT-PIERRE, A PÉTIONVILLE

NOVEMBRE 1888 — NOVEMBRE 1890

1. La guerre et l'incendie de Pétionville. — 2. Le presbytère et l'église. —
3. Ministère. Ecoles.

1. — Le P. Runtz qui est chargé, avec le P. Wenger, du soin de la paroisse de Pétionville a été, malgré sa robuste santé, très fatigué par les émotions de la guerre et la construction de la nouvelle église.

En 1889, la fête de saint Pierre s'est passée au milieu de circonstances exceptionnelles, qui ont empêché le concours de fidèles auquel elle donne lieu habituellement.

Le 29, à 1 heure de l'après-midi, l'assemblée générale et le rappel des troupes avaient été battus, à Port-au-Prince. On disait que l'armée du Nord était en marche sur Pétionville pour s'en emparer. La population était en émoi et les habitants de la campagne s'empressaient de quitter la ville. Monseigneur avait promis de se rendre à Pétionville dans la soirée pour présider la fête du lendemain. On lui conseillait de ne pas quitter la capitale et l'on s'appuyait, pour le dissuader, sur toutes sortes

d'éventualités possibles, probables disaient les uns, certaines disaient les autres.

Enfin, cédant à nos instances, Monseigneur quitta Port-au-Prince à 4 heures et demie et prit à cheval la route de Pétionville, accompagné du R. P. Supérieur, de M. l'abbé Cotard, secrétaire général de l'archevêché et du P. Runtz.

A 5 heures Monseigneur arriva à Pétionville; on y avait battu la générale comme à Port-au-Prince. Il y avait, parmi les militaires surtout, une grande agitation. Toute la nuit impossible de dormir à cause des *qui vive?* et des sons de trompettes qui se succèdent sans interruption.

Quel contraste entre le jour présent et la fête des années précédentes! Ordinairement, dès la première aurore, on voyait les habitants descendre des mornes par tous les chemins qui aboutissent à la grande place et s'y installer en attendant la grand-messe. Plus tard les citadins qui y possèdent une maison de plaisance, sillonnaient en tous sens la savane et venaient au-devant de leurs amis de Port-au-Prince, qui arrivaient en groupes nombreux pour prendre part à la fête. C'était partout la joie, partout un mouvement extraordinaire. Aujourd'hui la place est presque déserte. Quelques groupes de fidèles se rendent à l'église, pour y entendre une basse messe, y recevoir la sainte communion et retourner dans leurs demeures.

Cependant à 9 heures la messe est chantée avec toute la solennité ordinaire. A peine était-elle terminée qu'on entendait gronder le canon dans la plaine du cul-de-sac; et à midi l'ennemi entra à la Croix-des-Bouquets. S'il avait continué sa marche victorieuse, il entra, presque sans coup férir, à Pétionville. Malheureusement, il la croyait plus forte qu'elle ne l'était et n'osa l'attaquer. Il donnait ainsi le temps de monter à Pétionville des mitrailleuses, des canons de fort calibre, des munitions de toutes sortes et des milliers de troupes. Ce fut un malheur. Celles-ci mal disciplinées pillèrent et saccagèrent la ville et enfin la livrèrent entièrement aux flammes sous prétexte de découvrir l'ennemi.

2. — Six ou sept maisons seules furent épargnées et parmi elles le presbytère et l'église.

Mais si le feu les épargna, les balles les maltraitèrent. L'église en a été littéralement criblée; pas une station du beau chemin

de croix, donné autrefois par le président Boisrond-Canal, qui ne soit trouée : la statue de saint Pierre qui domine l'autel a eu un pied emporté.

Les vieillards et les infirmes qui n'avaient pu fuir avaient cherché un abri au presbytère. Mais là même ils furent vivement inquiétés. Quelque mal intentionné avait fait croire au commandant que parmi eux se trouvaient des Nordistes. Il n'en fallut pas d'avantage pour que nous reçussions trois décharges de mitrailleuses. Un canon était même déjà braqué sur le presbytère lorsqu'un officier intervient, affirmant avec serment qu'il n'y avait chez nous que les malheureux incendiés de la ville.

3. — On comprend qu'au milieu de tout cela notre ministère ait été moins fructueux que les années précédentes. En ville nous n'avons plus qu'une quarantaine de personnes; dans les mornes les hommes se sont cachés dans les bois, pour n'être pas enrôlés.

Une amélioration à mentionner dans la paroisse, c'est la création de deux écoles dirigées par les Frères de Ploermel et les Sœurs de Saint-Joseph.

TRINIDAD

COMMUNAUTÉ DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION, A PORT-D'ESPAGNE

DÉCEMBRE 1888 — DÉCEMBRE 1890

1. Personnel. Santé. — 2. Nouvelles œuvres : paroisse, aumônerie. — 3. Nombre d'élèves. Succès aux examens. — 4. *Athletic-sports*. Représentations. — 5. Mort de Mgr Gonin. Son successeur Mgr Flood. Relations avec le clergé. — 6. Mort de M. l'abbé Warlop.

4. — Le développement de nos œuvres demandait un renfort de personnel. La Maison-Mère nous a envoyé, vers la fin de l'année dernière, les PP. O'Halloran et Maher, avec les FF. Salomon et Paulinus. Malheureusement, le Père Maher s'est vu contraint par la maladie de nous quitter vers la fin d'avril 1890. Quelques jours après partait le F. Cassien. Tout dernièrement, le P. Schmitz a été appelé aux États-Unis. Le P. O'Shea, qui en juillet dernier était rentré en Europe, pour y prendre un peu de repos, nous est revenu avec deux nouveaux profès, les

PP. O'Connor et Duggan. Le premier est arrivé très malade, et n'a pu jusqu'ici commencer à faire sa classe. Le P. Kuhrmann très fatigué aussi sera obligé de changer de climat, après que le froid de l'hiver sera passé. Les PP. Browne et O'Shea ont eu l'influenza pendant quelques semaines, mais, grâce à Dieu, ils sont maintenant bien rétablis. Le P. Pütz a eu également beaucoup à souffrir d'un ulcère à la jambe. Espérons que le séjour qu'il vient de faire en Europe ne sera pas sans effet.

2. — Depuis notre dernier Bulletin, nous avons pris deux nouvelles œuvres. Il y a tout près de nous une paroisse faisant partie de la ville de Port d'Espagne, la paroisse Saint-Patrice de Newtown. Jusqu'à l'année dernière, elle était confiée à un prêtre séculier, d'une santé faible et malade, qui l'avait par suite un peu négligée. A cause du manque de prêtres, et sur les vives instances de Mgr l'Archevêque, le T. R. Père a bien voulu nous autoriser à l'accepter. Le P. Allgeyer y a été installé comme curé le 6 janvier 1890. Déjà il y a fait un très grand bien. On peut dire sans exagération que depuis tout marche à merveille. Sous la direction et suivant les plans du P. Kuhrmann, on a ajouté un sanctuaire à l'église, on l'a peinte tout entière, une nouvelle tribune a été construite, on a fait de nouveaux bancs et divers autres embellissements. Actuellement, on s'occupe de bâtir un clocher. Ajoutons que les paroissiens secondent de tout cœur le zèle du bon Père. Ils se montrent très généreux pour l'église, et fréquentent les offices avec la plus grande assiduité. Autrefois, il n'y avait, le dimanche, que la messe chantée, pendant laquelle l'église restait à moitié vide; il y a maintenant une messe basse avant la messe chantée, tous les dimanches et jours de fête, et l'église est comble à chacune des messes.

Comme elle est dédiée à Saint-Patrice, on y fait grande fête le 17 mars. Cette année, Mgr Flood est venu lui-même rehausser la solennité par une messe pontificale, et le P. O'Farrel, prédicateur dominicain fort goûté dans l'île, a fait le panégyrique du saint. La veille, Monseigneur avait daigné présider une première communion de quatre-vingt personnes de la paroisse.

Les Portugais trinidadais viennent ici tous les ans, le dimanche de l'octave de l'Assomption, honorer d'une manière splendide la madone dont ils ont apporté une statue miraculeuse de Madère.

Nous avons accepté aussi, au moins temporairement, sur la demande de Monseigneur, le service religieux du *reformatory*, ou maison de détention pour les jeunes filles. Elle est dirigée par les Sœurs du Bon-Pasteur et est située à dix minutes du collège. Un Père y va tous les jours dire la sainte messe, et le P. Supérieur en est le confesseur ordinaire. Mais pour cela nous ne recevons aucune rétribution, car le gouvernement n'a rien donné aux Sœurs jusqu'ici, pas même pour l'entretien de leurs enfants. Il promet cependant de le faire à partir du premier janvier, et peut-être alors pourvoira-t-il au traitement de l'aumônier.

Mgr l'Archevêque a fait aussi de vives instances pour nous faire accepter la direction de la maison de correction des garçons; mais il ne nous a pas été possible, faute de personnel, de nous rendre à ses désirs.

3. — Au collège, nous avons actuellement 146 élèves, dont 21 sont internes. Ce chiffre n'est pas aussi élevé qu'il l'était lors de notre dernier bulletin. En voici les raisons. Plusieurs familles qui étaient autrefois riches ne le sont plus, et elles préfèrent à l'éducation classique, jusqu'ici exclusivement donnée au collège, une éducation technique et commerciale. C'est pour cela que le P. Power a organisé ici, il y a quelque temps, un cours de commerce. Mais depuis plus de deux ans, il existe, dans la ville même, une école commerciale qui nous a enlevé plusieurs élèves. Son fondateur, un bachelier ès-sciences de la Martinique, a eu l'habileté d'en faire une *select school* (école choisie), où l'on ne reçoit que des enfants blancs.

Malgré tout, nos succès aux examens se maintiennent. Voici un résumé de ceux de l'année 1888. Aux examens locaux de Cambridge, nos élèves ont remporté deux *scholarships* de la valeur de 450 livres sterlings chacun (11,250 francs), ainsi qu'un prix de 50 livres sterlings; cinq ont eu des mentions honorables et dix ont obtenu des certificats. Pour les autres cours, voici les résultats :

- 3^{me} cours, 15 présentés, 14 admis, 9 avec distinction;
- 4^{me} cours, 12 présentés, 9 admis, 6 avec distinction;
- 5^{me} cours, 25 présentés, 24 admis, 8 avec distinction;
- 6^{me} cours, 33 présentés, 12 admis.

En décembre 1889, on n'a pas été aussi heureux aux examens

de Cambridge. Un seul de nos élèves a gagné une *exhibition*, mais il a eu la première. Les autres cours ont beaucoup mieux réussi que l'année précédente. Voici les résultats :

- 1^{er} cours, 9 présentés, 7 admis ;
- 2^{me} cours, 4 présentés, 4 admis ;
- 3^{me} cours, 10 présentés, 8 admis ;
- 4^{me} cours, 16 présentés, 16 admis ;
- 5^{me} cours, 30 présentés, 30 admis ;
- 6^{me} cours, 25 présentés, 22 admis.

4. — Nous avons ici, comme à Blackrock et à Rockwell, des *athletic sports* annuels. Ils ont lieu dans la grande savane de Port-d'Espagne, et il y a généralement une assez nombreuse assistance de parents et d'amis. M. le Gouverneur y assiste souvent. Cette année, Mgr l'Archevêque a daigné y venir, et M. le Gouverneur s'est fait excuser, à cause de ses occupations, ce jour-là étant jour de courrier.

Nous faisons aussi représenter une ou deux pièces de théâtre chaque année. Jusqu'ici elles ont été bien patronnées. Les hauts fonctionnaires, y compris le Gouverneur, n'ont, en effet, jamais manqué de répondre avec empressement à notre invitation. Cette année et l'année dernière, il n'y en a eu qu'une, le jour de la fête du Père supérieur.

5. — Le 13 mars 1885, nous avons perdu le vénérable et regretté archevêque, Mgr Gonin. Dans ses dernières années, il témoignait une sollicitude toute paternelle pour le collège. En retour, nos Pères se montraient toujours bien reconnaissants. Les Pères et les enfants du collège ont pris place dans son cortège funéraire. A la célébration du *month's mind* (trentième jour), la messe a été chantée par la chorale du collège, et les fonctions sacrées remplies par les Pères et les enfants de chœur de l'établissement.

Nos relations avec Mgr Flood, son successeur, sont également excellentes. Sa Grandeur, ainsi que son secrétaire le P. O'Farrell, vient souvent au collège. Le 23 novembre dernier, Monseigneur a bien voulu dire la messe de première communion pour vingt-cinq de nos enfants, à qui il a donné ensuite le sacrement de confirmation.

Nous sommes toujours heureux de rendre service aux curés des paroisses voisines, en remplaçant ceux qui tombent malades ou

en les assistant aux jours de fête. Cette année, la grande retraite du clergé diocésain a eu lieu au collège, et, pendant sa durée, nous avons tous évacué la maison, pour faire place à MM. les curés et remplir leurs fonctions. A cause de cette retraite, nous avons été obligés de différer la nôtre, qui aura lieu dans le courant du mois prochain.

6. — Mentionnons, en terminant, la mort d'un de nos anciens missionnaires d'Afrique, M. l'abbé Warlop. Se trouvant bien fatigué, par suite d'une trentaine d'années de ministère à la Trinidad ou à Sainte-Lucie, il désirait rentrer en France pour remettre ses forces épuisées. Mais à peine était-il depuis dix minutes à bord qu'il fut pris d'une faiblesse, et avant qu'on eût pu lui porter aucun secours, il était mort (juin 1887). Le corps fut transporté à terre et enterré dans la paroisse dont il a été curé pendant plusieurs années.

M. l'abbé Warlop avait toujours gardé un grand attachement pour la congrégation, et il était avec nous dans les meilleurs rapports.

RÉSIDENCE DE DIÉGO-MARTIN

DÉCEMBRE 1888. — DÉCEMBRE 1890

1. Climat. Grotte de Notre-Dame de Lourdes. — 2. Travaux d'embellissement à l'église. — 3. Mort de Mgr Gonin. Son successeur, Mgr Flood. — 4. Plaque de marbre à la mémoire de M. Jouin, ancien curé. — 5. Le chef-juge, sir John Gorrie. — 6. Pénitenciers. — 7. Résultats du ministère. — 8. Ecole des Sœurs de Saint-Joseph.

1. — La paroisse de Diégo-Martin, à proximité de la ville de Port-d'Espagne, continue à être desservie par le P. Coquet. Elle est renommée pour la salubrité et la fraîcheur de son climat; aussi les confrères malades y viennent-ils en changement d'air, ainsi que les autres Pères du collège, pendant leur temps de vacances et au jour de congé de chaque mois.

Depuis le dernier *Bulletin*, plusieurs travaux importants ont été exécutés. Citons d'abord l'érection d'une grotte et d'une statue de Notre-Dame de Lourdes. Il convenait d'établir une dévotion si populaire sur la terre de Trinidad, où la langue française est encore beaucoup parlée, surtout parmi les catholiques, et qui a été autrefois peuplée par des colons français, principalement à l'époque de la grande Révolution. La grotte

est placée à quelque distance de l'église; elle est ornée de pierres curieuses, de nombreux coquillages, surmontée d'une liane toujours fleurie, et entourée d'un fort joli jardin. La statue, qui sort des ateliers de M. Raffl, est très belle. On aime à venir s'agenouiller à ses pieds. Aux fêtes de la sainte Vierge et pendant le mois de Marie, à la chute du jour, il y a exercice public avec chapelet et illumination.

2. — A l'église aussi, divers travaux ont été exécutés. La sacristie étant trop petite, on l'a exhaussée d'un étage qui sert de décharge. Les fonts baptismaux ont été changés de place et entourés d'une balustrade : ils ont reçu quelques décorations du F. Cassien. Au fond se trouve une belle statue représentant le baptême de Notre-Seigneur par saint Jean.

Mais les plus grands travaux ont été pour le sanctuaire. Les croisées et tout le pourtour ont été décorés d'après des dessins tracés par le P. Pütz. Ces ornements, exécutés par le F. Cassien pendant les vacances, font très bel effet. Le plancher du sanctuaire, le marchepied, les gradins de l'autel et la sainte Table ont été entièrement remis à neuf. Le tout est très solide et ne manque pas de goût, particulièrement la sainte Table en bois de pitchpin découpé et verni.

Le P. Coquet a également reçu d'une bonne vieille africaine la somme relativement importante de 500 francs. Elle a voulu faire ce cadeau à l'église pendant sa vie; car, disait-elle, après ma mort, je crains que mes héritiers n'en fassent rien. Cet argent a servi à orner l'autel de deux anges adorateurs, en terre cuite, de toute beauté et richement décorés. Ils sont placés sur deux colonnes de chaque côté de l'autel.

3. — Déjà depuis plus de vingt-cinq années, Mgr Gonin était archevêque de Port-d'Espagne. Et chose remarquable, il avait vu mourir trois de ses coadjuteurs avec future succession. Aussi personne n'enviait-il l'honneur de leur succéder. Cependant, sur les instances de Sa Grandeur, le Souverain-Pontife nomma le R. P. Flood, irlandais, de l'ordre des Frères prêcheurs, pour son quatrième coadjuteur. La Trinidad s'appêtait à célébrer avec éclat les noces d'argent de son vieil archevêque, dans le courant de l'année 1889, quand une maladie soudaine le saisit et l'emporta en peu de temps (13 mars 1889).

L'avant-veille, Monseigneur avait pu dire la sainte messe et la

veille son bréviaire. Sa mort a eu un grand retentissement dans la colonie, car il était doux et affable pour tout le monde. A la nouvelle de son décès, les magasins et les édifices publics ont été fermés. Le gouverneur, les autorités de la ville et toutes les personnes de distinction se sont fait un devoir d'assister aux funérailles. A l'issue de la cérémonie, Mgr Flood a fait lire les bulles du Souverain Pontife, qui l'établissaient archevêque de Port-d'Espagne. Mais ce n'est qu'après son retour de Rome que l'insigne du pallium lui a été conféré.

4. — Le 10 mai 1890, vingt ans s'étaient écoulés depuis la mort sanglante de M. l'abbé Jouin, ancien curé de notre paroisse. Le P. Coquet a voulu profiter de cet anniversaire pour inaugurer à sa mémoire une plaque en marbre blanc qui a été posée sur le mur du sanctuaire, près de l'endroit où reposent ses restes. Ce pieux souvenir ne laisse rien à désirer sous le rapport de l'exécution. L'inscription est écrite en latin. Les dépenses ont été couvertes par diverses souscriptions faites parmi les connaissances de ce prêtre et les paroissiens. A cette occasion un service anniversaire a été chanté pour le repos de son âme.

5. — Depuis deux ans, Diégo-Martin est devenu la résidence de sir John Gorrie, chef-juge de la Trinidad. Cet homme jouit d'une grande popularité. Les Noirs l'appellent *papa Gorrie*. A son retour d'un voyage fait en Angleterre, le peuple lui a fait des ovations extraordinaires. A Diégo-Martin, on lui a élevé des arcs de triomphe. Quoique protestant et même fils de ministre, sir John Gorrie a assisté plusieurs fois à la messe. Le dimanche des rameaux, on l'a vu figurer à la procession, tenant une palme à la main. Il a assisté à la messe le jour de Saint-Jean l'Évangéliste, fête patronale, puis au déjeuner qui a suivi. Le soir, il recevait tous les invités du matin, et il a voulu, en ce jour qui était un vendredi, que sa table fut entièrement servie en maigre. Tout cela n'a pas manqué d'avoir quelque retentissement dans la ville, car sir John est un personnage dont tout le monde s'occupe.

6. — Le gouvernement a établi dans la colonie deux *reformatory* ou pénitenciers, pour les enfants des deux sexes au-dessous de 21 ans. Celui des filles est dirigé par les Sœurs américaines de la congrégation du Bon-Pasteur d'Angers, et celui

des garçons par les protestants. Ce dernier est situé à une demi-lieu de l'église de Diégo-Martin. Il fonctionne depuis quelques mois seulement. Il y a treize enfants, dont cinq sont catholiques. Le directeur semble jusqu'ici bien disposé et dit qu'il ne voudrait pour rien au monde détourner les enfants catholiques de leur religion. Ces jeunes détenus sont venus jusqu'ici entendre régulièrement la sainte messe tous les dimanches, et le directeur lui-même les a conduits une fois à l'église.

7. — Voici le compte rendu annuel du ministère paroissial pour les deux années 1889 et 1890.

En 1889 nous avons eu : 5451 communions, 61 premières communions, 118 confirmations, 77 baptêmes, 44 décès et 7 mariages.

En 1890, jusqu'au 14 novembre : 5103 communions, 41 premières communions, 85 baptêmes, 37 décès et 5 mariages.

8. — L'école dirigée par les Sœurs de Saint-Joseph, continue à donner toute satisfaction. Le gouvernement subventionne les écoles proportionnellement aux résultats obtenus : à raison de 32 francs pour les enfants au-dessus de sept ans, et de 18 fr. 75 pour ceux au-dessous. Mais à partir du 1^{er} juin 1894, les écoles libres seront placées sur le même pied que les écoles du gouvernement et leurs maîtres et maîtresses auront un salaire fixe. Cette amélioration est due surtout à l'initiative des catholiques.

NÉCROLOGIE



Nous avons d'abord à annoncer une double et bien douloureuse perte que viennent de faire nos Missions d'Afrique :

Le P. Jean-Baptiste Hivet est décédé à Loango, dans sa trente-septième année, par suite d'une fièvre bilieuse hématurique.

Le P. Eugène Helfer est décédé à Mrogoro, dans sa trentième année, par suite également d'une fièvre bilieuse.

Une lettre de la Martinique nous apporte la nouvelle de la mort du P. Charles Blanpin, un de nos plus anciens et des plus méritants missionnaires, décédé au Morne-Rouge, le 10 décembre, dans sa soixante-quatorzième année, par suite d'épuisement.

Enfin, au dernier moment, nous apprenons du Sénégal que le bon F. Urbain Frey vient de succomber le 12 décembre, à l'âge de cinquante-deux ans, en rade de Dakar, où on l'envoyait pour le mieux soigner.

Les prochains *Bulletins* donneront les notices de ces chers confrères. Voici celles du P. Charles Gommenginger et du F. Léon.

LE P. CH. GOMMENGINGER

DÉCÉDÉ A BORD DE L'*Ethiopia*, PRÈS DE ZANZIBAR, LE 31 OCTOBRE 1890

Le P. Charles Gommenginger naquit à Saint-Maurice (Bas-Rhin) le 14 avril 1842, de parents foncièrement chrétiens, qui ont donné deux Pères à notre congrégation et deux Sœurs à celle de Saint-Joseph de Cluny. Il était le second de sept enfants. Leur père était instituteur. Leur oncle, le P. Louis Hiltz, missionnaire ardent et dévoué, fut prématurément enlevé dans la Mission des Deux-Guinées. Voici comment un frère de celui-ci, M. l'abbé François-Simon Hiltz, alors vicaire à Mulhouse et aujourd'hui curé de Saint-Pierre-le-Vieux, à Strasbourg, sollicitait l'admission du jeune Charles au nombre des aspirants de l'Institut :

Le Seigneur n'avait pas encore appelé à lui feu mon frère que déjà un de nos neveux était décidé à aller le joindre un jour dans les contrées lointaines de l'Afrique. La mort prématurée de son oncle, loin d'effrayer le jeune Charles, a peut-être excité davantage son désir de se consacrer à Dieu dans les Missions. Ses parents lui laissent la liberté de suivre sa vocation. J'ai voulu m'assurer moi-même de ses dispositions. Je l'ai questionné et j'ai consulté M. le vicaire de Rhinau qui lui donne des leçons, et tout a contribué à me convaincre que s'il persévère dans ses bonnes dispositions il sera un jour un excellent missionnaire.

Le jeune Gommenginger n'avait alors que seize ans. Entré à Notre-Dame de Langonnet le 14 octobre 1858, il fut ordonné prêtre, après huit ans de scolasticat, le 22 septembre 1866, et admis à la profession le 25 août 1867.

Le P. Limbour, qui l'a particulièrement connu, a bien voulu nous envoyer, pour sa notice, quelques notes dont nous extrayons les passages suivants :

Après un rapide apprentissage à la colonie de Saint-Michel, il fut

envoyé à Bourbon le 26 mai 1868, pour diriger le fameux pénitencier de l'Ilette-à-Guillaume, qui comptait alors de 200 à 300 jeunes noirs, créoles, Malgaches, Cafres et Malabares. Les premiers étaient baptisés, les autres généralement ne l'étaient pas. L'âge des condamnés variait de douze à vingt ans. De plus, il y avait près de ceux-là, et en une section spéciale, des jeunes enfants non condamnés. A tous il y avait un grand bien à faire.

Dès son arrivée, le P. Gommenginger trouva le chemin de leur cœur. Aussi les baptêmes furent-ils nombreux et des plus consolants. Là se révéla tout le P. Charles. Il était le type accompli du missionnaire : zélé, infatigable, payant en tout et le tout premier de sa personne et dévoré de la soif des âmes.

On était là en pleine terre vierge, qu'il s'agissait avant tout de tondre de ses arbres gigantesques, puis de défricher et de faire produire. « Allez, lui avait dit son digne et vaillant supérieur, le R. P. Duboin, plantez partout, partout. » Il fut fidèle à la consigne, et bientôt les visiteurs, rares encore, du fameux îlot, étaient émerveillés de voir croître, dans une incomparable richesse de végétation, tant de beaux produits.

L'œuvre de l'Ilette-à-Guillaume donnait les plus belles espérances, lorsque éclatèrent, à Bourbon, le 2 décembre 1868, les troubles qui ruinèrent nos œuvres dans cette colonie. On sait qu'alors le collègue des Pères Jésuites fut livré au pillage, que les émeutiers marchèrent sur notre grand établissement de la Providence, où ayant rencontré la gendarmerie et la troupe, ils furent repoussés et dispersés. A la nouvelle du danger que couraient nos Pères, le P. Gommenginger et son confrère de Saint-Bernard descendirent de leurs montagnes pour prêter assistance aux menacés. Son énergie, son courage indomptable, la résolution qu'il sut déployer ne contribuèrent pas peu à inspirer la confiance autour de lui. Il dut cependant, la nuit suivante, se laisser protéger par un piquet de soldats et conduire dans l'établissement des Pères Jésuites que défendait la troupe. Mais l'idée que la communauté était abandonnée à la cupidité des pillards ne lui permit pas de rester à l'abri des baïonnettes. Il sortit et revint à la Providence, où il passa la nuit sans être inquiété. Ce qui le servit beaucoup dans cette circonstance et dans plusieurs autres analogues, ce fut son regard flamboyant. Il fallait voir ces yeux bleus, ordinairement doux, s'enflammer lorsque, redressant la tête, il se plantait en face d'un adversaire!

Le P. Gommenginger donna, dans une autre circonstance, l'exemple d'un courage au-dessus de tout éloge. Le feu avait pris dans certaines réserves des montagnes et s'avavançait, rapide et menaçant comme la lave, vers l'église de Saint-Bernard. Il n'y avait rien à

opposer, disait-on, à pareille conflagration. « Suivez-moi, s'écrie-t-il, et imitez-moi. » L'alarme donnée dans les montagnes avait attiré un immense concours. Le P. Charles prend la direction du mouvement, place les gendarmes à l'aile droite, avec ordre de faire dans la forêt la part du feu, établit sur la gauche le commandant Dubrocard avec ses détenus, armés de pioches, pour trancher les flancs terreux des coteaux, et lui, avec les noirs, brandissant de puissants rameaux verts, attaque le centre envahisseur. La soutane, les cheveux, tout est roussi. Inutile de dire que l'eau fait absolument défaut, même pour étancher la soif. L'important, c'est que le soir on s'était rendu maître de l'incendie. M. le Curé de Saint-Bernard fit le procès-verbal rendant justice à qui de droit, et, le lendemain, le P. Gommenginger était à l'*Officiel* de la colonie, placé à l'ordre du jour, avec les plus grands éloges.

Il aimait à venir prêter le secours de son ministère aux Pères de la léproserie. Il affectionnait particulièrement ces pauvres malades, et ceux-ci le lui rendaient avec usure. Il venait les confesser, les encourager, leur dire la sainte messe, leur faire des instructions, et leur envoyait même de temps en temps quelques douceurs.

L'obéissance allait demander au P. Gommenginger un grand sacrifice en l'appelant à Maurice; mais en bon religieux il s'y soumit avec un grand esprit de foi.

Quoique je n'aie encore passé que six mois à Bourbon, écrivait-il au T. R. Père, j'avais déjà commencé à m'affectionner beaucoup aux diverses œuvres dont nous sommes chargés, et ce n'est pas sans une certaine émotion que j'ai appris la nouvelle de mon envoi pour Maurice. Il va sans dire, mon T. R. Père, que ce premier mouvement n'était qu'un mouvement involontaire de la nature, que j'ai combattu aussitôt : au fond, mon plus grand bonheur est et sera toujours de faire en tout la volonté de mes supérieurs. (Lettre du 16 décembre 1868.)

Cependant le zèle et l'ardeur apostolique de ce cher confrère lui faisaient depuis longtemps désirer la vie de missionnaire en Afrique. En 1872, il fut donc envoyé à Sierra-Leone. L'année précédente, il avait eu le bonheur de faire ses vœux perpétuels à la Maison-Mère (août 1871).

Je vous remercie mon T. R. Père, écrivait-il peu de temps après, de m'avoir envoyé dans la Mission de Sierra-Leone; c'est là, en effet, une mission telle que j'en désirais une depuis longtemps. Il y a ici du travail et surtout de l'avenir. (Lettre du 21 septembre 1872.)

A la fin d'octobre 1873, le P. Gommenginger fut chargé d'ex-

plorer divers villages situés sur les bords de la rivière de Sierra-Leone et de celle de Porto-Loko. Il arriva dans cette dernière ville le 30 octobre 1873, et fut très bien accueilli par le vice-roi Koudeta. Le 1^{er} novembre, à Robiz, il était reçu par le roi Alikali avec les marques de la plus vive sympathie. Celui-ci lui exprima son vif désir de voir les missionnaires catholiques s'établir au milieu de son peuple, et leur offrit tout le terrain à sa convenance, tant à Robiz qu'à Porto-Loko.

De retour à Sierra-Leone, le P. Gommenginger fit une très intéressante relation de son voyage, qui fut publiée en partie dans le *Bulletin général* et en entier dans les *Missions catholiques*. *L'Univers* la reproduisit dans son numéro du 24 novembre 1874.

Le P. Dhyèvre, alors supérieur de la Mission de Sierra-Leone, ayant dû revenir en France, le P. Charles Gommenginger fut désigné pour le remplacer à titre de vice-préfet apostolique. (septembre 1874.) Il se dévoua avec un nouveau zèle dans cette charge importante, fit un voyage chez les Achantis pour essayer d'y fonder une station, puis établit la Mission du Rio-Pongo. (*Bulletin*, t. X.)

Mais bientôt ses forces trahirent son courage, et il dû revenir en France. Il avait absolument besoin d'un repos prolongé. Il alla donc passer trois ans à Beauvais, en qualité d'aumônier du pensionnat des Frères des Ecoles chrétiennes et de professeurs des Clercs de Saint-Joseph.

Chez les Frères, ajoute le P. Limbour, il sut si bien se faire aimer que ce n'est plus de la reconnaissance, c'est un vrai culte qu'ils lui ont voué. On peut en dire autant des prêtres auxquels il a pu prêter le concours de son ministère. Il écrivait aussi dans le *Messenger*, et d'une façon qui a été fort justement remarquée. Son style était clair, limpide, incisif, avec un tour d'originale saillie et les grâces du plus charmant naturel.

L'Œuvre apostolique des clercs de Saint-Joseph était alors à ses débuts. Il y vit, pour la Congrégation et pour les Missions, un dépôt de recrues de choix. Il y fit entrer un Noir, Katy, qu'il avait amené avec lui du Rio-Pongo; deux de ses cousins, dont l'un est aujourd'hui prêtre au noviciat et l'autre scolastique; et il s'appliqua de tout cœur à former ces futurs missionnaires.

Et pourtant il ne pouvait vivre loin de ses chères Missions. Il

redemanda donc à retourner en Afrique. Les TT. RR. PP. Schwindenhammer, Levavasseur et Emonet reçurent consécutivement ses suppliques.

Voici une de ces lettres, que nous croyons devoir citer en entier, car elle nous paraît digne d'un cœur vraiment apostolique.

Le R. P. Supérieur devant passer aujourd'hui à la Maison-Mère, je profite de son intermédiaire pour vous adresser ma demande de retourner de nouveau dans les Missions d'Afrique.

Ma santé est à présent bien remise, et, par conséquent, la situation provisoire que j'occupais à Beauvais n'a plus de raison d'être. Habitué que je suis au climat d'Afrique et aux populations de ces contrées-là, je me ferais scrupule de prolonger sans raison mon séjour en France, surtout lorsque je réfléchis à l'immensité du besoin de missionnaires d'une part, et d'autre part à l'exiguité du personnel dont vous pouvez disposer en faveur de nos difficiles Missions d'Afrique.

De plus, j'ai trente-neuf ans passés et, comme je pourrai me trouver dans le cas d'avoir à apprendre quelque langue indigène, il faut éviter le plus possible, en vue de cette éventualité, de laisser trop vieillir ma tête; car un missionnaire qui n'est plus capable d'apprendre la langue des peuplades au milieu desquelles il doit vivre, ne fera jamais grand chose.

Ainsi donc, mon T. R. Père, j'ai confiance que vous aurez la charité de songer à moi, lorsque le moment sera venu de faire vos combinaisons pour l'envoi des missionnaires de cette année. Je n'ai pas à me plaindre ici; au contraire, j'ai été très heureux dans le petit ministère que j'ai à remplir à Beauvais; mais tout cela n'a pu me faire oublier l'Afrique; c'est là que je désire travailler et souffrir, et c'est là que je désire mourir. Sans doute, je m'abandonne entièrement entre les mains de mes supérieurs, mais il n'en est pas moins vrai que le plus grand sacrifice qu'ils sauraient exiger de moi, ce serait celui de cet attrait qui me porte vers l'Afrique; et à cela j'ajoute que cet attrait n'est pas les illusions de vingt-cinq ans. J'ai vu l'Afrique d'assez près pour savoir ce qui m'y attend.

Je ne demande rien en particulier, abandonnant cela entre les mains du bon Dieu; mais si j'avais une préférence à exprimer, ce serait pour la mission la plus pénible et la plus perdue au milieu des sauvages. (Lettre du 24 mai 1881.)

Ses vœux ne tardèrent pas à se réaliser. Envoyé au Zanguebar, il fut destiné à jeter les fondements de la nouvelle station de Mrogoro, à douze journées de marche dans l'intérieur. Là, comme nos confrères l'ont vu par les divers bulletins de cette

communauté, ce fut au prix de sacrifices inouïs qu'il parvint à y établir un des villages chrétiens les plus intéressants de la Mission du Zanguebar.

Après sept années de si rudes travaux, un retour en France fut jugé nécessaire. Il y prit part à la retraite annuelle, se remit assez bien, alla mettre son ministère sous la protection de Notre-Dame de Lourdes et se disposa à repartir pour ses chères Missions (septembre 1888.).

Quelques jours après, il écrivait de Marseille au T. R. Père la lettre suivante où se peignent si bien les sentiments de détachement et de zèle dont son cœur était rempli :

Avant de monter à bord, je tiens à vous adresser encore une parole d'adieu en mon nom et au nom de mes autres confrères, et à nous recommander encore une fois à vos prières et à celles de la Congrégation, pour que nous soyons tous des hommes de Dieu dévoués à sa gloire et au salut des pauvres âmes vers lesquelles nous allons nous diriger.

J'ai été grandement consolé à Notre-Dame de Lourdes, aux pieds de laquelle j'ai renouvelé mon sacrifice. Pendant mon voyage, j'ai de nouveau souffert de mes douleurs d'entrailles et à Lourdes même. Alors je suis allé boire de l'eau à la piscine, en priant la bonne Mère de me débarrasser de cet ennui, afin que je puisse travailler sérieusement en Afrique. J'espère que la Sainte Vierge n'aura pas été sourde à ma prière, car si je désire la santé, ce n'est pas pour moi, pour jouir plus longtemps et plus agréablement de la vie, à laquelle au fond je ne tiens pas grandement, mais pour pouvoir accomplir les œuvres de Dieu. (Lettre du 12 septembre 1888).

A cette époque, on venait de décider la création d'une nouvelle mission dans la partie anglaise du vicariat. Pour cela, il fallait un homme d'expérience et d'un dévouement à toute épreuve. Le P. Charles Gommenginger parut tout naturellement désigné pour commencer cette importante fondation. On sait déjà tout ce qu'il y eut à souffrir par le fait des inondations du Tana, sur les bords duquel il s'était établi. Mais c'est surtout pendant son voyage de retour qu'il eut à endurer un véritable martyre, comme on peut en juger par la lettre suivante du F. Acheul, son compagnon d'infortune.

Le bon Dieu, écrivait-il au T. R. Père, a bien voulu nous éprouver cette année-ci. Vous avez dû apprendre que Sa Grandeur Mgr de

Courmont a décidé la suppression de la mission du Tana, à cause des grandes inondations.

Nous avons donc quitté Ndéra, le 17 août. Nous avions cinq grandes pirogues et quatre énormes radeaux de bois (planche et chevrons). C'était le bois que nous avions préparé nous-mêmes pour la construction de nos maisons. Dans le fleuve, nous avons rencontré des difficultés immenses. Chaque jour, deux ou trois de nos radeaux se brisaient contre les troncs d'arbre flottant dans la rivière. Repêcher les planches et reconstruire nos radeaux était le travail de tous les jours. Nous partions ordinairement à cinq heures du matin et nous arrivions à notre campement à six heures du soir, ayant passé la journée en plein soleil et en pleine rivière, et souvent des heures entières dans l'eau à attrapper les débris de nos radeaux. Jamais, depuis que je suis dans la mission du Zanguebar, je n'ai fait un voyage pareil et aussi pénible.

Les nuits, nous les passions soit dans la boue, soit dans la pluie, et dévorés par une multitude de moustiques. Au bout de seize jours de misère, nous sommes arrivés à Khau, village près de la mer, dans un état pitoyable. A peine y étions-nous depuis quatre jours que le bon P. Supérieur est pris d'un fort accès de fièvre bilieuse qui l'a tenu pendant quinze jours entre la vie et la mort. Jour et nuit, j'étais auprès du lit du Père qui souffrait beaucoup. J'avais complètement perdu l'espoir de le sauver, même j'avais déjà préparé quelques planches pour lui faire un cercueil.

Au milieu de tout cela est encore arrivé le massacre des Allemands de Vitu. Or, nous n'en étions éloignés que de deux heures à peine. Deux jours après ce massacre on vint m'annoncer que sous peu nous serions aussi attaqués. Je ne m'effrayai pas trop, car nous avions de bons fusils, et huit de nos enfants qui savaient bien les manier. Ce qui m'inquiétait, c'était le Père qui était si malade, et qui, à la première décharge de nos armes serait mort d'impression. Nous sommes restés encore deux jours à Khau, et le troisième jour, dans la nuit, j'embarquai le Père sur une grande chaloupe, pour le mener à Lamoo, mort ou vif, car en restant à Khau nous aurions été massacrés.

Le trajet demande deux jours : un dans la rivière Osi et l'autre en mer. Le second jour de notre voyage, au matin, quand nous sortions de la rivière pour prendre la mer, une grande chaloupe, à voile et à rames, arrive à notre poursuite du haut du fleuve. C'étaient des hommes de Vitu, qui venaient pour nous attaquer. Heureusement que nous étions déjà un peu en haute mer, et ils ne purent nous suivre.

Le P. Supérieur s'est remis un peu ici à Lamoo, et aujourd'hui il

est en convalescence. Il lui faudra du temps pour se rétablir complètement, car après une fièvre pareille on est anéanti. Il va partir à la prochaine occasion, pour Zanzibar, et moi je vais rester avec nos enfants à Lamoo jusqu'à nouvel ordre. (Lettre du 16 octobre 1890.)

Le P. Gommenginger voulut lui-même ajouter à cette lettre les quelques lignes suivantes :

J'ai de nouveau assez de force pour tenir une plume et joindre deux idées. Aussi je ne veux pas laisser partir la lettre du Frère sans y ajouter quelques lignes. Pour ce qui est de ma maladie, je suis revenu de loin, de très loin, d'autant plus que je me suis trouvé dans les plus tristes circonstances où peut être un malade. J'ai encore tous les jours un accès de fièvre, mais comme il n'a plus de caractère bilieux et pernicieux, nous en venons à bout et je n'en souffre plus tant. Il me faudra du temps pour me remettre, car je suis d'une faiblesse extrême.

Le bon Dieu m'a protégé dans ma maladie, mais sa protection est plus frappante dans l'affaire de notre retraite du Tana. Si nous y étions restés, nous serions massacrés maintenant, et tout notre matériel serait perdu, tandis que nous nous sommes retirés sains et saufs, ne laissant pas une épingle derrière nous...

Il faut que je cesse, mon T. R. Père : le Frère me gronde, et il a raison. Je me sens déjà fatigué. Priez pour moi ; mon T. R. Père, pour que je sois bien résigné à la sainte volonté du bon Dieu. (16 octobre 1890.)

Ces derniers mots du cher P. Gommenginger montrent qu'il ne se faisait guère illusion sur son état. De fait il ne devait pas tarder à succomber. Voici, sur ces derniers moments, quelques détails donnés par le P. Le Roy.

Je venais, dit-il, de rentrer à Bagamoyo avec Mgr de Courmont, de notre excursion au Kilima-Njaro, quand nous arriva la lettre du F. Acheul, demandant un Père. Je m'embarquai immédiatement pour aller rejoindre le P. Charles. Je le trouvai au lit, repris d'un nouvel accès de fièvre et fort anémié.

C'était le 14 octobre. Pendant quinze jours, tout fut tenté pour sauver le cher malade : on ne réussit qu'à le maintenir vivant, car il fut impossible de couper complètement la fièvre. Lui-même se rendit bien vite compte de son état ; il se confessa, reçut les derniers sacrements, fit au bon Dieu le sacrifice de sa vie, dit combien il était heureux de mourir dans la Congrégation et la Mission... La crise qui suivit fut terrible. Pendant quarante-deux heures, il resta sans connaissance, très agité, mais ne prononçant aucune parole distincte.

A la fin, et au grand étonnement de tout le monde, — car on avait déjà récité près de lui les prières des agonisants, — il revint à lui, de sorte que lorsque la malle anglaise passa, on put l'y embarquer sans difficulté. Hélas! ce mieux ne devait pas se maintenir.

A Mombasa, où la malle dut s'arrêter trois jours, un nouvel accès de fièvre se déclara, et, après une longue agonie pendant laquelle il put, de temps à autre, renouveler le sacrifice de sa vie, il expirait le 31 octobre, à une heure du matin, à bord de l'*Ethiopia*; nous étions à la hauteur de la pointe nord de Zanzibar. A six heures nous entrions en rade, et le soir eut lieu l'enterrement au milieu d'une affluence considérable.

La Congrégation perd, dans le P. Ch. Gommenginger, un religieux exemplaire, et le Zanguebar, un missionnaire qui ne calcula jamais avec la peine. A première vue, on était porté à le juger sévère aux autres comme à lui-même; en réalité, nul n'était plus délicat pour ses inférieurs, plus attentif vis à vis de ses confrères, plus soumis à ses supérieurs. Nature énergique, caractère droit, homme d'ordre, de discipline et de dévouement, il était toujours porté à prendre pour lui le plus fort de la besogne, et à aller jusqu'au bout; chargé d'abord, ici, de bâtir la mission de Mrogoro, un incendie la détruisit tout entière; sans hésiter un instant, il se remet à l'œuvre, et la reconstruit telle qu'elle est aujourd'hui. Obligé, par l'eau cette fois, d'abandonner la mission du Tana, il ne le fait que sur l'ordre de son évêque, et sans laisser derrière lui ni une planche, ni un clou. Enfin, lorsque à bord de l'*Ethiopia*, comme je craignais un retour de fièvre, je lui propose de lui donner de la quinine, malgré le docteur du bord qui la refuse : « Non, me répond-il. Suivez le médecin; c'est l'ordre. »

Tel fut le cher P. Charles Gommenginger. Il avait désiré, après avoir successivement travaillé à Saint-Michel de Langonnet, à Bourbon, à Maurice, à Sierra-Leone, à Beauvais, revenir en Afrique pour y mourir. Le bon Dieu l'a exaucé.

LE F. LÉON MONSCH

DÉCÉDÉ A LA BASSE-TERRE LE 11 NOVEMBRE 1890

Le F. Léon (Joseph Monsch) naquit à Moosch (Haut-Rhin) le 4 décembre 1851. Il nous fut envoyé de l'orphelinat de Willerhoff, à l'âge de seize ans, par l'aumônier de cet établissement, M. l'abbé Meyer. C'était, au témoignage de ce digne ecclésiastique, un enfant d'une conduite irréprochable; et dès lors il montrait de la facilité pour n'importe quelle branche de l'enseignement, surtout pour la musique, le piano et l'orgue.

Admis au postulat de Chevilly le 7 mars 1868, le F. Léon fit profession le 1^{er} octobre 1871. Durant son temps de probation, il fit preuve de talents assez remarquables. Envoyé à la Guadeloupe après sa profession, il y perfectionna son instruction, ce qui lui a permis, pendant vingt ans, d'y rendre de précieux services en qualité de professeur. On verra les regrets qu'il y a laissés par la lettre suivante du P. Girard :

Basse-Terre (Guadeloupe), 20 novembre 1890.

Mon très révérend Père,

Le télégraphe vous a appris l'épreuve terrible que Dieu nous a envoyée en appelant à Lui le F. Léon; le coup a été d'autant plus vivement ressenti qu'il était moins attendu, car le F. Léon avait encore fait sa besogne habituelle dans la matinée du lundi 10 novembre, et rien ne pouvait faire prévoir que la mort allait le frapper si tôt.

Vers 11 heures du matin, il éprouva subitement des douleurs d'entrailles très vives, néanmoins il se rendit à table à midi, mais il ne lui fut pas possible de rester jusqu'à la fin du repas; obligé de se mettre au lit, ses douleurs se compliquèrent de coliques d'une acuité excessive, qui arrachèrent plus d'une fois au patient ces paroles : « O mon Dieu, c'est un bon martyr pour l'expiation de mes péchés! »

Le médecin crut que le mal provenait d'un calcul dans les reins et ordonna des calmants. Sur son affirmation qu'il ne croyait à aucun danger prochain, je me retirai vers 9 h. 1/2, et le P. Schurrer, confesseur du F. Léon, en fit autant. Je laissai la garde du malade aux soins de la Sœur infirmière et de M. Mayéta. Je n'étais pas cependant sans inquiétude, et à minuit je me rendis auprès de lui pour m'assurer de son état. Je le trouvai plus calme et reposant un peu. J'étais à peine de retour dans ma chambre depuis quelques instants que la Sœur infirmière vient frapper à ma porte pour m'avertir que le F. Léon était plus mal, qu'il disait se sentir gêné dans sa respiration, et elle ajoute que pour elle la mort était proche.

J'accours, et déjà le cher Frère avait perdu connaissance. Je lui donne aussitôt l'absolution, je fais appeler le P. Schurrer qui la lui réitère, il s'était d'ailleurs confessé quelques jours auparavant. A peine avions-nous le temps de lui faire les onctions de l'huile sainte que déjà il n'était plus de ce monde : il était 1 h. 1/4 du matin, 11 novembre.

Quelle est la cause de cette mort si rapide? Nous en sommes réduits à des conjectures, et le médecin lui-même se dit complètement dérouté par cette catastrophe. Les uns croient à une péritonite, les autres à des coliques néphrétiques, ceux-ci à une fièvre algide, ceux-là parlent

d'un empoisonnement par le cyanure de plomb (cette dernière hypothèse n'a aucune probabilité). Toujours est-il que notre épouvante et notre douleur à tous ont été grandes ; et toute la Basse-Terre, on peut le dire, a été atterrée par cette nouvelle, car le F. Léon jouissait de l'estime et de la sympathie universelles.

Sa mort laisse un vide considérable au collège où il enseignait la physique et la chimie, les sciences exactes, dirigeait la musique et tenait la comptabilité.

Ses obsèques ont eu lieu à la cathédrale au milieu d'un concours immense, évalué au chiffre de 1500 à 2000 personnes.

Le Courrier de la Guadeloupe du 15 novembre a consacré au F. Léon un article nécrologique très sympathique et très élogieux. Voici les détails qu'il donne sur ses obsèques :

Mgr Laurencin, entouré de plusieurs prêtres du clergé colonial, accourus pour la circonstance, assistait aux funérailles, et a donné l'absoute.

Le deuil était conduit par le R. P. Supérieur du collège, entouré des autres confrères du défunt ; les cordons du poêle, tenus par M. Bernus, conseiller général et maire de la Basse-Terre, M. Aubin, chef du service des Ponts et Chaussées, M. le docteur Mattéï, médecin de l'établissement, M. Gascon, notaire. Le cercueil était porté par les anciens élèves du défunt, qui se remplaçaient à chaque instant, afin d'avoir tous l'honneur de porter la dépouille mortelle de leur regretté professeur.

M. le gouverneur, M. le directeur de l'intérieur et M. le procureur général, empêchés d'assister aux obsèques du F. Léon, en ont exprimé leur vif regret.

A l'arrivée devant le monument élevé à la mémoire du R. P. Morin, à peine les prières de l'église achevées, M. le docteur Mattéï a fait l'éloge funèbre du défunt, éloge qui est l'expression si entière de la vérité, que nous ne résistons pas au désir de le mettre sous les yeux de nos lecteurs :

Mes Pères,
Messieurs,

C'est avec une douloureuse surprise que nous nous trouvons réunis au bord de cette tombe pour dire un dernier adieu au Cher F. Léon, dont le sourire éclairait hier encore le sympathique visage, et présageait de longs jours, je ne dirai pas de bonheur, mais de travail et de dévouement.

Cette mort si inattendue porte un coup bien douloureux au Collège de la Basse-Terre, où le F. Léon tenait, par le travail, une place considérable, à ses collaborateurs qu'il aimait, à ses chers élèves qu'il avait su s'attacher par ses aimables vertus.

Le F. Léon — Monsch de son nom de famille —, nous était doublément cher, et parce qu'il était fils de cette Alsace bien-aimée qu'un arrogant vainqueur a arrachée des bras de la mère-patrie, et parce que, depuis bientôt vingt ans qu'il habite notre pays, il n'a point cessé de consacrer ses talents, son temps et ses peines à l'instruction de nos enfants, et à l'illustration de nos fêtes religieuses et civiles.

Il n'avait pas vingt ans quand il débarqua à la Guadeloupe, fuyant le sol natal que le drapeau de la France ne protégeait plus.

Le vénérable P. Morin, dont le souvenir est encore si vivant parmi nous, sût découvrir dans le jeune frère de remarquables dispositions de cœur et d'esprit; il en fit son élève préféré, bientôt un auxiliaire actif, et, quelques années après, un collaborateur autorisé.

Le jeune frère possédait, en effet, de remarquables dispositions pour les sciences exactes : mathématiques, mécanique, physique, chimie ; il pouvait bientôt enseigner ces sciences, et avec un vrai talent d'exposition et de lumineuses démonstrations, il excellait à communiquer à ses chers élèves la science acquise par un labeur incessant. Oh oui, bien chers, en effet, ses élèves, dont un grand nombre, le cœur tremblant d'émotion, entoure ici son cerceuil, qu'ils ont voulu porter de leurs mains respectueuses jusqu'à la tombe. Ils étaient son seul souci, sa principale préoccupation. Car si le bagage scientifique du F. Léon était considérable, son cœur était large, et il y conservait un trésor inépuisable de bonté, de dévouement et de sensibilité.

Aussi, parmi le nombre déjà considérable de ses élèves, il ne laisse que des amis. Doux et aimable dans ses relations, il était animé par cette gaieté franche, apanage des cœurs qui sont en paix avec eux-mêmes. Dévoué à ses collaborateurs, qu'il laisse inconsolables, dévoué à son œuvre jusqu'au sacrifice, il ne connaissait point la fatigue, et dépensait ses forces sans compter. C'est là, sans nul doute, qu'il faut chercher la cause de cette mort prématurée.

Aux talents acquis par le travail, le cher F. Léon joignait un vrai don du ciel : il était né musicien.

Aucun instrument ne lui était étranger ; les plus nouveaux n'avaient point de mystères pour lui : il excellait à jouer de tous. Méthode parfaite, brillante exécution, sentiment profond et élevé de la musique, il possédait tout. Le nombre de ses élèves a été considérable, et quelques-uns sont de vrais artistes.

Je n'ai point de compétence pour juger et faire valoir le talent musical de notre frère regretté ; je ne peux parler que des douces

ou des profondes émotions qu'il m'a fait éprouver, lorsque, laissant courir ses doigts sur le clavier des orgues de la cathédrale, il interprétait les chants de triomphe du roi David, les lamentations de Jérémie, ou les sombres prophéties d'Isaïe.

Cher Frère, Dieu vous a subitement appelé à lui. Il a trouvé que votre tâche était accomplie ici-bas, car si votre vie a été courte, elle a été bien remplie.

Vous ne chanterez plus les louanges du Seigneur qu'au pied de son Trône où il vous a appelé, prosterné devant son incompréhensible Majesté. Souvenez-vous des amis inconsolables que vous avez laissés ici-bas, qui vous aimaient bien sincèrement, et qui conservent précieusement votre cher souvenir.

Bien cher Frère Léon, adieu! ou plutôt : Au revoir!

M. Cayole, ami particulier du défunt, a reproduit, en termes sympathiques, les mêmes sentiments d'estime, d'affection et de regret, que venait de réveiller dans tous les cœurs la parole si émouvante du docteur Mattéï.

Cette manifestation a été la récompense accordée par les hommes à un dévouement de dix-neuf années; mais nous avons la ferme espérance que ce dévouement est, Là-Haut, couronné à jamais! (*Courrier de la Guadeloupe*, 15 novembre 1890.)

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Retours en France. — Sont arrivés à la Maison-Mère :

D'Haïti, le 30 novembre, le P. Haaby et un scolastique, M. Kuentzler, revenu pour faire son noviciat ;

De la Guyane, le 24 décembre, le F. Convoyon.

Départs. — Se sont embarqués :

Le 10 décembre, à Marseille, pour retourner au *Gabon*, le P. Gachon et le F. Dioscore (1);

Et, pour la *Sénégalie*, les FF. Christophe, de la maison de Saint-Mauront; et Césaire, de celle de Grignon;

(1) Le P. Gachon a utilisé son séjour en France pour revoir et rééditer une petite Bible illustrée, en langue pongouée. Cet ouvrage, de 320 pages, format in-12, a été imprimé par la maison Herder, de Fribourg en Brisgau, qui a fourni les clichés des gravures; elles sont très belles. Les dons et aumônes recueillis par le zèle de notre confrère ont amplement couvert les frais.

Le 12, au Havre, pour les *États-Unis*, le P. Kientzler, précédemment à Merville;

Le 18, à Bordeaux, pour retourner en *Haïti*, le P. Jaouen, supérieur de nos établissements en cette île;

Le 26, à Bordeaux, pour la *Guadeloupe*, M. Bassler, grand scolastique de Langonnet, destiné à remplacer le F. Léon.

Placements. — Ont été placés :

A *Seyssinet*, les PP. Lavolé et Boucheyras, de la profession du mois d'août (1);

A la maison de *Paris*, les FF. Victorien et Gervais (14 nov.);

A *Castelnaudary*, provisoirement, le P. Reffé, revenu de Ballarat.

Le très révérend Père. — On s'est un peu inquiété dans quelques maisons au sujet de sa santé. Nous sommes heureux de pouvoir rassurer pleinement nos confrères. Le très révérend Père s'est fait extraire une grosse loupe qu'il avait à la tête; et, par prudence, M. le docteur Coffin lui a fait garder la chambre, durant trois semaines. Mais l'opération n'offrait d'ailleurs aucun danger; et grâce à Dieu, le très révérend Père se porte toujours très bien. Prions le Ciel de nous le conserver longtemps encore.

Ordination. — Le samedi, 20 décembre, a eu lieu au séminaire une ordination faite par Mgr Duboin. Elle comptait 10 prêtres, dont 7 novices et 3 séminaristes; 11 diacres, 9 du séminaire et 2 du noviciat; 8 sous-diacres, dont deux de Grignon, 2 minorés et 1 tonsuré.

Sénégalie. — Le *Journal officiel du Sénégal*, du 27 novembre, contient un rapport élogieux sur la mission de Kita, par le commandant supérieur du Soudan français, M. Archinard.

En résumé, y est-il dit, l'Institut catholique de Kita a donné, cette année, des résultats très satisfaisants et qui font bien présager de l'avenir. Le personnel enseignant apporte à l'œuvre entreprise un dévouement dont il y a lieu de le féliciter et qui mérite toute la bienveillance du département.

Dans le même numéro, ce journal publie un compte-rendu de

(1) Ce placement avait été omis, par mégarde, au *Bulletin* de septembre.

la visite de l'établissement de Thiés, par le nouveau chef de la colonie. M. Lamothe a examiné en détail le pénitencier, l'orphelinat et la mission, et a exprimé sa vive satisfaction au sujet de ces œuvres.

Sierra-Léone. — On sait que le P. Raimbault a commencé une nouvelle station de Mission à Conakry, chef-lieu des possessions françaises, au sud du Sénégal. Les *Missions catholiques*, du 19 décembre, contiennent d'intéressants détails sur cette œuvre, qui ne demande que des ressources pour se développer.

AVIS

États du personnel. — Prière aux supérieurs qui n'ont pas encore envoyé leur état du personnel de l'expédier au plus tôt.

Bulletins. — Nous attendons *sans retard* les Bulletins des diverses communautés d'Amérique qui n'ont pas encore été envoyés.

Actes de décès. — Sur les actes civils, il n'y a pas à mentionner le nom de la congrégation : pour les Pères, il suffit d'indiquer leur qualité de prêtres et, pour les Frères, leurs noms de famille et de baptême, avec la qualité de serviteurs ou d'employés.

Maison-Mère, 28 décembre 1890.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Indult relatif à nos chapelles pour les indulgences. — **Bulletins des Communautés.** — *Guyane française.* Communauté du T. S. Rédempteur, à Cayenne. — Mana. — Saint-Laurent du Maroni. — Saint-Jean. — **Nécrologie.** Décès : PP. Lécuyer, Thomas, Kuhrmann, Guillet et Allain. — **Notices :** PP. Helfer, Thomas et F. Urbain. — **Mouvement du personnel.** — **Nouvelles.** — *Avís.* — Le Kinkéliba.

MAISON-MÈRE

INDULT RELATIF A NOS CHAPELLES

POUR LES INDULGENCES

Une des conditions générales exigées pour gagner un grand nombre d'indulgences, c'est la *visite d'une église* ou d'un *oratoire public*, avec offrande de prières aux intentions du Souverain Pontife. Mais, d'après un décret de la S. C. des Indulgences, du 22 août 1842, il faut entendre ici par église ou oratoire public, les chapelles qui ont une entrée sur la rue et où tous les fidèles peuvent pénétrer librement, à l'exclusion de celles qui ne sont pas ouvertes au public, comme les chapelles ou les oratoires établis dans l'intérieur des communautés, des séminaires et autres maisons d'éducation. D'où il suit que les personnes mêmes de ces établissements ne peuvent satisfaire, pour les indulgences, à la condition de la visite d'une église, dans leurs chapelles intérieures, à moins d'avoir, à cet effet, un indult spécial du Saint-Siège.

Cet indult, le T. R. Père vient de l'obtenir pour nos maisons.

Il s'applique non seulement aux membres, mais à tous ceux qui demeurent dans nos établissements. En voici le texte.

Beatissime Pater,

Ambrosius Emonet, Superior Generalis Congregationis Sancti Spiritus et Immaculati cordis Mariæ, ad pedes Sanctitatis Vestræ humillime provolutus, suppliciter petit ut in oratoriis domorum prædictæ Congregationis lucrari valeant indulgentiæ pro quibus lucrands determinata ecclesia visitanda non designatur.

Ex audientia SSmi habita die 30 novembri 1890.

SSmus Dominus Noster Leo Divina Providentia PP. XIII, referente me infrascripto, Archiepiscopo Tyren. S. Congnis de Propaganda Fide Secretario, benigne indulsit ut indulgentiæ generales Ecclesiæ lucrari queant in oratoriis domorum de quibus in precibus : valituro præfato Indulto ad quinquennium.

Datum Romæ ex Aedibus dictæ S. Congnis die et anno ut supra.

† D. *Archiep. Tyren. Secr.*

BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

COMMUNAUTÉ DU T. S. RÉDEMPTEUR A CAYENNE

DÉCEMBRE 1888 — DÉCEMBRE 1890

1. Personnel. — Retraite annuelle des Pères et des prêtres séculiers. — 2. Ministère à Cayenne. — 3. Courses apostoliques à l'Oyapock. — 4. Laïcisation des écoles communales. — 5. Écoles libres établies à Cayenne par le P. Guyodo. — Distribution des prix. — 6. Troubles dans les quartiers. Nombreuses arrestations.

1. — Le personnel de la communauté de Cayenne se compose en ce moment du R. P. Guyodo, préfet apostolique, curé de Cayenne et supérieur provincial; des PP. Krænner, économe; Le Belley, Friederich, Pillard, Laurent, Reignat, Jalabert, Le Citol. Il faut y ajouter depuis le mois de décembre dernier, le P. François, actuellement chargé de la paroisse de Remire.

Tous nous avons fait, cette année, les exercices de la retraite, dans la semaine du 9 au 16 novembre, sous la direction du R. P. Préfet. Les PP. Rabany et Moysan y participaient. Le

premier a émis ses vœux perpétuels et est retourné ensuite à Saint-Jean, près des relégués.

Les prêtres séculiers de la colonie sont venus faire leur retraite après l'Assomption. Ce sont MM. Anxionnas, curé de Roura, Badiou, curé de Tonnégrande; Pignol, curé de Macouria; Jan, curé de l'Approuague; Brunel, aumônier des Iles du Salut; Hervé, curé de Rourou; Fabre, aumônier de l'hôpital militaire de Cayenne; Raffray, curé d'Iracoubo; Maillé, curé de Montsinéry, et Le Bihan, curé de Kau. Les instructions leur ont été données par le P. Le Belley, à la satisfaction de tous.

2. — Dieu protège visiblement la foi de la population cayennaise, car, malgré les mauvais exemples, bien loin de s'amoindrir, les sentiments religieux semblent se développer. C'est ce qu'il nous est donné de constater à la veille des fêtes, où les confessions se prolongent jusqu'à neuf heures du soir et même plus tard. Les mariages deviennent de plus en plus nombreux, et c'est d'un heureux augure pour l'avenir de la famille chrétienne.

Les bulletins précédents ont parlé des confréries du Tiers-Ordre, du Rosaire, des Enfants de Marie, qui sont comme autant de pépinières d'apôtres de tout sexe, dont l'influence salutaire et la bonne conduite aident puissamment à propager et surtout à conserver la foi. Nous ne parlerons pas non plus des processions magnifiques de Cayenne; il suffira de dire qu'elles n'ont rien perdu de leur splendeur.

Notre ministère auprès des moribonds est toujours bien consolant; et pour ceux qui viennent de France, c'est une heureuse surprise de voir porter solennellement la sainte communion aux malades presque tous les matins, après la messe de cinq heures et demie. Au camp Saint-Denis et à l'hôpital militaire, le ministère est aussi bien fructueux, et mourir sans sacrements est le seul fait des Arabes transportés, qu'on peut considérer comme inconvertissables.

3. — Le bon P. Delpuech, l'infatigable missionnaire des Coolies et des Chinois, était parti, en août 1889, pour l'Oyapock. Il y retourna le 23 octobre de la même année, pour la Toussaint. Le 4 novembre, il quittait Saint-Georges pour aller visiter les villages indiens de Corripi, Roucawa et Ouassa, et, le 3 décembre, il rentrait à Cayenne, après avoir fait une ample moisson de baptêmes, de premières communions et de mariages.

Cette année 1890, c'est le P. Moysan qui a été désigné pour la tournée de l'Oyapock. Parti de Cayenne le 6 août, le mauvais temps l'empêcha d'arriver à Saint-Georges pour y célébrer la fête de l'Assomption. En chemin, sa chaloupe recueillit des naufragés qui n'avaient plus de vivres. Les parages de la Guyane sont chaque année le théâtre de fréquents naufrages. Dernièrement, du côté de Sinnamary, un canot contenant sept hommes qui revenaient des mines d'or, semblait sans qu'aucun passager pût échapper à la mort. Quand il s'agit de remonter les rivières, on n'est pas exposé à moins de dangers, soit qu'on rencontre un tronc d'arbre couché dans les eaux, ou qu'il faille exécuter le passage d'un saut. C'est ainsi que cette année un Français, chercheur d'or insatiable, quoiqu'il fût déjà millionnaire, a péri misérablement dans les eaux de l'Oyapock.

Le P. Moysan est rentré à Cayenne pour prendre part à la retraite, après un séjour de trois mois, partagés entre la rivière Oyapock et le Ouanari. Il a reçu ensuite son obédience pour le pénitencier de Saint-Laurent du Maroni, où il est allé remplacer le P. François rentré à Cayenne.

4. — Toutes les écoles de garçons et de filles ont été laïcisées, à part l'école des filles de Mana. On ne s'attendait pas si tôt à cette mesure sous l'administration du nouveau gouverneur. C'est le 7 avril 1888 que M. Gerville-Réache arrivait à la Guyane. A sa première visite au collège tenu par des laïques, il dit aux professeurs, avec un air de fort mécontentement, que cet établissement avait besoin de sérieuses réformes; au contraire, à l'école communale tenue par les Frères de Ploërmel, il se montra plein de courtoisie et exprima au P. Supérieur sa satisfaction au sujet des réponses des élèves, parla de l'amélioration du mobilier, etc. Toutefois il leur donna à entendre que les idées du jour ne lui permettraient pas de les conserver longtemps. « Mais, ajouta-t-il, le jour où je devrai me priver de votre concours, je ne le ferai qu'avec une peine profonde. »

Le 16 septembre de cette même année, le Conseil général vota la laïcisation des écoles. L'administration se proposa dès lors d'y préparer la population. Le F. Odile protesta énergiquement et annonça au gouverneur qu'il partirait avec tous ses Frères, par le courrier du 3 novembre. Cependant l'administration embarrassée temporisa, et la rentrée des classes eut lieu comme

les années précédentes. A la session du Conseil général de juin 1889, la question fut à nouveau posée nettement au sujet du maintien ou du renvoi des Frères. L'administration répondit qu'elle saurait en temps et lieu exécuter le vote du Conseil sans faiblesse et sans défaillance (1).

La situation pour les Frères devenant tout à fait précaire, le 6 août, six Frères de Ploërmel s'embarquaient à bord du courrier, accompagnés jusqu'au fort d'une grande partie de la population Cayennaise, qui témoignait ainsi de sa sympathie pour ces religieux.

5. — A la rentrée de 1889, l'école des garçons fut laïcisée; mais en même temps, se faisait l'ouverture d'une école libre, tenue par les Frères, restés au nombre de six. Pendant les vacances, un Comité avait été organisé, dont le R. P. Préfet était président, et dont deux conseillers généraux faisaient partie. 250 enfants vinrent à l'école des Frères, et si le local avait été plus vaste, ce nombre se serait facilement élevé à 400. Le R. P. Préfet vient de faire l'acquisition d'une nouvelle maison mieux située et qui permettra de recevoir un plus grand nombre d'élèves.

A la fin de l'année scolaire, le R. P. Supérieur crut devoir offrir la présidence de la distribution des prix à M. le Gouverneur, qui l'accepta, et prononça même une allocution après celle du R. P. Guyodo.

Voici quelques extraits de celle du R. P. Préfet :

Tout le monde se rappelle la distribution des prix où, l'année dernière, l'Administration fit connaître officiellement que les Frères n'auraient plus la direction des écoles publiques...

Mais comment les conserver? J'avoue que moi-même j'étais dans une grande inquiétude et je ne voyais pas clairement le moyen pour résoudre la question. J'étais dans cette perplexité, lorsqu'un homme de bon conseil me fit entendre ce mot : souscription. Cette souscription, annoncée à l'église le dimanche, retentit dans tous les cœurs, et, dans une semaine, nous pûmes former un comité et recueillir une somme assez considérable pour assurer de suite les frais d'installation d'une école libre. On peut dire que, dans cette circonstance,

(1) Un décret du Président de la République en date du 30 octobre 1889, a sanctionné ce vote du Conseil général. Ce décret porte à l'art. 13 : « Dans les écoles publiques de tout ordre, l'enseignement est exclusivement confié à un personnel laïque. » (*Bull. offi. des Colonies*, 1889.)

tout le monde était d'accord, les riches, les pauvres, les négociants, les ouvriers, les pères et mères de famille, les habitants des quartiers, tous enfin, manifestèrent leur attachement pour les Frères, tous voulaient les garder pour leur confier l'instruction et l'éducation de leurs enfants. Cet élan général, qui étonna tout le monde, fut regardé par les timides, et peut-être aussi par les jaloux, comme peu solide et peu durable : on nous disait, pour nous décourager, qu'on ne pouvait compter sur la persévérance dans de si bonnes dispositions et qu'il était imprudent de commencer l'œuvre. Nous avons eu confiance en vous, habitants de Cayenne, et vous, vous avez eu confiance en nous. De ce concours général de tous les habitants de la colonie, de cette union, est née l'œuvre de l'école libre. Nous devons constater ici, Monsieur le Gouverneur, à votre louange, que votre administration n'a opposé aucune entrave, n'a créé aucune difficulté, quand il s'est agi de remplir les différentes formalités pour l'ouverture de l'établissement. Nous ne demandons pas de privilège, mais une entière liberté en nous conformant à la loi.

L'école a été ouverte le premier lundi d'octobre 1889, et aujourd'hui nous terminons l'année scolaire par la distribution des prix qui nous réunit en ce moment. Pendant cet intervalle, il nous a été impossible de satisfaire tout le monde; notre personnel enseignant, aussi bien que le local dont nous disposons, n'ont pas été suffisants pour accueillir toutes les demandes.

Les résultats n'ont pas trompé nos espérances; les examens qui viennent d'avoir lieu pour le brevet scolaire constatent que les élèves de la première classe ont soutenu avec honneur les épreuves auxquelles ils ont été soumis. Sur 14 élèves qui se sont présentés, 13 ont répondu convenablement aux questions qui leur ont été posées, et plusieurs ont mérité des félicitations de la part des examinateurs. Les autres élèves de la première classe ont déjà leur diplôme depuis l'année passée.

Une autre commission, moins importante mais non moins utile, composée de quelques membres du comité, a passé dans toutes les classes pour examiner le progrès des élèves; et nous pouvons dire, à la louange des Frères et des élèves, que tous ont rempli leurs devoirs.

Voilà, Monsieur le Gouverneur, Messieurs les Membres du Comité, vous tous, parents, qui nous avez confié vos enfants, vous tous, Messieurs, qui donnez votre concours à l'œuvre, voilà le résultat de nos communs efforts.

Je ne crois pas trop m'avancer en promettant aux parents qu'à la rentrée des classes, on ajoutera à l'école primaire un cours d'étude secondaire, et que les projets d'agrandissement que nous avons, permettront d'accepter toutes les demandes.

M. le Gouverneur a répondu en ces termes :

Mes enfants,

Si je n'avais consulté que ma santé, je n'aurais point annoncé mon intention de présider les distributions de récompenses qui achèvent cette année scolaire. Je n'ai jamais mieux senti que ce matin combien j'ai présumé de mes forces.

Mais j'ai cédé au besoin de me montrer partout, au milieu de ceux qui sont l'espoir du pays. Et, je ne pouvais me désintéresser de vous, en opposant que votre école n'est point de celles que le gouvernement administre et qu'il a créées pour sauvegarder l'indépendance des consciences. Il me semble que la mission de l'autorité supérieure va plus loin et que vous avez droit à une part de ma sollicitude.

Votre comité d'administration l'a ainsi compris, je pense, en me faisant demander, par l'organe de son honorable président, de venir prendre la place que j'occupe en ce moment. C'est là, pour le représentant du Chef de l'État, un témoignage de déférence qui n'a pas lieu de me surprendre de sa part. Je l'ai accepté, autant par considération pour les membres du comité et le vénérable ecclésiastique placé à leur tête, que par égard pour vos familles.

Il y a encore dans ma présence, — pourquoi ne le dirais-je pas? — un témoignage de ma reconnaissance personnelle envers vos courageux maîtres, pour les services qu'ils ont rendus, dans d'autres colonies, comme ici d'ailleurs, aux déshérités de la fortune, à une époque où la démocratie ne s'était pas encore frayé son chemin. Je ne saurais oublier qu'un grand nombre des hommes aujourd'hui, à la tête des affaires publiques, et qui sont les notabilités de notre bourgeoisie ou de la classe ouvrière, ont reçu, sur les bancs des écoles des Frères, les premières notions qui devaient ouvrir leur cœur et leur intelligence.

Si, mes Frères, vous avez compris la portée de l'œuvre d'apaisement et de progrès que je poursuis dans cette colonie, vous éviterez, vous qui êtes avant tout des hommes de paix et de concorde, de créer à l'autorité des difficultés qui la mettraient dans la nécessité de modifier ses sentiments à votre égard. Vous comprendrez que vous ne pouvez faire autrement, si vous désirez vous imposer à l'estime de la population, voire même des adversaires de vos doctrines.

Continuez à instruire la partie de la jeunesse qui vous est librement confiée, préparez-la ici comme vous le faites encore dans d'autres colonies, à remplir la tâche qui lui est réservée. M. le Supérieur ecclésiastique a rappelé, tout à l'heure, les paroles que je

prononçais au moment de la laïcisation des écoles publiques. Je ne les avais point oubliées. Je crois toujours que le progrès doit plus à l'émulation qu'à tous les autres mobiles de l'activité humaine. Grâce à la concurrence, aujourd'hui l'on fait bien, demain l'on fait mieux · telle est la loi d'évolution scientifique à laquelle rien n'échappe. Méconnaître ce principe, c'est enrayer l'œuvre que l'on poursuit, la frapper de stérilité dès le début. C'est en se pénétrant de ces idées que l'Administration travaille au développement et à l'amélioration continuelle de nos établissements publics. Je sais que cet état de choses vous impose de durs sacrifices. Ils ne seront point, sans doute, au-dessus du dévouement de ceux dont la générosité vous a aidés à fonder cette école.

Après de telles paroles, qui aurait pu penser que les vacances de 1890 ne devaient pas se terminer, sans voir la laïcisation de toutes les écoles de filles, à commencer par celle de Cayenne? L'œuvre est aujourd'hui terminée; il ne reste plus aux religieuses que l'école de filles de Mana.

Les Sœurs de Saint-Joseph ont ouvert une école libre à Cayenne. L'institutrice laïque a éprouvé une cruelle déception à la rentrée en voyant que leur école avait conservé tout son petit monde. Les Cayennais ne se soucient pas de confier l'éducation de leurs filles à une demoiselle qui affiche ses petits airs de mépris pour la religion, sous prétexte de la stricte observation de la neutralité.

6. — Le conseil général de la Guyane ayant émis le vœu que les communes des quartiers fussent privées de leur autonomie, le gouvernement de la métropole, sur la proposition de l'administration coloniale, nomma des administrateurs. Les habitants, froissés dans leurs droits de citoyens et d'électeurs, protestèrent vigoureusement, au point que l'administration dut requérir la force armée pour installer les nouveaux fonctionnaires. De nombreuses arrestations furent faites et maintenues après enquête, de sorte que bientôt la geôle de Cayenne se trouva comble.

Il n'y avait pas moins de soixante-dix prisonniers politiques, entre autres M. Louis Hérard, conseiller général, accusé d'être le principal meneur. Seul, en effet, il avait voté contre cette mesure.

Pendant les débats, les avocats demandèrent à l'administra-

tion s'il n'y avait pas de plainte officielle contre les membres du clergé, les accusant d'être les principaux auteurs de l'insurrection. Le Directeur de l'Intérieur déclara qu'il y avait deux rapports confidentiels, mais qu'on ne les communiquerait pas. En présence de cette accusation devenue publique, le R. P. Supérieur adressa au Procureur général une plainte contre les auteurs des rapports confidentiels, demandant que les griefs portés contre le clergé fussent éclaircis pendant les débats. Le Procureur général lut cette plainte dans la séance suivante, et déclara officiellement que, dans l'instruction de l'affaire, on n'avait trouvé aucune trace de l'ingérence du clergé.

Nos confrères ont appris par la voie des journaux qu'elle a été l'issue de cette affaire, qui a provoqué la démission de notre député, M. Franconie, puis sa réélection. Quoiqu'il en soit de l'opportunité de ces mesures administratives, la population entière a été froissée de la manière avec laquelle on a procédé à toutes ces arrestations. M. le Gouverneur a fait remise aux prisonniers de l'amende à laquelle le tribunal de Cayenne les avait condamnés, et, à cette occasion, il a fait observer que les communes les plus hostiles aux administrateurs nouveaux sont également celles qui se sont le plus vivement opposées à la laïcisation des écoles.

Une feuille hebdomadaire qui s'intitule *la Vigie* n'a cessé depuis son apparition (six mois environ), d'insulter le clergé de Guyane et particulièrement le R. P. Guyodo, dans le langage le plus grossier. Les rédacteurs de ce journal se montrent d'autant plus furieux qu'on ne répond à leurs injures que par l'indifférence et le dédain.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-JOSEPH DE MANA

DÉCEMBRE 1888 — DÉCEMBRE 1890.

1. Personnel. — 2. Etat de la paroisse. — 3. Bénédiction de trois nouvelles statues. — 4. Laïcisation de l'école de garçons. Départ des Frères. Touchants adieux de la population. — 5. Ecole laïque. Diminution du nombre d'élèves.

1. — Depuis le départ du P. Kraenner (fin juillet 1889), le P. Holder a dû rester seul à Mana durant plusieurs mois. De temps en temps, cependant, il a reçu la visite de l'un ou l'autre confrère en passage pour Cayenne ou Saint-Laurent. Le P. Le

Belley y a fait, en décembre 1889, un séjour d'à peu près un mois, pendant lequel il a donné les exercices de la retraite annuelle aux Sœurs de Saint-Joseph et fait quelques instructions à la paroisse. Enfin, en avril 1890, le P. Buisson est venu de Saint-Laurent du Maroni s'adjoindre au P. Holder.

2. — Grâce aux différentes confréries établies de longue date à Mana, la paroisse se maintient dans un état satisfaisant. A toutes les grandes fêtes de l'année, on est heureux de constater combien la foi est grande et vivace parmi cette population, pourtant si travaillée par le mauvais exemple des étrangers de toute nature et de toute langue, attirés ici par la *sacra auri fames*. Cette année encore, il a fallu modérer le zèle religieux de nos paroissiens qui, tous, voulaient, pour contribuer à la solennité de la Fête-Dieu, faire des reposoirs. Si cette fête l'emporte sur toutes les autres, tant par la piété que par la pompe extérieure, celle de saint Joseph est toujours célébrée aussi avec un éclat extraordinaire. Comme pour la première, le canon retentit et, à sa voix, répondent des centaines de coups de fusil qui partent de tous les coins du village; il est bien entendu que tout cela est réglé par le premier coup de cloche de l'*Angelus* du matin.

3. — La fête du 19 mars, en 1890, a été particulièrement touchante. On a inauguré ce jour-là trois magnifiques statues en stuc polychromées, à peu près de grandeur naturelle, que le bon P. Kraenner avait fait venir de Paris. Ces statues, représentant le Sacré-Cœur, sainte Anne et saint Louis de Gonzague, placées sur leur socle et dominant le maître-autel, rehaussent singulièrement le chœur de notre église.

Mais quelle n'a pas été la surprise de toute la paroisse réunie à l'église pour la fête de saint Joseph, lorsque, immédiatement avant la grand'messe, les voiles qui les cachaient aux regards furent subitement enlevés, car on ne les avait pas encore vues jusqu'alors. Plus d'une personne émerveillée par la beauté réelle de ces statues laissèrent échapper en pleine église l'expression si familière aux créoles : *Mo maman! bagage la bel homme!*

Après la bénédiction des statues, on commença la grand'messe, et elle fut chantée avec un entrain indescriptible. Après la messe, hommes, femmes, enfants, mais surtout ces derniers, envahirent le chœur, pour admirer de plus près le *joli moune*

bon Dié. Et alors les exclamations et les petits cris d'admiration de redoubler.

4. — Le 28 juillet 1889, eut lieu la distribution des prix de l'école des garçons, dans des circonstances particulièrement tristes. C'était à la veille du départ définitif des Frères de Ploërmel, l'administration supérieure ayant décrété la laïcisation des écoles de garçons pour la prochaine rentrée des classes. Au moment où ils allaient s'embarquer, toute la population de Mana voulut venir serrer une dernière fois la main aux bons Frères. Rien n'aurait démontré d'une manière plus saisissante l'affection des parents et des enfants pour leurs maîtres, que ces adieux si émouvants. Là encore nos bonnes vieilles de Mana, ces vénérables débris de la fondation de la Mère Javouhey, avaient une dernière bénédiction pour nos chers Frères. *Allé qué bon Dié, chè Frè, tit à l'o papa saint Joseph qué méné zot enco à Mana. Oui ! bon Dié grand !* C'est bien là le vœu le plus ardent de la population.

5. — Vers la fin d'octobre de la même année, a eu lieu la rentrée des écoles. Au commencement, les deux instituteurs laïques, originaires de la Martinique, comptaient une douzaine d'enfants; puis, petit à petit, on arrivait à 40; enfin le nombre varie maintenant entre 40 et 50 élèves. Or, les Frères comptaient autrefois plus de 80 enfants, partagés en deux divisions.

Le nombre restreint d'enfants ne permettant pas d'entretenir deux instituteurs, on en a retiré un pour le placer ailleurs.

Si, jusqu'à l'heure présente, le vœu du gouvernement concernant la laïcisation des écoles de filles de Mana ne s'est pas encore réalisé, c'est qu'on n'a point encore trouvé de local qui permette à l'administration supérieure de remplacer les Sœurs de Saint-Joseph par des demoiselles laïques, l'école étant la propriété de ces religieuses.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-LAURENT DU MARONI

DÉCEMBRE 1888 — DÉCEMBRE 1890

1. Personnel. Mutations. — 2. Retraites aux Sœurs. Ministère auprès des condamnés. — 3. Nouvelle église en fer trop petite. — 4. Réparation du presbytère. — 5. Visites. Rapports avec l'administration. — 6. Vols et assassinats. — 7. Evasions de transportés. — 8. Concessionnaires. — 9. Etat sanitaire. Récompenses aux Sœurs de Saint-Paul. — 10. Projet de transfert de tous les condamnés au Maroni. — 11. Ecoles. — 12. Tremblement de terre.

1. — Depuis notre dernier bulletin, il y a eu quelques changements dans notre communauté. Le P. Friederich, après y avoir passé sept ans en qualité de supérieur, a été remplacé par le P. François, le 1^{er} janvier 1889. Le P. Helmer, qui était à Saint-Laurent depuis quelque temps, rentrait à Cayenne, le 24 février, souffrant de la dysenterie, et le P. Buisson venait de Saint-Jean à Saint-Laurent. Le 26 avril 1890, celui-ci quittait de nouveau le Maroni, où le P. Le Beller venait lui succéder.

Au mois de décembre 1890, le P. François a été appelé à Cayenne pour y être chargé de la paroisse de Remire. Il est remplacé comme supérieur par le P. Le Beller, qui a pour compagnon le P. Moysan (1).

2. — Douze jours après son arrivée, le P. François avait eu à donner les exercices de la retraite aux deux communautés de religieuses qu'il y a ici : d'abord aux Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, puis à celles de Saint-Paul de Chartres. Les premières sont chargées des écoles et des femmes reléguées et transportées; les secondes, de l'hôpital. Les deux retraites annuelles suivantes ont été données à ces mêmes Sœurs par le P. Le Belley, qui a aussi prêché, dans un de ses voyages, une retraite de première communion.

Il se trouve quelques protestants parmi les hommes et les femmes qui nous arrivent au Maroni. Deux de celles-ci ont fait leur abjuration, l'une au mois de février 1890, entre les mains du P. Le Belley, et l'autre au mois d'août de la même année, entre les mains du P. Le Beller.

Pour les transportés en cours de peine, ils remplissent assez bien leurs devoirs de chrétiens, quand ils sont à l'hôpital, en

(1) Bien qu'il y ait deux Pères à Saint-Laurent, il n'y a cependant qu'un des aumôniers qui ait un traitement complet; l'autre a seulement un supplément de 1,000 francs par an, le logement et la ration.

qualité de malades ou d'infirmiers ; mais quand ils sont au camp, c'est autre chose. Cela provient-il du respect humain, de leur négligence, ou d'une sourde opposition de la part des chefs, nous ne savons ; toujours est-il que sur six cents environ, il y en a tout au plus une vingtaine qui assistent à la messe, le dimanche. Et il en est de la fréquentation des sacrements comme de l'assistance à la messe. Quant aux transportés libérés ou concessionnaires, un bien petit nombre fréquentent encore l'église. Aussi meurent-ils pour la plupart comme ils ont vécu, sans les secours de la religion.

Les femmes reléguées ou récidivistes, au nombre de 140, habitent actuellement le couvent des Sœurs de Saint-Joseph. Un bon nombre d'entre elles se confessent la veille des grandes fêtes, et tous les dimanches, quelques-unes s'approchent de la sainte Table. 125 ont donné leurs noms pour l'Apostolat de la Prière, rétabli depuis peu à Saint-Laurent.

Il y a parmi tout ce monde de condamnés des âmes généreuses. En voici quelques exemples :

Quand on apprit au Maroni l'incendie de Fort-de-France (juin 1890), il y avait à l'hôpital un transporté qui vendit, pendant plusieurs jours, sa ration de vin, pour venir au secours de plus malheureux que lui. Une femme reléguée, en apprenant les sacrifices que notre vénéré Préfet apostolique fait pour l'école libre, a prélevé 10 francs, sur son maigre salaire, pour cette bonne œuvre. Nous pourrions encore citer des jeunes femmes reléguées, qui s'étaient engagées dans le village, et qui sont rentrées d'elles-mêmes au couvent, soit parce que leur engagiste ne leur permettait pas d'assister à la messe, le dimanche, soit pour se débarrasser des poursuites de ceux qui voulaient les détourner du bon chemin.

Auprès des Arabes, qui sont ici en grand nombre, notre ministère est nul. Et, chose singulière, c'est à leurs derniers moments, alors qu'ils n'ont plus qu'un souffle de vie, qu'ils sont le plus fanatiques.

3. — Depuis plusieurs années, il était question de remplacer l'ancienne église, si spacieuse, si aérée, si commode, mais qui depuis longtemps menaçait ruine. A la fin, on fut obligé de l'abattre, une nouvelle église en fer étant arrivée de France. En attendant qu'elle fut montée, les offices se faisaient à la cha-

pelle de l'hôpital, également bien commode. La nouvelle chapelle en fer, assez élégante, mais beaucoup trop petite et beaucoup trop chaude l'après-midi, a été bénite, le 13 avril 1890, par le P. François, qui, à plusieurs reprises, mais vainement, a protesté contre une telle construction. A cause de son exigüité, les deux Pères sont obligés de dire quatre messes, les dimanches et jours de fête : une à l'hôpital, où il y a toujours de 160 à 180 malades ; une pour les femmes reléguées, au couvent des Sœurs de Saint-Joseph ; les deux autres à la paroisse, pour les transportés en cours de peine, puis pour le personnel et les transportés libres.

C'est surtout pendant les instructions du carême que l'insuffisance de cette chapelle, qui sert d'église paroissiale, se fera sentir. Quand les Sœurs des deux communautés s'y trouveront, avec leurs enfants, elle sera déjà à moitié pleine. Et pour les transportés, les soldats et le personnel libre, pour ceux qui auraient surtout besoin d'assister aux instructions, la place manquera.

4. — Le logement des Pères menaçait ruine aussi depuis longtemps. Enfin, après bien des pourparlers, M. le Directeur de l'administration pénitentiaire, venu à Saint-Laurent le 5 février 1890, donna l'ordre de le réparer. Les travaux commencèrent vers la fin de ce même mois ; mais bientôt le crédit voté pour cette réparation se trouvant épuisé, les travaux furent suspendus. Sur ces entrefaites, l'ingénieur de l'administration pénitentiaire, M. de Vésine, fut rappelé en France ; et il plaïda si bien notre cause auprès du Directeur, en passant à Cayenne, qu'un nouveau crédit fut voté pour continuer les travaux ; ils se poursuivent en ce moment.

A son arrivée à Saint-Laurent, le P. François trouva aussi le jardin dans un grand état d'abandon. Heureusement, il y avait alors comme surveillant principal un homme bien disposé pour les Pères, M. Chenu. Notre confrère lui demanda et en obtint une corvée de trente hommes, pendant plusieurs jours consécutifs, pour refaire l'entourage du jardin, le déblayer et le défoncer.

5. — Outre les visites des confrères de Cayenne, nous recevons plus souvent celle de notre confrère de Saint-Jean, village habité par les relégués ou récidivistes hommes.

Dans les premiers jours de mai 1889, un dimanche matin,

arriva à Saint-Laurent un Inspecteur général, M. d'Espeu, commissaire de la marine. Il était accompagné de M. Verrier, sous-inspecteur, et de M. Campana, directeur-intérimaire. Comme il avait donné rendez-vous à son hôtel, à une heure indiquée, à ceux qui voudraient lui rendre visite, nous y allâmes nous-mêmes et le trouvâmes charmant et bien disposé en notre faveur, mais ne pouvant rien pour améliorer notre position qu'il déplore. Dès le lundi soir, il nous rendait notre visite, se promettant de revenir nous voir pour parler à cœur ouvert de choses et d'autres, voire même de la Réunion, qu'il affectionne beaucoup.

M. Campana est venu nous voir à son tour. D'après lui, nous n'avons rien à espérer pour le moment, ni pour la nouvelle église, ni pour ce qui regarde le traitement du second aumônier.

Le 11 août suivant, M. Gerville-Réache, gouverneur de la Guyane, venait aussi au Maroni. Sa visite, depuis longtemps attendue, donna lieu à une magnifique réception : arcs de triomphe, drapeaux à profusion, discours, dîner officiel ; puis, huit jours durant, visite minutieuse des différentes administrations. Dans celle qu'il nous fit, il se montra très aimable.

Au retour de France du Directeur titulaire de l'administration pénitentiaire, vers la fin de 1889, M. Campana est venu s'installer au Maroni, où il est jusqu'à ce jour en qualité de sous-directeur. Il a juridiction sur Saint-Laurent, Saint-Jean et Saint-Louis.

Comme on l'a vu plus haut, le directeur, M. Verignon, arrivé ici dans les premiers jours de février 1890, ordonna, après examen du presbytère, sa réparation immédiate. Ne nous ayant pas reçus, lorsque nous allâmes, deux jours après, lui faire visite, il dut au moins recevoir la note brève et claire de nos *desiderata* concernant l'église, l'indemnité pour frais de culte, le traitement complet du second aumônier et la réglementation des enterrements des employés. Il est revenu au Maroni au mois de mai de cette même année. Quand les aumôniers allèrent de nouveau le voir, il ne put encore les recevoir ; toutefois il leur rendit leur visite.

6. — Nous recevons aussi de temps en temps d'autres visites dont nous nous passerions volontiers. C'est ainsi que, dans la nuit du 22 au 23 novembre 1889, un maraudeur a essayé d'en-

trer dans la chambre du P. François, qui l'a entendu et interpellé. Le voleur s'en est allé alors pousser une visite au P. Buisson, à qui il a enlevé sa montre. Ce bon Père, ayant besoin de beaucoup d'air, avait laissé les deux portes de sa chambre ouvertes, ce qui a facilité l'opération. Le dimanche 24 novembre suivant, autre visite insolite du même larron, vers 5 h. 1/2 du matin, c'est-à-dire à l'heure des messes à l'hôpital et chez les Sœurs de Saint-Joseph, la maison étant absolument abandonnée, car notre seul domestique assistait à la messe. Le P. François, revenant au presbytère, trouve une des portes de sa chambre ouverte et voit qu'on a également ouvert son armoire et son bureau. Une somme de 117 francs, deux porte-monnaie, un couteau, etc., lui avaient été enlevés. La police, informée de ces vols, en a dressé procès-verbal. Le 30 du même mois, elle arrêtait le voleur et rapportait la montre volée au P. Buisson. C'était un transporté évadé de Cayenne et repris à Saint-Laurent. Il a avoué qu'il avait également volé chez le commandant supérieur et chez des négociants.

Parmi les transportés que l'administration avait accordés, à son arrivée, au P. François pour restaurer le jardin, il y avait des Annamites, car ceux-ci sont habiles dans les travaux de clayonnage. Pendant qu'ils allaient au bois faire des provisions de gaulettes, quelques-uns revinrent au village pour faire d'autres provisions. Un de leurs camarades les ayant dénoncés, mal lui en prit. Le lendemain, pendant qu'ils allaient au bois comme de coutume, il fut assassiné avec une barbarie raffinée. Le cadavre avait la tête et les deux bras amputés; le crâne portait la marque de plusieurs coups de sabre, et une large entaille partant de la poitrine descendait jusqu'au ventre. Trois sur six, qui avaient d'abord été incarcérés, ont été reconnus coupables, et deux ont été depuis exécutés aux îles.

Le 17 avril 1889, un fugitif appelé Julien Fesnier voulut avec deux complices arrêter un transporté appelé Popo. Il est tué par un surveillant, d'un coup de revolver, et survit quelques heures, de manière qu'il peut recevoir les derniers sacrements.

Au mois de novembre de cette même année, la dame Gauzy fut assassinée en plein midi par son mari, dont elle était séparée. Le meurtrier, qui depuis longtemps la menaçait, rentra chez lui après cet acte de férocité et se tira un coup de fusil, dont il

mourut. La femme se conduisait bien et, pour la Toussaint, elle s'était encore approchée des sacrements.

7. — A chaque instant il y a des évasions parmi les transportés en cours de peine; et quand ils ont réussi à se procurer de l'argent d'une manière ou d'une autre, ils réussissent tout de bon à s'évader. C'est ce qu'ont fait, au mois de mai 1891, une troupe de sept transportés qui, après avoir fait la terreur des concessionnaires pendant trois semaines, ont réussi à se procurer des embarcations. Ils étaient armés jusqu'aux dents. Pendant qu'ils dévastaient le district, ils ont assommé et pillé deux hommes et une femme coolies. Un de ces hommes est mort à la suite des coups qu'il avait reçus. Enfin, ils se sont retirés tranquillement du côté de Paramaribo (Guyane hollandaise).

8. — Mais qu'entend-on par le mot concessionnaires dont nous avons déjà parlé? Ce sont des transportés qui s'établissent à la campagne ou dans le village, à leur propre compte. Même des transportés en cours de peine sont autorisés, par suite de leur bonne conduite, à s'établir ainsi au Maroni. Ils peuvent alors se marier, ou faire venir leurs femmes, s'ils le sont déjà. La plupart cultivent la canne à sucre, le manioc, la banane, le café. Ils élèvent aussi de la volaille et du gros bétail. Pendant deux ans, l'administration leur donne la ration et le droit à l'hospitalisation, s'ils viennent à tomber malades. Elle leur donne encore une somme de 300 francs, pour acheter des outils et des meubles. Malgré cela, ils ne réussissent guère, pour plusieurs motifs. D'abord à cause du climat, qui ne permet pas à l'Européen de travailler continuellement au soleil; à cause de l'immoralité qui règne généralement parmi eux; à cause des fourmis manioc qui dévastent leurs plantations; à cause enfin des vols commis par des voisins ou par des transportés évadés.

9. — L'état sanitaire a été bon à Saint-Laurent, durant les années 1889 et 1890. Cependant, cette année nous avons eu plus de décès que l'année dernière; mais les places vides sont bientôt comblées. C'est ainsi que le 20 décembre 1888 nous est arrivé un convoi de 150 transportés, dont un certain nombre ont été ensuite dirigés sur Kourou et sur Cayenne. Le 24 mai 1890, le vapeur *Ville de Saint-Nazaire* en amenait encore 300, qui nous sont restés. Ce vapeur a pu venir avec sa cargaison jusqu'au village même de Saint-Laurent. Enfin, au mois de septembre

dernier, le même bateau et le transport *l'Orne* nous ont encore amené un bon renfort. Beaucoup des nouveau-venus sont atteints de dysenterie et de fièvres, peu de temps après leur arrivée. Outre le climat, on pense que le régime alimentaire et le logement y contribuent pour une bonne part.

Durant les années 1888 et 1886 et antérieurement encore, de 1874 à 1878, la fièvre jaune fit de grands ravages parmi les transportés du Maroni, et aussi parmi le personnel libre d'origine européenne. A cette occasion, les Sœurs hospitalières de Saint-Paul de Chartres eurent l'occasion d'exercer auprès des malades un dévouement vraiment héroïque, que quelques-unes payèrent de leur vie. Le gouvernement de la République a reconnu leur mérite en accordant à deux d'entre elles des médailles d'or, une à la supérieure, sœur Saint-Rémi, l'autre à sœur Saint-Vincent, une des plus anciennes du Maroni. Ces médailles leur ont été remises au mois de mai 1889, par M. d'Espéu, commissaire de marine et inspecteur général.

10. — A diverses reprises, nos créoles de Cayenne se sont plaints, de vive voix et par écrit, de l'humiliation qu'on faisait subir à leur ville et même à toute la colonie, en y envoyant des forçats. Ils avaient déjà porté leurs doléances au ministère. En 1890, le gouverneur, M. Gerville-Réache, étant parti en congé de convalescence, et M. le Procureur de la République se trouvant également absent de la colonie, le directeur de l'administration pénitentiaire, M. Vérignon, fut appelé par son grade à devenir gouverneur par intérim. Il profita de l'occasion pour reprendre le projet, déjà émis auparavant, de concentrer tous les transportés au Maroni, qui est certes assez vaste pour les contenir tous. Il soumit son projet au ministre du commerce et des colonies. Et si des pétitions expédiées par les négociants de Cayenne d'une part, et le départ de M. Vérignon pour la France de l'autre, ne fussent intervenus, ce projet aurait probablement été mis à exécution. Il n'est pas encore complètement abandonné, car M. Vérignon peut nous revenir. En attendant, on continue à travailler avec activité au chemin de fer, qui reliera entre eux Saint-Laurent, Saint-Maurice, Saint-Jean et Saint-Louis. C'est dans cette dernière localité qu'on se propose d'établir plus tard les femmes reléguées ou récidivistes. Actuellement, il n'y a qu'une prison, et quelques cases d'Annamites libérés.

11. — A notre grande satisfaction, nos écoles communales n'ont pas encore été laïcisées, comme elles l'ont été dans beaucoup d'autres localités de la colonie. Elles continuent à être dirigées par les Sœurs de Saint-Joseph, dont le zèle infatigable se fait apprécier ici comme partout ailleurs. Deux sœurs sont chargées des petits garçons et deux des petites filles. Le 15 octobre dernier, il y a eu messe du Saint-Esprit pour la rentrée des élèves, comme d'habitude. Puisse cet état de choses durer encore longtemps!

12. — Dans la nuit du 5 au 6 octobre, vers trois heures un quart, il y a eu à Saint-Laurent un tremblement de terre dont les secousses ont été fortes. Cependant il n'y a pas eu d'accident à déplorer. Il s'est fait sentir aussi à Saint-Jean et à Cayenne, et probablement dans le reste de la Guyane.

Comme on le voit, les émotions ne manquent pas à Saint-Laurent, et elles sont de plus d'un genre. Nous en avons aussi de bien consolantes. Au confessionnal, nous entendons, en effet, parfois de ces rudes natures visiblement impressionnées, jusqu'à verser des larmes, en racontant la série des fautes qui les avaient jetées dans le malheur... Au terme de leur carrière, ils pourront dire à Dieu que, s'ils ont commis de grands crimes, ils ont aussi beaucoup souffert. Heureux s'ils savaient tous donner du prix à leurs souffrances!

MAISON DE SAINT-JEAN DU MARONI

DÉCEMBRE 1888. — DÉCEMBRE 1890.

1. Le P. Rabany, aumônier. Logement. — 2. La Chapelle. — 3. Nombre de relégués à Saint-Jean, morts, évadés. — 4. Tentatives de révolte. — 5. Etat sanitaire. — 6. Visite du gouverneur. — 7. Dispositions des relégués à l'égard du prêtre et de la religion.

1. — Le dernier *Bulletin* de la communauté de Saint-Laurent, a raconté les commencements de l'œuvre de la relégation à Saint-Jean du Maroni. Le P. Buisson, qui a été le premier aumônier de cet établissement, a été remplacé au mois de mars 1889 par le P. Rabany.

Ce ne fut qu'au mois de mai de l'année dernière, que l'administration se décida à donner un logement convenable au prêtre qui, jusqu'alors, c'est-à-dire pendant une année entière, était

resté dans une petite paillote, une des plus misérables et des plus malsaines de tout le pénitencier.

2. — Mais, si l'aumônier a maintenant un logement convenable, il n'en est pas de même du bon Dieu. Jusqu'à ce jour, c'est encore une simple paillote qui sert de chapelle; et qu'elle ne peut contenir que 130 à 140 personnes.

On se plaît à raconter encore aujourd'hui, qu'elle a été planchée par deux relégués qui entreprirent ce travail d'eux-mêmes, sans l'autorisation de l'administration, et même malgré la défense du chef du dépôt, qui alla jusqu'à les menacer de la prison; enfin, il voulut les obliger à tout défaire quand ce fut terminé. Nos deux braves relégués, plutôt que de s'exécuter, préférèrent s'évader dans les bois pour deux jours, afin de donner au commandant le temps de se calmer.

3. — Depuis le mois de juin 1887, date de l'arrivée du premier convoi de relégués à la Guyane, on a reçu au dépôt de Saint-Jean, 1942 hommes et au moins 150 femmes qui, jusqu'à ce jour, restent provisoirement à Saint-Laurent. En ce moment, il y a environ 1200 hommes au dépôt de la relégation. Une centaine de relégués sont en convalescence aux Iles-du-Salut. Une quarantaine sont employés, près de Saint-Laurent, à la future ligne de chemin de fer. Quelques autres sont détachés, soit à l'île Bar qui se trouve près de Saint-Jean, soit à Saint-Laurent chez les fonctionnaires et les commerçants.

Depuis le commencement jusqu'à ce jour, il y en a déjà près de 600 qui sont morts à Saint-Jean. Plus de 150 ont disparu, soit qu'ils aient réussi à s'évader, soit qu'ils soient morts dans les bois qui entourent Saint-Jean. Beaucoup de ces malheureux, dès les premiers temps de leur arrivée à la Guyane, sont découragés en voyant qu'ils ne trouvent pas ici les nombreux avantages qu'on leur avait fait espérer à leur départ de France. D'autres sont démoralisés bien vite par les premiers arrivés, qui leur racontent que l'administration n'a cessé de leur faire les plus belles promesses pour l'amélioration de leur position, et que jusqu'à ce jour elle n'en a réalisé aucune. C'est là que se trouve la raison de ces nombreuses évasions. Mais, après avoir parcouru pendant une quinzaine de jours les immenses forêts d'alentour, beaucoup reviennent se rendre d'eux-mêmes, pressés par la faim et disposés à tout pour éviter la mort.

4. — Cette année même, au mois d'octobre, le mécontentement était général, les têtes exaltées plus que jamais. Plus de 300 de ces relégués, après avoir déposé leur nourriture, qu'ils déclaraient insuffisante, devant la maison du commandant, refusèrent un jour de se rendre dans les chantiers, et déclarèrent qu'ils ne travailleraient plus.

Peu de jours après, par des lettres anonymes adressées au commissaire de police, ils menacèrent d'incendier tout l'établissement et de massacrer tous les fonctionnaires. Des chefs furent nommés pour fomenter la rébellion. Bientôt il y eut des manifestations en ce sens. Enfin on apprit que la révolte, depuis longtemps préparée, était définitivement organisée, qu'il y avait des chefs pour chaque camp et pour chaque catégorie, que l'on s'était procuré les armes nécessaires et que tout devait éclater dans la nuit du 19 au 20 octobre. L'administration prit les mesures nécessaires pour tout réprimer énergiquement à la première alerte. Les surveillants militaires, les gendarmes et tous les fonctionnaires furent consignés, chacun avait des ordres, des armes et les munitions nécessaires. Les sœurs de l'hôpital, ainsi que toutes les dames avaient reçu l'ordre de se retirer à la gendarmerie, au premier signal, dès qu'on sonnerait le tocsin. Mais, cette fois encore, tout devait se borner à une simple manifestation. On arrêta les chefs, les meneurs connus et ceux qui furent trouvés avec des armes en mains. M. le Sous-Directeur de la relégation arriva dès le lendemain pour les calmer et faire tout rentrer dans l'ordre. Les plus exaltés, refusant de se soumettre, et voyant que d'un autre côté ils ne réussissaient pas à entraîner assez de leurs camarades pour exécuter leurs desseins, quittèrent le dépôt en grand nombre, se réfugièrent dans les bois et y mirent le feu tout près de Saint-Jean. Enfin le Directeur lui-même arriva de Cayenne dans les premiers jours de novembre; il fit de nouvelles promesses, distribua quelques faveurs à ceux qui le méritaient le moins, mais qu'on craignait davantage et réussit enfin à les calmer encore pour quelque temps.

On reconnaît aujourd'hui généralement que le lieu du dépôt de la relégation a été très mal choisi, à tous les points de vue, soit sous le rapport sanitaire, soit pour n'importe quel essai de culture, etc.

5. — Depuis le commencement jusqu'à ces derniers temps, l'état sanitaire n'a cessé d'être de plus en plus mauvais. Ce n'est pas sans motif que Saint-Jean passe pour l'endroit le plus malsain de la colonie. Pendant les six derniers mois de 1889, on enregistrait près de 50 décès par mois. Depuis le commencement de cette année, on envoie les convalescents aux Iles-du-Salut; de sorte que la mortalité est bien moins grande.

6. — M. le Gouverneur, au mois d'août 1889, dans sa tournée au Maroni, visita l'établissement de la Relégation, et c'est alors qu'il décida qu'une des îles du Salut servirait à l'avenir de sanitarium et de lieu de convalescence pour les malades qui encombraient les hôpitaux. Du reste, il avait reçu des ordres à ce sujet du ministère, qui insistait pour qu'on prit au plus tôt des mesures pour conjurer cette grande mortalité.

A ce moment, et depuis plusieurs jours, le Père était aux prises avec la fièvre. M. le Gouverneur voulut bien aller lui faire une visite et même l'inviter à prendre part à un grand dîner qui fut donné la veille de son départ. Il promit même de faire nommer un second aumônier pour l'aider, et surtout le remplacer en cas de maladie; mais il est bien probable que cette promesse ne sera pas exécutée de longtemps.

7. — Les relégués en général sont de pauvres malheureux, qui sont tombés dans le vice où ils ont vécu, parce que, pour la plupart, ils n'ont pas goûté le bonheur d'une éducation chrétienne. Ceux qui n'ont pas connu leurs parents et qui dès leur enfance ont été abandonnés et livrés à eux-mêmes sont le plus grand nombre.

Il y en a quelques-uns qui ont été à Saint-Michel ou à Saint-Ilan. Tous sans exception conservent le meilleur souvenir des années qu'ils ont passées dans ces maisons. Ils aiment à se rappeler encore ce qu'ils faisaient et combien ils étaient heureux au milieu des Pères et des Frères qui les dirigeaient, et dont ils n'ont pas oublié les noms. Malgré leurs fautes plus ou moins nombreuses et le contact dans les prisons avec tout ce qu'il y a de plus mauvais, ils ont tous conservé dans leur cœur des sentiments de foi et de piété. Eux, en général, ne sont pas retenus par le respect humain pour assister aux offices et fréquenter les sacrements. Mais ils ont parfois à supporter bien des avanies de la part des plus mauvais. Plusieurs ont dû livrer de véritables

batailles pour avoir leurs effets qu'on venait de cacher pour les empêcher d'aller à la messe.

En général les relégués respectent le prêtre, ont en lui une véritable confiance, et écoutent ses avis avec déférence. Mais comme, pour la plupart, ils ont été élevés absolument sans religion, ils sont dans la plus grande et la plus complète indifférence pour ce qui regarde leur âme et l'éternité. Il n'est pas rare d'en trouver ici qui se disent catholiques et qui n'ont jamais mis le pied dans une église, ni parlé à aucun prêtre. Parfois même on en trouve qui ne sont pas baptisés et qui n'ont jamais eu aucune religion. Aussi il y en a bien peu, vu le nombre du personnel, qui assistent aux offices le dimanche et les jours de fête. Cependant il en vient à peu près autant que notre pauvre chapelle peut en contenir.

Du reste, les fonctionnaires sont loin de donner le bon exemple. Mais comme leur conduite, pour la plupart, n'est guère propre à inspirer le respect, leur influence sur les relégués est bien faible.

La foi se réveille généralement dans le cœur de ces pauvres gens lorsque la maladie vient les visiter et surtout lorsqu'ils sont en danger de mort. Beaucoup d'entre eux font appeler le prêtre spontanément et dès le commencement de leur maladie. Tous, pour ainsi dire, dans ces moments-là, acceptent avec reconnaissance les secours de la religion. Il est bien rare d'en trouver qui s'obstinent à refuser les sacrements et qui veulent mourir comme ils ont vécu. Cependant, malheureusement, un trop grand nombre sont surpris par la mort. Bien souvent on les apporte à l'hôpital au milieu d'un accès de fièvre pernicieuse, ou à la suite d'une insolation; ils sont alors sans connaissance et meurent de même sans pouvoir se confesser.

Parmi les protestants, presque tous ceux qui sont morts ont voulu se convertir. Il y a eu plusieurs arabes qui se sont fait baptiser. Un Juif même, peu de jours après sa conversion, a fait la mort la plus édifiante.

On pourrait raconter ici bien des faits vraiment merveilleux; où les témoins, parfois des cœurs bien endurcis, les yeux pleins de larmes ne pouvaient s'empêcher de dire : « Cette conversion est vraiment extraordinaire; mon Père, voilà un vrai miracle. » La grâce, en effet, qui venait de transformer ces cœurs qui

avaient résisté plusieurs jours aux sollicitations du prêtre, était si forte qu'ils manifestaient publiquement et à haute voix les sentiments de foi et de repentir qui les animaient.

Si ces effets extraordinaires et publics de la grâce divine sont encore rares, les conversions véritables, sincères et parfaites, après vingt, trente et quarante ans de vie dans le mal, sans foi et sans religion, sont heureusement fréquentes à l'heure de la mort. C'est là que le prêtre trouve ses joies et ses consolations au milieu de ces malheureux.

NÉCROLOGIE

Le premier *Bulletin* de cette année renferme hélas ! une liste bien longue de décès. Jamais encore la Congrégation n'avait été en si peu de temps aussi cruellement éprouvée. Et ce sont de tout jeunes missionnaires qui sont cette fois les victimes ! En ces moments douloureux, on a besoin de se rappeler que les œuvres de Dieu ne sont fondées que sur la croix. Espérons que ces sacrifices attireront d'abondantes bénédictions sur la Congrégation et sur ses œuvres.

Voici, par ordre chronologique, la liste de ces décès :

Le P. Lécuyer (François), mort le 28 novembre à Onitsha (Bas-Niger), par suite de fièvre bilieuse, à l'âge de 30 ans, après 6 ans de communauté, 3 ans et 2 mois de profession ;

Le P. Thomas (Louis), mort à Nemlao (Bas-Congo) le 14 décembre, par suite de fièvre bilieuse également, à l'âge de 28 ans, après 6 ans de communauté, 1 an et 4 mois de profession ;

Le P. Kuhrmann (Frédéric), mort à Port d'Espagne, le 16 décembre, par suite de dyspepsie, à l'âge de 37 ans, après 6 ans, 3 mois de profession ;

Le P. Guillet (Edmond), mort à Kita le 27 décembre, par suite de fièvre bilieuse, à l'âge de 37 ans, après 16 ans de communauté, 11 ans et 4 mois de profession ;

Le P. Allain (Édouard), mort à Saint-Denis (Réunion), le 10 janvier, par suite d'une hépatite, à l'âge de 42 ans, après 21 ans de communauté, 16 ans et 5 mois de profession.

Voici les notices des Pères Helfer, Thomas et du F. Urbain.

LE P. HELFER

DÉCÈDÉ A MROGORO LE 19 NOVEMBRE 1890.

Le P. Marie-Eugène Helfer naquit à Ohnheim (Bas-Rhin), le 8 juin 1861. Il avait déjà fait en grande partie ses études littéraires, lorsqu'il entra au petit scolasticat de Cellule, le 1^{er} octobre 1878. Prêtre à Chevilly, le 1^{er} novembre 1885, il y fit profession le 29 août 1886. Le passage suivant de sa lettre de demande montre de quelles généreuses dispositions il était animé.

Si les règles et les constitutions de la congrégation, disait-il, sont conformes à mes désirs de servir Dieu, une de ses fins surtout répond à mes attrait. porter le bienfait de la foi aux âmes délaissées, aux âmes les plus abandonnées, entrer, armé de la croix, dans le vaste empire de Satan, diriger un jour mes pas vers cette infortunée Afrique, comme maintenant déjà toutes mes pensées y sont dirigées. Mes prières sont pour la conversion de ces peuples malheureux; ma santé, ma vie, je les sacrifierai volontiers pour augmenter les adorateurs du vrai Dieu. (Lettre du 14 juillet 1886).

Après sa profession, il fut envoyé dans la Mission du Zanguebar, où il s'est généreusement dépensé, sans jamais se laisser décourager. Voici en quels termes il demandait ses vœux perpétuels.

Trois années presque se sont écoulées depuis le jour de ma profession et de mon départ pour l'Afrique. Depuis ce temps, je n'ai eu aucun regret d'être entré dans la congrégation, ni d'avoir quitté l'Europe. Les fièvres, les épreuves sont venues, mais le bon Dieu m'a toujours soutenu.

Mes vœux de trois ans touchent à leur fin. Ce serait un grand bonheur pour moi de pouvoir faire mes vœux perpétuels, cette année, à la fin de la retraite. (Lettre du 20 mars 1889).

Le cher P. Helfer fut admis aux vœux perpétuels et eut le bonheur de les émettre à Zanzibar, le 9 mars 1890. On l'avait envoyé à Mrogoro pour remplacer le P. Karst, pour un mois, lorsqu'une fièvre hématurique est venue, prématurément mettre fin à ses travaux. Le P. Ledonné, qui était accouru de La Longa, pour l'assister dans ses derniers moments, annonçait ainsi à Mgr de Courmont le décès de ce cher confrère :

Appelé en toute hâte par le F. Basilide, je suis parti samedi soir,

à six heures, de La Longa, et suis arrivé lundi, vers midi, à Mrogoro. J'ai trouvé le P. Helfer bien malade, et lui ai parlé de recevoir les derniers sacrements; je n'ai pu le confesser, parce qu'il divaguait toujours. La nuit du mardi au mercredi a été très agitée. Il a fait appeler le Frère cinq fois; moi aussi, je suis allé le voir vers trois heures du matin. Il était toujours dans le même état.

Vers sept heures et demie, j'allai m'asseoir à côté de son lit, et lui demandai s'il était prêt à paraître devant Dieu. « Attendez un peu », me répondit-il encore. Puis, tout à coup, il est pris de forts hoquets, sa poitrine se soulève avec effort. Je n'ai que le temps de lui donner une dernière absolution. Je vais chercher les saintes huiles; lorsque je suis de retour, il était mort.

Voilà comment, le neuvième jour d'une attaque de fièvre bilieuse, ce cher Père a été emporté. Pendant sa maladie, il ne s'est jamais plaint. Depuis mon arrivée à Mrogoro, il n'avait plus sa connaissance. Je ne sais même pas s'il m'a reconnu; mais je ne doute pas que le bon Dieu lui ait accordé sa récompense (lettre du 19 novembre 1890).

LE P. LOUIS THOMAS

DÉCÉDÉ A NEMLAO, LE 14 DÉCEMBRE 1890

Le P. Louis-Marie Thomas était né à Carnac, diocèse de Vannes, le 26 janvier 1863. Il venait de terminer sa rhétorique au petit séminaire de Sainte-Anne, où, d'après le témoignage de son supérieur, il s'était « toujours fait remarquer par sa piété, sa bonne tenue et son application au travail », lorsqu'il demanda à entrer dans la congrégation. Arrivé à Chevilly le 24 septembre 1884, il reçut la prêtrise à Grignon le 28 octobre 1888 et fit profession le 15 août 1889.

Envoyé aussitôt après, selon son vif désir, en Afrique, il écrivait tout récemment encore au T. R. Père une lettre donnant d'excellentes nouvelles sur sa santé et sur son ministère. En voici quelques extraits :

Je me porte très bien en Afrique. Je me figurais que le climat était meurtrier; il n'en est rien.

Je suis très content de mon sort, mon T. R. Père, et je remercie tous les jours le ciel d'avoir fait de moi un religieux missionnaire, malgré ma grande indignité.

J'ai été chargé de l'œuvre des enfants et du saint ministère à l'extérieur. Les enfants me donnent assez de consolations; mais,

avec les pauvres Noirs, il faut de la patience, et malheureusement je n'en ai pas assez. Je suis parfois trop vif. Les lettres de notre vénérable Père, adressées aux membres de la congrégation, me font un grand bien; car, dans ces lettres, il parle sans cesse de la paix, de la douceur, du calme, de la patience, et il indique comment il faut agir auprès des Noirs qui nous sont confiés...

Depuis que je suis en Afrique, j'ai eu le bonheur d'envoyer deux anges au ciel, et j'ai aussi baptisé des adultes en danger de mort. Cependant je ne suis pas content de mon travail, car je voudrais faire beaucoup de chrétiens... (Lettre du 4 sept. 1890.)

Peu de jours après la réception de cette lettre, en arrivait une autre du P. Callwaert annonçant hélas! le décès de ce cher confrère.

La mission du Bas Congo déjà si éprouvée depuis cinq ans, écrivait-il au T. R. Père, vient encore d'être cruellement frappée en la personne du cher P. Thomas, décédé le 14 de ce mois. Ce bon confrère, à Nemlao depuis un an, n'avait jamais été malade, lorsque le dimanche 7 décembre, il fut pris d'une fièvre hématurique si violente que, dès le premier accès, le médecin jugea son état très dangereux.

Le mercredi 10, sur l'avis du docteur, je résolus de lui administrer les derniers sacrements. A peine avais-je commencé à lui exposer la gravité de son mal :

« Alors, me dit-il, il faut se préparer à mourir?

— Oui, lui répondis-je, car votre fièvre peut facilement vous emporter.

— Eh bien, ajouta-t-il, si c'est la volonté de Dieu, que je meure. »

Il était tout résigné et acceptait le sacrifice avec une complète soumission à la volonté de Dieu. Le soir même, je lui donnai l'extrême-onction. Les vomissements trop fréquents de bile ne permirent point de lui porter le saint viatique. Ce n'est que le vendredi 12, que le Père put communier. Il eut encore le même bonheur le dimanche matin 14, trois heures avant de mourir. Le cher malade a conservé sa pleine connaissance jusqu'à ces derniers moments.

L'enterrement eut lieu le lundi matin avec messe. Ces Messieurs du gouvernement ont fait les frais du chant, et nous ont montré la plus grande sympathie en cette douloureuse circonstance.

C'est le docteur de l'État indépendant qui a soigné le Père avec un vrai dévouement. Tous les jours, durant la maladie, il a fait le pénible voyage de Banane à Nemlao pour venir voir le cher malade, lui apportant non seulement les médicaments, mais encore tout le

confort que pouvait réclamer son état. Le docteur Étienne, chrétien pratiquant, a été depuis le commencement de son séjour à Banane l'ami dévoué de la Mission. (Lettre du P. Callwaert, du 16 décembre 1890.)

LE F. URBAIN FREY

DÉCÉDÉ A DAKAR LE 12 DÉCEMBRE 1890.

Le F. Urbain (Philippe Frey), né à Fribourg (grand duché de Bade), le 28 avril 1838, entra comme postulant, le 8 décembre 1861, à Notre-Dame de Langonnet, où il fit profession le 19 mars 1864.

Employé d'abord pendant deux ans à l'abbaye, il passa ensuite à Saint-Michel (2 octobre 1866), et de là fut envoyé en Afrique en 1869.

Le P. Pascal (Jean-Baptiste) donne sur les travaux et les derniers instants de ce cher Frère, les détails suivants :

Le F. Urbain arriva en Afrique en avril 1869. A part quelques mois de séjour à Saint-Louis et en Gambie, il a passé ces vingt-deux ans à Saint-Joseph de Ngasobil, dans un obscur, mais persévérant et bien méritoire dévouement. Sa fonction principale était celle de tailleur et de linge; mais à celle-là se joignaient d'autres fonctions secondaires, où il a rendu beaucoup de services et pratiqué de nombreux actes de vertu. Il a été notamment chargé, pendant longtemps, de faire la classe aux enfants de l'Orphelinat, et de les surveiller pendant la récréation. Il aimait beaucoup ces pauvres petits noirs, et sa bonté pour eux, poussée parfois jusqu'à une indulgence excessive, provenait d'un sincère et ardent désir de leur faire du bien. Elle lui avait gagné leur affection, et, quoiqu'ils soient généralement peu prodigues de témoignages de reconnaissance, on en a entendu souvent parler de lui en termes pleins de gratitude.

Durant sa longue carrière africaine, le F. Urbain eut beaucoup à souffrir au moral et au physique. Son extrême sensibilité lui rendait fort pénibles les moindres petites contrariétés, et la grande timidité qui l'empêchait de s'en décharger aggravait encore le poids de ses peines. Sa santé, robuste pendant longtemps, laissait beaucoup à désirer ces dernières années, malgré les apparences contraires, et de fréquentes indispositions l'arrêtaient ou l'incommodaient dans son travail.

Mais, qu'il la portât dans son cœur ou dans son corps, la croix était toujours acceptée par lui comme elle doit l'être par un vrai disciple de Jésus-Christ. Plusieurs fois, dans l'intimité, il a dit des

paroles comme celles-ci : « Ah ! c'est bien ennuyeux et bien dur, mais il faut bien souffrir pour expier ses péchés. » C'était l'expression de ses vrais sentiments.

Dans les premiers jours de décembre, il fut pris d'une maladie dont on n'a pu déterminer exactement la nature. Il se plaignait surtout de la poitrine et de violentes douleurs d'entrailles. On eût dit que, dès le premier moment où il a été obligé de se mettre au lit, il avait un certain pressentiment de sa mort; car, quoique les symptômes ne fussent pas alarmants, il a demandé, le troisième ou quatrième jour de sa maladie, à faire une confession générale. On lui a permis de faire cette confession pour le tranquilliser; mais on était loin de croire qu'elle serait suivie de si près par la mort. Le 8 décembre, fête de l'Immaculée-Conception, il s'est encore confessé et a reçu la sainte communion à jeun, vers les trois heures du matin, dans les meilleurs sentiments de dévotion et de résignation à la très sainte volonté du bon Dieu. Le mal, au lieu d'empirer, semblant diminuer, on ne jugea pas à propos de lui donner l'Extrême-Onction.

Voyant que les remèdes qu'on lui donnait à Saint-Joseph ne parvenaient pas à le guérir, et espérant qu'une consultation de médecin lui serait très utile, on lui proposa d'aller à Dakar, ce qu'il accepta avec empressement. Au moment de l'embarquement, le bon frère était abattu, mais son état n'inspirait pas de crainte immédiate. Le P. Lavandier, de la communauté de Joal, et le F. Protais, infirmier de Saint-Joseph, l'accompagnaient. Le vent étant contraire, le voyage fut long et pénible. Vers le milieu de la nuit du 11 au 12, le malade se plaignit d'être très fatigué; cependant, après avoir parlé quelques instants à ses compagnons de voyage, il parut se reposer tranquillement. Calme trompeur, hélas! Vers cinq heures du matin, au moment où le bateau entrait dans la rade de Dakar, le F. Protais s'approcha de lui doucement, croyant qu'il dormait encore. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il s'aperçut que le F. Urbain expirait! Le P. Lavandier, que l'étroitesse de la cabine et la pluie avaient obligé de chercher un abri dans la cale, accourut et lui donna une dernière absolution.

Nous éprouvâmes une bien douloureuse émotion à Dakar, quand on nous annonça la triste nouvelle, et nous eûmes à multiplier les démarches pour obtenir que le corps pût être porté à l'église; dans des cas analogues, on avait exigé qu'il fût porté directement au cimetière. L'enterrement eut lieu le 13 décembre au milieu d'un concours considérable.

Vingt-deux ans d'une vie de prière, de travail et de souffrance pour le salut des âmes abandonnées; cela a dû être pour le cher F. Urbain un beau titre au repos du ciel!

MOUVEMENT DU PERSONNEL

Retours en France. — Sont arrivés à Marseille :

Le 22 décembre, le P. Acker, supérieur de la communauté de Zanzibar. Il est reparti de Marseille le 26, avec l'autorisation du T. R. Père, pour se rendre chez les Pères d'Alger, à la Maison-Carrée, où il avait été invité avec les plus vives instances à aller passer la saison d'hiver, à cause de son état de santé (1).

Le 5 janvier, le P. Bichet, supérieur de la station de Sainte-Anne du Fernan-Vaz (Deux-Guinées), obligé de nouveau par les rhumatismes de revenir en France ; et le P. Féger, de la communauté du Rio-Pongo, mission de Sierra-Leone, que des attaques répétées de fièvre bilieuse ont contraint aussi de rentrer.

Le 17 janvier, de la Mission de Sénégambie, le P. Rémont, atteint de la même maladie, et M. Le Masson.

Départs. — Le 1^{er} février s'embarque pour l'île Maurice le P. Haaby, revenu d'Haïti à la fin de novembre.

Mentionnons aussi le départ pour le Bas-Congo du F. Pothin, retourné dans cette Mission le 10 octobre dernier.

(1) Le T. R. Père avait écrit à Mgr Livinhac pour le remercier. Sa Grandeur lui a répondu par la lettre suivante, que nous sommes heureux de reproduire ici, parce qu'elle témoigne des excellentes relations qui ont toujours existé entre nos missionnaires et les PP. d'Alger.

« Maison-Carrée (Algérie), le 13 janvier 1891.

« Mon Très Révérend et bien cher Père,

« Je reçois à l'instant votre aimable lettre, bien faite pour me confondre par les remerciements dont elle est remplie. Jamais, en effet, nous ne pourrions payer la dette de reconnaissance que nous avons contractée envers vos excellents missionnaires depuis treize ans, et qui va toujours grossissant. Lors de mon passage à Paris, au mois de septembre dernier, je me rendis chez vous pour vous dire combien nous sommes touchés de la charité admirable de tous vos Pères et Frères. Vous étiez absent pour plusieurs jours, et je dus quitter la capitale sans avoir la consolation de remplir un devoir si doux. Je suis heureux de le remplir aujourd'hui. Daignez donc agréer l'expression de notre gratitude pour tous les services que nous ont rendus vos dignes confrères depuis 1878. Leurs procédés à notre égard sont au-dessus de tout éloge ; nulle part, comme au milieu d'eux, je n'ai éprouvé la vérité du *quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum*.

« Ouvriers employés à défricher le même champ du Père de famille, soyons toujours unis par les liens de la charité qui est la marque des véritables disciples de Jésus-Christ ; et que ceux qui viendront après nous n'aient qu'à imiter notre exemple. Par là, nous attirerons les bénédictions du Ciel sur cette terre désolée.

« † LÉON LIVINHAC, *missionnaire d'Alger.* »

NOUVELLES DIVERSES

Notre-Dame des Victoires. — Le dimanche de l'Épiphanie, 11 janvier, plusieurs Pères et Frères de la Maison-Mère sont allés, selon l'usage traditionnel, prier pour la Congrégation et ses Missions, à l'office de l'archiconfrérie. Le P. Heintz, chargé par le T. R. Père de prêcher à la cérémonie, a vivement intéressé son pieux auditoire par le récit de son voyage et de ses travaux en Afrique. Aussi M. l'abbé Dumax l'a-t-il invité à prêcher de nouveau le dimanche 23 janvier, jour de la fête de la conversion de Saint-Paul. Le R. P. Barillec a présidé l'office et donné le salut du Saint-Sacrement, en remplacement du T. R. Père empêché de s'y rendre. La quête a été faite en faveur de nos Missions.

Mgr Augouard. — Quelques jours après son sacre, ce prélat était parti pour Poitiers ; sur l'invitation de Mgr Juteau, il a fait dans cette ville l'ordination des Quatre-Temps de l'Avent et officié pontificalement à la cathédrale le jour de Noël. Après avoir fait de divers côtés, dans ce diocèse, des conférences et prédications pour trouver des vocations et des ressources, il s'est rendu à Notre-Dame de Langonnet, pour y donner la tonsure aux scolastiques théologiens, le dimanche 11 janvier. Il fait en ce moment une tournée dans les petits et les grands séminaires de Bretagne, pour y réveiller le souvenir de la Congrégation et de nos Missions d'Afrique. Sa Grandeur doit repartir le 10 mars pour l'Oubanghi.

Secours à nos Missions. — Le 8 janvier, s'est tenu à Cologne la quatrième réunion générale du Comité central de la société allemande des Missions catholiques d'Afrique. Cette société a recueilli en deux ans plus de 500.000 marks, qui ont été donnés aux missions africaines placées sous le protectorat allemand. Nos nations du Zanguebar ont reçu 60.000 marks. (*Gazette de France*, 14 janv. 1891.)

Le P. Kraemer écrit en outre au T. R. Père que l'on a bien voulu sur sa demande, accorder à notre scolasticat de Langonnet une subvention d'au moins 3,000 francs, en faveur de nos scolastiques d'Allemagne. (Lettre du 19 janvier.)

De son côté, le Comité antiesclavagiste de Paris a voté pour

nos Missions des possessions françaises d'Afrique une somme de 20,000 francs. (*Bull. de la Société*, déc. 1890.)

AVIS

Le Kinkéliba. — Comme on l'a vu par l'annonce de leurs décès, la plupart des confrères que nous avons eu le regret de perdre en ces derniers temps ont été emportés par la fièvre bilieuse. Il n'est donc pas inutile de rappeler le remède déjà indiqué contre cette terrible maladie des pays tropicaux, au *Bulletin*, n° 17 (t. I^{er}, p. 600), et qui paraît réellement efficace. Voici ce que nous écrit à ce sujet le P. Féger, le 21 janvier :

Depuis mon séjour en Afrique, j'ai eu quatre fois la fièvre bilieuse, en dehors des accès non pernicioeux, c'est-à-dire non hématuriques : d'abord en octobre 1888, puis en novembre 1889, ensuite en janvier 1890, enfin en octobre de la même année, plus une attaque de fièvre jaune, après une première maladie, en novembre 1888.

Or, les quatre fois, je n'ai été sauvé que par le *kinkéliba* et la quinine. Dès les premiers frissons, je me mettais au lit et faisais préparer de la tisane de kinkéliba, et j'en buvais jusqu'à trois ou quatre tasses, aussi chaud que possible; alors la réaction se produisait. Les frissons cessaient et les vomissements commençaient. Je prenais alors de la tisane froide du même remède. J'ai ainsi constaté que ce remède sert à la fois de vomitif, de purgatif et de tonique.

Mgr Barthet écrit, de son côté, le 16 décembre 1890 :

Le médecin en chef de Saint-Louis a mis à profit cette précieuse plante, qui se trouve partout ici dans les brousses, et qu'un médecin de Marseille a déjà baptisé du nom de *Combretum Raimbaulti*, du nom du P. Raimbault, qui en a fait connaître l'efficacité. Avec quelques tasses de décoction de kinkéliba, on arrête les vomissements; et les urines qui sont d'un sang noirâtre redeviennent claires, et le malade est sur pied en trois ou quatre jours. C'est une heureuse découverte pour ces pays.

Maison-Mère, 28 janvier 1891.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



Serveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Fête du T. R. Père général. — Le 2 février à la Maison-Mère. — **Bulletins des Communautés.** *Etats-Unis.* Pittsburgh. — Maison de Saint-Stanislas. — Glenfield. — Sharpsburg. — Millvale. — *Arkansas.* Marienstatt. — Conway. — **Nécrologie.** *Notices :* PP. Kuhrmann et Allain, F. Acheul. — **Mouvement du personnel.** — **Nouvelles.** — *Avis.* Ecrits du V. Père.

MAISON-MÈRE

LA FÊTE DU TRÈS RÉVÉREND PÈRE GÉNÉRAL

Cette année, comme l'année dernière, la fête patronale de nos scolasticats se trouvait remise au 28 janvier, veille de la Saint-François de Sales. Le Très Révérend Père s'est rendu à Chevilly pour la célébrer avec les grands scolastiques. Il a chanté la grand'messe, et, dans l'après midi, a présidé une séance à la fois récréative et théologique, donnée en son honneur, et très bien réussie.

Avant cette séance, les Pères de la communauté, avec leurs confrères en passage, étaient allés offrir leurs vœux de bonne fête au Très Révérend Père. Les Frères se sont réunis après la séance, un peu avant le salut du Saint-Sacrement, pour lui exprimer également leurs souhaits; et ils ont reçu, comme les Pères, sa bénédiction et ses paternels encouragements.

Le Très Révérend Père est rentré de bonne heure à Paris, et, à huit heures du soir, les Pères de la Maison-Mère se sont rendus auprès de lui; le R. P. Collin, qui s'est fait leur interprète, a parlé des épreuves que traverse l'Eglise et la Congrégation dans les temps présents. « Ces épreuves, a-t-il dit au Très Révérend Père, rendent votre mission plus difficile et plus

lourde. Aussi pouvez-vous être assuré que tous, tant que nous sommes, nous prions avec d'autant plus de ferveur, pour que le Seigneur vous accorde avec abondance les grâces de force et de courage dont vous avez besoin au milieu de toutes ces difficultés. »

Le Très Révérend Père a répondu à peu près en ces termes :

« Oui, nous sommes en ce moment bien éprouvés, et nous avons besoin de beaucoup de grâces. C'est, on peut le dire, une véritable persécution contre l'Eglise et les Congrégations religieuses, organisée et menée par les Loges. Mais, à nous aussi, Notre-Seigneur nous dit : « Ne craignez rien. Je suis avec vous. » Ayons donc confiance en Dieu. Redoublons de zèle et de ferveur, et remettons-nous entièrement entre ses mains.

« Je prie Dieu avec vous qu'il me donne quelque chose de saint François de Sales et de notre vénéré Père, pour que, dans ces temps difficiles, je ne fasse pas, au moins, du mal à la Congrégation, mais quelque bien. C'est mon désir et ma consolation. »

LE 2 FÉVRIER A LA MAISON-MÈRE

La fête du 2 février a été marquée, au noviciat des clercs de Grignon, par une triple admission : à l'oblation, à la profession et aux vœux perpétuels. Un postulant, M. Leichert, Polonais d'origine, devait prendre le saint habit; un novice, M. Chardin, était appelé à émettre ses premiers vœux, et le P. Leclerc, ses vœux perpétuels.

Le T. R. Père s'est rendu, le matin, à Grignon, et, après avoir fait la bénédiction des cierges et chanté la grand'messe, a présidé la cérémonie. Malgré la longueur de l'office, il a bien voulu adresser à ceux qui devaient y prendre part quelques paroles, que le P. Hubert a eu la bonne pensée de recueillir pour le *Bulletin* :

S'adressant d'abord au postulant admis à l'oblation : Pour vous, lui dit-il, je suis heureux que la divine Providence vous ait appelé à entrer parmi nous. Nous avons déjà trois de vos compatriotes, et nous aimons à espérer que, représentants de la catholique Pologne, vous serez de nos plus fervents religieux. J'attends cela, parce que vous êtes chez nous des prémices de la nation polonaise, et que les

prémices sont toujours ce qu'il y a de meilleur. Puissiez-vous devenir un zélé missionnaire ! Mon voyage aux Etats-Unis m'a prouvé que ceux de votre nationalité qui y ont émigré sont riches de foi, mais pauvres de prêtres ; et, à ce titre, ils ont droit à notre dévouement.

Pour vous, qui allez faire votre profession, la divine Providence elle-même vous a fixé votre mission ; car ce sont des circonstances indépendantes de moi-même qui font que vous êtes envoyé dans une région où le nom du P. Laval est en vénération et où les peuples accourent à son tombeau, devenu célèbre à l'égal de celui de notre saint Fondateur. Voilà le modèle que vous aurez dans votre ministère auprès des noirs.

Enfin, mon cher P. Leclerc, je pense, en vous voyant, à la parole de David : *Veniens cum exultatione, portans manipulos suos*. Car si vous êtes venu tardivement dans la congrégation, vous n'y êtes pas venu les mains vides, mais avec une longue carrière déjà pleine de travaux et de vertus ; et vous avez voulu ajouter à cela le sceau d'une vie d'édification, d'obéissance et de mérites innombrables que vous trouvez dans la vocation religieuse.

Après le dîner, qui eut lieu à onze heures, le T. R. Père se rendit, avec les novices, à Chevilly, et, vers une heure, les membres des deux communautés, Pères et Frères, novices et scolastiques, se trouvaient réunis auprès du tombeau de notre vénérable Père, où l'on récita ensemble les prières d'usage pour la congrégation et pour la cause de notre saint Fondateur.

A Chevilly, la grand'messe avait été célébrée par le R. P. Barillec. Le T. R. Père chanta les vêpres à deux heures et demie, et à quatre heures commençait la conférence. Le R. P. Barillec, chargé de la donner, a traité un sujet d'un intérêt tout spécial pour les membres de la congrégation : c'est la cause de notre vénérable Fondateur, dont il est, comme on sait, le postulateur à Paris, et, à ce titre, chargé de s'occuper d'une manière particulière.

Après avoir rappelé la réputation de sainteté dont jouissait, de son vivant même, notre vénérable Père, — ce qui faisait déjà dire à M. l'abbé Pinault, son ancien directeur : « Mon bon Libermann sera l'un des premiers saints canonisés de ce siècle » —, il a rapidement exposé, en y ajoutant quelques réflexions pratiques, les longues et nombreuses procédures déjà faites pour la cause et l'état où elle est actuellement.

Cinq procès différents ont été heureusement achevés. Le pre-

mier fut commencé sous l'autorité de l'Ordinaire, Mgr Darboy, seize ans après la mort du vénérable Père, le 24 février 1868. Il y eut 43 séances, et l'on entendit 68 témoins, parmi lesquels on compte, en outre des membres de la congrégation, des évêques, des prélats romains et plusieurs prêtres de divers ordres religieux. La malheureuse guerre de 1870 retarda l'achèvement de cette enquête. Elle put enfin être terminée en 1872, et, après un long examen, le Souverain Pontife Pie IX daigna la ratifier, en accordant le titre de *vénérable* à celui que nous aimions déjà à appeler notre *vénéré Père*.

Rien désormais ne pouvait plus être fait pour la cause qu'avec l'approbation du Saint-Siège. Comme il y avait à craindre que beaucoup de témoins importants ne vinssent à être enlevés par la mort, on obtint du Souverain Pontife les lettres rémissoriales nécessaires pour recueillir sans retard leurs dépositions.

Ce procès qui, d'après son but même, porte le nom de procès *Ne pereant probationes*, fut commencé le 30 avril 1878 et achevé le 19 avril 1883. On y reçut, en 74 séances, les dépositions de 43 témoins. Toutes les pièces de cette importante enquête ont été déposées à l'archevêché, dans une cassette fermée et scellée; elle ne doit être ouverte qu'après une décision ultérieure de Rome.

Pendant ce temps, on s'était également occupé de recueillir et de faire copier et collationner tous les écrits du Vénérable Père, pour les soumettre à l'examen du Saint-Siège. Le 8 octobre 1883, on les transmit à Rome, après vérification faite par Mgr Richard pour en constater l'authenticité; et enfin, au bout de trois ans d'un examen minutieux par deux théologiens, le Saint-Siège déclara qu'il n'y avait rien à reprendre dans aucun de ces écrits. Cette décision n'a pas seulement une grande importance, au point de vue de la cause de béatification de notre Vénérable Père; elle est pour la Congrégation et pour tous ses membres une faveur du plus haut prix. Nous sommes sûrs, en effet, désormais qu'il n'y a rien d'erroné, rien d'inexact dans la doctrine spirituelle de notre saint Fondateur; et nous devons, comme ses fils spirituels, nous en nourrir et nous en pénétrer de plus en plus, afin de vivre véritablement de cette sève de vie surnaturelle qu'il a eu la mission de communiquer à ses enfants.

Pendant qu'on s'occupait des écrits du serviteur de Dieu, on faisait un autre procès préliminaire, ayant pour objet de constater que, malgré sa réputation de sainteté, il ne lui était rendu aucun culte contraire aux prescriptions de l'Eglise. C'est le procès appelé *De non cultu*. Commencé le 19 avril 1883, il fut terminé le 27 juillet de la même année; et la décision portée par le tribunal institué à Paris fut confirmée à Rome, au mois de mai 1886.

On doit toujours éviter, à l'égard du Vénérable Père, ce qui pourrait être regardé comme prévenant le jugement du Saint-Siège. Est-ce à dire qu'on ne puisse le prier afin d'obtenir, par son intercession, des grâces temporelles et spirituelles? Loin de là. Nous devons le faire, au contraire, avec ferveur, en demandant à Dieu de glorifier son humble serviteur. Nous pouvons et devons même porter aussi les fidèles à le prier, et pour cela répandre ses reliques et ses images parmi les personnes pieuses. C'est le moyen d'obtenir, par son intercession, des guérisons et d'autres miracles qui attestent sa sainteté et son pouvoir auprès de Dieu. Nous avons déjà heureusement plusieurs faits de ce genre; mais il en faudrait encore, et de bien éclatants, afin que la cause avançât rapidement.

Le cinquième procès, qui a été fait ces dernières années, est le procès *De fama sanctitatis et virtutibus in genere*. Commencé le 22 mars 1888, et mené promptement, il a été achevé le 12 août de la même année. Mais la révision en a été assez longtemps retardée à Rome, d'abord par la maladie du chancelier de la Sacrée Congrégation des Rites, puis par le départ du premier traducteur chargé de traduire le procès en italien (1). Enfin le P. Eschbach a annoncé que le travail avait été repris avec activité. Les mémoires sont imprimés; et d'ici peu, nous pouvons espérer une solution qui sera favorable, nous en avons la confiance.

Alors il faudra commencer un sixième procès, après avoir obtenu de Rome de nouvelles lettres rémissoriales. Ce sera la continuation du procès *Ne pereant*, accompli il y a dix ans. La cassette scellée, qui en renferme les pièces, sera ouverte; et l'on recevra les dépositions qu'il peut y avoir encore à recueillir,

(1) Lettres du P. Eschbach, du 28 nov. 1889 et du 27 février 1890.

pour faire constater l'héroïcité des vertus du serviteur de Dieu et les grâces obtenues par son intercession.

Et maintenant, à quand la béatification de notre Vénérable Père? C'est le secret de la Providence. C'est Dieu seul qui fait les saints, et c'est lui aussi qui fait éclater leur sainteté. Il y a des causes qui vont très vite; il y en a qui attendent des siècles. Ce que nous avons à faire, c'est nous efforcer de hâter, pour notre Vénérable Père, l'heureux moment de sa glorification sur la terre, par nos ardentes prières. Prions donc, et faisons prier dans ce but avec zèle.

Le R. P. Barillec a terminé son entretien par deux conclusions pratiques :

La première, c'est que nous devons regarder comme un bonheur et une grande grâce pour nous, d'avoir été appelés de Dieu à faire partie d'une congrégation qui a, parmi les sociétés religieuses modernes, le privilège et la grâce d'avoir été fondée par un *saint*, dont la cause de béatification se trouve déjà introduite.

La seconde, c'est que nous devons nous efforcer d'imiter en tout notre Vénérable Fondateur. Disciples d'un saint, il faut nous attacher à nous sanctifier à son exemple, à reproduire en nous ses vertus, à rendre de plus en plus notre vie semblable à la sienne. Nous serons ainsi ses véritables enfants.

BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

ÉTATS-UNIS

COMMUNAUTÉ DU SAINT-ESPRIT A PITTSBURGH

FÉVRIER 1889. — FÉVRIER 1891.

1. Personnel. Regrets de la perte du R. P. Strub et du F. Jacob. — 2. Arrivée du R. P. Oster, nouveau Provincial. Réception au collège. Visite aux Archevêques de Baltimore et de Philadelphie. — 3. Prise d'habit de scolastiques. Première communion au collège. Distribution des prix. — 4. Nombre d'élèves. Visite de Mgr Phelan à son retour de Rome. — 5. Ministère auprès des élèves. Retraites. Ministère extérieur. — 6. Maladies. — 7. OEuvre des Noirs à Pittsburgh. — 8. Offices chantés à la cathédrale. — 9. Visites.

1. — Le personnel de la communauté du Saint-Esprit, à Pittsburgh, se compose en ce moment de 10 Pères, de 11 Frères

dont 2 postulants, de 6 grands scolastiques employés pour les classes, et de 34 petits scolastiques, dont 20 titulaires. Sur ces 40 aspirants, 27 sont Américains, 1 Anglais, 5 Allemands, 3 Irlandais et 4 Polonais. Outre les Pères et les grands scolastiques, le F. Fabius et 3 professeurs laïques sont employés au collège.

Depuis le dernier *Bulletin*, la mort douloureuse du R. P. Strub est venue nous plonger dans le deuil. Une courte maladie de douze jours a suffi pour nous enlever notre cher P. Provincial. C'a été une perte bien regrettable, non seulement pour nous, mais aussi pour les nombreux amis qu'il s'était faits, pendant les seize ans qu'il a passés dans le diocèse de Pittsburgh. Aussi les obsèques magnifiques dont il a été honoré témoignent-elles de l'estime et de l'affection dont il jouissait auprès de tout le monde. Mais cette perte a été surtout sensible pour les Frères qui, tous, avaient été formés par lui, et auxquels il ne manquait jamais de témoigner un intérêt tout spécial. Était-ce par un pressentiment de sa fin prochaine qu'il tint à leur donner lui-même les exercices de la retraite en 1889? Toujours est-il qu'ils se rappelleront longtemps ses pieuses et dernières instructions. Aussi aiment-ils maintenant à gravir la colline du cimetière de Sharpsburg, pour prier au tombeau du Père qui les a engendrés à la vie religieuse et qui leur a toujours donné l'exemple de la simplicité, de l'esprit de sacrifice et de travail dont ils doivent être animés.

Ce cimetière renferme encore le tombeau de leur doyen d'âge et d'ancienneté, le bon et regretté F. Jacob, que nous avons perdu le 25 février 1889, et qui était aimé et vénéré de tous, comme un parfait modèle pour les Frères.

2. — Le décès du R. P. Strub, qui a eu lieu le 27 janvier 1890, nous avait laissés orphelins. Le 28 mars suivant, le P. Schwab vint de Sharpsburg nous apporter une lettre du T. R. P. Général, nous annonçant que nous avions enfin un nouveau supérieur, en la personne du R. P. Oster, précédemment supérieur de Saint-Pierre et Miquelon. Dès ce moment, tout le monde éprouva un sentiment de soulagement et de satisfaction d'autant plus vif que presque tous les Pères de la province avaient le bonheur de le connaître et d'en être connus.

Son arrivée eut lieu le 14 mai au matin. Toute la commu-

nauté, Pères, Frères et scolastiques, étaient rassemblés dans la salle de réception du collège, lorsque les PP. Schwab et Murphy vinrent le présenter à sa nouvelle famille religieuse. Le R. P. Supérieur se montra très touché de l'accueil affectueux qu'on lui fit. « Tout effrayé que je suis, dit-il, du lourd fardeau que la sainte obéissance m'a imposé, l'esprit religieux et la ferveur des Pères, des Frères et des scolastiques sera toujours pour moi la plus grande consolation au milieu de mes peines. »

Avant d'arriver à Pittsburgh, le R. P. Provincial était allé visiter S. Em. le cardinal Gibbons, archevêque de Baltimore. Ce digne prélat lui témoigna la plus grande bienveillance et fit de vives instances pour qu'on envoyât désormais nos scolastiques faire leurs études théologiques à la nouvelle Université catholique de Washington.

A Philadelphie aussi, Mgr l'archevêque Ryan lui fit le meilleur accueil. Inutile de dire que le bon P. Supérieur alla visiter également la nouvelle communauté de Saint-Pierre Claver, dirigée alors par le P. Mac Dermott.

3. — Peu après son arrivée, le R. P. Provincial a eu la consolation d'inaugurer son ministère en donnant, le jour de la Saint-Louis de Gonzague, l'habit de religion à cinq de nos petits scolastiques. En cette circonstance, il prêcha ici pour la première fois en anglais et prit pour texte de sa belle et touchante allocution ces paroles de Notre-Seigneur, si bien adaptées à la circonstance : *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos.*

La première communion au collège a eu lieu, l'an dernier, à la Fête-Dieu. En l'absence du R. P. Supérieur, alors à Détroit, le P. Galway donna les exercices préparatoires et le P. Murphy chanta la grand'messe et prêcha le sermon de circonstance. Les parents des enfants qui avaient le bonheur de s'approcher pour la première fois de la Table sainte furent vivement touchés par la piété et la ferveur dont ceux-ci étaient pénétrés à ce moment solennel.

La distribution des prix a eu lieu, en 1890, sous la présidence de M. l'abbé Wall, vicaire général, Mgr Phelan, notre évêque, étant alors à Rome pour faire sa première visite *ad limina apostolorum*. Le grade de bachelier ès-arts fut accordé à 5 de nos élèves, et celui de bachelier ès-sciences à 2. Dans son allocution, à la fin de la séance, M. le Vicaire-général parla de la manière la plus élogieuse de notre enseignement, en

recommandant à tout l'auditoire d'envoyer leurs enfants au collège du Saint-Esprit, pour y recevoir une éducation vraiment solide et chrétienne.

4. — A la rentrée de septembre 1890, le nombre des nouveaux s'est élevé à 60 environ. Le chiffre total de nos élèves, sans compter les scolastiques, est en ce moment de 135. Sur ce nombre, beaucoup se préparent à la prêtrise, sous le patronage de Mgr l'Évêque et de quelques ecclésiastiques.

Le 24 novembre 1890, nos élèves ont fait une belle réception à Mgr Phelan, à l'occasion de son retour de Rome. Sous la direction du P. Griffin, plusieurs beaux morceaux de musique furent exécutés par le nouvel orchestre, qui, grâce aux efforts infatigables du P. Breidenbent, compte déjà un nombre considérable d'instruments. Le P. Schmitz, récemment arrivé de la Trinidad, fit aussi exécuter les meilleurs morceaux de son répertoire. Monseigneur, qui était accompagné de son vicaire-général, M. l'abbé Wall, remercia vivement les élèves des beaux morceaux qu'ils avaient exécutés en son honneur, et surtout de l'adresse que l'un d'entre eux lui avait lue au nom de tous. A la fin, il leur donna, avec une vive émotion, de la part du Souverain Pontife, la bénédiction papale.

5. — Au commencement de février 1890, les Pères du collège ont commencé à s'occuper plus directement encore qu'auparavant, de la direction spirituelle des élèves. Lors de son séjour aux États-Unis, au mois de juin 1889, le T. R. Père Général, auquel cette question avait été soumise, y donna tous ses encouragements, comme l'avait fait aussi Mgr Phelan. Les Pères entendent donc maintenant, la veille du premier vendredi de chaque mois, les confessions de nos élèves, et ceux-ci s'approchent tous de la Table sainte, le vendredi matin. Pour inaugurer cette pratique salutaire, une retraite de trois jours leur fut donnée, par le P. Murphy, au mois de février 1890, quelques jours après la mort du R. P. Strub, dont le dernier acte officiel avait été de fixer la date de cette retraite.

Au commencement d'octobre dernier, à l'occasion de l'ouverture de la nouvelle année scolaire, une deuxième retraite fut donnée aux élèves et aux scolastiques par le R. P. John Griffin. Le jour de la clôture, tous firent la sainte Communion et se consacrèrent au divin Cœur de Jésus.

Les samedi et dimanche, la plupart d'entre les Pères continuent à être appelés dans les paroisses pour les fonctions du saint ministère. En outre, Mgr l'Évêque a confié au R. P. Provincial le soin de pourvoir à la direction spirituelle de plusieurs communautés de religieuses, entre autres des Petites Sœurs des Pauvres, des Sœurs du Bon-Pasteur, de Saint-Charles Borromée, de Notre-Dame, de Saint-François, des Ursulines, etc. Nous donnons aussi les exercices de la retraite annuelle à la plupart de ces communautés.

6. — Depuis le dernier bulletin, le bon Dieu nous a fortement éprouvés sous le rapport de la santé. Pendant l'hiver 1889-90, l'influenza a fait beaucoup de ravages ici comme partout ailleurs. Pères, Frères et scolastiques ont dû payer tribut à cette épidémie. Au moment où le regretté P. Strub rendait sa belle âme à Dieu, le cher P. Zielenbach se trouvait aux prises avec une fièvre violente qui faillit l'emporter. Il en avait ressenti les premières atteintes à la suite d'une visite lointaine et fatigante qu'il avait dû faire à un malade, par une nuit affreuse, dans sa paroisse de Glenfield. Un moment son état sembla même plus alarmant que celui du P. Strub. Le divin Maître voulut cependant épargner ce cher confrère, et lui rendre, au bout de quelques semaines, sa santé et ses forces ordinaires.

A ce même moment, le P. Willms se trouvait à l'hôpital de Saint-François, par suite d'une forte attaque d'influenza. Grâce à Dieu, lui aussi s'est complètement rétabli.

7. — Le 28 juillet 1889, s'est faite l'ouverture de la petite église de Saint-Benoit-le-Maure, pour les Noirs de Pittsburgh. Le P. Mac Dermott, qui s'était activement occupé à préparer cette œuvre, dut partir le lendemain, pour entreprendre le nouvel établissement de Philadelphie. Il laissa l'école et l'église de Saint-Benoit entre les mains du P. John Griffin. Depuis, celui-ci y va tous les dimanches, chante la grand'messe et les vêpres, donne l'instruction religieuse, enseigne le catéchisme aux enfants, et donne la bénédiction du Très Saint-Sacrement. Deux Sœurs de La Merci font l'école pendant la semaine à quatre-vingts enfants, garçons et filles. L'assistance à la messe le dimanche s'est peu à peu augmentée depuis la fondation de l'œuvre. Elle deviendra très nombreuse quand nous aurons une église plus vaste et mieux installée.

Un des obstacles au succès de l'œuvre, ce sont les préjugés que nourrissent les Noirs protestants, méthodistes, baptistes, etc. contre l'Église catholique. Avec cela, ils ont de fort beaux temples, ce qui attire fortement ces pauvres gens. Mais notre œuvre étant sous le haut patronage de Son Éminence le Cardinal-Archevêque de Baltimore, président de l'œuvre pour l'évangélisation des Nègres et des Indiens, ainsi que de l'évêque diocésain, Mgr Phelan, nous avons lieu d'espérer que le bon Dieu voudra bien couronner nos efforts par de consolants succès.

8. — Ces deux dernières années, M. le Vicaire général a invité les Pères, les Frères et les scolastiques à chanter l'office des ténèbres à la cathédrale, les trois derniers jours de la semaine sainte. Et ceux-ci se sont acquittés de leur tâche à la satisfaction générale.

Le 7 décembre dernier, eut lieu dans la même église une magnifique cérémonie. Son Éminence le Cardinal-Archevêque de Baltimore, ainsi que l'Archevêque de Philadelphie, les évêques de Pittsburgh, d'Erié, de Scranton, de Harrisburg, de Wheeling, de Columbus en Ohio, y étaient présents. A cette occasion encore, M. le Vicaire général invita notre communauté à exécuter les chants de la messe pontificale, et tout le monde exprima son contentement pour la manière dont nous avons contribué à rehausser cette belle solennité.

9. — Le lendemain, jour de l'Immaculée-Conception, nous fûmes honorés de la visite de Son Eminence le Cardinal-Archevêque de Baltimore, accompagné de Mgr l'Archevêque de Philadelphie.

Parmi les autres visiteurs, mentionnons d'abord le P. Browne, supérieur de la communauté de Trinidad, qui, en novembre 1889, a passé une semaine avec nous, comme le fit aussi, l'été dernier, le P. Muespach en se rendant à Saint-Pierre et Miquelon.

Lors du centenaire catholique à Washington, en novembre 1889, M. le vicomte de Meaux nous fit l'honneur d'une visite. Depuis son retour en France, il nous a envoyé une copie du beau récit de son voyage en Amérique, qu'il a publié depuis.

A l'occasion du congrès des catholiques allemands, qui s'est tenu à Pittsburgh au mois de septembre 1890, Mgr Flasch, évêque de La Crosse (Wisconsin) a bien voulu venir loger chez nous, et pendant les deux jours qu'il nous a honorés de sa pré-

sence, il nous a édifiés par sa simplicité et sa piété. En cette circonstance, Mgr Katzer, évêque de Green-Bay nous fit aussi l'honneur de s'asseoir à notre table. Parmi les prêtres du congrès qui séjournaient au collège ou venaient y dire la messe, nous citerons M. l'abbé Muehlsieper, vicaire général de Saint-Louis, M. l'abbé Forber, curé de l'église Sainte-Marie de la même ville, personnages très influents, surtout parmi le clergé allemand des États-Unis, et deux de nos meilleurs amis.

Le soir de la clôture du congrès, nous fûmes agréablement surpris quand le P. Willms nous amena plusieurs illustres visiteurs, à savoir, Mgr Schroëder, doyen de l'Université catholique de Washington; M. le docteur Pohle, professeur de philosophie à la même université; et surtout M. le docteur Lieber, l'illustre membre du reichstag allemand, et le bras droit de Windhorst. Il avait été délégué par le congrès catholique de Coblenz pour représenter les catholiques de l'empire d'Allemagne auprès de leurs compatriotes des États-Unis.

MAISON DE SAINT-STANISLAS, A PITTSBURGH

FÉVRIER 1889. — FÉVRIER 1891.

1. Développement de la paroisse. Offices bien fréquentés. OEuvres et confréries.
- 2. École tenue par des sœurs polonaises. Augmentation du nombre d'élèves.
- 3. Ministère à Troy-Hill et dans les hôpitaux.

1. — La paroisse polonaise de Saint-Stanislas Kostka, dans la ville de Pittsburgh, continue à être dirigée par le P. Jaworski, assisté du P. Griffin Gérald (en polonais Griffinski). Depuis le dernier bulletin, la paroisse s'est considérablement augmentée; elle compte en ce moment de quatre à cinq mille âmes. A peu d'exceptions près, tous se montrent assidus à la fréquentation des sacrements et ont un grand esprit de foi. Il y a trois messes le dimanche : à sept heures et demie, pour les femmes; à neuf heures, pour les enfants; et à dix heures et demie, pour les hommes. Or, l'église provisoire, qui contient six cents places, est plus que remplie chaque fois, de sorte que ceux qui arrivent tant soit peu en retard ne peuvent y entrer. Le concile de Baltimore nous fait une obligation de prêcher à chaque messe, ce que

nous faisons consciencieusement. A midi précis, on sort de l'église.

Après midi, vers une heure, ont lieu, chaque dimanche, les baptêmes, au nombre de quatre à dix, ordinairement. A deux heures, catéchisme pour les enfants déjà sortis de l'école depuis un an ou deux, pendant que les enfants de l'école récitent, dans l'église, sous la direction des Sœurs, le chapelet et les litanies. A trois heures moins un quart, les enfants quittent l'église, pour laisser la place à leurs parents, qui viennent assister aux vêpres. A l'exception de la grand'messe, les chants sont exécutés en polonais, et avec tant de force et d'enthousiasme que parfois c'est à faire trembler les vitraux.

Après les vêpres, ont lieu les réunions des diverses confréries. Nous en comptons huit. Tout cela marche à merveille. Quant aux confessions, nos braves Polonais connaissant notre surcroît de travail, viennent heureusement se confesser pendant les jours de la semaine, de sorte que le samedi nous ne sommes pas trop surchargés.

Presque tous les Polonais qui se trouvent aux États-Unis sont de pauvres ouvriers ayant quitté leur malheureuse patrie à cause de la persécution politique et religieuse qui y sévit. Malgré leur pauvreté, quand il s'agit de contribuer au soutien de leurs églises et de leurs écoles, ils sont très généreux. Aussi nous préparons-nous à commencer très prochainement une grande et belle église de Saint-Stanislas pour à peu près mille familles.

2. — Depuis l'heureuse arrivée des Sœurs de Saint-Charles Borromée, que le bon et regretté P. Strub était allé nous chercher en Silésie, il y a quatre ans, notre école polonaise suit la bonne marche de la paroisse. De cent enfants qu'elle comptait à notre arrivée, le nombre d'élèves atteint maintenant le chiffre de 450. Cinq Sœurs leur donnent l'instruction en polonais, et une maîtresse d'école anglaise leur apprend l'anglais. L'école est payée par les parents des enfants qui, en outre, sont obligés de contribuer à l'entretien de celles de l'État (*Free schools*).

La nouvelle maison d'école, avec un beau jardin, ainsi que la maison des Sœurs, est maintenant achevée et payée (coût : 115,000 francs). L'emplacement avait été acheté 100,000 francs. Un presbytère convenable pour trois Pères a coûté 20,000 francs. Finalement, nous avons acheté une belle place tout près de l'école pour 62,000 francs. Tout cela est payé. Malheureusement

la place pour la nouvelle église n'est pas assez vaste, et comment construire une grande église sur un petit emplacement?

3. — Quant au bon P. Griffin Gérald, Irlandais, qui se trouve seulement depuis le mois de septembre 1889 parmi les Polonais, il a appris leur langue difficile avec beaucoup de facilité. Tous les dimanches, il va dire une messe au couvent des Sœurs de Troy-Hill et revient à temps pour chanter la grand'messe. Tous les Pères de la province sont d'ailleurs obligés de biner le dimanche et les fêtes d'obligation.

Nous sommes parfois appelés dans les quatre hôpitaux de la ville. La règle en effet, est que lorsqu'on apporte à l'hôpital un pauvre malade dont on ne peut comprendre la langue (et dans une ville manufacturière comme Pittsburgh il y en a toujours un grand nombre) on envoie chercher le prêtre polonais.

Voici la statistique de notre saint ministère pour ces deux dernières années, 1889 et 1890 : baptêmes 556, mariages 167, enterrements 241.

De tout cela il est permis de conclure, que la Pologne en Amérique n'est pas morte, et que l'on peut y crier encore bien mieux qu'en France : Vive la Pologne, Monsieur !

STATION DE GLENFIELD

FÉVRIER 1889. — FÉVRIER 1891.

1. Amélioration de la paroisse. Mission prêchée par des Pères Franciscains. — 2. Heureux résultats. Etablissement de diverses confréries. — 3. Première communion, à laquelle assistent les scolastiques. — 4. Restauration de l'église et du presbytère.

4. — La paroisse de Glenfield est desservie en ce moment par le P. Zielenbach. Il y a douze ans que nos Pères en prirent la direction. A cette époque, elle laissait bien à désirer sous le rapport religieux ; l'état des finances était loin aussi d'être prospère ; et, comme propriété, l'église ne possédait juste que l'emplacement du bâtiment et un tout petit cimetière. C'est le P. Heizmann qui en fut d'abord chargé. Tant lui que le P. Gross qui lui succéda s'efforcèrent d'améliorer cette situation. Leurs travaux furent couronnés de succès ; et quand, l'année passée, le P. Zielenbach en prit le soin, il trouva la paroisse dans un état consolant.

Un des faits saillants qui se sont passés depuis, c'est une mission qui a été prêchée au mois d'avril dernier par les RR. PP. Franciscains Paulus et Léon, de la province du Sacré-Cœur.

Le P. Zielenbach profita d'une mission que ces Pères devaient prêcher à la paroisse de Saint-Antoine de Millvale, pour procurer aussi cette grande grâce aux fidèles de Glenfield. Ces bons missionnaires se montrèrent infatigables. A part quelques rares exceptions, tout le monde assistait aux instructions, bien que ce fût l'époque des travaux les plus pressants à la campagne. La plus grande partie avait déjà fait leurs pâques. Malgré cela, il y eut environ 175 communions. La paroisse se compose de 250 âmes.

2. — On profita des bons résultats de la mission, pour établir un service régulier à Glenfield. Jusque-là le Père n'y allait que tous les quinze jours. Il n'y avait pas non plus d'école catholique. Les pères de famille s'étant réunis furent unanimes à exprimer le vœu d'en avoir une, et ils prirent en même temps l'engagement d'augmenter le traitement du prêtre, de manière à l'avoir tous les dimanches. Notre nouveau provincial, le R. P. Oster, voulut bien accéder à leur demande. A l'occasion des Quarante-Heures, ayant eu la bonté de venir chanter la grand'messe et aider pour les confessions, il promit de leur accorder cette faveur à titre d'essai, à partir du 1^{er} juillet 1890. Jusqu'ici nos paroissiens ont bien profité du nouvel arrangement : tous les dimanches l'église est bien remplie et les sacrements sont plus fréquentés.

L'œuvre de la Sainte-Enfance, établie à Noël 1889, se compose de presque tous les enfants de la mission. L'association pour les âmes du purgatoire, établie il y a environ six ans, compte actuellement 62 membres. Une société pour les jeunes gens est en voie de formation. Déjà bon nombre d'entre eux y sont admis et ont pris part à la communion générale, qui a eu lieu pour eux le dimanche pendant l'octave de l'Immaculée-Conception.

Afin de continuer le bien produit par la mission, le P. Zielenbach eut la pensée d'établir à Glenfield la Confrérie du Sacré-Cœur de Marie, Mgr Phelan en fit l'érection canonique le 24 novembre 1890. Elle vient d'être affiliée à l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, par l'entremise du R. P. Barillec, le

4 janvier 1891. A la fête de l'Immaculée-Conception, une quarantaine de membres s'y sont fait affilier.

3. — La cérémonie de première communion, qui eut lieu le 17 août 1890, fut rehaussée par la présence des scolastiques. Quinze enfants préparés avec soin, avaient le bonheur d'y prendre part. Comme la résidence des scolastiques pendant les vacances se trouve à une petite distance de l'église, le P. Phelan, leur directeur, leur permit volontiers de venir nous prêter leur concours pour le chant et les cérémonies, ce qu'ils firent à la grande admiration de nos bons cultivateurs.

4. — Le temporel de la paroisse n'a pas été non plus négligé. Ainsi, en 1889, l'extérieur de l'église a été complètement restauré, un beau clocher couronne le modeste sanctuaire de la sainte Vierge, de sorte que maintenant, de tous les édifices élevés au culte divin dans le bourg de Glenfield, c'est l'église catholique qui a le meilleur aspect. L'intérieur est encore à renouveler. Déjà des vitraux de couleur, ont été placés en 1889. Ce ne sont pas précisément des merveilles d'art, mais les bons fidèles aiment cependant à vénérer les figures de saints qui leur représentent la plupart de leurs saints patrons.

L'église possède maintenant une belle petite propriété, avec un cimetière proportionné à l'étendue de la paroisse et une maison avec jardin. Cette maison sert de presbytère. Elle a été agrandie en 1890, et offre en ce moment un logement convenable pour une famille catholique, qui a le soin de l'église, et une chambre bien meublée pour le prêtre. Les dépenses de ces deux dernières années, qui s'élèvent à 5,500 francs, ont été entièrement couvertes par la paroisse.

COMMUNAUTÉ DE SAINTE-MARIE DE SHARPSBURG

FÉVRIER 1889. — FÉVRIER 1891.

1. Personnel. Confrères en passage. Relations avec le clergé. Développement de la paroisse. Cinq cent-cinquante enfants à l'école tenue par les Sœurs du Tiers-Ordre. — 2. Nouvel orgue. — 3. Cérémonies et processions. Dévotion aux âmes du purgatoire. — 4. Abjuration de protestants. Relations avec le clergé.

1. — La communauté de Sharpsburg se compose en ce moment du P. Schwab, supérieur et curé de la paroisse; du

P. Laengst, vicaire; des FF. Marius et Gotfried, chargés du soin matériel de la maison et de l'église.

Nous avons eu le bonheur de recevoir dans notre communauté plusieurs de nos confrères : d'abord le bon P. Steurer, qui a passé trois mois avec nous à son retour de France; le P. Schlösser, qui s'est remis entièrement de la fièvre dont il avait tant souffert en Arkansas; le P. Schultz, qui a été heureux de rester avec nous, en attendant sa destination pour l'Arkansas; enfin, le P. Breidenbent, qui se trouve soulagé par l'air pur des collines de Sharpsburg.

Nos relations avec le clergé sont excellentes : Mgr Phelan, ainsi que M. le vicaire général Wall, se montrent très bien disposés à notre égard. Les supérieurs des maisons religieuses sont heureux, en diverses circonstances, de nous montrer leur amitié et leur dévouement.

La paroisse se développe d'une manière très sensible. Le nombre des enfants à l'école surpasse maintenant le chiffre de cinq cent cinquante. Ce sont des Sœurs du Tiers-ordre de Saint-François qui leur donnent l'éducation, et elles leur font un bien immense. La maison qui leur est affectée, quoique très convenable, était cependant devenue insuffisante pour quinze maîtresses; aussi s'est-on vu obligé de l'agrandir considérablement, ce qui a nécessité une dépense de 10,000 francs.

Nous invitons généralement des prêtres étrangers pour faire passer les examens de nos enfants. Ces prêtres, tant religieux que séculiers, se sont toujours montrés très satisfaits des succès obtenus.

2. — L'année dernière, notre église s'est enrichie d'un nouvel orgue : c'est un instrument magnifique qui a coûté 4,500 dollars. Pour le bien installer, il a fallu agrandir la tribune, ce qui a occasionné une dépense de 1,000 dollars. Cependant, les paroissiens se sont montrés si généreux que, malgré ces dépenses extraordinaires, on a pu amortir la dette de 6,512 dollars, dans l'intervalle du 1^{er} janvier 1890 au 1^{er} février 1891. A cette première date, elle était de 12,374 dollars, et au 1^{er} février 1891, elle se trouvait de 5,862 dollars seulement.

3. — Les cérémonies de première communion, les processions de la Fête-Dieu, des confréries du Saint-Rosaire et des âmes du purgatoire, font toujours grande impression sur les fidèles.

La dernière surtout se célèbre avec un éclat tout particulier, depuis que nous avons notre belle chapelle au cimetière. On a peine à se faire une idée de la dévotion avec laquelle nos paroissiens aiment y prier pour les âmes du purgatoire. Une personne pieuse a dit au P. Schwab qu'elle y avait déjà fait plus de cent cinquante fois le chemin de la croix pour le repos de l'âme du regretté P. Strub.

4. — Nous avons aussi la consolation de faire chaque année quelques conversions parmi les protestants. Il est parfois bien difficile d'arriver à les éclairer et à les convaincre; mais on en éprouve d'autant plus de joie quand on les voit enfin reconnaître leur erreur et devenir ensuite de bons et fervents catholiques. En 1889, le P. Schwab a reçu l'abjuration de 20 d'entre eux, dont 12 méthodistes, 2 baptistes et 6 luthériens; en 1890, celle de 23 luthériens et presbytériens, dont un vieillard de 89 ans. Dans le cours des deux années passées, il a été béni 60 mariages et administré 340 baptêmes.

Il y a un bien immense à faire dans les Etats-Unis. Encore dernièrement, nous avons découvert une localité éloignée de 5 lieues à peine de Pittsburgh, dans laquelle se trouvent près de trois mille Français sans prêtre ni église. En attendant qu'on puisse aller s'établir au milieu d'eux, le P. Kientzler va probablement leur venir en aide.

MAISON DE SAINT-ANTOINE, A MILLVALE

FÉVRIER 1889. — FÉVRIER 1891.

1. Personnel. Maladies. — 2. Paroisse allemande de Saint-Antoine de Padoue. Ministère. Retraites. Statistique du saint ministère. — 3. Cessation des travaux à l'usine. — 4. Construction d'un presbytère. Achat d'un orgue. Restauration de l'église. — 5. Paroisse de Sainte-Anne.

1. — La communauté de Millvale se compose toujours des PP. Willms, Quinn et du F. Arnold, chargé du soin de la maison et de la cuisine. Les Pères ont, comme par le passé, le service de deux paroisses : celle de Saint-Antoine de Padoue, formée par les catholiques allemands, sous la direction du P. Willms; et celle de Sainte-Anne, formée par les catholiques irlandais, et desservie par le P. Quinn.

Le travail du saint ministère, assez fatigant par lui-même,

est encore considérablement augmenté par le soin des finances pour les écoles et l'entretien de l'église. Aussi la santé des deux Pères a-t-elle bien laissé à désirer ces derniers temps. Le P. Quinn a dû passer quatre mois à l'hôpital de New-York, en 1889; et, en 1890, le P. Willms a eu la grippe pendant cinq semaines, dont il a passé trois à l'hôpital de Saint-François.

Durant son séjour en Amérique, le T. R. Père a bien voulu venir visiter nos églises, nos écoles et bénir nos efforts. Il nous a grandement encouragés et réjouis par sa présence.

2. — La paroisse allemande s'est accrue, depuis le dernier *Bulletin*, d'un assez grand nombre de familles. Le chiffre, en ce moment, s'en élève à 270, représentant 1200 âmes; à l'exception d'une demi-douzaine, tous font leur devoir pascal. Aux Quarante-Heures, plus de la moitié s'approche encore de la sainte Table. Le travail, surtout les dimanches et fêtes, est trop ardu pour un seul. Depuis deux ans, le P. Willms réclame, pour ces occasions, l'aide d'un Père, mais il n'a pu encore l'obtenir.

Pendant le temps pascal de 1890, deux Pères Franciscaïns allemands ont prêché une mission pendant huit jours, donnant trois instructions par jour. L'assistance des fidèles aux trois instructions données par ces zélés missionnaires, a été satisfaisante. Le nombre des communions distribuées pendant la Mission s'est élevé à 900. De plus, 180 personnes ont été admises à la réception du scapulaire de N.-D. du Mont-Carmel.

L'assistance des fidèles aux saints offices est si nombreuse que notre église se trouve trop étroite pour contenir tout le monde. Nous avons déjà deux messes le dimanche; il en faudrait trois.

Voici la statistique du saint ministère pour ces deux dernières années :

En 1889, il y a eu 650 communions pascales, 20 mariages, 107 baptêmes et 23 enterrements.

En 1890, on a enregistré 833 communions pascales, 19 mariages, 85 baptêmes et 35 enterrements.

La première communion compte chaque année à peu près une trentaine d'enfants. Celle de 1890 a été rehaussée par la présence du R. P. Oster, notre nouveau Provincial, qui a bien voulu donner le sermon de circonstance, le premier qu'il ait fait en allemand, aux États-Unis. Notre école est fréquentée environ par 260 enfants.

3. — Les soins de l'administration financière de la paroisse sont devenus plus pénibles, ces deux dernières années, à cause de la cessation plus ou moins entière des travaux dans la grande usine de fer. Nous ne savons pas encore si l'avenir viendra améliorer cette situation.

4. — En 1889, après le départ du T. R. Père, le P. Willms s'est mis à l'œuvre pour faire construire un presbytère. Jusque-là, les Pères étaient obligés d'habiter une maison louée. C'est lui-même qui a dirigé les travaux de la nouvelle construction ; il a dû s'occuper en même temps de recueillir l'argent nécessaire pour en solder les frais. Construite en briques, cette maison renferme, outre la cuisine, neuf chambres, dont sept mesurent un peu plus de 5 mètres carrés, et les deux autres 5 sur 7 de large. Le chauffage s'effectue par le gaz naturel, au moyen d'une fournaise placée dans la cave. Le tout est revenu à peu près à 30,000 francs. Grâce à Dieu, nous avons pu les payer, ainsi que 2,000 francs pour l'acquisition d'un orgue et près de 2,000 pour faire peindre l'église et restaurer ses annexes.

Les recettes de la paroisse, tant ordinaires qu'extraordinaires, se sont élevées, pour 1889, à 34,440 fr. 75, et, pour 1890, à environ 27,000 francs. Les dépenses extraordinaires signalées plus haut ont absorbé le surplus des deux années, de sorte que notre dette se trouve être encore un peu plus forte qu'en 1888 et dépasse 40,000 francs. Daigne le bon Dieu nous donner les moyens d'améliorer cette situation.

5. — Le ministère se continue comme à l'ordinaire à la paroisse de Sainte-Anne de Millvale. Le lendemain de son arrivée à Pittsburgh, le T. R. Père permit au P. Huvéty, qui l'accompagnait, de venir présider la première communion des enfants. Puis, à son retour de l'Arkansas, il voulut bien venir lui-même visiter l'église et l'école et donner sa bénédiction aux enfants. Tout le monde était heureux et fier de l'avoir vu, et les souvenirs qu'il a laissés de sa visite ne s'effaceront jamais.

Au mois de juillet dernier, le R. P. Oster est venu présider la belle fête de Sainte-Anne. Il a chanté la grand'messe, assisté des PP. Quin et Marcus, capucins.

Dans le cours des deux années passées, nous avons eu 490 communions pascales, 58 baptêmes, 10 mariages et 16 enterrements.

COMMUNAUTÉ DE MARIENSTATT (ARKANSAS)

FÉVRIER 1889. — FÉVRIER 1891.

1. Personnel. Difficultés du service. Immigration. — 2. Nouvelle église à Marienstatt. Associations pieuses. — 3. Oeuvre des Noirs. — 4. Atkins. Population bonne et religieuse. Ecole bien tenue.

1. — La communauté de Marienstatt se compose en ce moment de deux Pères et de deux Frères. Le P. Heizmann, supérieur, a la direction de l'œuvre et le service religieux de Marienstatt et de Morrilton. Le P. Schultz remplace le P. Schloesser à Atkins. Les FF. Burchard et Adolphus s'occupent du service matériel et de la sacristie.

Comme il n'y a point encore d'église à Morrilton, le service religieux de cette localité se fait à la chapelle des Sœurs de Saint-Joseph. Le P. Supérieur y va dire la sainte Messe, trois ou quatre fois par semaine, ainsi que le dimanche. Le premier et le troisième dimanche, alors que le P. Schultz est à Atkins; il dit d'abord une première messe à Marienstatt, et ensuite il se rend à Morrilton pour chanter la grand'messe. Le service, on le voit, est assez pénible, d'autant plus que le chemin de Marienstatt à Morrilton est assez mauvais; de cette dernière localité à Atkins, la distance est de 20 kilomètres, mais on la franchit en chemin de fer.

L'immigration est à peu près ce qu'elle a été les années précédentes. Quelques bonnes familles viennent s'établir ici; par contre d'autres quittent le pays, surtout quand la trop grande sécheresse nuit aux récoltes. Souvent encore, ces braves gens sont assez travaillés par la fièvre; aussi une fois qu'ils ont amassé un petit pécule, s'en vont-ils de nouveau.

2. — En ces derniers temps, le P. Heizmann a fait construire une nouvelle église à Marienstatt, en style gothique. Nous espérons que sous peu elle sera livrée au culte, et que les offices y seront suivis avec encore plus d'amour et de ferveur.

Du reste, nous n'avons, sous aucun rapport, à nous plaindre de nos fidèles, dont l'esprit est des meilleurs. Outre la congrégation des enfants de Marie, nous avons l'association des âmes du purgatoire, le Tiers-Ordre et les réunions mensuelles de ces diverses confréries produisent un grand bien.

3. — L'œuvre des Noirs nous donne beaucoup de consolations. Notre école de Morrilton continue à être fréquentée par 60 à 70 enfants Noirs. C'est une Sœur de Saint-Joseph qui les dirige, et elle réussit très bien. Il est regrettable que nous ne soyons pas plus nombreux, car il nous reste trop peu de temps à consacrer à ces pauvres gens, qui deviennent maniables et se laissent facilement conduire quand on sait les prendre. Ensuite que de préjugés en Amérique, quand on s'occupe des Blancs et des Noirs en même temps ! La divine Providence aidant, le bien se fait toutefois, et, nous en avons la ferme confiance, il s'étendra encore davantage.

4. — Jusqu'au commencement de l'année 1890, la station d'Atkins a été desservie par le P. Schloesser ; mais affligé d'une fièvre presque permanente, ce cher Père a dû quitter son poste pour se rendre à Bay-City où le climat paraît plus favorable à sa santé.

Au mois de novembre dernier, le P. Schultz est venu le remplacer. Celui-ci ne peut que se louer des bonnes familles allemandes qui composent sa paroisse. Leurs bonnes dispositions se maintiennent d'autant mieux que pères et mères de famille s'approchent fréquemment de la sainte table.

C'est vraiment regrettable qu'on ne puisse aller que tous les quinze jours auprès de fidèles aussi bien disposés.

Quant à l'école d'Atkins, le nombre des enfants qui la fréquentent varie de 40 à 50, chiffre relativement élevé pour une population dont la presque totalité sont protestants ; c'est un instituteur laïque qui en est chargé, et il s'acquitte de son devoir d'une manière satisfaisante. Du reste, c'est un homme profondément religieux, et qui cherche avant tout à inculquer les principes de notre sainte religion dans l'âme de la jeunesse qui lui est confiée. Les dimanches où le Père se rend à Atkins, il y a instruction religieuse pour les jeunes gens et les jeunes filles, et catéchisme pour les enfants se préparant à la première communion. Ajoutons que les jours où il y a office, la petite église est bondée de monde. M. Reiss, qui dirige la musique, est plein de dévouement. Avec la protection du Saint-Cœur de Marie, notre bonne Mère, nous avons l'espoir que tout ira de mieux en mieux.

MAISON DE SAINT-JOSEPH, A CONWAY

FÉVRIER 1889. — FÉVRIER 1891.

1. Personnel. — 2. Décoration de l'église. Achèvement du clocher. —
3. — Visites. Confirmation. — 4. Ministère. Ecole des Noirs.

1. — Depuis le dernier *Bulletin* jusqu'au mois de janvier de cette année, le P. Eugène Schmidt est resté chargé du service de la paroisse de Conway. Mais le P. Steurer ayant pu venir reprendre son ancien poste, le P. Schmidt a été appelé à Pitts-burgh, pour y desservir la Mission de Troy-Hill.

Le bon F. Rudolphe continue, malgré son grand âge et ses infirmités, à faire le service matériel, ainsi que les fonctions de sacristain, avec un zèle vraiment édifiant. En janvier 1889, le R. P. Provincial lui adjoignit le F. Léo pour l'aider un peu, et prêter son concours dans les travaux de peinture qu'on exécutait alors à l'église. Ces travaux ont été achevés vers la fin de 1889, et elle présente maintenant un aspect imposant.

2. — Grâce à la générosité de la paroisse, ainsi que de Mgr l'Évêque de Little-Rock et de la société léopoldine de Vienne, le P. Schmidt s'est également décidé à achever le clocher. Les ouvriers y travaillent actuellement. Si le beau temps se maintient, tout sera achevé dans une quinzaine de jours, et nous aurons la satisfaction de posséder la plus belle église catholique de l'Arkansas, à l'exception de la cathédrale de Little-Rock, qui est un vrai bijou d'architecture.

Tous ces travaux ont naturellement épuisé la plus grande partie des ressources disponibles. Malgré cela, la paroisse veut encore acheter deux belles cloches : l'une de 1000 livres, l'autre de 600. Si l'on considère que les catholiques des Etats-Unis sont obligés de pourvoir au traitement du prêtre et des soins d'école, ainsi qu'aux autres dépenses courantes, on aura une idée des sacrifices pécuniaires que notre petite Mission, à peine nombreuse de 500 âmes, s'impose annuellement.

3. Vers la fin de l'année 1888, le R. P. Strub vint passer quelques jours au milieu de nous. Hélas! un an après, la mort devait nous ravir notre cher P. Provincial, dont le souvenir restera un objet d'affectueuse vénération parmi notre population allemande. C'est grâce à ses encouragements et à ses conseils

que la petite colonie de Saint-Joseph a pu se maintenir, et arriver, malgré de nombreuses épreuves, à l'état où elle se trouve actuellement.

Le 23 avril 1889, nous avons eu la visite de Mgr Fitz-Gérald, qui est venu administrer le sacrement de Confirmation à nos enfants.

Un mois plus tard, le 18 mai, jour mémorable dans les Annales de saint Joseph, le Très Révérend Père, accompagné des RR. PP. Strub et Huvéty, venait honorer et réjouir de sa présence notre modeste paroisse de Conway. On a déjà lu, dans la relation de son voyage en Amérique, l'accueil si plein d'enthousiasme que notre population catholique fit au chef vénéré de notre congrégation.

Enfin, en octobre 1890, nous avons eu le bonheur de saluer, pour la première fois, le R. P. Oster, successeur du regretté P. Strub, comme Provincial des Etats-Unis. Il était accompagné du P. Willms, supérieur de Saint-Antoine de Millvale, qui, comme premier curé de Saint-Joseph, s'est acquis tant de titres à la reconnaissance et à l'affection des catholiques de Conway.

4. Quant au ministère, nous continuons nos œuvres comme par le passé, en tâchant de leur donner une nouvelle impulsion. Deux nouvelles confréries ont été établies : l'une pour les mères de famille, sous le vocable de Notre-Dame des Sept-Douleurs, dont le but est de procurer aux enfants une éducation chrétienne ; l'autre pour les hommes, sous le vocable de Saint-Joseph, qui a pour but de favoriser et seconder activement les intérêts religieux de la paroisse. Elles semblent promettre des résultats très consolants.

Chaque jour, le catéchisme se fait aux enfants de l'école. Le catéchisme de persévérance réunit aussi chaque dimanche les enfants qui sont plus avancés.

L'école, dirigée avec succès par les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, est fréquentée par 70 enfants.

L'école des Noirs s'est maintenue jusqu'ici, grâce à une subvention de Mgr l'Évêque. La sœur Félix, qui en est chargée, se dévoue à cette œuvre avec un zèle admirable, qui excite la jalousie des protestants. Au commencement de 1889, le nombre des enfants qui fréquentaient cette école s'élevait à 40. Inquiets de ces résultats, les ministres protestants allèrent visiter chaque

famille, répandant force calomnies sur l'enseignement des Sœurs, menaçant les parents d'expulsion de leur église, et arrachant enfin, à la plupart d'entre eux, la promesse de retirer leurs enfants de l'école catholique. Par suite de cette campagne, la pauvre sœur Félix s'est trouvée presque sans élèves au commencement de 1890; maintenant le calme est un peu rétabli, et les enfants reviennent peu à peu à leur ancienne maîtresse. Espérons que les préjugés si tenaces des nègres protestants de l'Amérique, contre tout ce qui est catholique, tomberont petit à petit sous l'action de la grâce.

Voici la statistique du ministère pour ces deux dernières années :

En 1889 : 19 baptêmes, 11 enterrements, 3 mariages, 32 premières communions et 3 conversions ;

En 1890 : 16 baptêmes, 3 enterrements, 5 mariages, 22 premières communions et 1 conversion.

NÉCROLOGIE



LE P. KUHRMANN

DÉCÉDÉ A PORT D'ESPAGNE, LE 16 DÉCEMBRE 1890

Le P. Frédéric Guillaume Kuhrmann était né à Munster (Allemagne), le 25 novembre 1854.

Entré au petit scolasticat de Blackrock, le 3 novembre 1874, il y termina ses études littéraires, de 1874 à 1878. Après quoi il fut employé comme surveillant au collège deux ans, pendant lesquels il fit sa philosophie. Arrivé à Chevilly en 1880, il y fit sa théologie et son noviciat sans interruption. Prêtre le 30 novembre 1883, il émit ses premiers vœux le 24 août 1884.

Peu de temps après, il reçut son obédience pour la Trinidad, où il a travaillé jusqu'à sa mort avec le dévouement d'un vrai religieux.

Voici la lettre du P. Browne annonçant son décès :

Mon Très Révérend Père, dans ma dernière lettre, je vous parlais de l'état de santé du P. Kuhrmann. Je l'avais envoyé à Diégo-Martin, en changement d'air ; mais il n'y est resté que dix jours ; car, ayant

ressenti des attaques de faiblesse, le P. Coquet en a été effrayé et l'a ramené au collège. Depuis son retour, il a baissé rapidement. Son estomac a refusé toute nourriture, même du lait. Depuis le 13 décembre, le docteur n'avait pas beaucoup d'espoir. Le 15, il nous déclara que le cher Père était à toute extrémité. Nous lui avons donc porté sans retard le saint viatique, et tout de suite après, il a reçu l'extrême-onction. Il avait encore sa pleine connaissance et répondait même aux prières. Vers le matin, il se trouva mieux et passa la journée assez bien; mais vers 5 heures de l'après-midi, il devint si faible que l'on vit bien que la fin arrivait. Dans ce moment, la communauté se préparait à commencer la retraite annuelle. Tous se transportèrent dans la chambre du malade. Il reçut la dernière absolution et l'indulgence plénière. Pendant qu'on récitait le chapelet, ce bon Père, qui avait travaillé pendant six ans près de nous avec tout le zèle d'un saint religieux, est allé sans doute auprès de Dieu recevoir la récompense de ses travaux. Son agonie, si on peut l'appeler ainsi, n'a duré qu'une demi-heure. Il est mort sans souffrances, ni agitation, mais calme et paisible comme dans un sommeil. (Lettre du 17 décembre 1890.)

LE P. ALLAIN

DÉCÉDÉ A BODRBOU, LE 1^{er} JANVIER 1891.

Le P. Allain, né à Paris le 15 novembre 1849, fit ses humanités au Petit Séminaire de Mortain, en Normandie. Là, il eut occasion de connaître le P. Léon Le Vasseur, et bientôt après il entra au grand scolasticat de Langonnet, le 26 octobre 1869. Profès à Chevilly, en 1874, il fut envoyé à Bourbon comme professeur au collège Saint-Charles, à Saint-Denis, où il passa plusieurs années sous la direction du P. Corbet. Revenu en France après la suppression de cet établissement, il fit ses vœux perpétuels au Saint-Cœur de Marie, le 25 août 1878.

Placé alors à Mesnières, en qualité de professeur, il y fut bientôt éprouvé sous le rapport de la santé : il avait de fréquents maux de tête, provenant de l'estomac et des entrailles, ce qui lui faisait désirer un genre de vie plus active.

Aussi fut-il envoyé de nouveau à la Réunion, mais cette fois pour être attaché à la paroisse et à la léproserie de Saint-Bernard. Tout le monde s'accordait à lui reconnaître un grand zèle pour le salut des braves montagnards. Il ne s'épargnait aucu-

nement pour les maintenir dans la bonne voie, ou pour ramener ceux qui s'étaient égarés. Il apprit même la langue des Malgaches, afin de les gagner plus facilement.

Quant à la léproserie, aucun Père, jusqu'à présent, n'a exercé ce pénible ministère aussi longtemps. On comprend combien peu il peut flatter la nature, et cependant c'est à ces pauvres déshérités que le P. Allain témoignait le plus d'affection et de dévouement.

Par suite, sans doute, de son état maladif, il avait à lutter contre un caractère assez peu agréable; mais, par ailleurs, il a toujours été l'homme du travail et de la règle. Il dormait peu et travaillait beaucoup. Le temps que ne réclamait pas le saint ministère, ou le soin des œuvres, il le consacrait à l'étude.

Mgr Fuzet l'avait en grande estime. A la nouvelle de sa mort, il écrivait, en effet, au T. R. Père :

Je suis aussi surpris qu'affligé de la mort du bon P. Allain. C'était un de mes meilleurs prêtres, et, dans son ministère, que le service de la léproserie rendait particulièrement pénible, je n'avais eu que des éloges à décerner à sa sagesse, à son zèle, à sa charité. Que Dieu soit sa récompense! Je me ferai un devoir de célébrer la sainte messe pour le repos de son âme. (Lett. du 29 janv. 1891.)

Voici quelques détails sur ses derniers moments et ses funérailles, envoyés par le P. Colrat.

Le bon P. Allain, dit-il, est mort saintement le 1^{er} janvier 1891. Les médecins ont voulu faire l'opération du foie. C'est ce qui l'a tué. On l'a inhumé à La Montagne, au milieu de ses chers paroissiens. L'enterrement était magnifique. Mgr Carle a fait l'absoute. Tout le clergé était là. Il y avait aussi toute la haute société de Saint-Denis. (Lettre du 10 janvier 1891.)

LE F. ACHEUL

DÉCÉDÉ A ZANZIBAR, LE 6 JANVIER 1891.

Le F. Acheul (Dreyer Albert) connut la Congrégation par le P. Lainé. Il faisait alors à Thann son apprentissage de serrurier. Bientôt après, il entra comme petit postulant à Chevilly, le 14 novembre 1876. En ce moment, il avait à peine 14 ans, étant né à Mulhouse, le 26 avril 1862.

Dans sa lettre de demande à la profession, à laquelle il fut

admis le 8 septembre 1879, il faisait ainsi connaître ses attraits : « J'éprouve un très grand désir de partir pour les missions, mais je suis disposé à m'en remettre en tout à la volonté de mes supérieurs. » (Lettre du 26 juillet 1879.)

Selon ses désirs, il fut envoyé à la mission du Zanguebar. Il y a donc travaillé pendant plus de dix ans, Dieu sait avec quelle générosité, avec quel dévouement.

On a déjà vu dans le *Bulletin* combien il eut à souffrir dans la nouvelle fondation du Tana. Le P. Gommenginger étant tombé gravement malade, il dut le veiller nuit et jour, et prendre en même temps la direction de leur périlleux voyage de retour.

C'est là, dit-il dans une de ses lettres au T. R. Père, qu'a commencé pour moi une vraie vie de martyr. Seul parmi des centaines de noirs, pas un confrère, pas un ami pour me donner un conseil. Oui, c'est là que j'ai pu voir ce que c'est que la vie d'un missionnaire. Non pas que le courage m'ait manqué, grâces en soient rendues à Dieu et à sa sainte Mère qui n'abandonne jamais ses enfants; mais je sentais en moi combien il coûte à la nature de passer par de semblables épreuves. (Lettre du 16 octobre 1890.)

Il devait bientôt, hélas! en subir le contre-coup. Moins de trois mois après, il succombait à son tour, nouvelle victime dans cette mission du Zanguebar si cruellement éprouvée. Le P. Rhomer, qui l'a assisté à ses derniers moments, donne sur la maladie et les derniers moments de ce cher Frère, les détails suivants :

La mort vient de nous frapper de nouveau d'une manière bien cruelle, en la personne du bon F. Acheul, un de nos confrères les plus jeunes, les plus actifs et les plus dévoués.

Malgré les fatigues du Tana, le cher Frère avait conservé une bonne santé, et avec son entrain accoutumé, il eut bientôt fini les préparatifs pour la nouvelle mission du Kilima-Njaro à laquelle il était destiné. Mais quelques jours avant le départ fixé, il est subitement pris d'un accès de fièvre. Grâce au traitement énergique du P. Sacleux, la fièvre est enrayée et bientôt toute crainte a disparu. Quinze jours s'étaient ainsi écoulés, lorsque au lendemain d'une promenade, le 21 décembre, la fièvre reparut avec les symptômes les plus graves : c'était la fièvre hématurique, ordinairement réputée mortelle.

Transporté à l'hôpital, on lui prodigua les soins que réclamait son état. Tous avaient encore un peu d'espoir, excepté le malade lui-

même. Au bout de huit jours, il demanda à se confesser, et, le lendemain dimanche, il reçut la sainte communion en viatique. Le samedi 3 janvier, il me pria de ne plus le quitter. « Le médecin du corps ne me sert de rien, dit-il, il me faut celui de l'âme, afin qu'il me soutienne pour le grand passage. » Le lendemain, le P. Sacleux voyant la maladie s'accroître, lui apporta une dernière fois le Pain des forts, puis lui administra l'extrême-onction. Le moribond suivait tranquillement les cérémonies, l'assistance pleurait.

La journée fut relativement calme. Vers le soir, il me pria de recevoir ses vœux perpétuels. La nuit n'apporta aucun changement, la fièvre consumait lentement cette nature de fer; le thermomètre restait toujours entre 40 et 41 degrés.

Le 5 janvier, vers midi, notre cher malade perdit connaissance. Vers onze heures du soir, il revint à lui, me demanda une dernière fois, me fit quelques recommandations pour ses parents, puis bientôt perdit de nouveau connaissance. Vers minuit, une longue et terrible agonie commença. C'est alors que le P. Sacleux appliqua au moribond l'indulgence plénière, et, vers deux heures du matin, mardi, jour de l'Épiphanie, au moment où nous finissions les prières des agonisants, l'âme du cher F. Acheul s'envolait vers le ciel. (Lett. du 19 janvier 1891).

MOUVEMENT DU PERSONNEL

Retours en France. — Sont rentrés à la Maison-Mère :

Le 27 janvier, de Cayenne, le P. Reignat;

Le 1^{er} février, du Bas-Niger, le F. Hermas.

Départs et placements. — Le P. Chardin, qui a fait sa profession le 2 février, a reçu son obédience pour la Réunion, où la mort du P. Allain nécessitait l'envoi d'un prompt secours; il s'est embarqué à Marseille le 12 janvier.

Le P. Reignat a été envoyé, quelques jours après son retour en France, à la communauté de Mesnières, en remplacement du P. Ott, dont la santé se trouvait très affaiblie, et qui va remplir à Merville un emploi moins fatigant.

Le P. Paloc a été envoyé le 13 février, de Castelnaudary à Saint-Ilan, où l'augmentation toujours croissante du nombre des enfants demandait un troisième Père.

Enfin, le F. Olivier a été appelé de la maison de Grignon à celle de Paris.

NOUVELLES DIVERSES

Ordination. — Le samedi des Quatre-Temps, 21 février, a eu lieu à Chevilly une nombreuse ordination pour les novices et les scolastiques : elle comptait 2 prêtres, 3 diacres, 29 sous-diacres, 49 minorés et 2 tonsurés. La cérémonie a été faite par le nouveau vicaire apostolique de l'Oubanghi, Mgr Augouard.

Saint-Ilan. — L'accroissement du nombre des colons, nécessitait des travaux d'aménagement ou de construction, pour pouvoir loger tous les enfants. Le T. R. Père est allé, le 13 février, passer un jour ou deux à Saint-Ilan, pour déterminer sur les lieux ce qu'il y avait à faire.

Mission de Megève. — Sur la demande de l'excellent curé de Megève, toujours si dévoué pour la congrégation, le T. R. Père a accepté d'y faire prêcher par nos Pères une mission de dix jours, du 15 au 24 février. Les RR. PP. Delaplace, Adam et Riaux ont été chargés de donner ces pieux exercices, qui ont été suivis avec assiduité par toute la population. A la prière de M. l'abbé Monnard, le T. R. Père est allé les clôturer lui-même, heureux d'apporter aux bons habitants de sa paroisse natale ses encouragements de compatriote et d'apôtre.

A son retour il doit visiter les maisons de Saint-Joseph-du-Lac et de Douvaine. Il devait, par la même occasion, se rendre à Rome, pour l'inauguration des nouveaux bâtiments du séminaire français ; mais, la rigueur de l'hiver ayant fait retarder les travaux, on a été obligé de remettre la fête au 19 mars, et le T. R. Père a dû par suite différer son voyage dans la ville sainte.

Du droit d'accroissement. — On connaît l'impôt exorbitant dont on veut frapper les congrégations religieuses. Dès le 13 décembre 1886, l'enregistrement nous en avait réclamé le paiement ; on refusa, bien entendu, en s'appuyant sur ce que la question était pendante devant les tribunaux. Après l'arrêt de la Cour de cassation contre les Frères des écoles chrétiennes, l'administration est revenue à la charge, par un avertissement du 22 mai 1890. Le T. R. Père a fait alors, de concert avec les supérieurs des Lazaristes et du séminaire des Missions étrangères, de pressantes démarches auprès de plusieurs ministres et

de M. Carnot lui-même, pour obtenir d'être exempts de cet impôt, en raison des services rendus dans les missions à l'influence française. Le ministre des affaires étrangères, M. Ribot, parut étonné de l'établissement de pareilles taxes, qu'il semblait ne pas connaître du tout. Il fit les meilleures promesses, et soumit même l'affaire au Conseil des ministres; mais on sait ce qu'il en est advenu plus tard à la Chambre et au Sénat, dans la discussion du budget.

Le 4 décembre 1890, nouvelle sommation de l'enregistrement, exigeant notamment une somme de 3000 francs, sauf vérification, pour nos deux Pères décédés à Beauvais; et cette fois, c'était par contrainte ou exploit d'huissier. Il fallait donc ou payer ou plaider. Après avoir consulté, le T. R. Père a cru devoir résister devant les tribunaux. Un avocat des plus distingués, rapporteur au Comité des jurisconsultes catholiques, M. Delamarre, a bien voulu se charger de notre défense. Tous les journaux religieux et conservateurs ont parlé de ce mémoire avec éloge, en appuyant ses conclusions (1). Quel sera le résultat de cette lutte? Hélas! il faut l'avouer, il y a peu à espérer humainement parlant. C'est du moins du temps de gagné. Prions, en attendant, la Providence de venir à notre aide.

Zanguebar. — Le P. Auguste Gommenginger est toujours au Kilima-Ndjaro, attendant sans doute du secours avec impatience. A la mi-janvier, Mgr de Courmont a pu heureusement lui expédier une caravane de 40 porteurs, organisée par le F. Oscar. Une seconde caravane plus nombreuse encore s'organise en ce moment, et avec elle, doivent partir le P. Rhomer, le F. Blanchard et plusieurs jeunes Noirs de Bagamayo. (Lettre de Mgr de Courmont, 19 janvier 1891.)

Huilla. — Le P. Antunès était allé à Mossamedès pour recevoir les nouveaux Pères et Frères qui lui étaient envoyés. Mgr l'Évêque de Saint-Paul de Loanda s'est rendu avec eux à

(1) Le *Journal de l'Oise*, après avoir raconté, d'après les récits de Mgr Augouard, comment le P. Allaire avait failli être pris et mangé par les anthropophages, ajoutait cette réflexion assez piquante : « Et dire que si ce pionnier de la civilisation française avait été dévoré par ces sauvages, il se serait trouvé des hommes civilisés pour réclamer un droit d'accroissement à la Congrégation du Saint-Esprit! Il viendra un temps où l'histoire se refusera à enregistrer de pareilles choses, de peur que personne ne veuille les croire. » (14 février 1891.)

Huilla, où tous sont arrivés heureusement vers le 15 novembre. Sa Grandeur s'est montrée très satisfaite de cette visite. M. le docteur Nogueira, qui a passé trois jours à Huilla, écrivait que cette Mission l'avait rempli d'enthousiasme. (Lettre du P. Rooney, 15 janvier 1891.)

Réunion. — La pieuse Société des Filles de Marie, fondée par le T. R. P. Levavasseur, vient de recevoir un précieux encouragement de la part du Saint-Siège. Sur la recommandation de Mgr l'Evêque de Saint-Denis et de Mgr de Courmont, le Souverain Pontife a daigné accorder à cet institut un décret de louange, en date du 28 janvier. Nous pouvons ajouter que l'appui du T. R. P. Général et de nos Pères de Rome a beaucoup contribué à cet heureux résultat.

AVIS

État du personnel. — Avec ce bulletin, on expédie aux communautés le nouvel état du personnel; mais on ne doit pas le communiquer au dehors. Prière d'en accuser réception.

Écrits spirituels du V. Père. — Nous sommes heureux d'annoncer à nos confrères l'achèvement de cet ouvrage, depuis longtemps attendu. Il forme un beau volume in-12, de 696 pages, dans le genre des *Lettres*.

Voici les écrits qu'il contient : *Instructions sur la vie spirituelle et sur l'oraison; Petit traité de la vie intérieure; De l'orgueil et de l'humilité; Instructions aux missionnaires; De l'Épiscopat; Mémoire sur M. Lévin; Pèlerinages.* — Une table analytique très complète rend les recherches très faciles. — Prix de l'ouvrage, à la Procure, pour nos maisons, 2 fr. 50.

Maison-Mère, 25 février 1891.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison Mère.** Le T. R. Père à Rome. — Admissions aux vœux et à l'oblation. — **Bulletin des communautés.** *Amérique* (suite). — Philadelphie. — Détroit. — Bay-City. — Para. — Saint-Pierre et Miquelon. — *Australie.* Ballarat. — Maryborough. — **Nécrologie.** Décès de MM. Gonçalvez et Reichart, scolastiques. — Notice du P. Blanpin. — **Mouvement du personnel** — **Nouvelles** — *Avis* Feuilles de messes et d'offices. — Absolution des cas réservés au Pape.

MAISON-MÈRE

LE TRÈS RÉVÉREND PÈRE A ROME

Ainsi que l'annonçait le dernier *Bulletin*, le T. R. Père est parti pour Rome le 14 mars. Il écrit de cette ville au R. P. Collin la lettre suivante, qui nous donne des nouvelles intéressantes de son voyage et de la fête célébrée au séminaire français.

Rome, le 20 mars 1891.

Mon bien cher Père Collin,

Mon voyage a été très bon. J'ai passé la journée de dimanche à Chambéry, où les directeurs du grand séminaire m'ont reçu avec très grande affection. A midi, j'ai dîné chez Monseigneur, avec le Curé de la métropole, M. l'abbé Mareschal, ancien élève du séminaire français, et avec le prédicateur de la station, un Père Jésuite. Sa Grandeur n'aurait pu être plus affectueuse pour moi. J'ai quitté Chambéry le lundi, à 6 heures et demie, et je suis arrivé à Rome à la même heure, mardi matin.

Le mercredi soir, a eu lieu, au séminaire français, une belle séance académique. Il y avait une réunion d'élite. Elle était pré-

idée par Son Em. le cardinal Parocchi, vicaire général de Sa Sainteté et protecteur du séminaire. Avec lui, dans l'assistance, on remarquait le cardinal Mazzella, de la Compagnie de Jésus; M. de Monbel, conseiller de l'ambassade de France auprès du Vatican, un assez grand nombre d'évêques, de religieux, de professeurs. Tout a été très bien. Un prélat du Vatican, Mgr Tripeti, dans une ode latine, a beaucoup exalté la France. Le cardinal Parocchi ne lui a pas ménagé les éloges non plus. Quant au séminaire français, on en a dit tout ce qu'il y a de plus flatteur, à tous les points de vue. Le P. Supérieur a fait un beau discours.

Le jour de la fête de saint Joseph, Son Em. le cardinal Parocchi a officié solennellement. J'ai fait prêtre assistant. Nous avons eu de beaux et longs morceaux de musique. Je donne pourtant la préférence à ce qui a été chanté en plain chant. L'exécution a été parfaite. Le Cardinal en a été si frappé qu'il a invité le séminaire à chanter une messe toute en plain chant à l'église de Saint-Grégoire, le jour où l'on doit célébrer le treizième centenaire de son élévation au souverain pontificat, le 10 avril : « Il faut, a dit Son Eminence, chanter une messe en l'honneur de ce grand Pape dans son propre chant. »

Il y avait au diner peu d'invités : le nouveau supérieur de Saint-Louis des Français; M. d'Armailhac; M. Captier, de la procure de Saint-Sulpice; deux Pères Jésuites, professeurs au collège romain; un secrétaire du Pape et le maître des cérémonies. Ce sont les élèves qui ont fait tous les frais. En fait de toast, le cardinal Parocchi en a porté un à mon adresse, en l'accompagnant de quelques paroles bienveillantes. Je l'ai remercié en deux mots. On voit que Son Eminence connaît très bien la France et l'histoire de sa littérature. Il paraît animé d'un grand amour pour notre pauvre pays, comme il me fait l'effet d'être très pieux.

Les nouveaux bâtiments du séminaire ne laissent rien à désirer comme beauté et commodité. La façade de la chapelle est bien réussie et très belle. Le revers de la médaille, c'est que cela coûte assez cher. Cependant, le bon P. Brichet, dont la prudence et l'habileté financière sont assez connues, ne paraît pas inquiet. Le cardinal Parocchi, en répondant au toast le jour de la fête, a canonisé ce cher Père, en disant que c'était le saint Joseph de la maison.

22 mars. — J'ai déjà vu, outre le Cardinal protecteur du séminaire français, Leurs Eminences le cardinal Mazzella, le cardinal Siméoni, préfet de la S. C. de la Propagande, et le cardinal De Ruggiero, préfet de l'économat à la Propagande. J'ai fait aussi ma visite à l'ambassadeur français, près du Vatican, M. de Béhaine, qui a été charmant.

Le courrier part : à plus tard d'autres nouvelles.

A. EMONET, *supérieur général.*

ADMISSIONS AUX VŒUX ET A L'OBLATION.

Par décision de la Maison-Mère, ont été admis :

Aux vœux perpétuels :

Les PP. MOREAU et REMY, de la Mission de l'Oubanghi.
Le F. FRANÇOIS D'ASSISE Le Gouïc, de la cté de Grignon;

Aux vœux de cinq ans :

Le F. OLIVIER Mangolt, de la cté de Paris,
Le F. PRISCILLIEN Kœger, de la cté de Grignon,
Le F. PORPHYRE Crichan, de la cté de Beauvais,
Les FF. PIERRE Vézier et STEPHAN Stephan, de Mesnières;

A la profession :

AU NOVICIAT DES CLERCS, LE 2 FÉVRIER :

Le P. CHARDIN, né le 21 sept. 1866, à Ménarmont (Vosges);

AU NOVICIAT DES FRÈRES DE CHEVILLY, LE 19 MARS, LES FF. :

ZÉNAS Debats, né le 13 juin 1866, à Montataire (Oise);
GÉMINIEN Mombartz, né le 26 mars 1873, à Aix-la-Chapelle (Allem.)
OTHON Weigel, né le 9 avril 1873, à Grenzingen (Alsace);
NOLASQUE Disch, né le 14 mars 1871, à Ribeauvillé (Alsace);
ZACHARIE Blaise, né le 11 juillet 1872, à Bergheim (Alsace);
CONSTANT Millot, né le 14 juillet 1856, à Coussegrey (Aube);
ROCH Rocci, né le 7 mars 1871, à Genève (Suisse);
DIVITIEN Amann, né le 31 janvier 1868, à Kirchberg (Suisse);
OCTAVIEN Kaltenheisser, né le 14 déc. 1863, à Hoenheim (Alsace);

A NOTRE-DAME DE LANGONNET, LE 19 MARS, LES FF. :

PARFAIT Schneider, né le 17 janvier 1867, à Epfig (Alsace);
 BÉNIGNE Le Roux, né le 16 avril 1861, à Lennon (Finistère);
 PAPHNUCE Logeat, né le 23 avril 1867, à Kergloff (Finistère);
 MARTINIEN Rohfritsch, né le 5 juillet 1871, à Griesheim (Alsace);
 ULPIEN Olivier, né le 21 février 1874, à Silfiac (Morbihan);

A CINTRA, LE 19 MARS DE F. :

DONATIEN Hofmann, né le 3 sept 1873, à Niederzeuzheim (Allem.);

A l'Oblation, comme aspirants clercs :

AU NOVICIAT DES CLERCS A GRIGNON, LE 2 FÉVRIER, M. :

LEICHERT Louis-Lucien, du dioc. de Posen, p. de rel. S. Ignace;

LE 19 MARS, MM. :

RELING Joseph, du dioc. de Strasbourg, pat. de rel. St. Pierre,
 RIALLAND François, du dioc. de Nantes, p. de rel. St. Donatien;
 DEROUET Jean, du dioc. de Séez, pat. de rel. Louis de Gonz.;

AU GRAND SCOLASTICAT DE LANGONNET, LE 19 MARS, M. :

VACHAUD André, du dioc. d'Annecy, p. de rel. St. Franç. de Sales;

AU SCOLASTICAT DE MESNIÈRES, LE 19 MARS, MM. :

BODET Jean-Auguste, du d. de Vannes, p. de rel. St. Pierre Claver;
 VILLEMEN Charles-Joseph, de Strasbourg, p. de rel. St. Louis de G.;
 BILLET Charles, du dioc. de Châlons, p. de r. St Louis de Gonz.,
 STRÉRATH Pierre, du dioc. de Cologne, pat de rel. St. Joseph;
 COLLIN Edouard, du dioc. de Nancy, pat. de rel. St. Augustin;
 WALTER Louis, du d. de Strasbourg, p. de r. St. François-Régis;
 RITTER Eugène, du dioc. de Strasbourg, pat. de rel. St. Joseph;
 GOURTAY Pierre, du dioc. de Quimper, pat. de rel. St. Yves;
 RUPPE Jean-Marie, du d. de Quimper, p. de r. St-Franç. de Sales;
 CLAUSSE Olivier, du dioc. de Saint-Brieuc, pat. de rel. St Joseph;
 SALAUN Ernest, du d. de Quimper, pat. de rel. St. Louis de Gonz.;
 WUNDERLICK Raymond, du d. de Strasbourg, p. de r. St. Joseph;
 STUDER Paul, du d. de Strasbourg, p. de r. St. François-Xavier;
 LEMPEREUR Louis, du dioc. de Metz, pat. de rel. St. Joseph;
 STEINMETZ Jean, du d. de Strasbourg, p. de r. St. Louis de Gonz.;
 MENUT Louis, du dioc. de Paris, pat. de rel. St-François-Xavier.

AU PETIT SCOLASTICAT DE MERVILLE, LE 29 MARS, MM. :

SUNDHAUSER Richard, du d. de Strasbourg, p. de rel. St. Joseph;
 MENS François, du d. de Quimper, p. de r. St. Stanislas Kostka;
 FASHAUER Louis, du d. de Strasbourg, p. de r. St. Franç.-Xavier.

AU SCOLASTICAT DE BRAGA, LE 5 AVRIL, MM. :

DOMINGUEZ Alberto, du d. de Porto, p. de r. St. François-Xavier;
 PALMEIRA Antonio, du d. de Belem (Brésil), p. de r. Marie-Joseph;
 DELGADO Francisco, du d. de Bragança, p. de r. St. Jean-Baptiste;
 D'ALMEIDA Jeronymo, du d. de Guarda, p. de r. St. Pierre Claver;
 D'ALMEIDA João, du d. de Guarda, p. de rel. St. François-Xavier;
 REBORDAO José, du dioc. de Braga, pat. de rel. St. Paul;
 LEIRIAO-ANTUNES Manoel, du d. de Lisb., p. de r. St. Franç.-Xav.;

A l'oblation comme novices-Frères :

A CHEVILLY, LE 19 MARS, LES POSTULANTS :

BUCHINGER Jean, du diocèse de Ratisbonne, en rel. *F. Mauront*;
 KUNTZ Charles, du diocèse de Strasbourg, en rel. *F. Euthyme*;
 BERNHARD Franç.-Xavier, du d. de Strasb., en r. *F. Apollinaire*;
 DESCHAMPS DE BOISHÉBERT, du d. de Rouen, en rel. *F. Stanislas*;
 BUCHINGER Joseph, du diocèse de Ratisbonne, en rel. *F. Mèlèce*;
 AMIOT François-Pierre-Prosper, du d. d'Angers, en r. *F. Hermès*;
 LORENTZ Marie-Joseph, du dioc. de Strasbourg, en r. *Désiré*;

A LANGONNET, LE 19 MARS, LES POSTULANTS :

AUFFRET Jean-Marie, du dioc. de Saint-Brieuc, en r. *F. Alfred*;
 LE COENT Pierre-Marie, du d. de Saint-Brieuc, en r. *F. Saturnin*;

A MESNIÈRES, LE 19 MARS, LE POSTULANT :

PELTIER Julien, du dioc. de Metz, en rel. *F. Candidien*.

A SAINT-MAURONT, LE 19 MARS, LE POSTULANT :

KOHLER Thiébauld, du d. de Strasbourg, en rel. *F. Thiébaud*;

A CINTRA, LE 19 MARS, LES POSTULANTS :

MARQUES Manoel-Rei, du dioc. de Coimbre, en rel. *F. Sancho*;
 NUNES Manoel-Fernandes, du d. de Guarda, en r. *F. Henrique*;
 CARILHO Francisco, du dioc. de Guarda, en rel. *F. Estanislai*;
 ANDRADE José-Luiz, du dioc. de Porto, en rel. *F. Ovidio*;
 OLIVEIRA José-Rodrigues, du dioc. de Lamego, en r. *F. Silverio*;
 MONTEIRO Manoel, du dioc. de Lamego, en rel. *F. Urbano*;
 GONÇALVES José, du dioc. de Guarda, en rel. *F. Torquato*;

A PITTSBURGH, POUR LE 19 AVRIL, LES POSTULANTS :

DUFFNER Bernard, du dioc. de Cologne, en rel. *F. Gaudens* ;
 POLLONAIIS Henri, du dioc. de Port-d'Espagne, en rel. *F. Rupert*.

A BRAGA, LE 5 AVRIL, LE POSTULANT :

MARTINS-CAMPOS Manoel, du dioc. de Braga. en r. *F. Evaristo*.

BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

ÉTATS-UNIS

COMMUNAUTÉ DE SAINT-PIERRE CLAVER, A PHILADELPHIE

JUILLET 1889 — MARS 1891

. Fondation de l'œuvre. Préjugés contre les Noirs aux États-Unis. — 2. Arrivée et installation du personnel. — Chapelle provisoire. Fruits du Ministère. — 3. Classes du soir pour les jeunes gens et les jeunes filles. — 4. Ecoles. Fanfare militaire. — 5. Asile Saint-Joseph pour les apprentis. — 6. Protection de Saint-Joseph. — 7. Personnel actuel de la communauté.

1. — Depuis plusieurs années, on avait proposé à la Congrégation d'entreprendre à Philadelphie l'œuvre des Noirs. Le P. Strub profita du passage du T. R. Père en cette ville, lors de son voyage en Amérique, pour lui faire visiter le local qui nous était offert à cet effet. Il avait jusqu'alors servi de maison d'école pour de petites négresses, sous la direction des sœurs de Notre-Dame, de la province belge. Depuis plus de dix ans, elles y faisaient la classe à ces petites filles; mais durant ces longues années, les petits garçons noirs étaient restés dans le plus complet abandon. Aussi, à leur arrivée, nos Pères en trouvèrent-ils peu qui fussent élevés chrétiennement.

Bien que dans la ville de Philadelphie les Noirs aient toujours joui d'une grande liberté tant au point de vue religieux que civil, il faut avouer cependant que les Blancs, même les catholiques, ne les ont pas toujours traités sur un pied d'égalité, à cause de leur couleur. Ces anciens préjugés se faisaient malheureusement sentir jusque dans l'intérieur des églises. Ainsi,

jusqu'à une époque toute récente, les Pères Jésuites eux-mêmes, qui étaient toujours considérés comme les amis les plus dévoués des Noirs, à Philadelphie, leur avaient assigné une place spéciale dans les tribunes de leur église de Saint-Joseph. Les anciens esclaves ou ceux dont la foi était plus vive s'en contentaient; mais cela repoussait les autres. Enfin une dernière tentative, due au zèle du curé de la Sainte-Trinité, au lieu de les ramener à l'église, ne fit que les en éloigner davantage. Il voulait leur dire une messe spéciale à sept heures, tous les dimanches. Les Blancs de sa paroisse auraient eu la leur à huit heures. Mais les Noirs, jaloux du privilège que la sainte Eglise reconnaît à tous ses enfants de s'asseoir indistinctement à la même table eucharistique et de participer également aux mêmes sacrements, ne goûtèrent pas cette combinaison.

Sur ces entrefaites, l'école des filles reçut une nouvelle vie par l'achat d'une grande maison, fait par une demoiselle qui depuis longtemps s'était intéressée à cette œuvre des Noirs. Mais que pouvaient faire des sœurs dont le zèle était renfermé dans les limites étroites de l'école? Il fallait un prêtre qui fût spécialement dévoué à cette œuvre: il fallait de plus une école pour les garçons; puis enfin une église pour réunir les brebis dispersées de ce troupeau. Mgr l'Archevêque fit donc de nouvelles instances auprès de nos Pères, pour qu'ils voulussent bien se charger de cette importante mission, et elle fut définitivement acceptée par le T. R. Père, qui, avant son départ d'Amérique, désigna le P. Mac Dermott pour commencer cette nouvelle fondation.

2. — Le 29 juillet 1889, le R. P. Strub avec celui-ci et le F. Tertullien, partirent pour Philadelphie. Après avoir célébré la sainte messe à la cathédrale, ils s'installèrent dans la maison qui leur était destinée, et qui devait servir, non seulement de résidence à la nouvelle communauté, mais aussi d'école pour les garçons et même de chapelle provisoire.

A l'aide d'un autel et d'autres objets de culte qui avaient autrefois appartenu à une œuvre de sourds-muets, on put dire la sainte messe dans une grande chambre du premier étage, transformée en oratoire. Cette chapelle porte le nom du grand apôtre de la race noire, saint Pierre Claver. Le R. P. Strub en fit la bénédiction la veille de son retour à Pittsburgh. C'est là

que les Noirs s'assemblent depuis le premier dimanche du mois d'août 1889. Malheureusement, elle est trop exiguë pour suffire aux besoins toujours croissants de la nouvelle mission. Elle peut contenir environ deux cents personnes, et ordinairement elle est comble à chacune des deux messes qui s'y disent le dimanche. Celle de huit heures se dit particulièrement pour les enfants, qui, pendant ce temps, chantent des cantiques. A la grand'messe, les frais du chant sont faits par un chœur d'adultes, qui ont appris en très peu de temps et avec une très grande facilité, des messes en musique assez difficiles.

Nous avons eu la consolation de faire plusieurs baptêmes d'adultes, y compris plusieurs enfants d'un âge déjà avancé, dont les parents avaient abandonné la pratique de la religion. Très souvent aussi, nous avons été appelés à l'hôpital de la Pensylvanie, qui se trouve vis à vis de notre maison, pour donner le baptême à des malades en danger de mort. D'ordinaire ceux-ci réclamaient eux-mêmes cette grâce insigne. Le nombre total des baptêmes, tant d'enfants que d'adultes, s'est élevé à environ 50, et celui des communions pascales à 150. On aurait pu en compter davantage, si l'on y comprenait un grand nombre de nos gens qui étant employés comme domestiques, communient ailleurs. Comme il n'y a pour eux nulle obligation de venir à notre chapelle, il est naturel que beaucoup se rendent à l'église la plus rapprochée de leur domicile. Cela ne les empêche pas d'être très attachés à la chapelle de Saint-Pierre Claver, qu'ils aiment à appeler « notre chapelle ». Aussi, aux grandes fêtes de l'année, comme à Noël ou à Pâques, ainsi qu'aux vêpres des dimanches ordinaires, viennent-ils en foule. Ils sont fiers de les entendre chanter par leurs congénères et de voir servir à l'autel de petits enfants noirs.

Depuis que nous avons établi la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, les communions mensuelles sont devenues plus fréquentes. Les membres de la ligue, au nombre de 60, répartis en quatre séries, s'engagent à faire la sainte communion le troisième dimanche du mois. La congrégation des enfants de Marie compte 20 associées. Elles se réunissent à la chapelle tous les dimanches, après les vêpres, pour réciter leur petit office, et s'engagent à faire la sainte communion le premier dimanche du mois.

Parmi les hommes, surtout les pères de famille, on a établi la

conférence de Saint-Vincent de Paul, dont les membres visitent régulièrement les pauvres et les malades et leur apportent quelques secours. Ces braves gens s'acquittent de leur mission avec un grand esprit de foi et font un très grand bien. Que de pauvres âmes auxquelles ils ont facilité le retour à l'église en préparant la voie au prêtre!

3. — Philadelphie compte au moins 50,000 noirs élevés pour la plupart dans les pratiques fanatiques du méthodisme. Il y a cependant parmi eux un bon nombre de catholiques. La proximité de l'Etat si catholique du Maryland, explique comment il se fait que tant de ces émigrants ont été baptisés. Mais hélas! aujourd'hui ils paraissent n'avoir guère conservé trace de ce baptême. Leurs enfants surtout n'ont aucune pratique religieuse. Ils ne fréquentent pas même les églises des autres sectes protestantes, et leurs âmes seraient plus disposées à accepter la vraie foi, si l'on pouvait gagner leur confiance. Dans ce but, on a ouvert des écoles du soir pour les jeunes gens de l'un et l'autre sexe. Celle des garçons se tenait d'abord dans notre propre maison, chaque soir, de sept heures à neuf heures, sous la direction du P. Mac Dermott, aidé d'un certain nombre de jeunes messieurs de la ville, heureux de se dévouer à cette œuvre pénible.

Trois fois par semaine, il y a école pour les filles, aux mêmes heures. Là aussi, ce sont des dames et de bonnes demoiselles de la ville qui enseignent à ces pauvres négresses, souvent assez avancées en âge, les premiers éléments de la grammaire et de l'arithmétique. Rarement il se passe de jour, dans l'une ou l'autre de ces écoles, sans qu'un élève ne soit porté à faire part de ses impressions sous le rapport de la religion catholique. On entame alors des conversations à ce sujet, peu à peu les préjugés se dissipent, et l'on achète un catéchisme. En un mot, c'est pour les uns le moyen de connaître plus exactement la religion qu'ils avaient méprisée par ignorance, et pour d'autres l'occasion de rentrer dans l'Eglise qu'ils avaient abandonnée.

Dans le même but d'attirer les jeunes gens et d'exercer sur eux une influence salutaire, une salle de lecture et de jeux vient d'être installée, pour réunir ceux qui montrent une inclination sérieuse à la lecture. Ils seront beaucoup mieux là que dans les rues, ou les auberges, ou les *meetings* si séduisants des sociétés protestantes ou franc-maçonnnes.

4. — Déjà, comme nous l'avons dit, il existait une école pour les filles à la maison où se trouve en ce moment notre petite communauté. Dans le cours de l'année 1889, elle s'est maintenue au chiffre de 80, dont un tiers n'appartient à aucune religion, un tiers est protestant de nom, et l'autre tiers se compose de catholiques. Deux sœurs de la congrégation de Notre-Dame venaient chaque matin leur faire la classe de 9 heures jusqu'à deux heures de l'après-midi; puis elles s'en retournaient au couvent situé à un quart de lieue de distance. Avant la rentrée de 1889, on a pu, après beaucoup de difficultés, louer pour cette école un immeuble à part, très convenable, dont le soin et l'entretien sont confiés à une bonne vieille créole.

L'école des garçons se trouve dans notre communauté. A la rentrée de 1889, on pensait qu'il y aurait très peu d'élèves, la chose étant nouvelle et la maison n'ayant qu'un mois d'existence. Mais, à la grande surprise de tous, ils se trouvèrent bientôt au nombre de 70. Le succès de l'école, tant pour les études que pour le bon esprit des enfants, est dû en grande partie au zèle et au dévouement du F. Celsus. Ce bon Frère, qui avait été employé au collège de Rockwell pendant plus de vingt ans, a accepté avec bonheur son obéissance pour cette nouvelle mission de Noirs. Son système de discipline stricte, mais paternelle, a complètement réussi à transformer en enfants dociles ces natures jusque-là si peu disciplinées. A tous il enseigne le catéchisme, bien que la bonne moitié soit protestants ou sans aucune religion. Tous disent les mêmes prières. Plusieurs ont été baptisés dans le cours de l'année, et trois ont fait leur première communion au mois de juin.

La musique, on le sait, joue un grand rôle dans l'éducation des Noirs. Aussi avons-nous établi pour nos enfants, des cours réguliers de musique instrumentale et vocale, sous la direction d'un excellent maître, qui s'occupe aussi des chanteurs et des chanteuses de notre chapelle. Dernièrement, grâce à la générosité d'un bienfaiteur, nous avons inauguré une fanfare militaire, qui pourra un jour rehausser nos cérémonies religieuses. A la rentrée de 1890, le nombre des élèves a dépassé la centaine, ce qui nous a obligés d'avoir un troisième maître.

5. — En outre de ces classes, nous avons encore un orphelinat pour les jeunes apprentis sans asile. Cet orphelinat, qui

porte le nom d'œuvre de Saint-Joseph, a été fondé, sur la demande de Mgr Ryan, l'illustre archevêque du diocèse, dans le but d'offrir un refuge aux jeunes garçons sans feu ni lieu, qui encombrent les rues de cette grande cité, leur donner une éducation chrétienne et les mettre à même de gagner honorablement leur vie.

Dès le commencement de l'année passée, une maison avait été achetée et aménagée à cet effet, par les soins du R. P. Mac Elhone, un bon et zélé prêtre séculier du diocèse. Mais cette œuvre n'était guère connue en ville, et le nombre des jeunes garçons fut d'abord très restreint. Quand, au mois d'octobre dernier, sur les vives instances de Mgr l'Archevêque, nous en avons pris la direction, elle ne comptait encore que 7 enfants. Depuis, le nombre s'en est accru, si bien qu'aujourd'hui nous en avons 25; c'est presque le chiffre maximum que comporte notre installation actuelle.

Nous en avons l'espoir, cette œuvre, avec la protection de saint Joseph, aura un plein succès, car elle touche les cœurs et excite les sympathies de tous. Ces sympathies ne sont pas stériles, car plusieurs grands établissements industriels nous ont promis du travail pour tous nos jeunes garçons. En effet, une occupation régulière est pour eux la meilleure sauvegarde : elle les éloigne des mauvaises compagnies, en même temps qu'elle leur fait prendre l'habitude d'assurer leur existence en travaillant.

Leur règlement est des plus simples : à 5 heures et demie, lever, suivi de la prière, de la sainte messe et du déjeuner ; puis ils se rendent au travail, d'où ils ne reviennent qu'à midi pour dîner. Immédiatement après, ils reprennent leur tâche, qui les retient jusqu'au souper, à 6 heures. Alors commence pour eux l'heure la plus délicieuse de la journée. Avec quelle joie ils prennent leurs ébats dans un vaste sous-sol dont nous avons fait leur salle de récréation !

Presque tous les soirs, quelques messieurs viennent partager leurs jeux, pour y mettre plus d'entrain et d'agrément. Bien mieux encore : les personnages les plus notables de la ville se font un plaisir de se transformer en instituteurs et, pendant l'heure qui suit la récréation, ils donnent à ces chers enfants des leçons aussi intéressantes que pratiques sur le commerce, l'industrie, les affaires.

Nos petits protégés n'ont pas le cœur insensible ; ils apprécient ce qui est fait pour eux et, de mille manières, nous en témoignent leur reconnaissance.

6. — Saint Joseph est notre persévérant ami et notre zélé procureur. Tout ce que nous lui demandons il nous l'accorde sans délai. En voici quelques preuves :

Il y a quelque temps, le P. Fitzgibbon se demandait avec anxiété comment il procurerait à ses chers enfants les vêtements de laine que la rigueur de l'hiver rendait indispensables. Un matin, à la messe, il adresse à saint Joseph une sommation respectueuse, lui suggérant en même temps l'idée d'inspirer à quelque âme charitable la bonne pensée de subvenir à ce besoin. Le soir même, en rentrant au logis, après une course apostolique, il trouve dans sa chambre trois caisses de respectable dimension. On les ouvre. O surprise ! C'était un magnifique assortiment de gilets et de caleçons de laine. Saint Joseph nous avait procuré ce cadeau.

La veille du jour où le P. Murphy nous a réjouis de sa visite, nous avons acheté quelques pardessus pour nos pupilles. Hélas ! une facture de 50 dollars les accompagnait, et il ne restait presque plus rien en caisse. Nous avons recours à saint Joseph, et la journée ne s'est pas écoulée qu'un bienfaiteur demande le P. Supérieur au parloir pour lui remettre un chèque de 50 dollars.

Le jour de la fête nationale, nous désirions associer nos enfants à la joie commune, en leur procurant un petit extra. Nous demandons à saint Joseph un petit régal pour les hôtes de sa pauvre maison. On sonne à la porte. Deux dindes sont apportées pour les enfants abandonnés. Quelques minutes après, un autre commissionnaire arrive et dépose une douzaine d'oiseaux, avec un baril de *Cranberry* pour les arroser. Gloire donc et reconnaissance à saint Joseph !

Pour l'entretien de ces diverses œuvres, surtout pendant la première année, nous avons été obligés de compter uniquement sur la divine Providence. Nous n'avions d'assuré que le traitement d'un Père et d'un Frère, encore n'était-ce que pour une année. Heureusement, les catholiques de cette grande ville nous sont venus généreusement en aide, soit par des dons particuliers en argent ou en nature, soit par leur coopération active à

nos concerts et surtout à notre grand bazar du mois d'avril 1890, qui nous a permis de réaliser la somme de 15,000 francs. Au commencement de cette année, nous avons obtenu, dans la distribution annuelle des fonds pour les Missions parmi les Indiens et les Noirs, une allocation de 5,000 francs.

7. — Notre petite communauté a subi quelques modifications dans son personnel. Au mois d'octobre 1889, le F. Omer est venu remplacer le F. Tertullien. Plus tard, au mois de novembre 1890, elle perdit son premier supérieur : le P. Mac Dermott, rappelé au collège de Pittsburgh, pour y professer la rhétorique et la logique. Il fut remplacé par le P. Nolan, arrivé ici le 20 novembre 1890.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-JOACHIM, A DÉTROIT

MARS 1889. — MARS 1891.

1. Personnel. Nouvelle résidence pour les Sœurs. Ancienne propriété. Transaction et vente. — 2. Confréries. Société de Saint-Vincent de Paul. — 3. Relations avec l'autorité diocésaine. — Regrets laissés par le R. P. Strub. Visite du R. P. Oster. Le P. Dangelzer l'accompagne à Bay-City et à Grand Rapids. — 5. Nécessité de savoir à fond la langue anglaise.

1. — La communauté de Saint-Joachim se compose actuellement de trois Pères : le P. Michel Dangelzer, supérieur et curé de la paroisse; le P. Théophile Meyer, vicaire; et le P. Prosper Goepfert, qui nous est arrivé au mois d'octobre 1890; celui-ci est chargé de desservir la paroisse de Dearborn, offerte par Mgr Foley, évêque de Détroit, et située à 10 milles d'ici, sur la ligne de chemin de fer de Chicago. Le F. Térance, après avoir passé quelques années au milieu de nous, a dû nous quitter et rentrer en France, par suite d'un catarrhe et de rhumatismes dont il avait beaucoup à souffrir.

Il nous fallait une résidence pour les Sœurs attachées à notre paroisse, afin de les rapprocher davantage de l'école, qui se trouve située à côté de l'église. Une bonne occasion s'étant présentée, le P. Dangelzer a vendu une partie de l'ancienne propriété, située sur la rue Fort, à une de nos sociétés de bienfaisance, la Saint-Jean-Baptiste, pour la somme de 15,000 francs. Avec cela et quelques épargnes sur les revenus de la paroisse, on a construit derrière l'école une maison en bois, contenant vingt-quatre chambres, avec une petite chapelle, qui a coûté un peu plus de

25,000 francs. Cela terminé, le P. Supérieur a obtenu du Conseil municipal l'autorisation de détourner l'allée publique qui passait derrière l'église et coupait notre propriété en deux. Nous n'avons eu, pour cet arrangement, qu'à céder un égal espace de terrain.

Restait l'autre moitié de l'ancienne propriété ; sur cet emplacement, se trouvait le premier presbytère, dans lequel le P. Dangelzer avait eu à subir la fameuse attaque nocturne de quelques hommes masqués. Dans l'impossibilité de vendre ce lot tout seul, on forma une combinaison dans laquelle entrèrent le président de la société de Saint-Jean-Baptiste, le P. Supérieur et un autre propriétaire. La commission de l'éducation cherchant sur ces entrefaites un terrain dans nos environs pour y construire une école nationale, on put grâce à certaines influences, lui céder le terrain que nous désirions vendre. Pour notre part, nous avons obtenu pour notre lot 17,500 francs. La société de Saint-Jean-Baptiste s'empressa d'acheter un autre terrain sur la rue Fort, en face de l'église, où elle fit transporter l'ancienne chapelle, et elle y possède en ce moment deux belles salles pour ses réunions mensuelles.

Par suite de ces transactions, on a pu payer toutes les dettes de la paroisse, et, au commencement de cette année 1891, il restait à son actif une somme de 15,000 francs ; ce qui forme un fonds destiné à la construction d'un beau presbytère en pierre et en brique.

2. — Nous avons cherché à donner une nouvelle impulsion à toutes nos confréries d'hommes et de femmes. Celle du Saint-Sacrement compte 50 membres ; celles des dames de Sainte-Anne 115 ; celle des jeunes gens 34 et celle des jeunes filles 118. Pour les attirer le dimanche, nous avons meublé et arrangé deux salles d'école : l'une pour les jeunes filles avec un piano, et l'autre pour les jeunes gens avec deux billards et d'autres jeux à leur goût. A l'aide de ces sociétés, nous avons pu recueillir, dans le courant de l'année 1890, une somme assez forte pour payer les dettes contractées pour l'ameublement de ces deux salles, et pour ériger deux autels à l'église. Les dames de Sainte-Anne se sont occupées de faire construire, en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus, un autel latéral qui a coûté 3250 francs. Les jeunes gens et les jeunes personnes, de leur côté, ont donné une série de soirées amusantes, et ont réalisé une somme de

3,500 francs, consacrés à l'érection d'un autel latéral, en l'honneur de la sainte Vierge. C'est grâce au zèle du P. Meyer que ces deux dernières sociétés sont sur un si bon pied.

Depuis un an, le P. Dangelzer a fondé aussi une société de Saint-Vincent de Paul, pour soulager les pauvres de la paroisse. Elle a déjà fait beaucoup de bien en visitant nombre de familles et leur procurant le nécessaire pour les habillements, la chaussure et même la nourriture, et particulièrement en mettant les enfants pauvres à même de suivre les écoles catholiques de la paroisse.

Dans le courant de l'année 1890, nous avons eu 30 mariages, 170 baptêmes d'enfants et 7 d'adultes. Nous avons administré les derniers sacrements à quatre vingts personnes. Pour la première communion et la confirmation, il y a en moyenne, chaque année, de 70 à 80 enfants; et le nombre des communions s'élève à 12,700.

3. — Nos relations avec l'autorité diocésaine sont toujours bien satisfaisantes. Sa Grandeur Mgr Foley vient toujours avec plaisir au milieu de nous, surtout à l'occasion des confirmations et pour présider certaines soirées amusantes. Le jeudi saint de l'année dernière, il a invité le P. Dangelzer à faire diacre pour la cérémonie de la bénédiction des saintes huiles; de plus il l'a nommé membre de la commission diocésaine des écoles, pour l'examen des enfants.

4. — Nous avons tous ici vivement partagé les regrets laissés par le R. P. Strub, notre vénéré provincial. Les journaux du pays en ont parlé avec les plus grands éloges. A la nouvelle de sa mort, le P. Dangelzer se mit immédiatement en route pour aller prendre part à ses funérailles. Le cher P. Oster, notre nouveau provincial, est venu nous faire sa première visite quelques semaines après Pâques. Le P. Dangelzer le présenta à Mgr Foley et à quelques autres prêtres. Le lendemain, Sa Grandeur, ainsi qu'une dizaine d'ecclésiastiques vinrent rendre visite au R. P. Oster, et partager un frugal dîner donné en son honneur. Puis le P. Dangelzer l'accompagna à Bay-City et de là à Grand-Rapids, pour assister au vingt-cinquième anniversaire de l'ordination sacerdotale de Mgr Richter.

5. — Bien que notre paroisse soit une paroisse française, il est nécessaire, pour faire du bien aux âmes, de savoir à fond la

langue anglaise, qui est partout prépondérante aux États-Unis. Déjà nous voyons dans nos paroisses françaises les enfants et la jeunesse méconnaître la langue maternelle, disant qu'ils sont Américains et qu'ils n'ont pas besoin de langue étrangère.

COMMUNAUTÉ DE BAY-CITY

MARS 1889. — MARS 1891.

1. Mission donnée par les Rédemptoristes. — 2. Ministère. Baptêmes de protestants. — 3. Ecole. Cours de commerce. — 4. Dette amortie. — 5. Progrès de la paroisse.

1. — Au mois de juin dernier, une mission a été prêchée dans notre paroisse par quatre Pères Rédemptoristes. Elle a été bien suivie et a produit d'excellents fruits. Il y a en 1,782 confessions, 8 pénitences publiques pour mariages contractés devant le magistrat civil, et le retour au bercail de quelques égarés.

2. — Nous avons eu, en 1890, 160 baptêmes, dont 7 de protestants adultes; 31 mariages, 60 enterrements, 6,000 communions, sans compter celles de la Mission; la première communion de 82 enfants et la confirmation de 105 personnes, dont 23 adultes.

Les baptêmes des protestants adultes sont toujours précédés de six semaines d'instruction; les mariages de trois instructions; les premières communions et la confirmation des enfants, de deux mois de préparation, et celles des adultes, de deux mois aussi. Ces instructions, jointes à celles des catéchismes que chacun de nous fait tous les jours, aux 6,000 confessions, aux 1,500 visites de malades, aux deux retraites prêchées à ceux qui se préparent à la première communion et à la confirmation, aux deux prédications (souvent trois ou quatre), données par chacun de nous tous les dimanches et fêtes, aux sermons de carême, ne nous laissent point, on le conçoit, beaucoup de temps libre.

3. — L'école est aussi florissante que possible. Elle compte environ 435 enfants. Tous paient une petite cotisation mensuelle qui, jointe au produit des quêtes, permet d'équilibrer à peu près le budget de l'enseignement. Ces cotisations ont produit, en 1890, la somme de 700 livres sterling,

Voyant depuis quelque temps que les garçons et les filles,

après leur première communion, quittaient en grand nombre l'école catholique pour aller suivre des cours de commerce dans les écoles publiques, nous avons, de notre côté, commencé un cours semblable, afin de les retenir le plus longtemps possible. Chaque élève paie 5 livres sterling par an, s'il est de notre paroisse, et 10 s'il n'en fait pas partie. Depuis le 3 janvier, nous comptons 10 élèves, et nous monterons certainement à un plus grand chiffre durant le cours de l'année, car les Canadiens aiment la place de teneur de livres, et il n'y a pas ici une seule maison de commerce qui n'emploie deux ou trois Canadiens au moins.

4. — La fermeture d'une fabrique et l'incendie de trois autres, où travaillaient plus de 350 familles de notre paroisse, nous faisaient craindre de ne pouvoir guère diminuer la dette sur le bien-fonds de notre paroisse, à laquelle aucun de nos devanciers n'avaient voulu toucher, et dont ils se contentaient de payer les intérêts; mais Dieu a béni nos efforts, et dans l'espace de deux années et quarante-cinq jours que nous avons déjà passés ici, nous avons payé 3,803 livres sterling. Il nous en reste encore 2,300 à payer pour tout solder. Dieu aidant, ce sera fait cette année. Les taxes sont déjà fixées, les quêteurs et quêteuses marchent, reçoivent chaque mois le montant de ce qui est marqué pour chaque famille de notre paroisse. Les dimanches, à la grand'messe, on lit les noms et la somme de ceux qui ont donné. Toute la paroisse est divisée en quatre classes : riches, aisés, moyens, presque pauvres, taxés à proportion de leur fortune.

5. — Les Canadiens ici, sont dans la jubilation. Jusqu'à notre arrivée, la paroisse de Saint-Joseph était regardée comme la plus pauvre, la plus misérable, et ses membres comme ne voulant rien faire ni pour leur église, ni pour leur école, ni pour leur pasteur. Aussi leur prédisait-on que leur église et leur école seraient fermées et qu'ils n'auraient plus de prêtres. Maintenant il y a un revirement complet. On juge actuellement que la paroisse de Saint-Joseph peut marcher de pair avec les meilleures, et on lui prédit un avenir très beau et très stable. Quant à nos paroissiens, ils marchent maintenant la tête haute. Ils parlent très volontiers de leur église et se font un plaisir de mettre la conversation sur les sommes recueillies dans les deux

années. Ils ont maintenant une entière confiance dans leurs prêtres et ouvrent assez largement leur bourse. Dieu certainement a béni nos efforts. Qu'il veuille bien continuer à bénir la communauté et ses membres.

Le P. Roth a prêché la retraite au mois de novembre, aux Petites-Sœurs, à Grand-Rapids; et le bon P. Fitzgibbon, malgré son état de faiblesse, a dû administrer la belle et grande paroisse d'Essexville, en l'absence du curé, qui faisait alors un voyage en Europe.

COMMUNAUTÉ DE NOTRE-DAME DE BÉLEM, AU PARA

MARS 1889. — MARS 1891.

1. Personnel. Maladies. — 2. Séminaire. Nombre d'élèves. Niveau des études. Succès aux examens. — 3. Procession de la fête de Notre-Dame du Carmel. — 4. Séance littéraire. Distribution des prix. — 5. Ministère à l'extérieur et à la chapelle. — 6. Avenir de l'Œuvre. Révolution au Brésil. Mgr de Macédo, nommé archevêque de Bahia. Son successeur. Mgr da Silva. — 7. Bien à opérer. Peuple religieux. Bons résultats d'une mission à l'hôpital chez les lépreux.

1. — Le personnel de la communauté de Notre-Dame de Bélem, au Para, a subi, dans le courant de ces deux dernières années, quelques changements. Au mois de mai 1889, le F. Acace, qui en moins de trois mois avait su organiser une petite fanfare, se vit obligé de nous quitter, ayant la poitrine très fatiguée. L'année suivante, le P. Gaillard, souffrant d'une laryngite granuleuse, nous quittait à son tour, pour être envoyé quelque temps après en Sénégambie. A part ces deux exceptions, la santé des autres Pères et des Frères s'est, grâce à Dieu, assez bien maintenue. Le P. Berthon cependant a été saisi d'un accès de fièvre accompagné de si violents maux de tête, que l'on a sérieusement craint un moment qu'il ne fût pris d'une méningite. Par suite d'un énergique traitement à la glace, il a pu heureusement en échapper.

2. — Le nombre de nos élèves s'est maintenu, ces deux dernières années, entre 80 et 95 (internes et externes). Comme la rentrée ne s'effectue ici que très lentement, par suite de la difficulté des communications et de la distance des lieux, ainsi que de l'indifférence des parents, nous ne saurions indiquer encore quel sera le résultat de cette nouvelle année.

Le niveau des études n'est pas ici très élevé. Les enfants qui

passent quatre années aux cours sont assez rares. De là, il est facile de prévoir qu'après trois ou quatre ans plus ou moins complets, partagés entre les différentes études de portugais, de français, de latin, de mathématiques, d'histoire et de géographie, voire même d'anglais, de dessin et de musique, le bagage scientifique dont ils sont généralement munis après ce court espace de temps, n'est pas bien lourd.

La concurrence des nombreux collèges, qui ne cessent de surgir comme par enchantement dans cette ville du Para, nous a portés à présenter nous aussi des enfants aux examens publics. Les premiers résultats ont tout de suite montré que les études faites au Carmel ne sont en rien inférieures à celles des autres établissements. En effet, sur 19 élèves présentés, dont 9 pour le portugais, 6 pour le français, 3 pour le latin, 1 pour l'arithmétique, 3 seulement ont échoué : 2 pour le portugais, l'autre pour le latin; encore l'échec de celui-ci a-t-il été noblement réparé, car six mois après, il passait avec distinction. Les 16 autres ont obtenu la mention *bien*.

3. — Chaque année, les fêtes de Noël, du jeudi saint, du Sacré-Cœur et principalement notre fête patronale de Notre-Dame du Mont Carmel attirent une grande foule dans notre église, l'une des plus vastes du Para. Cette dernière année, la procession traditionnelle n'ayant pu sortir, ce jour-là, à cause de la pluie, le peuple qui a une grande dévotion à *Nossa Senhora do Carmo* a demandé instamment qu'on la fit le dimanche suivant. Nous avons accédé à ce désir, et la procession a été très belle. Au retour le P. Berthon adressa à l'assistance une belle allocution appropriée, à la circonstance; puis un magnifique salut, rehaussé par la puissante voix du P. Veillet, clôtura la fête, à la satisfaction générale.

4. — A l'occasion du cinquantième anniversaire de la première messe de Sa Sainteté Léon XIII, nous avons donné une séance littéraire où nous avons fait quelque peu parade de nos connaissances en fait de langues. C'est ainsi que discours portugais, latin, français, anglais, se sont tour à tour succédé, et tout cela était si bien combiné que tout le monde a été très satisfait, chacun même se plaisant à déclarer que jamais il n'avait assisté à une séance littéraire aussi parfaite et aussi complète.

Le jour de la distribution des prix attire également une bien belle assemblée. C'est le P. Berthon qui en fait les plus grands frais; c'est lui, en effet, qui prépare les acteurs, et avec tant de soin et de patience que la pièce réussit ordinairement à merveille. L'année dernière, il a fait représenter un drame national, *la Prise de Pernambuco par les Portugais*. Arrangé pour la circonstance, il a été très applaudi et parfaitement couronné par un magnifique cadre vivant, représentant l'indépendance du Brésil. Les journaux en ont fait un très bel éloge.

5. — Quoique l'œuvre du séminaire nous fournisse à chacun une ample besogne, nous faisons cependant un peu de ministère. Ainsi chaque samedi soir, le P. Bourbonnais, après sa classe d'arithmétique ou d'algèbre, s'empresse d'aller prendre le train qui doit le conduire à la Providence, à 15 kilomètres du séminaire. La Providence est un établissement fondé par Mgr Macédo pour les enfants pauvres. Il en réunit en ce moment un peu plus d'une centaine. Le Père, en arrivant, fait le catéchisme aux enfants qu'il prépare à la première communion, dit le lendemain la sainte messe vers sept heures, fait une petite instruction, et revient par le train de huit heures pour faire le catéchisme au *Carmo*. Le P. Parissier va, chaque matin, dire la sainte messe au pensionnat de Saint-Antoine; il est aussi chargé de la confession des enfants, au nombre de 150. Le R. P. Supérieur se rend également tous les jeudis dans cet établissement, pour y entendre la confession des religieuses, au nombre de 32. Le P. Sanner est le confesseur des religieuses qui desservent l'hôpital. Les dimanches et jours de fête, le P. Replumaz est chargé du ministère dans les deux asiles d'aliénés et de lépreux desservis par des religieuses de Sainte-Anne. Une partie de nos vacances a été aussi consacrée à préparer et à prêcher les exercices de la retraite dans ces différentes communautés.

Mais l'endroit où notre ministère est le plus actif, c'est dans notre chapelle, il n'y a pas en moyenne moins de 50 communions par semaine. Les premiers vendredis de chaque mois sont particulièrement édifiants: la veille, et surtout le matin, les confessionnaux des Pères sont vraiment assiégés; les communions abondent; c'est pour nous une bien grande consolation. On voit par là que, tout en nous livrant à l'enseignement, nous travaillons encore au salut et à la sanctification des âmes. Outre

cela, le fruit de nos labeurs a pu jusqu'ici nous permettre de fournir chaque année, à la Maison-Mère, notre part de secours pour l'entretien de nos futurs missionnaires.

6. — Mais hélas! s'il en a été ainsi jusqu'à présent, qu'en adviendra-t-il désormais? Dieu seul le sait. Personne n'ignore, en effet, que ce pauvre Brésil, transformé tout à coup en une vaste république, a successivement décrété la suppression de tout budget des cultes, avec défense aux provinces de subventionner n'importe quelle œuvre pie; puis est venue la séparation de l'Église et de l'État, l'expulsion projetée des Pères Jésuites, etc. Comme on le sait, la province fournissait au séminaire un certain nombre de bourses pour l'entretien des enfants pauvres; de plus, le gouvernement accordait comme traitement des professeurs une allocation de 15 à 20,000 francs. Or, tout cela se trouve supprimé d'un coup, depuis le 31 décembre 1890, ce qui met l'œuvre dans une situation bien précaire.

Mgr de Macédo vient d'être promu à l'archevêché de Bahia, en même temps qu'élevé à la dignité du cardinalat. C'est une juste récompense de ses travaux. Son successeur, Mgr Jeronymo Thomé da Silva, homme dont on fait unanimement l'éloge, nous est arrivé à la fin de janvier. Quelles seront les vues du nouvel évêque au sujet du séminaire, c'est ce que nous ignorons. Sans traitement lui-même, et le diocèse n'ayant que des revenus insignifiants, on se demande où il pourra trouver les fonds nécessaires pour subvenir à tout.

7. — Néanmoins, nous allons de l'avant, confiants en la divine Providence; car bien que la haute société du Brésil se soit presque totalement laissé enrôler parmi les ennemis de l'Église, il n'en est pas de même du simple peuple, particulièrement du peuple de l'intérieur. Malgré leur ignorance, leurs défauts, leurs vices, on retrouve toujours chez ces pauvres gens le sentiment religieux, et il est incontestable que quelques bons prêtres feraient des merveilles parmi ces populations. Que l'on en juge par un ou deux faits à l'appui.

Pendant les avant dernières vacances, les PP. Bourbonnais et Desnier, le F. Samuel et un séminariste, M. Ricardo, en ce moment à Saint-Sulpice, sont allés passer huit jours à Joannes, dans la grande île de Marajo. Voyant cette population si bien disposée et dépourvue de prêtres, ils ont organisé une petite

mission. Il est vrai, ils ne se sont pas épargnés pendant ces huit jours ; mais le résultat final a été vingt unions légitimées et cent cinquante communions. A part deux ou trois fonctionnaires, tous les habitants de cette petite localité se sont approchés des sacrements, et tous les concubinaires se sont mis en règle. A l'hôpital, où nous sommes si souvent appelés, jamais nous n'essuyons de refus à l'heure de la mort. A la léproserie de Toncundouba, avant que nous en fussions chargés, ces pauvres gens étaient privés de messe et de tout sacrement. Or, le Père chargé de l'œuvre s'étant arrangé de manière à leur consacrer quelque temps les premiers ou seconds dimanches du mois en l'honneur du Sacré-Cœur, la première fois il obtenait 12 communions, la seconde 20 et la troisième 30, sur 80 lèpreux, tout compris : hommes, femmes et enfants ; et encore ces pauvres gens étaient-ils obligés de rester à jeun jusqu'à dix heures.

Ces faits suffisent à montrer que cette œuvre du Séminaire est essentiellement une œuvre de salut et de sanctification pour ce pauvre pays ; qu'elle mérite par conséquent tout notre intérêt, tous nos soins et tout notre dévouement. Daigne Notre-Dame du Carmel jeter sur elle un regard de miséricorde et la prendre sous sa douce et maternelle protection !

COMMUNAUTÉ DE SAINT-PIERRE ET MIQUELON

MARS 1889. — MARS 1891.

1. Personnel. — 2. Collège, constructions, allocation du Conseil général, distributions des prix. — 3. Santé des membres. Diphtérie. — 4. Associations diverses. — 5. Paroisses de Miquelon et de l'Ile-aux-Chiens.

1. — Jusqu'au 3 mai 1890, notre communauté se composait du P. Oster, supérieur ; des PP. Fréceon, Cadoret et Folie, des FF. Pius, Phébus et Ronan ; mais, à cette même date, la sainte obéissance nous enlevait le bon P. Oster, nommé supérieur provincial des États-Unis, en remplacement du regretté P. Strub. Son départ d'un pays où il s'était tant dépensé pendant seize ans, et où il était des plus appréciés, provoqua des regrets unanimes et sincères.

La feuille officielle de la localité en a parlé en des termes que nous sommes heureux de reproduire :

Samedi dernier, 3 mai, s'est embarqué, sur le courrier allant à Halifax, le R. P. Oster, supérieur des Pères du Saint-Esprit à Saint-Pierre.

Le gouverneur, la plupart des chefs d'administration et un grand nombre d'habitants notables... accompagnaient le R. P. Oster.

Le Warf du Paquebot était à peine, assez large pour contenir le nombre des habitants de toutes les classes de la Société venus payer, à un titre ou à un autre, le tribut de reconnaissance dû à cet ecclésiastique qui dirigeait depuis près de quinze ans le collège Saint-Pierre et qui, comme vicaire de la paroisse, laisse le souvenir d'un homme dévoué et d'un bienfaiteur...

Au P. Frécenon incombait l'intérim en attendant que la Maison-Mère nous eût envoyé ou désigné le supérieur titulaire. Au mois de juillet, nous arrivait le P. Muespach, après une traversée des plus pénibles, et, au mois d'octobre, le P. Rumbach, précédemment à Cellule. Enfin, par lettre du 3 septembre, selon qu'il en a été fait mention au bulletin du mois d'octobre, le T. R. Père a nommé supérieur de notre communauté le P. Joseph Frécenon.

2. — Quant au collège, notre œuvre principale, elle semble avoir atteint son apogée, depuis ces dernières années ; les élèves sont répartis en quatre classes et peuvent varier tout au plus de 70 à 78. Ils se trouvent maintenant logés dans un établissement complètement renouvelé et à deux étages ; la façade principale offre un coup d'œil des plus satisfaisants et fait l'admiration de tous. Pour aider à nos finances, le Conseil général a eu la bienveillance de nous voter une allocation de 9,000 francs.

Par ailleurs, nos fins d'année ont été les mêmes que par le passé. En 1889, nos élèves ont joué le petit drame intitulé : *l'Expiation*, avec un succès et un naturel que nous n'avions peut-être jamais atteint. La richesse des costumes, l'aplomb des jeunes acteurs, tout contribua à provoquer les applaudissements de l'auditoire. La séance était présidée par le gouverneur par intérim, dont l'enfant était comme le jeune héros de cette fête de famille. En l'année 1890, nous jugeâmes à propos de faire les choses plus simplement : la distribution des prix eut lieu d'une manière privée ; nous voulions porter comme le deuil de notre regretté supérieur.

3. — Nous n'avons qu'à remercier Notre-Seigneur de la bonne santé qu'il nous a accordée jusqu'à ce jour. Toutefois, le F. Roman a dû cesser la classe pendant quelques semaines, en 1889, vu l'état d'épuisement auquel il se trouvait réduit. Mais, depuis ses bonnes vacances passées à Miquelon, il a repris et fait maintenant sa classe, sans trop de gêne. Le P. Frécenon a eu, en janvier et février 1889, une forte bronchite dont le résultat final a été de lui faire recouvrer une santé plus vigoureuse, qui lui permet de vaquer maintenant à ses multiples occupations.

La diphtérie, qui a tant sévi dans les contrées environnantes, a trouvé le moyen de s'introduire dans ce petit pays. Elle a multiplié ses victimes, tout particulièrement parmi les enfants. C'était un deuil, une panique générale dans les familles, et aussi un grand surcroît de besogne pour nous. Après des prières publiques prescrites par M. l'abbé Le Tournoux, le fléau a cessé et l'espérance renaît succédant à une désolation quasi-générale.

4. — Selon que nous en avons parlé dans les précédents *Bulletins*, la paroisse de Saint-Pierre possède plusieurs confréries en pleine activité, et dont l'influence pour le bien est incontestable. Mentionnons tout d'abord la Société des Marins : elle a pour directeur, depuis 1880, le P. Frécenon. En l'année 1890, celui-ci a composé un nouveau Manuel de 132 pages pour les sociétaires, et a fait approuver par l'administration les récents statuts qui érigent ladite œuvre en Société de bienfaisance mutuelle. Cette approbation officielle lui a permis d'obtenir pour les marins une subvention de 5,000 francs.

La Société de Saint-Joseph, fondée aussi par le P. Frécenon en 1885, pour venir au secours des ouvriers malades, augmente de jour en jour et se montre fidèle à venir assister en corps à la grande fête du 19 mars et du 12 octobre (anniversaire du couronnement de la statue de Saint-Joseph).

Il y a deux ans, avons-nous dit, dans le *Bulletin* précédent, se trouve établie dans notre île la communion mensuelle des enfants. Cette œuvre, féconde entre toutes, est en pleine prospérité, grâce à la direction zélée du P. Folie. Il suit en tout point les sages avis donnés dans le *Messenger du Cœur de Jésus* ; et chaque mois, 150 enfants environ font la communion réparatrice.

Nous avons aussi, pour les personnes mariées, l'Apostolat de la prière, dirigé par le Père Supérieur. Le centenaire de la

B. Marguerite-Marie a été un moyen de donner à cette pieuse association comme un nouvel essor et une nouvelle ferveur. Les premiers vendredis du mois sont bien célébrés, et le 17 octobre, avec ses nombreuses communions, restera toujours dans la mémoire de chacun, comme une fête touchante et à jamais mémorable. Un seul regret à exprimer, c'est que le Père Supérieur n'ait pu distribuer en ce jour le petit ouvrage qu'il a composé sur les promesses du Sacré-Cœur et que Mgr Fava a bien voulu approuver.

Bref, l'ensemble de ces confréries (nous aurions même dû mentionner la ligue des hommes du Sacré-Cœur et l'OEuvre des anciens élèves), fournit un contingent de bien, qu'il est difficile d'apprécier. Le résultat le plus éloquent est celui-ci : les communions de l'année 1890 se sont élevées au chiffre bien édifiant, et par suite bien consolant, de 20,000.

5. — Le P. Cadoret, placé à l'île Miquelon depuis octobre 1888, y a fait un grand bien. Il y a développé l'Apostolat de la prière, qui lui a donné les plus grandes consolations. Il se proposait de rétablir la Congrégation des Enfants de Marie et avait promis aux marins de l'endroit des fêtes spéciales pour leur départ ou leur retour de pêche. Mais il fut remplacé, au mois de juillet 1890, par le P. Muespach. Celui-ci, avant de prendre possession de sa nouvelle paroisse, passa quelques semaines d'intérim à Notre-Dame des Marins (île voisine qui forme la rade de Saint-Pierre et contient 700 à 800 habitants environ). Le curé de l'endroit, M. l'abbé Guéguen, venait de partir pour la France, dans l'intention de prendre définitivement sa retraite. Or, pendant son séjour en cette localité, le P. Muespach réussit à obtenir, outre 500 francs recueillis à domicile, une subvention de 1,200 francs pour le chauffage de l'église.

Au mois de novembre, le ministère et le supérieur ecclésiastique nommaient le P. Cadoret curé intérimaire de l'île, et le P. Muespach se rendait à Miquelon.

Puisse Notre-Seigneur nous continuer ses bienfaits et nous dédommager de l'aridité du pays et de son froid si glacial, par la fécondité surnaturelle des âmes et de leur ardente ferveur!

AUSTRALIE

COMMUNAUTÉ DU SAINT-ESPRIT À BALLARAT

NOVEMBRE 1888. — MARS 1891.

1. Personnel. — 2. Arrivée des Pères. — 3. Séance d'inauguration. — 4. Visite de MM. Dillon et Thomas Esmonde. — 5. Etat actuel de l'Œuvre.

1. — Le *Bulletin général* (août 1888) a déjà exposé les raisons qui avaient fait accepter l'œuvre de Ballarat. Au mois de septembre 1888, la Maison Mère y envoyait le personnel suivant : le P. Reffé, supérieur; les PP. Lemire, Carrol Griffin, Patrice Brennan, Bernard Carey; les FF. Vincent, Adelme, Gontran et Alphonsus. Depuis, le P. Leinenger y a été aussi envoyé le 1^{er} juin 1889; le F. Basilee, le 1^{er} avril de la même année; les PP. Croagh et Christian Schmitt, le 1^{er} septembre 1889; le F. Cornélie, le 1^{er} avril 1890. Par contre, le P. Carey Bernard est rentré en Europe le 1^{er} juillet 1890; le P. Reffé, le 19 septembre 1890. Le P. Lee qui a remplacé celui-ci comme supérieur, s'est embarqué le 1^{er} novembre à Naples.

2. — A défaut de *Bulletin*, nous donnons, sur l'arrivée de nos confrères et les débuts de l'œuvre, quelques détails extraits du journal de voyage du P. Lemire et de la correspondance de la communauté.

Vendredi, 19 novembre 1889, nous débarquons à Melbourne, à huit heures et demie du matin. Nous passons la journée chez Mgr l'Archevêque. Le lendemain samedi, départ pour Ballarat avec notre évêque, Mgr Moore, les PP. Rédemptoristes et les religieuses. La route en chemin de fer, de Melbourne à Ballarat, est parcourue en trois heures. A la gare, une foule immense nous attend. Dès que le train s'arrête, on se précipite à la portière de la voiture où se trouve l'évêque. Monseigneur descend. Aussitôt un enthousiaste hurra, une de ces acclamations immenses et prolongées, un de ces *cheers* qui ne peuvent sortir que des poitrines irlandaises, retentit pendant plusieurs minutes. Nous sommes pris au cœur et les larmes jaillissent de nos yeux... Chapeaux, mouchoirs, parapluies, tout cela s'agite par dessus les têtes. Et les cris ébranlent la gare. Une quinzaine de voitures sont rangées au dehors. L'évêque y prend place, avec ses prêtres et les nouveaux-venus, et le cortège se dirige vers la cathédrale. Les rues sont remplies de monde. Les protestants eux-mêmes

nous regardent avec bienveillance. Quoique les plus nombreux et les plus influents à Ballarat, ils ne sont pas hostiles et ils professent pour l'évêque catholique la plus grande estime. Cette estime, il l'a obtenue par son dévouement, sa franchise et son indomptable courage à affirmer envers et contre tous les droits des catholiques... C'est l'homme le plus influent de Ballarat. Partout on lui donne la place d'honneur ; il a le pas sur les évêques anglicans, presbytériens et autres, et sa voix ne retentit jamais en vain.

Le cortège s'arrête devant la cathédrale. Au moment où nous mettons le pied dans la nef, la maîtrise entonne le *Te Deum*, et tout le peuple le chante d'un même cœur. Puis le Vicaire général, au nom du clergé, souhaite la bienvenue à Monseigneur. Quatre adresses sont lues ensuite successivement au nom des fidèles de la paroisse. Monseigneur monte en chaire pour remercier son clergé et son peuple, insistant sur le bonheur qu'il éprouvait en voyant que l'union entre prêtres et fidèles n'avait pas diminué pendant son absence. Puis il parla du vieux pays, de la chère patrie d'Irlande, de ses souffrances et de ses grandes épreuves. Un frémissement parcourut la foule pendant cette allocution, surtout quand l'évêque les conjura tous de ne pas oublier le pays de leur naissance, la sainte terre d'Erin « car oublier l'Irlande, c'est faire dit-il, le premier pas vers la perte de la foi catholique ».

Monseigneur descend de chaire, et la bénédiction du Saint-Sacrement termine cette réunion solennelle. Aussitôt après, Sa Grandeur nous conduit, elle-même, à notre nouvelle résidence.

Ballarat est aujourd'hui une ville de 65,000 habitants. Les rues sont très larges. Celle où nous habitons est plus large que les grandes avenues de Paris : elle comprend quatre rangées d'arbres. Beaucoup de maisons sont en bois ; car, de tous les matériaux, c'est celui qui coûte ici le moins cher. Le climat est sec.

3. — Un journal du pays, le *Ballarat Star*, donne sur l'inauguration de l'œuvre les détails suivants.

Hier (19 février 1889), a eu lieu l'inauguration du nouveau collège tenu par les Pères du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, dont une branche de l'ordre est à Blackrock (Dublin). Le collège, qui est en bois, couvre une superficie d'un demi acre ; il avait été commencé le 2 janvier de cette année. Les bâtiments, consistant dans de larges ailes formant rectangle, comprennent un dortoir pour les plus grands, de 80 pieds de long sur 26 de large ; un autre pour les plus jeunes, de 45 pieds de long sur 26, tous les deux parfaitement meublés, avec des lavabos en marbre, etc ; un réfectoire de 50 pieds sur 26 ; une salle d'étude de 42 pieds sur 20 ; une chapelle de 50 pieds sur 24 ;

des salles de classe, des salles de bains, des infirmeries et des chambres particulières. La façade intérieure du rectangle est entourée d'un corridor vitré, de 12 pieds de large, qui peut être utilisé pour l'enseignement surtout pendant l'été... Il y a de l'eau chaude et de l'eau froide pour les bains et les lavabos. La hauteur du plancher au plafond est en moyenne de 20 pieds. Les chambres sont parfaitement ventilées avec des fenêtres vénitiennes et des volets.

L'ouverture solennelle de l'établissement a été accompagnée d'un dîner où il y avait un grand nombre de prêtres et de laïques, parmi lesquels Mgr l'Archevêque de Melbourne. Avant le dîner, les invités se réunirent dans une salle où Mgr l'Evêque et le R. P. Reffé, principal du collège, leur souhaitèrent la bienvenue. Sa Grandeur, s'adressant d'abord à Mgr l'Archevêque de Melbourne :

« En mon propre nom, lui dit-il, au nom du R. P. Reffé et des Pères du Saint-Esprit, ainsi qu'au nom des prêtres et des fidèles de mon diocèse, j'exprime à Votre Grâce nos remerciements les plus sincères, pour la bonté que vous avez de vouloir bien assister aujourd'hui à notre séance d'inauguration, bien que vos devoirs en ce moment soient si onéreux et si pressants ; aussi la marque d'estime que vous nous donnez en reçoit-elle un notable accroissement, et nous en témoignons notre reconnaissance à Votre Grâce.

« Je puis dire sans exagération que la présence de tant d'hommes distingués m'apporte le plus vif plaisir. Je désire vous en remercier très sincèrement, et vous assurer qu'en acceptant l'invitation du R. P. Reffé, vous m'avez donné une marque d'estime et de sympathie que je reconnais avec gratitude. Ce serait en vain que je voudrais dissimuler les sentiments mêlés d'orgueil et de joie que j'éprouve à la présente occasion. Dans l'ouverture de ce collège, qui se fait dans les circonstances les plus favorables, et sous les plus brillants auspices, je vois réalisé aujourd'hui l'espoir que je caressais depuis longtemps.

« A partir de ce jour, j'aurai le bonheur de savoir que dans mon diocèse nous avons pleine faculté de donner à nos jeunes gens une éducation complète et achevée. Nos écoles primaires sont entre les mains d'excellents éducateurs : les Frères de la Doctrine chrétienne, en effet, tiennent ici, comme partout, bien haut le drapeau de leur institut. Toutefois, jusqu'à présent, une place très importante de l'éducation restait presque, si ce n'est complètement, inoccupée. Si nous avions voulu nous contenter des apparences, nous aurions pu suivre le courant ; mais nous avons pensé qu'il était dû au bien temporel et spirituel de nos jeunes gens, de les arracher à l'influence démoralisatrice d'une éducation faible et creuse. Nous avons préféré travailler et attendre jusqu'à ce que nous fussions à même de leur

procurer une bonne éducation. Je n'ai pas le moindre doute que notre collège se montrera avant peu digne de notre sollicitude. J'ai même les espérances les plus complètes pour son succès. J'en ai pour garant les résultats obtenus dans les différentes branches des hautes études au collège de Blackrock... Le P. Reffé et ses dévoués confrères dans le sacerdoce apportent avec eux pour cette fondation nouvelle le même système éprouvé et le même esprit de travail. Dans peu de temps, ils obtiendront des résultats semblables... »

Après l'allocution de l'Evêque, Mgr Heyne lut une adresse au R. P. Reffé, le principal du collège, de la part des prêtres du diocèse. Il termina en lui offrant, de la part de ceux-ci une somme de 1,132 livres sterling produit d'une collecte faite parmi eux

Le P. Reffé remercia Sa Grandeur et les prêtres du diocèse, ainsi que toute l'assistance, de leur grande bienveillance; puis il exposa le programme de l'établissement et l'esprit dans lequel il serait appliqué.

Au diner qui suivit, le P. Supérieur avait à sa droite l'archevêque de Melbourne, et à sa gauche l'évêque de Ballarat. Plusieurs autres évêques et d'autres personnages distingués y prenaient part.

Le premier toast fut porté par le R. P. Reffé à Sa Grâce, Mgr l'Archevêque de Melbourne; Sa Grandeur y répondit de la manière la plus spirituelle et la plus aimable. Puis le P. Reffé porta un second toast au fondateur du collège, l'évêque de Ballarat. Monseigneur y répondit en exprimant le plaisir qu'il avait de voir le collège ouvert. Il était joyeux de voir l'impression favorable produite par son personnel. Assurément, ajouta-t-il, avec la coopération du clergé et des fidèles, nous obtiendrons le succès.

Il y eut ensuite un toast aux prêtres séculiers auquel répondit Mgr Hayne; un toast aux prêtres réguliers auquel répondirent le P. O'Farell et le prieur Butler; un toast aux laïques auquel répondirent MM. Brophy et Coghlan, chevaliers de Saint-Grégoire le Grand.

Enfin l'Archevêque de Melbourne proposa la santé du Président, dans un discours éloquent et flatteur, auquel le P. Reffé répondit avec à propos et émotion.

La séance d'installation qui s'était ouverte avec les cérémonies religieuses se termina de même.

4. — MM. Dillon et sir Thomas Esmonde avaient été envoyés en Australie pour recueillir des fonds, afin d'assister les fermiers d'Irlande dans leur lutte contre les landlords. On leur fit dans toute l'Australie des ovations princières A l'occasion de leur passage à Ballarat, ils vinrent visiter le collège, accompagnés de Mgr Moore et des notables de la ville. On leur fit une réception qui, quoique improvisée, fut très réussie.

5. — Voici sur l'état actuel de l'OEuvre quelques détails extraits d'une lettre du P. Lee.

Je suis à Ballarat depuis une quinzaine de jours. Le voyage a été très bon, très heureux de toute manière. Les Pères et les Frères vont bien. Les enfants du collège sont au nombre d'une cinquantaine d'internes et d'une douzaine d'externes. On nous en promet beaucoup plus après Noël. Aux examens de l'Université les trois élèves présentés par le collège ont été admis. (Lettre du 23 décembre 1890.)

MAISON DE MARYBOROUGH

(EXTRAIT DU JOURNAL DU P. LEMIRE)

Me voici installé dans une paroisse d'Australie, la paroisse Saint-Augustin, à Maryborough. Le 2 février (1889), j'ai quitté Ballarat avec un Père et un Frère, et nous formons une nouvelle communauté sous le vocable du saint Cœur de Marie.

La ville de Maryborough est située à 40 milles de Ballarat. C'est une ville neuve, une ville de mines et d'industrie. La paroisse est immense, d'au moins 30 milles de diamètre. Outre l'église principale située à Maryborough même et placée sous le vocable de saint Augustin, il y a six autres églises qu'il faut desservir à tour de rôle et qui sont situées à la campagne, à 7 ou 10 milles de Maryborough. La vie que j'y mène est une vie de missionnaire, de curé et d'instituteur.

Mon compagnon le P. Carrol Griffin est mort ici, après un séjour de six semaines. Au dire des médecins d'Irlande, il devait se fortifier sous le ciel d'Australie; mais il n'a fait que languir et s'éteindre de plus en plus. Le 16 mars (1889) veille de la saint Patrick, nous transportions ce cher confrère au cimetière de Maryborough. Il n'est venu en Australie que pour mourir. Que Dieu agrée son sacrifice!

Le climat de l'Australie me va à merveille; ma santé s'améliore à mesure que la besogne augmente. Je passe en moyenne 4 jours sur 7, en voiture, courant à travers le *bush*, c'est-à-dire la plaine couverte d'arbres.

Quant à l'instruction religieuse, nous avons pour la donner, dans chaque chapelle de la paroisse, une école du dimanche ou

sunday-school. Là, le catéchisme est enseigné aux enfants divisés en petits groupes, par quelques bons catholiques aidés de personnes dévouées et sérieuses. Le prêtre n'a qu'à surveiller ces catéchismes qui marchent à merveille. Actuellement 250 enfants les fréquentent, et nous avons pour les instruire 25 catéchistes. (Lettre du 11 avril 1889.)

NÉCROLOGIE

~~~~~

Nous recommandons aux prières de nos communautés, particulièrement des maisons de formation, deux scolastiques que nous avons eu le regret de perdre récemment :

M. Albano-Rodriguez Gonçalvez, élève de 4<sup>e</sup> au petit scolasticat de Braga, mort d'une méningite, le 22 février ;

M. Michel Reichart, grand scolastique, sous-diacre, décédé le 14 mars, au Saint-Cœur de Marie, par suite d'un accident.

---

### LE P. BLANPIN

DÉCÉDÉ A SAINT-PIERRE (MARTINIQUE), LE 10 DÉCEMBRE 1890

Le 11 décembre dernier, Mgr l'Evêque de Saint-Pierre et Fort-de-France présidait les obsèques de celui qu'il appelait « son vieux frère d'armes » et qu'il déclarait être « l'un des hommes qu'il eût le plus aimé ». C'était le P. Blanpin, décédé la veille, fête de la Translation de la sainte maison de Lorette, dans l'octave de l'Immaculée-Conception de Marie. La chapelle du Séminaire-collège était trop petite pour contenir la foule de prêtres et de laïques accourus pour rendre leurs derniers devoirs à cet humble religieux, que tout le monde considérait comme un saint. C'est ce qu'écrivait Mgr Carméné au Très Rév. Père : « Le P. Blanpin est mort comme il a vécu, c'est-à-dire en saint religieux. Tous, sans exception, ont rendu hommage à sa mémoire, qui restera en bénédiction au Morne-Rouge et dans toute la colonie (15 déc. 1890). »

Tous nos confrères doivent s'attendre à ce que ce doyen de la Congrégation et l'un des premiers disciples du Vénérable Père



trouve dans le *Bulletin général* une notice qui conserve son souvenir parmi nous. Il est, en effet, l'un des premiers Pères, qui se consacrèrent au Saint-Cœur de Marie le 21 novembre 1842, entre les mains de notre saint Fondateur.

Charles-Louis Blanpin naquit à Ligny-les-Rely, au diocèse d'Arras (Pas-de-Calais), le 10 mai 1817. Sa mère était restée longtemps stérile, et ce fils fut le fruit de prières ardentes que Dieu exauça après quatorze années d'attente. Aussi fut-il offert à la très sainte Vierge dès le sein maternel, et le lendemain de sa naissance régénéré dans les eaux du saint baptême. Il était si chétif en arrivant au monde, qu'on le regarda comme non viable, et sa pieuse mère ne trouva pas de meilleur moyen de le conserver que de le consacrer à Notre-Dame Auxiliatrice de Liège. Il resta maladif jusqu'à sept ans, mais les soins dont il fut entouré et surtout « l'aide de Dieu », comme il le dit lui-même, lui firent prendre le dessus.

De sept à onze ans, il fut à l'école des Frères d'Aire; puis il commença ses études classiques, qu'il fit successivement sous la direction des maîtres du collège d'Aire et de deux précepteurs ecclésiastiques. En 1838, cédant aux exigences de cette époque, il faisait sa philosophie à Saint-Omer, et en septembre 1839 obtenait régulièrement son diplôme de bachelier devant la faculté de Douai.

Cette même année, cet enfant, dû à Marie, consacré à Elle et par Elle conservé, entra à Saint-Sulpice, où il eut pour bon ange l'abbé Frédéric Levavasseur. Promu au diaconat après moins de trois ans, il suivit en juin 1842 les attraits de la grâce et se présenta au Vénérable Libermann, pour se consacrer lui-même au saint et immaculé Cœur de Marie. Il y arrive au début de notre fondation, et six mois après, il est ordonné prêtre. Il faisait sa consécration le même jour, 21 novembre 1842.

Quelque temps après, notre Vénérable Père l'envoyait à Bourbon avec le R. P. Collin, avec lequel il avait fait profession. A Paris ils allaient consacrer leur mission et leur vie à Notre-Dame des Victoires, en descendant chez l'abbé Schwindenhammer, alors sous-directeur de l'Archiconfrérie. Ce n'est pas le lieu de faire ici le récit détaillé des travaux du jeune missionnaire; qu'il nous suffise de dire que dès son arrivée à Bourbon (mai 1843), il se dévoua sans réserve au salut des âmes, si bien que, ses forces

trahissant son courage, il fut, en février 1845, atteint d'une aphonie complète.

Rien, dans la colonie, ne put le remettre; et il dut revenir en France, où la médecine ne fut pas moins impuissante. C'est encore de la sainte Vierge qu'il devait obtenir le bienfait de la voix, comme il en avait reçu la vie et la santé : tous nos confrères savent dans quelles circonstances. Accompagnant notre Vénérable Père à Rome, il fut miraculeusement guéri, le samedi 7 novembre 1846, devant une fresque de la Mère admirable, au couvent de la Trinité des Monts (1).

Retourné à sa chère Mission de Bourbon, en 1847, le P. Blanpin y continue le bien commencé en desservant la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, sur la paroisse de Sainte-Suzanne. Durant son séjour en cette île, il a pris une grande part au bien opéré lors de l'émancipation et a assisté à toutes les joies de cette époque bénie où Mgr Desprez, aujourd'hui archevêque de Toulouse, prenait la première possession du siège de Saint-Denis. Quand il quitta ce poste et la direction de la communauté dont il était devenu le supérieur, pour rentrer en France une deuxième fois, en avril 1853, il y eut tant de larmes et de regrets que le grand vicaire qui installait son successeur comme curé, se crut obligé de déclarer que l'autorité diocésaine était tout à fait étrangère au rappel du R. P. Blanpin.

Enfant privilégié de la très sainte Vierge, il fut attaché, en 1855, à son sanctuaire de Notre-Dame des Victoires, et fit avec joie cette même année, le 26 août, ses vœux perpétuels à la Maison-Mère. C'était pour la première fois que les vœux se prononçaient publiquement, à la suite de la nouvelle approbation donnée à nos Règles par le Saint-Siège. Le P. Blanpin ne quitta Notre-Dame des Victoires que pour aller travailler encore au salut de ses chers noirs, à l'île Maurice (juillet 1856). Pendant son séjour dans cette île, il reçut la mission d'y prêcher la retraite ecclésiastique (1859) et le mois de Marie à la cathédrale (1860). En 1863, il revint à la mère patrie pour y refaire sa santé épuisée par le travail; et ce fut surtout à notre communauté du Saint-Cœur de Marie, à Bordeaux, qu'il se reposa en travaillant quelque peu.

(1) Lettres spirituelles de notre Vénérable Père aux membres de la Congrégation. Lettre LXXV à la communauté de Bourbon, p. 337.

Le T. R. P. Schwindenhammer combinant les besoins de la Congrégation avec les attraits et désirs du pieux et ardent religieux, l'envoya, en 1867, à la Martinique. Il devait y passer sous la protection de Notre-Dame de la Délivrande, dont il fut le curé, le fils dévoué et l'admirateur, la plus grande partie de sa carrière apostolique. Pendant sa longue administration de cette paroisse, il arriva un fait qui montre combien il avait acquis d'empire sur lui-même.

C'était le 8 décembre 1874. Le P. Blanpin assistait de sa stalle, avec un véritable attendrissement, à un nombreux pèlerinage venu de Fort-de-France pour honorer Marie. Six cents pèlerins venaient de s'approcher de la table sainte, quand un individu, qui jusqu'à ce moment s'était tenu très respectueusement dans le sanctuaire, arrive près de lui et lui applique un violent soufflet qui le renverse sur son siège. On se figure l'émotion causée par cet acte sauvage. Pendant que les suisses se jettent sur ce malheureux, le P. Blanpin, surmontant ses impressions, entonne avec force et paix un *Magnificat* que toute l'assistance continue et qui édifie les fidèles en couvrant et arrêtant le tumulte. (*Bull.* tome X, p. 470).

Ce cher confrère est resté chargé de la paroisse de Notre-Dame de la Délivrande jusqu'en 1886; et jouissant d'une retraite bien méritée, il continuait encore d'y vivre à l'ombre de ce pieux sanctuaire et d'y travailler selon ses forces.

Si nous ne devons pas nous borner, nous compléterions cette courte notice par des extraits de sa correspondance. Partout se trahissent l'esprit de foi, de piété, de simplicité et de profonde humilité du cher défunt (1).

Ce qui paraît le plus à remarquer dans la longue vie de ce cher confrère, c'est l'assistance particulière qu'il a toujours eue de la part de la sainte Vierge, comme cela ressort suffisamment de ce qui vient d'être dit. Et avec cette protection nous comprenons mieux comment il a su triompher des difficultés qu'il a pu éprouver pendant sa carrière religieuse et apostolique. Notre

(1) Je m'étonne toujours, écrivait-il en 1862, des voies providentielles qui m'ont fait heureusement aborder, à travers tant d'écueils, à la Congrégation du Saint-Cœur de Marie, et j'admire surtout comment j'ai été amené depuis, sans m'en douter et même un peu malgré moi, à jouir des avantages de la fusion avec la Société du Saint-Esprit et à devenir, quoique toujours indigne, un religieux à vœux perpétuels. (Port-Louis, Maurice, 7 juillet 1862).

regretté défunt n'a pas été, en effet, sans avoir à combattre. Sa constitution chétive et nerveuse lui avait donné une impressionnabilité excessive qui influença grandement son caractère. Il a dû, à cause de cela, réagir sans cesse contre la nature. Les lettres que lui écrivit le Vénérable Père font voir assez bien et deviner encore davantage ce qu'il y avait de bon et de défectueux dans cette âme (1). Lui-même d'ailleurs le reconnaissait humblement et avec la grâce divine il est demeuré toujours le prêtre irréprochable et le religieux exemplaire. Avec les années, disparaissait même ce qu'il y avait en lui de défectueux, et ses vertus s'épanouissaient à l'édification générale. Il n'est personne qui ignore à la Martinique l'amour tendre et affectif du P. Blanpin pour la très sainte Vierge et l'Eucharistie. On raconte dans le clergé, comment, quand il se rendait aux fêtes paroissiales, on était toujours sûr qu'il avait sa première visite pour Notre-Seigneur au saint autel, et il aimait à la lui répéter le plus souvent qu'il pouvait. Un jour qu'il revenait de la Dominique, avec plusieurs prêtres, la mer très mauvaise éprouva beaucoup les passagers qui n'arrivèrent au port qu'après onze heures du matin. Tous se hâtèrent d'aller se reconforter. On s'inquiétait de l'absence du P. Blanpin, quand on le vit arriver tout souriant, vers midi. Il avait été dire sa messe au couvent du Mouillage. On en fut fort édifié.

Le R. P. Vanhaecke, dans les précieuses notes qu'il nous a envoyées, nous parle longuement de l'attachement de ce cher Père à sa vocation, à la Congrégation et à ses supérieurs. Il nous envoie le chant composé par celui-ci au départ de la Martinique du R. P. Emonet, et dont le refrain était :

Pourquoi nous quitter, ô bon Père,  
O Père, pourquoi nous quitter ?  
Pourquoi laisser sur cette terre  
Tant d'orphelins qui vont pleurer ?

Ceci nous amène à dire rapidement que notre P. Blanpin avait de la littérature et plus encore de la délicatesse. D'une éducation soignée, il était vraiment l'homme des petites attentions et il souffrait beaucoup quand on en manquait autour de

(1) Voir les lettres spirituelles aux membres de la Congrégation, n<sup>os</sup> XXXVI, XLIII, XCI, XCVII, CXIV, CXL.

lui. Un bel éloge de cet ancien, c'est celui qu'en rend naïvement le F. Marie-Joseph, de la communauté du Morne-Rouge, qui, demandant, au lendemain de sa mort, son retour en France, écrit au T. R. Père : « Je n'ai pas voulu faire cette demande du vivant du P. Blanpin, car, malgré tout, nous nous aimions beaucoup; et j'ai toujours regardé comme une grâce d'avoir été avec un supérieur qui avant tout aimait *la prière et la Règle.* » (18 déc. 1890.)

Nous terminerons cette courte notice en citant textuellement les détails touchants transmis par le R. P. Vanhaecke, supérieur provincial de la Martinique sur les derniers jours du cher défunt. Rien de plus édifiant, et rien aussi ne peut mieux faire apprécier le bonheur de mourir dans la Congrégation.

« Le 10 ou 11 septembre, j'allai au Morne-Rouge prendre des nouvelles de sa santé Je le trouvai bien faible. Je lui parlai de descendre à Saint-Pierre, où il pourrait recevoir plus de soins et où l'air plus chaud, conviendrait mieux à sa poitrine fatiguée. Il accepta avec une résignation et presque avec un empressement qui nous étonna tous. Il avait toujours jusque là témoigné une grande répugnance à se laisser soigner et surtout à quitter le Morne-Rouge. Il désira donc descendre avec moi le jour même. Le départ fut précipité et hâté par l'obscurité qui arrivait. Il eut quelque chose de triste qui serrait le cœur. Le pauvre cher Père se traîna comme il put à l'église, enveloppé de son manteau et appuyé sur son parapluie. Quelques personnes s'étaient rassemblées, on le regardait partir avec des larmes aux yeux . on avait le pressentiment qu'il ne reverrait plus le Morne-Rouge; et lui-même était sous le coup d'une émotion profonde On nous regardait passer en voiture avec une sorte d'angoisse. Il fit arrêter un moment pour serrer la main au brigadier des gendarmes, qu'il remercia d'être venu assister à la messe le jour de sa fête 4 novembre. Cette politesse qui le distinguait ne le quitta pas, jusque dans sa maladie; le jour même de sa mort, à deux visiteurs qui avaient été admis à le voir, étendu dans son fauteuil, il s'excusait avec une grâce touchante de « leur étaler ainsi ses misères. »

La descente à Saint-Pierre fut pénible et longue, il fallut aller lentement à cause de l'état de faiblesse du cher Père. Arrivé au séminaire, il faisait sombre. Le cher Père ne se reconnaît plus dans la disposition des lieux : il était complètement désorienté, et de plus ne pouvait guère se tenir debout. Je l'enlevai dans mes bras, et j'apparus ainsi aux Pères et aux Sœurs qui furent un

moment effrayés croyant à un accident. Le cher Père remis sur pied, les rassura facilement, et avec le souper, inaugura son dernier mois de séjour au milieu de nous et sur cette terre.

Les quinze premiers jours, du 10 au 23 novembre environ, il suivit à peu près l'ordre et le train de la vie de communauté, mangeant au réfectoire, disant son bréviaire, descendant au jardin et allant à la chapelle. Sur ces entrefaites, il y eut la fête de la Présentation de la Sainte Vierge. 21 novembre, anniversaire de son ordination. Il aurait grandement désiré remonter au Morne-Rouge pour y célébrer cet anniversaire; il était trop faible. Je lui dis : « Père, s'il fait beau, je vous y conduirai l'après-midi. — Non, répondit-il, c'est la sainte messe que je voudrais y dire; mais puisque cela ne se peut, résignons-nous. Le Morne-Rouge ne me plaît que par son sanctuaire et la messe que j'avais le bonheur d'y dire chaque jour. »

A partir du 23 novembre, il s'affaiblit davantage. Il dut successivement laisser son bréviaire, qu'il remplaça par le Rosaire, renoncer à ses visites à la chapelle, à l'assistance aux repas. Mais il était toujours debout, en soutane, descendant dans la journée respirer l'air au jardin attenant à l'infirmerie, surtout le matin, il se traînait, et ces huit derniers jours il était porté à la chapelle pour y dire la messe assisté d'un Père.

Le 29 novembre, samedi à dix heures et demie, il reçut l'Extrême-Onction. On le voyait s'affaiblir chaque jour; le médecin, consulté, disait qu'il pouvait nous échapper subitement dans une suffocation. Je lui parlai donc, le vendredi 28, de cette éventualité et lui proposai de recevoir l'Extrême-Onction. Il fut d'abord très surpris, non émotionné. « Est-ce sérieux? me disait-il, mais je vais et je viens, j'ai encore toutes mes forces; on se moquera de moi. » Puis, après un moment de silence, voyant que je le désirais néanmoins : « Eh bien, oui, certainement, puisque vous le voulez; mais les médecins se trompent souvent. » Il fut convenu dès lors que ce serait pour le lendemain à dix heures et demie. Il se confessa avec une admirable piété; puis, toute la communauté étant réunie au salon intérieur où tout était disposé pour la cérémonie, le cher Père lui-même entra soutenu par un confrère et s'agenouilla sur un prie-Dieu. Je voulus lui adresser quelques mots... il les écouta, debout, pâle. nous pleurions tous... lui était serein, quoique avec quelque chose de triste. Après la cérémonie, il resta quelque temps à prier et à méditer devant le crucifix.

L'heure du dîner étant arrivée, il se mit à table comme à l'ordinaire. J'arrivai sur ces entrefaites, il me demanda avec un sourire si un homme extrémisé pouvait encore dîner comme il le faisait :

« Certainement, lui dis-je, et désormais vous le ferez avec meilleur cœur que par le passé : il faut bien seconder l'effet du sacrement qui sera, si Dieu le veut, de vous rendre vos forces physiques, pourvu que vous vouliez bien vous y prêter. » On avait beaucoup de peine à lui faire prendre quelque fortifiant. Depuis, il me remercia plusieurs fois de lui avoir administré ce sacrement, alors qu'il était le plus apte à bien le recevoir.

Cependant, depuis le commencement de la maladie, ses dispositions intérieures étaient grandement édifiantes : paix, sourire, sérénité d'âme et de visage, prière continuelle, abandon à la sainte volonté de Dieu, soumission et résignation à son état d'impuissance, confusion de se voir si gâté par le bon Dieu, si assisté de la Vierge, et si bien traité par tous ses confrères et par les chères sœurs qui le soignaient...

Les deux sujets habituels de sa conversation étaient la sainte Messe et la Mère admirable. J'avais fait mettre un tableau de cette chère Mère admirable à l'infirmierie; et cent fois et plus par jour, il s'agenouillait devant cette image, il la saluait et lui envoyait des baisers.

Il suffisait de prononcer son nom, pour qu'immédiatement son visage s'illuminât d'un sourire vraiment ravissant. Je ne l'ai jamais vu indifférent à ce nom béni, surtout en sa maladie et même pendant les angoisses de sa courte agonie, comme on le verra plus bas.

J'eus avec le cher Père de bien édifiantes conversations. L'infirmierie étant tout proche de ma chambre, j'allais le voir aussi souvent que possible. Lui aussi tâchait chaque jour de me venir faire une petite visite de confraternité. Nous avons beaucoup parlé du ciel, de cette triste terre, de la Martinique, de notre bien-aimée famille religieuse, de la Maison-Mère, du Vénérable Père surtout.

La fin approchait. Le cher Père le sentait lui-même. Le samedi, 6 décembre, fut le dernier jour où il put célébrer la sainte Messe. Depuis, il communia tous les matins, y compris le jour de sa mort (1).

(1) En ces derniers jours, le bon Dieu, pour épurer d'avantage son âme, lui fit faire plusieurs sacrifices des seules choses auxquelles il était encore affectonné ici-bas : d'abord il attendait quelques mots du Très Rév. Père, en réponse à une lettre qu'il lui avait écrite, il le désirait ardemment. Je lui faisais espérer à chaque packet cette consolation et Dieu permit que la réponse n'arrivât qu'à près sa mort... Le Très Rév. Père ne savait pas son état si grave, et le dénouement d'ailleurs, quoique prévu, n'en a pas moins été précipité. Ensuite, il dut renoncer à revoir encore le Morne-Rouge. Huit jours avant sa mort, il s'était senti saisi d'un ardent et étrange désir d'y remonter. J'avais été obligé de m'absenter durant deux jours pour un sermon de bénédiction de cloches, au Robert. On eut toutes les peines du monde à le retenir au collège, et à mon retour, je le trouvais toujours luttant contre ce désir. Il fit cependant ce sacrifice; mais ce fut avec un véritable déchirement de cœur et des sanglots dans la voix.

Enfin arriva le mercredi 10 décembre, fête de la Translation de Notre-Dame de Lorette. Il m'avait prié, la veille, de venir le matin l'éveiller et l'aider à se préparer à la sainte communion. J'allai donc chez lui vers cinq heures et lui suggérai quelques pieuses pensées. Il était agité et semblait souffrir. Je lui apportai la sainte communion à six heures. A huit heures, il se leva, s'habilla, se mit en son fauteuil, et vers onze heures et demie, il se mit à table pour manger. J'allai le voir, comme d'habitude, quand il prenait son repas. Je le trouvai dans une sorte d'angoisse. Il avait les deux mains appuyées sur la table, une sueur froide couvrait son front, il regardait le ciel. Tout-à-coup il me dit : « Ce n'est pas aujourd'hui, cependant, que je mourrai !... » Je lui répondis que c'était le secret de Dieu, et qu'il se remit entre ses mains. » — « Certainement, certainement, répliqua-t-il, je ne veux ni vivre ni mourir contre sa volonté... *Dominus est...* puis, après un moment : *O quando veniam et apparebo!* » en levant les yeux sur le tableau de la Mère admirable qu'il avait en face de lui.

Il prit quelque peu de potage et un peu de vin, puis se remit sur le lit. A une heure et demie, après la récréation, M. Carrère et le F. Marie-Joseph montèrent à l'infirmerie pour lui faire leurs adieux. Je les accompagnai. Nous trouvâmes le pauvre Père plus abattu, plus agité encore que le matin. Il cherchait, se tournait et se retournait. M. Carrère prit congé de lui, le F. Marie-Joseph, à son tour, lui fit ses adieux. C'est alors que le cher Père lui dit : « Dites aux PP. Mary et Kérambrun de descendre au plus tôt, s'ils veulent encore me voir. » — « Ce soir même, repart le Frère. » Puis, après un moment de silence, le pauvre Père dit en sanglotant : « Je ne verrai plus le Morne-Rouge... Adieu, adieu... », et il se retourna vers la muraille. Le Frère le quitta en pleurant.

Cependant, à ce moment, je remarquai que le malade changeait visiblement; la fin paraissait imminente. Vite, je fis rappeler le Frère et convoquer toute la communauté. Alors je dis au cher Père que son état me paraissait plus grave et que j'allais lui donner l'indulgence de la bonne mort. Il renouvela d'une manière générale l'accusation de ses fautes. Je lui donnai l'absolution, puis l'indulgence de la bonne mort. Il suivait tout, répondait lui-même aux prières avec une grande piété et sérénité. — « Il faudrait maintenant m'apporter le bon Dieu, me dit-il. » — « Vous l'avez reçu ce matin. » — « Ah! dit-il, c'est vrai; je l'avais oublié. » Et il levait les bras et les yeux vers le ciel, avec une expression de grande reconnaissance. — « Mon Père, lui dis-je, saluez notre Mère admirable. » Il lui envoya de la main un filial baiser, avec un céleste sourire.

L'agonie commença. Nous étions tous à genoux autour de son lit. Je lui dis : « Mon Père, voici tous vos confrères avec vous en cette



heure dernière. — Oui, oui, murmura-t-il. — Prononcez avec moi, Jésus, Marie, Joseph. » Et il essayait de le faire, mais sa langue seule articulait, il était sans voix. Cela dura cinq minutes environ, pendant lesquelles il respira de plus en plus péniblement. Il eut, à deux reprises, comme une expression de souffrance sur son visage puis tout mouvement cessa, il avait fini de vivre.

Il resta exposé à l'infirmierie toute la soirée et la nuit suivante. Sa figure avait quelque chose de grave avec l'aspect habituel que présentait son visage de son vivant. On l'avait toujours connu et vu souriant, vif, gai, animé. Pour la première fois, la tête était immobile, les yeux sans vie, la bouche sans sourire.

Tous nos élèves se firent un pieux devoir de venir prier auprès de lui. Le lendemain, jeudi 11, le service funèbre fut célébré le matin, au séminaire-collège, et l'inhumation se fit le soir, au Morne-Rouge. Le corps y arriva vers onze heures du matin; toute la population l'attendait. On ouvrit le cercueil; tous voulurent contempler une dernière fois les traits inanimés et populaires du cher Père. On fit toucher à son corps des chapelets, des médailles. A notre tour, nous arrivâmes, tous les Pères disponibles, vers cinq heures. La rue, la place de l'église elle-même étaient pleines de monde, tous en deuil, soucieux et tristes, et en même temps respectueux et comme se préparant à un grand acte de religion, de reconnaissante et filiale vénération. On était persuadé que c'était au ciel qu'il fallait chercher l'âme de celui dont on allait confier la froide dépouille à la terre.

L'église était toute tendue de noir. Après l'office des morts et l'absoute, on se dirigea lentement vers le cimetière. Le jour touchait à sa fin, le ciel était sombre, le vent soufflait avec violence. Le cher Père fut descendu en sa demeure silencieuse, à côté des vingt-cinq confrères qui reposent là...; et aujourd'hui le tertre qui surmonte sa dépouille est tout paré de fleurs chaque jour renouvelées. Personne ne va au cimetière sans s'agenouiller devant l'humble croix qui porte son nom. On prie moins pour lui que pour soi, et on l'invoque comme un protecteur et un saint.

— J'envoie à la Maison-Mère deux journaux renfermant des articles au sujet de notre regretté confrère. Celui de la *Défense coloniale* a été fait par M. Basiège, avoué; celui des *Antilles* par M. l'abbé Lancelot, curé du *Prêcheur*, ancien novice. Ils expriment et reflètent bien l'opinion unanime du clergé et des fidèles sur le bien aimé défunt (1).

(1) Voici quelques extraits de ces articles, que nous ne pouvons, à notre regret, donner en entier.

Extrait de la *Défense coloniale* (13 déc. 1890). — « La mort vient de frapper un digne serviteur de Dieu. Le vénérable P. Blanpin, supérieur de la Mission

## MOUVEMENT DU PERSONNEL

**Retour en France.** — Le 26 février, est arrivé à Bordeaux le P. Jean-Marie Jouan, de la Mission de Sénégal. Quoique très anémié depuis longtemps, il se trouve déjà beaucoup mieux.

**Départs.** — Le 10 mars, s'est embarqué à Bordeaux, Mgr Augouard, avec le P. Faure et le F. Germain. M. le sous-secrétaire d'État des colonies a bien voulu lui accorder un passage gratuit en première, à lui et à ses deux compagnons, en reconnaissance des services que rend la Mission au point de vue de l'influence française. A Bordeaux, Monseigneur a parlé de nouveau de ses Noirs de l'Oubanghi, à l'église Notre-Dame, ainsi qu'au cercle Ozanam, et la charité bordelaise s'est partout montrée généreuse.

**Placements.** — Ont été placés :

A *Merville*, le 26 mars, le P. Ott ;

A *Grignon*, les FF. Zénas et Divitien ;

A *Langonnet*, les FF. Ulpien, Bénigne, Paphnuce et Martien, qui viennent d'y faire leur profession ;

du Morne-Rouge et curé en retraite de cette paroisse, a terminé avant-hier jeudi, dans l'après-midi, une longue existence de sainteté. Sa mort a été édifiante comme sa vie. et le pieux religieux a vu approcher sa fin avec le sourire par lequel il accueillait tous ceux qui allaient à lui. Il s'était certainement préparé à cette grave séparation, et ce qui lui a donné cette sérénité devant la mort, ce n'a point été une complaisance orgueilleuse dans ses mérites, non : l'humble prêtre se reposait dans la miséricorde et la justice du souverain Juge. Il se disait sans doute que dans sa vie de soixante-quinze ans, dont près de cinquante passés dans le sacerdoce, il avait dû recueillir quelques œuvres, et que la bonté de Dieu les compterait... »

Extrait des *Antilles* (13 déc. 1890). — « C'était un saint, l'humble et vénéré religieux que la mort nous permet aujourd'hui de louer à notre aise. C'était un saint. Qui ne le dit ? Si cette opinion n'était partagée par l'universalité de ceux qui l'ont connu, nous ne la formulerions qu'avec réserve. Tandis qu'elle s'échappe spontanément, ardemment de notre plume et de notre cœur, comme une affirmation, une certitude, comme l'écho, l'expression de la conviction publique. Il n'est pas, en ce moment, un seul bourg de la colonie où il ne soit question de cette mort et où ne pleuvent sur cette tombe et sur la mémoire de celui qu'elle recouvre, des profusions d'hommages. *Vox populi, vox Dei!* Si c'est une formule de vérité, si élogieuse et unanime, elle constitue le plus sûr et le plus beau des panégyriques, votre gloire est bien fondée et bien belle et votre panégyrique est tout fait, serviteur de Dieu, apôtre généreux, missionnaire admirable dont la louange est sur toutes les lèvres... »

A *Saint-Ilan*, le F. Parfait, de Notre-Dame de Langonnet, avec un novice de la même maison, le F. Hervé, et deux autres de Chevilly, les FF. Eucher et Hermès.

A *Beauvais*, le F. Géminien et provisoirement le F. Octavien.

## NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

**Sénégalie.** — Le 15 février, a eu lieu la bénédiction de la première pierre d'une belle église de Notre-Dame de Lourdes, élevée par le P. Guérin à l'île de Sor, en face de Saint-Louis. Un millier de personnes assistaient, avec le gouverneur, à cette cérémonie présidée par Mgr Barthet.

Le même jour, Sa Grandeur remettait à M. Louis-Michel Pesnel, l'apôtre de toutes les bonnes œuvres à Saint-Louis, les insignes de chevalier de Saint-Grégoire, qu'elle avait obtenues pour lui du Saint-Siège. Cet excellent catholique remplit actuellement les fonctions de maire de la ville (1).

**Sierra-Léone.** — Le R. P. Blanchet est allé le 2 janvier à Bownthe, au Sherbroo, pour y préparer la fondation d'une nouvelle station de mission; il a dû y rester jusqu'à la mi-mars. On espère pouvoir y faire beaucoup de bien.

**Zanguebar.** — Le 20 février, le P. Rhomer est parti pour le Kilima-Ndjaru avec le F. Blanchard, 11 jeunes noirs de Bagamoyo et 178 porteurs environ. Au Pangani, leur caravane s'est réunie à deux autres en partance pour l'intérieur, formant ainsi une expédition de plus de quatre cents hommes. (Lettre de Mgr de Courmont, 5 mars.)

(1) Rien de plus touchant que la manière dont M. Pesnel a reçu cette charge. Les élections ayant été cassées, le gouverneur devait nommer provisoirement une commission municipale, et il se proposait de lui en confier la présidence. Mais comme il s'attendait à un refus de sa part, il pria Mgr Barthet de lui faire accepter cette charge. M. Pesnel fit, en effet, bien des difficultés; mais enfin il se mit à genoux devant Sa Grandeur, en lui disant : « Eh bien ! Monseigneur, si vous me commandez au nom de l'obéissance que je vous dois comme tertiaire, j'accepte, mais à cette condition seulement. » Mgr Barthet le lui commanda alors, et l'affaire fut réglée. (Lettre de Mgr Barthet, 16 février 1891.)

## AVIS

**Absolution des cas réservés au Pape.** — Au *Bulletin* n° 12 (t. I, p. 431), nous avons donné un nouveau décret du Saint-Office, déclarant que, pour pouvoir absoudre des cas et censures réservés au Souverain Pontife les personnes qui se trouvent dans l'impossibilité d'aller à Rome, il fallait désormais, contrairement à ce qu'enseignaient jusqu'ici les auteurs, recourir par lettre à la S. Pénitencerie, à moins d'être muni de facultés spéciales. Voici une réponse récente de la S. Pénitencerie qui confirme et complète ce décret.

Post decretum S. Cong. R. et U. Inquisitionis absolutionem a casibus Rom. Pontifici reservatis spectans, datum sub die 23 junii 1886, sequentia dubia occurrunt mihi missionario...

V. — Certe hodie integra viget facultas a Tridentino concessa Episcopis absolvendi a simpliciter reservatis occultis, sed quæritur utrum tale decretum attingat *casus simpliciter reservatos* eodem modo modo ac specialiter reservatos Summo Pontifici?

VI. — Quando missionario occurrit pœnitens censuris innodatus et transiens obiter, ita ut missionarius non possit iterum pœnitentem videre, numquid sufficit, posito casu urgentiori absolutionis, exigere a pœnitente promissionem scribendi, tacito si vult nomine, ad S. Pœnitentiariam intra mensem, et standi illius mandatis, quin confessarius ipse scribat?

VII. — Utrum, tuta conscientia, docetur et in praxim deducitur, ut quidam volunt, propter hodiernum periculum ne aperiantur epistolæ a potestate civili, non requiri ut epistola ad Summum Pontificem dirigatur in casibus urgentioribus, vel quando adiri nequit Papa?

Sacra Pœnitentiaria, mature consideratis expositis, ad proposita dubia respondet :

Ad. V<sup>m</sup> *Affirmative, nisi casus sint occulti.*

Ad. VI<sup>m</sup>. *Affirmative.*

Ad. VII<sup>m</sup>. *Negative, cum in precibus nomina et cognomina sint suppressenda.*

Datum Romæ in Sacra Pœnitentiaria die 7<sup>o</sup> Novembris 1888.

R. Card. MONACO, P. M.

**Bulletin.** — Avec ce numéro se termine le 2<sup>e</sup> tome du bulletin imprimé. Nous avons pensé qu'il était utile, avant de clore ce volume, d'achever le cercle de nos communautés, contrairement à ce qui avait eu lieu, par une erreur de l'imprimeur, pour le tome précédent. La table des matières sera prochainement envoyée.

Prière aux communautés de Grignon, de Chevilly, de Langonnet et de Saint-Michel de nous expédier leurs bulletins pour les premiers jours d'avril.

**Messes et offices.** — Les offices et messes propres récemment accordés à la Congrégation, ont été imprimés à Saint-Michel et expédiés aux communautés. Comme on pourra le voir, l'impression n'en laisse rien à désirer. Si l'on désirait encore d'autres feuilles, on n'a qu'à s'adresser à la procure générale.

On sait que le Souverain Pontife, par décision du 19 août 1890, a rendu obligatoires pour toute l'Eglise, à partir de 1892, les offices de saint Jean Damascène (27 mars), de saint Jean de Capistran (28 mars) et de saint Sylvestre, abbé (26 novembre). On les fait aussi imprimer à Saint-Michel, ainsi que les messes correspondantes, et on les expédiera prochainement aux maisons. On envoie aussi une petite feuille, portant une modification apportée, d'après le même décret, à la fin de la 6<sup>e</sup> leçon de l'office du Sacré-Cœur de Jésus, élevée au rite double de 1<sup>re</sup> classe.

On fera bien de fixer ces feuilles tout de suite à leur place respective, dans les bréviaires et les missels, afin qu'elles ne s'égarerent pas.

Maison-Mère, 28 mars 1891.

---

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.





# TABLE DES MATIÈRES

(TOME <sup>1/2</sup> H)

## MAISON - MÈRE

|                                                                                                                       |          |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------|
| <b>Vén. Père.</b> Heureuse fin du procès <i>De fama sanctitatis.</i><br><i>janv. 1889</i> . . . . .                   | 1        |
| Guérison du F. Barnabé, par son intercession. <i>nov. 1888.</i>                                                       | 2        |
| Nouvelle édition de ses lettres spirituelles. <i>4 vol. in-12.</i>                                                    | 143      |
| Ses écrits spirituels. <i>1 vol. in-12.</i> . . . . .                                                                 | 920      |
| Fête du 2 Février à Chevilly. ( <i>1889, 1890, 1891</i> ). 35, 498,                                                   | 890      |
| <br><b>Congrégation.</b> Indult pour la <i>reconsécration</i> des pierres<br>d'autel. <i>17 févr. 1889.</i> . . . . . |          |
|                                                                                                                       | 111      |
| Indulgences de l'Archiconfrérie du S'-Esprit. <i>27 janv. 1888.</i>                                                   | 145      |
| Indult nous accordant de nouveaux offices. <i>25 févr. 1890.</i>                                                      | 569      |
| Lettre du Card. Siméoni au T. R. Père, en réponse à son<br>rapport sur la Congrégation. <i>25 juil. 1890.</i> . . . . | 697      |
| Bénédiction du S' Père à la Congrégation et au Séminaire<br>français. <i>26 août. 1890.</i> . . . . .                 | 729      |
| Scapulaire du Mont-Carmel. Pouvoirs reçus du Sup. gén.<br>des Carmes. <i>14 oct. 1889.</i> . . . . .                  | 825      |
| Indult relatif à nos chapelles pour les indulg. <i>30 nov. 1890.</i>                                                  | 857      |
| <br><b>Missions.</b> Abandon du Betchouanaland. <i>janv. 1889.</i> . . . .                                            |          |
|                                                                                                                       | 70       |
| Pouvoirs des Préfets apostoliques pour l'ordination de<br>leurs sujets. <i>1889.</i> . . . . .                        | 112      |
| Fondation de la mission de Kita, au Soudan français<br><i>21 nov. 1888.</i> . . . . .                                 | 109      |
| Choix du remplaçant de Mgr. Picarda en Sénégambie. <i>Mgr.</i><br><i>Barthet, avril 1889.</i> . . . . .               | 142. 324 |
| Sacre de Mgr Barthet <i>15 sept. 1889.</i> . . . . .                                                                  | 325      |
| Ses brefs d'Évêque, de Vicaire et de Préfet apostolique. <i>30</i><br><i>juillet 1889</i> . . . . .                   | 328      |



|                                                                                                                                                          |                     |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------|
| Érection de la Préfecture apost. du Bas-Niger. <i>25 juillet 1889.</i>                                                                                   | 357                 |
| Préfecture apostolique du Caméron. <i>18 mars 1890 . . .</i>                                                                                             | 633                 |
| Érection du Vicariat apost. de l'Oubanghi. <i>14 octobre 1890.</i>                                                                                       | 761                 |
| Brefs de Mgr. Augouard. <i>14 octobre 1890 . . . . .</i>                                                                                                 | 764                 |
| Décret présidentiel relatif à son titre épiscopal. . . . .                                                                                               | 827                 |
| Cérémonie de son sacre . . . . .                                                                                                                         | 793                 |
| Subsides alloués à nos Missions <i>1889 et 1890 . . . . .</i>                                                                                            | 187, 635            |
| Secours d'Allemagne au Zanguebar et au Scolasticat. <i>1891 .</i>                                                                                        | 887                 |
| Secours du Comité anti-esclavagiste de Paris . . . . .                                                                                                   | 887                 |
| <br><b>Œuvres diverses.</b> Fondation de la Cté. de Bay-City,<br>aux États-Unis. <i>29 nov. 1888 . . . . .</i>                                           |                     |
| Suppression du Collège et du petit Scolasticat de Langonnet,<br>en vue d'y transférer une section du grand Scolasticat.<br><i>juillet 1889 . . . . .</i> | 69<br>253           |
| Translation de l'œuvre des Clercs de S' Joseph à Seyssinet, près<br>Grenoble. <i>sept. 1889 . . . . .</i>                                                | 331                 |
| Fondation d'un Collège à Beauvais <i>sept. 1889. . . . .</i>                                                                                             | 331                 |
| Fondation d'une œuvre des <i>Noirs</i> à Philadelphie. <i>août 1889.</i>                                                                                 | 425                 |
| Acceptation de la paroisse de Tarentum. <i>juin 1889. . . . .</i>                                                                                        | 426                 |
| Fondation d'un externat à Dublin. <i>8 sept. 1890. . . . .</i>                                                                                           | 730                 |
| Fondation de la Cté de St-François-Xavier, à l'île Maurice. <i>29<br/>juin 1890 . . . . .</i>                                                            | 767                 |
| Décret royal reconnaissant l'œuvre de Cintra. <i>déc. 1889 . . .</i>                                                                                     | 465                 |
| Fondation d'un grand Scolasticat à Cintra. <i>oct. 1890. . . . .</i>                                                                                     | 824                 |
| <br><b>T. R. Père.</b> Voyage aux États-Unis. <i>mai-juin 1889.</i>                                                                                      |                     |
| Bull. n° 30 . . . . .                                                                                                                                    | 142, 183, 227. 229  |
| Visites à Épinal 387, 727; — à Mesnières, à Langonnet et à<br>St-Ilan, 423, 918; — à Castelnaudary et Bordeaux. . . . .                                  | 760                 |
| Voyage en Allemagne, pour les intérêts de la Congrégation. . .                                                                                           | 665                 |
| Voyage à Rome, à l'occasion de l'inauguration du nouveau<br>Séminaire français . . . . .                                                                 | 921                 |
| Prédication au triduum du B. Chanel. . . . .                                                                                                             | 632                 |
| Opération d'une loupe à la tête. . . . .                                                                                                                 | 855                 |
| <br><b>Fêtes et faits divers.</b> La St. François de Sales à la<br>Maison-Mère. <i>1889, 1890, 1891. . . . .</i>                                         |                     |
| Fête de la Pentecôte. <i>1889, 1890. . . . .</i>                                                                                                         | 33, 497, 889<br>632 |
| Retraite annuelle des Pères. <i>1889, 1890 . . . . .</i>                                                                                                 | 292. 707            |

|                                                              |               |
|--------------------------------------------------------------|---------------|
| Retraite et cérémonie de profession à Grignon 1889 1890. 287 | 701           |
| Retraite des Frères prêchée par le T. R. Père. mars 1889. .  | 107           |
| Mgr. Duboin, à Langres. 632; — Ordinations. . . 605. 760.    | 855           |
| Ordination par Mgr. Augouard à Chevilly. . . . .             | 918           |
| Rapports avec les Pères Blancs. Lettre de Mgr. Livinhac .    | 886           |
| Mission prêchée par nos Pères à Megève. fév. 1891. .         | 918           |
| Droit d'accroissement. Procès avec le Fisc. fév. 1891. .     | 918           |
| <b>Admissions :</b> Aux vœux perpétuels et de cinq ans. 71,  |               |
| 72, 254, 255, 285, 332, 501, 529, 828, 890,                  | 923           |
| — A la profession: Pères. 286, 332, 501, 530, 699, 731, 890. | 923           |
| — — Frères 72, 185, 255, 332, 501, 530, 731, 828.            | 923           |
| — A l'oblation : Novices Clercs. . . . . 73, 332, 530, 700,  | 924           |
| — — Grands Scolast. 73, 185, 255, 502, 530, 601, 700, 890,   | 924           |
| — — Petits Scolastiques. 73, 185, 502, 530, 601, 700, 829,   | 924           |
| — — Nov. Frères. 74, 186, 332, 502, 530, 602, 701, 731, 829, | 925           |
| Jours de messe mensuelle des nouveaux profès. 287, 332.      |               |
|                                                              | 501, 530. 700 |



## BULLETINS DES COMMUNAUTÉS.

|                                                               |          |
|---------------------------------------------------------------|----------|
| <b>France.</b> Cté du S.Cœur à Grignon. fév. 1887 - avr. 1889 | 113      |
| Cté de Chevilly. Grand Scolasticat.                           | 118      |
| — Scolasticat de Philosophie. . . . .                         | 121      |
| — Noviciat des Frères . . . . .                               | 122      |
| Cté de Paris. Séminaire. fév. 1887 avril 1889.                | 123      |
| Cté de Langonnet. mars 1887 - avril 1889. . . . .             | 126      |
| Maison de St-Michel. mars 1887 mai 1889. . . . .              | 147      |
| Cté de St-Ilan. mars 1887 mai 1889. . . . .                   | 152      |
| Cté de Bordeaux. mars 1887 mai 1889. . . . .                  | 161      |
| Cté de Cellule. mars 1887 mai 1889. . . . .                   | 164      |
| Cté de Beauvais. mars 1887 mai 1889 . . . . .                 | 169      |
| Cté de Merville. mars 1887 mai 1889 . . . . .                 | 173, 188 |
| Maison de St-Mauront. mars 1887 juin 1889 . . . . .           | 192      |
| Cté de Mesnières. avril 1887 juin 1889 . . . . .              | 193      |
| Maison du Grand-Quevilly. mars 1887 juin 1889 . . . . .       | 203      |
| Cté d'Épinal. oct. 1888 juin 1889 . . . . .                   | 205      |
| Cté de Douvaine. mai 1887 juin 1889 . . . . .                 | 210      |

|                                                                     |     |
|---------------------------------------------------------------------|-----|
| Cté de St-Joseph-du-Lac. <i>mai 1887 juin 1889.</i> . . .           | 211 |
| Cté de Castelnau-dary. <i>sept. 1887 juin 1889.</i> . . .           | 214 |
| <b>Rome.</b> Séminaire français. <i>mai 1887 juin 1889.</i>         | 256 |
| <b>Portugal.</b> Cté de Porto. <i>juin 1887 août 1889.</i> . . .    | 295 |
| Cté de Braga. <i>juillet 1887 août 1889.</i> . . . . .              | 304 |
| Cté de Cintra. <i>nov. 1887 août 1889.</i> . . . . .                | 314 |
| <b>Irlande.</b> Cté de Blackrock. <i>juillet 1887 juillet 1889.</i> | 263 |
| Cté de Rockwell. <i>juillet 1887 juillet 1889.</i> . . . . .        | 275 |
| <b>Sénégal.</b> Cté de St-Louis. <i>sept. 1887 - sept. 1889.</i>    | 333 |
| Cté de Dakar. <i>sept. 1887 sept. 1889.</i> . . . . .               | 344 |
| Cté de Gorée. <i>sept. 1887 sept. 1889.</i> . . . . .               | 350 |
| Cté de Rufisque. <i>oct. 1887 oct. 1889.</i> . . . . .              | 360 |
| Cté de Poponguine. <i>oct. 1887 oct. 1889.</i> . . . . .            | 364 |
| Cté de Ngazobil. <i>oct. 1887 oct. 1889.</i> . . . . .              | 367 |
| Cté de Joal. <i>oct. 1887 oct. 1889.</i> . . . . .                  | 374 |
| Cté de Fadioute. <i>oct. 1887 oct. 1889.</i> . . . . .              | 377 |
| Station de Ndianda. <i>nov. 1887 nov. 1889.</i> . . . . .           | 389 |
| Station de Mbodiène. <i>nov. 1887 nov. 1889.</i> . . . . .          | 398 |
| Cté de Thiès. <i>nov. 1887 nov. 1889.</i> . . . . .                 | 402 |
| Cté de Kita. <i>oct. 1888 déc. 1889.</i> . . . . .                  | 426 |
| Cté de Gambie. <i>nov. 1887 nov. 1889.</i> . . . . .                | 410 |
| Cté de Sédhiou. <i>sept. 1887 - déc. 1889.</i> . . . . .            | 469 |
| Cté de Ziguinchor. <i>avril 1888 déc. 1889.</i> . . . . .           | 471 |
| <b>Sierra-Léone.</b> Cté de Free-Town. <i>oct. 1887-déc. 1889.</i>  | 439 |
| Cté de Boffa (Rio-Pongo). <i>oct. 1887 déc. 1889.</i> . . . . .     | 444 |
| Station de Sangha. <i>sept. 1887 déc. 1889.</i> . . . . .           | 450 |
| <b>Deux-Guinées.</b> Cté du Gabon. <i>déc. 1887.-déc. 1889.</i>     | 474 |
| Cté de Libreville. <i>déc. 1887 déc. 1889.</i> . . . . .            | 479 |
| Cté de Donghila. <i>déc. 1887 déc. 1889.</i> . . . . .              | 502 |
| Cté de St-Joseph des Bengas. <i>janv. 1888 déc. 1889.</i> . . . . . | 506 |
| Cté de Bata. <i>sept. 1887 déc. 1889.</i> . . . . .                 | 508 |
| Cté de Fernan-Vaz. <i>déc. 1887 déc. 1889.</i> . . . . .            | 512 |
| Cté de Lambaréné. <i>déc. 1887 déc. 1889.</i> . . . . .             | 518 |
| Cté de Lastourville. <i>janv. 1888 mars 1890.</i> . . . . .         | 531 |
| <b>Bas-Niger.</b> Cté d'Onitsha. <i>janv. 1888 mars 1890.</i>       | 536 |
| <b>Congo français.</b> Cté de Loango. <i>mars 1888-mars 1890</i>    | 548 |

|                                                                         |          |
|-------------------------------------------------------------------------|----------|
| Cté de Mayumba. <i>févr. 1888 avr. 1890.</i>                            | 572      |
| Cté de Brazzaville. <i>juil. 1887 avr. 1890.</i>                        | 576      |
| Cté de Linzolo. <i>avr. 1888 - avr. 1890</i>                            | 584      |
| Cté de l'Oubanghi. <i>avr. 1889 - avr. 1890.</i>                        | 588, 602 |
| Cté de Sette-Cama. <i>avr. 1890.</i>                                    | 607      |
| <b>Bas-Congo.</b> Cté de Landana. <i>mars 1888 mai 1890.</i>            | 608      |
| Cté de Nemlao. <i>mai 1888 - mai 1890.</i>                              | 619      |
| Cté de M'Boma. <i>févr. 1888 - mai 1890.</i>                            | 622      |
| Cté de Luali. <i>janv. 1890 mai 1890.</i>                               | 624      |
| Cté de Malange. <i>avril 1890.</i>                                      | 628      |
| Cté de Loanda. <i>mai 1888 - mai 1890.</i>                              | 636      |
| <b>Cunène.</b> Cté de Huilla. <i>juin 1888 juin 1890.</i>               | 639      |
| Station du Lubango. <i>déc. 1888 juin 1890.</i>                         | 646      |
| Station du Jaou. <i>févr. 1889 juin 1890</i>                            | 647      |
| <b>Cimbébasie.</b> Cté de Cassinga. <i>mai 1888 juin 1890.</i>          | 648      |
| Station du Couvango. <i>oct. 1888 - janv. 1890.</i>                     | 652      |
| Cté de Caconda. <i>déc. 1889 juin 1890.</i>                             | 655      |
| <b>Zanguebar.</b> Cté de Zanzibar. <i>juil. 1888-juil. 1890.</i>        | 672, 708 |
| Cté de Bagamoyo. <i>août 1888 août 1890.</i>                            | 710      |
| Cté de Mandéra. <i>août 1888 août 1890.</i>                             | 716      |
| Cté de Mhonda. <i>août 1888 - août 1890.</i>                            | 719      |
| Cté de Mrogoro. <i>août 1888 août 1890.</i>                             | 724, 732 |
| Cté de Tununguo. <i>août 1888 août 1890.</i>                            | 738      |
| Cté de La Longa. <i>août 1888 août 1890.</i>                            | 742      |
| Cté du Tana. <i>janv. juil. 1890</i>                                    | 745      |
| <b>Ile Maurice.</b> Cté de la Cathédrale. <i>sept. 1888-sept. 1890.</i> | 751      |
| Cté de Ste-Croix. <i>oct. 1888 - oct. 1890.</i>                         | 768      |
| Cté de Mahébourg. <i>oct. 1888 oct. 1890.</i>                           | 774      |
| Cté de St-Jacques. <i>oct. 1888 oct. 1890.</i>                          | 776      |
| Maison de l'île Rodrigues. <i>oct. 1889 - oct. 1890.</i>                | 779      |
| <b>Ile de la Réunion.</b> Cté de St-Jacques. <i>oct. 1888-1890.</i>     | 780      |
| Maison de St-Bernard. <i>oct. 1888 oct. 1890.</i>                       | 783      |
| <b>Ile Mayotte.</b> Cté de Dzaoudzi. <i>oct. 1888 oct. 1890.</i>        | 786      |
| Maison de Mamoutzou. <i>oct. 1888 - oct. 1890.</i>                      | 789      |
| Cté de Nossi-Bé. <i>oct. 1888 oct. 1890.</i>                            | 800      |
| <b>Martinique.</b> Cté de St-Pierre. <i>nov. 1888 nov. 1890.</i>        | 804      |

|                                                                        |          |
|------------------------------------------------------------------------|----------|
| Cté du Morne-Rouge. <i>nov. 1888 nov. 1890.</i> . . .                  | 810      |
| <b>Guadeloupe.</b> Cté de la Basse-Terre. <i>déc. 1888-nov. 1890.</i>  | 813      |
| <b>Haïti.</b> Cté de Port-au-Prince. <i>nov. 1888 - nov. 1890.</i>     | 819, 829 |
| Maison de Pétionville. <i>aout 1886 déc. 1888.</i> . . .               | 8        |
| — <i>déc. 1888 nov. 1890.</i> . . .                                    | 832      |
| <b>Trinidad.</b> Cté de Port-d'Espagne. <i>sept. 1886-janv. 1889.</i>  | 11       |
| — <i>janv. 1889 déc. 1890.</i> . . .                                   | 834      |
| Résidence de Diégo-Martin. <i>sept. 1886 janv. 1889.</i> . . .         | 18       |
| — <i>janv. 1889. déc. 1890.</i> . . .                                  | 838      |
| <b>Guyane.</b> Cté de Cayenne. <i>nov. 1886 janv. 1889.</i>            | 21       |
| — <i>janv. 1889 déc. 1890.</i> . . .                                   | 858      |
| Cté de Mana. <i>oct. 1886 fév. 1889.</i> . . .                         | 41       |
| — <i>fév. 1889 déc. 1890</i> . . .                                     | 865      |
| Cté de St-Laurent du Maroni. <i>nov. 1886 fév. 1889.</i>               | 36       |
| — <i>fév. 1889 déc. 1890.</i> . . .                                    | 868      |
| Maison de St-Jean du Maroni. <i>déc. 1888 déc. 1890.</i> . . .         | 875      |
| <b>Brésil.</b> Cté de Para. <i>déc. 1886 mars 1889.</i> . . .          | 93       |
| — <i>mars 1889 - mars 1891.</i> . . .                                  | 938      |
| <b>États-Unis.</b> <i>Pensylvanie.</i> Cté de Pittsburgh.              |          |
| <i>nov. 1886 - fév. 1889</i> . . .                                     | 46       |
| — <i>fév. 1889 fév. 1891.</i> . . .                                    | 894      |
| Maison de St-Stanislas. <i>déc. 1886 fév. 1889.</i> . . .              | 53       |
| — <i>fév. 1889 févr. 1891.</i> . . .                                   | 900      |
| Station de Glenfield. <i>fév. 1891.</i> . . .                          | 902      |
| Cté de Scharpsburg. <i>déc. 1886 mars 1889.</i> . . .                  | 74       |
| — <i>mars 1889 fév. 1891.</i> . . .                                    | 904      |
| Maison de Millevale. <i>déc. 1886 mars 1889.</i> . . .                 | 76       |
| — <i>mars 1889 févr. 1891.</i> . . .                                   | 906      |
| Cté de Philadelphie. <i>juillet 1889 mars 1891.</i> . . .              | 926      |
| <i>Arkansas.</i> Cté de Marienstatt. <i>déc. 1886 mars 1889.</i> . . . | 79       |
| — <i>mars 1889 févr. 1891.</i> . . .                                   | 909      |
| Stations d'Atkins et de St-Vincent. <i>déc. 1886 mars 1889.</i>        | 81       |
| — <i>mars 1889 - févr. 1891.</i> . . .                                 | 909      |
| Cté de Conway. <i>déc. 1886 févr. 1889.</i> . . .                      | 83       |
| — <i>mars 1889 févr. 1891.</i> . . .                                   | 911      |
| <i>Michigan.</i> Cté de Détroit. <i>déc. 1886 mars 1889.</i> . . .     | 85       |
| — <i>mars 1889 mars 1891.</i> . . .                                    | 933      |

|                                                                       |     |
|-----------------------------------------------------------------------|-----|
| Cté de Bay-City. <i>nov. 1888</i> <i>déc. 1889.</i> . . . . .         | 91  |
| — <i>déc. 1889</i> <i>mars 1891.</i> . . . . .                        | 936 |
| <b>Saint-Pierre et Miquelon.</b> Cté de St-Pierre.                    |     |
| <i>déc. 1887</i> <i>mars 1889.</i>                                    | 100 |
| — <i>mars 1889</i> <i>mars 1891.</i> . . . . .                        | 942 |
| <b>Australie.</b> Cté de Ballarat. <i>nov. 1888</i> <i>mars 1891.</i> | 946 |
| Maison de Maryborough. <i>nov. 1888</i> <i>mars 1891.</i> . . . .     | 950 |



## NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

|                                                                                                                                                                                    |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| <b>Maisons d'Europe.</b> Grignon. 424, 701; — Chevilly.<br>107, 283, 566, 695, 918; — Séminaire du Saint-Esprit. 228,<br>464, 662, 760; — Langonnet. 760; — Saint-Ilan. 600, . . . | 918 |
| Mesnières. 527; — Épinal. 283, 662, 727, 792; — Blackrock .                                                                                                                        | 107 |
| Braga. 387, 696; Cintra . . . . .                                                                                                                                                  | 824 |
| <b>Missions d'Afrique.</b> Sénégal. 67, 183, 283, 324<br>424, 464, 566, 663, 855, 962; — Sierra-Léone. 856, .                                                                      | 962 |
| Bas-Niger. 527; Deux-Guinées. 228, 387, 663, . . .                                                                                                                                 | 696 |
| Congo-Français. 184, 228, 464, 496, 696; — Oubanghi.                                                                                                                               | 760 |
| Bas-Congo. 528; — Cunène. 919; — Cimbébasie. . . . .                                                                                                                               | 142 |
| Zanguebar. 32, 68, 107, 143, 184, 228, 283, 424. 496,<br>528, 727, 824, 919, . . . . .                                                                                             | 962 |
| <b>Iles Africaines.</b> Maurice. 496; — Réunion. 107, . . .                                                                                                                        | 920 |
| <b>Amérique.</b> Martinique. 324, 387; — Guadeloupe. 184.<br>387, 567; — Haïti. 567, 663; — Trinidad. . . . .                                                                      | 600 |
| Guyane. 600; — Brésil. 600; — États-Unis. . . . .                                                                                                                                  | 142 |
| <b>Australie.</b> . . . . .                                                                                                                                                        | 424 |



## AVIS DIVERS

|                                                                                                                     |          |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------|
| Lettres. Ne pas les décalquer, cela les rendant illisibles . . . . .                                                | 68       |
| Dispense <i>in extremis</i> des empêchements de mariage . . . . .                                                   | 144      |
| <i>Manuel domestique</i> (cuisine, hygiène, etc) recommandé . . . . .                                               | 284      |
| <i>Elenchus privilegiorum Congregationis</i> . . . . .                                                              | 387      |
| Cérémonial du R. P. Le Vavasseur. 7 <sup>e</sup> édition. . . . .                                                   | 388      |
| Maison de Béthanie à Marseille. Nouveau local . . . . .                                                             | 568      |
| État du personnel. Ne pas le livrer au dehors . . . . .                                                             | 568, 920 |
| Compte-rendus des Missions pour la Propagation de la Foi<br>et la Sainte Enfance. Soins à y donner. . . . .         | 635      |
| Renseignements à envoyer pour les <i>Missiones catholicæ</i> . . . . .                                              | 663      |
| Avis pour les demandes de renouvellement de pouvoirs à Rome. . . . .                                                | 664      |
| Souvenir de la fondation d'Épinal, <i>PP. Sundhauser et Renaud</i> . . . . .                                        | 760      |
| Demande de renseignements pour la vie du T. R. P. Schwin-<br>denhammer et du T. R. P. Frédéric Levavasseur. . . . . | 728, 792 |
| Scolastiques à l'armée. Prières à faire pour eux . . . . .                                                          | 823      |
| <i>Errata</i> au Bulletin. Prière de les signaler . . . . .                                                         | 824      |
| Actes de décès des membres. Ne pas y porter leur qualité de<br>religieux, ni le nom de la Congrégation. . . . .     | 856      |
| Le <i>Kenkéliba</i> , remède contre la fièvre bilieuse. . . . .                                                     | 888      |
| Feuilles des messes et offices récemment accordés. . . . .                                                          | 964      |

## NÉCROLOGE

| Pères                    |      |     |                                 |
|--------------------------|------|-----|---------------------------------|
| Allain . . . . .         | 880, | 914 | Galtier . . . . . 559, 628      |
| Bangratz . . . . .       | 415, | 484 | Gommenginger (Ch.) 821, 842     |
| Blanpin . . . . .        | 841, | 951 | Griffin (Carrol) . . . 133, 278 |
| Buguel . . . . .         | 103, | 175 | Guillet . . . . . 880           |
| Cadoret (Félix). . . . . |      | 320 | Haas ( Jacques ) . . . 278, 382 |
| Conyngham . . . . .      | 415, | 521 | Helfer. . . . . 841, 881        |
| Criqui . . . . .         | 278, | 282 | Hivet . . . . . 841             |
| Dardenne . . . . .       | 559, | 630 | Hirtzlin . . . . . 103, 133     |
| Duby . . . . .           | 628, | 686 | Kuhrmann . . . . . 880, 913     |
| Frawley . . . . .        | 320, | 491 | Lacut . . . . . 415, 563        |
| Fuchs . . . . .          | 277, | 461 | Lécuyer . . . . . 880           |
| Galéron . . . . .        |      | 821 | Lohéac . . . . . 56, 103, 138   |
|                          |      |     | Montel (Étienne) 320, 416       |

|                             |      |     |                                        |      |     |
|-----------------------------|------|-----|----------------------------------------|------|-----|
| Picarda (Mgr.)              | 31,  | 56  | Philomène Hirsch.                      | 320, | 421 |
| Poulard                     | 175, | 226 | Séraphin Straub                        | 628, | 661 |
| Quinn (Guillaume)           | 521, | 525 | Thurien Le Jacq .                      | 175, | 223 |
| Renaud . . . . .            | 278, | 451 | Urbain Frey . . .                      | 842, | 884 |
| Solliec . . . . .           | 754, | 755 |                                        |      |     |
| Strub (Joseph)              | 520, | 592 | <b>Aspirants</b>                       |      |     |
| Sundhauser . . . . .        | 521, | 560 | Boissonet . . . . .                    |      | 592 |
| Taoc . . . . .              |      | 280 | Brey . . . . .                         |      | 484 |
| Thomas (Louis)              | 880, | 881 | Chamey . . . . .                       |      | 559 |
|                             |      |     | Chevalier. . . . .                     |      | 484 |
| <b>Frères</b>               |      |     | Ducey . . . . .                        |      | 559 |
| Acheul Dreyer . . . . .     |      | 915 | Gonçalvez . . . . .                    |      | 951 |
| Amaranthe Holzhauser        | 521, | 565 | Moreira . . . . .                      |      | 451 |
| Calléope Hecht . . . . .    | 354, | 462 | Reichart . . . . .                     |      | 951 |
| Clément Hubert . . . . .    | 484, | 524 | Wiesner . . . . .                      |      | 484 |
| Faron Dollinger . . . . .   | 56,  | 140 | Custodio ( <i>nov. Fr.</i> ) . . . . . |      | 451 |
| Fortunat Engel . . . . .    | 103, | 179 |                                        |      |     |
| Jacob Immakus . . . . .     |      | 104 | <b>Etrangers</b>                       |      |     |
| Léon Monsch . . . . .       | 821, | 850 | Mgr Hillion. . . . .                   |      | 567 |
| Méliton Fouliar . . . . .   | 754, | 756 | Mère Vincent-de-Paul . . . . .         |      | 567 |
| Nazaire Christien . . . . . | 278, | 282 | Mère de la Nativité . . . . .          |      | 567 |
| Osmond Murphy . . . . .     | 222, | 224 | D' Henri Libermann . . . . .           |      | 660 |



## TABLE DU PERSONNEL

*(Admissions aux vœux, nominations, placements,  
retours en France, départs.)*

| <b>Pères</b>                |           |     |                                      |
|-----------------------------|-----------|-----|--------------------------------------|
| Abiven . . . . .            |           | 385 | Brunetti (Jules) . . . . . 354, 527  |
| Acker . . . . .             |           | 886 | Brunet . . . . . 354                 |
| Ackermam . . . . .          | 286,      | 356 | Bubendorf . . . . . 791              |
| Adam . . . . .              | 463, 495, | 759 | Cadoret ( Félix ) . . . . . 141      |
| Alaux . . . . .             |           | 671 | Campana . . . . . 141, 386           |
| Allaire . . . . .           |           | 255 | Carey ( Bernard ) . . . . . 695, 823 |
| Artiguela . . . . .         | 287,      | 355 | Carrol ( William ) . . . . . 671     |
| Atzenhoffer . . . . .       | 699,      | 791 | Carrer . . . . . 699, 791            |
| Audren . . . . .            |           | 32  | Chany . . . . . 699, 823             |
| Augouard ( Mgr. ) . . . . . | 631,      | 961 | Chardin . . . . . 890, 917, 923      |
| Ball . . . . .              |           | 254 | Chauffour . . . . . 354              |
| Barrat . . . . .            |           | 672 | Chauty . . . . . 671, 759            |
| Barthet (Mgr.) . . . . .    | 142, 325, | 423 | Colrat 286, 385, 463, 671            |
| Baud . . . . .              | 332,      | 386 | Conyngham . . . . . 355              |
| Baumann . . . . .           |           | 759 | Corlobé . . . . . 286, 356           |
| Bécue . . . . .             | 355,      | 672 | Cotonéa . . . . . 356, 759           |
| Bénard . . . . .            | 286,      | 355 | Courtine . . . . . 699, 759          |
| Bernard . . . . .           |           | 355 | Crehan . . . . . 699, 760            |
| Berne . . . . .             |           | 255 | Croagh . . . . . 356                 |
| Bertsch . . . . .           |           | 354 | Curtil . . . . . 530, 599            |
| Bichet . . . . .            | 324, 662, | 886 | Dardenne . . . . . 254               |
| Binger . . . . .            | 463, 495, | 566 | Darnal . . . . . 286, 356            |
| Blériot . . . . .           |           | 671 | Decremps . . . . . 286               |
| Bonjean . . . . .           |           | 759 | Dédianne . . . . . 254               |
| Boucheyras . . . . .        | 700,      | 855 | Dehaesenberghe . . . . . 31, 254     |
| Boulé . . . . .             | 182,      | 672 | Dekindt . . . . . 286, 355           |
| Botrel . . . . .            |           | 354 | Delpuech ( Emm' ) . . . . . 671      |
| Breidenbent . . . . .       |           | 356 | Damaërel . . . . . 699, 758          |
| Browne . . . . .            | 324,      | 423 | Demaison . . . . . 699, 760          |
|                             |           |     | Descours . . . . . 286, 356          |

|                      |               |                          |               |
|----------------------|---------------|--------------------------|---------------|
| Dessaint . . . . .   | 355           | Girollet . . . . .       | 671           |
| Devigne . . . . .    | 356           | Goepfert (Prosper) 355,  | 791           |
| Dhyèvre . . . . .    | 495           | Goepfert (Emile)         | 759           |
| Diouf . . . . .      | 141           | Gommenginger (Aug) 31,   | 386           |
| Dissard . . . . .    | 254           | Gommenginger (Ch) ,      | 842           |
| Ducloux . . . . .    | 759           | Grappe . . . . .         | 760           |
| Duggan . . . . .     | 700, 823      | Grès . . . . .           | 355           |
| Dumont . . . . .     | 286           | Griffin (Gérald). . . .  | 386           |
| Duron . . . . .      | 672           | Groell. . . . .          | 255, 671, 759 |
| Duss . . . . .       | 324, 355      | Gruffat . . . . .        | 286, 355      |
| Ehrard ( Charles ).  | 287, 356      | Guillet . . . . .        | 141, 662, 791 |
| Enderlin . . . . .   | 699, 791      | Guyon . . . . .          | 285, 791      |
| Erhardt (Eugène)     | 699, 791      | Haas (Jacques). . . .    | 32            |
| Espinasse . . . . .  | 286, 356      | Haaby. . . . .           | 854, 886      |
| Evans . . . . .      | 699, 760      | Haegy . . . . .          | 759           |
| Faugère . . . . .    | 355, 759      | Haumesser . . . . .      | 631, 759      |
| Faure . . . . .      | 699, 961      | Hattler . . . . .        | 671           |
| Féger . . . . .      | 886           | Helper . . . . .         | 254           |
| Ferré . . . . .      | 254           | Helmer . . . . .         | 662, 823      |
| Ferrérol . . . . .   | 699, 823      | Heintz . . . . .         | 355           |
| Fogarty . . . . .    | 106, 356, 758 | Heitz . . . . .          | 759           |
| Fonseca . . . . .    | 286           | Herchenroder . . . .     | 671           |
| Fortemps . . . . .   | 699, 760      | Herman . . . . .         | 287, 356      |
| Frécenon . . . . .   | 758           | Hivet . . . . .          | 671           |
| Friederich . . . . . | 566, 791      | Houdé . . . . .          | 254           |
| Gachon . . . . .     | 631, 854      | Hubert . . . . .         | 385, 695      |
| Gaepf . . . . .      | 699, 759      | Huvétyts . . . . .       | 107, 385      |
| Gaillard . . . . .   | 672, 758, 823 | Hyland . . . . .         | 672           |
| Galway . . . . .     | 286, 356      | Ingweiller . . . . .     | 63, 823       |
| Garmy. . . . .       | 182, 386      | Jaouen . . . . .         | 599, 855      |
| Garnier . . . . .    | 286, 386      | Jarles . . . . .         | 759           |
| Gardel. . . . .      | 671           | Jégou . . . . .          | 354           |
| Gaschy . . . . .     | 355, 759      | Jouan (J.M.) . . . . .   | 961           |
| Gehres . . . . .     | 286, 355, 758 | Karst . . . . .          | 671           |
| Genoud . . . . .     | 285, 759      | Kelly . . . . .          | 672           |
| Gerrer . . . . .     | 527           | Kieffer (Philippe) . . . | 31            |
| Gerspacher . . . . . | 699, 758      | Kieffer (André) . . . .  | 699, 791      |
| Gerzat . . . . .     | 699, 759      | Kienlen . . . . .        | 385           |
| Girard . . . . .     | 31            | Kientzler . . . . .      | 855           |

|                           |           |          |                         |               |
|---------------------------|-----------|----------|-------------------------|---------------|
| Klein . . . . .           | 700,      | 758      | Lichtenberger . . . . . | 671           |
| Kocher . . . . .          | 699,      | 791      | Limbour . . . . .       | 170           |
| Koller (agrégé)           |           | 727      | Luec . . . . .          | 287, 356      |
| Kraenner . . . . .        | 631,      | 791      | Mac Dermott . . . . .   | 463           |
| Kraemer . . . . .         |           | 354      | Maher 28 495, 662,      | 759           |
| Kuentz (Prosper)          | 355,      | 696      | Malleret . . . . .      | 699, 759      |
| Kuhn (Basile) . . . . .   |           | 355      | Manac'h . . . . .       | 731, 791      |
| Kunemann . . . . .        | 354,      | 495      | Marcot . . . . .        | 141           |
| Kuntzmann . . . . .       | 286,      | 355      | Marquès . . . . .       | 526           |
| Labrousse . . . . .       | 355,      | 671      | Mauger . . . . .        | 356, 759      |
| Lang (Joseph)             | 386,      | 823      | Mataly . . . . .        | 672           |
| Lang (Alphonse) . . . . . | 699,      | 791      | Magalaes . . . . .      | 699, 760      |
| Laplace . . . . .         | 700,      | 759      | Merlen . . . . .        | 287, 385      |
| Latappy (Léon)            |           | 356      | Mengelle . . . . .      | 671           |
| Lavandier . . . . .       | 286,      | 423      | Michel (Pierre)         | 254           |
| Lavollé . . . . .         | 699,      | 855      | Michel (Jn. Joseph)     | 671           |
| Le Beller . . . . .       |           | 107      | Michaud . . . . .       | 286, 356      |
| Le Berre (Jacques)        |           | 671      | Michon . . . . .        | 255, 631, 759 |
| Le Berre (Laurent)        |           | 672      | Monnier . . . . .       | 255, 671      |
| Le Citol . . . . .        | 566,      | 599      | Montel (Etienne)        | 141           |
| Lecomte (Ernest)          | 141,      | 385      | Moreau . . . . .        | 923           |
| Lecomte (Raoul)           |           | 355      | Moysan . . . . .        | 672           |
| Lécuyer . . . . .         | 106,      | 386, 529 | Muespach . . . . .      | 463, 632      |
| Le Douarin . . . . .      | 355,      | 599      | Muller (Ildephonse)     | 423           |
| Leroux . . . . .          |           | 255      | Neville . . . . .       | 254, 354      |
| Lee . . . . .             |           | 223      | Nobilet . . . . .       | 463           |
| Lefevre . . . . .         |           | 386      | Nolan . . . . .         | 106, 182, 286 |
| Le Floch . . . . .        | 31, 355,  | 672      | Norris . . . . .        | 700, 760      |
| Le Gall . . . . .         | 283, 286, | 423      | O'Carrol (Thomas)       | 699, 791      |
| Le Gallo . . . . .        |           | 727, 791 | O'Connor . . . . .      | 699, 823      |
| Leimann . . . . .         | 699,      | 760      | O'Halloran . . . . .    | 286, 386      |
| Leininger . . . . .       |           | 227      | O'Gorman . . . . .      | 699, 759      |
| Le Petitcorps . . . . .   | 700,      | 791      | O'Shea . . . . .        | 727, 823      |
| Le Rouzic . . . . .       | 699,      | 791      | Oster . . . . .         | 599           |
| Lestrohan . . . . .       | 495,      | 501      | Ott . . . . .           | 792, 917, 961 |
| Le Serre . . . . .        |           | 671      | Palley . . . . .        | 285, 355      |
| Levadoux (Michel)         | 699,      | 758      | Pallier (Blaise)        | 671           |
| Levêque . . . . .         | 286,      | 356      | Paloc . . . . .         | 426, 759, 917 |
| Liagre . . . . .          | 355,      | 671, 759 | Pannetier . . . . .     | 285           |

|                               |      |      |                              |           |      |
|-------------------------------|------|------|------------------------------|-----------|------|
| Paris . . . . .               | 631, | 759  | Schultz . . . . .            | 566,      | 791  |
| Parsus . . . . .              | 285, | 355, | Sébire . . . . .             |           | 671  |
| Pascal-Lacour . . . . .       |      | 31   | Sigrist . . . . .            | 355,      | 671  |
| Paulus . . . . .              | 287, | 356  | Siméon . . . . .             | 699,      | 823  |
| Pawlas . . . . .              | 530, | 599  | Sollicec . . . . .           | 286,      | 423  |
| Pellerin . . . . .            | 355, | 758  | Sousa . . . . .              | 287,      | 386  |
| Picarda (J. M.) . . . . .     | 227, | 355  | Spannagel . . . . .          | 672,      | 759  |
| Picarda (Louis) . . . . .     | 599, | 758  | Spielmann . . . . .          | 355,      | 599  |
| Pillu . . . . .               | 385, | 423  | Stervennou . . . . .         |           | 355  |
| Planeix (Michel) . . . . .    |      | 423  | Steurer . . . . .            | 31.       | 566  |
| Pringault . . . . .           | 700, | 791  | Stoffel (Barthel.) . . . . . | 182,      | 354  |
| Prono . . . . .               | 599, | 759  | Stoll . . . . .              | 631,      | 759  |
| Pütz . . . . .                | 672, | 758, | Strub . . . . .              | 631,      | 823  |
| Quinn (William) . . . . .     |      | 285  | Sublet . . . . .             |           | 356  |
| Rabany . . . . .              |      | 529  | Sutter . . . . .             |           | 254  |
| Raimbault . . . . .           | 324, | 423  | Tacheix . . . . .            | 699,      | 759  |
| Reeb . . . . .                |      | 254  | Taragnat . . . . .           |           | 356  |
| Reffé . . . . .               | 758, | 855  | Thiallier . . . . .          | 354,      | 355  |
| Reignat . . . . .             | 758, | 917  | Thomas (Louis) . . . . .     | 286,      | 356  |
| Rémont . . . . .              |      | 886  | Thomas (Charles) . . . . .   |           | 759  |
| Remy . . . . .                |      | 923  | Tobin . . . . .              |           | 672  |
| Riaux . . . . .               |      | 354  | Toussaint . . . . .          | 286,      | 386  |
| Richard . . . . .             | 287, | 385  | Troxler . . . . .            | 182       | 671, |
| Robert . . . . .              | 695, | 791  | Tuohy . . . . .              | 699.      | 758  |
| Rohmer . . . . .              | 699, | 791  | Umbdenstock . . . . .        | 286,      | 385  |
| Rolle . . . . .               | 495, | 526, | Viseux . . . . .             | 529,      | 791  |
| Roserot . . . . .             |      | 695  | Visseq . . . . .             |           | 791  |
| Roth . . . . .                | 106, | 501  | Vallet . . . . .             | 287,      | 423  |
| Rumbach . . . . .             |      | 758  | Walter (Philippe) . . . . .  | 495,      | 632  |
| Sallaz . . . . .              | 699, | 791  | Waubert (de) . . . . .       |           | 759  |
| Sanner . . . . .              |      | 285  | Wechter . . . . .            |           | 672  |
| Schaal . . . . .              |      | 356  | Weckel . . . . .             | 106, 283, | 355, |
| Schaffner . . . . .           |      | 356  |                              | 672,      | 758  |
| Schlösser . . . . .           |      | 501  | Wieder . . . . .             |           | 529  |
| Schmidt (Eugène) . . . . .    |      | 31   | Wilt . . . . .               | 699,      | 758  |
| Schmidt (Christian) . . . . . | 286, | 356  | Wunenburger . . . . .        |           | 423  |
| Schmitz . . . . .             |      | 823  | Wüsler . . . . .             |           | 671  |



| <b>Frères</b> |           |     | Bruno        | 672           |
|---------------|-----------|-----|--------------|---------------|
|               |           |     | Caïus        | 141           |
| Acace .       | 324,      | 759 | Callisto     | 285           |
| Achillée      |           | 255 | Casimir .    | 332, 356      |
| Alban .       |           | 107 | Cassien .    | 631, 792      |
| Albano        |           | 791 | Celsus       | 423           |
| Albert        |           | 255 | Césaire .    | 759, 854      |
| Albeus        |           | 255 | Chrisogone . | 529           |
| Adolphus      |           | 501 | Christophe . | 672, 854      |
| Adriano       | 255,      | 671 | Claver       | 530           |
| Adrien .      | 332,      | 355 | Clet         | 141           |
| Alexis        |           | 286 | Conrad       | 356, 759      |
| Alexandre     | 599,      | 791 | Constance    | 530           |
| Almaque.      |           | 255 | Constant     | 923           |
| Ambroise .    | 332,      | 355 | Convoyon     | 67, 854       |
| Anaclet .     |           | 791 | Corentin     | 759, 792      |
| Anastase .    |           | 828 | Cornélie     | 530, 599      |
| Anicet        | 31,       | 141 | Crépinien    | 672           |
| Antipas .     |           | 107 | Crépin       | 829           |
| Anthime       |           | 530 | Cyrille      | 332, 355      |
| Antonino      |           | 791 | Damas        | 141           |
| Arnaldo       |           | 791 | Damarin      | 355           |
| Arthème       |           | 182 | Damien       | 67            |
| Astère .      |           | 286 | Daniel       | 829           |
| Athanase      |           | 141 | Darius       | 31, 386       |
| Aubin         |           | 530 | Didier       | 759           |
| Augustin      | 107,      | 182 | Dioscore     | 254, 631, 854 |
| Augusto       |           | 828 | Divitien     | 923, 961      |
| Barnabé .     | 141, 566, | 672 | Donat .      | 672           |
| Baruch        |           | 183 | Donatien .   | 924           |
| Basilée       | 599,      | 671 | Édèse        | 671           |
| Bernardin     |           | 107 | Égidio .     | 285           |
| Bénédict      |           | 671 | Élie .       | 107, 791      |
| Bénigne       | 924,      | 961 | Élisée .     | 286           |
| Blaise        |           | 141 | Émery .      | 286           |
| Blanchard     |           | 672 | Émile .      | 356           |
| Boniface      |           | 671 | Épaphras .   | 672           |
| Bonnet        |           | 107 | Éric .       | 672           |
| Britto        |           | 385 | Estevao      | 671           |

|                          |               |                        |               |
|--------------------------|---------------|------------------------|---------------|
| Euphrase . . . . .       | 255           | Lazare . . . . .       | 355           |
| Eusèbe . . . . .         | 529           | Léobard . . . . .      | 530           |
| Fabius . . . . .         | 285           | Léon . . . . .         | 501           |
| Félicien . . . . .       | 672           | Léonard . . . . .      | 672           |
| Florent . . . . .        | 759           | Léonce . . . . .       | 672           |
| Florien . . . . .        | 529           | Liboire . 106, 600,    | 672           |
| Francisco . . . . .      | 285           | Longin . . . . .       | 759           |
| François-Marie . . . . . | 759           | Lourenço . . . . .     | 255           |
| François-d'Assise 356,   | 923           | Lubin . . . . .        | 72            |
| Fredericus . . . . .     | 530           | Lucain . . . . .       | 32, 672       |
| Frédéric . . . . .       | 829           | Lucien . . . . .       | 332, 355      |
| Gabriel . . . . .        | 141           | Ludger . . . . .       | 672           |
| Gaëtan . . . . .         | 67            | Luiz . . . . .         | 672           |
| Géminien . . . . .       | 923, 962      | Macaire . . . . .      | 107           |
| Genès . . . . .          | 141           | Magloire . . . . .     | 631, 662      |
| Géran . . . . .          | 285           | Mansuet . . . . .      | 141           |
| Germain . . . . .        | 141, 961      | Marcien . . . . .      | 332, 356      |
| Gervais . . . . .        | 107, 355, 855 | Marie-Jérôme . . . . . | 285           |
| Gervasio . . . . .       | 332, 386      | Marie-Aloyse . . . . . | 632           |
| Gilbert . . . . .        | 285           | Marien . . . . .       | 527           |
| Gildas 355, 529, 566,    | 672           | Martinien . . . . .    | 924, 961      |
| Gonçalo . . . . .        | 527           | Maternus . . . . .     | 385           |
| Gontran . . . . .        | 254           | Materne . . . . .      | 332, 355      |
| Gustave . . . . .        | 227, 355, 759 | Maximilien . . . . .   | 530           |
| Hermas . . . . .         | 917           | Maxime . . . . .       | 255           |
| Hermias . . . . .        | 31, 386       | Maville . . . . .      | 695           |
| Hermogène . . . . .      | 632           | Mel . . . . .          | 255           |
| Hieronymus . . . . .     | 829           | Ménéélé . . . . .      | 527, 672, 823 |
| Hilarien . . . . .       | 759           | Miguel . . . . .       | 527           |
| Hildevert . . . . .      | 672, 791      | Modeste . . . . .      | 141           |
| Hygin . . . . .          | 672           | Namace . . . . .       | 332, 355      |
| Illide . . . . .         | 355, 632, 662 | Nazaire . . . . .      | 632           |
| Isaac . . . . .          | 141           | Nicaise . . . . .      | 332, 385      |
| Jacintho . . . . .       | 671           | Nicomède . . . . .     | 385           |
| Jacques . . . . .        | 182           | Noël . . . . .         | 672           |
| Jean-Palémon . . . . .   | 355           | Nolasque . . . . .     | 923           |
| Jérémie . . . . .        | 672           | Octave . . . . .       | 463, 632      |
| Justino . . . . .        | 527           | Octavien . . . . .     | 923, 962      |
| Juste . . . . .          | 566           | Odilon . . . . .       | 529           |

|                     |           |          |                      |           |     |
|---------------------|-----------|----------|----------------------|-----------|-----|
| Olivier . . . . .   | 917,      | 923      | Rigobert . . . . .   | 183,      | 423 |
| Omer . . . . .      |           | 385      | Roch . . . . .       |           | 923 |
| Onésime . . . . .   | 141,      | 355      | Rodrigue . . . . .   |           | 495 |
| Onufre . . . . .    | 106, 141, | 385      | Rodriguez . . . . .  | 530,      | 566 |
| Optat . . . . .     |           | 671      | Ruelin . . . . .     | 355,      | 671 |
| Oreste . . . . .    | 463.      | 792      | Rumold . . . . .     |           | 355 |
| Osée . . . . .      | 141, 529, | 599, 632 | Serge . . . . .      |           | 106 |
| Oswald . . . . .    |           | 530, 632 | Sifroy . . . . .     |           | 530 |
| Othon . . . . .     |           | 923      | Sidoine . . . . .    |           | 255 |
| Palmace . . . . .   |           | 286      | Silvano . . . . .    |           | 823 |
| Palémon . . . . .   |           | 285, 527 | Simplicien . . . . . |           | 791 |
| Pantaléon . . . . . |           | 791      | Sixte . . . . .      |           | 423 |
| Paphnuce . . . . .  |           | 924, 961 | Sotère . . . . .     |           | 32  |
| Parfait . . . . .   | 566, 924, | 962      | Solanus . . . . .    |           | 791 |
| Pascal . . . . .    | 141, 286, | 385      | Straton . . . . .    | 386,      | 672 |
| Patricius . . . . . |           | 332, 355 | Sylvestre . . . . .  |           | 501 |
| Patern . . . . .    |           | 355      | Télesphore . . . . . |           | 759 |
| Paulin . . . . .    |           | 385      | Térence . . . . .    |           | 791 |
| Paulinus . . . . .  |           | 385      | Théodomir . . . . .  |           | 791 |
| Pierre . . . . .    |           | 923      | Théophile . . . . .  |           | 527 |
| Phocas . . . . .    | 182, 286, | 386      | Tite . . . . .       |           | 32  |
| Polyeucte . . . . . |           | 32       | Ubald . . . . .      |           | 254 |
| Porphire . . . . .  | 67, 566,  | 923      | Ulpien . . . . .     | 924,      | 961 |
| Pothin . . . . .    |           | 727, 886 | Valentin . . . . .   |           | 182 |
| Privat . . . . .    |           | 530, 566 | Vicente . . . . .    |           | 527 |
| Protais . . . . .   |           | 672      | Victorien . . . . .  | 727,      | 855 |
| Prudent . . . . .   |           | 501      | Vitus . . . . .      |           | 530 |
| Réginald . . . . .  |           | 671      | Vivien . . . . .     | 631, 672, | 791 |
| Rémi . . . . .      |           | 355      | Zacharie . . . . .   |           | 923 |
| Réole . . . . .     |           | 529      | Zénas . . . . .      | 923,      | 961 |
| Ricardo . . . . .   |           | 823      | Zénobe . . . . .     |           | 529 |
| Richard . . . . .   |           | 529      | Zénon . . . . .      |           | 141 |



# TABLE

## DES NUMÉROS DU VOLUME

|       |                 |      |     |
|-------|-----------------|------|-----|
| N° 24 | — Janvier 1889. | page | 1   |
| N° 25 | — Février       |      | 33  |
| N° 26 | — Mars          |      | 69  |
| N° 27 | — Avril         |      | 109 |
| N° 28 | — Mai           |      | 145 |
| N° 29 | — Juin          |      | 185 |
| N° 30 | — Juillet (1)   |      | 229 |
| N° 31 | — Juillet       |      | 253 |
| N° 32 | — Août          |      | 285 |
| N° 33 | — Septembre     |      | 325 |
| N° 34 | — Octobre       |      | 357 |
| N° 35 | — Novembre      |      | 389 |
| N° 36 | — Décembre      |      | 425 |
| N° 37 | — Janvier 1890. |      | 465 |
| N° 38 | — Février       |      | 497 |
| N° 39 | — Mars          |      | 529 |
| N° 40 | — Avril         |      | 569 |
| N° 41 | — Mai           |      | 601 |
| N° 42 | — Juin          |      | 633 |
| N° 43 | — Juillet       |      | 665 |
| N° 44 | — Août          |      | 697 |
| N° 45 | — Septembre     |      | 729 |
| N° 46 | — Octobre       |      | 761 |
| N° 47 | — Novembre      |      | 793 |
| N° 48 | — Décembre      |      | 825 |
| N° 49 | — Janvier 1891. |      | 857 |
| N° 50 | — Février       |      | 889 |
| N° 51 | — Mars          |      | 921 |

(1) Le Bulletin n° 30 ne contient que la relation du voyage du T. R. Père Général aux Etats-Unis.



# ERRATA

## *Erreurs de pagination*

Bulletin N° 30. *Au lieu de 1 à 21, paginez de 229 à 252, selon la note de la page 253.*

Bulletin N° 11. *Au lieu de 529 à 560, paginez de 601 à 632, selon la note de la page 661.*



Page 32, dernière ligne *au lieu de 23 décembre 1888, lisez 28 janvier 1889.*

- 111, ligne 13, *ajoutez: Le 1<sup>er</sup> Avril, s'est aussi embarqué pour l'Australie, le F. Basilee.*
- 160, ligne 25, *au lieu de clôture murale, lisez morale.*
- 179, en note, *au lieu de 1856, lisez 1866.*
- 187, ligne 26, *au lieu de 32.000 francs lisez 23.000.*
- 277, — 31, *au lieu de 30 mai, lisez 20 mai.*
- 407. — 31, *au lieu de 20.000 francs, lisez 2.000.*
- 468, — 9, *au lieu de 5.000 contos de reis, lisez 3 contos.*
- 599, — 25, *au lieu de F. Nazaire, lisez F. Osée.*
- 632, — 3, *au lieu de Mayotte, lisez Nossi-Bé.*
- 631, — 21, *au lieu de Volae, lisez Yolae.*
- 887, — 30, *au lieu de Nations, lisez Missions.*









ARCHIVES

